This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

54,044

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

La revue blanche

La revue blanche

Tome XIX

MAI-JUIN-JUILLET-AOUT 1899

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1899

AP
20
.R46
v. 19

Rem Lang

Lettres de Stendhal

au comte Cini.

DEUXIÈME SÉRIE (1)

I

All nobil uomo il signor Conte Cini
à Santa Lucia
Napoli.

Albano, 5 sept. [1834].

J'ai à vous remercier, mon cher Comte, de votre très aimable lettre. C'est avec le plus vif plaisir que j'ai appris que l'estomac de votre aimable compagne de voyage se conduisait bien. Je vous remercie des curieux détails que vous me donnez sur l'éruption d'Ottajano. Cela donnera du sombre au jeune avare de Velle. Le jour de la fête de S. E. le C^al^ Pacca, il a dit la messe et distribué les fameuses dots : 4 venant d'une pieuse personne et 2 de M. le maire.

M. de Ta. m'a assuré pour la 2de fois que la demande de dot à laquelle s'intéresse Mme la C^esse^ Ci. est enregistrée à St Louis. On lit à côté ces grands mots : *recommandé par M. A. de Ta.* Si le dit M. de Ta. est encore ici l'année prochaine, à l'époque de la distribution des dots le succès est assuré; s'il a un successeur je le séduirai, et je demanderai à Mme la C^esse^ Ci. le secours de deux ou trois paroles aimables.

Le C^al^ Ber[utti] a envoyé 4 gendarmes pour chasser du palais Magnanelli un prêtre ou monsignore qui ne voulait pas céder la place à la banque d'Escompte. On avait donné 800 éc. à ce M^gnore^ pour s'en aller le 1er sep., et il ne voulait partir que le 30. Je n'ai rien appris sur la grande question : les billets Jouffroy auront-ils un *cours forcé*?

S. A. D. Carlos et le g^al^ Rodil jouent à la gatta cieca (2) comme nous à Genzano, mais ils sont moins gais. D'ailleurs ils n'ont remporté aucun avantage réel l'un sur l'autre, malgré les fréquents mensonges des deux partis. J'ai des nouvelles du 25 août de Paris. La F. n'interviendra pas pour le moment. 4 000 Portugais dont 3 500 étrangers entrent en Espagne et vont en Biscaye jouer à la gatta cieca. La révolte des Druses de Syrie contre le vice-roi d'Egypte est apaisée. La *Gazette d'Augsbourg* est vendue et ment. Les Druses se battaient pour ne pas voir leurs impôts augmentés, absolument comme les Biscayens. Le Guipuscoa paye 11 000 francs et M. Torino demandera à cette petite province 500 000 francs au moins.

(1) Voir la première série dans *La revue blanche* du 1er avril 1899.
(2) A la « chatte aveugle », jeu propablement de colin-maillard.

L'Espagne au lieu de payer la moitié de sa dette n'en payera probablement que le quart. S. M. Ferd. VII a signé pr. 700 millions de francs et en a reçu 63 ou signé pour 600 et reçu 70.

L'Angleterre, la France ont une dette, mais l'Angleterre doit à des Anglais, la France à des Français ; l'Espagne doit à des étrangers, voilà pourquoi elle ne payera que le quart. D. Pedro fait tout ce que demande le parti c^al^. D. Miguel a couché le 3 sept. à Viterbe, on l'attendait à Ro. le 4, mais la fête de Santa Rosa l'a peut-être retenu à Viterbe. Il s'est conduit à Gênes comme un porc. Je viens de recevoir de [illisible] une lettre qui porte la date du 22 août. Elle dit : Je reviens à Rome d'ici à peu de jours, ce qui m'ennuie extrêmement; pourtant il faut que je le fasse. La vie que je mène ici est trop agitée pour mon physique... Si à Ro. mes affaires domestiques ne prennent pas un pli plus raisonnable, adieu à Rome. Saluez-moi tous mes amis, particulièrement les Ci...

Ne vous gênez point pour me répondre, cher et aimable ami. Je retourne à Rome le 8 ou le 9 7bre. J'ai trouvé hier la chaleur de Ro. supportable. Je n'ai pas eu le tems de voir Monsignor et B.

Comment trouvez-vous mon français? n'est-ce pas bien pour une plume anglaise? Farewell, my dear friend.

J'apprends que la fête de Pie di Grotta sera splendide, vous aurez la garde nationale. Mais comment va l'estomac de Mme C.? L'humidité qui tombe à 24 heures est bien dangereuse.

Soyez assez bon pour présenter mes respects à Mme la P^esse^ Torella, au duc son fils et à l'angélique Angélique.

Quelle volupté pour Don Filippo!!

Par le bateau du 3 sept. Mlle Louise V[ernet] est partie pour Lucques avec son père; il va faire le portrait du duc, et D. Fi dîne 2 fois la semaine chez ce jeune duc : quelle recommandation aux yeux de Melle!!

II

[Même adresse.]

A[lbano], 7 sept. [1834].

Cher et aimable Comte,

Votre dernière lettre est allée à Civita-Vecchia; si vous êtes encore assez bon pour m'écrire adressez-les Palazzo Conti, Minerva [à Rome].

Ce que vous me dites de l'estomac de l'aimable comtesse Julia me fait le plus vif plaisir. Ses promenades au serein me perçaient le cœur. Mais à 20 ans le plaisir de monter à cheval fait croire qu'on est immortel. Encore la mort n'est pas grand'chose, mais la douleur!

Voici un mot que je reçois de Civ. V^a^ et qui dit qu'il n'est arrivé aucun paquet à votre adresse. S'il vient faut-il l'envoyer à Naples? Si

vous devez revenir le 25 sep. il me semble que ce n'est pas la peine, car la 40ns de 10 jours a dérangé les bateaux à vapeur. Peut-être courront-ils entre Gênes et Naples sans 40ns.

Au lieu de transcrire les petites nouvelles de Rome je vous envoye la lettre (1). De même pour 2 mots de l'aimable D. Fil. qui écrit le 1er qu'il partira dans 10 jours par terre, s'arrêtant à Florence 2 jours ce qui veut dire 6.

On joue toujours à la gatta cieca, en Navarre, la reine va être obligée de se jeter dans les bras du parti Mina.

On vous aura appris que Mme Letitia [Bonaparte] est morte le 5 septembre, on ne dit rien encore de son testament. Elle aurait dû donner la propriété aux enfants les plus jeunes de Jérôme et de Lucien, et ne laisser à ces fous que la simple jouissance. Du reste quel beau caractère! Où est la reine, en Europe, dont le moral se soit élevé à cette hauteur? Rien de nouveau sur la Caisse d'Escompte. L'embarras de changer en pièces d'or les verghe [lingots] d'or avant le 15 oct. ne doit pas être mince. Je suis comme mon ami de Naples, je vois tout cela bien en noir. Je voudrais que cet ami eût une terre de 30,000 écus en Suisse, ou du moins en Toscane, vers Lucques, pour avoir du pain en cas de tourmente. Les Jacobins furieux mettraient un impôt terrible sur les cent plus riches des villes et couperaient la tête aux 8 ou 10 plus riches pour amener la confiscation. Quod Deus avertat.

Mille compliments à Mme la Cesse. J'espère qu'elle aura été contente de la fête de Pie di Grotta. Tolède vis-à-vis les Fiorentini est comme les rues Vivienne, Richelieu et St Honoré à Paris. Je recommande à Mme Julia la tête de Scipion en bronze aux Studj, le Jeune Berger apprenant à jouer de la flûte du Cabinet secret, et le tableau derrière le maître-autel à San Martino.

---

(1) *Voici la lettre que M. de Stendhal communique à son correspondant, après en avoir rayé les deux premiers paragraphes :*

« Cher ami, je voudrais bien vous écrire, il fait froid, mais comme je transpire en vous écrivant, je ne puis vous le dire. La chaleur a une ténacité extraordinaire. J'ai vu il y a peu de jours Mr de [illisible], il m'a dit qu'il n'y avait rien qui sollicitât votre présence, que vous fesiez bien de chercher à vous garantir de la fièvre.

« Je voudrais bien vous dire q. q. bruit d'ici, il n'y en a d'autre que hier on disait que D. Carlos était pris, les journaux de ce matin n'en disent rien.

« D. Miguel est arrivé ici, il est chez Martign. en attendant un appartement au palais Barberini, il a été reçu par le Saint-Père en souverain, il lui a envoyé au-devant des dragons, puis il a recu dans son antichambre avec dix cardinaux. D. Miguel lui a fait un compliment en portugais. Lauro Dio qui est revenu avec lui fesait l'interprète; le pape lui a fait demander s'il parlait ou français ou latin, il a répondu qu'il ne savait que le portugais.

« Toute la famille est bien et vous envoye ses amitiés, et moi je vous réitère l'assurance de la sincérité de la mienne. Adieu, cher ami, ne vous ennuyez pas plus qu'on ne le fait à Albano. Adieu, il fait uno caldo buggiarono comme on dit ici. Tout à vous.

« MARTINI »

Jusques à quand jouera-t-on D. Giovanni de Mozart à San-Carlo? Vers le 15 octobre je pourrai aller passer 8 jours à Naples uniquement pour revoir Don Giovanni et Mlle Angélique. Ne lui dites pas cela. Mais demandez au prince Tor. jusques à quand on donnera D. Giovanni. Mes lettres de Paris du 27 août ne disent rien.

J'espère que les enfants se portent bien.

III

C^a^ V^a^, le 27 sept.

Mon cher Comte,

Je n'ai pas reçu lasc. pa. (1) et c'est tant mieux, le paquet ne pouvait pas aller sur la diligence, et vous savez que modestement je voyage toujours en diligence. Vos papiers pèsent 70 liv. et doivent payer en tout à la Douane 5 écus 60.

Je dois bien des remerciements à vous et à l'aimable Comtesse pour le bon accueil que vous avez bien voulu me faire à Cast. Gand. (2). Je pense que Mariette suit avec scrupule le régime prescrit par le vrai philosophe Carb. J'ai suivi l'indication qu'il m'a donnée. Je demande aux paysans : Combien avez-vous eu d'enfans. On me répond : 9, et 6 sont au ciel. Je comprends que le bon air et l'exercice ne suffisent pas.

J'ai dîné chez les Cact. (3). J'ai vu l'appartement que le colonel se fait arranger; quant à D. Philippe sa chambre est si commode et si bien adaptée à ses idées que je trouve qu'il a grandement raison de ne pas vouloir changer. Je serais heureux si Castel Gand. n'était qu'à 8 ou 10 milles de Civita-Vecchia; deux ou trois fois la semaine, j'irais passer la soirée avec la belle Comtesse et perdre une partie d'échecs avec son savant frère qui en sait mille fois plus que moi. La soirée est la partie difficile dans la vie de campagne. J'ai une ressource de plus que la Comtesse, je lis, mais les soirs on n'a pas l'envie de lire et d'ailleurs on se fatigue les yeux. Nous devions avoir une troupe comique, mais, tous les arrangements pris, elle a manqué de parole. Nous avons eu un ténor qui devait chanter à Rome avec la De B. au théâtre Alibert, mais pour ne pas porter dommage à l'admirable compagnie de Valle on les a renvoyés. Je passe donc mes soirées à regarder la mer, en regrettant de n'être pas marié à une jolie femme,

(1) Laissez-passer.
(2) Castel Gandolfo.
(3) Cactani.

Un de nos enfants serait toujours un peu malade, j'appellerais M. Carb. et cela m'amuserait.

M. le Card. Gamberini a dit à quelqu'un : Voyez-vous mon crucifix, il y a I. N. R. I., cela veut dire Io Non Rinascero In eterno.

Il y a eu une panique à Cª Vª. On craignait une augmentation d'un tiers sur les tissus et autres objets. Jamais la Douane n'a eu autant de ballots que lundi dernier. Les Juifs de Rome, arrivés en poste dimanche, avaient donné l'alarme. Ils ont envoyé leurs tissus en *transit* à la foire de Viterbe. Les brigands ont *dédouané*.

Adieu, cher Comte, mes respects à votre belle compagne. Mes salutations au joueur d'échecs.

A. L. Capelle

IV

[Même adresse.]

[Paris] 29 mars [1837].
N° 17.

Vos lettres sont charmantes, mon cher Comte. Rien de plus clair et de plus amusant. Je dicterai un de ces jours une longue lettre, mais un ami partant dans une heure pour Marseille, je veux vous donner signe de vie.

Nous avons eu un tems infâme depuis le 2 septembre jusqu'à ce jour. A cela près, Paris est un séjour divin. Rien ne peut égaler en magnificence le bal des Tuileries. L'enfilade des salons illuminés est longue comme 6 fois la façade du palais Chigi sur la place.

Quant au prix de la vie : une chambre superbe avec 2 cabinets dans les quartiers à la mode ..... : 65 fr.
frais de cirage, bottes, etc 12
dîner 5
déjeuner 2f 2

Mes amours ressemblent beaucoup à Mme Martini qui était à Rome il y a deux ans et me coûtent 120 fr. par mois. Il est vrai que je ne prétends pas à une fidélité miraculeuse.

Le Salon est plat. Il y a 40 tableaux comme le Tasse de M. Perfetti.

Monsieur de la Roche a un fils. Un de ses médiocres tableaux a été acheté 30 000 fr. ce qui veut dire 20 000 par Lord Sutherland je crois. Mille amitiés aux Caet., à Annibal. Je n'ai point reçu sa lettre. Priez-le d'envoyer sa lettre à M. Lysimaque à Cª Vª. Mes lettres m'arrivent en 7 j. de Cª Vª. Mes respects à madame la Comtesse. Donnez-moi des nouvelles des aimables enfans. M. Gallois va avoir de l'avancement. Donnez-moi des nouvelles des aimables enfans.

Je prie D. Filippe de leur donner des gâteaux en mon nom.

Capelle

Le mariage est sûr.

Le meilleur journal est celui du Commerce.

On vient de publier tous les chefs-d'œuvre de la littérature française en 134 vol. in-18 à 7 sous le volume.

Autre édition à 1 fr.

Voulez-vous une de ces collections?

V

[Même adresse.]

[Paris] 9 avril [1837].

Je vous demande pardon de ne vous avoir pas parlé dans ma dernière lettre de madame C. Je n'avais pas eu de réponse.

On m'apprend à l'instant que Mme la Comtesse Cini qui logeait rue St Jacques, n° 13, a été inhumée le 2 avril 1837.

Demain je passerai rue St Jacques et je ferai des questions.

Mais je n'ai pas voulu retarder les nouvelles. Je vous écris de chez l'ami que j'avais chargé de découvrir l'adresse de Mme la Comtesse C.

Mille respects à la véritable et aimable Comtesse, à MM. Annibal, D. Fili. et D. Michel. M. Soult va être ministre.

VI

[Même adresse.]

[Paris] Hôtel Favart, Place des Italiens
le 28 avril [1837].

Mon cher Comte,

J'étais à la campagne, à mon retour hier soir j'ai reçu votre lettre. Comment pouvez-vous douter de mon empressement. Je suis allé ce matin à la municipalité du 12e arrondissement, rue St Jacques. Là, j'ai lu sur le registre l'acte de décès de Mme la Comtesse Cini mariée à M. Canfora. Le décès a eu lieu rue St Jacques, n° 13, le 1er je crois. J'ai demandé un extrait mortuaire que j'aurai et vous enverrai dans 3 jours. Un Mr qui loge rue de Londres a déjà pris 3 extraits mortuaires. Mme Cini laisse quelques dettes, un créancier s'est présenté chez M. le juge de paix, n° 113, rue St Jacques, et a dit que Mme C. lui devait 1 500 fr.

Maintenant cette pauvre femme ne fera plus de folies et ne compromettra plus votre nom.

L'heure de la poste me presse. Je ferai avec plaisir et empressement tout ce que vous voudrez.

Je suis ici chargé d'un grand travail pour le Mi[nistère], il faudra plusieurs mois pour le terminer un peu bien. Nous sommes fort tranquilles, on nous fait des contes sur votre pays, et sans doute on vous fait des contes sur Paris.

Mille choses à nos amis. Je vous écrirai dans 3 jours par Ca Va, mais je mets la présente à la poste.

J'ai lu moi-même l'acte de décès. Mme C. logeait no 13, rue S, Jacques. Si M. Canfora veut se charger des dettes c'est là qu'il faut écrire pour demander les titres.

Mille respects à Mad. la Cesse C. Je n'ai jamais reçu de lettres d'Annibal. Je l'engage à adresser sa lettre à M. Lysimaque à Ca Va et je me chargerai de toutes les commissions de livres. Ils sont à rien maintenant. Un Voltaire in-8° magnifique 90 volu. s'est vendu 160 fr. Il y a une édition à 7 sous le volume, une à 1 fr., une à 4 fr., de tous les chefs-d'œuvre. Mille compliments à M. le comte de Praslin. Je vais lui écrire. Soyez assez bon pour le prier de donner mon adresse à l'ambassade.

VII

[*Même adresse.*]

Paris, le 11 juillet 1837.
N° 8, rue Caumartin.

Je dicte à mon secrétaire pour que vous puissiez tout lire.

Mon cher Comte,

C'est à mon adresse que je vous prie de me donner vos ordres. J'ai reçu des nouvelles de Naples si terribles que je commence à avoir peur pour vous. Montez sur un bateau à vapeur et venez à Marseille avec l'aimable Comtesse et vos enfants. Si par malheur le choléra pénétrait dans les Etats Romains, les bateaux à vapeur n'iraient plus à Civita-Vecchia, de peur d'être mis en quarantaine à leur retour à Marseille. Il me semble que vous aviez l'idée, il y a deux ans, de faire un voyage d'agrément; pourquoi ne pas aller dans ce moment aux bains de Lucques où règne une fraîcheur charmante? Si, comme je le désire, le choléra ne vient pas à Rome, vous retournerez à votre palais dans deux mois. Songez que vous vous embarquez à Civita-Vecchia à 5 heures du soir et qu'à 7 heures du matin le lendemain, après une nuit fort agréable dans votre cabine sur le pont, vous vous réveillez dans le port de Livourne. Là vous prenez une voiture qui en moins de 4 heures vous conduit aux bains de Lucques. Songez qu'il n'y a qu'un remède sûr contre le choléra, ce sont les chevaux de poste. Enfin vous êtes sage et prudent, mais comme on vous parle tous les

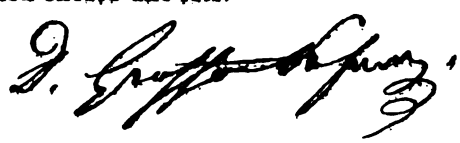
jours du choléra peut-être vous êtes-vous accoutumé à cette idée, et il n'y en a qu'une de raisonnable, aller jouer au pharaon à Lucques. J'engage l'aimable Comtesse à mettre trois écus sur le 7. Je vous prie de faire lire ma lettre à D. Philippe. On dit que M. R. de M. a pris la fièvre et que M. de San Teodoro est venu mourir à Livourne.

J'espère que vous aurez reçu les deux lettres que je vous ai écrites par la poste; le notaire Girard, rue de la Harpe, n° 29, dit qu'il n'a point reçu le testament de Mme Cini. Mais songez qu'on croit que cette Mme Cini avait à Rome 100 000 écus que son frère lui retient. Tout le monde ne sait pas comme moi qu'elle n'avait pas cent écus. Peut-être les amis qui ont soigné Mme Canfora sont des anges de vertu et de probité, mais, si ce sont des intrigants, ils épient les démarches de ce frère si riche qui est à Rome. Pour peu que ce frère ne montre pas une profonde indifférence ils lui présenteront des lettres de change et billets dûment signés par *Mme Canfora Cini* et s'élevant ensemble à 13 500 francs ou bien à 62 200 francs.

A votre place, puisque l'épicier du n° 13, rue St Jacques, a déclaré que les meubles laissé par Mme Cini valaient plus que ce qu'on lui devait, je ne m'occuperais plus de cette affaire.

J'ai donné quatre francs à la personne qui est allé interroger l'épicier, le secrétaire du juge de paix (n° 119, rue St Jacques) et enfin les trois notaires du quartier; j'avais remis précédemment je crois sept francs à la même personne, ce qui fait en tout onze francs que vous me remettrez à Rome dans votre salon vert.

Adieu, cher Comte, faites lire ma lettre à D. Philippe et à Annibal; quant à D. Michel, en sa qualité de colonel et de prince, il doit prendre le commandement de Rome quand le choléra aura mis tout le monde en fuite. Bien des choses à Giacobini le volé et à Egiste l'heureux mari. Si vous voyez le comte de Praslin, dites-lui que je m'apprête à lui écrire une lettre charmante dans laquelle je lui raconterai l'histoire de la Comtesse d'Aumont surprise dans un fiacre sur l'esplanade des Invalides à une heure du matin. Je prie le dit Comte de présenter mes respects à M. et Mme Falconieri qui m'ont donné à dîner à Gênes. J'espère toujours que ce sera M. de Barante qui ira au palais Colonna. Adieu encore une fois.



[A la suite de cette lettre, ce reçu :] *J'ai reçu en deux fois onze francs de M. Beyle pour une douzaine de courses.*

Paris, le 11 juillet 1837.

A. Bonnaire.

VIII

[*Même adresse.*]

[Paris] Rue Caumartin, n° 8, le 12 août [1837].

Cher Comte,

Je reçois votre lettre du 24 juillet. Je vais m'occuper de trouver un bon avoué et de le charger de la recherche du deuxième testament de Mme Canfora.

J'ai un travail qui peut-être m'obligera à voyager. Mais comptez sur moi. Mille comp. à nos amis.

Je suis on ne peut plus sensible, Madame la Comtesse, aux dix lignes aimables que vous voulez bien m'adresser. Je ne prends intérêt à Rome qu'à cause des maisons Cini et Caetani. Mais cet intérêt est bien vif. On nous alarme ici par des bruits de maladie. Allez à Lucques pour peu que Rome soit meurtrier. Rappelez mon nom et les gâteaux à vos aimables enfans, et souvenez-vous quelquefois, Madame, du plus respectueux de vos amis.

IX

[*Même adresse.*]

N° 8, rue Caumartin [Paris].
Le 28 septembre [1837].

Mon cher Comte,

Je suis arrivé il y a 6 heures de la Bretagne. Votre lettre de Castello m'a fait le plus vif plaisir. J'ai compris dans ce péril combien profondément je vous suis attaché ainsi qu'à votre aimable famille, à Annibal et aux Caetani. Grâces à Dieu à l'exception de ce bon Cheveri aucun homme de mérite n'a péri, mais allez au loin; gare la recrudescence comme à Paris et à Naples. Je me hâte de vous écrire. L'avocat que j'avais chargé de votre affaire m'a écrit en Bretagne une lettre qui probablement s'est égarée. Envoyez-moi une procuration comme je vous l'avais écrit il y a 2 mois. Il faut une procuration bien en règle devant le notaire de l'ambassade de France (je crois), pour pouvoir prendre une expédition du testament de Mme Cini femme Canfora.

On arrêtera un avis à tous les notaires de Paris et des environs. On leur demandera d'avertir M. [en blanc] avocat, rue [en blanc] n° [en blanc], s'ils ont reçu un testament de Mme Canfora. Ces avis coûteront 1 f. 50 par ligne. Pour 6 lignes ce sera 9 fr.

Je vous écris à la hâte afin de ne pas perdre de tems.

L'avocat une fois qu'il aura le testament vous dira s'il est bon. Si cela est possible laissez en blanc le nom de l'avocat.

Mes respects à Mme Julia. Le journal français qui ment le moins c'est le journal du *Commerce*.

Les élections se feront le 15 novembre et donneront 1/4 de nouveaux membres.

La reine Victoria est amoureuse de lord qui est amoureux de milady C.... On l'a envoyé à Madras à 300,000 fr. d'appointements.

Envoyez une procuration bien en règle pour prendre expédition des testamens de Mme Cini, femme Canfora.

[Sans signature.]

Prochainement :
une troisième série de
Lettres de STENDHAL *au comte* CINI.

Saint Clair

à Maxime Dethomas.

Un ruisseau jase.

On ne le voit pas, mais on le devine sous les hautes herbes.

Bientôt il apparaît comme un serpent d'argent qui se faufile dans la prairie, mais une pierre l'arrête, il s'étale en flaque et saute.

Il devient bruyant, et s'il laisse émerger maintenant dans son cours, par ci par là, quelque grosse pierre, comme une île, c'est par galanterie pour les filles qui doivent le traverser et qu'il regarde sous les jupons.

Du sable forme déjà son lit; il connaît l'écrevisse qui marche à reculons et la grenouille aux yeux d'or, puis ce sont les biches légères et les oiseaux qui le viennent boire.

Il s'échappe de la forêt, dégringole vers des prairies, en gué traverse un chemin, rencontre un autre ruisseau et fait route avec lui à l'ombre des peupliers.

Sous un auvent de chaume, des femmes à bras rouges battent quelque chose de blanc; il les éclabousse chaque fois qu'elles tapent et se sauve vers une oseraie.

Là, il s'attarde un instant, il se repose dans le soleil, sous des nénuphars, et repart joyeux.

Il serpente dans les prés, fait tourner un vieux moulin qui geint et broie du grain, puis il s'évase en une mare où barbotent des oies. Des gamins lui lancent des cailloux; il leur crache au visage. Un barrage veut arrêter sa course; il rage, bouillonne, écume et le franchit.

Un pont de planches le traverse sur trois jambes de bois, un groupe de maisons passe à côté de lui : c'est un village et son clocher.

Il descend un vallon plus vite qu'il ne voudrait, s'égratigne à des rocs et tombe en bouillonnant dans un trou noir.

Quand il revient à lui, il est calme et s'étend en belle nappe d'azur devant des villas à pignons rouges, il se fleurit de cygnes, de barques à voiles blanches; des poissons passent dans son cristal et des libellules chatouillent sa surface.

Exaspéré de mollesse et de volupté, il repart vers les prairies, mais une rivière qui sort d'un jardin lui apporte des fleurs; ils s'embrassent autour d'un îlot d'aubépine et s'unissent.

Le fleuve coule entre deux rangées d'arbres où sont amarrés des chalands; des vieillards à visière verte plongent en lui de longues gaules qu'ils ne retirent jamais et son cours est troublé par le va-et-vient des toueurs.

Sur ses rives des villages s'échelonnent et lui prennent de l'eau et des poissons : il s'en venge et devient boueux. Maintenant c'est toute une ville qui le regarde de mille fenêtres, il reflète les façades saures de vieux quais, mire un beffroi carré, un ou deux clochers, passe sous un pont d'une seule arche et vient se noyer dans un port où sont amarrés des bateaux : c'est Saint-Clair.

Orélia, Lale et Kassia descendaient vers la ville.

Orélia portait sur sa main une perruche toute jaune, Lale un jaco d'Afrique et Kassia une pie turbulente à qui elle avait appris à parler.

Elles s'étaient toutes les trois levées dès l'aurore, elles avaient mis de belles jupes neuves, et de leurs épaules de grands châles de soies fleuries tombaient sur leurs seins naissants.

Elles avaient quitté leurs maisonnettes perchées comme des nids d'aigle sur les vallons rocheux et, par des sentiers tordus dans les ronces et les genêts, elles s'étaient acheminées vers la grand'route.

L'atmosphère était couleur de perle. Le soleil au ras de l'horizon formait un disque net parmi les brumes légères d'où les cimes imprécises des vallons émergeaient comme des îles roses. Sur les plateaux marécageux, de longs troupeaux de vaches maigres semblaient brouter, dans le matin, des pâturages de nacre irréels et vaporeux.

Orélia, au tournant du chemin, avait aperçu Lale qui marchait devant elle.

— Bonjour, Lale! avait-elle crié.

Mais Lale, dont le perroquet perché sur les cheveux jacassait depuis le réveil, n'avait pas entendu, et Orélia dut lui crier très fort :

— On est fier ce matin, ma petite Lale!

Alors Lale s'était retournée et, ayant, enfin, aperçu Orélia qui se dissimulait derrière un arbre, elles avaient fait route ensemble.

La marche, le matin, le plaisir de se retrouver et surtout la joie d'avoir autour des hanches des jupes neuves qui leur descendaient presque jusqu'aux chevilles, avaient animé les jeunes filles; elles étaient joyeuses, toutes roses et fraîches comme les églantines qui parfumaient leurs corsages.

Leur marche, que la descente rendait plus rapide, était sous l'ampleur des jupes si candencée et légère que leurs corps semblaient n'être nourris que des fleurs des haies sauvages.

Plus loin, elles rencontrèrent Kassia qui les attendait, près d'un ruisseau, assise sur une grosse pierre. Sa pie sautillait devant elle et lorsque Lale et Orélia virent cet oiseau, noir, maigre et déplumé, elles éclatèrent d'un beau rire et se moquèrent de leur amie. Mais Kassia fit parler sa pie et Lale et Orélia durent convenir que c'était l'oiseau le plus savant du monde.

Les trois amies, en suivant un vieux chemin, arrivèrent sur la

grand'route poudreuse qui dégringole vers les remparts de la ville. Elle était déjà sillonnée, bien qu'il fût grand matin, de paysans, de femmes en charrettes, d'ânons chargés de sacs de grain et de petits mulets pomponnés à la façon catalane.

Tout cela descendait dans le soleil, les garçons marchaient en jouant du biniou et les filles, qui avaient, noués sur la hanche, leurs plus beaux châles de soie, portaient jusque dans leurs chevelures de grands oiseaux des îles.

Les pommiers de la grand'route souriaient de toutes leurs fleurs; elles volaient dans la brise, éparpillaient des pétales; et c'était, dans le soleil, un cortège joyeux, une procession de printemps et des éclats de rire qui s'engouffraient sous la vieille porte de la ville.

Saint-Clair est une ville baroque, voluptueuse et charmante.

Avec ses vieux quartiers mystérieux et sinistres, ses boulevards fleuris, ses remparts ruinés, son port enfumé, ses terrasses de marbre rose recouvertes de tentes claires d'où partent des rires, avec ses ruelles silencieuses au pavé verdi et comme hantées de crépuscule, ses places bruyantes pleines de soleil où voltigent de gros pigeons gris, avec ses rues infectes, grouillantes de marmaille, tapissées de poissons séchés et avec ses jolis jardins tout embaumés d'arbustes, c'est la joie et c'est la tristesse, c'est une toute jeune femme rieuse et aux dents blanches et c'est une vieille en guenilles.

Ce qui augmente encore le contraste en cette ville bizarre, c'est un ancien usage qui veut que les vieillards et même les femmes ayant passé l'âge de l'amour vivent exclusivement en certains quartiers silencieux et austères, afin que les plus jeunes, sous les arbres et dans le soleil, respirent en toute licence une atmosphère plus voluptueuse.

Au moyen âge, un juif ne pouvait pas sortir du ghetto; si d'aventure, à Saint-Clair, un vieillard se risque dans les quartiers fleuris, il est, au contraire, entouré et fêté, pourvu cependant qu'il ne s'indigne point de voir les jeunes hommes enlacer les femmes comme il sied et que sa main ne se livre, envers les petites filles, à d'autres privautés, par-ci par-là, qu'à l'inoffensif pincement du menton.

A Saint-Clair, une jeune mère allaitant son petit enfant offre à tous les regards sa poitrine découverte, au lieu de se cacher pour accomplir ce devoir maternel.

L'amour n'y étant point palissadé de convenances, encore que le mariage y existe; une atmosphère idyllique et charmante flotte dans la ville et le vice y est inconnu.

De même qu'un jeune chat, agile et nerveux, dont on détournerait l'instinct en l'empêchant de bondir et que l'on frapperait pour s'être roulé avec quelque peloton, deviendrait vite un animal pelé, maussade et dangereux, de même une adolescente, astreinte aux règles d'une morale trop sévère, mûrit dans la peau d'une chipie.

Ces coutumes, par lesquelles l'amour domina tout, engendrèrent une population saine et gracieuse, et, lorsque les filles s'en vont à la fontaine, c'est un plaisir de voir leurs bras nus soutenir sur leurs têtes de longues buires de brune argile dont la forme élégante rappelle celle de leurs corps.

Sur les toits, mille petits chats, des fleurs qui, en dehors des mornes quartiers réservés aux vieillards, poussent dans toutes les rues, grimpent aux façades, encadrent les seuils, des enseignes bizarres, des girouettes falottes, des arbres ombreux, des chansons qui s'envolent et le soleil qui dore tout, contribuent à donner à la ville un charme incomparable.

Un grand trafic de fruits rares et d'oiseaux se fait dans son port, où les barques déchargent aussi des caisses de santal, de l'or en pépites et des turquoises d'Orient.

Des rues entières aux petites maisons basses, à pignons de briques rouges, fourmillent de marchands de singes et d'ouistitis qui, au printemps, se réunissent chaque semaine avec les oiseliers venus des campagnes.

Les vieux quais, ces jours-là, prennent une animation extraordinaire, se bariolent de tentes, s'encombrent de cages et tous les pigeons de la ville, attirés par l'odeur du grain, tourbillonnent parmi les cordages des navires dont les voiles carguées claquent dans le soleil.

PAUL LECLERCQ

Guerre à la Guerre

Walter Crane, del.

Il s'est fait depuis quelques mois, de l'autre côté de la Manche, un grand branle-bas de combat : les soldats de la paix préparaient leur campagne contre la guerre. Les pèlerins — ainsi se nommaient-ils eux-mêmes — allaient se mettre en route. De Londres, leur itinéraire devait les conduire, de capitale en capitale, prêchant la bonne parole, convertissant, levant des recrues, jusqu'à Pétersbourg, terme de l'expédition. Car ce pèlerinage voulait être une réponse, la réponse de la démocratie universelle à l'autocrate slave.

Or, voici qu'au lieu du signal attendu de marcher en avant, c'est un ordre de désarmement qui arrive : il n'y a plus de pèlerinage.

Cette grande agitation, qui remua tant de passions diverses, a-t-elle donc été vaine ? Il suffit d'en avoir noté les progrès pour n'en rien croire. Les idées ne meurent pas, et celle-là moins qu'une autre, qui n'est qu'une forme de l'instinct de conservation. Arrêtée dans son essor visible, elle ira se propageant à travers le monde spirituel, gagnant en étendue, en profondeur, en force ce qu'elle perd d'immédiat éclat. L'âme féconde des foules lui sera un terrain propice, d'où lever demain en noble moisson d'actes. Mais tenons-nous-en au passé, au connu.

De cette tentative, même manquée, il resterait toujours quelque chose, ne serait-ce qu'une curieuse page d'histoire anglaise ; à ce titre elle mériterait d'être racontée. Mais elle nous laissera mieux qu'un souvenir épisodique : des conséquences positives, durables et qu'on peut dès aujourd'hui préciser. Elle fixe, en politique, le but de l'effort humain, elle constitue un précédent, elle consacre l'omnipotence de l'opinion dans le monde moderne, de l'aveu et par le concours de qui ? de la tyrannie. Elle nous montre, associées, deux forces jusqu'ici

antagonistes : la volonté d'un prince conscient du devoir que lui crée son pouvoir et qui s'enrôle au service de l'humanité ; la volonté confuse des peuples, l'élan instinctif du troupeau à suivre, par les sentiers de paix, le berger que le destin lui offre. Voyons comment.

Pour entrer en rapports, ces deux puissances étrangères l'une à l'autre avaient besoin des bons offices d'un tiers. L'appel du tzar, esclave de l'étiquette, aux gouvernements, risquait de ne pas parvenir jusqu'au destinataire réel, de se perdre en route, étouffé aux salons sans écho de la diplomatie. Quelqu'un s'est présenté au « jour qu'il a fallu » pour le recueillir au vol, le transmettre aux hommes par les cent bouches de la presse, et pour instaurer l'alliance de l'empereur et du peuple.

Ainsi, aux deux pôles de l'entreprise, deux initiatives individuelles : celle d'un souverain et celle d'un journaliste.

Par sa circulaire retentissante, Nicolas II a signalé le mal moderne, le système de la paix de plus en plus armée, et à quel abîme il mène les Etats désunis d'Europe. Il a barré la route aux forces mauvaises, en même temps qu'il donnait aux forces bienfaisantes l'initiale chiquenaude. Là se bornait son rôle et son pouvoir. Si le tzar « propose, ce sont les sujets, les citoyens qui disposent ». Il peut bien leur dire : « Voulez-vous être sauvés ? » et les y aider ; il ne saurait les remplacer. L'œuvre de salut qu'il a commencée pour le peuple ne peut être menée à bonne fin que par le peuple. Voilà ce qu'a fort bien compris M. Stead, l'inventeur, l'apôtre, le stratège et l'impresario de ce pèlerinage de la paix, qui est donc bien un peu sa chose.

Félix Vallotton, del.

WILLIAM T. STEAD

A l'œuvre, on juge l'ouvrier. La connaissance de l'ouvrier aide aussi à comprendre l'œuvre. De celui-ci, on peut dire que tout le prédestinait à cette mission de pasteur d'hommes qu'il s'était choisie : son caractère, son passé, sa profession. Dans un temps où règne l'opinion, il est de ceux qui la font. C'est une physionomie originale, un publiciste de tempérament et de carrière. Depuis vingt-huit ans

qu'il tient une plume dans la presse, le directeur de la *Review of Reviews* est le champion de la politique pacifique et russophile et de l'une par l'autre. La paix est le but, l'entente avec le grand empire de l'est, le moyen. « La Russie est pour moi une seconde patrie », a-t-il dit. Sa raison a autant de part que son cœur à cette élection. Pour justifier sa sympathie, il nous montre le Slave sous le jour le plus favorable, aisément fraternel aux races dites inférieures, meilleur démocrate, en ce sens, que l'Anglais qui a bien su conquérir le respect, mais non l'affection de ses sujets : il rappelle que les deux grands efforts de notre époque pour humaniser la guerre, la conférence de Genève et, plus tard, celle de Bruxelles, on les doit à l'initiative des souverains russes. Historien, il professe que son pays a commis, au milieu du siècle, une faute lourde, et, dans le malentendu de Crimée qui divisa pour leur commun dommage les deux principales intéressées de la question d'Orient, il voit la cause de tous les déboires de la politique anglaise, de ses embarras passés et présents. Aussi voudrait-il qu'on revînt au juste et au vrai, qu'on mît un terme à cette rivalité aussi funeste qu'elle est factice.

Voilà ce que pense et dit M. Stead. Et ce ne sont point ici opinions de dilettante, avide de se distinguer. Ses actes ont confirmé sa parole, aux dépens même de sa popularité. En 1876, dans la crise d'Orient, à côté de Gladstone et contre Beaconsfield, il fait front au préjugé populaire aveuglément hostile au Slave. En toute occasion, tout son effort tend à réconcilier ses deux patries. Aussi, plus tard, fort de ses antécédents écrits et vécus, et d'une belle audace, il interviewera Alexandre III à Gatschina. Et comme l'autocrate bénévole lui demande : « Que voulez-vous savoir ? » le journaliste répondra bravement : « Tout. » Hier encore, il renouvelait avec le fils l'aventure qui lui avait si bien réussi avec le père. Il allait à Livadia, à la découverte de Nicolas II, l'*x* de l'équation à résoudre, et rapportait de sa causerie avec « la Providence terrestre de 120 millions d'hommes » l'enthousiasme nécessaire à son dessein.

Pour être russophile, M. Stead n'en est pas moins un Anglais très anglais. C'est même parce qu'il a donné des gages de ses sentiments insulaires qu'il a pu se montrer impunément bon Russe, voire passable Européen. Ce libéral, plus ou moins disciple de l'école de Manchester, a su mettre les doctrines de ses maîtres en harmonie avec les besoins, les aspirations, l'âme nouvelle de son pays. De leurs formules un peu surannées, il a retenu surtout l'esprit généreux. Mais il est des axiomes sur lesquels il ne transige pas. Il pose, en principe, après Cobden, « qu'une nation qui se nourrit cinq jours sur sept de produits venus de par-delà les mers, doit commander la grande route de l'Océan », et qu'ainsi la suprématie navale de l'Angleterre est la condition de son existence. Là-dessus, il a écrit un livre en 84 : *la Vérité sur la Marine.*

Il croit à la mission civilisatrice de sa patrie dans le monde, et ne répugne donc guère à son expansion territoriale. Même, il ne paraît

pas qu'il soit absolument exempt de cette mégalomanie, dont l'ivresse hante tant de cervelles britanniques. On ne saurait l'accuser d'être un Little-Englander : il n'en aura que plus de force pour dénoncer les excès du jingoïsme, qui n'est autre chose que « l'impérialisme saoul » (gone drunk). Par là, il se définit lui-même un impérialiste libéral, à mi-distance à peu près entre lord Rosebery et M. Labouchère ; en somme, un cosmopolite fondu dans un Anglais représentatif ; à cause de cela tout indiqué pour être, le cas échéant, le trait d'union entre le tzar et la démocratie britannique.

Le rescrit paraît ; admirable occasion offerte à l'avisé publiciste russophile, impérialiste et philanthrope, de servir à la fois la cause de l'Angleterre, de la Russie et de la paix : M. Stead la saisit.

L'organisateur du plébiscite pacifique est encore anglais en ceci : qu'il tient compte des faits, de la nature humaine, des conditions sociales et politiques du temps présent. Ce théoricien de la paix témoigne dans la préparation des voies et des moyens d'un esprit fort pratique.

M. Stead estime justement qu'il faut mesurer la marche à l'infirmité du marcheur, fractionner la longue route d'étapes. Mais des routes, il y en a deux : la bonne et la mauvaise. Or, nous sommes engagés sur la mauvaise. Il faut revenir en arrière d'abord. Et même, pour aujourd'hui — voyez si M. Stead est modéré — on nous supplie seulement de ne pas avancer. Cet arrêt sera un progrès. Le désarmement en bloc, on n'oserait exiger tant de notre folie. M. Stead, comme le tzar, aujourd'hui ne rêve pour nous que le *statu quo*. Rien « d'idéal ni d'utopiste » dans un tel rêve ; il est d'allure bien sage. Que nous limitions nos armements, que nous fassions halte dans la course à l'abîme, c'est assez. Halte cinq ans. Les gouvernements s'engageraient à ne pas accroître pendant cette trêve de Dieu leurs forces offensives, à ne pas recourir aux armes avant d'avoir tenté de la médiation. Plus tard, on verrait. Ce ne serait là qu'une expérience en vue du désarmement lui-même, en vue de la paix définitive réalisée au moyen d'un tribunal suprême des nations, statuant au nom du droit. Quel homme raisonnable que M. Stead et qu'il connaît son monde !

Le monde, il faut d'abord le mettre en branle. Les peuples sont de grands enfants : on frappera leur imagination par un programme théâtral, qui comporte une mise en scène insolite de l'idée devenue spectacle. Tel est le caractère du pèlerinage. Des délégués de toutes les nations grandes et petites, proportionnellement représentées, et, en nombre moindre, des déléguées aussi, — on n'aurait garde, dans ce ralliement de toutes les forces pacifiques, de négliger l'incalculable valeur de ce facteur de paix qu'est la femme — dérouleront leur procession à travers l'Europe amusée et séduite. Ils iront, voix des peuples errante, clamer devant les chefs nos vœux et nos misères et nos espoirs ; ils seront le cri de la souffrance implorant la justice, quelque chose comme le chœur du drame antique, qui accompagne,

exhorte, enflamme, soutienne les acteurs royaux ou diplomates de la conférence de paix.

C'est le plan. — Reste l'exécution, la conquête de cette opinion dont on espère de si grandes choses. Elle n'est pas pour embarrasser un publiciste anglais, passé maître dans l'art de jouer de la presse, des meetings, des adresses.

Les circonstances, d'ailleurs, commandent la tactique. A une armée, on ne saurait opposer qu'une armée : *simillia similibus*. On empruntera donc à l'ennemi un modèle. Tout dans notre ligue pacifique sera militaire et sentira la poudre : l'organisation générale et le vocabulaire. On enrégimentera des volontaires des deux sexes, et qui ne seront pas des volontaires pour rire. Ils auront autre chose à faire qu'à mettre leur nom sur une liste ; ils porteront un insigne, qui attire l'attention : le premier devoir du soldat de paix, c'est de braver le ridicule. Ils s'engageront à faire, dans leur entourage, chacun deux volontaires. Ceux-ci en feront d'autres, et la petite phalange, se multipliant par elle-même, deviendra multitude. Ce n'est pas tout : comme l'argent est le nerf de la guerre, même contre la guerre, on lève une contribution de un shilling par tête. Voici créée l'Armée du Salut laïque.

Ou plutôt, elle se crée sans cesse. Car ce plan de campagne n'est guère prémédité, il s'improvise tous les jours, dans le fort de l'exécution. Il faut faire vite. Le manifeste est lancé le 18 décembre, de Saint-James-Hall ; il est tiré à un million d'exemplaires. Un Comité général, présidé par l'évêque de Londres, a charge du travail préliminaire. La bataille est engagée sur toute la ligne, les troupes se formeront au feu. La presse retentit d'appels aux pèlerins, toutes les Sociétés de paix de l'univers sont mises en demeure d'agir. Un journal-revue surgit, dont le titre claironne : Guerre à la Guerre (*War against War*). Les bénéfices, s'il en fait, iront grossir le trésor de paix. On multiplie les réunions, les conférences, les sermons. Une carte, qu'on pourrait dire d'état-major, indique les villes prises, celles où l'idée a trouvé des champions, permet de suivre au jour le jour les progrès de la campagne.

Cette campagne présente un double caractère : elle est mystique et pratique. Ses meneurs s'adressent aux instincts mercantiles et religieux de leurs auditeurs, Têtes-rondes en qui s'allient des pensers commerciaux et bibliques. Ils leur tiennent les deux langages capables de stimuler l'intérêt et la foi. Ils alternent le cri de Pierre l'Ermite, vieux de huit cents ans, aux Croisés : « Sus à la guerre diabolique ! Suivez-nous, Dieu le veut ! » avec des raisonnements d'arithmétique très modernes qui se ramènent à cette constatation : la guerre est coûteuse. Ils y insistent fort, énumèrent avec une complaisance calculée les pertes matérielles qui sont la rançon de la grandeur militaire. Ils montrent quel formidable tribut, en nature ou en argent, prélève sur nous le monstre de la paix armée : depuis 30 ans, le budget de

guerre de l'Europe accru de 100.000.000 de livres sterling par an, soit l'intérêt d'une indemnité de guerre de 3.000.000.000 de livres (75 milliards de francs), la mobilisation générale qui mettrait sur pied en Allemagne 27 o/o, en France 32 o/o, en Russie (1) 12 o/o de la population mâle comprise entre 20 et 50 ans.

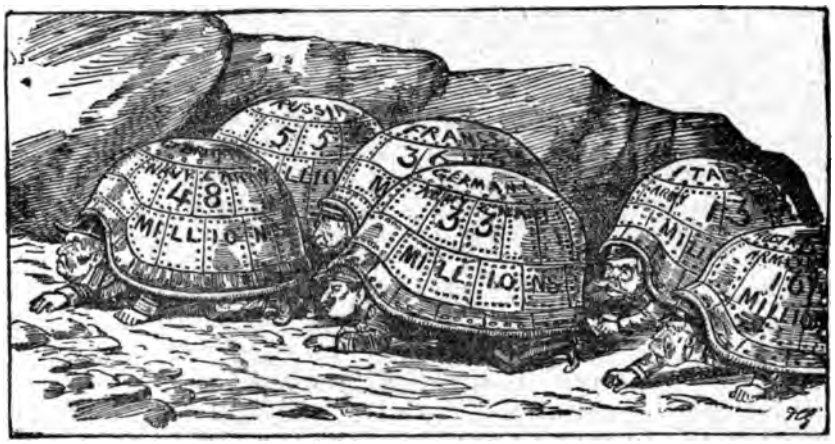
La Pieuvre du Militarisme.
(Extrait de *War against War.*)

A ce tableau de dommage causé, on oppose celui du gain manqué par le crime du système, l'amer tableau « de ce qu'on pourrait faire avec l'argent ». C'est la rubrique sous laquelle chaque semaine, la revue *War against War*, nous détaille le bien réalisable par ces millions aujourd'hui meurtriers — si l'on voulait ! — les établissements hospitaliers qu'on fonderait, les misères qu'on soulagerait, les entreprises lucratives qu'on tenterait. On rapporte des mots de philanthropes ou

(1) La nation qui a le plus fait jusqu'ici contre la guerre est donc celle qui aurait le moins à en souffrir.

d'hommes d'Etat, celui de Bright, bien plus vrai aujourd'hui : « Avec les budgets de la guerre, on transformerait l'Angleterre en un vaste jardin, tout Anglais serait logé dans un palais de marbre. »

Vains sacrifices à la folie du sang, « puisque la guerre jamais ne résolut une question ».



F. Carruthers Gould, del.

Et, pour l'œil, la caricature synthétise ce réquisitoire : un troupeau de tortues s'avance ; hors des carapaces écrasantes, émergent des têtes d'hommes, faces souffrantes, grimaçantes, hostiles. Ce sont, figurées par leurs chefs, les grandes puissances européennes rampant vers le progrès. L'Angleterre ouvre la marche avec, inscrit sur son dos, son budget de 48 millions de livres sterling ; puis, la Russie avec 55 millions, la France 36 millions, l'Allemagne 33 millions...

De l'image, l'enseignement se dégage tout seul. Devant elle, le bourgeois de Londres, de Glasgow, de Liverpool, bon chauvin, mais bon commerçant, songera, plus triste que fier, et déjà pèlerin de cœur : « Tout de même, voilà bien de l'argent perdu ! N'en pourrait-on faire un meilleur usage pour la prospérité de notre petite île, et pour sa vraie grandeur ? »

C'est qu'en effet, cette campagne d'un caractère double s'inspire d'une double pensée. Anglaise, d'abord, essentiellement : faire consacrer par la conférence la suprématie navale de l'Angleterre, comme un des éléments fondamentaux du *statu quo* et — autre avantage moins immédiat — associer dans une même manifestation, les fils épars de la famille anglaise : l'Angleterre, ses Colonies, la grande République d'outre-mer, tous les représentants du monde anglo-saxon révélé un dans sa diversité, non pour l'opposer cette fois au monde slave, mais pour l'en rapprocher ; accomplir une démonstration de force britannique, mais bienfaisante. A la pensée originellement égoïste s'adjoint la pensée humanitaire qui la corrige et la com-

plète : la moderne croisade n'est pas une menace, — elle est une espérance et déjà une promesse.

Avec son caractère, en effet, ses premiers résultats se dessinent, s'affirment. A l'appel du clairon anti-guerrier, d'un bout à l'autre du monde électrisé, un frisson court. Les pacifiques s'agitent, correspondent, concertent leurs plans. De tous les points de l'univers, les adhésions affluent, de particuliers et de sociétés théologiques et non théologiques. Les listes circulent, se couvrent de noms, et le moniteur officiel de l'affaire publie fièrement les autographes de ses plus illustres recrues, amorce au menu fretin de l'humanité. Les « réponses » se commentent elles-mêmes.

Du *Floh*, de Vienne,
Le Ménétrier.

Voici d'abord celle de M. John Morley qui résume le programme de la manifestation et en dénonce l'esprit : « Jamais, écrit l'ami fidèle, l'héritier moral et l'historien témoin de Gladstone, le moment ne fut plus opportun de soulever l'indignation du monde civilisé contre le régime des armements rivaux, sans cesse accrus, qui écrasent les contribuables, disloquent l'industrie, gâchent le capital, et, dans l'Europe continentale, désagrègent la famille et la maison. L'économie politique commande leur réduction, car le militarisme appauvrit l'État. L'ordre social la commande, car le militarisme, en absorbant les ressources qui devraient servir à l'élévation et au contentement du peuple, engendre la sombre race de l'anarchie continentale. L'humanité la commande ».

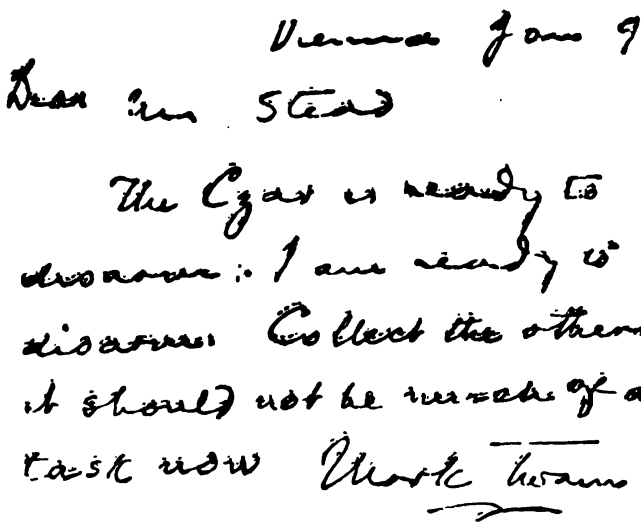
Toute la philosophie du pèlerinage tient dans ces quelques phrases. Elle jaillit en éclair, ailleurs, des seules rencontres de noms ; il y en a de si imprévues ! Entre le socialiste allemand Bebel, ligueur d'avant la ligue, dont on évoque le rude bravo : « A notre camarade le tzar » et le sociologue Max Nordau félicitant Nicolas II, « démocrate sans le savoir », l'onctueux Rampolla confère aux organisateurs de la campagne l'approbation du pape. Plus loin, Lord Rosebery, inventeur de l'empire, se déclare pacifique parce qu'impérialiste. « Car l'empire signifie la paix, a

Du *Postillion*, de Munich.
Le Nouvel Orphée.

besoin de la paix ; l'Angleterre, en douze ans, a acquis 2.600.000 milles carrés. Sa politique étrangère, jusqu'à ce que ce territoire se soit rempli, organisé, civilisé » sera nécessairement une politique de digestion, « c'est-à-dire de paix ».

Plus loin, des philosophes : Harrison loue le tsar de son vaillant effort ; H. Spencer joint à l'éloge « un chèque pour la croisade » ; parmi les lévites sombres des hommes de toute Église, anglicane, non conformiste, catholique, voici luire quelques épées et non des moindres : Wolseley l'africain, et Roberts l'asiatique, qui réprouvent la guerre, parceque, l'ayant faite, ils la connaissent.

Puis des notes discordantes, de belliqueux — oh, nullement ! — mais de rudes censeurs logiciens : l'irlandais Michael Davitt flagelle l'Angleterre querelleuse et pillarde, fléau des peuples noirs ou jaunes, « dont la faiblesse est le crime, et le fait qu'ils habitent des contrées dignes d'être volées ». Le mordant Labouchère raille « ces brigands sortis de leur nid de rapine pour dénoncer le brigandage », pharisiens hypocrites qui donnent à leurs forfaits cette admirable excuse, « que leur aptitude à gouverner les races inférieures leur impose le devoir divin de les assujettir ». Oh, non, John Bull n'est pas une créature de patience et de paix ! Les guerres lui sont un luxe « qu'il est assez riche pour se payer de temps en temps, comme Epicure des truffes ». Elles lui sont aussi « opérations avantageuses ». Elles assouvissent son double instinct de bête de proie et de lucre, exprimé dans la brève formule « du meurtre pour le gain » aussi vraie qu'au temps des Vikings, à cette heure où « le lion britannique pris d'une rage sanguinaire » rugit si haut !



Vienna Jan 9

Dear Mr Stead

The Czar is ready to disarm : I am ready to disarm. Collect the others. it should not be much of a task now Mark Twain

Après le sarcasme et l'invective, l'humour : « Le tsar, écrit Mark Twain est prêt à désarmer : Je suis prêt à désarmer, dit-il, réunissez

les autres; ça ne doit pas être difficile », et le Yankee démontre, par des raisons mathématiques à réjouir nos Tristan Bernard et nos Alphonse Allais, la folie de la paix armée.

Pour clore la série, l'interview de Cecil Rhodes, où le fondateur de la Rhodésie, l'agresseur du Transwaal, l'instigateur malheureux du raid aujourd'hui oublié, apporte au pèlerinage le secours de son prestige ressuscité. Spéculateur audacieux et conquérant pacifique, homme d'affaires en somme — et qui ne perd jamais de vue la sienne, — il tiendra à ses compatriotes le langage le plus propre à les toucher, dans leur orgueil et dans leurs appétits. Certes, celui-là n'est pas un contempteur de la force, de la force créatrice et profitable. La guerre n'est que destruction et gaspillage : « Il la déteste ». Devant ces monstres, rois des eaux, il est pris de tristesse à songer qu'ils ne rapportent pas de dividende, et ne seront que rouille, dans vingt ans ! Comme il serait mieux employé, tout cet acier, à construire les rails du fameux Trans-continental africain qui reliera le Cap au Caire : son idée fixe depuis qu'il a mis le pied sur cette terre d'Afrique, son rêve à demi réalisé aujourd'hui. De combien s'en faut-il, qu'il ne le soit tout à fait? De 3.229 milles qui coûteraient 10 millions de livres : une misère. Justement on vient de voter un crédit extraordinaire de 14 millions de livres à la marine, pour augmentation de la flotte, pendant les cinq années prochaines. Un virement de fonds, et le tour serait joué. Même, on aurait économisé quatre millions qui resteraient dans la poche du contribuable anglais. Le chemin de fer, voilà le successeur du cuirassé et du canon dans la conquête de l'univers matériel et moral. Cecil Rhodes est le champion du rail d'acier, contre la coque d'acier. Ah ! si celui-là voulait être « un de nos pèlerins de la paix » !

Il n'y en aura jamais assez à opposer à l'adversaire, chaque jour plus menaçant. L'heure est grave. Sur les deux mondes se dresse le « spectre terrifiant » de la guerre. Le jingoïsme a monté la tête à John Bull, et Jonathan, depuis ses victoires sur le panache, ne rêve plus que de panache. Sur l'Europe, le militarisme pèse. Son rets aux mailles de fer, jeté sur le continent, a pris et broie les énergies individuelles, et, avec elles, les nobles idées qui sont la vie spirituelle des nations. Les intérêts, les vanités, toutes les lâchetés et tous les égoïsmes lui font une garde d'honneur. Il a domestiqué à son usage les oligarchies et les castes qui subsistent par lui, irréductibles ennemies de la paix ; il s'est asservi la bourgeoisie apeurée, qui a mis en lui son espoir pour la défendre contre les revendications d'en bas, barrer la route à la révolution qu'elle prépare ; il hypnotise la sottise des foules ; il domine les gouvernements qui gouvernent par le mensonge au profit de la force.

La guerre a ses valets, ses parasites, ses complices, ses flatteurs. Elle a aussi ses théoriciens et ses philosophes, qui vantent ses bienfaits, démontrent à l'aide de l'histoire, même de la naturelle, qu'elle est « la pierre de touche de la valeur nationale », au demeurant aussi

nécessaire à la santé du corps social que l'exercice, à la santé du corps humain. Elle a ses économistes, qui enseignent que, sans elle, la terre serait bientôt trop petite pour nourrir la masse toujours croissante de sa vermine humaine. Mieux encore, elle a ses apôtres, qui la défendent, la chérissent, l'exaltent ; ses prophètes qui annoncent la fin des peuples capables « de changer en fer de charrues, le fer des glaives » ; ses sectaires prêts à soutenir toute association dont le but serait « de maintenir le monde en perpétuel état de guerre », ses aspirants martyrs enfin, qui n'hésiteraient pas, s'il lui arrivait malheur, d'aventure, « à sacrifier leur vie pour la ressusciter » (*War against War*, février 1899).

Voilà bien des adversaires ligués contre nos pèlerins ! Raison de plus pour eux de combattre, et ils s'évanouissent avant le choc. Seraient-ils intimidés par le déploiement de la force ennemie ? Je crois plutôt à une feinte de nos Pacifiques reculant pour vous attirer à leur heure sur le champ de bataille qu'ils se sont choisi, messieurs les Belliqueux. Patience, donc ; leur retraite, c'est la fuite d'Horace, victorieuse : vous les retrouverez en 1900.

PAUL HAMELLE

Le Page [1]

XIII

Matilda passe en voiture.

Tof et Lucien allèrent loger au Savoy-Hôtel, sur la place Victor-Emmanuel. Le temps qu'il leur fallut pour choisir deux chambres, y faire placer leurs malles, en tirer des vêtements frais, une longue heure de retard et d'apprêts fut cause qu'ils durent dîner en tête à tête, au restaurant, et non dans la salle commune.

Leurs chambres se touchaient. Cette cohabitation, les repas pris en commun, tout devait les unir mieux qu'auparavant. Un jour viendrait certainement où l'âme de Tof paraîtrait à Lucien moins ironique et moins noble, plus humaine enfin ; et le jour était depuis longtemps venu que l'amour de Lucien ne fût plus un secret pour Tof. Ce qu'en pensait celui-ci, qui sait ? — mais s'il regrettait peut-être que l'on s'obstinât et que l'on ne sourît plus assez dans l'aventure, du moins devait-il être favorable à la grâce, à la tendresse, comme à toute chose sur quoi l'on peut composer un poème ou faire une chanson.

La bienveillance de Tof était infinie. Il avait sans doute séduit autrefois madame Monti par des vers et de la musique, la douceur de son regard et de sa voix, et restait fidèle à son ancienne amie ainsi qu'un narquois et débonnaire roi de Thulé, dont on sait par la légende les constantes amours.

Mais une telle langueur attristait parfois ses yeux que Lucien se demandait s'il ne souffrait pas de quelque peine inconnue.

« — J'admire votre patience et votre bonté, mon cher Tof, lui dit-il. Vous êtes indulgent à toutes les femmes. Moi, je ne saurais. Je vous ai vu maintes fois rire aux boutades de Matilda. Or, pour quelques mots pénibles qu'elle m'a dits pendant ce voyage, me voici exaspéré.

— C'est que vous l'aimez.

— Certes, oui ! Vous me jugeriez bien sot de ne pas vous l'avouer. Certes, oui, je l'aime, et ne songe qu'à l'aimer davantage encore. Je suis trop pauvre pour l'épouser. Mais je veux rester près d'elle tant que cela sera possible ! Or, elle me boude, et, pis encore, elle m'oublie.

— Elle est tout simplement inquiète. Ce qui l'effraie ? mais ses amis, sa famille, l'opinion de celui-ci et de ceux-là, un tas de monstres. Et de quoi vous plaignez-vous ? Dans les poètes lyriques, on admire surtout la grâce comme craintive de ces nymphes, de ces

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 avril 1899.

jeunes filles et de ces amantes qu'un seul adjectif nous signale et dont un vers léger suffit à décrire la fuite.

— Eh, je la voudrais moins incertaine...

— Souhaitez-vous donc un amour net comme un camée? Nous ne sommes plus assez simples. Laissez la petite Matilda s'embrouiller dans ses inquiétudes si telle est sa volonté du moment. Je pense que depuis Psyché le cœur des femmes est devenu trouble, et la forme de leur corps même ne décrirait plus sur l'horizon bleu la courbe éclatante et pure que dut y décrire celle des trois déesses à qui Pâris donna le prix.

— Vous êtes un sage, Tof, et pourtant... vous avez aimé...

Sur un regard un peu choqué qu'on lui lança, Lucien ajouta : « Et vous aimez encore. »

Tof répondit au bout d'un instant : « Oui... Mais traitez les caprices de Matilda comme des violettes de Parme : on en fait des boutonnières, des bouquets, des chapeaux, et même des bonbons. »

Lucien ne put croire cette fois que son ami eût parlé sincèrement. Il crut voir dans cette réponse du persiflage et de l'indifférence, et cessa de se plaindre à qui n'en était pas digne. Les songe-creux comme Tof peuvent s'amuser d'une maîtresse fantasque, soit! Lucien en souffrait vivement. Il se tut.

Après avoir écrit des lettres, il serra la main de Tof en se disant fatigué.

« — Ne voulez-vous pas sortir? fit celui-ci. Florence vous appelle, pourtant : écoutez. »

En effet, la ville bruissait : à travers la baie close du salon venait un murmure de pas et de voix, mélangé de chansons et du son de guitares que l'on grattait près des cafés. Cela ne faisait point l'effet d'un carnaval, et cela n'était pas si triste non plus, ni si âpre que le bruit de Paris. On n'y entendait aucun roulement de voiture, mais le piétinement ne cessait pas, et des marchands de journaux criaient sans trêve une phrase incompréhensible, peut-être un appel aux plaisirs du soir.

« — Vous restez? Eh bien, tant pis, mon pauvre. En deux heures seulement de solitude et de réflexion, vous allez souiller en vous plus d'un souvenir. Au moins, quand vous n'en pourrez plus, mettez-vous à votre balcon, et tâchez d'entendre comment la Ville des Fleurs entre dans le repos pour se donner plus fraîche au toucher de l'aube... Suivez des yeux les chauves-souris, et mettez-vous au lit dès qu'un chat miaulera distinctement. »

Au matin, quand Lucien s'éveilla, le grand soleil traversait la vitre de sa fenêtre, et chauffait, au dehors, le balcon et la place éclatante au milieu de laquelle un paisible cheval de bronze porte son Victor-Emmanuel. Mais la chambre de Lucien était au dernier étage, très loin des petits hommes et des rois fondateurs! A chaque instant, il entendait sonner longuement des cloches plus mélodieuses que des voix. Il y avait devant ses yeux un monument de marbre élevé en

plein ciel. Les corniches des toits servaient d'agoras ou de pied-à-terre à des assemblées innombrables, puis à des nuages d'oiseaux. Au-dessus de tout cela enfin, c'était le Paradis même! non pas qu'on y vît les anges, mais la voûte en était si belle et si bleue qu'on aurait bien quitté la vie pour y monter.

A peine Lucien fut-il dans la rue que l'air tiède flatta son visage et ses mains. De trottoirs, point : bêtes et gens se mêlaient, et les voitures passaient à travers les groupes sans écraser personne. Au lieu de gros pavés ou d'un bitume boueux, des dalles unies comme un tapis de pierre. Il était doux de sortir, aisé de marcher. Lucien suivit une direction, une autre, une troisième. Il errait sans doute en une ville antique conservée par miracle, et chercha le Forum. Il rencontra des églises, des maisons peintes de couleurs douces, et des forteresses du moyen-âge : mais la grand'porte ouverte de celles-ci révélait un atrium délicat.

Lucien allait, allait, ainsi que dans un décor de kermesse : il voyait des pierres et n'en pouvait croire ses yeux. Quoi! mais, tout cela, ce n'est qu'une cité d'émail, bonne pour la collection du cousin Damet du Val, une pièce montée, comme on en fit à Nuremberg, et tout à l'heure, à midi, cela va se déclancher, tourner, évoluer, sonner douze coups : précisément, voilà les cloches, de nouveau, les chères cloches, graves et tendres...

A ce moment, Lucien arrivait sur une place : il crut y avoir le vertige. Un château-fort, tout mordoré par les ans, la garde, et tant de façades s'y jouent, tant de statues s'y dressent, tant de bronze, tant de marbre, des œuvres si précieuses entassées sous un écrin de pierre, tant de flâneurs et tant de soleil, et des pigeons, et des femmes... Cela sentait bon et cela brillait. Notre Lucien marchait en riant : « Que c'est doux ! que c'est beau ! » faisait-il à haute voix. Croirait-on qu'il fut presque heureux de voir un gendarme de mardi-gras et des fiacres de carême parmi les statues vertes et blanches qui font là leur geste immortel? Décidément, c'était une vraie ville. Il eût voulu crier de joie tant se gonflait son jeune cœur!

Il gravit les marches de la Loggia. Un campanile couleur de chair rougissait gaîment par-delà quelques toits. Une petite voiture attelée d'un poney déboucha d'une rue : c'était Matilda qui la conduisait. Plus noir que l'enfer, le poney roulait des yeux terribles et frappa d'un pied colère le sol de la place. La jeune fille allait passer en regardant à peine, quand Lucien courut vers elle. Il l'aimait ! tout l'émoi de cette matinée le grisait, et sa gorge serrée ne lui permit point d'appeler : il salua.

Matilda l'aperçut et, sans ralentir, lui répondit d'un sourire élégant. Nul n'y eût trouvé quelque chose à reprendre : ni intimité, ni sécheresse, un sourire parfait ! Lucien en eut le cœur déchiré.

Toute sa joie fut gâtée. Il revint tristement vers l'hôtel : les toitures en auvent des maisons donnaient en vain une ombre légère aux

passants, en vain des statues encore se trouvèrent sur sa route et des enfants lui souhaitèrent en vain la bienvenue.

Pendant le déjeûner, Tof se montra très touché de la mésaventure de son ami. Il semblait qu'en ce jour elle l'atteignît aussi. De part et d'autre d'une petite table, ils échangèrent des propos mélancoliquement indifférents. Tof parla de la société florentine : « Sous les grands-ducs, disait-il, on y vécut mollement occupé d'académies, de petits vers et de vanité artistique. Le général Murat y joua les princes de féerie au palais Corsini. Théophile Gautier y a vu des dandies et des femmes à la mode. Paul de Musset du bonheur et des sérénades, Goncourt des équipages surannés et des bals de la cour un peu ridicules. Vous verrez les Cascine, où l'on se rend avant dîner comme on dut se rendre autour du lac, à Paris, sous l'impératrice Eugénie : il n'y manque que Cora Pearl. On y cause au rond-point, de calèche à calèche. On cause encore chez Giacosa, nous irons... »

XIV

Giacosa.

Ils s'en furent donc chez Giacosa. C'est une pâtisserie, assez petite, située dans la rue Tornabuoni en face du palais Strozzi. On s'y arrête pour prendre le thé en allant aux Cascine, et l'on ne peut rien imaginer de plus distingué, car des représentants de toutes les puissances y venant goûter, chacun d'eux, par sa douceur à remuer tasse, soucoupe et cuiller, comme par sa délicatesse à manier les gâteaux, tient à honneur de faire valoir les bonnes manières de son pays. Et je ne crois pas que dans aucun lieu du monde il soit donné d'entendre les langues européennes parlées avec plus de grâce et de pureté, puisque chacun pense à charmer son voisin.

Par les beaux jours du printemps, les voitures encombrent la rue, étroite dominée par l'immense palais, et les oisifs de Florence viennent flâner là, riant et raillant, insolents, comme on n'ose l'être qu'en Italie, lorgnant les femmes à la manière de Brummel et de Rolla.

La première personne que Tof et Lucien aperçurent fut le lieutenant qui avait complimenté Matilda lors de l'arrivée à la gare. Les yeux mi-clos et la cigarette aux lèvres, il fit un délicieux sourire d'accueil à Tof, encore qu'il dût en secret reprocher à celui-ci la négligence de ses vestons et son embonpoint fâcheux : mais il est de bon ton d'honorer les poètes, à Florence, et l'amant de madame Monti avait bien droit de cité. Tof présenta Lucien, et notre lieutenant, qui se nommait Luigi Mazzonetta, sourit encore une fois.

Ce Mazzonetta était un fat. Faire, après cela, le portrait d'un officier italien, c'est peine perdue, car ils ont tous cet air de famille, et la vanité des plus beaux veut qu'ils se ressemblent comme des frères.

Qui en vit un, connaît les autres. Leur uniforme, en outre, comporl un long manteau gris perle irrésistible.

« Est-ce que madame Monti va venir ? » demanda Mazzonetta d ton qu'il eût dit : « Votre femme se porte bien ? » Lucien, n'enten dant pas l'italien, ne comprit que les mots « la signora Monti ». L jalousie le saisit. Quand le lieutenant eut ajouté une phrase encore dans laquelle il prononça complaisamment le nom de Matilda, Lucie lui coupa nerveusement la parole : « Allons, Tof, je meurs de faim fit-il ; entrons-nous ? »

Ils s'assirent à une table, dans le tout petit salon où l'on goûte, et là, au milieu du murmure discret, Tof dut traduire à Lucien la phras de Mazzonetta :

« — Eh bien, il m'a dit que Matilda était une enchanteresse. Je lu eusse répondu, si vous m'en aviez laissé le temps, que les teuton seuls peuvent parler ainsi des femmes qui les ont séduits, car au pay des ondines, des génies et du roi des aunes, « enchanteresse » doi paraître un bon compliment. Les teutons, voyez-vous, se rappellen longtemps les contes de leurs nourrices, que celles-ci leur psalmodiè rent près d'un poêle bien chaud tandis qu'au dehors il neigeait, e dans ce langage allemand, fait exprès pour endormir les enfants, tou gras et rembourré, solide et douillet comme une belle saucisse. Mai un homme de race latine doit employer une épithète plus précise, e donc plus belle, pour qualifier la jeune fille qui passe et lui plaît. »

Lucien rougit : « Qui lui plaît ! Ah ! certes, je le sais, je le sai bien... Ne prenez pas la peine de me le redire. » Puis, tout à cou serrant le bras de Tof : « D'ailleurs, elle ne lui en garde pas rancune voyez ! » Dans la rue, s'était arrêtée une voiture à deux chevaux d'o descendait déjà madame Monti ; Matilda se levait à son tour, et l lieutenant, ayant jeté bien vite sa cigarette, offrait à la jeune fille afin qu'elle arrivât sans risque jusqu'au sol, l'appui de sa main gan tée. Matilda le remerciait, se penchait, et son corsage s'effilait vers l taille comme un frêle pied d'amphore. A vrai dire, son page l'aimai autrement et mille fois davantage, en cette minute, que le Mazzonetta

Mais tandis que le premier songeait : « Je l'ai tenue dans mes bras et j'ai baisé ses longs yeux et ses lèvres ; je sais l'arôme de son visage et connais le bruit furtif que fait son cœur lorsqu'il bat », le second murmurait sans doute un nouveau madrigal, à la hussarde, ou disait « Je donnerais ma vie pour un regret de vous, ô Matilda. » Il ne l fit point longtemps sourire seul, d'ailleurs, car elle attirait le galants comme des papillons, et c'est parmi tout un essaim que le deux femmes entrèrent chez Giacosa, dans un grand fracas de rire et de mots dont, hélas, Lucien ne pouvait encore rien entendre puis que les maudits sots parlaient en italien.

Tof se leva, mais madame Monti ne souffrit pas qu'il cédât sa place Le bon roi de Thulé se laissa persuader : que voulait-on, sa vieill amie l'aimait comme au premier jour, il fallait s'y résoudre... Pui l'excellente femme se mit en frais pour Lucien, qu'elle n'avait pa

oublié mais dont elle gardait un cher souvenir. Elle voulut que chacun apprît ses mérites, et commença de raconter qu'il aimait les vers et les chevaux, comme Victor Alfieri. Un jeune homme, à tête délicate, répondit qu'il n'y avait point d'autre occupation tolérable pour un homme de goût.

« — Si, reprit Mazzonetta : l'amour.

— C'est vrai.

— Et d'ailleurs, parler à celle qu'on aime équivaut à faire des vers, puisqu'on met plus de douceur à lui dire : « Encore du thé ? » ou bien : « Le temps se couvre », qu'il n'en serait dans toute une chanson.

Lucien les regardait parler : les voyelles, simples et musicales, sortaient de leurs lèvres comme un chant dans lequel sonnaient les consonnes ainsi que les cordes d'une guitare que l'on frappe. Les mains de ces italiens ne restaient jamais immobiles et voltigeaient dans l'air, cependant que le page, un peu ridicule et ne pouvant rien dire, voyait Matilda satisfaite parmi les siens : alors, la douleur peu à peu lui gerçait le cœur, et des pensées de vengeance naissaient en lui parce qu'il avait un esprit ardent et actif. Il songeait aux moyens de rendre le mal pour le mal aux florentins qui l'offensaient.

Il fronça même tellement ses sourcils blonds que Tof s'en émut, et s'écria soudain, en français :

« — Allons, Mazzonetta, contez-nous quelqu'une de vos histoires de chasse. Vous avez dû franchir de nouveau bien des murs et bien des fossés dans la campagne romaine. Avez-vous encore débusqué le renard dans le tombeau de Cécilia Métella, tandis que les chiens enfonçaient jusqu'au ventre parmi les violettes ?

— J'ai mieux ! mon cher monsieur Tof. Je me suis un jour déchiré la joue jusqu'aux dents contre une branche, et suivis toute une chasse ainsi, guidant mon cheval d'une main, protégeant de l'autre mes lambeaux de joue. La princesse Brughesa s'est évanouie... »

Madame Monti, enchantée de pouvoir enfin faire connaître avantageusement son protégé, attendit que Mazzonetta se fût tu pour dire que monsieur Lorédan (elle le tenait de source certaine !) avait gagné, lui aussi, une course héroïque, à Auteuil. Sur une bête à demi déharnachée, il avait franchi tous les obstacles, au risque de se rompre vingt fois le cou, et il était arrivé bon premier, quoique sa selle eût presque tourné.

Il fallut bien, quoi qu'il en eût, que Lucien contrefît le gracieux, jurant qu'il n'y avait point là de quoi s'étonner, que tous ces messieurs en eussent fait autant. D'autre part, ces messieurs considéraient maintenant avec la plus grande sympathie un jeune homme qui gagnait de telles courses : il flattait leur vanité mondaine, et devenait leur égal. Mais ils se trompaient et Lucien le leur fit bien voir quand, avec un rire, il ajouta : « Du reste, madame, les pires entreprises ne sont pas les plus dangereuses, et je préférerais encore

courir vingt chances pareilles que de passer une heure tout entière au milieu d'inconnus qui ne parleraient pas français. »

Pour le coup, celles-ci blâmèrent son impertinence et ceux-là ressentirent aussitôt envers lui l'étrange haine qui nous attire vers qui nous maltraite. Mais nul autre que Tof ne comprit la rancune du page, sinon Matilda, peut-être, qui, troublée enfin, attacha sur Lucien des yeux plus humbles. « Quoi, qu'avez-vous, mon page ? » voulaient ils dire. Bref, il allait répondre, s'excuser, pleurer peut-être — quand un grand homme, à boutonnière fleurie, rasé, impeccable, survint, et plus impassible qu'un automate, salua chacun, y compris le page puis commença de parler anglais sans remuer le front ni les sourcils, à peine les lèvres. C'était le comte Jenkins, de Chicago, célèbre par un excès dans l'affectation qui lui valait de glorieux succès sur notre vieux continent.

Lucien sut, depuis, que Jenkins avait dit en entrant : « Je n'ai pas de surprise en vous voyant, mademoiselle, parce que les hommes de mon pays connaissent par câble toute la vie du monde, et je ne pouvais donc, moi qui n'habite en ce moment que l'Europe, ignorer qu'un grand déplacement de beauté y avait lieu de Paris à Florence. »

Mazzonetta et ses amis se pâmèrent, comme de coutume. Quant à Matilda, elle connaissait ses devoirs envers ce roi de la mode, et fit de son mieux afin qu'il allât déclarer partout ensuite : « Elle est drôle ». Chacun, à présent, zézayait en anglais. Tof suivit des yeux le pauvre page : il le vit s'en aller brusquement.

XV

Vain espoir.

Et pendant plusieurs jours, Lucien bouda. Il ne voulait pas revoir l'insultante et cruelle Matilda, qui l'avait oublié, comme une faute commise en carnaval. Il la laisserait à ses amoureux polyglottes, à son traîneur de sabre : qu'elle s'éprenne des moustaches de celui-ci ou de celui-là, qu'importe !

Un autre charme, d'ailleurs, s'emparait de lui : c'était la Toscane aux monts ciselés, où l'air palpite comme un sein de femme et dont le soleil a doré les moindres cailloux, doré les murs peints, la rouille, et même la poussière ; la Toscane aux paysages fins comme des vignettes, avec des tours parmi les hameaux. Le page y suivait sa tristesse.

Il se sauvait de Florence et se perdait en des villages que les hommes n'avaient pas alignés. Il allait par la campagne et grimpait aux collines : là, s'asseyant entre des pins aigus, il contemplait la ville dont il s'exilait, solitaire et douloureux comme un nouveau Dante.

S'il rencontrait une église multicolore sur sa route, il y entrait en quête de pitié, et s'arrêtait alors aux chapelles, devant les chaires, les figurines et les tombeaux, cherchant à rencontrer le regard des

saints personnages peints à fresque ou délicatement imités par la céramique.

Un jour de pluie, il erra dans Pise ; le ciel pleurait à verse, et l'herbe verdoyante du Campo Santo brillait, heureuse de l'eau que donne le ciel et qu'elle vole aux morts : et si, las de la pluie, le page se tournait, sa peine était distraite par les braves petits hommes peints tout le long du cloître, ces vendangeurs, ces jeunes gens, ces dames qui rencontrent inopinément des cercueils, ou se divertissent si courtoisement dans le dernier verger où l'on cause.

Quand Lucien rentrait ensuite dans Florence : ici, avouait-il, je suis trop près de Matilda pour ne pas l'aimer encore, mais ce n'est rien...

Sans doute l'avait-il fâchée, le jour qu'il se montra si bourru et si brusque chez Giacosa. « Elle est farouche, prenez-y garde ! » lui disait Tof. Que voulait-il donc que fît Lucien ? « Rassurez-la », répétait le poète.

Enfin, la huitaine presque passée, Lucien s'en fut aux Cascine. En l'apercevant dans l'allée des piétons, Matilda ne put s'empêcher de tressaillir ni de lui faire signe. Au rond-point où les victorias s'arrêtent, la jeune fille n'eut que de doux reproches pour son page ; mais dix personnes l'entouraient : que dire de très tendre ainsi ?

Le lendemain, une lettre fut remise à Lucien. Il la lut et relut : « Si vous avez cessé de bouder, monsieur le hirsute, venez me voir aujourd'hui, de quatre à six. »

A l'heure exacte qu'on lui fixait, il courut jusqu'au bout de la ville, place d'Azeglio où s'élevait la maison neuve des Monti. Un jardin orne cette place, et la demeure de Matilda apparut au page entre les arbres. Deux colonnes, qui semblaient d'albâtre, et un immense concierge plus barbu que Tof en ornaient l'entrée : mais cet homme était mieux vêtu, car il portait une redingote constellée de boutons d'argent qui lui tombait jusqu'aux talons, et un chapeau haut de forme que le cocher du pape même eût envié.

Ayant gravi l'escalier, le cœur battant, Lucien pénétra dans un salon où d'abord il vit des statuettes de toutes les tailles, et des fauteuils, rapprochés autour d'une table à thé, dans lesquels se tenaient madame Monti et Matilda, puis une troisième femme, toute brune et menue. On accueillit très bien le page, auquel on nomma la marquise Campavera.

Lucien la connaissait bien : c'était Agnese ! Sans doute il eût voulu lui plaire, par égard pour Matilda, mais tandis que les deux amies discouraient gaîment, le page pensait que cette Agnese n'avait point son chapeau et qu'elle se disposait donc à rester bien longtemps ? Bah ! Matilda saurait s'arranger, après tout. Il causa. Ici, du moins, on parlait français.

Bientôt : « Mes enfants, je vous quitte », dit madame Monti, tout naturellement et sans autrement s'excuser auprès de la petite mar-

quise. Ce ton surprit Lucien. Mais Agnese ne lui laissa point le temps d'y songer :

« — Maintenant, monsieur, racontez-moi Paris, s'il vous plaît. Matilda ne m'a guère écrit, et ses lettres tantôt étaient enthousiastes, tantôt tristes. C'est une — comment dites-vous ? — une... indécise, cette Matilda, vous savez, et ses récits s'en ressentent. Alors, moi qui ne connais pas votre ville, je m'y perds. Comment se passe un bal, et toute une journée, le théâtre, le Bois ?

— Mais, comme partout... C'est-à-dire que celui dont l'amie a tendrement serré la main au bal, se réveille le matin avec de la joie pour tout un jour, trouve délicieux le temps qu'il fait, les gens qu'il voit, et applaudit de tout cœur le drame ou la comédie dans le théâtre où de nouveau brille, pour lui, au fond de quelque loge, le regard encore tendre de la même amie.

— Oh, la même...

— La même, madame ! On n'est pas moins sincère à Paris qu'à Florence, et l'homme dont je parle aime sans mensonge, sans faiblesse, sans caprice ! Il aime parce qu'il veut !

— Mais de quel homme parlez-vous donc ? »

Lucien se reprit et, souriant : « Parbleu, d'un parisien.

— Ils passent pour infidèles, cependant.

— Allons donc ! Ce sont les femmes lasses d'être aimées qui répandent ce bruit. Un pauvre garçon s'éprend d'une coquette, et s'il a le bon goût de ne pas trop lui chanter de vieux refrains, de cacher une ou deux fois son dépit ou sa violence, la coquette s'en fatigue et murmure : C'est du marivaudage. Mais s'il s'obstine : oh, pour le coup, c'est odieux, il n'y a pas de doute ! »

Lucien s'emporta tout à coup, flétrissant l'inconscience, l'étourderie et la légèreté si niaise ! Matilda jouait avec un coussin : Agnese songea soudain que jamais la jeune fille ne lui avait soufflé mot de ce Lucien dans ses lettres, une fois exceptée, en post-scriptum. Pourtant, il était venu avec elle... Bien vite, l'adroite marquise détourna la conversation et parla, au hasard, d'Annunzio :

« — J'ai lu sa *Ville Morte*, s'écria Lucien. C'est une aventure passionnée, dans l'Argolide brûlante où des faucons innombrables sillonnent le ciel. On s'y meurt de volupté, mais... Mais on ne doit pas dire de choses semblables ! Croyez-vous que, moi, je n'aie pas fait le rêve de vivre presque seul avec celle que j'adorerais, dans une contrée incendiée par des couchers de soleil, caressée par la mer, ornée de roches, de forêts. Je ne voudrais pas seulement le lui écrire, afin qu'elle ne me soupçonnât point d'exagérer mon amour très vrai, madame, et bien plus humble que tout cela...

— Eh ! nul ne doute de vous... qu'est-ce qui vous prend ? fit Matilda. Cette... dame que vous aimez ne se montre sans doute pas à ce point exigeante. Mais si, de temps à autre, vous lui faites le sacrifice d'être doux et patient, je pense qu'elle vous en aura de la recon-

naissance, car, tel que je vous vois, il y a du diable en vous, ma parole !

— Le diable n'existe pas, dit Agnese.

— Pardon, répliqua Lucien : mon cousin Damet du Val m'a certifié, selon M. Langlois, que son existence était historiquement beaucoup mieux prouvée que celle de Pisistrate. »

Soudain : « Qui parle du diable ? » cria une voix. Lucien fut atterré de voir entrer une seconde fâcheuse, qui se jeta au cou d'Agnese et de Matilda, et, tournant vers lui sa tête ronde, ajouta :

« — Monsieur, continuez, je vous prie : le diable est de mes amis. »

Lucien ne continua point, parce qu'il maudissait cette nouvelle pécore. Matilda ne serait-elle donc jamais seule ? Celle-ci dut, pour rompre le froid soudain tombé, présenter longuement l'un à l'autre : mademoiselle Mabel Giannone, dont la beauté consiste en des yeux grands comme des lunettes bleues, en une bouche si bien peinte, en des boucles rousses si semblables à quelque perruque de bébé Jumeau, que toutes les petites filles la prennent pour une poupée ; monsieur Lucien Lorédan...

« — C'est vous que Matilda nomme son page ?

— A Paris, c'est une manière de s'exprimer ; cela veut dire au juste que je suis son fou. »

Et la conversation se poursuivit sur maints sujets, confuse et diverse, coupée par les interjections et les feintes naïvetés de Mabel Giannone, et tenue loin de l'amour par l'égoïste Agnese. Elle s'égara même de telle sorte que Lucien, peu à peu, cessa d'y prendre part et se tut. On disputait de jupes et de dentelles et, pour mieux s'entendre, les trois femmes commençaient à laisser passer trop de mots italiens.

Matilda ne se hâtait pas de congédier tout le monde, et de donner enfin à son page tout ce qu'elle lui devait de tendresse et de baisers. Pourquoi ne voudrait-elle plus entendre la voix qu'elle écoutait naguères ? Il attendait, anxieux, comme si l'occasion devait naître bientôt de faire sortir d'ici les deux bavardes, les deux importunes...

Mais il attendit en vain, car ce fut bientôt, dans le salon aux statuettes, une théorie de visites : le comte Jenkins y arriva, flegmatique et agaçant, narrant l'histoire d'un jeune homme qu'il avait vu, à San-Francisco, étendu sur une planche, sans os, malléable et mou, de sorte qu'il pouvait réaliser ce que l'on exige d'une belle dentelle, passer à travers un bracelet. Un gars trapu, joyeux et somptueux, Herbert de Tolpitz, le suivit : celui-là était fort épris de Mabel Giannone, à l'en juger sur la façon dont il ne lui adressa point la parole. Luigi Mazzonetta, naturellement, apporta céans son bel uniforme, son sourire, ses dents, ses cheveux bleus, des vantardises et des flatteries...

Quand le page, enfin, vit paraître Tof lui-même, il n'y tint plus : « Que venez-vous faire ici ? lui dit-il tout bas.

— Eh bien, mais... et vous, mon pauvre Lucien ? Ne savez-vous

pas que c'est le jour de Matilda? Madame Monti reçoit le samedi. Mais le mardi, de quatre à six, les amis de sa fille ont permission de venir rendre visite à celle-ci, avant les Cascine... »

XVI

La vie quotidienne.

Lucien comprit qu'il n'était plus qu'un figurant, mais ni sa volonté ni son orgueil ne purent le contraindre à quitter Matilda. Eh oui, elle n'avait d'amour et d'esprit qu'en voyage, à l'étranger, en vacances; ici, vaniteuse et snob, elle ne songeait qu'à plaire au Tout-Florence. Elle ferait un beau mariage, peut-être avec Mazzonetta, lui-même, qui possédait un grand palais, des relations magnifiques et un uniforme dont la splendeur ne pouvait que s'accroître. Sans doute; mais dès que les yeux de Matilda semblaient se souvenir, Lucien décidait qu'il devait rester, étrangement tenace ou étrangement fou.

Car lorsque parfois ils se trouvaient seuls avec Tof et madame Monti, tous les quatre, comme à Paris, il arrivait encore que Matilda frissonnât près de son page, et répondît à ses reproches : « Je vous aime... Je n'oublie rien... Nous nous verrons bientôt. » Le lieu de la promenade était le plus souvent si noble et l'air si doux que toute plainte expirait bientôt sur le bord des lèvres. A Santa-Maria Novella, Tof connaissait le petit moine qui ferme vers le soir la porte du cloître, mais qui, pour une pièce, vous y laisse rêver. C'est là qu'au crépuscule des plus beaux jours, ils vinrent quelquefois entendre sonner un angélus, puis un autre non loin, puis tout s'apaiser. Le ciel nacré buvait le dernier son de la dernière cloche.

Mais à peine Matilda s'était-elle enfuie vers sa lointaine demeure que déjà Lucien devenait inquiet. La ville, qu'il traversait alors, avait beau rougeoyer au soleil couchant, toute poudrée de poussière rose, et, sur la place du Dôme, le baptistère et le campanile s'élever, près de la cathédrale bariolée, comme des courtisans près d'une courtisane, le page n'y songeait point : « Si Jenkins ou Mazzonetta s'étaient trouvés là, se disait-il, comment Matilda m'eût-elle parlé? »

« — Moins tendrement, plus légèrement », répondait Tof lorsqu'au dîner Lucien avait pensé tout haut. « Plus légèrement... J'en conviens, Matilda vous fait beaucoup sentir que vous êtes ici l'inconnu amené d'un autre pays. Mais quand vous la chérirez mieux encore, vous verrez qu'il faut se résigner à la douceur. Elle vous tourmente, souriez-lui; elle s'en va, tâchez de la suivre ou l'attendez... Comme Horace l'écrivait à Lydie, je conseillerais, moi aussi, à notre Matilda de ne pas croire durable la tendresse d'un homme capable de lui faire un peu mal, même par amour. Vous les connaissez, ces beaux vers :

Non, si me satis audias,
Speres perpetuum...

— Votre Horace avait ses raisons.

— Mon Horace était poli et raffiné, il vivait bien.

— Il adorait probablement Lydie.

— Il l'adorait, afin que ses odelettes fussent des baisers, des papillons, des billets que l'on écrit pour rire. Et j'adore ainsi Matilda, pour faire des sonnets plus émus. Etes-vous jaloux? J'adorerai de même la petite marquise Agnese, Mabel, si vous voulez, et toutes celles dont vous me parlerez à cette table, à cette heure où nous buvons au son de quelques musiciens, tout à fait à la manière de mon Horace — et du vôtre. »

Ils buvaient, en effet, des vins pétillants et drôles, qui tantôt sentaient la violette ou le thym, tantôt évoquaient le souvenir d'une côte radieuse, tantôt paraissaient à peine fermentés, faits de grappes pressées à la hâte dans les coupes, tels enfin que ceux dont s'enivraient Silène et les satyres. Autour de maintes petites tables, des messieurs en habit et des dames reposaient leurs verres parmi les fleurs dont les nappes étaient jonchées, et leurs voix bruissaient à peine tant la salle était haute. L'orchestre, groupé au balcon d'une galerie, aidait les paresseux à devenir mélancoliques ou à être gais.

Tof se mettait à bavarder éperdûment. La musique était-elle lente et douce? il parlait de ce beau fleuve herbu que Virgile vit couler à Mantoue, et sur lequel des troupeaux de cygnes erraient comme dans une prairie. Dès qu'elle s'attendrissait, il projetait de faire avec celle-ci ou celle-là les mêmes additions de baisers que Catulle, brouiller tout, recommencer...

Prudent et malicieux garde-malade, il n'entretenait Lucien que d'amour, mais du plus riant, du plus sensuel, du plus fin. Un jour que le jeune homme prononça les mots d' « éternelle tristesse » devant l'Aurore de Michel-Ange, Tof le traita dédaigneusement de buveur de bière, ainsi que durent être Hamlet et Werther, ces deux lourdauds. Il fit bien, car, dès lors, le page regarda mieux l'Aurore et la trouva puissamment belle : il eut pitié des autres femmes, de toutes les autres petites femmes humaines. « Et Matilda ? » dit Tof. « Je vous la donne », répliqua Lucien. Le poète ne répondit rien à cela.

D'ailleurs, une telle sagesse durait peu, et Lucien n'avait qu'à revoir Matilda pour aussitôt retomber en faiblesse et reprendre sa place non plus de page, hélas, mais de parisien sans importance. Les amis des Monti, cependant, Herbert de Tolpitz notamment, et aussi Mazzonetta, le considéraient pour ses connaissances hippiques ; d'autres admiraient ses vestons. Jenkins voulut bien dire — en anglais — que Monsieur Lorédan valait entre 40 et 50 mille dollars, et qu'il pouvait très bien gagner une dot de ce prix-là. Mais la louange n'allait pas plus loin. Aussi, Lucien n'échangeait-il que de rares propos avec ces messieurs qu'il rencontrait le matin dans la rue Tornabuoni. Il y

guettait Matilda. De petites voitures passaient par là, buggys, tonneaux, charrettes; enfin, le poney noir débouchait tout à coup, la jeune fille saluait et s'éloignait droite sur son siège, le fouet haut.

Dans la journée, Lucien rendait visite aux vierges sages de Ghirlandajo et aux demi-vierges de Botticelli, par les musées et les églises. On ne prierait pas dans ces églises blanches, même si l'on venait de perdre toute une fortune : elles n'ont pas été construites à cet usage, mais afin que leurs voûtes retombassent délicatement sur les hauts piliers, afin surtout que les hommes d'autrefois peignissent, au fond des chapelles et le long des murs nus, leurs légendes, leur joie, l'image de leur vie charmante et leurs maîtresses sous les traits des saintes.

Puis il courait à tous les lieux où Matilda devait se trouver, et c'était parfois chez elle, parfois chez ses amies, presque toujours aux Cascine, où elle ne se lassait point d'être admirée au milieu des landaus qui font trois tours et puis s'en vont, des phaétons conduits par ses amoureux et des fiacres charriant les étrangers. Elle faisait des signes à Mabel Giannone, qu'Herbert de Tolpitz suivait au grand trot, à la marquise Agnese, étendue en sa calèche à huit ressorts timbrée d'un large écu, et se retenait à peine de sourire aussi aux gardes qui cavalcadent dans l'allée. Parfois encore, c'était à Fiesole, à San Miniato : de là, Lucien découvrait toute la Ville des Fleurs parée comme une princesse; il l'imaginait peuplée de ces jolis seigneurs que dessina Benozzo Gozzoli au palais Médicis, et qui montent si bien à cheval, chassent, philosophent, font des chansons, des livres, la guerre, l'amour et des combinaisons. Ah, pourquoi donc, alors, Matilda écoutait-elle, précisément, les sornettes de Mazzonetta !

Le soir venu, que le page se rendît au palais Campavera, chez Mabel ou les Monti, il lui fallait prendre un parti : il souffrait trop de voir les épaules nues de Matilda convoitées par une insupportable meute, ou bien devait attendre qu'eussent pris fin maints dialogues auxquels il n'entendait rien, ou bien encore se heurtait à quelque oncle Guido qui parlait follement du socialisme, des députés, des colonies, de tout conquérir et de recommencer les guerres puniques.

Lucien se sauvait, quelquefois avec Tof, et si la lune faisait là-haut sa grimace, tous ses nerfs se tendaient comme des cordes, il pleurait, et Tof avait beau chanter...

Le pire était que le lendemain la pluie tombât. A Florence, la pluie est un cataclysme, une catastrophe, un linceul. Elle glisse sur les bronzes, voile les chefs-d'œuvre, inonde les dalles. Pourtant, dès la deuxième heure, le lâche trouvait que la ville se donnait mieux sous un ciel gris, avec un charme plus intime et pénétrant; il la préférait.

Le dimanche de Pâques arriva, des semaines suivirent, on annonça des fêtes. Lucien était à la torture.

(*A suivre.*)

MARCEL BOULENGER

Poèmes en Prose

L'Artiste

Un soir, il lui vint à l'âme le désir de façonner une image du *Plaisir qui ne dure qu'un Moment*. Et il s'en alla par le monde pour chercher du bronze. Car il ne pouvait penser qu'en bronze.

Mais tout le bronze du monde entier avait disparu, et nulle part dans le monde entier on ne pouvait trouver de bronze, que le bronze de la statue de *la Douleur qui dure pour Toujours*.

Or, cette statue, il l'avait lui-même et de ses propres mains façonnée, et l'avait placée sur la tombe du seul être qu'il eût aimé dans la vie. Sur la tombe de l'être défunt qu'il avait le plus aimé, il avait placé cette statue qu'il avait lui-même faite, afin qu'elle fût comme un signe de l'amour de l'homme qui ne meurt pas et un symbole de la douleur de l'homme qui dure pour toujours. Et dans le monde entier il n'y avait d'autre bronze que le bronze de cette statue.

Et il prit cette statue qu'il avait façonnée et il la plaça dans un grand fourneau et il la livra au feu.

Et du bronze de la statue de *la Douleur qui dure pour Toujours*, il façonna la statue du *Plaisir qui ne dure qu'un Moment*.

Le Fauteur du Bien

C'était la nuit et Il était seul.

Il aperçut au loin les murs d'une cité circulaire et Il marcha vers la cité.

Comme Il en approchait, Il entendit dans la cité des trépignements de joie et des rires de gaîté et le son bruyant de nombreux luths. Et Il frappa à la porte et l'un des gardes lui ouvrit.

Il aperçut une maison qui était de marbre et qui avait de beaux piliers de marbre en façade. Les piliers étaient tendus de guirlandes, et au dedans et au dehors il y avait des torches de cèdre. Et Il entra dans la maison.

Quand Il eut traversé la salle de chalcédoine et la salle de jaspe, et qu'Il eut atteint la longue salle des festins, Il vit étendu sur une couche de pourpre marine quelqu'un dont la chevelure était couronnée de roses rouges et dont les lèvres étaient rouges de vin.

Il alla derrière lui, et lui toucha l'épaule et lui dit : « Pourquoi mènes-tu cette vie ? »

Le jeune homme se retourna et Le reconnut, et il répondit et dit : « Mais... J'étais lépreux autrefois, et Tu m'as guéri. Comment vivrais-je autrement ? »

Il sortit de la maison et de nouveau s'en alla par les rues.

Après un peu de temps, Il vit une femme dont la face et les vêtements étaient peints et dont les pieds étaient chaussés de perles. Et, derrière elle, venait, lentement comme quelqu'un qui chasse, un jeune homme qui portait un habit de deux couleurs. Or la face de la femme était aussi belle que la face d'une idole et les yeux du jeune homme étaient brillants de désir.

Il les suivit promptement et toucha la main du jeune homme, et lui dit : « Pourquoi regardes-tu cette femme et de telle sorte ? »

Le jeune homme se retourna et Le reconnut, et il se mit à rire et dit : « Mais... J'étais aveugle autrefois et Tu m'as donné la vue. Que pourrais-je regarder d'autre ? »

Il courut en avant et toucha le vêtement peint de la femme et lui dit : « N'y a-t-il pas d'autre voie dans laquelle marcher hormis la voie du péché ? »

La femme se retourna et Le reconnut, et elle sourit et dit : « Mais... Tu m'as pardonné mes péchés et la voie où je marche est une voie plaisante. »

Il s'en alla hors de la ville.

Quand Il fut sorti de la ville, Il vit assis au bord de la route un jeune homme qui pleurait.

Il alla vers lui et toucha les longues boucles de sa chevelure et lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? »

Le jeune homme leva les yeux et Le reconnut et répondit : « Mais... J'étais mort autrefois et Tu m'as fait lever d'entre les morts : que ferais-je d'autre que de pleurer ? »

Le Disciple

Quand Narcisse mourut, la fontaine de son plaisir, de coupe d'eaux douces se changea en coupe de larmes amères et les Oréades vinrent pleurant à travers la forêt, afin de chanter leurs chants à la fontaine et de lui apporter ainsi quelque consolation.

Et quand elles virent que la source, de coupe d'eaux douces s'était changée en coupe de larmes amères, elles dénouèrent les tresses vertes de leur chevelure et pleurèrent et dirent à la source : « Nous ne nous étonnons pas que tu déplores de cette manière la mort de Narcisse, car il était si beau ! »

« Mais est-ce que Narcisse était beau ? » demanda la source.

« Qui le saurait mieux que toi ? » répondirent les Oréades. « Jamais il ne fit attention à nous, mais toi il t'a recherchée et il s'étendait sur tes bords et il abaissait ses regards vers toi et dans le miroir de tes eaux, il mirait sa propre beauté. »

Et la source répondit : « Mais... j'aimais Narcisse, parce que, lorsqu'il s'étendait sur mes rives et abaissait ses regards vers moi, dans le miroir de ses yeux, je vis toujours ma propre beauté reflétée. »

Le Maitre

Or, quand l'obscurité fut descendue sur la terre, Joseph d'Arimathie, ayant allumé une torche de bois de pin, descendit de la colline dans la vallée. Car il avait affaire dans sa maison.

Agenouillé sur les pierres de la Vallée de Désolation, il vit un jeune homme qui était nu et qui pleurait. Sa chevelure avait la couleur du miel et son corps était comme une fleur blanche, mais il avait meurtri son corps avec des épines et sur ses cheveux il avait mis des cendres comme une couronne.

Celui qui avait de grands biens dit au jeune homme qui était nu et qui pleurait : « Je ne m'étonne pas que ta douleur soit si grande, car sûrement Celui-là était un homme juste. »

Le jeune homme répondit : « Ce n'est pas sur Lui que je pleure, mais sur moi-même. Moi aussi j'ai changé l'eau en vin, et j'ai guéri les lépreux et donné la vue aux aveugles. J'ai marché sur les eaux et de ceux qui habitent dans les tombeaux j'ai chassé les démons. J'ai nourri les affamés dans le désert où il n'y avait aucun aliment, et j'ai fait lever les morts de leurs demeures étroites, et à ma voix, et devant une grande multitude de peuple, un figuier stérile s'est desséché. Toutes ces choses que cet homme a faites, je les ai faites aussi. Et cependant ils ne m'ont pas crucifié. »

La Salle du Jugement

Il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement, et l'Homme comparut, nu, devant Dieu.

Dieu ouvrit le Livre de la Vie de l'Homme.

Dieu dit à l'Homme : « Ta vie a été mauvaise, et tu as été cruel envers ceux qui réclamaient ton secours, et envers ceux qui avaient besoin de ton aide tu as été amer et dur de cœur. Les pauvres ont crié vers toi et tu n'as pas écouté, et tes oreilles furent closes au cri de Mes affligés. De l'héritage des orphelins tu t'es emparé, et tu as lâché des renards dans la vigne de ton voisin. Tu as pris le pain des enfants et tu l'as donné à manger à tes chiens, et Mes lépreux qui vivaient dans les marécages, et qui étaient en paix et Me louaient, tu les a attirés sur les grandes routes, et sur la Terre, de laquelle je t'ai créé, tu as répandu le sang innocent.

L'Homme répondit et dit : « J'ai vraiment fait cela. »

Dieu ouvrit encore le Livre de la Vie de l'Homme.

Dieu dit à l'Homme : « Ta vie a été mauvaise et la Beauté, que j'ai manifestée partout, fut l'objet de tes recherches ; et le Bien, que j'ai caché, tu n'y as pas pris garde. Les murs de ta chambre étaient peints d'images, et du lit de tes abominations tu te levais au son des flûtes. Tu as élevé sept autels aux sept péchés dont j'ai porté la peine, et tu

as mangé la chose qu'il ne fallait pas manger, et ton vêtement de pourpre était brodé des trois signes de la honte. Tes idoles n'étaient ni d'or, ni d'argent qui dure, mais de chair qui périt. Tu as répandu sur leur chevelure des parfums et tu as mis des pommes de grenade dans leurs mains. Avec de l'antimoine tu as peint leurs paupières, et tu as oint leur corps avec de la myrrhe. Tu t'es prosterné jusqu'à terre devant elles et tes idoles étaient dressées à la face du soleil. Tu as montré au soleil ta honte, et à la lune ta folie. »

L'Homme répondit et dit : « J'ai vraiment fait cela. »

Une troisième fois Dieu ouvrit le Livre de la Vie de l'Homme.

Dieu dit à l'Homme : « Mauvaise a été ta vie, et pour le bien tu as rendu le mal, et pour le bienfait, le méfait. Les mains qui t'ont nourri, tu les a blessées, et les seins qui t'ont allaité tu les as méprisés. Celui qui est venu vers toi avec de l'eau s'en est retourné altéré, et les proscrits qui la nuit t'ont caché dans leurs tentes, tu les a trahis avant l'aube. Ton ennemi qui t'épargna, tu l'as attiré dans une embûche, et l'ami qui t'accompagnait tu l'as vendu pour une somme d'argent. Et à ceux qui t'apportèrent l'Amour, tu as toujours donné le Désir en échange. »

L'Homme répondit et dit : « J'ai vraiment fait cela. »

Dieu ferma le Livre de la Vie de l'Homme et dit : « Assurément Je t'enverrai en Enfer. Certes en Enfer t'enverrai-Je. »

L'Homme s'écria : « Tu ne peux pas ! »

Dieu dit à l'Homme : « Pourquoi donc ne puis-Je pas t'envoyer en Enfer, et pour quelle raison ? »

« Parce que j'ai toujours vécu en Enfer » répondit l'Homme.

Il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement.

Après un instant Dieu parla, et dit à l'Homme : « Puisque Je ne puis pas t'envoyer en Enfer, assurément Je t'enverrai au Ciel. Certes, au Ciel, t'enverrai-Je. »

L'Homme s'écria : « Tu ne peux pas ! »

Dieu dit à l'Homme : « Pourquoi ne puis-Je pas t'envoyer au Ciel, et pour quelle raison ? »

« Parce que jamais, et en nul endroit, je n'ai été capable de l'imaginer, » répondit l'Homme.

Et il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement.

OSCAR WILDE

(Traduit de l'anglais par HENRY D. DAVRAY.)

La Câlineuse [1]

XIX *(suite)*.

TON AMOUR OU TON SANG

Ce fut pour Juliette une journée d'enivrement. Elle était si heureuse de se sentir belle qu'elle souriait et se donnait à toutes choses comme si sa joie ne devait point lui appartenir.

Dans la gare toujours encombrée de foule où des trains se suivant de quart d'heure en quart d'heure ne parvenaient pas à faire des vides, à côté de femmes en chapeaux de fleurs et en robes de foulard, il y avait de ces figures prématurément vieillies, usées par le travail et la fête, de ces hommes qui semblent porter plusieurs existences sur leurs épaules tant ils ont l'air harassés. Malgré cette expression de fatigue écrasante, ils ont des toilettes juvéniles, des vestons courts et ajustés, des cravates éclatantes, de petits chapeaux de fantaisie ; ils jouent négligemment avec leur étui à jumelle qu'ils portent en bandoulière. Auprès de leurs jeunes, fraîches et fringantes maîtresses, ils ressemblent à des collégiens très âgés évadés du pensionnat, à de très vieux petits garçons qui se laissent emmener par leur maman.

Juliette souriait à ces figures; elle reconnut Lili accompagnée de Perdriel et Suzette de Joigny flanquée de son dragon. Félicienne d'Entragues était aussi là, mais, depuis qu'elle avait pour amant un prince de sang royal, elle ne frayait plus avec ses anciennes amies.

Comme Juliette se précipitait vers Lili et Perdriel, je voulus la retenir.

— Allons, dit-elle, nous sommes réconciliés depuis hier et voici déjà que vous recommencez. Il faut bien que je parle à Lili.

Et elle courut serrer la main à la jeune femme et à son compagnon, riant aux éclats des compliments qu'on lui adressait sur sa toilette. L'homme d'affaires véreuses, comme le désignait Mauffez, était à présent en admiration devant Lili.

— Ecoutez ce qu'elle a fait, ma chère : un truc épatant !

Lili prit des airs majestueux.

— Moi, dit-elle, à Enghien, il pleuvait à torrents ; nous enfoncions dans la boue ; alors j'ai pensé que les jeunes chevaux ne s'en tireraient pas. J'ai joué les vieux. Oh ! j'ai gagné, j'ai gagné... Malheureusement le soir j'ai eu un lapin. Ce petit cochon-là n'est pas venu.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, et 1er et 15 avril 1899.

— Croyez-vous qu'elle a de l'esprit! s'écria Perdriel. Ah ! elle arrivera, c'est sûr.

— Mais ne t'épate pas, mon vieux : j'ai de l'argent de placé.

Cependant Juliette était venue me rejoindre, toute rouge de colère.

— Mon cher, je suis outrée. Je viens de demander un renseignement à un employé. Il m'a à peine répondu. Enfin ces gens-là sont des domestiques. Ils ne devraient pas se ficher du monde comme ça ! Moi, j'aime qu'on soit poli avec moi.

Par bonheur de petits sous-lieutenants de hussards, la culotte bouffante et les bottes en fuseau, vinrent à passer ; devant Juliette leur képi énorme se sépara de leur tête, découvrit des moustaches blondes effarées qui montaient jusqu'aux yeux, et Juliette se consola de l'incivilité des employés avec le salut des jeunes officiers.

— Il est gentil, ce petit garçon-là, dit-elle, c'est le fils du prince de Tarente. Il aura cinq cent mille francs de rentes à la mort de son père.

Suzette à ce moment se précipita vers nous.

— Juliette ! Juliette ! Je viens de voir mon jockey. Joue Myrtil. Moi j'y vais de mes quinze louis, et tu sais, je ne joue qu'à coup sûr.

Mais Lili accourait derrière elle, elle l'entraîna par le bras.

— Que tu es donc poire, ma pauvre fille ! Si tu donnes à toutes tes amies le bon cheval, comme ça, il ne nous rapportera rien.

Quand nous arrivâmes, Chantilly nous enchanta de ses tendres verdures printanières, lumineuses du soleil et de la nuit fraîche de la forêt ; Juliette huma cette senteur grisante de sable arrosé, de toilettes neuves, de foule et de cavalerie qui monte du champ de courses ; elle se plut à coudoyer aristocratie, richesse, haute et basse galanterie, entraîneurs et sportsmen, les brutalités grossières ou les élégances fines. On la désirait ; on l'enviait. Des hommes lui lançaient ce regard qui déshabille et qui viole, des femmes détournaient les yeux vers cette jupe qui tombait trop bien à leur gré. Elle allait sautillante, l'allure dégagée, les lèvres retroussées d'un sourire, parmi les promenades indolentes ou majestueuses, au milieu de cette attente anxieuse de tous ; et moi je la suivais, inquiet, attristé ; des gens que je connaissais étaient là, qui avaient applaudi à ma ruine, à ma chute ; et je la voyais répondre à leur sourire d'un clin d'œil. Je me demandais si ce soir elle serait avec moi. Mes atroces fureurs me tourmentaient encore ; elle me regardait, sentait bien ce qui se passait en moi et ne faisait que s'amuser de ma peine.

— Qu'avez-vous encore ? Quelle drôle de figure vous faites, oh ! oh !

Et sa gaieté éclatait, s'envolait.

— Attendez-moi ici, dit-elle.

Je crus qu'elle m'abandonnait. Je la perdis au milieu des cris des bookmakers et du ticketage du Pari-Mutuel. Quelles minutes horribles et délicieuses de craindre de la perdre, de la désirer, de la maudire, de la retrouver. Je jouais aussi, moi, mais à un jeu plus hasardeux encore que tous les autres.

— Je suis sage, fit-elle en revenant. J'ai mis seulement cinq louis sur Gospodar.

La cloche sonnait pour la course. Nous montâmes en haut des tribunes. Les petits cavaliers aux casaques de soie orange, mauve, rose, bleu, pourpre, azur, partirent en ligne, puis vite se désunirent. Juliette suivait, toujours souriante, à peine inquiète.

On criait :

— Bravo, Régence !

— En avant !

— En avant !

Et je regardais l'agitation des ombrelles, les vastes parasols rouges, les toilettes claires des femmes, les vêtements sombres des hommes, tous ces papillons blancs sur cette fourmillière noire s'étaler au soleil au milieu de la pelouse veloutée ou se perdre sous les grands ombrages.

— Voyez comme mon jockey se tient bien, dit Juliette.

La casaque orange passait devant les tribunes, la taille droite, menant d'une belle allure le superbe Gospodar et laissant loin derrière elle la casaque azur toute penchée, tout arcboutée contre l'encolure du second cheval qu'emportait un galop inutile.

Des sifflets, des injures, des cris de triomphe, de colère, d'indignation éclatèrent à la fin de cette première course. Juliette se pendit à mon cou comme un enfant.

— J'ai gagné, j'ai gagné. Ah ! je savais bien que j'avais la veine aujourd'hui !

Au pied des tribunes courut un long murmure de réprobation. Personne ne prévoyait que Gospodar aurait la victoire.

Un jeune homme humblement s'excusait devant une dame âgée dont il avait trahi la confiance et qui fixait sur lui des yeux de reproche, tendait ses lèvres comme pour le mordre.

— Je vous assure, madame, que je n'aurais jamais deviné ce qui vient d'arriver. Gospodar, d'après tous mes calculs...

— Ils sont jolis, vos calculs.

— Ça ne devrait pas être permis, ces choses-là, observaient les entraîneurs.

— Toi qui ne joues jamais, fit une jeune femme furieuse, à son amant tout penaud, avais-tu besoin de jouer ce cheval-là ? Ah ! c'est fin !

— Le jockey a fait un arrêt cynique, s'écria un gros bookmaker congestionné.

Lili était, elle aussi, très irritée. Elle alla boire du champagne pour se consoler avec Perdriel.

— Allons, j'ai soif. Sors ta galette.

— Oh ! fit Juliette, je gagne deux cents louis ; et elle battait des mains à son propre succès.

— Gardez votre joie pour vous, madame, fit d'un ton hargneux, en se retournant vers nous, une vieille entremetteuse à trois mentons

et à grandes plumes de cygne. C'est indécent de se réjouir quand tout le monde a perdu.

— Et si ça me plaît, à moi, d'être gaie, répliqua Juliette en baissant le regard d'un air dédaigneux et en prenant ses plus solennelles façons. Si ça me plaît, qu'avez-vous à dire ?

La vieille dame haussa les épaules et ses grandes plumes s'agitèrent comme en signe de deuil au-dessus de son vaste chapeau mousquetaire, tandis que Juliette répétait :

— Qui m'a donné une mère rabat-joie pareille !

Mais vite elle se précipita du côté du pesage : un valet promenait par la bride un cheval qui s'ébrouait, secouait et baissait la tête, comme fier et intimidé de ses longues jambes minces qui semblaient à peine effleurer la terre battue. A sa vue Juliette s'écria :

— Mon joli petit cheval, mon joli petit cheval !

— Tu vas jouer Myrtil ? lui demandai-je.

— Non, je ne joue plus à présent. Pour une fois que j'ai gagné, je ne veux pas risquer mon argent. D'ailleurs cette rosse de Suzette peut bien m'avoir donné un mauvais tuyau. Allons-nous-en !

Elle était ainsi, caprice et fantaisie, détestant ce qu'elle venait d'adorer il n'y avait qu'une seconde, toute prête à abandonner d'un coup ce qu'elle avait souhaité ardemment et poursuivi avec la plus opiniâtre patience.

Comme Juliette montait avec moi en voiture pour se rendre à la gare, un homme au visage cuivré, creusé, amaigri, à l'air sombre, couvert de vêtements pleins de poussière, se précipita vers nous. Juliette pâlit en l'apercevant.

— Putain, cria-t-il d'une voix enrouée, putain ! Je t'ai payée, tu es à moi, je te veux !

Je levai ma canne. Juliette m'arrêta le bras.

— Non, laissez ! Vous voyez. Des gens viennent derrière nous.

L'homme criait encore :

— Dire que j'ai triché, j'ai volé pour toi, volé mon pays pour que tu me jettes à la porte comme un chien. Salope ! Salope !

— Mais avancez donc, cocher, disait Juliette livide et d'une voix étranglée, avancez donc !

J'avais reconnu Paul Ancelle dans le visage vieilli du misérable et j'étais si frappé de surprise de le voir ainsi changé que je n'eus pas un tressaillement aux insultes qu'il proférait aussi contre moi. Les chevaux, fouettés et refouettés, emportaient enfin la victoria d'un trot rapide ; je le vis courir après nous ; mais il se heurta contre quelque chose et tomba tout de son long dans la poussière avec un cri qui fit longuement retentir la forêt. On accourait, on s'empressa autour de lui ; des gens nous poursuivirent. Nous arrivâmes pourtant sans encombre à la gare et nous montâmes dans un train qui partait aussitôt pour Paris.

Juliette revint bouleversée à la maison.

— Vous auriez dû lui répondre, dit-elle.

— Mais c'est vous qui n'avez pas voulu.

— Cela ne fait rien. Vous deviez lui fermer la bouche avec votre canne, à ce misérable-là! Ah! le misérable, répéta-t-elle. Et dire que je l'ai aimé.

— Que venez-vous de m'avouer, Juliette? m'écriai-je.

— Je ne vous ai rien avoué. Je voulais dire que je me suis laissée aimer, que j'ai été trop bonne pour lui. Je suis bien récompensée!

Elle se laissa tomber en sanglotant sur un canapé et longtemps mes baisers burent ses larmes.

XX

L'OISEAU TUÉ PAR L'OISELEUSE

Nous vécûmes quelques jours ensemble, heureux d'un bonheur un peu terne, sans les abandons, sans les joies enthousiastes du passé. Nous ne nous occupions point d'Ancelle et nous n'avions point non plus de ses nouvelles. Juliette supposait qu'il n'était plus à Paris.

Brusquement, un matin, elle m'annonça son départ pour Vienne qu'elle ne pouvait plus retarder.

— Mon ami, me dit-elle, ce que vous avez ne peut me suffire; gardez-le pour vous. Vous en avez besoin. Pour moi ce ne serait qu'un feu de paille. Je vous verrai quelquefois, le plus souvent que je pourrai. Il faut se résigner, mon Dieu! Si vous croyez que je ne souffre pas moi aussi d'aller retrouver mon vieux prince hongrois. C'est un homme très bien, mais la politesse et l'élégance ne comptent guère quand on touche à la soixantaine.

Elle devait prendre le soir même l'Express-Orient, et Florence déjà sortait d'énormes malles. Je lui dis que je l'accompagnerais à la gare.

— Non, dit-elle, il vaut mieux que vous ne veniez pas. Il y a peut-être dans le train des domestiques du prince; à mon dernier voyage, il m'en avait envoyé toute une escorte pour m'accompagner, me servir, ou m'espionner. Comme tous les vieillards, il est soupçonneux, et il faut au moins qu'en allant le voir dans son pays je garde les apparences.

Nous nous fîmes des adieux passionnés. Juliette semblait toute triste de me quitter et je me sentais presque aussi désespéré que le jour où j'avais appris son abandon.

Comme je regagnais lentement ma chambre de la rue du Faubourg-Montmartre, j'aperçus quelqu'un qui descendait de voiture devant ma porte, et je reconnus Paul Ancelle; s'il était cette fois convenablement vêtu, il avait dans son visage le même air de souffrance et d'abattement qui m'avait frappé aux courses de Chantilly. Sans me saluer, il vint à moi, et d'un ton impérieux, mais sans rudesse:

— Ecoute, me dit-il, il faut que je la voie, que je lui parle une dernière fois. Je ne vous troublerai plus, mais laisse-moi encore ce

soir, lui parler. Je quitte Paris. Je croyais pouvoir m'en aller sans la revoir, mais je le sens, cela m'est impossible. Il faut que je la voie.

Cette rencontre, cette demande inattendue m'avaient si profondément surpris que je demeurais devant lui sans lui répondre.

— Après vos insultes, lui dis-je enfin, je ne crois point que l'on consente à vous voir, et d'ailleurs je m'y opposerais.

— Herbert, fit-il d'un ton qui me rappela le passé, les jours de chasse où il m'appelait au milieu des champs, Herbert, je veux la voir pour lui demander pardon, pour que nous ne nous quittions pas comme des ennemis.

— Puisque tout doit être fini entre vous...

— Oui, tout est fini. Mais laisse-moi la voir une fois devant toi. Oh! ne sois pas cruel, Herbert.

— Je voudrais vous satisfaire que je ne le pourrais pas. Juliette part pour Vienne.

Ancelle parut très étonné, puis un sourire railleur effleura ses lèvres.

— Elle ne part pas ce soir, dit-il.

— Comment cela? lui demandai-je d'un ton irrité.

— Je viens de la rue de Presbourg. La femme de chambre m'a dit que Juliette était sortie pour faire différentes courses et qu'elle se rendrait directement, sans revenir à la maison, au Châlet du Cycle. Elle m'a dit aussi que tu étais rentré chez toi, mais que tu irais la rejoindre au Châlet pour le dîner.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire?

— C'est la vérité probablement. On peut acheter facilement des renseignements d'une femme de chambre.

Je revoyais le regard malicieux de Juliette, et ma jalousie renaissait encore.

— Il faut que j'aille au Châlet du Cycle, m'écriai-je.

— Eh bien, je t'accompagne.

Je le laissai s'asseoir à côté de moi ou plutôt je ne fis pas attention à sa présence. Durant le trajet :

— Tu souffres? demanda Paul tout à coup.

— Oui. Qui peut aimer une telle femme sans souffrir?

— Moi aussi, j'ai souffert. Ah! vois-tu, il ne faudrait pas l'avoir connue. A présent notre vie est à jamais perdue.

— Non, non, j'espère encore, j'aurai de l'énergie.

— Tu veux la revoir?

— Comme toi.

— Comme moi. Mais moi je me suis résigné à ma misère. Et toi, tu espères encore vaincre ta passion, toi qui t'es ruiné pour elle.

— Et toi tu as volé pour elle... Ne nie pas, j'ai lu ta lettre de Madagascar. Je sais ce qui te faisait recommander les fournisseurs de l'armée.

— Ah! cela m'a bien peu servi. Si tu savais comme elle m'a traité quand je n'ai plus eu d'argent!

— Et tu n'as pas fait que voler, tu as laissé assassiner...

Je songeais que j'avais vu dernièrement Geneviève en grand deuil et que Mauffez m'avait appris la mort de M. de Requoy. Le père de Geneviève avait succombé subitement le lendemain de sa visite au peintre. On avait trouvé à l'hôtel son corps inanimé étendu sur son lit. Les médecins ne s'accordaient pas sur la cause de son décès.

— Ne dis pas cela, Herbert ; personne ne sait comment M. de Requoy est mort, personne ! N'as-tu rien à te reprocher de ton côté. Je sais, va, ce qui s'est passé entre Geneviève et toi, je sais où elle est à présent. Et c'est un crime, entends-tu !

— Tu n'as pas le droit de parler de crime, misérable !

— Et toi non plus tu n'en as pas le droit, Herbert. Ah ! Herbert, moi qui t'admirais, moi qui lisais avec passion tes récits de voyages, tes études savantes, moi qui m'intéressais à ton élection et te croyais appelé à quelque haute destinée, comme tu m'as frappé au cœur quand j'ai appris que tu abandonnais tout, que tu n'aspirais plus qu'à l'amour d'une femme indigne, et dans quelles hontes tu t'abîmais. C'était bon pour moi, cela, mais pour toi, non, Herbert ! tu as manqué à ce que tu te devais, et si j'ai souffert de te rencontrer pour rival, j'ai souffert plus encore de penser que tu n'étais plus l'homme que j'avais aimé, l'homme auquel, malgré ma passion, malgré tout, je restais attaché.

— Paul, lui dis-je, es-tu sûr que Florence ne t'a pas menti ? Crois-tu que Juliette est bien au Châlet du Cycle ?

— Oui, je le crois, mais tu ne m'empêcheras pas de lui parler, n'est-ce pas ?

Nous arrivâmes au Châlet assez tard. Le jour tombait ; il y avait foule de cyclistes et de promeneurs pour dîner dans le jardin. Les tziganes de l'orchestre accordaient leurs instruments et les garçons allumaient sur les tables servies de petites lampes rouges. Ces lumières éclairaient des nappes blanches et des têtes rieuses qui semblaient détachées du corps plongé dans l'ombre. Nous n'eûmes qu'à donner un coup d'œil pour découvrir ce que nous étions venus chercher. Juliette était là, et elle n'y était pas seule ! Quel ne fut pas mon étonnement de trouver assis auprès d'elle le jeune soldat que j'avais vu autrefois, à ces côtés, au début de notre liaison. Je le reconnus très bien ; il avait laissé là l'uniforme, était vêtu comme un petit employé. Il se pencha vers Juliette et l'embrassa. Juliette se mit à rire, tandis que nous restions immobiles devant elle. Enfin elle leva les yeux, m'aperçut, parut toute honteuse comme une fillette dont on vient de surprendre les méfaits. Puis, essayant de rire, elle se leva, courut à moi.

— Je vous assure, Herbert, ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas partie. Je vais vous expliquer...

Mais je ne l'écoutais point ; je regardais son jeune compagnon qui paraissait assez étonné de notre arrivée.

— Enfin, pensez donc, Herbert, je puis bien dîner avec lui : c'est mon frère.

Que cela fût vrai, cela ne m'importait plus. J'avais senti soudain que tromperie et vérités m'étaient devenues également indifférentes. Etait-ce l'amitié de ce frère qui, j'avais lieu de le penser, était toujours demeuré dans son ombre, dont l'affection me semblait à présent si excessive ? Etait-ce le mensonge qu'elle m'avait fait sur son départ ? Je l'ignore. Mais je n'étais plus irrité, plus ému. Je sentais qu'on venait de renverser quelque chose dans ma vie, quelque chose qu'on avait miné lentement et qu'il avait suffi de bien peu d'effort pour jeter à bas. Il y avait comme un trou béant dans ma mémoire d'où s'étaient échappées des années de misère et de bonheur. Je ne désirais plus. Je ne regrettais rien. Le mal et les délices de ma vie avaient cessé d'être pour moi.

Sans m'occuper d'Ancelle, sans regarder Juliette, sans lui dire un mot, je sortis du Châlet du Cycle et remontai en voiture.

J'avais l'impression de renaître à une vie nouvelle, mais froide et morne, où j'aurais comme un naufragé abordé à la terre de salut, nu, dépouillé, sans souvenir.

HUGUES REBELL

FIN

Sur les Grèves

A MARÉE HAUTE

I

A plein souffle respirante
D'un sein puissant et dispos
La Mer, alerte, accourt à l'assaut
De la Grève nonchalante.

Son dos rampe onduleux
Comme d'un beau reptile vert et bleu
Et bondit secouant une crinière emperlée.

Puis le reflux l'emporte avec un bruit léger
De jupes effarouchées
Dont la fuite éparpille sur le rivage
Les traînes en dentelles
Brodées de coquillages.

De blanches visions
Sautent dans le flot
Comme des nymphes s'ébattant
Avec des rires nerveux.

Auraient-elles surpris, apportés par l'écho,
Des pas de faunes approchant
Lascifs et curieux?...

II

Ce matin la Mer
Est comme un désert
Eclaboussé d'or et de vermeil
Où cheminent sans trêve
De lumineux cortèges
Faits d'écume et de soleil.

Vers quels fabuleux Orients
Tend la marche de ces pèlerins blancs?

Quel espoir fait flotter
Leurs panaches de clarté?

Puis ce sont d'éblouissantes caravelles
Qui glissent, intrépides,
Sur l'abîme
Vers quelle terre nouvelle?

Et les plus proches vagues agitées
Bondissent comme de libres poulains
Au pelage de satin
Aux crinières envolées...

III

La Mer, ce soir, est comme une lyre
Rayée de cordes souples par le vent
Et, sous le ciel troublé,
De nuages lents,
Il semblerait que flotte un ample chant.

Chante, onde sereine,
Chante pour bercer
Nos cœurs troublés
Par d'anciennes peines,
Par d'anciens orages,

Nos cœurs troublés
Comme ce ciel où voguent de lents nuages.

IV

Les dernières lueurs du couchant
Se sont noyées dans la Mer,
Des pas se hâtent dans le vent
Vers les lumières
Familières
Qui naissent frileusement.
C'est l'heure
Où la Mer fait peur.

Or, sur cette route aventureuse,
Voici partir la barque des pêcheurs,
Hardie et frêle, plongeant aux vagues creuses,
Et la vaste chanson de l'eau
Berce le départ des matelots

Comme le chant de l'espérance
Berce les jeunes cœurs embarqués sur les flots
D'une jeune vie qui commence.

A MARÉE BASSE

V

La Mer s'est retirée à l'horizon lointain
Dévoilant le sein nu de la grève,
Qui, telle une beauté que nul voile n'étreint,
Paresseuse, sommeille — émue d'un joli rêve.

Que de trésors soudain révélés
Sur ce fond vierge!
Tantôt, du sable — précieusement ciselé
Par les vagues — une menue roche émerge
Enguirlandée d'algues; — on dirait
Un petit temple sous-marin, par les tritons bâti,
Des lambeaux de goëmons
Traînent parmi
La nacre des coquillages.

Le sol, chauffé de soleil,
Est un riche tapis d'or blond.
Dans l'air transparent flotte un arôme sans pareil
Enivrant et sauvage.

VI

Le ciel reflète dans la mer
Ses lueurs rouges, ses lueurs roses,
Ses lueurs pourpres — en chantante gamme.

On dirait des gerbes de roses, roulant
En avalanche parmi des flots de sang : —
Ce qui resterait de quelque galant drame.

Le creux des vagues charrie
De flamboyantes pierreries
Grenats, rubis et coraux,

Colliers rompus, ceintures dénouées,
Bagues et diadèmes, tombés
Du ciel dans l'eau.

MARIE KRYSINSKA

Notes

politiques et sociales

ALLEMAGNE. ANGLETERRE. ÉTATS-UNIS.

A une date récente, l'amiral anglais Beresford, visitant l'Extrême-Orient, préconisait un peu partout, à Shangaï comme à Yokohama, une quadruple alliance entre le Royaume-Uni, l'Union Américaine, l'Allemagne et le Japon.

Le Japon, le premier, marqua une très vive opposition à ce dessein grandiose. Il ne lui convenait pas de rompre avec la puissante Russie, ni de s'entendre avec l'Allemagne dont il avait senti l'hostilité en 1895, ni surtout de pactiser avec l'Union qui venait de lui soustraire les Philippines. Aujourd'hui les événements des Samoa donnent un nouveau démenti à lord Beresford en ressuscitant la brouille entre Londres et Berlin, en jetant un ferment d'antipathie entre Berlin et Washington.

Les troubles qui se sont produits à Apia, dans le courant du mois, ont coûté la vie à quelques officiers anglo-saxons. Au fond, la question est en elle-même fort peu intéressante : démêlés entre Mataafa et Maliétoa ne sauraient nous préoccuper ; comme l'a dit le secrétaire d'Etat allemand, dans son discours au Reichstag, le 14 avril, les 20.000 habitants des Samoa et les 3 millions d'affaires qui chiffrent le mouvement économique de l'archipel ne peuvent retenir longtemps l'attention des grandes puissances. Le conflit soulevé en ces mers lointaines d'Océanie par le zèle de quelque agent diplomatique trop remuant ne tardera pas à s'arranger. Le principe d'une solution est même arrêté entre les trois chancelleries qui, depuis 1889, exerçaient leur condominium sur les îles.

Si l'affaire des Samoa a eu dans le monde entier un immense retentissement, c'est qu'elle a mis aux prises trois puissances dirigeantes et dont la désunion, un jour ou l'autre, devait fatalement apparaître. Il était naturel que, poursuivant un même objectif, la conquête, l'accaparement des grands marchés économiques, en Extrême-Orient et ailleurs, l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis en vinssent à une tension plus ou moins nette de leurs rapports diplomatiques.

Depuis trois ou quatre ans, au surplus, les dissidences entre ces trois Etats se sont affirmées, à maintes reprises, par des incidents significatifs. On se rappelle, au commencement de 1896, le télégramme de Guillaume II au Président du Transvaal, M. Krüger, et la polémique violente de presse qui s'ensuivit. Cette année-là, Guillaume II n'alla pas aux courses de Cowes, quelque regret qu'il en eût. La guerre hispano-américaine, en 1898-1899, a provoqué des querelles de variable gravité entre Berlin et Washington. La presse jaune

de New York, le *Sun* et le *World*, en première ligne, n'a cessé d'attribuer à l'Empire germanique les plus noires intrigues contre la politique américaine. On accusa d'abord, sous la domination espagnole, l'amiral allemand d'Extrême-Orient d'avoir, par son attitude, contribué à prolonger la résistance de Manille. Plus tard, après la signature du traité de paix et la cession des Philippines, les journaux new-yorkais prétendirent que cet amiral, M. de Diederichs, faisait passer des armes et des munitions aux insurgés Tajals. Ils avancèrent que le prince Henri, frère de Guillaume II, avait eu des entrevues à Hong-Kong avec Aguinaldo. Ces rumeurs, outre Atlantique, furent tenues pour exactes, soulevèrent une véritable animosité contre les Allemands. Une première fois, un membre du Congrès de Washington déclara qu'il y aurait peut-être lieu de faire sentir à l'Empire germanique le poids des armes américaines. Il fallut que M. de Bülow, par un remarquable discours, vînt remettre les choses au point devant le Reichstag, pour que cette campagne d'insinuations et de provocations s'atténuât et prit fin.

La situation diplomatique s'est dessinée cette fois, à propos des Samoa, avec plus de relief qu'en 1895 ou qu'en 1898, puisque aussi bien de part et d'autre les hostilités secrètes, les jalousies latentes ont trouvé des raisons valables. Le Royaume-Uni et l'Union avaient un terrain excellent pour concerter leur action, pour nouer cette entente que tant d'hommes politiques, Chamberlain à leur tête, préconisent sur les deux rives de l'Atlantique. Contre le cabinet de Berlin, Londres s'est chargé d'organiser la discussion diplomatique, Washington et New York ont systématisé l'invective. Une seconde fois, au Congrès américain, l'avis a été exprimé que les difficultés avec l'Allemagne pourraient être résolues par une guerre. M. de Bülow a fait un nouveau discours, empreint de bonne grâce, mais où perce aussi on ne sait quelle vague menace pour l'avenir. Implicitement le secrétaire d'Etat a cru devoir donner un avertissement significatif aux adversaires de l'Empire.

Nous le répétons : le problème des Samoa, si peu passionnant en lui-même, est théoriquement liquidé. Il n'est guère vraisemblable qu'il soulève de nouveaux litiges, ou du moins que ces litiges redeviennent inquiétants pour la paix du monde. Mais toute éventualité d'accord intime, d'alliance entre les trois puissances intéressées, doit être considérée dorénavant comme irréalisable. Trop de méfiances subsistent, trop d'aspirations antagonistes se dressent entre Londres, Berlin et Washington, pour qu'une action étroite réunisse jamais les trois Etats. L'heure n'est plus où Guillaume II pouvait escompter une adhésion du Foreign-Office à la Triple-Alliance. L'Allemagne doit tenir dès à présent les deux grands pays anglo-saxons pour des adversaires irréconciliables et dont la lutte commerciale ne fera qu'aviver les antipathies. Il était juste de noter cette situation nouvelle à l'heure où elle s'affirmait avec quelque précision.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

LES AQUARELLES DE NONELL-MONTURIOL (1).

Sur un papier gris et comme saupoudré de suie, une pointe aiguë a patiemment, soigneusement délimité des silhouettes qu'occupent des teintes plates, légères. Soigneusement : avec l'attention voluptueuse d'un tortionnaire du Saint-Office à désosser avec perfection de la viande d'hérétique, cet Espagnol, dans ses trente études, ses quarante croquis, fait avec un scrupule féroce, ressortir de ses types espagnols (mendiantes et sorcières, soldats rapatriés que la fièvre, la phtisie rongent, prieuses hébétées...) tout ce qui peut rendre irrécusable l'abâtardissement d'une noble race abrutie, atrophiée par la misère, l'ignorance asservie et le bigotisme. Telles scènes, tels personnages rappellent sans défaillir, et par le « faire » aussi, les lugubres faits-divers de Goya.

LES AQUARELLES DE GASTON PRUNIER (2).

Cent, deux cents, plus, moins, sait-on ? obscurément, chacun dans son coin, travaillent. Tous n'ont pas du génie, presque aucun n'est habile en cette particulière diplomatie, génie des médiocres, qui les fait au-dessus des autres surnager, portés par les autres, bouchons sur les vagues : aussi beaucoup, anonymement, sombrent ; les forts, un à un, émergent, lentement, s'implantent, et enfin, tout à coup, eux étonnés plus que tous, triomphent. Et le public croit — inconsciente injure — à quelque révélation spontanée, lui qui ne suivit pas l'acharnée et muette ascension, attendant prudemment de la voir achevée, ratifiée par la halte sur un sommet pour constater la sommité. Il n'y a pas de révélation, il y a les étapes : ces haltes de sommet en sommet, jusqu'à un, culminant, intangible.

L'artiste que voici, l'un de ces chercheurs dans le silence et la solitude, apporte avec ses 40 aquarelles, dessins rehaussés plutôt, mieux que l'attestation d'avoir loyalement travaillé : une compréhension personnelle, fixée, de plusieurs aspects typiques de la nature. C'est le lieu de se souvenir des Guillaumin, des bons Guillaumin, bien que l'artiste manifestement ne s'en soit pas souvenu. Il y a les grands mouvements des terrains, les tout-puissants va et vient de la mer — « l'énorme passade du courant » — eût dit Rimbaud ; et il y a la lumière atmosphérique ; non l'accablant ensoleillement, irretrouvé, du vertigineux Van Gogh, non ; l'illumination diffuse et sourde qui sature les couches d'air, imbibant l'eau, imprégnant le sol, ses végétations, les architectures des hommes. La plus importante

(1) Galeries Vollard, 6, rue Laffitte.
(2) A *l'Art Nouveau*, 22, rue de Provence.

et plus intéressante suite est de plages bretonnes, qu'a découpées le flot à même un granit rouge comme calciné, qu'il hache, concasse, écroule, défonce de goulets et de fiords, où il monte, violemment bleu ; mer et roc se mêlent en un chaos formidable que le ciel gris aqueux, peuplé de translucides brouillards, de nuages crevant en averses, habille de sérénité majestueusement désolée. Puis, les paysages parisiens : Ruines de la Cour des Comptes, le Canal, les quartiers posthumes, éventrés, effondrements plâtreux, sous une atmosphère fuligineuse et blafarde. Et c'est toujours le même œil endolori, servi par la même main sincère, qui s'est baigné dans ces tristesses.

DULAC « LE MYSTIQUE »

Marie-Charles Dulac, dont les œuvres — tableaux, études, estampes, lithographies — sont actuellement réunies (1), vécut en saint, est-il raconté, et mourut en odeur de béatitude. De sorte qu'on le surnomme « le mystique », ainsi qu'on a surnommé d'autres — auxquels il se rattache en effet — « les artistes de l'âme ». Il n'apparaît pas que ce commun parti-pris, spontané chez Dulac, sans doute, et dans tous les cas, chez lui comme chez les autres, tout respectable assurément : dénaturer la nature de manière à la forcer d'entrer dans un cadre préconçu, déformer les êtres et les paysages en façon de rébus, ait chez celui-ci plus que chez les autres, jamais produit œuvre viable. Il n'en saurait produire. L'archaïsme mystique sort d'une confusion : les artistes des vieux âges ont — cela devient lieu commun que le redire — peint aussi réalistement que Courbet dans *l'Enterrement d'Ornans*, jusque et surtout les scènes religieuses, seulement ils peignirent les gens et les choses de leur temps, avec les moyens dont leur temps disposait. Des ouvrages de Dulac, les uns n'ont par eux-mêmes rien qui les porte très au-dessus de la bonne moyenne (intérieurs d'églises, portails). Les « études d'Italie », assez nombreuses, sont des effets de soleil et de ciel sur les collines de Fiesole, d'Assise et de Tubiaco, et sous les pins de Fiesole ; l'heure crépusculaire généralement choisie et qui noie dans une demi-obscurité les menus accidents, végétations, extumescences, maisons, ne laissant subsister que des grands plans uniformément drapés d'ombre, communique à l'ensemble une belle mélancolie, en dégage une impression de silence, de solitude, d'apaisement et de solennité. Mais, du parti-pris d'être à la fois mystérieux et grandiloquent, du côté en somme théâtral de ce décor aux jeux de lumière si évidents, si provoqués, résulte une monotonie fatigante : ces cinquante études se répètent toutes. Enfin, d'autres études, pour un « Credo des Créatures » : elles partent, comme le reste, d'une âme imbibée de foi, mais la déformation ici achevée : palmiers en colonnes de cathédrales, calvaires en ostensoirs, etc..., donne lassitude et malaise, et l'on se prend à regretter Carlos Schwabe.

FÉLICIEN FAGUS.

(1) Galerie Vollard, rue Laffitte.

La Quinzaine dramatique

Odéon. **Les Truands**, drame en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin. — *Ambigu-Comique.* **Les Chevaliers du brouillard**, drame en cinq actes et dix tableaux d'Adolphe d'Ennery et Bourget. — *Nouveau-Théâtre.* **Marthe**, pièce en quatre actes par M. Henry Kistemaeckers. — *Vaudeville.* **Madame de Lavalette**, pièce en cinq actes de M. Emile Moreau. — *Porte-Saint-Martin.* **Plus que reine**, pièce en cinq actes et sept tableaux de M. Emile Bergerat. — *Gymnase.* **Le Fiancé malgré lui**, comédie en trois actes de MM. A. Sylvane et A. de Farges.

L'échec de *la Martyre* ne surprit guère. Plus grave est le cas des *Truands*, qui ont déjà disparu de l'affiche. Dans *les Truands*, M. Richepin a manqué la pièce qu'entre toutes il devait réussir. Il avait choisi un sujet à sa taille, il semblait qu'il pût l'aborder de plain pied, y évoluer à coudées franches, donner cette fois toute sa mesure, enfin réaliser en son ampleur, le drame des Gueux héroïques dont naguère il nous légua la Chanson. La chanson fut puissante et sonore : le drame reste à faire et l'on a pu vérifier une fois de plus qu'entre le vers et la scène il y a place pour une erreur. Celle de M. Richepin est pesante et définitive, car, encore une fois, il avait en mains tous les atouts. C'est le jeu lui-même, auquel décidément il n'entend rien. Il fut un temps où, plus confiant, plus audacieux, en face d'adversaires moins exercés, il aurait gagné quand même la partie. Mais *les Truands* viennent quinze ans trop tard. Le public en a vu depuis et entendu bien d'autres. Il répugne à tous ces vieux contes dont il est las de dormir debout. M. Richepin a beau mettre de l'eau dans son vin, de l'air dans ses strophes, du miel dans le cœur de ses brigands magnanimes, il perd sa peine : le public ne croit plus à ces brigands-là.

M. Richepin y croit-il lui-même ? Il est permis d'en douter, si l'on en juge par le peu de consistance qu'il a prêté aux bonshommes de son indigente fable, le peu d'entrain que révèle son invention. Une véritable impression de stupeur se dégage du premier acte, que volontiers on attribuerait à quelque imitateur maladroit et poussif. Pourtant elle aurait pu être singulièrement saisissante cette irruption de la victorieuse fantaisie sur les planches de la neuve et déjà vétuste Sorbonne — sur celles, simultanément, du non moins antique Odéon. M. Richepin ne nous a donné qu'un épisode malingre, anachronique et bouffon. Comme son Robin Costeau, lequel sort aussi de cette Université qu'il bafoue, d'ailleurs sans grâce et sans ardeur, M. Richepin a manqué totalement d'envergure.

Il n'a pas, aux tableaux suivants, retrouvé plus de génie. Une vague et pâteuse intrigue peine à s'y ébaucher entre des mannequins falots, parmi lesquels hésite notre indifférence. L'auteur ne semble guère s'y intéresser davantage, tout occupé des cadences et des sonorités d'un vers libre qu'à son tour il tente d'instaurer. Ce vers est souvent

aisé, même vigoureux, et l'on ne peut nier qu'il abonde en jolis rythmes. Mais le soin qu'y apporte le poète lui fait constamment perdre de vue, comme à nous, l'intrigue elle-même, qui pendant ce temps avance — oh! languissamment — de son côté. Un tel souci prosodique, qui va jusqu'à la préciosité, exclut parfois complètement celui de la situation dramatique. Et l'on ne peut s'empêcher de trouver choquant le détachement d'un auteur qui, tandis que ses personnages souffrent, gémissent, s'invectivent, complaisamment s'attarde au mièvre jeu des bouts-rimés. Entre le vers et le drame aucune harmonie : ce sont deux efforts distincts aboutissant à deux ouvrages différents. Et M. Richepin se révèle tellement inapte à les mener de front qu'il se résoud à abandonner sa méthode alors que finit le quatrième acte et que la pièce en réalité commence. La pièce ? c'est beaucoup dire : la *situation*, dans la plus déplorable acception du terme. Nulle n'est plus factice, plus foncièrement conventionnelle que celle-ci, où Robin Costeau, le roi des Truands, pour sauver son fils Michault de la potence s'accuse devant le prévôt Hugues d'Estouteville du crime que Michault a commis, adjurant au mensonge Marion qui l'aima et la Mignote qui se croit si sûre de l'aimer.

Jusque-là il n'y avait pas eu assez de pièce, voilà qu'il y en a trop. En sorte que l'on se trouve fort empêché de compatir aux angoisses de ces différents personnages, à qui l'auteur avait si négligemment omis de nous intéresser. Cependant le poète s'est tu, le dramaturge entre en scène. Apparemment, c'est sur la scène de l'Ambigu qu'il croit entrer. Et, comme il a eu recours au bon vieux pathétique du mélodrame, tout naturellement il revient à l'alexandrin bien sage et bien terne des mauvais jours. L'harmonie est rétablie. Elle ne tarde pas à se rompre : le cinquième et dernier tableau constitue, de la part de M. Jean Richepin, un vrai prodige d'insignifiance pittoresque.

Du pittoresque, sauf en quelques strophes de ci de là, il n'y en a pas trace dans *les Truands*. Par pittoresque, j'entends celui dont on croyait encore capable l'auteur de *la Chanson des Gueux*. Il y en avait davantage dans *la Martyre*. M. Richepin comptait-il par hasard sur le pittoresque de M. Ginisty ?

Les Truands furent montés sans goût, — cela se conçoit, — mais aussi sans la moindre recherche de mise en scène originale ou même rationnelle. On n'a point essayé de nous donner le change et l'œuvre est apparue dans sa complète vacuité. De l'interprétation, M. Richepin n'a nul lieu de se plaindre : elle ne l'a ni aidé ni desservi : elle s'est montrée parfaitement adéquate et fidèle. M. Decori ne fut-il pas Robin Costeau en personne, scrupuleusement boursouflé de la fausse truculence idoine à ce chef de truands en baudruche ? La voix blanche de M. Dorival n'a-t-elle pas fait merveille dans l'atone Michault ? MM. Janvier, Cornaglia, Daumerie ne se résignèrent-ils pas à sembler aussi neutres que leurs rôles ? Mme Tessandier ne parvint-elle pas à paraître tragique en dépit du sien ? Il faut au contraire savoir gré et rendre hommage à tous ces artistes, en se gardant d'ou-

blier Mlle Laparcerie, dont la silhouette, à défaut du personnage, intéressa, et Mlle Mitzy Dalti qui apporta à l'auteur la radieuse collaboration de sa personne. Quant à Mlle Chapelas, dont la grâce gamine fut chargée de travestir un François Villon purement insane et fastidieux, est-ce vraiment elle, ou bien M. Richepin qu'il faut blâmer d'avoir parodié à l'avance pour l'acte des théâtres d'une revue de l'année prochaine la figure d'un grand poète égaré ici ?

A l'Ambigu, *les Chevaliers du brouillard*, truands du vieux genre — celui de M. Richepin n'est déjà pas si neuf. — Truands moins prolixes, mais plus actifs, aussi chimériques mais, somme toute, beaucoup moins ridicules. Pas plus que celui de M. Richepin le vieux mélo de d'Ennery et Bourget n'est favorisé par la mise en scène. Le spectacle est assez piteux, les interprètes manquent singulièrement de panache ou de simple adresse, et Mme Delphine Renot, qui remplit — à déborder — le rôle de Jack Sheppard, offre un aspect plutôt pénible. Néanmoins, on ne s'ennuie pas tout le temps, et il faut convenir que telle scène, tel tableau, celui entre autres de la prison, sont d'excellente qualité dramatique. Mais oui.

De l'avenir dramatique de M. Henry Kistemaeckers, on ne saurait encore présager grand chose. L'auteur de *Marthe*, que vient de représenter le Nouveau-Théâtre, est un consciencieux apprenti, de ceux qui pour leur coup d'essai veulent des coups pris aux maîtres. Ces maîtres en l'occurrence s'appellent Feuillet et Dumas fils. M. Kistemaeckers a accommodé l'inspiration de l'un selon la technique de l'autre ; il a rajeuni certains épisodes, modernisé quelques tirades, actualisé quelques revendications et ajouté beaucoup de littérature de son crû, qui n'est pas le bon. C'est d'honnête ouvrage et qui forme un tout fort présentable et nullement déplaisant. Gageons que la pièce n'eût point parue déplacée à la Comédie-Française dont elle adopte le genre et le ton, et qu'après l'accueil peut-être réservé du premier soir elle eût fait la joie des spectateurs quotidiens.

Ne satisfait-elle point à toutes les conditions requises ? banalité de l'intrigue, éclat ininterrompu du dialogue, conflits héroïques, oppositions violentes de caractères et de situations, effets savamment aménagés, répétés plus savamment encore, même le brio indispensable des fins d'actes et juste ce qu'il faut de sentimentalité au clair de lune. Sans compter que *Marthe*, jouée convenablement au Nouveau-Théâtre, aurait rencontré à la Comédie ses interprètes idéaux. Le personnage de Marthe, dans lequel s'essouffle l'inexpérience de Mlle Jane Myriell eût été divinement « distingué » par Mme Bartet. En d'Aiguerose, M. Le Bargy eût glorieusement réédité Septmonts. Si cocasse que soit M. Bour en La Berronnière, on regrette tout de même M. Coquelin cadet. Le héros fatal, Georges d'Espar, allait comme un gant à M. Albert Lambert : le gant est un peu juste pour M. Kemm, qui semble étriqué... Les moindres rôles auraient pris de l'ampleur aux mains expertes des sociétaires. Quel dommage ! Mais patience ;

le nouveau répertoire est vaste et M. Kistemaeckers un adaptateur avisé.

Madame de Lavalette, c'est de l'histoire ou, mieux, de l'historiette transportée au théâtre, de l'anecdote déformée selon les besoins de la scène. On reconnaîtra que la déformation, cette fois, n'est point trop pénible, que l'argument est acceptable, ou le paraît, que l'auteur évita, sinon tout à fait au moins du mieux qu'il put, de se laisser distraire et de nous duper par l'artifice des «reconstitutions de milieu». Certes, la position du sujet, l'ordonnance du drame, le choix des épisodes prêteraient à des discussions. Si M. Moreau nous a épargné cette profusion de détails oiseux où se dilue désormais l'inspiration ralentie de M. Victorien Sardou, sa méthode apparaît identique, peu soucieuse de la vérité stricte, prompte à substituer au document la légende, à ériger en dogme les commérages : c'est bien celle de M. Sardou, voire de M. Scribe, celle à qui nous devons *Paméla* et l'ancestral *Verre d'eau*, c'eût été celle aussi de feu Jules de Glouvet, si ce folliculaire eût ambitionné les planches. *Madame de Lavalette*, comme *Madame Sans-Gêne*, c'est toujours l'Histoire chez la Portière, ce que l'on pourrait appeler du Sardou de derrière les ragots.

M. Moreau a compté sur notre parfaite ignorance de l'histoire, mais aussi sur sa propre ingéniosité : il a eu deux fois raison, puisqu'il ne se proposait rien de plus que nous amuser durant une soirée. Sans doute l'amusement s'est un peu fait attendre, ce pourquoi nous n'avons rien perdu. L'évasion, pour laquelle la pièce fut faite, est simplement et franchement réussie : tout l'acte est remarquable d'entente scénique et de sobriété, plein de péripéties, mais non de surprises, et d'une émotion qui ne va pas jusqu'à l'angoisse et dont on a conscience de se divertir. C'est l'acte oublié dans *Colinette*, que vient de reprendre l'Odéon.

La pièce a été très soigneusement montée au Vaudeville et jouée excellemment, cela va de soi. Elle ne comporte en réalité que deux personnages. Celui de Lavalette ne pouvait être tenu avec plus de naturelle autorité que n'en montre une fois encore M. Guitry. Dans le rôle écrit pour Mme Réjane, j'ai beaucoup goûté le jeu encore grêle mais très sincère de Mlle Dauphin. Les autres interprètes ont à se contenter d'un bout de rôle ou de robe pour être comiques, comme M. Numès, ou ravissantes, comme Mlle Suzanne Avril.

Plus que reine de M. Emile Bergerat, c'est encore de l'histoire, mais de la grande, puisque l'auteur a choisi comme principaux protagonistes des héros de première grandeur. Ces héros, illustres et contemporains, n'appartiennent pas exclusivement à la pièce, ils sont à nous, nous les connaissons et quand on nous les présente, cette présentation est de pure forme, nous les avons plus d'une fois rencontrés et nous nous sommes fait d'eux une opinion peut-être fausse, mais précise et parfois têtue. Si donc l'auteur s'avise de tourner ce que nous

tenons pour la vérité historique, il ne peut faire que nous oubliions instantanément cette vérité, que par suite les figures ne se brouillent, que les situations ne s'indécisent, que nous ne résistions. Pour nous faire abandonner notre croyance traditionnelle, encore faut-il s'y attaquer de front et que l'auteur qui combat cette tradition n'ait pas l'air tout bonnement de l'ignorer.

De tels axiomes sont connus de tous : je ne les rappelle que parce que M. Bergerat a cru pouvoir n'en tenir aucun compte. La vertueuse épouse qu'il met en scène n'a guère de Joséphine que le nom. M. Bergerat a beau faire, la jalousie de Bonaparte ne saurait nous sembler sans objet. Ce que nous savons de Joséphine remplace dans le drame de M. Bergerat les inévitables « préparations », forme comme un prologue à son prologue. Ce prologue avant la lettre nous ne pouvons nous en abstraire, oublier les données qui y furent posées. Dès le premier acte, ces données changent du tout au tout : c'est alors le drame lui-même qui nous paraît se contredire. On ne s'y reconnaît plus.

Mais l'ouvrage mérite une critique plus essentielle encore. M. Bergerat a fait un tel effort pour s'élever jusqu'à ses augustes personnages, qu'il n'a plus été capable de l'effort inverse, lequel consistait à les proportionner à son sujet. M. Bergerat a choisi dans l'épopée le drame intime, la séparation imposée, le douloureux divorce, « invitus invitam... ». Il en est peu d'aussi poignants, mais à l'expresse condition qu'il reste intime. La pompe, la grandiloquence y détonnent, y choquent plus que partout ailleurs. Comment M. Bergerat ne l'a-t-il pas compris ? Comment ne s'est-il pas avant tout pénétré de cette idée que ses souverains ne sont émouvants que parce qu'ils sont des hommes, des créatures d'affection ! Il en a fait des fantoches couronnés, gonflés d'une majesté intempestive, soucieux de demeurer imperturbablement « historiques », et de léguer des phrases, des mots, des cris impérissables à la postérité — qui effectivement, et de tout près, les écoute.

Heureusement la situation est si grandement tragique qu'elle dépasse les mots et prête à ce côté du drame, particulièrement au quatrième acte, une réelle beauté. Incontestablement ce quatrième acte ne laisse pas d'être impressionnant : de ce qu'il s'abaisse jusqu'à la vie il s'élève aussitôt jusqu'à l'humanité. Mais ici encore que de grands gestes et de grands mots ! Que d'éloquence pour souffrir ! Puisque M. Bergerat refusait de s'astreindre au simple langage, que n'a-t-il fait usage d'une langue nettement, résolument, foncièrement conventionnelle ? Que n'a-t-il écrit son drame en vers ? Le vers, on le sait, ne lui est point rebelle : il s'y fût trouvé plus à l'aise. Le ton de l'ouvrage eût été plus accentué, l'expression plus adéquate, le dialogue eût semblé plus vrai.

Quant aux parties accessoires de *Plus que reine*, pour éviter le vilain mot de remplissage, je dirai qu'elles m'ont fait l'effet d'être peu nécessaires et de manquer d'agrément. Si M. Bergerat a voulu ça et

là se détendre et nous reposer, il n'est pas parvenu à ses fins. On se repose mal quand on s'ennuie. Des personnages épisodiques M. Bergerat n'a tiré aucun parti. Les plus curieuses figures de l'entourage impérial ne l'ont que médiocrement inspiré. MM. Volny, Gravier, Jean Coquelin auraient eu fort à faire pour nous intéresser à ce Junot incolore, à ce Roustan stupidement bouffon, à ce Talleyrand puéril et niaisement sibyllin. La même observation s'applique à Mmes Patry, Esquilar et Kerwich qui personnifient les princesses. Dans le rôle plus accusé et mieux venu de Lucien, M. Desjardins s'est fait justement applaudir.

Restent M. Coquelin et Mme Jane Hading. La beauté triomphante de Mme Hading est de taille à supporter tous les diadèmes. Elle a paru plus qu'impératrice; mais, sans abuser d'une telle magnificence, elle a consenti à être femme et à éclairer cette pièce, écrite du point de vue de la femme, d'une lueur de sincérité, dont jusqu'à ce jour on pouvait la croire incapable. M. Coquelin suscite des réflexions exactement contraires. La majesté de Napoléon l'a littéralement écrasé, au point de neutraliser en lui ses qualités les plus personnelles et les plus marquées. Il entre en scène, en personnage non seulement historique, mais immortel. Sa diction même, si merveilleuse d'ordinaire, devient parfois presque indistincte. Il est — c'est M. Bergerat qu'il la voulu — moins qu'un homme, un pantin.

Au Gymnase, trois actes assez animés, assez plaisants, assez quelconques. Nous avons assisté souvent, nous assisterons souvent encore à de pareils chassés-croisés d'intrigue vaudevillesque. Ceux adoptés par MM. A. Sylvane et A. de Forges n'ont point paru laborieux à l'excès. Mais est-il bien nécessaire de changer à chaque fois le titre de la chose et le nom des fournisseurs ? *Le Fiancé malgré lui* est joué fort allègrement par une troupe excellente, homogène et digne de tâches plus relevées. On sourit du bout des lèvres et on applaudit du bout des doigts.

ALFRED ATHYS

Musique

Opéra-Comique **Le Cygne**, ballet-pantomime en un acte de M. CATULLE MENDÈS; musique de M. CHARLES LECOCQ.

On ne peut se dissimuler que, depuis pas mal de temps déjà, le théâtre de l'Opéra-Comique a beaucoup changé. Un vent de nouveauté y circule librement. Et si quelques rares chefs-d'œuvre du genre éminemment national attendrissent et font encore se pâmer les ancêtres, autant qu'ils intéressent et, parfois, emplissent d'étonnement les jeunes générations, il faut reconnaître que, dans sa propre maison, le vieil opéra-comique n'ose plus guère ânonner les puérilités de son dialogue et que le drame lyrique le pousse dehors avec un sans-gêne qu'on ne saurait trop louer. Grâce aux profondes modifications qui se sont produites dans les préférences et les tendances du public, grâce aussi à certaines initiatives directoriales heureuses, l'Opéra-Comique est devenu le véritable théâtre lyrique français. Non seulement on y représente *Carmen*, *le Roi d'Ys*, *Esclarmonde*, *le Rêve*, *l'Attaque du Moulin*, *Kermaria*, etc., ouvrages de large envergure d'art, aux modernes aspirations; mais c'est là, maintenant, que sont risquées toutes les tentatives curieuses. Dans ces conditions, il eût été vraiment surprenant que M. Albert Carré, directeur décidé à ne pas rester figé dans les us passés de mode, ne fût pas travaillé du désir d'introduire le ballet sur une scène qui semble faite pour lui. Après avoir patienté quelques mois, se contentant d'augmenter le plus possible la partie chorégraphique dans les œuvres du répertoire courant, après avoir réuni une troupe de ballerines jeunes et jolies, il s'est décidé, enfin, à ouvrir toutes grandes les portes de son théâtre au divin baliet. Qu'il soit remercié d'avoir eu une si excellente pensée! Car il n'est pas de spectacle plus séduisant, plus captivant, plus troublant, plus idéalement beau qu'un ballet. C'est la joie des yeux, l'enchantement de l'imagination, le ravissement de l'oreille. Tel le personnage du conte arabe, on rêve éveillé et l'on subit avec ivresse l'obsession chimérique de l'éblouissant tableau qui se développe devant soi. Dans le baliet, tout est convention et tout est délicieux. Dans l'éclat du matin ou dans le charme des soirs, l'amant emprunte au hautbois son nasillement et à la flûte son gazouillis pour peindre sa flamme à celle qu'il aime; et celle-ci, perdue dans les blancheurs frissonnantes des gazes, répond à la déclaration par une capricieuse pirouette; le violon insiste, un entrechat riposte et ainsi de suite, jusqu'au moment où, arrivée au bout de ses pointes, l'adorée défaillante laisse tomber sa tête sur l'épaule de son vainqueur dans une agonie de volupté. C'est charmant.

L'idée poétique est au fond de tout scénario de ballet. Tantôt c'est une légende naïve et fraîche, tantôt c'est une invention où le fantastique le dispute à l'invraisemblance comique, tantôt c'est la mise en gestes d'une fable antique, ou d'un souvenir historique sur lequel se greffe une intrigue d'amour. La trame de ces « poèmes tournés en ronds de jambe » est si ténue, que presque toujours les danseuses passent leur temps à courir après une action qui se dérobe sans cesse. En général les ballets se ressemblent tous. Le cadre seul diffère. Des amoureux beaux comme le jour sont sur le point de s'unir. Survient une divinité quelconque, jouant le rôle du mauvais génie, qui cherche à entraîner loin du sentier matrimonial ou des voies de la fidélité le jeune homme ou la jeune fille. Les péripéties, peu renouvelées, de la lutte entre le bien et le mal se développent dans des contrées ne relevant d'aucune géographie. Il arrive que le ou la coupable qui a cédé aux enchantements est puni et meurt; car le ballet n'admet pas l'infidélité; mais, le plus souvent, le méchant esprit est vaincu, l'amour triomphe et tout le monde bondit et tourbillonne de bonheur.

Le ballet-pantomime du *Cygne* ne ressemble en rien aux ballets de jadis; et si, quittant les régions bienheureuses où il rêve aux pures beautés de la forme, Théophile Gautier revenait parmi nous, il y aurait des chances pour qu'il trouvât que la fantaisie aussi perverse que jolie de M. Catulle Mendès pèche par l'orthodoxie et fourmille d'hérésies. L'auteur des scénarios de *Giselle*, de *la Péri*, de *Sakountala*, de *Pâquerette*, de *Gemma*, de *Yanko le bandit*, — un des écrivains qui aimèrent passionnément le ballet et en parlèrent le plus magnifiquement, — avait des idées particulières sur la poétique du genre. M. Catulle Mendès a les siennes.

Le sujet du *Cygne* est emprunté à la Grèce, mère des fables. C'est l'histoire des amours de Léda avec le Cygne fameux. Mais, comme M. Mendès comprend peu la pantomime sans Pierrot, il a introduit son blême ami dans son argument, non le Pierrot gourmand, bavard, menteur, lâche, synthèse falote de tous les appétits et de tous les vices, mais le Pierrot spiritualisé des poètes, tendre et amoureux, poussant des soupirs vers la lune qui l'envoya peut-être quelque nuit sur la terre, noyé dans un de ses rayons pâles. Pierrot a vu la princesse Léda prenant son bain dans l'Eurotas, et ne pense plus qu'à elle. Il est triste et lamentable. Un jeune faune survient, gai, sautillant, amuseur et amusant. Pierrot lui conte sa peine. Le faune gambade, ne comprenant pas qu'on souffre pour une femme, fût-elle la plus belle princesse du monde. Il appelle les nymphes, troupe fraîche au col de neige, sentant bon la jeunesse. Pierrot ne s'occupe pas d'elles; pourtant plus d'une mérite d'être regardée. On entend un bruit de marche : la Princesse s'avance précédée de musiciens et de danseuses. Ainsi l'exige le protocole antique. Les femmes de la Princesse se déshabillent, s'aidant mutuellement. Alors, la Princesse sacrifie une colombe à Vénus, l'obscurité envahit le théâtre et Léda et ses femmes

prennent leur bain dans l'ombre. Pierrot, point blanc dans la nuit, ne quitte pas des yeux les flots sacrés de l'Eurotas qui caressent les formes de la plus adorée des princesses. Dans les lointains mystérieux du fleuve surgit un Cygne. La volaille mythologique s'avance gravement sur les eaux, tel le chevalier Lohengrin. Seulement le but que poursuit l'envoyé de Montsalvat n'a aucun rapport avec le but poursuivi par le volatile fabuleux. L'un vient défendre l'innocence, l'autre... on n'ignore pas ce qui se passe entre le Cygne et Léda. Pierrot regarde, surpris d'abord; rendu furieux, il saisit son bâton et frappe le Cygne qui se permet d'être heureux quand lui attend encore l'heure du grand festin d'amour. Les femmes fuient à travers les roseaux jaseurs avec la rapidité d'un vol d'oiseau. Le Cygne entonne son chant suprême et le prolonge tant qu'il peut. Pierrot, terrifié, se sent pris de pitié. Il ne brise pas son arc comme Parsifal, puisqu'il n'a point d'arc. Il se contente de pleurer à gros sanglots. La Princesse revient. Elle fait de dignes funérailles à son Cygne aimé; puis, ce pieux devoir accompli, elle tourne sa colère contre le misérable qui l'a faite veuve et elle lui décoche une flèche acérée, laquelle atteint Pierrot au cou.

Sur ce noble trait de vengeance féminine, Léda rentre dans la coulisse, laissant Pierrot blessé et pas content. Le Faune considère malicieusement le pauvre hère et lui suggère l'idée de remplacer le Cygne. Pourquoi non? Il en a la blancheur; en agitant ses manches et en cachant sa figure, qui sait? La Princesse est bonne personne, myope quand c'est nécessaire, et elle est secourable aux malheureux en détresse d'amour... Pierrot se laisse convaincre. On devine le reste. Il prend la place du Cygne. Léda n'y voit que du blanc et tout se passe au gré de l'immoralité la plus délicieuse. A l'apothéose on aperçoit même — tant la fécondation est rapide en certains moments — deux énormes oeufs d'où sortent de petits Pierrots. Ce sont les Dioscures, nouvelle manière, éclos de la fantaisie troublante de M. Catulle Mendès.

Un argument d'un accent si spécial en son mélange de grâce antique et de lasciveté aiguë demandait une musique légère, futée, câline, aux bouffées tièdes et capiteuses, caressant, coquette et polissonne, le caprice du poète en soulignant gentiment certaines choses, et laissant deviner le reste. On était en droit d'attendre cette musique du compositeur du *Petit Duc*, de *la Petite Mariée*, de *la Jolie Persane*, etc. M. Charles Lecocq, intimidé sans doute par l'idée que sa partition serait exécutée à l'Opéra-Comique, a pris très au sérieux l'invention jolie de son collaborateur de choix. Au lieu de laisser virer la mélodie au souffle de son inspiration souriante, au lieu de fournir son orchestre de détails mirifiants et chatoyants, de ribaudelles de motifs gais grimpant aux cordes des violons, dégringolant le long des violoncelles pour caracoler à travers les instruments, sifflant dans les flûtes, bougonnant dans les bassons, geignant dans les clarinettes, ronflant dans les cuivres, il a traité ses idées en personnes

sévères, ne se permettant rien qui puisse porter atteinte à leur respectabilité. L'ordre le plus parfait règne dans sa partition.

La valse du déshabillage, d'une langoureuse saveur, et le chant du Cygne sont les morceaux les mieux venus du ballet de M. Charles Lecocq. Ce qui ne veut pas dire du tout que l'ensemble ne soit pas aimable. Loin de là. J'espérais autre chose; ce n'est pas une raison pour condamner absolument ce qui existe.

Le Cygne est monté merveilleusement. Le décor d'une exquise tonalité avec ses fonds pleins de mystère, les costumes choisis avec un goût sûr, les groupements des danseuses, l'arrangement général, tout démontre, une fois de plus, que M. Albert Carré est un maître metteur en scène. Les danseuses composant le corps de ballet de l'Opéra-Comique sont d'une belle jeunesse et nombre d'entr'elles sont ravissantes : cela change de ces vieilles dames aux sourires usés, aux formes en décomposition, qu'on a trop vues et qu'on inflige cependant encore au public, non pour donner satisfaction à son amour de la beauté, mais pour lui apprendre à respecter ce qui fut la beauté.

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

EDOUARD ESTAUNIÉ : **Le Ferment** (Perrin).

Nous avions de M. Edouard Estaunié un livre déjà si beau que, vis-à-vis de lui, la critique est anxieuse et exigeante. Mais *le Ferment* est digne de ce que nous pouvions attendre de lui.

Julien Dartot, sorti d'une Ecole, sacré ingénieur de par la vertu d'un diplôme, cherche en vain une place, un gagne-pain. Il connaît les attentes vaines, les rebuffades, les mépris. Son père, paysan sordide et méchant, ses amis, fonctionnaires secs et pauvres, lui dérobent son dernier argent ou sa dernière illusion. Il se sent fort, mais il est pauvre, et il maudit la société qui lui a donné le savoir sans tâche et des appétits sans pouvoir. La complaisance un peu équivoque d'une maîtresse lui procure alors dans une usine lointaine un emploi dérisoire et qu'il n'accepta pas sans rougir. Mais il part ; il connaît la dureté des maîtres, la cruauté des plus forts, la misère des asservis et des humbles. Et il se jure, non pas de relever ou de consoler les misérables, mais de conquérir sa place parmi les puissants. L'amour d'une enfant charmante, restée droite et forte au milieu de la plus sournoise corruption, ramène dans son cœur hésitant le goût du travail, l'amour d'une existence inoffensive et modeste. Mais le hasard d'une nuit de jeu lui livre son premier argent, le hasard d'une amitié puissante le ramène à Paris. Et maintenant, pour assurer sa fortune, il ne faut plus qu'un coup de Bourse, une cruauté dernière, une trahison. Le voici riche et puissant ; demain il étreindra ardemment la vie.

Nous connaissons un autre Julien qui quitta jadis les plateaux froids du Jura et les chagrins rancuniers du séminaire pour chercher à Paris la fortune et la joie. Son père aussi était un paysan âpre et barbare, et lui-même, quand il dut, à une heure tragique, confesser sa vie, commença par ces paroles : « Messieurs, je suis un pauvre paysan... » Il fut plus dur que Julien Dartot, capable de cruauté plus directe, faisant peu de cas des choses et des êtres devant sa fortune ou son désir. N'importe. Je préfère Julien Sorel. Sa passion était plus forte. En déchaînant à travers la vie la force obscure de son énergie, il ne manqua jamais de sincérité. Surtout il aimait la gloire. Il n'eût pas permis que des moyens immoraux vinssent servir des fins médiocres. C'était, au fond, une âme désintéressée, qui, sans balancer, eût abandonné de molles amours et un luxe fade pour lire son nom au *Moniteur* de l'an II ou au *Mémorial de Sainte-Hélène*.

De grandes pensées alors emplissaient le monde. Mais des pensées aussi grandes l'occupent encore aujourd'hui. Julien Dartot ne les a

pas aperçues, ou bien il les a méprisées. En lui, rien n'est pur et grand, que l'arme même que la société lui a mise en main, la Science. Et, savant, détenant sa mince part de la Science universelle, il veut que tout ce qui est dû à la Science, soit dû à son ambition. Dès ses premiers mots, nous avons senti l'égoïsme et l'envie percer sous sa déclamation sociale. Il nous dira que c'est la vie même qui lui enseigna à n'avoir point de scrupules, qui lui prêcha la brutalité, l'immoralité, la cruauté. Et il est vrai qu'on ne saurait avoir un mot de reproche pour celui qui peina, qui souffrit, qui connut l'insulte et la faim. Mais ce que nous ne lui pardonnerons pas, c'est d'avoir oublié l'exemple de la misère, d'avoir cru que la vie était changée avec *sa* vie, comme s'il n'avait voulu transformer le monde qu'à son profit et pour lui seul. L'inégalité ne l'obsède plus, maintenant qu'il est de ceux qui accaparent l'injustice. Il sera dur envers les autres comme on le fut envers lui. Ainsi se transmettent de proche en proche, vers l'avenir, l'envie et le mépris, la tyrannie et la misère.

La Science devrait être le pain de tout le monde : réservée à quelques hommes, elle devrait l'être aux meilleurs : c'est là une première apparence. Et M. Estaunié montre avec puissance que, pas plus qu'elle ne conduit directement à la justice, elle ne conduit directement au bonheur. Mais la grande beauté du livre, c'est que M. Estaunié a compris plus profondément le rôle social de la science, et que même par ses erreurs, même par ses injustices ou ses cruautés provisoires, elle est *le ferment*, le levain inévitable et nécessaire de l'avenir. Julien est le ferment mauvais, l'être égoïste et criminel qui propage la mort et la ruine, la Science malade qui désagrège et pourrit. Mais le même bacille cultivé différemment propage la diphtérie ou la dompte, transmet la rage ou la guérit. Et M. Estaunié, dans une belle et sobre figure, nous a montré le ferment bienfaisant, Chenu, l'homme désintéressé et juste, tourné religieusement vers un avenir de justice, qui, ne voyant, lui aussi, dans la Science qu'un instrument, une auxiliaire, comprend qu'elle est le moyen nécessaire des réparations et de l'équité universelles. Mais, il y a mieux, Julien même servira malgré lui l'effort mystérieux de l'avenir. C'est le ferment destructeur qui rendra possible la vie nouvelle. Par son égoïsme brutal et criminel, il éveillera, il justifiera les grandes colères sociales. Il provoquera ces révoltes que, demain, Chenu organisera vers le bien.

Je n'ai pris que les deux personnages extrêmes du livre de M. Estaunié ; ils me suffisaient pour en dégager le sens, et c'est là le roman d'un homme si probe, si intérieur, si généreusement porté vers les questions les plus hautes, que toute autre critique m'eût gêné, comme déplacée et inutile. A peine veux-je dire que la deuxième partie me paraît la moins heureuse et la dernière la meilleure. Je n'ai même pas nommé Jauffraigne, jouisseur et vénal, le Dr Reydoux, consolant et sage, l'anarchiste Gradoine, création étrange, intermédiaire en quelque sorte entre Chenu et Dartot, car Gradoine,

envieux et faux envers un égal, est capable au moins de bonté envers un plus faible. Je n'ai pas insisté sur deux figures de femmes, délicates et jeunes : Lucienne, la maîtresse de Julien ; Thérèse, la jeune fille forte et sérieuse qui, sans une nuit de chance dans un tripot, l'amenait au bord du bonheur. Dans *l'Empreinte* comme dans *le Ferment* des personnes de femme jouent un rôle essentiel, et pourtant M. Estaunié les laisse volontiers au second plan. Elles apparaissent, on les voit à peine, on les devine. Leur action est toujours efficace et toujours effacée. C'est une réserve respectueuse, un peu timide, un peu pudique.

MAURICE BARRÈS : **Un Amateur d'âmes** (Fasquelle).

M. Maurice Barrès vient de rééditer, en une plaquette élégante et carrée, une nouvelle fort célèbre déjà : *Un Amateur d'âmes*, qui formait l'entrée de son volume *Du Sang, de la Volupté, de la Mort*. On l'a ornée de gravures sur bois dont l'art, presque toujours, m'échappa, et dont je n'ai senti vivement que le mauvais goût. Quelle prose d'ailleurs appelait moins « l'illustration » que cette nouvelle profonde, ardente et glacée ?

Ce qui est plus important, c'est que M. Maurice Barrès, en même temps qu'un nouveau livre, nous a donné un nouveau texte. J'ai donc agi comme il convient avec les textes classiques, c'est-à-dire que, la plume en main, j'ai relu et collationné. C'est une heure de travail un peu myope, mais dont je ne perdrai ni la mémoire, ni le profit.

Quel écrivain admirable que M. Barrès ! Faut-il dire toute ma pensée ? Si l'invention révèle mieux le génie, c'est la correction qui accuse l'art plus sûrement. Prenez, dans Chateaubriand, les deux ou trois versions de la préface aux *Mémoires d'Outre-Tombe*. La plus ancienne est la meilleure. Chaque correction affaiblit. Ici, je n'en vois guère plus de deux ou trois que je veuille regretter. Toutes les autres ajoutent, resserrent ou fortifient.

M. Barrès n'a épargné aucune de ces expressions molles, inconsistantes, qui se glissent sournoisement dans les styles les plus concentrés et les plus tendus. Il a élagué des détails douteux ou simplement inutiles. Quelle incomparable leçon de style ! Il n'est pas un verbe trop usuel, ou simplement défraîchi, qu'un substantif dru et coloré ne remplace. Parfois l'action du verbe ressort plus droite et plus vigoureuse de l'absence du complément supprimé. Il n'est pas jusqu'à des changements d'adverbe, *hors de* au lieu de *sans*, *encore* au lieu de *aussi*, qui n'ajoutent à la beauté et à la pensée. Veut-on, au hasard, un exemple ? Au lieu de robes *d'une simplicité exquise*, n'est-il pas meilleur d'avoir écrit des robes *évasées* et claires ? Souvent aussi quelques mots développés sont devenus une phrase charmante.

Rien n'est venu modifier le sens premier de la nouvelle. La composition, en un ou deux endroits, a été très légèrement mais heureusement modifiée. Le portrait de Simone s'est enrichi de quelques détails délicieux. Je passe sur quelques additions de détail, mais M.

Barrès est retourné en Espagne, il a « redoublé ses sentiments et collationné ses images » et le paysage s'est singulièrement précisé et enrichi. Il n'est presque point de pages où une touche nouvelle n'en ait avivé et détaillé la couleur : les *cigarreras* de Tirso de Molino, et les genêts à l'odeur amère, une vue de nuit dans la cathédrale de Tolède, une inscription sur une plaque de cuivre, un voyage plus détaillé dans les défilés d'Andalousie. Un chapitre entier est neuf; c'est la terrasse de San-Juan de los Reyes à Tolède, l'abattoir, la prison. Un autre s'est doublé de quelques pages ardentes et troublées sur Grenade, le petit roi Boabdil et les roses du Généralife. Sous cette forme développée, et sans rien perdre de sa beauté intérieure, l'*Amateur d'âmes* est devenu une étude plus riche et plus réelle. Jadis elle me semblait déjà bien proche de la perfection. Elle me paraît aujourd'hui plus parfaite.

Je dois faire pourtant quelques réserves pour la prochaine édition. A la fin de la page 22, quelques lignes ajoutées ne me paraissent pas utiles. Page 29, des détails charmants sur Santa-Maria la Blanca me semblent gêner par leur précision excessive et étrangère un développement tout psychologique. Pour le départ de Grenade avec l'âne couvert des fleurs de magnolia, je préfère l'ancienne version, plus sèche mais mieux dessinée, enfin la dernière page, plus développée et très belle d'ailleurs, me semble conclure d'une façon moins appropriée.

Je ne m'excuse pas d'avoir parlé de l'*Amateur d'âmes* avec une précision si méticuleuse et si peu expliquée. J'ai supposé que chacun connaissait ces pages aussi bien que moi. Je le répète, elles sont classiques.

Henri de Régnier : **Le Trèfle blanc** (Mercure de France).

Faut-il dire que j'aime les trois contes que M. Henri de Régnier vient de réunir sous un de ces titres définis et imprévus qu'il affectionne ? Chacun les aime, ou chacun les aimera. Le second, *les Petits Messieurs de Nèvres*, parut dans cette Revue même, et l'on s'en souvient. Il a toute la précision gourmée, l'exactitude raide et forte d'un pastiche ironique et parfait. Je n'ai vu personne en ce temps, sinon peut-être l'auteur anonyme des *Fragments imprévus de Saint-Simon* qui fût capable de réaliser, avec un art si plein, une pareille fantaisie de lettré, de moraliste et d'aristocrate. Mais les deux autres nouvelles ne semblent pas moins parfaites, et même je les préfère à part moi. Ce sont des souvenirs d'enfance, les émotions d'un enfant fort particulier, plus observateur qu'enjoué, plus réfléchi que sensible, moins attentif aux singularités des êtres que des choses, et qui a gardé de leur contact une mémoire patiente, poétique et soucieuse. J'ai surtout un goût déclaré pour *la Côte Verte* où se mêlent au charme renfermé d'intérieurs baroques, à l'odeur forte de la mer, l'accent plus grave de tendresses silencieuses et de regrets exotiques et voyageurs. Et dans les trente pages de ce petit conte, j'imagine que

M. de Régnier, pour secret et protégé qu'il soit, nous a livré beaucoup de son âme.

On n'écrit pas mieux que M. Henri de Régnier ; son style s'allonge comme la perspective des jardins avec une précision tranquille, rectiligne et ornée. (J'ai déjà usé de cette métaphore deux ou trois fois, mais qu'y faire ?) Ses images sont si proches des objets exprimés qu'elles n'en semblent plus que le reflet. Il trouve des épithètes imprévues et comme raccourcies, dont la justesse étonne et retient. On sent que cette justesse est naturelle, mais qu'elle n'est pas fortuite ; qu'au contraire elle est cherchée, et presque forcée. C'est une forme qui s'applique aux choses avec une coïncidence absolue, mais volontaire. Et la postérité, assurément, se demandera, si dans l'art incomparable de M. Henri de Régnier, il y a plus d'application ou plus de génie ? Mais pour nous, pouvons-nous autre chose qu'en goûter le charme poétique et régulier ?

Paul Fort : **Le Roman de Louis XI** (Mercure de France).

L'occasion m'a manqué de dire tout le bien que je pensais des *Ballades Françaises* de M. Paul Fort. Je suis content de payer aujourd'hui une partie de ma dette en disant combien son *Roman de Louis XI* m'a charmé. Ce n'est point assurément une œuvre parfaite. Il me semble que toute la fin n'a été écrite que parce qu'il fallait bien finir. Dans le récit se glissent parfois des allusions, des plaisanteries qui en troublent la pureté sans gain sensible, et dont je ne goûte pas beaucoup l'esprit. Mais j'aime infiniment le livre même, et tout ce qui y est essentiel est excellent. L'effort métrique en est singulier, puisqu'il est écrit dans une prose presque toujours rythmée et assonancée ; l'effort psychologique et historique en est heureux et frappant. Il est curieux et encourageant que cette fantaisie fortuite d'un poète nous livre une vison de l'histoire plus claire, plus belle et plus vraie que le travail confus des érudits. Je ne conseille point de lire d'une traite *le Roman de Louis XI ;* on y trouverait de la monotonie et quelque fatigue. Mais, en prolongeant un peu son plaisir, je crois qu'on le goûtera sans mélange. On sentira le passé revivre avec une force étrange, et avec cette saveur de vérité qui le rajeunit. J'ai eu parfois l'impression de relire la traduction bien rythmée d'une chanson de geste, d'autre fois, les vieux chroniqueurs ; dans certaines pages, la richesse lyrique de l'énumération atteint presque une puissance rabelaisienne. C'est un beau livre, et l'on devrait savoir davantage que M. Paul Fort a bien du talent.

Henri Vignemal : **Vain Effort** (Lemerre). — Jean de Ferrières : **Les Messieurs de Séryac** (Ollendorff). — Eugène Montfort : **Essai sur l'Amour** (Ollendorff). — Manoel de Grandfort : **Les Franches-Fileuses** (Ollendorff). — Maurice Vaucaire : **Le Demi Grand Monde** (Ollendorff).

Voici quelques volumes dont j'aurais assurément mieux à dire, mais la place me fait défaut, et le temps :

Vain Effort, de M. Henri Vignemal, un livre de début, assurément, où sous le raffinement apparent se cache une inexpérience certaine. La langue même, qui est poétique, travaillée, parfois prétentieuse et souvent heureuse, trahit de l'inexactitude et quelque hésitation. C'est, tout de même, un nom à retenir que celui de M. Henri Vignemal, parce que l'expérience et la fermeté se gagnent par le travail, mais non pas ce charme de rêve, de poésie candide et probe que dégage déjà son premier livre.

Les Messieurs de Séryac, de M. Jean de Ferrières, dont j'ai signalé déjà le livre précédent : *Leur Fille*. M. Jean de Ferrières confirme un talent de conteur qui me semble incontestable ; mais l'étude, l'imitation de Maupassant se manifestent chez lui d'une façon si claire, si frappante, que parfois on a de la peine à réprimer un léger mouvement de gêne. Je n'ignore pas que la manière de Maupassant, bien que décomposable en un certain nombre de procédés assez simples, est cependant une manière très particulière et très difficile. Mais enfin, il me semble que M. de Ferrières a mieux à faire que d'exceller dans cet art de seconde main. Je m'excuse de le lui faire entendre si vivement, mais son premier volume, bien qu'inspiré de Maupassant en mainte page, m'a paru cependant beaucoup plus personnel et libre que le second. Il y a donc là un danger qui va croissant. Aussi l'ai-je signalé, avec assurément trop d'énergie.

L'*Essai sur l'Amour*, de M. Eugène Montfort dont j'ai souvent loué la richesse d'invention et d'image, la puissance oratoire et lyrique. Il y a, dans cet Essai, mieux que du talent verbal, il y a de la profondeur, de la sincérité, une vraie perspicacité psychologique. Il peut assurément, si l'on veut être sévère, sembler bavard, prétentieux, et très souvent, inutile. Mais cette sévérité-là serait injuste, et moi, j'aime beaucoup l'*Essai sur l'Amour*, tout en attendant que le naturisme nous donne autre chose que des essais.

Enfin deux livres de dialogues spirituels, *les Franches-Fileuses*, de Mme Manoël de Grandfort, et *Demi Grand Monde*, de M. Maurice Vaucaire. De ces dialogues spirituels, il paraît plusieurs volumes par semaine, mais décidément je n'aime que ceux de madame Jeanne Marni. Des deux livres que je viens de nommer, et qui sont agréables tous deux, lequel est le plus fade, lequel est le plus joli ? Je n'en sais rien, je suis mauvais juge. Je crois pourtant que, dans les trente dialogues de Mme de Grandfort, beaucoup ont de la grâce, et deux ou trois une vraie finesse.

Il me semble que, pour la production moyenne, le roman ou les nouvelles dialogués sont en train de détrôner le classique roman à la Tinseau ou à l'Ohnet. Nous y gagnerons certainement. Et en tout cas, nous ne pouvons rien y perdre.

LÉON BLUM

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JEAN BERNARD : **La Vie de Paris** (Lemerre).

M. Ch. Tardieu, rédacteur en chef de l'*Indépendance Belge*, cite,

en sa préface au livre de M. Jean Bernard, un joli mot de Victor Hugo : « Paris est le point sonore de l'Univers », qui convient toujours à la ville des camelots essorant jusqu'aux Finistères la rumeur des théâtres et des beuglants.

Cette sonorité parisienne, si forte d'être faite de tous les riens, l'auteur l'a voulu noter pour l'année 1898. C'est dire que l'école des clairons sur les fortifications y fausse — comme de juste. Ce sont des bruits de ministères qui s'écroulent, des aboiements nationalistes en *decrescendo*, des pétards de presse qui s'attardent, l'écœurement d'un soir de fête tricolore reporté par un cycliste rapide. D'une façon plus générale, ce livre a l'attrait d'une revue de fin d'année et les défauts du genre : les couplets et les fredons n'y manquent pas; M. Jean Bernard y tient agréablement le rôle de la commère guidant le provincial à travers les attractions, les curiosités, les faits-divers et les premières; chemin faisant, l'on cause — art, histoire et politique, — causeries d'école buissonnière, et que d'anecdotes bien épinglées!

Cela est encore trop frais, trop frêle et tout neuf : mais le livre vieillira; on pourra le relire, y retrouver des dates et des réminiscences. A distance, la vibration clinquante de Paris-Potin ne laisse pas que d'être agréable et triste.

ALESSANDRO D'ANCONA : **Federico Confalonieri** (Milan, Treves).

Le livre documenté que M. Alessandro d'Ancona a publié sur la vie de Federico Confalonieri mérite qu'on s'y arrête. Les situations fortes y abondent ; le pathétique y naît des faits ; une vertu dramatique et romanesque s'en dégage. L'entrevue du libéral Confalonieri avec l'absolutiste Metternich est un beau moment.

Le gentilhomme italien, arrêté à la suite des mouvements de 1821, et condamné à mort, a vu sa peine commuée par l'empereur en détention perpétuelle. Avant de partir pour le Spielberg, où il resta vingt ans, il reçoit la visite du prince de Metternich.

On a conduit Confalonieri à la maison de police dans une pièce nue, éclairée de nombreux flambeaux et meublée seulement de deux chaises et d'une table à thé. Le comte Sedlinsky, ministre de la police, annonce le chef du cabinet aulique. Le prince Clément de Metternich a connu Confalonieri à Paris au têmps des noces de Marie-Louise, il l'a revu en 1814 député de Lombardie près des rois alliés ; il commence courtoisement en disant qu'il ne vient pas en juge mais en homme politique. « Laissez-nous seuls, ordonne-t-il au ministre de la police, attendez dans la pièce à côté. »

Ce salon d'attente était une cuisine : le comte Sedlinsky y resta trois heures.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, dit le prince de Metternich à Confalonieri, mais si vous ne voulez parler que devant l'Empereur, je vous obtiendrai cette audience.

— D'où vient l'honneur que vous me faites ?

— Vous êtes aux yeux de la loi un criminel mort civilement à la

société, mais notre intérêt politique vous ressuscite pour un moment, écoutez-moi :

Désormais le monde, après de violentes secousses, a repris son équilibre. l'ordre ancien recommence. J'entends bien qu'on a pu se tromper de route, errer, mais désormais l'expérience est faite et la cause des rois n'est pas seulement la meilleure,— elle triomphe : persister dans des idées erronées qui n'ont plus aucune chance de succès serait une sottise évidente.

L'Empereur, désireux seulement du bien de l'Empire, vous demande d'y coopérer avec lui. Il vous a montré sa clémence en vous accordant la vie sauve, montrez-lui votre reconnaissance en lui envoyant un résumé de vos vues sur la situation actuelle.

— Quoi, l'Empereur après m'avoir fait condamner pour mes idées, pourrait penser que ces idées ont un côté intéressant?

— Ce n'est point cela. Dites-nous ce que vous savez.

— Je ne sais rien.

— Oh, nous ne vous demandons pas des accusations formelles ; le procès est clos ; la matière judiciaire ne nous regarde pas, nous, hommes politiques ; mais, pour la bonne conduite du gouvernement, par amour de la paix du peuple, il serait bon que nous pussions éclaircir certains points de l'histoire récente qui jusqu'ici nous échappent... Vous, comte, vous savez tout, vous pouvez porter la lumière sur ces points obscurs.

— Il ne faut point me mal juger, — je ne sais rien. Je professe sans doute des principes libéraux, mais je n'en ai pas voulu la réalisation par les moyens violents.

— Nous savons bien que nous ne devons pas vous confondre, vous et les vôtres, avec les démagogues, jacobins, révolutionnaires de métier; ceux-là, désormais, nous ne les craignons plus. Mais il est d'autres hommes et d'autres paroles dangereuses : une idée fort en faveur aujourd'hui, c'est le *patriotisme* ou la *philanthropie* — appelez la chose comme vous voudrez; — en fait ce patriotisme sépare la nation du souverain. Si vous partez de cette conception, je comprends qu'ayant en vue ce qui vous paraît être l'intérêt de la patrie, vous ne vous trouviez pas moralement coupable. Nous autres monarchistes de sentiment, nous ne séparons pas les idées de Dieu, Empereur et Patrie, et ne pouvons être fidèles à l'une que par le moyen des deux autres. Vos opinions sont dorées, séduisantes, plus dangereuses certes que les violences jacobines ; elles corrompent cette classe moyenne qui en tout temps aurait horreur des idées révolutionnaires : cette classe est le plus ferme soutien des Etats ; et quand les Etats se trouvent ainsi sourdement minés, vous rendez possibles les transformations les plus inattendues. Vos partisans sont maintenant nos seuls ennemis.

Confalonieri se taisait, satisfait de tant de clairvoyance. Le prince reprit :

— Vous avez cru faire votre éloge en parlant de vos idées modérées,

mais vous vous seriez nui davantage dans notre esprit, si vous nous aviez appris quelque chose que déjà nous n'eussions su.

— Je confesse que vos principes ne manquent pas de solidité, dit Confalonieri, et certes, si vous pouviez remonter le courant libéral, l'absolutisme offrirait aux gouvernements un terrain ferme : mais l'avenir ?

— L'avenir ne sera pas troublé de longtemps. Je ne crains pas de trop m'avancer en disant que dans quelques années l'Europe sera aussi tranquille que si elle n'avait jamais été troublée. Et c'est pour des chimères et des absurdités que vous sacrifieriez votre propre tranquillité, votre avenir, la joie de vos proches...

— Je puis avouer mes torts, mais je n'ai rien à ajouter.

Alors le prince de Metternich tira sa montre et se montra surpris que l'heure fût si avancée. Il était attendu dans un bal et se retira en diplomate.

Nous voilà loin des sentimentalités de Silvio Pellico et de l'emphase d'Andryane. Il faut savoir gré à M. Alessandro d'Ancona d'avoir composé son livre avec des documents exacts empruntés aux archives publiques et privées. La belle figure qu'il nous trace de Confalonieri éclaire ainsi d'un jour véritable l'époque si intéressante du carbonarisme et des conspirations lombardes.

VICTOR BARRUCAND

Cette même signature a été omise au bas d'une note concernant un livre de M. Emile Faguet (Rev. bl. *du 15 avril, p. 636*).

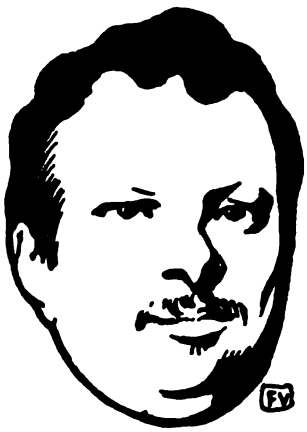
MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Tristan Bernard : *Mémoires d'un jeune homme rangé*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Ernest La Jeunesse : *L'Inimitable*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Luis d'Herdy : *Monsieur Antinoüs et Madame Sapho*, Girard. — Daniel Coppieters : *Les Empoisonneuses*, Paris-Bruxelles, Alfred Vromant. — Narcis Oller : *Le Rapiat* (traduit du catalan par Albert Savine), Barcelone, Juan Gili, et Paris, Nilsson, 2 fr. — Edouard Estaunié : *Le Ferment*, Perrin, 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *Le Poète et la Violée*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henry Rabusson : *Les Chimères de Marc Le Praistre*, Calmann Lévy, 3 fr. 50.

POÉSIE. — D. Caldine : *La Folle du logis*, Vanier, 2 fr. 50. — Léon Riotor : *Jeanne de Beauvais*, poème légendaire (titre dessiné par Frédéric Front), Ed. de la Revue des Beaux-Arts et des Lettres. — Henri Delisle : *Chansons dolentes et joyeuses* (1895-1899), Société d'éditions littéraires. — Lionel des Rieux : *Le Chœur des Muses*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Tristan Klingsor : *L'Escarpolette*, Mercure de France, 2 fr. — René d'Avril et Paul Briquel : *A eau l'eau. 8. Pluviôse.* — *Anthologie des Poètes italiens contemporains* (Texte italien et traduction française par E. Sansot-Orland, Roger Le Brun, F.-T. Marinetti et Céline Sansot, avec une préface et des notes bio-bibliographiques par Edward Sansot-Orland et Roger Le Brun), Ed. de l'Anthologie-Revue, 1 fr.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT



Notes sur Balzac

I

Homme de génie sans doute; mais doué de quel génie ? A l'heure de son centenaire, de cette affirmation nouvelle de sa gloire, il est permis, le juste tribut d'admiration payé, de se poser cette question.

Des poètes, posséda-t-il le haut génie elliptique ou éloquent à propos duquel les romantiques parlaient d'envol vers le ciel, de coup d'aile, d'enthousiasme frémissant, qu'un peu auparavant on taxait de délire divin, à propos duquel, plus récemment, on disait : concentration profonde de la pensée, vision synthétique des choses. Evidemment non, il n'a de Hugo et de ses pareils ni la splendeur oratoire, ni les apocalypses, ni les éclairs jaillissant au bout du vers, dans les méandres de la phrase. On objecte : il n'a pas fait de vers. Cela détruit-il qu'il n'a possédé dans ses ressources ni la sculpture verbale de Flaubert ni sa vision en larges fresques polychromes et vivantes ? Cherchez chez lui le mythe, c'est-à-dire la généralisation d'un fait humain poussé aux immobilités de la légende, la synthèse de deux êtres en une scène dramatique, une phrase frappée en médaille qui demeure, portrait d'un être, cela manque à son œuvre. Le génie poétique, encore une fois, non celui d'un Hugo ou d'un Baudelaire, mais d'un Chateaubriand ou d'un Flaubert lui fait défaut. On objectera encore : et ce *Lys dans la Vallée*, Cantique des Cantiques moderne. Cantique des Cantiques chrétien, vision sublime et extatique de l'amour en Dieu. Non, — livre trempé d'émotions diverses, où passent le souvenir du Cantique des Cantiques et des échos de belle mysticité chrétienne, livre de souvenirs, livre attendri, ému, rêveur, roman à pages de tendresse, mais non poème.

Alors cet incontestable génie est-il similaire de celui des prosateurs de son temps ? faut-il, pour le comparer, évoquer Stendhal, sec, précis, romanesque, invraisemblable presque de fond, avec une parfaite

sérénité, presque (si cela ne se contredisait trop, mais uniquement dans les termes) avec du terre à terre artistique? Y a-t-il un lien, entre le roman de Stendhal, qui fanfaronne la vérité de son ton simple et glacé et pourtant si contigu au roman d'aventures, et celui de Balzac? Peut-être un point. Tous deux sont plus troublés par l'extraordinaire et par le désir de la péripétie violente qu'ils ne le veulent paraître. Mais là s'arrête la ressemblance. Stendhal ignore les choses; Balzac les connaît. Stendhal ignore la nature; Balzac la traduit mal, mais il la sent. Stendhal ignore le milieu ou dédaigne de le traduire; la chambre, la rue, la maison, tout cela lui est égal; Balzac traduit un mobilier comme Gautier, mais dans un tout autre vocabulaire et dans une autre sensation, aussi bien. Le génie de Balzac est aussi différent de celui de Stendhal que de celui de Hugo.

Pourrait-on, certaines de ses ambitions le permettraient, le comparer à Michelet, qui a la documentation de l'historien et le lyrisme du poète, du poète en prose. Formule-t-il, en une seule incarnation, en un seul mode de livre, ce que les Goncourt ont voulu réaliser par deux gammes différentes d'ouvrages, les uns historiques, les autres romanesques, écrits tous deux du même système, documentation très poussée, composition très soignée, et, en sus, de l'écriture artiste? Non, car s'il a, romancier, plus d'exactitude parfois que les Goncourt, il leur est (entre autres immenses supériorités) bien supérieur quand il s'évade de l'observation; d'un autre côté, il n'a pas les clairvoyances historiques de Michelet. Non seulement rien de ce qu'il a prédit n'arrive, mais encore il est, en se plaçant à un point de vue élevé, par ses opinions, du mauvais bout. Il a des respects peu respectables pour de vieilles qualités, des noblesses, des aristocraties. Il est d'une philosophie banale qui l'amène à un catholicisme gouvernemental. Philosophiquement et politiquement, il n'a qu'une importance des plus légères. Il pense comme un député de la droite, comme un *introuvable* qui ferait quelques concessions. Et pourquoi? par conviction sans doute! mais d'où naît-elle? De profondes réflexions? peut-être pas. Balzac enrage de n'être pas noble, pourquoi? parce que cela l'eût mené à des jouissances personnelles de pouvoir, l'eût rapproché de gens dont il admirait l'audace élégante, de femmes dont la beauté, vraie ou fausse, rehaussée de titres et d'apparat et de manières hautaines, le séduisait par dessus tout. Alors est-ce un snob? Un peu, oui, si l'on peut être un snob avec du génie (puis il y a les nouvelles clairvoyantes où il joue avec les idoles de la veille, — contraste, telle *l'Interdiction*). Car le génie existe chez lui. Mais quelle forme sensible affecte-t-il? comment la délimiter? mais parbleu, dira-t-on par son génie spécial, par son génie à la Balzac; c'est justement cette part spéciale, cette essence particulière, cette idiosyncrasie qu'il faudrait étudier. Ce n'est pas de l'intuition de poète: c'en est peut-être une autre. D'accord. Mais ce n'est point là une qualité qu'il pousse jusqu'au génie. C'est alors son observation profonde, sa vue du monde? Eh non, puisqu'elle le mène à des idées rétrogrades et sans portée.

Il lui demeure un don de peindre les êtres. Oui, certes. Eh bien, voilà, il les observe, et il les peint : non pas tels qu'observés ; ils sont démesurés ; ils ont des musculatures trop fortes, elles ont des figures de keapsake parfois ou de traîtresses de mélodrame : c'est parce que ces figures sont haussées, grossies, toujours poussées à un relief presque exorbitant, décharnées souvent de tout un côté de leur être pour apparaître uniquement, en une volonté, en une qualité, en un vice. C'est dire que le génie de Balzac est fait d'observation et de grossissement. L'observation est de valeur inégale, puisque excellente pour certains individus, médiocre pour les généralités sociales. Le grossissement est permanent : il n'est pas lyrique, il n'est pas épique, il n'est pas non plus boursouflé. Il arrive, sur une matière qui n'est que bonne, à des effets de haute beauté.— Voilà où est la nuance du génie de Balzac. Un emportement à traduire des réalités, un grossissement des êtres qui, sans en créer des types généraux, leur donne une vie mouvementée, parfois furieuse. Un exemple : la cousine Bette ; dans un autre sens, le cousin Pons. Encore un exemple : Grandet ou Marsay : Marsay a un peu existé parce qu'on l'a imité, et si on l'imita ce fut beaucoup en ses aspects de capitan élégant, en ses allures de drame : un peu moins beau, cela confinerait parfois au roman-feuilleton. Donc, sur une observation réaliste incomplète, une intensité romantique qui a des tares. Ce qui fait la beauté de l'œuvre, c'est son mouvement, c'est le passage réitéré et toujours dramatique de ces figures à demi-vraies, à demi-chimériques. Y a-t-il à cela des exceptions, des contrastes ? Très certainement, parmi les comparses, parmi les petits rôles de sa Comédie Humaine ou de son Drame Humain : des femmes de province et des gens de loi traités avec la méticulosité d'un Clouet.

II

L'opinion générale, suivant en cela la théorie des balzaciens purs, date le génie de Balzac d'un peu après la *Physiologie du Mariage*, un beau jour qu'il embrassa d'un coup d'œil le plan de la Comédie-humaine. Le bloc est là : il commence à la *Physiologie du Mariage ;* il y a un dôme, un couronnement, les *Etudes philosophiques ;* cela finit par *le Député d'Arcis ;* cela eût fini par un tout autre livre, si Balzac avait vécu, eut pu clore son œuvre sur une série de nouveaux chefs-d'œuvre. Tout porte à croire qu'en effet l'œuvre se fût agrandie, augmentée, embellie. Mais avant *la Physiologie du Mariage*, Balzac avait publié : il y a là un groupe de livres fort oublié, fort dédaigné, méprisé un peu même. On les taxe de besognes de librairie : c'est bientôt dit ; on ne les lit pas : c'est bientôt fait. Il serait utile pourtant de s'en préoccuper, non pas pour les remettre en belle place (il n'est pas indifférent pourtant de savoir exactement ce qu'elles valent), mais pour tâcher d'y trouver quelques indices, quelques linéaments de ce que fut avant sa formation complète, avant son éclosion totale, le génie de Balzac. Il est impossible qu'un homme ne mette point dans

tout ce qu'il fait, même à la diable, même pour le libraire, un peu de son talent ; ce serait d'une singulière force de volonté de s'abstraire totalement d'un livre. Encore une fois, je ne songe pas à une réhabilitation littéraire de ces œuvres négligées. Je soutiens seulement que, bonnes ou mauvaises, elles sont du Balzac, elles tiennent à sa production, elles éclairent quelques points de l'œuvre qui a suivi ; et qu'on y voit jouer certaines des influences qui déterminèrent certains côtés de sa conception du monde et de sa machinerie littéraire, ce qui chez lui y attient.

Les moins importants à ce dernier point de vue, sont *la Dernière Fée*, *Jean-Louis*, *l'Israélite*, *l'Héritière de Birague*, *dom Gigadas* et *l'Excommunié;* les plus intéressants, *Jane la Pâle*, *le Vicaire des Ardennes*, *Argow le Pirate*.

La Dernière Fée est un conte bleu, un conte blanc, un conte de fée. Elle touche légèrement à une des conceptions futures de Balzac, la recherche de l'absolu, en ce sens qu'elle évoque, de façon passagère, et ce problème que s'est posé Claës, réussir à faire du diamant et cet autre problème qui se lève devant son entêtement scientifique : que deviendront les femmes et les enfants du rechercheur de l'absolu? Dans cet essai qui s'inspire des contes du XVIIIe siècle, avec un reflet de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, aucune des graves questions traitées dans *la Recherche de l'Absolu* n'est tragiquement présentée. Le chercheur a réussi, il a trouvé la pierre philosophale ; il est venu enterrer sa puissance et son amour de la recherche dans un village perdu. Il a la main pleine de trésors et de vérités, il est décidé à ne pas l'ouvrir sur le monde. Il a un fils, Abel, qu'il fera vivre dans une ignorance complète. A sa mort, ce fils qui ne sait rien, sinon qu'il avait un père magicien et que l'oiseau bleu et la fée des perles existent, vit en plein rêve, avec un vieux serviteur. Seule la puberté dérange ce rêve du chimiste d'avoir, autrement que par la science, au contraire par l'ignorance, créé un véritable Abel ; celui-ci aimerait une petite fille du village, si la fée des perles ne prenait la résolution de lui apparaître fréquemment, de l'enlever dans des châteaux de merveille et finalement de lui proposer de devenir son époux. Elle est forcée alors d'avouer qu'elle est simplement la duchesse de Sommerset ; on découvre dans le trésor des diamants artificiels légués par le chimiste qu'Abel est comte d'Osterwald. On s'explique les apparitions, le voyage au ciel, tout cela est de l'Anne Radcliffe aimable ; et, pour finir sentimentalement, il arrive qu'Abel se lasse de son bonheur, propose à la comtesse de venir vivre en une chaumière, ce à quoi elle se refuse : d'où, fêlure à leur bonheur. Enfin, Abel devenu fou est guéri grâce aux soins de la villageoise qu'il avait d'abord aimée, et il finira ses jours avec elle, dans la chaumière de son père, avec aussi le vieux domestique de son père, qui, pour préciser les idées de Balzac, se nomme Caliban. Lady Sommerset est la première en date de ces Anglaises qui, telle lady Dudley, sillonnent d'élégance, de prouesses et de chevauchées certaines œuvres de sa maturité.

Jean-Louis ne nous retiendrait que par une très amusante scène de folie où Jean-Louis, un charbonnier, qui par amour devient un héros et un des généraux de Lafayette, sent son cerveau s'égarer par désespoir de perdre celle qu'il aime, entre à l'Ecole de Médecine, soutient effrontément un bout de thèse, assomme les gens, grimpe sur les toits avec un chien fidèle, donne à une vieille femme l'impression qu'il est Saint Michel tenant en bride son cheval céleste (ce qui fait qu'un placard s'imprime, que du suisse de Notre-Dame, par l'évêque et le cardinal, le bruit s'en vient jusqu'à la reine qui en rit et le laisse retomber ainsi déprécié jusqu'à l'imprimeur qui annonce pour deux sous l'apparition de Saint Michel par ordre du roi, tandis que le clergé sonne de toutes ses cloches), descend des toits pour entrer à l'archevêché, bat et mord tout le monde et fait tel scandale qu'on bat le rappel, que les gardes-françaises refusent de marcher et que c'est presque l'aube de la Révolution et qu'on annonce la fin du monde, puis insurge des clubs, enlève des mariées, les abandonne pour de vieilles marchandes de gâteaux, transporte l'émeute au théâtre, revêt une robe de commissaire, et fait arrêter par la garde le vrai commissaire comme usurpateur, et ne se calme qu'au bout de dix pages de rabelaisienneries enragées, — si on n'y rencontrait, déjà mis en œuvre, un des principaux ressorts de Balzac, l'homme d'affaires, le clerc de procureur et d'avoué, qui, du coin sombre de son étude, préside aux tragiques ou comiques destinées des grandes familles. Le Courottin de *Jean-Louis* est le premier exemplaire du Cérizet des *Illusions Perdues* et figures similaires; c'est le premier essai de Balzac à peindre le puissant *chicanous*.

L'Israélite, *l'Héritière de Birague*, *Dom Gigadas* sont de purs romans historiques; l'influence de Walter Scott s'y laisse voir, influence qui ne durera pas, mais qui se manifeste très nette ; on voudra bien se rappeler que dans les *Illusions Perdues*, où se trouve le plus clair de ce que Balzac a écrit sur les gens de lettres et où, sous le nom de d'Arthez, il esquisse un peu d'autobiographie, il est question d'un renouveau à créer du roman historique, que d'Arthez s'en occupe, y pousse Lucien de Rubempré, qu'on y écrit un roman *l'Archer de Charles IX*, que d'Arthez en fait la préface. Il est très admissible, certain même, puisque ces trois romans existent, que Balzac a fort sérieusement pensé, et tout le mouvement romantique, auquel il appartenait alors, l'y poussait, à une résurrection du roman historique. Ces trois livres furent faits très sérieusement. Mais Balzac, grandi, devenu en art plus volontaire et plus personnel, abandonne ce plan premier de sa vie. C'est quand il se débarrassa tout à fait de l'amour de la défroque historique, et de ce picaresque assez facile, et du goût de la fausse reconstitution historique, qu'il entrevit toutes ses possibilités, et qu'il put tenter à sa façon le roman moderne. Certaines de ses études philosophiques demeurent sans doute le complément de travaux alors ébauchés ou simplement médités. *L'Excommunié*, *Dom Gigadas* et *l'Israélite*, nous expliquent la présence un peu erratique dans

la Comédie humaine de maître Cornélius, du livre sur *Catherine de Médicis*, etc... N'en demeura-t-il rien à Balzac, en sa technique générale? Cela contribua sans doute à lui donner le goût de la péripétie et du drame auquel souvent il sacrifia. Si ces trois romans n'offrent littérairement qu'un intérêt médiocre, au moins nous ouvrent-ils sur la jeunesse de Balzac et sur un moment de son esprit un jour intéressant.

Le Centenaire est une sombre et horrifique vision. La maison de Beringheld dont le représentant, au temps où Balzac fait vivre son roman, est un général du premier Empire, est protégée par un génie familier. Ce génie n'est autre qu'un ancêtre, qu'un vieux Beringheld qui fut un mage extraordinaire. Ce mage n'est point mort ; du fond de l'ombre, du Thibet ou il vit parfois, souverain de prêtres étranges au pouvoir merveilleux, il apparaît brusquement dans les gorges sauvages qui avoisinent le château de Beringheld, quand sa race peut avoir besoin de lui. Il se dresse brusquement auprès des rochers énormes, ses yeux sont étrangement lumineux. Quand la race de Beringheld menace de s'éteindre par la stérilité des femmes ou la stérilité des maris, il accourt et remédie. C'est ainsi qu'il est en réalité le vrai père du général Tullius-Beringheld. Chose singulière, cet immortel a peur de la foule et de ses colères ; il a peur surtout de la mort violente, contre laquelle il ne semble pas garanti. Il est immortel à la condition d'extraire du corps d'une jeune fille, un élixir puissant, qui lui donne des forces pour continuer sa vie séculaire. Son moyen, c'est de soigner les gens, de sauver de maladies graves, de maladies jugées incurables par les médecins, des pères ou des mères et, dès qu'il les a, selon sa promesse, guéries, d'attirer leurs fillettes dans des pièges, de les tuer et d'extraire d'elles l'élixir de vie. C'est au cours d'une de ces expériences que Tullius l'a rencontré. Ce génie protecteur rend d'immenses services à Tullius ; néanmoins la fiancée de Tullius, qui, par des raisons romanesques, ne lui a point décliné cette qualité, est sur le point de devenir sa victime. Tullius arrive à temps pour la sauver et s'enfuir en abandonnant le Centenaire, à qui il vient d'arracher sa victime, au fond des catacombes. Voilà un récit où se sent l'influence d'Anne Radcliffe et de cet étrange Robert Maturin, chez qui plus tard Balzac alla encore chercher les éléments de son *Melmoth*.

Mais voici deux romans qui nous donneront sur la genèse de l'esprit de Balzac des documents plus intéressants, parce que le type traité par eux, survit dans l'œuvre, avec une modification de nom et un grandissement, il est vrai, qui lui donnent seulement son véritable aspect. La figure du roman d'aventures devient, dans les œuvres suivantes, une figure dramatique, contestable, mais grandiose, chimérique, mais vivante, et, rapprochement singulier, c'est dans les *Illusions Perdues*, ce roman auquel Balzac a mêlé des souvenirs de sa jeunesse, qu'il apparaît. Dans l'œuvre définitive c'est Vautrin, dans les œuvres de jeunesse, c'est Argow le Pirate.

Argow le Pirate sillonne de ses méfaits *le Vicaire des Ardennes*. Matelot, il se révolte et devient corsaire : enrichi, il devient une sorte de redoutable banquier ; par la puissance de l'or, il fait nommer des préfets, rêve d'épouser la fille d'un amiral qu'il croit bien avoir assassiné ; il échoue dans la plupart de ses entreprises : c'est un pirate à l'âme simplement violente et aux gloutons appétits de puissance et de bonheur. Dans le roman qui porte son nom, ce tigre est vaincu par l'amour, ce lion a les ongles rognés par une petite parisienne, il devient très véritablement un ange, un homme édifiant : lorsque, arrêté en pleine lune de miel pour purger les méfaits de sa vie d'Argow (il est devenu M. de Durantal), il est en prison, il édifie tous ceux qui l'approchent, il convertit les méchants (notons au passage qu'Argow est pris sur la dénonciation d'une vieille fille tout analogue à la Michonnet du *Père Goriot*) ; il meurt sur l'échafaud comme un confesseur, entouré de la pitié de tous. Mais, pour que la belle aventure, l'histoire de pirates, ne se perde pas tout à fait, un de ses lieutenants, son fidèle ami Vernyet, le venge d'une façon héroïque, dramatique, renouvelée, incessante jusqu'à ce qu'enfin l'effort militaire triomphe de cet outlaw récalcitrant.

Nous retrouverons cette hantise du pirate, de l'écumeur de mer (issu du roman américain de Cooper, mais aussi de toutes les légendes racontées en France sur la course, le roman maritime fut à la mode) dans cette œuvre bizarre, *la Femme de trente ans*, qui commence en drame psychologique fin, habile, mesuré, pour finir en gros roman à effet de mélodrame. *La Femme de trente ans* n'est pourtant pas une œuvre de jeunesse. Certes, il y a de fortes différences entre Argow et Vautrin : Vautrin ne devient pas un saint, mais un policier ; il se dévoue pourtant, mais non plus comme Argow, en s'agenouillant aux pieds d'une madone, mais d'une façon un peu plus bagne, plus d'accord avec sa chronique antérieure.

La question pour Balzac s'est déplacée ; dans ses œuvres de jeunesse, il cherchait en Argow un effet d'étrangeté, puis un effet de pitié, le même, infiniment moins intéressant et ample, que celui que Hugo réalise en Jean Valjean ; dans Vautrin, il a voulu créer un type, une figure, un de ces fantômes puissants et divers dont il voulut de son imagination peupler Paris (voir Ferragus et Peyrade et Gobseck) ; il a songé à rivaliser avec le type du Satan, celui de Maturin ou celui de Gœthe. Qu'on n'oublie pas, si on m'objecte l'affection de Vautrin pour Rubempré, d'abord dans l'ordre des faits qu'il y a auparavant, dans l'histoire de Vautrin, le Corse ; et qu'on pense que le Satan des romantiques français est toujours châtié, puni, parce que, et en cela, qu'il aime quelqu'un ou quelque chose, et que, fondamentalement, il ne peut aimer, ne doit aimer, par définition ne peut réussir à aimer, ou à être heureux en ses volontés affectives.

De plus, dans la conception de ces Satans, une idée hante Balzac, ou plutôt un souvenir : c'est celui des deux amis de *Venise sauvée* : que de fois il évoque le souvenir de Jaffier ! et ceci explique aussi

l'affection de Vernyct pour Argow, et d'une autre façon celle de Vautrin pour Rubempré. Encore une fois, le souffle shakespearien se fait sentir dans l'œuvre de Balzac.

Arrêtons-nous un instant à *Jane la Pâle*. Jane est une anglaise frêle et blonde, très différente d'une lady Dudley, assez semblable, avec les contrastes nécessaires, au lord Grenville de *la Femme de trente ans*. Le roman est loin d'être sans intérêt ; c'est le meilleur de ces romans de jeunesse ; il pourrait presque figurer honorablement dans la Comédie Humaine. On n'aurait point tort de le lire, mais nous voulons seulement ici indiquer une autre source du roman de Balzac, non pas une source littéraire, mais plutôt une adaptation de souvenirs d'enfance. Voici en Jane la Pâle et lord Grenville (il y en a d'autres), un souvenir très net d'Anglais pris par le blocus continental, internés en France, certains à Tours, sa patrie, que Balzac vit enfant, et dont il se souvint plus tard, avec une vision presque attendrie, et sans doute pour lui inséparable de tous ces coins de province qu'en tant de pages de la Comédie Humaine, il semble découvrir et qu'en réalité il écrit de souvenir.

III

Nous avons voulu établir que Balzac, à ses débuts, fut un romantique, qu'il subit les influences de Walter Scott, de Bernardin de St-Pierre, de Rousseau, et celle de Shakespeare. Son effort, pour arriver au génie, fut de se dégager de ces influences, de chasser de lui des éléments étrangers à sa nature, et qu'il ne parvenait pas à s'assimiler. Pourtant, comme nous l'avons montré, ces éléments réapparaissent dans certains de ses meilleurs romans de la maturité. De plus, on peut prétendre que, tout en ayant la volonté d'être un peintre exact des mœurs, il n'y parvient que partiellement, et que ses personnages gardent presque toujours un coin de romantisme.

Parmi ceux qu'il paraît, le plus évidemment, emprunter à la vie moderne, certains portent la trace d'une hantise des types classiques et romantiques tout à la fois de l'humanité. Marsay, La Palférine, de Trailles, malgré un costume tout moderne, et une attention profonde à les encadrer de détails tout actuels, attention poussée à noter leur jargon, sont des succédanés de Don Juan. Valentin, de *la Peau de Chagrin*, c'est Prométhée, c'est aussi un peu Hamlet, traités à la mode du temps. Ce père du roman moderne, celui que revendiquent les naturalistes n'avaient certes pas leur vision.

Est-ce à dire que Balzac sorte diminué, d'un examen précis ; nous ne le croyons pas. S'il ne peut demeurer, même à une vision superficielle, juste le type d'écrivain que ses disciples ont rêvé d'après quelques nouvelles et quelques pages de lui, il n'y perd nullement en intérêt. C'est bien le romancier, au cerveau trouble et fumeux, braqué sur un sujet par une anecdote, commençant parfois à la légère, engagé dans son sujet, et alors y apportant à pleines mains toutes les

richesses corollaires. Il a, de ses frères romantiques, l'hallucination sur place et le désir du grandiose ; pour quelques figures qu'il a voulu vraies et que cela fausse, cela augmente le relief des autres. Il est intéressant à se figurer, bouillonnant d'idées, pas bien soucieux de les contrôler, encore moins de s'y appesantir, encore moins d'y croire tout à fait. Il se figure des Balzac, des Balzac riches, amoureux, puissants, don juanesques, et il écrit leur histoire en la compliquant un peu ; il l'écrit parce qu'il y croit, et que ces différents Balzacs dont il est l'historiographe lui sont apparus vrais une minute.

Son génie se compose d'un don à la fois puissant et incomplet de poète, d'un don de clairvoyance souvent oblitérée, d'une curiosité qui le porte vers tous les sujets, avec une sorte de fébrilité qui lui interdit d'en prendre une connaissance complète ; et, de ce mélange défectueux d'aptitudes, avec ces dons qui lui donnent de soudains éclairs suivis de *blocages* subits, il fait du génie, de même qu'avec de l'observation incomplète et de la vérité tordue pour les besoins de sa cause, il fait de la vie. Sa vérité, c'est une chimère à tête humaine ; mieux, c'est une personne qui, en tout, extérieurement est semblable à ceux de la vie ordinaire, aux passants, un homme habillé comme tout le monde, agissant comme tout le monde ; il n'attire pas l'attention : tout à coup on est frappé du regard fixe de deux yeux étranges, profonds, extatiques, rêveurs, colères, souriants, de deux yeux d'ailleurs ; on regarde davantage cet homme habillé comme tout le monde, et l'on voit qu'il est, par tous ses traits et tous ses mouvements, non pas d'une beauté absolue, mais d'une idiosyncrasie absolue. Or, ce don de personnalité entière, même s'il ne donne pas toujours à l'écrivain le don de créer toutes ses figures complètement originales, c'est une des caractéristiques, c'est la caractéristique la plus certaine du génie, et ce signe brille sur l'œuvre de Balzac.

GUSTAVE KAHN

FV

Dix gouttes d'éther

Germaine Nonette avait écrit à Georges Caprice :

Viens, je t'en supplie. Mon cœur est prêt à s'arrêter. Je ne me soutiens qu'à force de patience. Ma pensée renoncerait une minute que cela en serait fait.

C'est toi, mon ami, mon *suffisant* ami, dont la présence me manque pour tourner l'œil. Rappelle-toi, je t'ai prévenu, je t'ai annoncé que je mourrai dans un baiser. Apporte-le-moi ce baiser libérateur qui dissipera mon âme, cette âme où ton image mettait une paix adorable et silencieuse. Nulle pierre ne troublait ce lac d'amour, où se reflétaient des colonnettes doriques, entourées de tubéreuses, et le décor d'un pays de ruines abandonnées ! Tu me créais des loisirs où ma désolation touchait le sacrilège, me navrait de consentement.

Tu as porté ta main sur ma poitrine et tu l'as fait battre à se rompre ! J'ai embrassé sur tes doigts le signe de ma perte. Tu m'as empoisonnée de bonheur, Il est trop tard. Je brûle partout. Arrive.

Je ne t'aime plus... je t'aimerai moins.

GERMAINE

Elle ne se levait plus. Le présage de la mort n'avait terni ni la blancheur de son front ni ses yeux humides de bonté. Son visage exprimait, encore mieux qu'autrefois, une inaltérable sérénité.

La beauté émane davantage de l'ombre des lignes que des lignes mêmes. Collée sur les faces comme un second masque, elle empêche d'apercevoir le premier. Cette projection extérieure de soi, ce don de figurer au dehors ses sentiments est le propre des personnes qui ne se savent pas vivre réellement.

Germaine Nonette, minée par un mal épouvantable, en surface avait conservé les apparences du bonheur. Sa maigreur s'expliquait par les excès d'une amante surmenée. Ses lèvres respiraient la passion. Elle eût été désirable pour un encyclopédiste, incliné à chiffonner des papiers à filigrane estimé, à déchiffrer des parchemins inédits. Le grain de sa peau laissait une impression de vieille étoffe, plus soyeuse d'être fanée, qui avait habillé des souffrances indicibles.

Elle avait essayé de prier. Marmottant du bout des lèvres ses oraisons, elle n'avait pas continué. Prier sans conviction la détournait de son salut. Elle préféra envisager l'au-delà avec ses faiblesses préférées, avec tendresse et avec doute.

« Mon Dieu, récitait-elle, vous m'accepterez dans votre sein. J'ai failli à vos commandements par tiédeur. J'ai compris que mes vices me nuiraient moins auprès de vous que de méchantes vertus. Je n'ai cessé de croire à vous, je n'ai cessé de croire à la pitié comique de nos efforts, j'ai travaillé à votre gloire ; je vous ai offert le martyre de mon cœur. Que vouliez-vous de plus ? »

Sa coquetterie ne s'était pas influencée de l'approche brutale de la

mort. Si près de disparaître dans la terre, elle attachait de l'importance à des rubans, à sa coiffure, à ses ongles. Elle souriait de cette légèreté irrésistible.

Mourir en été ! Si elle avait dû mourir en hiver, elle aurait eu peur du froid, de la neige, des vents glacés. Mais quoi, en cette saison, elle ne gèlerait pas dans son cercueil ! Au Père-Lachaise, à dix mètres de profondeur, les nuits, elle ne tremblerait pas de solitude, d'effroi. Elle serait dévorée de vers, elle ne se plaindrait pas de l'inclémence de la mise en scène.

Mourir au soleil, quelle joie ! Cesser de respirer dans un rayon chaud et brillant, elle ne s'en apercevrait pas. Etre entourée en ce moment de l'insouciance de la nature en fête, cela l'enchanterait. Son souffle partirait dans la tristesse des fleurs cueillies et il n'y aurait pas de changement. Elles étaient répandues à profusion, les fleurs, dans sa chambre comme sur un autel, à la Fête-Dieu, roses rouges éblouissantes et poivrées, œillets bariolés à goût de fraîcheur, lauriers-roses narcotiques. Les lilas blancs et les violettes exhalaient des vapeurs qui piquaient les yeux ainsi que des sels anglais.

Son nécessaire de toilette en bois d'if, orné d'aciers, était placé à son chevet. Elle y prenait des ustensiles en nacre et se fardait.

Un paravent à monture en étoffe de soie bleue encadrée de baguettes dorées séparait dans un coin les objets de première nécessité. Il comprenait cinq feuilles de tapisserie de Beauvais à sujets de pastorale d'après Oudry.

Nez-Mouillé, aux pieds de sa maîtresse, sur le lit, grattait ses puces ; il tournait en rond après sa queue qui le démangeait et qu'il n'arrivait pas à saisir. Enfin il posa une patte dessus. Elle était serrée dans une faveur mauve qu'il déchiqueta.

Germaine tomba en syncope. Elle fut réveillée par les baisers de Georges Caprice.

« Ce Nez-Mouillé, fit-elle, qui mange les faveurs que j'avais accrochées à sa queue ! L'indigne personnage, il pèche par où je l'honorais ! Il se méprise dans l'appendice le plus drôlement sot, repère de sa vivacité et de son intelligence.

— Nez-Mouillé, il faudrait le mettre à la fourrière, répondit Georges Caprice. Il nous importune avec ses arrogances de petite maîtresse. Cette bête-là profite de sa cocasserie pour se faire bichonner, d'un coup de pied il sauterait par la fenêtre. Veux-tu ? Pendant que nous sommes en train, nous nous paierons cette cruauté pour nous amorcer. »

Germaine fut tentée de répondre oui. Elle regrettait sa tristesse que Nez-Mouillé avait dissipée. L'instant de sa mort semblait devoir manquer de grandeur. S'en irait-elle en eau de boudin !

Georges Caprice remit la situation au point, en représentant la gravité des incidents. Il ne mâcha pas ses mots. « Germaine, s'écria-t-il, tu m'as convié pour que je baisse tes paupières sur tes yeux de-

venus inertes et flous. Je t'approuverais, si tu n'affadissais pas notre dernier entretien par des diversions sangrenues. Nez-mouillé, je le mangerai en civet et le derrière en terrine avec des truffes et de la pistache. Il n'y perdra pas. Ne t'inquiète pas de lui.

— Apporte-moi un coffret qui se trouve sur la cheminée, lui dit-elle. »

Elle en tira une bague où une opale était montée. « Je te la donne, fit-elle, en la lui passant à l'auriculaire de la main gauche. Tu ne la quitteras pas. Tu te feras inhumer avec. Quelquefois tu l'embrasseras. Elle te portera malheur, comme elle me l'a porté, afin que tu t'exerces à souffrir avec acharnement. Ta Germaine Nonette te conseillera dans le reflet funeste de cette pierre ! »

Comment la sauver ? S'il avait pu la défendre contre le destin par le respect dont il l'entourait, elle n'aurait pas expiré.

Il s'accroupit sur la descente de lit en peau de puma. La fenêtre était ouverte à moitié. Des voitures à grelots passaient au grand trop sur le pavé de bois. Des marchandes de caramels et de coco stationnaient sur la chaussée. Les sergents de ville, en pantalon de coutil, s'épongeaient le front, adossés à des réverbères. Au pied d'un arbre des gamins jouaient aux billes.

« Je me tais, s'exclama Georges Caprice ! Tu meurs. Regarde la bonhomie des artisans et des enfants qui se prélassent dans le murmure de leurs petites ambitions. Leur affabilité avec les murs et les vespasiennes, où ils écrivent des inscriptions rabelaisiennes, ne charme pas, parce que tu soupires à te pâmer.

— Tant mieux, répondit-elle. La compassion populaire me minait. L'abandon où je suis reléguée m'apitoie, me séduit de la nostalgie d'une douceur indivise, la douceur de l'inconscience. »

Vagabondage au seuil de la tombe !

Elle l'attira dans ses bras. Ses lèvres lui firent une marque sur le cou, une autre derrière l'oreille. Une fringale de caresses la dévorait. Faible femme, elle sautillait de nervosité. Insensible par ses organes déjà mortifiés, elle était concentrée dans un esprit impudique, *ultima moriens* de son sexe. La pourriture prochaine de son corps lui conseillait un dernier sursaut de pourriture morale. Sa retenue de naguère devant des considérants hygiéniques s'était envolée. Celui qu'elle avait aimé et qu'elle aimait l'échauffait de l'instillation de sa salive sur sa conjonctive.

Elle regrettait si peu la sensualité désordonnée qui, en résumé, avait été l'élément principal de son savoir, que, à deux doigts de sa fin, elle y attachait encore une importance capitale.

Vous aurez beau dire, malgré les assertions concluant à l'hégémonie de la pensée dans les actes attentifs, la dernière secousse, le dernier soupir et par conséquent la sincérité vraie se rapportent à des frénésies et à des déliquescences.

Georges Caprice ne s'attarda pas à un désespoir injurieux pour sa

maîtresse. De la sentimentalité eût été peine perdue. Il s'empressa de se glisser à ses côtés dans le plus simple appareil. La conversation prit alors un ton grave et cadencé, s'éleva à une hauteur difficilement accessible dans les discours. Drame en miniature, aussi palpitant que les causes célèbres, où l'on voit lutter des forces antagonistes jusqu'à ce qu'elles s'épuisent mutuellement.

Amour et mort, les deux réflexes essentiels de la vie, ceux qui éprouvent notre sensibilité de la façon la plus violente et la plus raide.

Un orage éclata, un de ces orages de juin qui balaient seulement les poussières, trompent les Parisiens sur leur colère factice. Arrosage municipal qui prête à des jurons, divertissement puéril. Les fleurs de la chambre de Germaine s'ouvrirent, mouillées en perspective ; elles sentirent le havane. Le soleil reparut. Les voix montèrent de la rue en claires onomatopées. Les maisons dégouttaient, ruisselantes et neuves. Une nouvelle journée recommençait, au milieu de cette après-midi, avec cette éclaircie.

Transfigurée par l'outrage qu'elle avait subi et recherché, les joues allumées, Germaine Nonette ne bougeait pas de son bien-être. La tête nimbée du scintillement de ses cheveux, enfoncée dans l'oreiller de crin, elle pesait de tout son poids sur ses matelas, immobile et lourde de convoitise satisfaite, incapable de la moindre intention. Les bras étaient allongés le long de son corps et les mains blanches aux doigts infléchis et fuselés dépassaient les broderies de la chemise, cire transparente d'usure.

Comme elle était suffoquée d'intelligence ! Elle poussait des vagissements d'enfant. Sa meurtrissure lui coupait les reins en deux, lui cuisait avec délices. Elle se frottait contre ses draps ainsi que contre une brosse.

Georges Caprice se préparait à s'en aller. Germaine ne mourrait pas encore cette fois-ci. Il maugréait d'avoir été dérangé inutilement. Puisque ce n'était qu'une question d'heures, autant qu'il n'y eût pas de sursis. Sa peine s'émousserait, s'il s'impatientait à croquer le marmot. Il ne la pleurerait pas avec des larmes aussi grosses.

Il l'aimait, il l'avait aimé avec toute la grâce de son esprit. Il ne lui avait concédé aucune bassesse. Constamment il l'avait comprise avec originalité, l'avait saisie de surprise. Elle s'était perdue en conjectures, sans se fatiguer de ses exhortations amoureuses. Leur vie commune avait été un flirt après la possession et pendant.

Néanmoins il en était saturé. La mort de Germaine était décidée pour qu'il ne faillît pas à l'engagement de la sevrer de compliments. Si un fils leur était né, peut-être l'aurait-il sauvée par l'émulation de l'orgueil maternel ! La douleur constituant la principale raison de l'existence, Germaine était condamnée, qui ne se lamentait pas assez de sa chance.

« Tue-moi, s'écria-t-elle, percevant la situation avec exactitude. Je n'étouffe pas assez vite. Que je persiste à gémir et notre passion sonnera faux ! Mets-moi ce mouchoir dans la gorge jusqu'à ce que je me convulse d'asphyxie. J'écrirai sur un papier que je me suis suicidée. Tu ne seras pas inquiété. Le crime plutôt que de réfléchir avec sécheresse ! L'infamie plutôt qu'une mort aride ! »

Georges Caprice se refusa à exécuter ce plan. Les pouces dans les entournures de son gilet, il dévia la thèse sur les tisanes et les épithèmes.

Il alluma les chandelles. Des moustiques se ruèrent autour. Elle demanda de l'éther ; il lui en versa dix gouttes sur un morceau de sucre qu'elle avala. Lui-même en fit fondre un pareil dans sa bouche.

Une mouche se posa sur le nez de Germaine, se promena sur le bord de ses narines. Elle ne la chassa pas. Une autre erra tranquillement sur ses lèvres. Ses yeux demeuraient figés au plafond.

Georges Caprice n'en crut pas ses sens. Il se précipita vers elle. Elle ne respirait plus...

Il tomba à genoux comme une masse.

Il se releva brusquement, la palpa. Toute chaude encore, elle ne réagissait plus. Il la couvrit de baisers. Quoi ! Sa poitrine se gonfla, elle émit un sanglot : « Mon aimé » ! murmura-t-elle. Un spasme la jeta de côté et, vomissant de l'écume, elle expira.

Une odeur nauséabonde se répandit bientôt. Georges Caprice, abruti, remonta sa montre à l'envers, la cassa. Il mangea des pains à cacheter.

On le trouva dormant aux pieds de sa maîtresse, bouche bée.

Nez-Mouillé lui avait arrosé le front.

« Nous n'irons plus au bois... », chantait une ronde d'enfants devant la statue de Lamartine.

EUGÈNE VERNON

La Crise commerciale du Royaume-Uni

L'Angleterre est en proie, depuis quelques années, à une dépression économique qui n'est pas l'un des phénomènes les moins significatifs de notre époque; ses échanges avec l'ensemble du monde civilisé se sont restreints; la marge entre ses importations et ses exportations s'est progressivement élargie au détriment de ces dernières. Le Royaume-Uni est menacé dans sa prépondérance, — et déjà gravement atteint, — par la poussée de l'Union Américaine et de l'Allemagne : pour la première fois les Etats-Unis lui ont, en 1898, disputé la prééminence sur les marchés extérieurs. Ainsi la marche fatale et en quelque sorte le développement organique des choses mine, ébrèche, emporte les situations les mieux acquises et les plus anciennement enracinées.

Par un contraste saisissant, à l'heure même où la Grande-Bretagne subissait des défaites commerciales dans les contrées qui lui étaient de longue date et comme naturellement inféodées, elle portait son expansion territoriale en tous sens. Au fur et à mesure que se restreignaient ses sorties, son empire exotique s'arrondissait, s'étendait, prenait des accroissements inouïs. Elle perdait quelques centaines de millions sur ses ventes, et ses possessions nouvelles couvraient des centaines de milliers de kilomètres carrés. La création de l'Afrique occidentale anglaise et la pénétration de la boucle du Niger, les raids prodigieux de Cecil Rhodes vers le lac Tanganika, l'occupation de l'Ouganda, du Soudan égyptien et, sur le continent d'Asie, la formation d'une sphère d'action britannique le long du littoral chinois, sont des faits essentiellement récents, contemporains de la crise même que nous signalons et que nous allons étudier en ses détails et en ses multiples raisons.

Mais, s'il y a contraste entre cette réduction des échanges et cette extension territoriale, il n'y a point contradiction. L'une est née de l'autre : elle en est la revanche, peut-être le palliatif, en tous cas la conséquence directe et, si l'on considère l'un des principes fondamentaux de l'organisation contemporaine, l'effet logique. Aucun pays ne présente au même degré l'illustration de cette doctrine que nous essaierons de justifier au cours de cette étude par d'abondants exemples : subordination des systèmes et des événements politiques aux faits d'économie.

Si l'Angleterre a cherché au dehors des terres à conquérir, à annexer, ce n'a point été pour la vaine gloriole d'y arborer son drapeau ou de teinter à ses couleurs quelque bande supplémentaire de la carte

du monde. Elle est infiniment plus pratique et réaliste. Elle n'a colonisé, occupé des points stratégiques, violé des Hinterlands que pour remplacer par des débouchés nouveaux ceux qui s'étaient soustraits à son influence et livrés à ses concurrents. Alors qu'en France, en Italie, la poussée exotique s'explique en partie par la culture intensive du militarisme et par l'intoxication chauvine, elle ne saurait se ramener outre-Manche à des sentiments belliqueux ou à une aspiration morale frelatée. Elle n'a d'autre origine que les besoins économiques de pays, ou plutôt de sa classe dirigeante, qui fonde sa domination sociale sur sa prospérité industrielle, et dont le procédé de gouvernement se résumerait assez justement en cette courte expression : maintien des hauts salaires.

Ce principe admis — et il triomphe, à cette heure, dans toutes les contrées où s'épanouit la civilisation de la féodalité patronale — la politique de l'Angleterre se déroule, devant nous, comme une déduction géométrique admirablement conduite. L'expansion coloniale indéfinie est le programme des « Jingoes », et ce programme bien connu porte le nom d'impérialisme. Cet impérialisme suppose à la base l'organisation — économique surtout — de toutes les terres de langue et de tutelle ou de possession britanniques. Cette organisation ne peut-être qu'unitaire au moins dans ses grandes lignes, et sous le rapport douanier, tout en maintenant les autonomies locales chères à la race : la fédération anglo-saxonne, dont Chamberlain est l'apôtre, et que tous les partis d'outre-Manche — ou peut s'en faut — regardent comme légitime et inévitable, est la résultante de ces deux courants distincts. Enfin les grandes puissances résistant plus ou moins ostensiblement à cette majestueuse et redoutable poussée d'une énorme masse d'hommes, et leur concurrence s'exerçant dans le domaine des annexions en Afrique et en Asie, la politique du Royaume-Uni est devenue de plus en plus inquiète, saccadée, agressive. Fachoda n'est qu'un produit, tout comme l'attentat du Transvaal en 1895. Il vaut toujours mieux connaître les raisons profondes des événements. Pour venger la diminution de ses échanges, l'Angleterre fera peut-être quelque jour la guerre. A première vue la corrélation des deux phénomènes n'est pas manifeste ; entre les deux, insérez les appréhensions de l'aristocratie industrielle d'outre-Manche, et vous aurez la filiation de faits peut-être la plus intéressante de notre époque. L'Angleterre est à coup sûr le miroir où se reflètent le mieux et où se synthétisent le plus exactement tous les événements moraux, sociaux, économiques de cette fin du XIXe siècle.

C'est depuis relativement peu de temps que la notion d'une crise commerciale croissante a pénétré dans les milieux officiels de Londres. Jusque vers 1894 ou 1895, l'attention des ministres de la Reine n'avait été spécialement attirée ni sur la dépression des ventes, ni sur l'acuité de la concurrence étrangère. Une première investigation ordonnée en 1885 par le Board of Trade sur les conditions des échanges extérieurs,

avait passé presque inaperçue. Seuls quelques spécialistes étudiaient avec soin la grande révolution économique qui se produisait dans le monde civilisé et surtout sur ses confins. Depuis trois ou quatre ans au contraire, l'analyse des statistiques des exportations est devenue la grande affaire de la bourgeoisie britannique; elle les consulte anxieusement, mois par mois, dans les recueils de l'administration, dans les rapports consulaires — comme le thermomètre de sa vitalité.

Le premier soin de Chamberlain — qui est l'incarnation même de cette aristocratie de l'usine et du cargo boat, et qui doit toute sa puissance à cette aptitude éminente — le premier soin de Chamberlain, lors de son arrivée au pouvoir, fut de provoquer une enquête minutieuse sur la situation économique du pays. Il eut le mérite de ne pas masquer la vérité; les consuls furent invités à ne point céler les défauts de la fabrication anglaise, ni les errements des négociants de la Cité. On peut lire dans les très nombreux fascicules bleus que publie le Board of Trade, sous le nom d'Annual-series et à un prix des plus modiques, des études fort dignes d'intérêt sur l'état de tous les marchés du monde, et sur la part proportionnelle de l'Angleterre et de ses rivaux aux divers mouvements du commerce général.

Nous avons parcouru les plus récentes de ces brochures, et nous en avons extrait d'abondantes indications : nous ne saurions reproduire ici — et nos lecteurs nous en sauront gré — tous les chiffres recueillis, mais nous en ferons implicitement état au cours de nos développements successifs. Ces Annuale-series ont rendu service au producteur d'outre-Manche : par elles, il a appris que si le spectre dressé par Williams en son ouvrage retentissant, *Fait en Allemagne*, n'était pas imaginaire, et que si l'Empire germanique inondait l'Orient, l'Europe et l'Amérique de ses marchandises, la Grande-Bretagne avait d'autres adversaires à redouter. Les pays neufs du monde asiatique, l'Inde et le Japon, puis les fabrications locales de la Russie, du Mexique, du Canada, ont pris — dans ses classements comme dans ses préoccupations — leurs rangs légitimes. Au regard de la France tenue dans l'ignorance par ses hommes dirigeants, et systématiquement dupée par les tenants du mélinisme, l'Angleterre a du moins en sa possession tous les éléments d'appréciation : on ne lui dissimule ni sa décadence, ni les causes de cette crise, ni les périls de l'avenir.

Le commerce total du Royaume-Uni montait en 1889 à 18 743 millions, en 1897 à 18 798. Il accuserait donc, dans la période envisagée, une augmentation de 55 millions : nous verrons plus loin que de ce chiffre global on ne saurait tirer une conclusion optimiste, car les importations et les exportations sont loin d'y avoir gardé leurs relations numériques. Mais si l'on compare ce mouvement des échanges britanniques au mouvement des autres pays qui tiennent une place éminente sur la liste des grandes contrées de production et de trafic, la confrontation est en elle-même assez suggestive.

Dans le laps de temps considéré, l'Allemagne a passé en effet de 8 835 millions à 1 0249 (+ 1 414).

La Belgique de 3 014 à 3 162 (+ 148).

Les Pays-Bas de 4 873 à 6 250 (+ 1 377).

La Russie de 4 751 à 5 113 (+ 362).

La Suisse de 1 601 à 1 727 (+ 126).

Le Canada de 994 à 1 218 (+ 224).

Les Etats-Unis de 7 623 à 9 433 (+ 1 810).

La Chine de 1 139 à 2 011 (+ 872).

L'Inde de 4 592 à 4 996 (+ 404).

Le Japon de 729 à 2 052 (+ 1 323).

On comprendra aisément que nous n'ayons pas voulu faire figurer la France sur ce tableau. Une seule observation résumera la portée de cette statistique. En 1889, le Royaume-Uni l'emportait sur l'Allemagne et sur l'Amérique groupées de près de 2 milliards et demi ; en 1897, il leur était inférieur de près d'un milliard, et les résultats de 1898 — que nous n'avons pas voulu prendre, car ils n'étaient pas encore définitifs à l'heure où nous écrivions, seraient encore plus accablants pour la vieille métropole commerciale de l'Europe.

Mais ces chiffres globaux n'ont, nous l'avons dit, qu'une valeur restreinte : il convient de les réduire à leurs éléments essentiels ; sans tenir grand compte de la doctrine de la balance commerciale — qui est, au fond, absurde, et que les économistes de toute école ont abandonnée, — il faut pourtant bien étudier séparément les entrées et les sorties.

Or, en 1889 les exportations (1) atteignaient la somme de 6 277 sur un ensemble d'échanges de 18 743 millions ; en 1897 leur part n'était plus que de 5 855 sur 18 798. L'excédent des importations s'était élevé (sur le total des ventes (2) de 3 009 millions à 4 043. Nous n'avons point au surplus l'intention d'attribuer à cet accroissement des achats une signification particulière. Tenons-nous-en à l'examen des sorties.

Les exportations (3) du Royaume-Uni présentent pour la dernière période décennale les chiffres suivants (nous donnons celui de 1898 sous toutes réserves et uniquement pour bien marquer la suite de la décadence).

TABLEAU (EN MILLIONS)

1889	6 277
1890	6 645
1891	6 234
1892	5 710
1893	5 505
1894	5 447

(1) Il ne s'agit ici que des exportations proprement dites — et non des réexportations.

(2) Avec les réexportations.

(3) Sans les réexportations.

1895	5 700
1896	6 058
1897	5 855
1898	5 834

D'une extrémité à l'autre la perte a été de 453 millions; la moyenne qui atteignait, dans la première phase quinquennale, 6 078 millions s'est abaissée, dans la seconde, à 5 778, soit une réduction de 300.

De 1890 à 1897, le chiffre d'exportations est tombé par tête de citoyen britannique de 170 à 150 francs; Williams avait déjà estimé il y a quatre ans qu'entre 1872 et 1895, c'est-à-dire en 23 années, la dépression avait été de plus de 60 francs par habitant.

Poursuivons ce travail de décomposition :

Le Board of Trade a coutume de diviser ses statistiques en quelques compartiments. Si nous envisageons les plus importants d'entre eux : industrie textile, industrie des métaux, machines, vêtements, nous constatons que seules les machines ont donné une plus-value, de 1889 à 1897. En effet leur vente au dehors est montée de 375 à 462,5 millions. Pour les autres catégories, surtout pour les deux premières, la chute a été extraordinairement rapide.

Les sorties des produits textiles ont été ramenées de 2 750 millions à 2 625 en 1891, à 2 400 en 1897. En résumé cette branche essentielle des expéditions anglaises et qui en représente plus des 2/5 a subi presque la totalité de la dépression enregistrée sur les exportations. Cotonnades et lainages ont, du reste, été également éprouvés.

Les métaux, toutes proportions gardées, ont été en proie à un déficit bien plus considérable encore, puisque leur quote-part inscrite à un milliard en 1889 n'était plus que de 950 millions en 1891, 825 en 1897. En 1898 le chiffre ne serait même plus que de 800 millions. Toutes les industries métalliques ont été proportionnellement atteintes par cette crise qui, en ce qui les touche, n'est pas récente et qui remonte, par delà la date initiale choisie ici (1889), à 1872 ou 1875. On nous permettra de remarquer à ce propos que les fers et les aciers, à l'exportation, ont éprouvé une diminution de moitié exactement, en 25 ans, tandis que la quincaillerie et les armes suivaient à peu près la même marche descendante, mais, il est vrai, avec des fluctuations moins accentuées.

La Grande-Bretagne a cru pendant très longtemps tenir en son empire exotique un fief économique insaisissable. Elle jugeait l'Inde, le Canada éternellement inféodés à sa production, incapables de faire appel pour leurs propres besoins, soit à l'industrie étrangère, soit à leur industrie intérieure. Mais le temps des monopoles commerciaux est passé pour l'Angleterre comme pour les autres puissances. La France est distancée dans ses possessions par ses rivales; l'Allemagne ne vend guère à ses annexes que pour 1/10 de leurs importations totales; le Royaume-Uni, d'année en année, voit son champ

d'action rétréci dans ses colonies — d'origine lointaine ou proche — par les progrès des négociants allemands, américains, japonais, voire même par ses sujets coloniaux La part des étrangers, dans les entrées des dépendances britanniques a passé, au cours de la dernière période quinquennale, de 26 à 32 o/o : ajoutez à ce contingent le commerce intercolonial lui-même, et vous concevrez que lord Farrer ait pu, en un article récent de la *Contemporary*, démontrer une fois de plus, la fausseté du vieil axiome : le pavillon suit le drapeau — en d'autres termes le négoce est subordonné à la domination.

Pour mesurer d'un seul coup d'œil la dépression qui a frappé les échanges de l'Angleterre avec les diverses parties de son empire, nous constaterons que celles-ci lui achetaient pour 2 182 millions en 1890, pour 2 012 en 1897. Résultat net pour une période de huit années : une diminution de 170 millions. En 1895, Chamberlain inquiet de cette crise ininterrompue envoya un questionnaire à tous les gouvernements coloniaux, et leur demanda, en concluant, s'ils apercevaient un remède à cette situation. Ils ne purent que lui adresser des colonnes de chiffres qui vinrent constituer un gros Livre Bleu et signaler encore plus nettement la crise.

En règle générale, il est permis d'affirmer que toutes les dépendances du Royaume-Uni, à part l'Afrique australe et l'Afrique occidentale, ont restreint leurs importations d'origine métropolitaine. La double exception relevée s'explique d'ailleurs sans difficulté — par l'énorme expansion des sociétés financières de Londres dans l'une et l'autre région — et surtout par la prodigieuse poussée que la découverte des placers du Rand a imprimée à toute la zône méridionale de l'Afrique.

Au contraire l'Inde, le Canada, les Antilles, l'Australasie, Terre-Neuve, les possessions des Détroits ont concouru, par fractions d'ailleurs inégales, à l'affaissement des exportations britanniques. L'Australasie a réduit ses achats de 587.5 millions à 532; les Straits Settlements de 75 à 62. Mais c'est l'Inde et c'est surtout le Dominion qui ont infligé au commerce d'outre-Manche les atteintes les plus cruelles.

La Pésinsule gangétique, pendant près d'un siècle, avait réservé le monopole de ses entrepôts au Royaume-Uni. En 1881, elle lui gardait encore sur l'ensemble de ses marchés 82,5 o/o; en 1891, le contingent tombait à 71,5 o/o; aujourd'hui il est descendu au-dessous de 60 o/o. Exprimée en millions la clientèle de l'Hindoustan était de 815 millions en 1890, de 685 seulement en 1897.

Au Canada, la déconvenue des négociants anglais a été, si possible, plus forte encore, puisque leur part y tombait de 75 o/o en 1873, à 40 o/o en 1883, à 36 o/o en 1890, à 26 o/o en 1897. Les chiffres respectifs étaient de 340, de 260, de 215, de 149 millions. Le développement considérable du Dominion, stimulé en tous sens par l'initiative des pouvoirs fédéraux et des pouvoirs locaux, et qui se traduisait par une

croissance continue des échanges avec le dehors, s'est soldé pour l'Angleterre par un véritable désastre.

Les deux colonies que nos voisins ont occupées aux dates les moins récentes et qui, pendant tant d'années, ont grandi à l'abri du pavillon de la Reine, ont donc témoigné de ce qu'on pourrait appeler la plus noire ingratitude. Inde et Canada réunis ont frustré progressivement la métropole, dans la dernière série de huit années, de 320 millions d'affaires.

Hors de son empire colonial, la Grande-Bretagne a été moins heureuse encore, puisqu'au total c'est surtout l'étranger qui a contribué à la dépression de ses échanges. A jeter un coup d'œil circulaire sur les divers secteurs du globe, on conclut qu'au cours de la dernière période décennale, seul l'Extrême-Orient a procuré aux commerçants d'outre-Manche une plus-value d'exportations ; encore dans cette zône considérable de l'Asie, l'Amérique et l'Allemagne ont-elles été proportionnellement plus favorisées, et les débouchés de l'industrie de Manchester et de Birmingham apparaissent-ils destinés à s'amoindrir à une date très prochaine.

En Europe, l'Angleterre a vu sa clientèle croître en Allemagne — 850 millions en 1897 contre 775 en 1889 — mais il convient d'ajouter que l'Allemagne a, par contre, augmenté, dans une proportion au moins égale, ses exportations à l'adresse des trois Royaumes. La Russie aussi, et spécialement pour compléter son outillage économique, a fait appel aux constructeurs britanniques, et a notablement poussé ses achats annuels ; mais les consuls de S. M. Victoria dans l'Empire signalent des progrès autrement accentués des maisons germaniques. Presque partout ailleurs, sur notre continent, les ventes de l'Angleterre sont en baisse sensible ; dans les dix dernières années, elles sont tombées, en France de 540 millions à 512, en Belgique de 387 à 307, en Portugal de 75 à 50, en Espagne de 125 à 76, en Italie de 200 à 148, en Turquie de 160 à 125, en Suisse de 56 à 54, etc.

Passons à l'Asie : si nous mettons à part l'immense empire britannique qui s'étend de l'Afghanistan à la lisière du Siam, et dont nous avons déjà résumé la statistique, seuls le Japon et la Chine offrent quelque intérêt pour une étude cursive. La Perse, en effet, en dépit de son étendue et de sa population, ne figure dans les Annual-series que pour 6 à 7 millions, chiffre d'ailleurs en décroissance sur le total de 1889.

En Chine, bien que les échanges de cette immense région avec le dehors se soient largement développés depuis quelques années et surtout depuis le grand ébranlement de 1894-1895, la part de l'Angleterre s'est restreinte dans une mesure qui n'est pas médiocre : 159 millions en 1889 — 127 en 1897 : différence en moins, 32 millions. Les bénéficiaires de cette réduction ont été le Japon, l'Union américaine, et l'Allemagne.

Au Japon, il est vrai, le Royaume-Uni a poussé ses importations de

100 à près de 150 millions, mais ici aussi la croissance du commerce allemand et américain a été autrement forte.

En Afrique, le regard se porte tout naturellement sur l'un des pays qui en ont été de toute tradition les plus riches : l'Egypte. Depuis 1882, la vallée du Nil est sinon sous la domination de droit et de nom de nos voisins, du moins sous leur tutelle réelle. Ils y exercent une quasi-souveraineté et ils ont si bien triomphé des résistances locales qu'ils ont implanté leurs agents dans toutes les administrations du khédive. Ce privilège de situation dans l'ordre politique eût pu justifier une extraordinaire expansion du trafic anglais. Or, ce trafic s'est — toutes proportions gardées — beaucoup moins augmenté que celui d'autres nations. En effet, tandis que le chiffre d'affaires du Royaume-Uni montait péniblement, en dix ans, de 75 à 85 millions, celui de la Belgique sautait de 3 à 11 et celui de l'Allemagne de 1 1/2 à 8.

Au Congo belge, où l'Angleterre et l'Allemagne luttent avec des chances plus égales, la première n'a gagné que 1 o/o de 1893 à 1897, et la seconde 20 o/o. A Tanger, à Zanzibar, les commerçants d'outre-Manche ont perdu du terrain d'année en année, en dépit d'une possession d'état assez longue.

Mais c'est en Amérique surtout que le Board of Trade enregistre les dépressions les plus considérables et que les Annual-series attestent la décadence la plus rapide. Il n'est pour ainsi dire pas de point de ce grand continent où la population et l'activité croissent prodigieusement, qui n'ait contribué — dans une mesure quelconque — à la crise économique anglaise. Aux Etats-Unis, les importations tombent de 660 à 525 millions, de 1890 à 1897 ; au Brésil, les chiffres respectifs des deux exercices sont 180 et 130 ; dans l'Argentine, 200 et 152 ; au Chili, 80 et 55, etc.

On nous saura gré de ne pas pousser plus loin nos confrontations : aussi bien les statistiques produites pour les échanges justifient-elles suffisamment l'appréciation que nous avons portée déjà sur le mouvement général du Royaume-Uni.

La marine marchande anglaise s'est naturellement ressentie de cette crise : la croissance de l'effectif des bâtiments, celle du mouvement des ports se sont ralenties chez nos voisins au cours des dernières années, et, d'un autre côté, dans la majeure partie des mers, leur pavillon n'a plus gardé son contingent d'autrefois.

De 1891 à 1893, le tonnage brut des vapeurs du Royaume-Uni s'est augmenté de 17 o/o ; après la nôtre, cette augmentation est la plus faible qu'on relève pour les puissances en possession d'une marine.

L'Allemagne, en effet, a enregistré 47 o/o ; l'Italie 38 o/o ; la Norwège 66 o/o ; la Suède 47 o/o ; le Japon 200 o/o.

Les cinq premiers ports des trois Royaumes ont porté leurs entrées et sorties totalisées de 39 100 000 tonnes à 44 900 000 (1889-97). Deux ont constaté des moins-values : Newcastle et Liverpool ; trois, des

plus-values : Cardiff, Londres, Glasgow : mais l'élévation du nombre de tonnes est fort loin de répondre à celle qu'on signalait pour la période décennale antérieure, et aussi à celle dont les Allemands sont en droit de s'enorgueillir. Alors que Liverpool était en baisse et que Londres progressait de 2 500 000 tonnes, Hambourg recueillait un bénéfice de 4 700 000.

Dans toutes les contrées, les Annual-series déplorent la diminution du pavillon britannique ; en Amérique, c'est le pavillon étoilé qui lui dispute la place ; en Extrême-Orient, la flotte japonaise saisit un rang de plus en plus éminent ; dans les mers d'Europe et dans la Méditerranée — surtout le long du littoral de l'Asie-Mineure — l'Allemagne multiplie sans trêve la part de son drapeau commercial. Dans le canal de Suez, au cours des trois années 1895-1897, le tonnage anglais tombait de 70,8 o/o à 66,4 o/o — tandis que le tonnage allemand montait de 8,1 à 10,7 o/o ; dans les eaux turques, le pavillon anglais perdait 350 000 tonnes de 1891 à 1897 ; ce pendant l'Autriche en gagnait 200 000, l'Allemagne 92 000, la Russie 220 000, l'Italie 142 000.

L'industrie du Royaume-Uni périclite forcément ; elle réduit sa production au fur et à mesure que les débouchés se restreignent. La valeur de la houille et des métaux que les mines et usines jetaient en circulation en 1889 et en 1896 restait à peu près égale à elle-même : 1 950 et 1 960 millions. Quel contraste avec le rapide accroissement enregistré par les Livres Bleus pour l'Empire germanique (738 et 995 millions), et même avec l'augmentation moins prompte de la Belgique (189 et 204 millions) !

Du moins la houille et les métaux n'ont pas accusé une diminution ; la production cotonnière est autrement atteinte. Pour la première fois depuis bien longtemps, l'Angleterre a réduit le nombre de ses broches et sa consommation de balles de cotons : abaissement de 300 000 unités d'une part, de 250 000 de l'autre, entre 1890 et 1897. On conçoit que le Lancashire ait traversé une crise terrible, et qu'en dépit de certaines atténuations survenues en 1898, il soit loin de reconquérir sa prospérité passée.

Cette décadence de l'activité des filatures est peut-être le plus puissant indice du malaise intense qui pèse sur les trois Royaumes.

La crise du commerce britannique résulte de multiples causes qui se trouvent énumérées dans les différents rapports consulaires.

Les unes tiennent aux habitudes mêmes, à la routine des industriels et des négociants d'outre-Manche. Il est certain qu'ils essaient beaucoup moins que tels et tels de leurs rivaux, de suivre les goûts de leurs clientèles, de diversifier leurs productions selon les lieux et les temps. Ils fabriquent plus cher que l'Allemand ou que l'Américain ou le Belge, rémunérant la main d'œuvre à un taux plus élevé et se préoccupant assez peu, au surplus de réduire leurs tarifs de vente.

Manchester, Birmingham, Bradford se refusent aussi à consentir les conditions de crédit que Berlin, Hambourg, Francfort acceptent volontiers dans les pays à faible circulation métallique de l'Orient et de l'Amérique du Sud. Enfin les commis-voyageurs britanniques, à part deux ou trois langues usuelles, négligent d'apprendre les idiomes des contrées qu'ils visitent. Cette infériorité n'est pas l'un des moindres motifs de leurs défaites.

Peut-être soutiendrait-on justement que la possession d'un énorme empire colonial a contribué à enraciner l'Angleterre dans une indolence d'invention qui affirme de plus en plus nettement ses effets. Le Royaume-Uni s'est trop volontiers cru sûr de l'Inde, du Canada, de l'Australie, et après avoir une fois médité sur les besoins de ces dépendances, il n'a plus jugé utile de renouveler ses produits. Mais comme l'Inde, le Canada et l'Australasie ont restreint leurs débouchés, que la quote-part de la métropole y est tombée d'année en année, cette dernière, déçue, désemparée, n'a plus trouvé en elle assez de ressort, assez de force créatrice pour réagir. La certitude illusoire d'un succès continu lui a été fatale et a servi ses concurrents. Il y aurait — si l'on en avait le loisir — un bien curieux chapitre à écrire sur les conséquences heureuses et néfastes que le développement exotique a exercées tour à tour sur l'histoire économique du Royaume-Uni.

Nous ajouterons que la dépression par lui subie dans les dernières années s'explique encore par d'autres raisons qui ne lui sont pas spéciales et qui se rattachent à l'évolution générale du monde civilisé. Il s'agit de l'entrée en lice de jeunes nations, organisées à des dates récentes, pourvues d'outillages neufs et qui ont essayé, avec la rapacité des derniers venus, de conquérir les grands entrepôts du globe.

La Grande-Bretagne a été gravement atteinte en ses échanges par la croissance industrielle de l'Allemagne, de l'Union américaine, du Japon et même de ses propres annexes. Non seulement ses entrées se sont subitement réduites dans certains marchés coloniaux où jusque-là elle n'avait pour ainsi dire point rencontré de résistance ; non seulement elle s'est heurtée aux fabrications locales, qui à Bombay, à Tokio, à Shanghaï et jusqu'à Mexico et à Lima ont rendu ses importations partiellement superflues ; mais encore elle a eu à lutter sur toute la surface du globe avec les expéditions des usines qui se sont édifiées, depuis dix ans, un peu partout. Lorsque nous étudierons le mouvement économique du Japon, de la Chine, du Canada, de l'Inde — c'est à dessein que nous ne mentionnons même plus l'Allemagne et les Etats-Unis — nous verrons que toutes ces contrées mettent en circulation une somme de marchandises qui, sous quelque rapport, excède la consommation nationale, et ainsi le Royaume-Uni, qui plus que tout autre puissance a contribué à éveiller ces jeunes collectivités à la vie industrielle, est le premier à souffrir de ce sursaut d'activité. Et par une particularité extraordinaire, c'est la fabrication anglo-saxonne par excellence, celle du tissu de coton, que les fabrications de ces

pays neufs ont mise en péril. Pour ne prendre ici que des peuples initiés par le capitalisme britannique — dans le laps de temps même où le nombre des broches descendait de 300 000 outre-Manche, il s'accroissait de 500 000 dans l'Inde, de 700 000 au Japon, de près de 250 000 en Chine.

Avec cette constatation, nous touchons une fois de plus à ce grave problème de l'expansion européenne, qui englobe en lui toutes les questions économiques de notre âge. Il ne nous appartient pas ici de le discuter, mais on ne peut s'empêcher de noter que l'Angleterre a été frappée en sa prospérité par les groupements humains mêmes dont elle avait guidé les premiers pas dans le domaine industriel et commercial. En dernière analyse, elle a moins souffert encore des fautes de ses commerçants, ou d'une routine engendrée par une longue opulence, que des conditions générales, et de la mise en exploitation progressive du globe terrestre.

Il nous reste à envisager la répercussion, les effets immédiats dans l'ordre politique, de cette décadence significative de la Grande-Bretagne. Au début de ce chapitre, nous y avons fait allusion ; mais un retour à ce développement paraîtra amplement justifié après l'examen détaillé de la crise qui se manifeste outre-Manche.

L'expansion rapide que l'empire anglais a prise en ces dernières années et qui se mesure par des centaines de milliers de kilomètres carrés, s'est poursuivie sous les ministères libéraux comme sous les ministères conservateurs. Dans tous les partis qui sont représentés à Westminster — on sait que le prolétariat n'y figure guère que pour mémoire — la doctrine de la « plus Grande-Bretagne » a recueilli des adhésions enthousiastes. S'il nous fallait résumer en quelques noms la liste très bigarrée des hommes marquants de toute opinion qui ont affirmé leurs sympathies pour l'impérialisme, il nous suffirait d'énumérer le conservateur Salisbury, le radical Charles Dilke, l'unioniste Chamberlain et l'ex-homeruliste Rosebery. Harcourt, Morley et Labouchère, qui ont répudié le jingoïsme, sont des exceptions. A doses évidemment diverses, la contagion foudroyante a gagné toutes les fractions du Parlement.

Ce qui permet de supposer qu'il n'y a point là une de ces épidémies passagères, une de ces folies collectives transitoires, dont on retrouve tant d'exemples dans l'histoire du passé, c'est que l'impérialisme a des racines économiques et qu'il repose sur des réflexions lentement mûries.

La doctrine de la « plus Grande-Bretagne » n'est pas en effet toute neuve; en relisant les discours prononcés par Chamberlain depuis sa rupture avec Gladstone, on s'aperçoit que, dès 1887, le chef des libéraux unionistes la préconisait au Canada. Elle a été la conception de quelques hommes politiques en faveur, soucieux des réalités présentes — dont nous pouvons et devons discuter les tendances, mais auxquels

nous ne saurions refuser une culture générale et une notion exacte des situations.

L'impérialisme, dans la crise actuelle des échanges, est la dernière carte de la classe dirigeante d'outre-Manche. Par lui, elle espère, elle est même convaincue que sa domination sociale pourra se prolonger d'un certain nombre d'années, et rien n'est plus simple, ni plus méthodique que son raisonnement.

La bourgeoisie anglaise — ce qu'on pourrait appeler le Tiers-Etat du Royaume-Uni, quelque différence qu'il présente avec le nôtre — doit son avènement au pouvoir à la formation de la grande industrie. Les lois électorales qui lui ont ouvert largement l'enceinte de Westminster et qui en ont à peu près éliminé la haute aristocratie, sont contemporaines de l'énorme expansion du machinisme et du stupéfiant accroissement de production et d'échange qui ont marqué le milieu du siècle. Les grands patrons de Birmingham et de Bradford et de Manchester, n'ignorent pas qu'entre leur prospérité matérielle et le maintien de leur suprématie politique, il existe une corrélation étroite. Menacés aujourd'hui dans les sources mêmes de leur activité économique, ils tremblent pour leurs prérogatives sociales. Que demain les métiers s'arrêtent, que le chômage gagne, que le ralentissement progressif des exportations entraîne un arrêt des machines de toutes espèces, la révolution grondera à la porte. Les Trades-Unions n'effraient guère encore les syndicats patronaux, en dépit de leur puissance si souvent affirmée, parce qu'elles rejettent au tout dernier plan la régénération interne de la société, qu'elles se cantonnent dans les revendications immédiates et que, les bonnes années, il n'est pas malaisé de leur octroyer de menues concessions. Mais le moment n'est guère propice aux relèvements de salaires ; des centaines de milliers de bras peuvent rester sans emploi, et alors forcément les Unions, de la politique réformiste passeront aux systèmes radicaux, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes entraînées, broyées, en une organisation nouvelle du prolétariat.

Le remède à ce péril urgent, c'est l'élargissement du domaine britannique, c'est la conquête des débouchés chinois et africains, et c'est aussi la reconquête des débouchés indous, canadiens, australiens, la fédération de ces terres de langue ou de tutelle anglo-saxonne, où jadis les trois Royaumes exerçaient un si profitable monopole.

Ainsi envisagé, l'impérialisme nous apparaît comme une construction gigantesque, aux soubassements patiemment disposés, et autrement digne d'attention que le plan fumeux et instantané de tel ou tel homme d'Etat. Chamberlain ne se dresse plus devant nous comme un ambitieux vulgaire, mais comme le représentant d'une classe qui domine l'humanité et qui ne veut pas abdiquer. Le jingoïsme, tourné en dérision, assimilé aux chimères bruyantes de nos nationalistes continentaux, d'un Déroulède, d'un Schœnerer, etc., prend l'importance, le prestige de tout un système social. C'est l'éternelle question de la lutte des classes qu'il évoque et qu'il pose en toute son ampleur.

Il nous suffit d'avoir montré ici quels liens intimes subsistent aujourd'hui, comme à toutes les époques, entre les aspirations matérielles, entre les appétits politiques de la caste gouvernante d'Angleterre et le système qu'elle prétend faire triompher à l'extérieur. Il ne nous convient ni d'apprécier en ses détails le programme de la Greater Britain, ni d'examiner les difficultés qu'offre son application, ni même d'épiloguer sur les conséquences de son triomphe, à une échéance plus ou moins prochaine. Le développement que comporterait une pareille recherche risquerait d'alourdir la conclusion de cette brève étude sur la crise britannique, ou de se restreindre à des proportions vraiment trop exiguës. Il ne faut pas se dissimuler que l'avènement de la fédération anglo-saxonne transformera, dans une large mesure, la face du monde civilisé et inaugurera une formation collective nouvelle, marquera une étape caractéristique dans l'histoire des sociétés. Mais le sujet déborde le cadre particulier de cet article; il dépasse des considérations limitées à l'Angleterre, et se rattache également à toutes les investigations que nous poursuivons au cours de ce travail. Nous réserverons donc, pour notre conclusion générale, les réflexions de portée — non point spéciale et nationale — mais internationale et universelle, que suggère la constitution proposée et préparée du grand Zollverein anglo-saxon.

PAUL LOUIS

soulagé. Avez-vous bien lu ceci : dois-je partir, vous laisser ici, pour toujours, avec ces autres?

Pardonnez-moi, Matilda, mais il faut me répondre. J'irai au bal chez les Giannone, pour savoir. D'ailleurs, je vous dis adieu d'avance parce qu'il me semble déjà que vous m'avez répondu. Nous n'avons pas la conscience pure : moi, je vous ai trop aimée, vous pas assez.

Il m'en a plus coûté d'écrire tout ceci qu'il ne m'en coûte de me taire depuis un mois — ma pauvre petite Matilda.

Votre

LUCIEN. »

XVIII

Chez Mabel.

« — Enfin, mon enfant, si tu te sens malade, il n'y a qu'à dire au cocher que nous rentrons, c'est très simple. Mais si tu n'as rien, remue un peu et ne reste pas ainsi telle qu'une momie. D'ailleurs, je ne te trouve pas bonne mine : si tu avais suivi mes conseils, si tu étais sortie... »

Matilda, en effet, dans le coupé qui les emmenait chez Mabel Giannone, n'ouvrait pas la bouche et ne faisait pas un geste. Son incorrigible mère la gourmandait par bonté, se disant : « Ma fille a des chagrins d'amour, naturellement, puisqu'elle est triste et semble inquiète. Je vais la tourmenter, cela lui donnera de l'humeur contre moi, et les idées noires de la chère petite seront ainsi détournées. »

Madame Monti devinait bien, et ce n'était pas du tout afin de ne point chiffonner sa robe de tulle fragile que la jeune fille ne bougeait pas plus qu'une idole, mais parce qu'elle se laissait mener à ce bal comme une hallucinée, comme une femme à demi stupide qui ne sait ni ce qu'elle dira, ni ce qu'elle fera, ni ce qu'elle voudra. Depuis la veille que Lucien lui avait glissé furtivement sa lettre dans la main, il lui semblait qu'une catastrophe fût venue s'abattre sur elle. Elle aimait Mazzonetta, cela n'était pas douteux : il l'amusait, et lui plaisait, et cette conquête, en outre, la flattait car on recherchait fort ce jeune homme riche et accompli. D'autre part, elle aimait son page, non moins certainement, et peut-être même davantage, parce qu'il souffrait et qu'il ne pourrait jamais, à Florence, l'emporter sur ses rivaux. Et encore, n'aimait-elle aucun de ceux-ci, Jenkins par exemple, est-ce qu'elle savait? Non, elle ne savait rien, et la pousser, la forcer ainsi à se décider, quelle cruauté... Elle disait aussi : quelle grossièreté! mais alors, se rappelant la tête blonde et les pauvres yeux scintillants tout foncés par la tristesse, elle se reprochait à elle-même de se montrer bien dure. Ah, si l'amour de son page n'eût point été un péché sans issue! Mais elle ne pouvait songer à un mariage, comme il était possible qu'on y pensât lorqu'il s'agissait du

charmant Mazzonetta. Hélas, que de contradictions, que d'angoisse, quel mauvais rêve !

Il ne cessa point lorsqu'elle fut descendue dans le vestibule du palais où s'empressaient valets et servantes : son manteau retiré, elle aperçut, sans plaisir, ses épaules blanches, ses seins indiscrets qui se soulevaient et s'abaissaient parmi les roses du corsage ; elle serra de ses deux mains presque rejointes sa taille fine et releva du doigt ses cheveux sur la nuque, mais par habitude seule et sans coquetterie. Il lui plaisait à peine, ce soir-là, d'être si belle, et ses yeux plus sombres ressemblaient à ceux d'une madone farouche qu'eût peinte non plus Giotto, mais le barbare Cimabue.

Elle méprisa madame Monti qui se mirait complaisamment : « Allons, maman, viens-tu ? fit-elle. Es-tu prête enfin ? » Et elles entrèrent dans une galerie ornée de tableaux et de meubles incrustés, encombrée d'invités au milieu desquels minaudait Mabel et pirouettait M. Giannone, le père, plus caressant qu'un évêque et gai comme un abbé de cour. Certainement, chaque main qui se tendait et chaque bijou qui brillait emplissait d'allégresse ce petit homme, ami d'enfance de l'oncle Guido, non moins bavard et séduisant, mais plus habile car il avait acquis des biens considérables : il voulait que sa fille, sa Mabel, pût goûter à toutes les joies de la vie, à toutes celles, du moins, qui ne sont pas trop scandaleuses, et s'il donnait un bal pour l'amuser, on pouvait être certain que le souper serait exquis, l'orchestre parfait et les hôtes bien accueillis.

« — Tu sais, ma petite Matilda, place-toi où tu voudras, dit cette écervelée de Mabel. En ce moment-ci, des gens nous chantent des morceaux et vont nous jouer la comédie : on ne dansera que tout à l'heure. Mais ne te crois pas forcée d'écouter. Il y a des petits salons où l'on peut bavarder, et des amoureux à toi dans tous les coins. Cherche ! »

Et elle s'enfuit, laissant Matilda muette au milieu de la galerie. Ah, toute sa suite était arrivée, son lieutenant et son page, et les autres... La jeune fille en eut si peur qu'elle s'assit presque dans les jupes de madame Monti. Le gros Tof était déjà là, et faisait de son mieux pour répondre en pur toscan à l'humaniste Fioravizzi que plusieurs personnes écoutaient respectueusement :

« — Mais, monsieur, disait notre ami, nous cultivons aussi avec tendresse, nous autres français, les langues classiques et la tradition latine.

— Vos savants, sans doute, mais non pas vos artistes. Les écrivains, chez vous, ne sont pas philologues, et vous perdrez tôt ou tard toute élégance et toute pureté. Vous commencez à tomber dans le commun parce que vos hommes de lettres ne savent point par cœur l'Odyssée, ni même les Géorgiques — fi donc ! Notre immortel Carducci est un érudit, monsieur. Un peuple ne possède rien de plus précieux ni de plus beau que sa langue, vous m'entendez, et, plutôt que de dépenser des milliards pour accroître ou conserver un terri-

toire, il serait patriotique d'assurer une pension aux romanciers ignorants et aux poètes incultes afin qu'ils étudiassent la grammaire, ou qu'ils n'écrivissent plus !

— Permettez ! s'écria l'oncle Guido... »

A la pensée de renoncer à des conquêtes, celui-ci tremblait de colère. Tof craignit que la dispute ne tournât mal. Mais une femme s'étant mise à chanter, tout s'apaisa ainsi que par magie, et madame Monti n'eut qu'à murmurer : « La douce voix, messieurs », pour que les deux italiens soupirassent ensemble : « Ah, madame, une merveille ! »

Alors seulement, Matilda se ressaisit et osa porter un regard moins timide dans la galerie. Heureuse que son page ni Mazzonetta ne se fussent encore montrés, elle respirait et reprenait confiance. Hélas, le lieutenant était pourtant là-bas, tout debout contre une colonne : il regardait sa Matilda et souriait selon que la voix chantait plus languissamment. Cependant, il y avait entre elle et lui une foule d'hommes aux yeux noirs et impénétrables, ceux-ci jolis et la taille bien prise dans leur habit, ceux-là de mauvaise mine au contraire, d'autres, encore, les mains au fond de leurs poches et comme enorgueillis d'en user familièrement avec les premiers ; des femmes, tantôt couvertes de bijoux, tantôt parées seulement de fleurs ; des brunes dont le duvet bleu descendait sur la nuque, le long des joues et voilait la lèvre, ou de fausses rousses dont les cheveux luisaient ; parfois opulentes, et parfois frêles et paraissant nues parce que leur sveltesse et leurs formes graciles permettaient qu'elles se décolletassent presque sans limite, et qu'entre la chair de quelques blondes et les robes claires de celles-ci il n'y avait qu'une nuance à peine qui différât. La voix veloutée frémit et s'enfla, devint pareille au son de la mer et du vent, pareille à quelque bruit d'orage et s'éteignit au milieu des applaudissements.

« — Eh bien, Matilda ? » chuchota soudain Lucien. « Je suis arrivé jusqu'à vous, reprit-il. Il faut me répondre, mon amie. » Le pauvre tremblait, tout pâle, et la jeune fille, encore une fois, l'aperçut mince et délicat ainsi qu'il lui avait déjà semblé, à Auteuil, avant de monter Bohémond...

Tout le monde se levait : on allait jouer bientôt la comédie annoncée, et c'était à présent une sorte d'entr'acte. Au milieu du bruit, quand il vit que Mabel, de loin, leur faisait de grands signes comme si elle eût eu quelque secret magnifique à révéler, Lucien supplia plus ardemment Matilda de ne point le laisser, ce soir encore, indécis, misérable, ajoutant qu'il avait découvert un coin où elle serait à l'aise pour lui signifier son congé. Ses paroles étaient si amères à la fois et si humbles qu'elle se leva sans résister davantage et le suivit à travers les groupes, saluée, complimentée à chaque pas, mais revenant toujours honnêtement à son page ; en vérité, elle voulait à présent s'expliquer, et lui dire — hélas, quoi donc ?

Enfin, ils parvinrent en un boudoir où deux couples discutaient déjà

de jalousie et de tendresse ; un petit lustre y éclairait faiblement les teintes jadis gaies des tapisseries, et Lucien et Matilda s'étant venu placer près de la fenêtre, d'où l'on voyait l'Arno courir sous la lune, mêlèrent leur dialogue aux deux autres murmures.

« ....Vous comprenez, je souffrais trop ! J'ai des remords pour la violence que je vous fais, mais je ne pouvais plus me taire. Alors, n'est-ce pas, il faut que je parte, et vous ne voulez plus de moi ?

— Si !... Comment pensiez-vous que je répondrais à cela, Lucien ? Vous êtes fou. Je vous aimais à Paris, et ici je n'oublie pas les douces heures que nous avons passées. Mais ma vie est plus difficile puisque je suis entourée d'amis nombreux qui me calomnieraient tout de suite.

— Ils diront...

— N'achevez pas. Ils diront mille choses ; il en est une qu'ils supposeront et proclameront, et qui sera vraie. Je ne rougis pas des baisers que nous nous donnâmes, ni de rien. Seulement...

— Un rendez-vous, Matilda, et je retournerai là-bas emportant de vous un souvenir beau comme vous-même.

— Et pourquoi, si nous ne devons plus nous voir ? Car, où donc, et comment ? Je vous jure que... je ne peux pas... Restez près de moi, mon cher page.

— Est ce afin que j'assiste à vos noces ?

— Oh, voulez-vous que j'entre au couvent ?

— Non, mais pas ce militaire, Matilda...

— Mazzonetta ?

— Vous méritez mieux qu'un tel fat.

— Lucien, si quelqu'un me parlait de vous ainsi, je lui dirais que cela n'est pas très noble, et il se tairait.

— Je sais devant qui je dois m'incliner. »

Ils se virent alors les larmes aux yeux et se détournèrent, mais tandis qu'ils contemplaient l'Arno livide, Mabel survint en coup de vent : « Ah, enfin, je te tiens, Matilda... Je voulais te dire... Vous permettez, monsieur Lorédan ? » Et tout bas à l'oreille de son amie : « Mazzonetta m'a confié qu'il voulait te demander en mariage. Peste, ma chère, comme il t'aime, celui-là ! » Puis, s'adressant aux autres couples : « Vous allez bien ? cria-t-elle. Je vous laisse, excusez-moi. » Et de courir !

Aussitôt, Lucien conçut pour cette poupée fantasque la même aversion qu'il avait eue à Paris contre l'insupportable Olga Zwetchkine, si brouillonne, incongrue, et habile à détruire le bonheur de son prochain. « Que vous a-t-elle donc appris de prodigieux ? Sa vie est-elle bouleversée, ou veut-elle bouleverser la vôtre ? » Il ne croyait pas si bien dire... Mais hélas, la comédie était finie, et les intrus arrivèrent en foule dans le boudoir. L'oncle Guido s'avança, parlant à quelqu'un avec éloquence et volubilité, tantôt insidieusement, tantôt tragiquement, agitant la tête et les mains, et dissertant ainsi peut-être des colonies, mais peut-être d'une papillote ou d'un fétu. « Que te

voilà belle et gracieuse, ma petite Matilda, s'écria-t-il, et qu'il me peine de n'être plus qu'un vieux philosophe! Je te courtiserais à en perdre l'esprit, et personne au monde ne m'empêcherait de faire cent folies... »

Personne en tous cas n'empêcha qu'il baisât galamment la main de sa jolie nièce, ni qu'on renchérît sur ses louanges, ni qu'on entourât si bien la jeune fille que son page se trouva tout-à-coup loin d'elle, repoussé dans un coin. Le malheureux n'essaya même pas de se raccrocher à son amie qu'on lui arrachait! Il lui sembla qu'il perdait pied, qu'il se noyait. On dit que les noyés se rappellent en un instant leur vie entière au moment qu'ils meurent, de même peut-être que les cygnes chantent ou que les chênes poussent des cris quand on les coupe : mais la légende est belle et doit être vraie, et c'est ainsi que Lucien crut que tout était fini pour lui et regretta puérilement le temps où il jouait aux billes, et ses premiers déboires et ses premières joies, et ce qu'il avait fait de sa jeunesse inutile... A quoi bon? à quoi bon? maintenant qu'à Florence toute sa vie s'écroulait... Tof était son seul ami, et Tof en ce moment causait là-bas avec l'exaspérant Jenkins et le sévère Fioravizzi. Quant à Matilda...

Matilda dansait. Dans la galerie, les chaises avaient été enlevées, et les couples, maintenant, se croisaient selon le rythme des valses. Si la jeune fille avait semblé songeuse aux premiers tours, il n'y paraissait plus, et il fallait qu'elle rencontrât le regard de Lucien pour que revînt sa tristesse envolée. Mais à peine avait-elle fui que déjà renaissait son plaisir, et Mazzonetta excellant à ce jeu, tous deux valsaient comme on patine, sans une faute. L'uniforme et la robe blanche passaient doucement et repassaient, la poitrine nue palpitait contre la tunique, et les paupières s'abaissaient mystérieusement.

On se disputa les faveurs de Matilda, comme on eût fait d'une favorite au palais de Versailles : d'aucuns obtinrent une danse, d'aucuns une fleur, une parole ou des promesses. Vingt hommes suivaient la jeune fille, d'heure en heure plus rose, plus épanouie, plus lasse, mais si radieuse qu'elle en oublia tout le reste, y compris le page. Celui-ci dansait mal, il se tint coi.

Il eût soupé on ne sait où, et peut-être pas du tout, si la petite marquise Campavera, qui « savait le monde », n'eût pris son bras. Agnese en usa fort bien avec ce jeune homme qu'elle ne connaissait guère, cependant, mais dont l'air abattu lui donna pitié. « Allons, monsieur, lui dit-elle, je n'ai point de cavalier : menez-moi souper. » Il pensa pleurer à cette marque de bonté. Et, dans la salle à manger, où de petites tables étaient dressées, ce ne fut pas sans une joie secrète qu'il refusa la place que Matilda lui gardait à son côté. Aussi bien le Mazzonetta était-il assis à la droite de la jeune fille, et sa main ornée de bagues admirables jouait prétentieusement avec un verre. « Le souper me sera plus doux près de vous, madame », fit Lucien en s'adressant à sa menue compagne qui marchait au son des paillettes bruissant sur sa robe.

« — Quelle galanterie !... Vous n'aimez donc plus Matilda ? »

Ils s'approchèrent d'une table où se trouvaient déjà l'humaniste Fioravizzi, Jenkins et deux autres femmes. Sans y songer, la petite marquise avait gagné d'un coup toute la confiance du page, et cette seule question : « Ne l'aimez-vous plus ? » chantait à ses oreilles comme une cloche lointaine pour un pèlerin meurtri.

« — Ah, madame, je l'aime, je ne l'ai jamais tant aimée... Que vous êtes bonne... Nul ne sait que je l'adore à ce point, vous seule... Je voudrais tout supporter sans me plaindre, mais le découragement m'a pris... Et puis, voyez, voyez-les ! Son Mazzonetta se penche vers elle en souriant comme une femme, on dirait qu'il se berce lui-même avec ses paroles. Elle murmure... Mon Dieu, que lui peut-il dire qui la charme ainsi ?

— Eh bien, il lui raconte ses exploits, n'en doutez pas. Et ne doutez pas non plus qu'elle ne l'écoute si bien que parce qu'elle soupe et que l'heure de la mandoline a sonné depuis longtemps, ce soir. Ma gentille Matilda se donne à l'émotion. Que ne l'épousez vous, si vous l'aimez ? »

La confidente ignorait que Lucien fût un pauvre diable, et n'entendit point malice en ceci. Et le page le comprit, et comprit aussi qu'il était seul, seul... Epouvanté, il se mit à boire, à parler, il s'étourdit et se grisa. La marquise trouva qu'il avait beaucoup d'esprit, les autres l'appelèrent familièrement : « Très cher monsieur ». Jenkins alla jusqu'à rire. Lumières et diamants vacillèrent bientôt devant ses yeux. Fioravizzi déclamait : « En guise de chanson de Malbrouck, les anciens, monsieur, fredonnaient à leurs enfants la légende d'Alexandre le Grand ; et s'ils conservaient la haute, l'altière, la splendide fable de Marsyas... » Le comte Jenkins parla français : « Enfin, quand la lune éclaira tout le paysage, je tirai une lire de mon porte-monnaie, et dis à la chanteuse : Tiens, prends, et me donne un baiser... » Cela devenait stupide.

Tout à coup, la voix perçante de Mabel s'éleva : « Il fait jour, ouvrez les rideaux ! »

Le crépuscule du matin était né, en effet, et l'Arno coulait sous un brouillard blanc au pied des maisons où sommeillaient encore les bonnes gens de Florence.

Alors, les convives s'en furent peu à peu. Il ne demeura que ceux dont la galanterie ne cessait pas avec la nuit, et ceux qui aiment à voir jaunir et mourir les lampes. Quand parut le soleil tout frêle et léger, et que Matilda se fut approchée d'une fenêtre ouverte, le beau lieutenant s'y accouda, et tandis que des lueurs s'allumaient sur sa tunique, tandis qu'il chantait tout bas quelque madrigal à Matilda, au son — le traître — d'une guitare qu'il avait su trouver et dont il jouait en sourdine, notre page, un peu pris de champagne, mais aussi à bout de forces et de chagrin, s'endormit dans un fauteuil.

XIX

Chronique florentine.

Comme Matilda, selon le mot d'Agnese, s'était donnée à l'émotion, elle dédaigna beaucoup ce Lucien Lorédan qui s'assoupissait au moment que le soleil se lève, quand les vitres commencent à étinceler et les oiseaux à chanter... Fi, l'âme médiocre! Puis un homme endormi paraît bien sot. C'était pourtant l'heure matinale où l'on commence à bousculer les palefreniers dans tous les haras de France et d'Angleterre : Lucien lui-même le lui avait appris. Peut-être d'ailleurs celui-ci ne vivait-il à l'aise que parmi les entraîneurs, ses pareils : avec ses cheveux courts et blonds et ses lèvres nues, il ressemblait tout à fait à un groom. Mazzonetta au contraire avait ce teint finement bronzé, ces moustaches de soie bleuâtre, ces longs cils, et autour du front ces mèches onduleuses des beaux corsaires dont s'éprenaient jadis à l'envi les nonnes et les reines.

Matilda remonta dans son coupé comme dans un carrosse enchanté : il ne l'emmenait pourtant que place d'Azeglio, chez elle, et madame Monti se blottit en l'autre coin de la voiture ainsi qu'une brave mère de famille qui va bien volontiers se mettre au lit, tout à l'heure. Mais la jeune fille était à demi grisée et ne rêvait que chaises de poste, enlèvements et sérénades, examinant un par un les accidents romanesques qui allaient arriver, les entrevoyant déjà au fond de sa cervelle, chacun à sa place, rangés, coordonnés et plus nombreux que les jours de l'année.

Le coupé roulait à travers les rues claires et désertes, rues de théâtre où l'on pouvait espérer à toutes les portes des palais que le galant Lélio allait sortir, une fleur aux lèvres. Pas une figure déplaisante ou hostile, pas un personnage vulgaire qui vous empêchât d'imaginer d'exquises péripéties dont on serait l'héroïne gracieuse, indulgente et adorée.

Et quand Matilda s'étendit enfin voluptueusement entre deux draps frais, elle ne cessa point de faire des conjectures et partit en murmurant pour le pays des songes véritables. Ceux-ci étant bien plus précis, la jeune fille ne les raconta jamais à personne.

Elle ne s'éveilla qu'au milieu du jour, et se sentit si bien en point et si reposée que sa première pensée fut qu'elle devait avoir une mine charmante : en effet, ses yeux immenses, « les yeux chinois de mademoiselle Monti » ainsi que disaient les envieux, luisaient comme du jais à travers quelques mèches de ses cheveux dont tout un flot coulant sur une épaule ne suffisait pas à couvrir le plus beau sein, moulé de telle sorte qu'il atteignait à l'audace, et d'ailleurs impudemment nu. Elle reposa son miroir sur la table : « Oui, fit-elle, j'ai bonne mine. »

Puis, en souriant la voici qui fredonne — elle n'eût osé dire cela

sérieusement, car elle mentait : « Eh bien, il n'y a rien de changé, rien de changé, depuis hier... Suis-je bête ! »

Soudain : « Parbleu, c'est que j'ai faim. » Et elle sonne.

Mais on n'était pas encore entré qu'elle avouait déjà, et bien plus sincèrement même qu'il n'était besoin : « Il y a que je suis amoureuse de Luigi Mazzonetta, voilà ! »

Aux Cascine, où l'on admira sa physionomie si vive, et cet air de fête, elle revit le lieutenant qui salua cent personnes, mais s'en vint droit à sa voiture, au rond-point ; tout ce qu'il voulut bien lui dire la convainquit, la fit rire ou la terrifia, selon les cas. Ainsi, elle apprit, en paraissant trouver cela prodigieusement drôle, que le gros Tof et le sévère Fioravizzi ne s'étaient point quittés de la nuit ; que celui-ci avait emmené celui-là boire du lait, au bon soleil, dans une ferme des environs, et qu'ils y avaient fait des libations en l'honneur d'une divinité agreste autour d'un autel de gazon élevé par leurs mains ; que l'humaniste avait fini par convenir que tous les Français n'étaient pas sans lettres, mais civilisés au contraire, et que leur XVIIe siècle avait eu quelque allure ; que Tof avait achevé la conquête du vieux fanatique en avouant un culte passionné pour Virgile, en lui révélant même qu'il préparait un recueil de poèmes et d'odes intitulé *Le livre d'Achatès ;* enfin que les deux amis avaient échoué ensemble, toujours parlant et encore en habit, dans le bar de Giacosa, à onze heures et demie du matin, au grand scandale de la rue Tornabuoni : et c'est ainsi que Mazzonetta connaissait tous ces détails. Il avait rencontré le poète et l'humaniste à leur sortie du bar, et prétendait qu'ils étaient ivres.

« — Ils l'étaient peut-être, fit madame Monti très froissée, mais de lyrisme et d'enthousiasme, monsieur. »

L'incorrigible avait raison. Ces deux hommes s'étaient plu, à la longue, parce qu'ils aimaient la même tradition, la même pureté, fût-elle inféconde, et qu'ils haïssaient les beautés obscures : « — Le goût du sublime confine à la paresse, disait l'un.

— Se griser, en somme, de métaphysique ou de vin, répondait l'autre, est un plaisir de laquais. »

Cependant, ils avaient en devisant ainsi passé tout une matinée dans la plus grande exaltation, et il est malheureusement vrai qu'à midi l'un et l'autre en étaient au point où il faut qu'on se couche.

Matilda interrogea Mazzonetta, par pure coquetterie, pour le relever aux yeux de madame Monti : « Bref, lieutenant, que pensez-vous de ces deux originaux ? Sont-ils des sages ou des pédants ?

— Des sages, mademoiselle, qui vivent avec les Muses. Leur âme doit avoir cette beauté des statues antiques, parmi lesquelles il n'y a que les Bacchus, je crois, qui soient parfois un peu dégoûtants et nous ressemblent. »

Mazzonetta répondait à merveille : « Il a tout autant d'esprit que quiconque », pensa Matilda. A la vérité, il n'y a pas un italien bien élevé qui ne soit capable de parler convenablement des dieux païens,

de l'histoire romaine et des héros classiques, et tandis que nos cocardiers exhument Jeanne Hachette, Henri IV et le chevalier d'Assas, les plus farouches patriotes de là-bas s'enorgueillissent au même titre de Germannicus ou de Scipion l'Africain.

Mais tout était bon à Matilda pour mieux goûter Mazzonetta, même alors que celui-ci, saisissant le plus mince prétexte, n'hésitait pas à mentir effrontément en racontant mille anecdotes à son avantage. La jeune fille conquise et soumise l'écoutait avec admiration, et se réjouissait de tout, certaine qu'il l'aimât et voulût l'épouser : Mabel le lui avait dit.

Elle dîna gaîment et fit bon accueil le soir à un billet de Tof qui les priait à goûter pour le lendemain : ces dames ne se rencontreraient, disait-il, qu'avec le comte Jenkins et Fioravizzi auquel le poète avait imprudemment promis de lire une partie de son prochain recueil de vers, *Le livre d'Achates ;* et il les conviait à cette épreuve. Matilda songea bien que Lucien serait sans doute là aussi, puisqu'il habitait le même hôtel, mais quoi ! elle lui pardonnait de s'être endormi, à ce page, de même qu'elle oublait son amour passé, non moins que celui de Tof pour madame Monti... Oui, celui-ci passait pour l'amant de sa mère : bah, ce n'était pas déjà si sûr, après tout, rien ne le prouvait, et il valait mieux rire des vieilles choses que de s'en souvenir tristement... Le temps s'écoule, et les chagrins d'antan sont morts et enterrés.

A leur entrée au Savoy Hôtel, les Monti furent reçues par Tof lui-même, tout heureux, tout ému, qui leur annonça que le thé se trouvait servi dans ses appartements, par crainte des gêneurs et afin qu'on pût lire à l'aise. « Ses appartements » signifiaient sa chambre, au dernier étage, et celle de Lucien, dans lesquelles ils avaient disposé plus de fleurs qu'il n'en eût fallu pour orner un temple, et tant de gâteaux qu'à les voir seulement on perdait l'appétit. Les fenêtres étaient ouvertes sur le balcon que le soleil venait à peine de quitter pour aller un peu plus loin.

Lucien salua ces dames, puis se retira aussitôt à l'écart. « Oh, mais qu'a-t-il donc ? se dit Matilda. Voilà qu'il boude encore ? Quelle fatigue me donne ce garçon, qu'il est ennuyeux ! »

Là-dessus arriva le comte Jenkins, cuirassé dans un gilet pourpre : dès la porte, il se mit à parler lentement, prononçant des choses compliquées en son affreux langage, et portant à la main deux fleurs, lis et pivoine, dont il offrit le premier à madame Monti et la seconde à Matilda. « Un gentleman, professa-t-il plus tard, ignore l'âge des femmes dont il a l'honneur d'être connu. Il fallait donc offrir à une vierge la pivoine et le lys virginal à madame Monti. Un gentleman ne voit pas davantage le charme ou la disgrâce de ses amis : chez moi, je ne présenterais un très joli garçon qu'aux jeunes filles et aux dames les plus laides de mon salon, parce que je les jugerais aussi propres que les belles à éveiller la galanterie d'un homme habitué à plaire ». Chacun, d'ailleurs, eut son cadeau. « Ceci est pour Fiora-

vizzi, » fit-il en tirant de son porte-carte un petit carré de parchemin fort ténu sur lequel étaient calligraphiées ces quelques lignes : *L'amitié, comme si elle était en peine d'adjectifs appropriés, change le blâme en éloge et fait du reproche une louange plus savoureuse.*

Madame Monti s'écria que c'était une phrase charmante et que celui-ci qui l'écrivit avait sans doute un très bon cœur.

— Je ne sais, madame, répliqua Jenkins. J'ai dit à mon secrétaire de chercher dans un livre de philologie quelques mots qui fissent plaisir à mon ami Fioravizzi. Il a trouvé ceux-ci, paraît-il, dans un Michel Bréal, que je ne lirai de ma vie.

— C'est dommage, monsieur Jenkins.

— Les hommes de mon pays sont les futurs conquérants du monde, et dès maintenant je ne parle qu'américain aux quatre coins de l'univers comme je ne lis que des livres écrits en américain. Nous conserverons cependant vos idiomes latins ainsi que des langues mortes dont j'apprécie les auteurs lyriques, Tof. Aussi vais-je écouter pieusement quand vous lirez votre *Livre d'Achates*, et ma sympathie est le cadeau que je vous fais. J'en réserve un également à M. Lorédan, qui séjourne en ce moment sur le balcon, car dès qu'il sera rentré, je mettrai à sa disposition un quart d'heure de mon attention pendant lequel je le prierai de raconter une course de chevaux. »

Le livre d'Achates était une fantaisie inspirée à Tof par la figure touchante de ce fidèle Achates qui, dans l'Enéide, suit pas à pas le pieux Enée. Tous les professeurs se sont acharnés contre le fidèle Achates : on l'a couvert de ridicule, on a voulu qu'il n'eût aucune valeur : on le cite aux élèves comme type d'un caractère nul, et si l'Université l'osait, après l'avoir traité d'ombre vaine et de figurant inutile, elle irait jusqu'aux outrages. Or le fidèle Achates émut notre bon Tof. Et peut-être fut-il un rêveur, en effet, ce guerrier pensif, épris d'une chimère et suivant le destin de Troie par les mers avec un dévouement d'apôtre ? Homme simple et frappé d'admiration pour son ami, le beau, le brillant Enée, Achates combattit et espéra, pria les dieux, respira les parfums de Carthage, et contempla longtemps les flots bleus, puis violets, puis noirs, tandis qu'il voguait sur la mer éternelle, en quête de prodiges, craignant les sirènes et comptant les étoiles... Et Tof avait écrit son poème en vers exquis, dont pas une épithète n'était ampoulée, pas un mot ne servait de rien, aucune ironie ne gâtait la douceur.

Il en lut un fragment ou deux, sur la prière de madame Monti. La voix de Tof était narquoise à l'ordinaire, mais devenait musicale et grave lorsqu'il voulait. Un moment il s'arrêta, les cloches de Florence s'étant éveillées soudain, et voulut attendre qu'elles eussent toutes chanté.

« — Est-ce que M. Lorédan n'aime plus la poésie ? demanda madame Monti d'un air peiné. Que fait-il donc, là-bas ?

— Il connaît déjà tous mes vers, madame, et mieux vaut d'ailleurs écouter les cloches. »

Tel n'était point l'avis de madame Monti ni de Jenkins. Mais l'amoureuse Matilda avait un tel besoin de confidence et de trouble qu'elle s'en fut près du solitaire, dans l'espoir qu'il allait lui parler bas et lui parler d'amour. Une femme éprise peut chercher parfois les caresses d'un autre, et cette recherche n'est pas infidèle qui a pour but d'aiguiser un souvenir.

Elle fut bien déçue car Lucien ne s'approcha même pas en la voyant paraître ; et quand elle lui demanda ce que les campaniles lui avaient conté : « Rien, rien, répondit-il. Qu'y a-t-il là de si attachant? Je ne comprends point tout cela ; puis, je ne mérite pas que Matilda ni les campaniles se donnent la peine de me conter quelque chose, et du reste la voix des cloches est un procédé d'émotion très usé : il ne me charme pas davantage que le regard de cette Joconde du Louvre, à laquelle tout homme aura fait au moins une fois l'affront de prêter l'âme de sa maîtresse. J'aime beaucoup mieux regarder ces enfants qui jouent sur la place, voyez donc... »

Une petite estrade de bois, en effet, avait été dressée devant la statue de Victor-Emmanuel, à l'occasion des récentes fêtes de Christophe Colomb, et des gamins se gourmaient tout autour. On les apercevait distinctement, et l'on entendait leurs rires stridents et légers.

Matilda rougit, et Lucien déjà lui demandait pardon, sans vergogne et sans courage, de tout son cœur, lorsque survint enfin Fioravizzi dont les yeux brillaient singulièrement.

« — Je me suis fait attendre, dit-il. Mais je vis en venant ici que certains commerçants fermaient boutique. On semble craindre une émeute, en vérité, les passants parlent haut, une rumeur court dans la ville. Depuis si longtemps que les mécontents nous annoncent une révolution, il faudra pourtant bien, un jour, qu'elle arrive. Sur mon passage, un marchand d'allumettes se mit à courir brusquement. « Où vas-tu? » lui criai-je. « Eh, place de la Seigneurie, donc, voir ce qu'on fait ! » Ma foi, je le suivis. Vous savez, messieurs, que le menu peuple toscan se réunit le vendredi place de la Seigneurie, pour le marché. Vous savez aussi que nos petits hommes florentins ressemblent encore trait pour trait à ceux que nous peignirent les Ghirlandajo et les Gozzoli, et même aux légionnaires des bas-reliefs anciens. Or, aujourd'hui, ils étaient tous là et discutaient les affaires du pays, le prix du pain. Il y a cinq siècles, les habitants de la même Florence couraient ainsi sur la même place, discutant des mêmes choses ; soudain, la moitié du peuple combattait pied à pied sans souci de la vie contre l'autre moitié, — et dans la cité la plus fine et la plus nerveuse du monde chrétien, messieurs, la pensée antique tressaillait déjà... »

L'étrange maniaque ! La Florence de jadis était la seule ville qui trouvât grâce devant ses yeux après Athènes et Rome. Il affectait d'en parler comme d'une femme, traitant de vapeurs ses convulsions et de migraines ses guerres civiles. Au nom de Dino Compagni, son chroniqueur préféré, il ne put cacher son émotion : « Hélas, le temps

n'est plus où de futiles incidents suffisaient à bouleverser la foule encore jeune... Maintenant, la foule a pris de l'âge... »

Mais la voix de l'humaniste fut décidément couverte par le bruit insupportable que les enfants menaient sur la place. On alla voir ce que c'était : au milieu d'un tas de fainéants qui s'en amusaient, n'avaient-ils pas imaginé de jouer à qui ferait le plus grand tapage en sautant sur l'estrade de bois ? « Hardi, hardi ! semblaient crier les spectateurs. Tu es mou, noiraud ! Bravo, toi, le freluquet ! Hardi ! » Et les fainéants de rire, et les petits de sauter plus fort !

Pourtant, comme il n'y a point de plaisir qui ne lasse, les spectateurs s'en fussent bientôt allés, si l'un des gamins n'avait conçu le divertissement irrésistible de démolir à coups de pied une balustrade. Quand elle rompit, ce fut du délire : « Bravo, bravo, bravo ! » On vint de tous les coins de la place, la chose en valait la peine.

Alors parut un garde de la ville, magnifique sous son bicorne de gendarme. D'un air sournois et prudent, il essaya d'exhorter un peu les mutins, et de croire que la tempête de sifflets et d'injures dont il fut accueilli n'avait pas la moindre importance. Quelques autres vinrent bientôt à son aide : très graves, ils se redressaient, affectant le calme au milieu de ces forcenés qui ne savaient encore à quoi se résoudre. Une femme furibonde, une pauvresse, les montrait déjà au doigt, en criant : « Eh bien, arrêtez-moi, arrêtez-moi donc ! Me voilà ! Osez donc ! » Et elle se frappait la poitrine et levait frénétiquement les bras. Mais ce ne fut qu'à l'arrivée d'un gros brigadier que tout se gâta. « Eloignez-vous ! » fit celui-ci du geste. A ces mots, on prit soudain parti et vingt pierres furent lancées contre les représentants de la loi.

Le brigadier tire son revolver et le brandit : « Eloignez-vous ! » A mesure que l'espace s'élargit entre la foule maintenant effroyable et les gardes, ceux-ci voient rouler à leurs pieds des cailloux, des morceaux de fer. « Eloignez-vous ! Eloignez-vous ! » Mais on hurle plus fort, on brise tout. Les gardes visent, et quand une pierre plus grosse s'en vient enfin frapper l'un d'eux, c'en est fait, un coup de feu retentit, et dix autres aussitôt.

En un clin d'œil, la place fut vide. Les gardes tiraient, tiraient, courant à l'entrée de toutes les rues, s'abritant derrière leurs bras contre une grêle de pierres.

Un cadavre passa sur un brancard, la poitrine rouge et trouée. Un vieux qui n'avait pu s'enfuir fut relevé sanglant aussi. Tout de même, les gardes avaient tiré bien vite.

Dominant toute l'émeute où désormais il y avait des morts, Fioravizzi, fort pâle, ne disait mot. Les femmes, comme hors d'elles-mêmes, se penchaient sur le balcon. Jenkins chantonnait. Sur l'immense place jonchée d'éclats de vitres et de débris, maints groupes se concertaient, messieurs affairés, agents de police en bourgeois, soldats raccolés à la hâte. Les gardes enivrés avaient le revolver encore au poing et le visage tourné vers le peuple qui vociférait dans les rues.

Le gros brigadier s'essuyait le front. Qu'attendait-on ? Matilda tremblait. Tout à coup, elle pousse un cri ! De la troupe arrivait au pas de course, baïonnette au canon, et Mazzonetta conduisait un peloton qui, se glissant le long des magasins fermés, voulut barrer une rue. Furieux et beau comme un héros, le lieutenant s'avança seul contre les braillards, en parlant éloquemment sans doute, la main nerveuse et crispée, battant l'air. Les pauvres lâches reculèrent devant l'officier. Un seul ayant paru faire le fanfaron, Mazzonetta le saisit de sa main gantée...

« Luigi, Luigi ! » C'était Matilda qui applaudissait au courage du lieutenant.

« Matilda, mon enfant, allons, quittons ce balcon ! Tu es toute tremblante, ma pauvre petite... » Et madame Monti embrassait éperdûment sa fillette en larmes à présent. On obtint qu'elle restât dans sa chambre tant qu'on n'entendrait point de coups de feu.

Il n'y en eût plus. La place fut occupée militairement, les issues barrées, et la soirée finit au bruit des commandements qui sonnaient dans le crépuscule. Par des rues solitaires et calmes, une voiture remmena les Monti chez elles, escortées de Tof, de Jenkins et de Fioravizzi. Tous trois revinrent ensuite dîner à l'Hôtel, où il n'y eut point de musique ce jour-là. Mais tandis qu'au loin s'élevaient des cris de haine et de révolte, les hôtes parlaient avec une animation extraordinaire. En réalité, ils projetaient de faire leurs malles. Le bouchon d'une bouteille d'asti ayant détonné un peu trop fort, tout le monde tressaillit, puis se mit à rire avec affectation.

Après le dîner, on s'en fut voir manœuvrer les soldats innombrables sur la place. Un vieux général entouré d'officiers donnait des ordres pour la nuit.

Et Tof, quand il s'alla coucher, n'osa point entrer dans la chambre de Lucien où celui-ci, n'ayant rien pris et ne dormant pas, sanglotait.

(A suivre.)

MARCEL BOULENGER

Spéculations sur la Peinture, à propos de Corot et des Impressionnistes

COROT
Une Mariée
0m32 × 0m21

De par une mode, qui continue d'imposer sa tyrannie vieillie, il faut qu'à date fixe, chaque année, la peinture détourne l'attention d'un autre spectacle qu'aussi ponctuellement instaure l'éveil du printemps, poudrant de sa fleur la ville rajeunie. Les Salons sont en réalité de peinture, la sculpture est obligée de recourir à de véritables scandales pour émouvoir l'indifférence de la foule. Celle-ci circule entre les piédestaux comme si elle ne faisait que constituer le très ancien commerce de froideur inauguré entre les jeux d'enfants, de non moins puérile ni moins absorbantes confidences et les Antiques dévêtus ou les Reines décolletées au plein air des jardins.

Or, il est délicieux qu'au même moment il soit donné de pouvoir, selon la tradition, considérer de la peinture, mais d'un aspect moins disparate avec la métamorphose joyeuse des rues. Grâce à une exposition où MM. Durand-Ruel ont produit un choix précieux de Corot et une part de leur collection merveilleuse de Monet, de Pissarro, de Renoir et de Sisley.

Ces peintres ne sont pas seulement parmi les meilleurs de leur temps. Leur œuvre est, sinon achevée, révolue, complète. Sans doute

Claude Monet, Renoir, Pissarro sont capables de chefs-d'œuvre encore et aucun d'eux n'a l'âge où David peignait le portrait des trois dames en chapeaux cabriolet. Mais tout ce qu'ils y pourront ajouter n'empêche pas que leurs œuvres puissent et même doivent être considérées d'ensemble.

Une exposition comme celle-ci mène à un ordre particulier de considérations, plus générales que celles qu'inspire le travail des contemporains et, si l'on veut, historiques. Elle invite par exemple à examiner quelle place occupent dans ce qu'on appellerait l'Ecole française du XIXe, un Corot et les Impressionnistes.

La prétention de formuler les raisons de ses préférences, on ne sait quel souci d'endoctriner son plaisir, car il est l'essentiel et c'est le point de départ irréductible, nécessaire, ne seraient que sots s'ils ne correspondaient à une exigence de l'esprit. Mais comme il est vrai que la réalité du plaisir, à quelque objet qu'il s'applique, est hors de proportion avec les plus prodigieux commentaires, et que le sourire heureux de qui manie un croquis de Léonard vaut au moins tous les volumes où cet artiste est expliqué, il vient un moment où les jouissances obscures ne se suffisent plus et où naît un besoin de les ordonner. Certaines œuvres rendent leurs admirateurs plus exigeants. La volupté que procurent les arts se lasse de n'être que sensuelle. Il lui faut s'accroître de notions intelligibles, devenir raisonnable : par ainsi elle se purifie et se tranquillise. Le moment vient où il ne suffit pas qu'un objet soit charmant et délecte les sens, on tâche de parvenir jusqu'à l'esprit qui l'a produit et de pénétrer les lois de la sensualité.

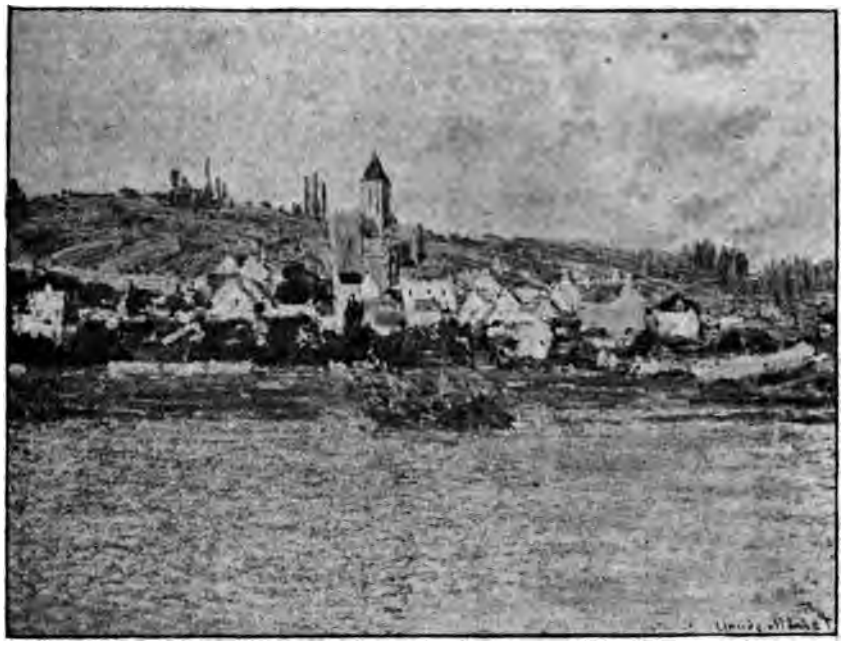
D'une part on arrive ainsi à entrevoir, grâce à des méthodes rigoureuses et à beaucoup de minutie et d'application de la part des savants, quelque chose comme une comptabilité ou une mathématique sensuelle et à goûter par exemple avec infiniment de respect les efforts d'un Sully-Prudhomme (1) ou de M. Signac (2). Sans la niaiserie pour cela d'imaginer qu'aucune science suffira jamais pour créer un chef d'œuvre ou seulement donner le moyen d'en jouir, mais avec la conviction que des réflexions conduites raisonnablement n'offrent pas un moins bon support pour l'une que pour l'autre de ces opérations. Que voilà donc un objet magnifique offert à l'ardeur des hommes studieux : l'énoncé de lois ou d'une loi assez générale qui rende compte du mystère de notre volupté sensuelle. Pour craindre qu'elle en soit diminuée il faut recourir à un calembour. Qui ne voit au contraire que tout s'illimite à mesure que l'intelligence l'a pénétré.

Dans une direction différente on est conduit à chercher si les productions de l'esprit ne sont pas soumises à des conditions assez géné-

(1) Sully-Prudhomme : *De l'expression dans les Beaux-Arts* (Lemerre).

(2) Signac : *D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme* (Ed. de la revue blanche).

rales pour qu'on les puisse dire éternelles et absolues, puisque, en dépit des variations de la mode, à quoi tout est soumis, quelques-unes de ses œuvres arrivent à s'imposer à l'universalité des admirations. Or, qu'on soit dupe de l'éducation et des circonstances très hasardeuses qui ont préservé tels objets plutôt que d'autres ou qu'on touche à des conclusions dont les problèmes les plus ardus de la philosophie peuvent espérer des éclaircissements, l'instant de jouissance d'art s'en trouve singulièrement fortifié.



CLAUDE MONET — Vétheuil (0m61 x 0m81).

Sans se laisser entraîner aussi loin, car aucune atmosphère ne vaut pour échauffer notre esprit celle que réjouit le plaisir satisfait, on peut se contenter de confronter entre elles les œuvres qui se sont produites dans un pays. C'est un examen où peuvent s'appuyer des propositions très générales et qui n'aboutit pas nécessairement à exciter la frénésie patriotique. Car c'est tout autre chose d'acclamer des traditions françaises et de prévoir légèrement les conséquences que tirera du passé l'avenir, qui se détermine selon d'infinis engrenages de causes, entre toutes celles qui sont possibles et dont le nombre est infini, ou de constater par exemple que ce pays qui est tempéré modère l'ardeur de ses habitants et qu'à la fois curieux et prudents, avisés comme on dit, épris d'élégance, de grâce, mais surtout de mesure, ils savent mettre à profit toutes les inventions étrangères dont ils acceptent l'influence. Qu'on les puisse comparer aux

Grecs à qui ils ressemblent par plus d'un trait, qui méprisaient les Barbares, mais ne dédaignaient pas d'en être instruits. Que jusqu'ici n'ont réussi à s'y imposer et à durer que des œuvres certainement originales et indépendantes, qui même ont pu paraître rompre avec des habitudes reçues, mais qui étaient avant tout pondérées et raisonnables. Qu'on peut saisir à distance un enchaînement logique entre les productions des différents âges dont subsistent des monuments. D'un tel point de vue *l'Enlèvement des Sabines* de Poussin, dont il existe de M. Degas une admirable copie très minutieuse n'est pas seulement qu'un objet ravissant, c'est un thème excellent à proposer pour des méditations.

La qualité des tableaux assemblés dans les galeries Durand-Ruel justifie des considérations aussi générales. Mais surtout ils donnent au visiteur des méotions assez fortes, assez hors de l'ordinaire, pour qu'il soit tenté de les confronter à ceux qui font sa joie au Louvre.

Seront-ils ou pas de ceux qui y continueront l'histoire de la peinture française? De l'aveu ou en dépit des ministres et des conservateurs, on est bien forcé de remanier les salles, de fond en comble en moins de vingt ans.

Les circonstances qui ont activé la production et donné à tant de personnes l'audace de se prononcer, mais surtout la façon dont on a entendu l'administration des beaux-arts en France depuis un siècle font que ces sortes de prophéties ne vont pas sans quelque mérite. La confusion est si grande et l'on est si souvent choqué qu'on y peut trouver un très grand plaisir. Il faut même avoir le courage de convenir qu'il n'y a rien de méprisable ni surtout de vulgaire, sauf l'usage qu'il peut faire de son argent, dans l'avidité d'un homme qui achète des objets que ses contemporains n'apprécient point pour les leur revendre très cher le jour où ils se les disputeront. Mais encore il est facile de purifier de tout alliage ces sortes de spéculations et, reprenant le même mot dans un sens plus général, les élever jusqu'à de très pures jouissances intellectuelles.

Pour choisir entre les innombrables productions de la peinture française, à une époque, peut-être la plus féconde de son histoire, quelles ressources a un passant? Pas de meilleure que son goût, ou, mieux, son instinct, puisqu'il s'agit avant tout de discerner le don de peindre. Les musées peuvent lui servir, mais à la façon seulement des bibliothèques où ne savent s'instruire que les savants. Du moins on peut — ne serait-ce que le souci de justifier cette dissertation? — énoncer quelques préceptes et commenter les impulsions les plus instinctives.

La seule chance qu'on ait d'abord de rencontrer bien quand on se mêle de projeter dans l'histoire des événements contemporains, c'est de suivre son goût sans ménagement et de ne se laisser détourner de ses préférences par aucune considération. Ce n'est pas à dire que le

moyen soit sûr, il peut mener à l'absurde. Mais, du moins, sans une force de conviction inébranlable, on ne saurait dominer le jeu des circonstances. Il faut à tout le moins de la foi pour prophétiser.

Si l'on veut mettre à part les mieux doués, il convient de préciser ce qu'on peut entendre par le don de peindre. En donner une définition est plus malaisé que d'expliquer le goût ou la grâce ou le charme qui participent à cette notion. Mais, pour le reconnaître, l'amateur a son plaisir, et c'est quelque chose qui ne trompe point. Une sorte d'instinct qui manque à beaucoup, on pourrait dire un sens de plus qui n'est comparable qu'à la faculté d'apprécier la qualité des sons. Il faut un don comparable, et il est le privilège de ceux qui sont capables d'apprécier la peinture, pour être sensible à la variété, à l'éclat ou à la puissance ou à la grâce, enfin aux qualités d'une palette. Cependant le temps popularise, une force qui distingue immanquablement le don de peindre, un prestige qui ne se propage que lentement, mais qui existe avant que la plupart l'aient discerné. Le don d'un peintre agit sur notre vision, il impose sa façon de voir. On serait tenté d'aller jusqu'à dire qu'un grand peintre modifie les organes des sens, mais il faut convenir qu'il n'a pas tant de pouvoir : les sensations échappent au pouvoir de l'esprit. Du moins, par la vertu de son génie, il a une action sur la façon dont l'esprit façonne des objets en groupant les sensations, opération toute subjective et abstraite. Un peintre véritable impose sa vision : ce n'est pas lui qui fait les yeux, mais il leur fait voir les objets à sa guise. D'ailleurs, une façon populaire de parler formule grossièrement quelque chose d'approchant qui use par exemple du nom de Rubens pour qualifier une carnation.

Enfin, car il faut se borner, pour nommer entre ceux qui y prétendent ceux qui auront seuls la force de continuer l'École française, il s'agit pour ainsi dire de chercher le tracé futur d'une courbe idéale dont les sinuosités se sont imprimées fortement dans le passé. Il importe donc de se souvenir que si l'histoire et notre expérience nous avertissent que tout se recommence, tout se recommence différemment. Un écrivain allemand de ce siècle a dit quelque chose d'approchant. Il s'est servi pour le dire d'une image hardie où ses habitudes de travail et les exigences de sa profession de philosophe ont laissé la marque de leur sécheresse.

Que si, ayant égard à ces précautions, on a été de la rue Laffitte au Louvre et qu'on soit revenu, après avoir parcouru les salles de la peinture française, dans la galerie Durand-Ruel, on n'hésitera guère. Sans doute, en même temps qu'à Corot on songera à Daumier : pour ne se préoccuper cette fois que des Impressionnistes, on n'omettra pas Manet, Degas et Cézanne qui n'en sont pas, au sens que prend historiquement le terme. Mais à coup sûr les Impressionnistes ne peuvent pas plus manquer d'entrer au Louvre et même d'y figurer aux places d'honneur qu'il n'est douteux que l'œuvre de Corot n'y est encore qu'insuffisamment représenté.

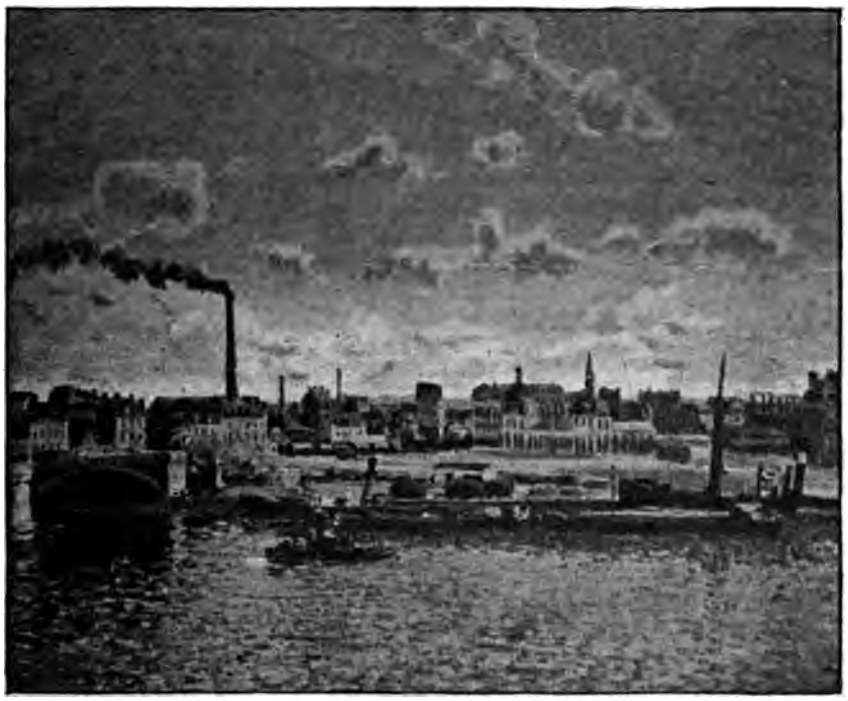
Corot est un peintre charmant. Sa palette, une des plus délicates et des plus jolies qu'il y ait dans l'école française, qu'elle se mêle de nuancer et de nacrer des harmonies grises jusqu'au prodige, de faire résonner des rouges délicats, ou sonner l'éclat des rouges sourds, des rouges stridents, — mais il a des verts qui sont divins, — est une merveille.

Les accords qu'il produit — il en est dont l'audace n'a pas été dépassée — sont ravissants. Ses compositions colorées sont un régal

RENOIR *Jeune Espagnole jouant de la guitare* (0m55 × 0m65).

sans mélange et sans pareil, que le charme des plus savantes musiques de mélodie. L'assertion qu'il est un des plus grands peintres français ne rencontrerait plus guère cette année de contradicteurs. Mais on pourrait préciser en disant qu'il est surtout une des plus merveilleuses palettes françaises. C'est par sa palette surtout qu'il brille, et ce n'est pas pour des qualités accessoires qu'il donne prise à l'admiration : on ne saurait lui vouer qu'un culte très pur. Leçon qui vaut d'être méditée, dont les peintres peuvent s'instruire et qui devrait donner de la prudence aux commentateurs, ce sont les mêmes qualités, exactement les mêmes, qualités essentiellement de peinture, qui font le mérite incomparable de ses paysages et de ses intérieurs ou de

ses figures. Et comme, jusqu'à ce que sa palette se purifie et chante seule sans souvenir, d'abord il est parti du paysage historique légué par l'Italie à l'Ecole française et sait les libertés qu'ont prises les Hollandais et les Flamands, on pourra retrouver dans les musées le point de départ de ses figures. Cela est si vrai que telles grandes figures et des intérieurs font songer à des exercices faits patiemment devant Titien qu'il devait aimer et qu'il n'a peut-être fait que traduire en sonorités plus sourdes, devant Pieter de Hooghe, un



C. PISSARRO — *Saint-Sever, Rouen* (0m65 × 0m81).

Vermeer ou un Metsu qu'il ne suit pas jusqu'à la puérilité du détail.

La part la plus populaire de son œuvre n'est peut-être pas la plus raffinée. A cet égard l'exposition faite dans les galeries Durand-Ruel et celle qui fut faite récemment de l'admirable collection Doria sont instructives. Il s'est attardé sur la fin à une virtuosité dont il faut son génie pour qu'on soit enchanté. On serait tenté de déplorer qu'elle ait presque dégénéré en une manière qui a trouvé des imitateurs à qui il a suffi d'un peu de patience pour réussir. Sans doute ce faire un peu mou, qui s'aveulit dans les plagiaires, annonce toujours une maîtrise délicieuse, mais il faut un goût beaucoup plus sûr pour se plaire aux premiers paysages; il a fallu une science autrement avertie

et une palette encore plus délicate et nuancée pour accomplir ce tour de force que sont les lointains horizons italiens comme crénelés de minutieuses, précises, précieuses architectures adorables.

C'est pour des raisons analogues qu'on peut se plaire aux Impressionnistes et à Renoir, car le génie de celui-là n'échappe pas moins aux théories qu'aux classifications.

Mais considérons d'abord d'ensemble des œuvres dont l'effort comme l'objet ne sont pas seulement contemporains, mais qui s'apparentent. Va-t-on, comme ont pu le faire des amis mieux intentionnés qu'avertis, et, prenant au sérieux une théorie de conversation, louer ces peintres de s'être comme miraculeusement approchés de la nature; d'avoir réussi par des procédés très subtils à en donner une illusion avant eux inconnue? Quelle puérilité! On ne rend pas plus — comme ils disent — qu'on l'ait observée une seconde ou un siècle, cette nature dont les phénomènes reculent à mesure qu'il semble que des instruments perfectionnés l'ont approchées, reculeront à l'infini. Mais le temps est passé de critiquer les théories réalistes ou naturalistes — ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse plus admirer profondément les écrits de M. Zola ou les tableaux de Courbet, ou qu'ils soient démodés. Pour ne rien dire de ceux qui vont jusqu'à prétendre, il ne s'en faut pas de tant, les Impressionnistes en progrès sur leurs devanciers. Faut-il établir qu'il n'y a pas de sens à cette proposition : être en progrès sur Teniers ou en progrès sur Delacroix?

Il s'agissait tout uniment pour les Impressionnistes comme il s'agit pour tout peintre, à toute époque, du tour de force de réaliser des images charmantes, d'avoir l'audace d'en renouveler les éléments, d'en rafraîchir le fonds éternel; en vue de quoi, posséder assez son métier pour obtenir, grâce aux ressources qu'il procure, une belle matière avenante et durable. Ceux-ci, doués prodigieusement, n'auront pas eu la sottise de croire qu'il y ait en art des inventions véritables et auront eu assez de fierté déjà d'apercevoir qu'ils avaient le pouvoir de modifier les productions précédentes et de donner une forme qui s'imposât à des objets dont l'aspect différait de ceux qu'ont laissés ou Poussin ou Courbet. Mais des objets qui plaisent pour les mêmes raisons profondes.

Monet, Pissarro, Sisley dotent la peinture française, où brille Claude Gelée, d'un trésor de paysages. Il est si varié, tous les accords imaginables y chantent, d'harmonies si intenses, comme en produit la cuisson du feu; d'éclats si fragiles, comme en fait ruisseler l'eau, comme le vent en retrousse dans le feuillage; de splendeurs si nacrées, veloutées, assourdies, éclatantes, âcres, mélodieuses, ambrées, changeantes, qu'un Guardi, que Salomon Ruysdael, que Teniers le jeune et jusqu'à Hiroshighé ne manquent plus à la gloire d'une école qui leur devra d'en posséder d'illustres équivalents. Or, qu'on suive d'année en année leur effort. Considérez Monet dont la maîtrise a toutes les audaces, qui sait les simplifications de génie et les plus savantes et les plus inouïes des complexités, qui a des

SISLEY *Une rue à Louveciennes* (0m38 × 0m54).

accords si violents que brutaux et s'oublie à des nuances délicieuses. Pissarro dont le temps blondit l'âpreté, dont la saveur s'irrise jusqu'à l'âcreté, mais qui a des timbres aussi d'une mollesse adorable et d'une tendresse caressante. Sisley, dont les horizons d'azur, les enveloppements bleus, les surfaces tendres des terrains blonds sont la grâce et la douceur mêmes. Mais comment d'ailleurs qu'on réussisse à interpréter en mots les prestiges rares de leurs matières, quel autre souci découvre-t-on dans leur œuvre que matériel — ce qui ne veut pas dire, bien au contraire, qu'il n'ait pas sa traduction abstraite? Non pas les chefs-d'œuvre de la tradition italienne du paysage historique, c'est Jongkind, qui vient d'Isabey, Turner, qu'émerveilla Gelée, ce sont les Japonais qui leur ont ouvert les yeux. Mais au lieu qu'ils s'embarrassent d'on ne sait quelle poésie, d'on ne sait quel lyrisme qui ne peut être que bien indirectement le fait de leur art: au lieu qu'ils imaginent qu'il puisse y avoir une plus réelle ou plus directe représentation des objets que par exemple dans les plus anciennes tapisseries — différente si l'on veut, mais pas en progrès sur elle — des feuillages ou des architectures, leurs efforts vont uniquement à varier leurs formes, à en changer, à fortifier, à assouplir, à nuancer, à éprouver leur palette.

Il semble qu'il faille pour parler de Renoir user d'un ton différent. *Paulo majora*... Celui-là est un peintre unique, un artiste divin. On n'en trouve pas d'autre dont la maîtrise étourdissante — son naturel arrive à paraître ingénu — réussisse à se jouer à la fois (bornons

nous à cette salle des galeries Durand-Ruel, mais attendons une exposition générale de son œuvre comme celle qui fut faite pour Manet au quai Malaquais) se joue à la fois dans *la Loge*, ce paysage de la Seine, cette *Venise* de brûlant éclat, ces jardins, les natures mortes, le miracle que sont ces *Canotiers*, les baigneuses, les nus, les toilettes, les chapeaux, les fleurs, jusqu'au joyau qu'est sa guitariste.

Sa palette enchanteresse qui arrive au tour de force de ne recourir qu'à un petit nombre de couleurs pures, elle appelle irrésistiblement la comparaison des plus tendres porcelaines et des faïences d'un très rare éclat, des émaux et des fleurs dont il semble qu'elle fasse durer en une matière inaltérable la grâce fragile. Elle sait toutes les violences et tous les charmes, elle a le secret des âcretés comme des douceurs, des plus savants accords, des plus exquises harmonies. Elle chante comme les orchestres de Delacroix et les concerts de Rubens, aussi aiguë, aussi pleine. Elle est nacrée, blonde, argentée, transparente, ambrée, dorée, jusqu'à effacer Vermeer et l'adorable Watteau.

La grâce inoubliable de ses compositions, où tous peuvent, où tous pourront apprendre et qui jamais n'a l'air apprise, servira de modèle, mais semble se passer de maître. Qui a écrit en lignes plus pures, plus exquises les mains des enfants et des femmes, le contour des lèvres ou l'arête d'un nez? Ingres lui-même, tout plein de Raphaël, n'a pas ce raffinement sensuel et ce prodige de pureté. Qui est plus frais? Qui est plus ardent? Velasquez a-t-il plus de don, plus d'abandon?

C'est parmi les plus grands, parmi les maîtres incontestés, non pas d'un pays, mais de tous les pays, qu'il faut chercher des pairs à cet homme qu'annoncent les tableaux de Fragonard et de Boucher, qu'explique sans l'égaler peut-être l'œuvre de Watteau.

Réjouissons-nous qu'il nous ait été donné de voir naître et de voir s'épanouir une œuvre qui ne réjouira pas moins éternellement les yeux des humains que la floraison des lilas ou les rouilles de l'automne.

Mais la contemplation d'un Corot, des Impressionnistes et du prodige qu'est Renoir, de ceux-ci surtout, mène encore à un ordre différent de réflexions.

Ces peintres, doués admirablement, soucieux uniquement de varier, d'assouplir leur métier d'en connaître et d'en posséder les ressources qui sont pures, auront fait bon marché des passants. Ils ne se préoccupent plus de les intéresser tous aux objets qu'on les croit tenus de représenter et sur le mérite de quoi le premier venu prétend au droit de se prononcer. Résolument ils s'adressent à ceux qui ont un instinct capable de saisir leurs dons. Ce n'est pas qu'en dépassant l'exclusif point de vue italien et si l'on veut occidental, où la tradition enferma les plus illustres de leurs devanciers, ils aient prétendu à autre chose qu'à des libertés nouvelles et qu'on puisse les louer d'avoir inventé mieux. Du moins, si leurs efforts, qui n'ont pas été sans douloureux

sacrifices, n'aboutissent pas à une seule qualité qui manque aux grands peintres qui les précèdent — ce n'est pas leur faute si dans Ingres, David, Delacroix, Daumier ou même Courbet, le public est arrivé à se préoccuper de l'accessoire plus que du principal qui est essentiellement de peinture — s'ils n'ont rien inventé et seulement prouvé victorieusement que la peinture doit être l'objet essentiel d'un tableau; que l'artiste a le droit d'imposer la représentation qui lui plaît des objets, signifier les sensations à la guise de son talent; ils auront élargi et purifié l'horizon.

Si bien que, grâce à la vaillance avec quoi ils ont supporté l'assaut des ricanements et de la mauvaise humeur, on peut voir venir le jour où dans ce pays — en dépit des Ecoles et des Administrations qui les auront méconnu — le jour où quelques-uns pourront avancer et les autres accepter que la peinture est un art dont on ne peut raisonnablement attendre qu'une mystérieuse volupté sensuelle et un plaisir plus sévère, qu'il faut des termes abstraits et des raisonnements pour apprécier.

THADÉE NATANSON

Dans la nuit

A Jean Lorrain.

I

LES VIEILLES MAISONS DES CHAMPS

Les villages avec leurs maisons taciturnes
Leurs petites maisons
A toisons
Qu'accable le mystère nocturne.
La campagne alentour espace infiniment
Sous la bienveillance lunaire
Des nappes de silence et de recueillement.
Et les arbres massifs où la nuit centenaire
S'aime vieillir et se condense
Font l'heure liturgique et ferment le silence.

Ces petites maisons tassées sous le chaume
A force d'être celles qui jamais ne chôment
Se sont rapetissées encor.
Les voilà toutes petites dans le décor
Des champs larges,
Dont les routes ronflant de chariots sont marges.

Ces petites maisons avec chétive mine
Sous leur pauvre capuchon de chaumine
Mendiant presque au bord des routes
Comme chaque jour et soir aussi elles se voûtent.
Leur silhouette basse où nul feu ne fait signe.
N'invite, dans la nuit s'efface et se résigne.

Or voici qu'elles dorment
Dans leur entour gardien de platanes et d'ormes.
Elles dorment sous le ciel clair
Avec une grâce fanée et l'air
D'abandonner aux métairies
Neuves
Les novices coquetteries.
Les petites maisons ont tant connu d'épreuves :
Elles sont très lasses et veuves.

Elles dorment parmi le soir conciliant
Un sommeil familier d'alarmes épargné,
Un bon demi-repos qu'elles ont bien gagné.
Trop tôt ressurgira le jour humiliant,
Le jour brutal, le jour à l'étreinte bourrue
Qui les flagelle d'or et d'allégresse drue.

Bientôt la route aveuglera
Sous la lumière dont l'orgueil ruissellera.
Mais pour l'instant c'est heureusement le mystère
Du calme et toute la grande nuit salutaire.
Les petites maisons parmi la solitude
Assises en rond
Ouatées d'ombre bénigne et de mansuétude,
Dorment d'un œil leur somme sans inquiétude,
Comme il sied aux petites vieilles qu'elles sont
Qui, lasses du rouet et lasses de chansons,
Yeux mi-clos, longuement, goûtent la joie amie
De sentir leur vieille âme enfantine endormie.

II

LE VIEIL ARBRE DE LA ROUTE

Il est chenu; c'est le vétéran du chemin.
Le givre de l'hiver l'a chemisé de nacre.
Longtemps il a suivi le dernier pas humain.
Le mystère du froid et de la nuit le sacre.
Il neige autour de lui, en lui; tous les rameaux
Dressent avec terreur leur nudité sans force.
La vieillesse a sculpté de rides son écorce.
... Il cherche à l'horizon l'haleine des hameaux.

Rien. C'est la nuit en lui, sur lui, sur la campagne.
Les champs, grands orphelins du soleil, sont en deuil
Et le ciel où ne luit qu'une étoile est un seuil
Où l'hôte reconduit dont la lampe accompagne.
L'arbre vieilli sous les orages et les vents
Sait les jours identiques et les décevants
Convois d'heures dont s'éternise la déroute.
Il médite sur la lenteur de ses destins
Et frissonnant d'espoir vers les printemps lointains
Il regarde passer le temps sur la grand'route.

ROMAIN COOLUS

Petite Gazette d'art

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Las ! le maître aimé, le magicien qui savait si bien transporter notre esprit dans les pures régions de la beauté, de la poésie et de la légende, Puvis de Chavannes est mort. Son nom nous était, pour le Salon aux destinées duquel il présidait, une garantie d'art. Et voilà que déjà la Société Nationale nous semble changée, un peu envahie par la vulgarité qu'inévitablement traîne après lui l'astre fatigué qui signe pompeusement : Carolus Duran.

Pour la dernière fois Puvis de Chavannes est encore présent. Sur la paroi qu'il eût jadis couverte d'une de ces grandes allégories, plaisir de nos yeux et de notre esprit, un simple portrait, piqué là comme une fleur discrète sur un habit de deuil. Cette petite vieille, si douce et si simplement mise parmi les soies et les poudres des cadres d'alentour, ce fut la confidente du maître, son inspiratrice, celle qui devint, au moment où la mort la frôlait déjà, madame Puvis de Chavannes. Oh, ces mains et ces yeux, ces bandeaux ondulés sur le front volontaire ! Devant ce portrait tout disparaît : le clinquant d'alentour, la cohue des visiteurs, les robes roses, bleues, mauves des demoiselles qu'on lance.

Rarement M. Albert Besnard a été mieux inspiré que cette année. Le peintre prestigieux des magies chromatiques s'est complu en des harmonies douces quoique riches qui font des panneaux décoratifs exposés un enchantement pour les yeux : les tonalités se nuancent, les lignes se rythment, le sujet se déroule avec un bonheur infini : cette Loïe Fuller, sur la rive verte baignée par les eaux calmes d'un lac, a la saveur de l'Embarquement pour Cythère.

A M. Besnard et à M. Charles Cottet ira le succès de cette année. Les « Gens d'Ouessant veillant un enfant mort » et surtout cette scène si simple de la lettre mi-ouverte sur laquelle s'écrase la douleur de la mère que frôle un visage de fillette rousse, « Deuil », valent non seulement par leurs qualités émotives, mais par leurs qualités techniques qui doivent, pour l'écrivain d'art, primer toute autre considération.

Chaque fois que nous en avons eu l'occasion nous avons loué de notre mieux M. Cazin qui restera comme un des notateurs les plus exquis de l'école française contemporaine : avec peu de chose, un ciel gris, une route plate, des buissons, il obtient des effets miraculeux. Cette année se signale par une exposition de ses dessins — une salle entière. — L'intérêt qui s'attache au nom de M. Cazin ne s'y augmente pas. Ce sont des croquis adroits, des notations heureuses, mais sans caractère.

Qu'on aille voir en revanche les dessins très nombreux exposés par François Guiguet qui est, lui, par contre, plus dessinateur que peintre, encore qu'il ait fait avec le pinceau des œuvres charmantes. Ici le moindre croquis a son caractère, prend une allure définitive, contente l'œil et l'esprit. Ce sont des silhouettes, des portraits, des ménagères, des ouvriers pris dans une attitude de labeur. Tout cela vit, respire, ne sent ni le schéma, ni le document. Nul doute que Guignet n'ait d'ici peu une place considérable dans l'art contemporain.

MM. Dagnan-Bouvenet et Courtois semblent s'être prêté mutuellement leurs pinceaux. Le portrait de M. Dagnan serait un très bon Courtois, et les tableaux de celui-ci, de très médiocres Dagnan-Bouveret.

Parmi les toiles de M. Eugène Carrière, une surtout est d'un grand charme. Dans une envolée de mouvements qui est une véritable trouvaille, une mère et une fillette se penchent vers une grande sœur noire, de visage jeune et grave. Cette toile pourrait être un beau symbole de la Consolation.

M. Blanche a rarement été plus heureux que cette année. Après nous avoir servi du Whistler, du Gainsborough, du Lawrence il nous montre dans trois portraits remarquables qu'il peut être aussi lui-même.

Les peintres des choses fanées, des exquis bibelots, venus par les diligences autrefois, ils ont nom : Boulard, Lomont, Lobre et Walter Gay. Ceux de Bretagne : Dauchez, Lucien Simon, Vail, Chevalier avec un sentiment personnel nous disent la grandeur, les joies et les tristesses de la mer brumeuse et des gens qui vivent d'elle. M. Simon s'affirme un maître dans ses beaux « Portraits d'Amis » qui pourraient voisiner sans désavantage avec des « Réunions » de Fantin-Latour.

Un des fervents des côtes de Cornouailles, M. Raoul Ulmann les a abandonnées cette année au profit de Paris. Et ce changement n'est pas pour nous déplaire. Avec la même sincérité et le même sentiment qu'il mettait à dessiner les côtes rocheuses, à noter les phosphorescences de la mer et la splendeur des crépuscules océaniques, il a peint des aspects de Paris. Il s'est plu à évoquer l'eau de son fleuve, à y mirer des monuments ou les silhouettes fantastiques des passants affairés. Une aquarelle de « l'Estacade » est, en ce sens, curieuse comme une estampe japonaise. Mais ses belles qualités de peintre, de chromiste vigoureux, elles s'affirment surtout dans la « Soirée d'Octobre » et la « Vue de Notre-Dame » qui sont deux des meilleures peintures de ce Salon où la somptueuse sérénité des paysages de E. René Ménard, leur dessin rendent difficile le spectateur pour tout coin de nature et de vie qui, négligeant le trompe-l'œil, vise au caractère et au style.

Que d'artistes exquis sont encore à louer ! Comme l'inimitable Jean Veber, l'auteur des « Maisons sont des Visages » et de « Mariage de Raison » ; comme Bellery-Desfontaines, un maître de demain dont le

talent souple se plie à la décoration, au tableau de chevalet, à l'illustration, sans jamais perdre de sa personnalité ; comme A. Braut, Matisse, René Piot et surtout Milcendeau qui représentent si vaillamment le côté moderniste de l'enseignement de Gustave Moreau, comme les deux Griveau, comme Georges Bottini, Girardot, Lebourg, Muenier, Fernand Piet, peintres de France et d'ailleurs.

Tandis que les américains, sauf les maîtres Gari Melchers et Alexander, exposent de préférence à la Société des Artistes français — question d'académie Julian, — les belges se retrouvent à la Société nationale. Et que leurs toiles soient signées de Franz Charlet, de Jef Lempoels ou de Franz Courtens, elles ont toutes une belle tenue, une saveur qui donne une haute idée du mouvement artistique de là-bas. Au-dessus d'eux nous mettons cependant le génial De Groux dont la maîtrise est chaque année grandissante. Sa « Retraite de Moscou », son « Austerlitz », sont deux œuvres évocatrices qui eussent fait frémir Michelet. Jamais peintre n'a inclus mieux dans la couleur la synthèse du sujet. Rien de grandiose comme ces masses venant se ruer ou se faire tuer aux pieds de l'impassible Napoléon qui, dans ces deux toiles et dans les autres peintures ou pastels, apparaît comme un fatidique leitmotiv de ces poèmes de la mort.

Aman-Jean avec sa vision habituelle nous dit le charme des femmes de Venise, et sa précieuse simplicité nous dispose mal à accueillir les pastiches de Tiepolo que signe M. Mariano Forthuny. M. Raffaelli s'en tient aux types et aux effets qui lui sont habituels. Jamais de surprises avec lui. Le polyptique mystique de M. Maurice Denis ne pourra être bien jugé qu'une fois en place, dans le cadre architectural de la chapelle à laquelle il est destiné.

M. Frédéric Front qui expose deux bonnes peintures : le « Voyageur » et le portrait de Félicien Fagus, est représenté aux dessins par une série de portraits de Rodin tout à fait caractéristiques : notations des gestes familiers du maître. C'est aux dessins qu'il faut voir Vierge, Heidbrinck, Louis Legrand, Renouard qui a envoyé également de curieuses peintures. A la gravure : de maîtresses estampes de Beltrand, Marcellin Desboutins, Lepère, Waltner, Maurice Delcourt et de délicates pointes sèches de Mlle A. Desaille.

Seule sur le rond-point de sable fin, impitoyablement baignée par la lumière qui tombe dru des hauts vitrages, l' « Eve » de Rodin cache sa honte à tous les regards. Et au milieu de la foule cette femme nue, de bronze si vivant, émeut au-delà de toute expression.

C'est que cette Eve n'est pas la femmelette vicieuse que les artistes d'ordinaire nous servent, mais une puissante créature, sentant déjà la responsabilité de la maternité et d'autant plus angoissée de l'implacable jugement qui pèse sur elle. Elle cache son visage de ses beaux bras, dans une attitude bien humaine et tellement belle que surgit immédiatement une idée de cariatide chargée seule de soutenir le monument des Passions. Est-ce là tout ce que nous offre Rodin ? Non

pas. Voici une œuvre toute récente : un buste de Falguière d'une puissance et d'une observation infinies. L'humanité de Falguière est prise au vif. Et c'est plaisir de voir les deux grands artistes dans lesquels la foule ne veut reconnaître que deux concurrents se rendre un mutuel témoignage d'estime.

L'art de Rodin paraît au premier abord tellement individualiste qu'il semble peu susceptible d'être assimilé par d'autres artistes. Cependant Rodin a exercé une influence énorme sur nombre de ses confrères et a formé une élève véritable : Mlle Camille Claudel.

Tout en gardant son sentiment propre, Mlle Claudel a su s'inspirer de la poignante grandeur du maître : « l'Age Mûr » est en ce sens très remarquable. Plus encore nous plaît cependant « Clotho » qui prend, traduite en marbre, le caractère des plus belles conceptions de la vieille sculpture française et ne serait certes pas désavouée d'un Ligier Richier.

Si, à la fréquentation de Rodin, Emile Bourdelle a gagné plus de force d'expression, il y a en lui une grâce native qui lui a assuré, depuis de longues années déjà, une belle place dans l'art contemporain. Son exposition très remarquable nous rend plus impatient de voir entier et définitif le beau monument d'héroïsme et d'horreur qu'il consacre à la Guerre. Mais là n'est qu'un côté de lui-même ; il faut l'aller voir à la peinture et aux pastels où il a su trouver dans d'élégants portraits de femmes et d'enfants une interprétation technique personnelle et neuve.

Comme on voudrait pouvoir contempler longtemps, très longtemps, la « Loïe Fuller » de Pierre Roche, joyau de marbre sculpté à la gloire de la capricante magicienne !

J'ai dit la belle attitude des artistes belges à la peinture. Elle est même à la sculpture. Quel nouvel éloge adresser au génial Meunier ? Jef Lambeaux est puissant, mais nous lui préférons cette année Charlier dont la « Douleur maternelle » est d'une belle inspiration. Ce groupe sera à sa place n'importe où et à côté des plus belles choses : sur une place, sous des arbres, contre une cathédrale.

Voir deux bustes de Baffier, un Verlaine en bronze de Niederhausern-Rodo, un joli groupe de « Jeunes Filles » de Mme Marie Cazin, un autre petit groupe, « la Fuite de l'Heure », d'Alexandre Charpentier qui expose, entre autres médaillons, celui de Constantin Meunier où le doux regard du grand artiste est bien saisi.

Les médailles pisanesques de Michel Cazin nous amènent aux objets d'art où, parmi les précieux bijoux modelés et ciselés par Henry Nocq, nous signalerons un peigne et une agrafe d'un charme infini. Nocq aussi a été séduit par la Loïe Fuller et il lui consacre deux petits bronzes. Carabin de même, et les envolées de la magicienne de la danse l'ont incité à modeler toute une série de petites ballerines qui sont les plus jolis bibelots qui soient. Outre ces bronzes, le sculpteur sur bois qu'est d'abord Carabin expose une Table de travail pour chimiste enrichie d'un décor aussi neuf qu'approprié.

Citons pour terminer les exquis petits bronzes de Vallgren où les délicatesses de la femme et de la fleur se trouvent mêlées; les reliures de Prouvé, de Mme A. Vallgren; les grès de Delaherche; les meubles de Selhmersheim, de Plumet et de Gustave Serrurier; les cartons pour vitraux de Brangwyn; les carreaux céramiques de Francis Jourdain qui a également exposé une curieuse série de gravures et de dessins; le projet d'Autel à la Musique, architecture symbolique de M. Maignan.

CHARLES SAUNIER

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

La prostitution est la fatalité de toute agglomération outrée : la destination impudiquement mercantile que nécessairement prennent ces milliers d'ouvrages, que leur accumulation suffirait à transformer en objets a détourné d'ici, — comme détourné de l'autre Salon, à mesure que lui aussi s'encombre et prend du ventre — ceux qui gardent un respect de leur art. Aussi le dilettante est pleinement informé des choses artistiques, qui fréquente purement les expositions particulières d'octobre à mai ouvertes, et quelques ateliers. — L'avidité à soutirer la bienveillance, égarer la jalousie de ceux-là qui dispensent les certificats de sagesse artistique desquels le public autorise son estime, parallèlement au besoin de violenter l'attention, puis la dilection d'une clientèle, fût-ce par les plus immodestes stratégies — réalisent d'ailleurs leurs miracles, qui ressortent d'un assez vilain commerce. Certains appellent l'admiration, pour leur habileté à faire mauvais! gigantomachie des cadres démesurés, savant chatouillement de l'amateur dans ses plus ébranlables fibres... Le *Sac de Saint-Quentin* en même temps que par sa bonne médiocrité et la bonne foi sans doute du maître (car maints de ces trop dextres ouvriers sont candides) résume cet effort vers le pire : 200 femmes, mi-nues, chassées bâton haut par les Espagnols ; les soudards frappent avec retenue des chairs juste assez dévoilées, juste assez maculées de fange et de sang, juste assez roses pour demeurer désirables ; au passage un vainqueur ravage sous une chemise... et juste assez de cadavres, de ruines, et de jambes pour allumer la sensibilité, une indignation bien française et une flammèche de gauloiserie, bien française aussi, sans déchaîner des sentiments excessifs. Un autre symbolise Mulhouse irrédentiste, par une femme à l'académie chapeautée de crêpe, et drapée de crêpe, mais à la façon de Rops; une cocarde tricolore ennoblit ce déshabillé patriotique. Une nymphe de Bouguereau manie — affablement pour le regardeur — sa gorge, et Psyché aspirant au ciel frôle du tétin l'ain d'Eros. M. His submerge Ophélia de manière qu'un sein abondant émerge, dévoilé : et cela révolte comme une profanation. M. P. Chabas fait folâtrer des demoiselles en négligé succinct : une tire sa compagne par un pan de la chemisette : qui dessine avec insistance la croupe. Un autre

dresse ventre à ventre deux Bacchantes, l'une baisant la joue de son amie. Peu de nus, les chastes nus : profusion de déshabillés non pas galants mais galantins. M. Antonin Mercié, de l'Institut, ose mieux — inintentionnellement veut-on croire : des moqueries de Ménades aux arrière-trains évidents se courrouce avec gentillesse un Amour blanc et rose, nu, où le contraste de la masculinité et d'un visage indéniablement de femme suggère un hermaphrodisme malpropre... Au reste, prémédité chez les auteurs de ces tableaux vivants, ou spontané, peu importe : carnages-là, et ces variations érotiques et patriotiques, jamais n'inciteront aux vilaines pensées.

La sculpture, tant de statues figeant des gestes historiques, triviaux avec emphase, d'allégories tumultueuses glacialement, suggère, vue à vol d'oiseau, un meeting d'indignation, pétrifié : du marbre qui gesticule, quel malaise !

C'est maintenant que je vais passer à la postérité ! dit Falguière apprenant que Rodin entreprendrait son effigie : en faveur d'une humilité, excessive si elle n'est ironique, on n'aura pas la cruauté d'insister sur le *Balzac*.

La lithographie, presque toute de reproduction : copies étroites, sans pensée, de tableaux, est veuve d'intérêt.

Certes, dans l'amas des 5.000 « numéros » ici accumulés, des envois méritent : on les discerne à peine, noyés, sous l'amas du médiocre. Et l'on note, comme au hasard, des paysages, de Thompson, *Brumes dans l'Atlantique* (Jobert), la *Barque* (Cadel), les *Gueux* (Hoffbauer), *Arriégeoise et Bretonne* (Etcheverry) ; la richesse de ce paysage : *L'Enfant Prodigue* (Gumery) ; l'harmonieuse violence de *Danseuses espagnoles* (Bergès) ; une *Descente de Croix* qui rappelle avec bonheur Rossetti et Brangwyn à la fois (Ruppert-Bunny) ; une *Nuit d'Eté*, mélodieusement lunaire (Barrow) ; la suavité de corps et de décor d'une *Baigneuse* (Paul Steck). La très remarquable *Sérénité* (Henri Martin) a de la beauté, pas la Beauté : l'évidence du procédé — que d'habileté, trop d'habileté ! — la fait tout doucement incliner au joli...

— Aux sculptures, le monument de *Mme Agar* (Henri Cros), une *Tête de Christ*, bois de A. Bloch ; la puissante, pourtant que lourde *Cheminée* de Félix Charpentier ; la suave morbidesse de *Narcisse* (Guittet) ; le *Torrent* (J.-B. Germain), le *Cornemuseux* de Guigues, la mièvrerie agile d'un *Giotto* (Kossowski)...

— Aux objets d'art, la *Charmeuse* (Gustave Michel), les bronzes et les étains de Moreau-Vauthier ; les grès de William Lee, les ivoires de Théodore Rivière ; les étains et les bronzes de Max Blondat font souhaiter qu'il s'essaye à la haute statuaire et la décoration monumentale : il a le sens du rhythme.

Il y a quelque chose de vainqueur, en ce lieu, et qu'on souffre d'y voir, et dont pourtant la magnificence rachèterait à elle seule la médiocrité du reste : c'est, n'est-ce pas ? les deux tableaux de Fantin-Latour.

FÉLICIEN FAGUS

Notes

politiques et sociales

ASSOCIATIONS

Pendant que la loi sur les associations, depuis si longtemps promise, est enfin sur le métier, M. Charles Dupuy, homme de gouvernement, essaie, par tous les moyens, et de préférence par les mauvais, de dissoudre les associations récemment constituées.

Ce fut un jeu, à la fois facile et très spirituel, de railler le nombre et la rapide poussée de ces récentes associations; ce fut aussi un jeu que de les considérer comme étant pareilles et du même ordre. Elles étaient, sous ce nom commun de ligues, profondément différentes.

La Ligue des Patriotes avait une existence ancienne, réelle et, en un sens, naturelle, exprimant très bien cette idée de la revanche, qui est une variété de l'antique talion; les ligueurs de cette ligue étaient, comme ils devaient, grandiloquents, barbares, bizarres, nationalistes; ils étaient, comme ils devaient, inintelligents, bruyants, brutes dans les rues, plus bêtes que méchants, et pourtant très méchants; ils exerçaient dans le civil des vices militaires qu'ils avaient déracinés à cet effet.

La Ligue antisémitique de France avait une existence un peu plus factice et beaucoup plus fausse; réactionnaire au sens exact de ce mot, elle fondait sur une connaissance enfantine du moyen-âge et sur des ethnologies extraordinaires la justification pédante et gauche des instincts les plus vils, les plus lâches, les plus décadents; elle proposait aux Français, pour que la France leur fût rendue, de se mettre à plusieurs millions pour tenir au bagne un officier français innocent; les ligueurs de cette ligue furent, comme ils devaient, louches et tartufes; et ils employaient à leurs manifestations, comme ils devaient, les populations de métier louche.

Nos lecteurs savent comment naquit la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen; dès le principe elle réunit des hommes, des citoyens venus de tous les partis honnêtes précédemment constitués; et cependant cette ligue ne faisait aucune conciliation, aucune concentration, aucune compromission; pourquoi les honnêtes gens de tous les partis honnêtes s'empressèrent-ils d'y entrer? pourquoi certains hommes qui, jusqu'alors, avaient imparfaitement conformé leur conduite politique à la vénérable *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* s'empressèrent-ils, contre leurs intérêts les plus évidents, de travailler de toutes leurs forces à la constitution et au progrès de cette ligue? A moins d'assigner mesquinement à cette conversion des raisons, des causes imbéciles, c'est-à-dire

faibles, comme le fait M. Mirman, qui n'est pas un peu fou, à moins de se complaire à donner des phénomènes historiques les plus importants une justification inexacte, on est forcé de reconnaître, et on doit reconnaître que l'affaire Dreyfus a été une cause occasionnelle morale extraordinaire; dans le privé nous lui devons la saine souffrance d'avoir été abandonnés par quelques-uns qui se disaient nos amis, nous lui devons la saine et jeune joie d'avoir découvert plusieurs amis nouveaux: dans le public, elle a été malheureusement une exceptionnelle occasion de faillir proposée aux criminels, aux violents, aux simples lâches, mais elle a été aussi une exceptionnelle occasion de se retrouver offerte à des hommes de même famille intellectuelle et morale égarés par la vie confuse dans les différents partis anciens.

Ainsi la Ligue des droits de l'homme, comme on la nommait brièvement, avait une existence moralement naturelle et volontairement forte. La Ligue pour la patrie française n'avait aucune existence bien sérieuse, étant un jeu d'académiciens fourbus et vaniteux: elle ne fut vraiment inquiétante qu'aussi longtemps que de sincères et honnêtes universitaires crurent sur parole les fondateurs de cette ligue. Et nous en étions inquiets pour ces universitaires eux-mêmes.

Le tribunal correctionnel, en infligeant le même traitement à la Ligue des droits de l'homme et à la Ligue de la patrie française, voulait, sans doute, lui asusi, les appareiller. On s'apercevrait vite, si, contre notre attente légitime, la Cour de Cassation ne faisait pas son office, combien cette assimilation est mal fondée: La Ligue de la patrie française, désagrégée de ses derniers éléments honnêtes par *l'Appel à l'Union*, continuerait à organiser des vanités: et nous, au contraire, nous épuiserions l'action légale, et ensuite la plupart de nous, sans doute, épuiseraient l'action révolutionnaire: et ce serait vraiment le commencement de l'afffaire Dreyfus.

CHARLES PÉGUY

A PROPOS DE LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

En ces très courtes notes, nous voudrions émettre quelques réflexions à propos de la Conférence de La Haye. Non pas que nous entendions célébrer, une fois de plus, ce grand événement, en analyser les facteurs divers, — discuter par avance, les chances d'échec de ce Congrès diplomatique. Nous nous proposons seulement de commenter un certain nombre d'incidents intervenus depuis le rescrit de Nicolas II, en les rapprochant de la pensée pacifique qui préside à la convocation des délégués des Etats.

Il est évident que dans les huit derniers mois la situation internationale a traversé une période de tension extrêmement grave. Coup sur coup, le conflit de Fachoda, portant la guerre imminente, s'est dressé entre la France et l'Angleterre; les convoitises respectives de la Russie et de la Grande-Bretagne sur la Chine ont suscité des diffi-

cultés très apparentes: l'Allemagne et les Etats-Unis ont échangé des propos hostiles, parfois même des défis, à la suite de légères querelles aux Philippines, et l'affaire des Samoa, à une date toute récente, a encore envenimé leurs rapports en brouillant en outre Londres et Berlin. Au total, pour une période aussi courte que celle dont les termes extrêmes sont octobre et mai, c'est là une série de litiges suffisamment étendue, et il faudrait remonter fort en arrière pour rencontrer une nomenclature si chargée. Il y avait même une contradiction piquante entre les velléités de luttes armées qu'on saisissait un peu partout et la haute idée de concorde qui dominait les négociations poursuivies pour la réunion du Congrès de La Haye. On se demandait déjà si celui-ci ne s'ouvrirait pas au milieu d'une grande guerre européenne ou extraeuropéenne, ou même s'il ne serait pas nécessairement ajourné. La question ne laissait pas de plaire aux humoristes qui avaient accueilli, le sourire aux lèvres, le rescrit du Tzar. Il est arrivé que, pour une fois, le scepticisme a eu tort — car l'Europe et l'on peut dire, le Globe sont redevenus à peu près calmes, exempts de nervosité, — et si l'Union américaine avait traité avec Aguinaldo, le sang ne coulerait plus nulle part, dans les cinq parties du monde. Les divers conflits soulevés entre grandes puissances se sont évanouis brusquement, avec toute la rapidité même de leur formation. L'Angleterre et la France se sont entendues pour aplanir leur différend d'Afrique — par un partage magistral du Soudan; le Royaume-Uni et la Russie ont délimité leurs sphères d'influence sur le Céleste-Empire et réglé à la fois l'article des voies ferrées, si important en Asie; l'Allemagne, le Royaume-Uni et l'Union américaine, après quelques jours d'irritation, ont estimé que l'Archipel des Samoa ne valait pas une rupture. Toutes les difficultés de fraîche date ont donc été aplanies par les gouvernements; par surcroît, la France et l'Italie ont consacré un nouveau rapprochement en signant un accord douanier. La situation, à la veille de l'ouverture du Congrès de La Haye, se présente donc sous une apparence particulièrement séduisante; rien dans les relations actuelles des divers Etats ne viendra ajouter encore aux difficultés que chacun discerne par avance, et qui, vraisemblablement, interdiront aux pourparlers tout résultat pratique.

La convocation des délégués a suscité deux incidents d'une certaine portée : l'un est relatif à la représentation du Vatican au Congrès, l'autre à la participation des républiques sud-africaines.

Léon XIII a déployé de multiples efforts, toute l'énergie de sa dialectique, toutes les ressources de sa diplomatie pour obtenir qu'un nonce pût parler en son nom à La Haye. On conçoit l'intérêt immense que cette admission eût acquis pour le successeur de Pierre. Elle eût constitué la reconnaissance plus ou moins indirecte de ses prérogatives de chef d'Etat, et d'autre part, eût mis en plein relief le prestige moral dont le pape actuel a essayé de rehausser l'autorité pontificale. Au contraire, l'exclusion devenait une véritable

déchéance, et sanctionnait aux yeux de tous, l'impuissance du Vatican dans l'ordre temporel, en reléguant son influence au troisième plan. L'Autriche soutenait les prétentions du pape; l'Italie les combattait, pour des raisons qu'il serait superflu de rappeler. Léon XIII a été vaincu dans cette lutte diplomatique d'une importance si essentielle et si évidente pour lui. La décision arrêtée par la majorité des puissances est l'effondrement même du rêve qu'il nourrissait depuis tant d'années et qu'il s'était efforcé de conduire au triomphe, à travers toutes les péripéties d'un règne merveilleusement chargé. Elle est en même temps l'affirmation de la grande révolution religieuse et morale qui se poursuit dans l'humanité : il y a trente ans, le Saint-Siège, même dépouillé de ses domaines, eût tenu la première place dans un Congrès international assemblé pour une œuvre de paix.

L'exclusion des républiques sud-africaines se concevrait difficilement si l'on ne devinait quelle ardeur les diplomates britanniques ont marquée pour aboutir à cette fin. Lord Salisbury, stimulé, dirigé par M. Chamberlain, appréhendait que le Président du Transvaal, M. Krüger, ne vînt poser devant les représentants de l'Europe des prétentions embarrassantes. Quelle eût été l'attitude du plénipotentiaire britannique, si le délégué de ce petit Etat avait demandé aux puissances de consacrer l'indépendance de la Terre des Mines d'Or et d'interpréter les textes contestés d'où le Cabinet de Londres veut tirer une affirmation de suzeraineté? La Hollande a essayé de défendre les Boers de l'Afrique australe, mais sa tentative n'a pas été soutenue, et la Russie était trop heureuse d'avoir obtenu l'adhésion du Royaume-Uni, pour embrasser la cause transvaalienne.

Le Congrès ne perdrait pas ses instants s'il proclamait une ou deux neutralités nouvelles. Pourquoi n'accorderait-il pas au Danemark les garanties dont jouissent déjà la Suisse et la Belgique? Ce n'est pas le peuple de ce royaume, à coup sûr, qui en refuserait le bénéfice, puisqu'une pétition signée de 228 000 noms a été présentée au souverain sollicitant cette charte de paix continue. Si les détroits du Nord étaient neutralisés, croit-on qu'un large progrès n'aurait pas été réalisé et que cette séparation, même purement théorique, de l'Europe occidentale et de l'Europe orientale n'entraînerait pas de fort sérieux effets? Il est peu vraisemblable que le problème soit envisagé de près par le Congrès et la réponse qu'a adressée le Cabinet danois aux pétitionnaires indique assez que les puissances ne sont point d'accord à cet égard. Mais on souhaiterait qu'une grande nation, consciente de ses devoirs d'humanité et désireuse de reprendre sa tradition civilisatrice, vînt soulever devant la réunion des diplomates cette question si capitale.

PAUL LOUIS

Musique

Opéra : Le premier acte de **Briseïs**, drame d'Ephraïm Mikhael et de M. Catulle Mendès ; musique d'Emmanuel Chabrier.

La direction de l'Académie nationale de musique, pour apaiser les mânes justement irrités du pauvre grand Chabrier, mort à la peine sans avoir jamais été à l'honneur, s'est décidée à monter le premier acte de *Briseïs,* ouvrage que le compositeur, voué au malheur, n'eut pas le temps d'achever. En agissant ainsi l'opéra, qui fut si cruel à Chabrier vivant, en ne lui représentant sa *Gwendoline* qu'après une longue suite d'années d'attente, pour la retirer de l'affiche après quelques soirées triomphales, l'opéra tente, aujourd'hui, de réparer ses torts envers un des meilleurs et des plus nobles musiciens dont puisse s'honorer notre pays. Peut-être est-il un peu tard ? Mais comme Chabrier était français, possédait un talent et des idées et n'était pas homme à faire des platitudes, même pour être joué, il ne faut pas trop récriminer. C'est déjà bien beau que l'on daigne encore se souvenir de lui. Ah ! si Chabrier avait été un de ces adroits faiseurs de riens, un de ces médiocres aimables ne pouvant porter ombrage à personne, il n'aurait pas eu tant à pâtir de tout et de tous. Le bonheur lui aurait souri, les admirations les plus enthousiastes et les moins sincères fussent allées à lui tout naturellement ; on l'eût encensé, exalté de toutes les manières et décoré de tous les ordres ; les théâtres se seraient disputé ses œuvres et, très vieux, il serait descendu au tombeau, gorgé d'or et de renommée ! Chabrier n'était qu'un authentique et pur artiste, ennemi de toute gueuserie, un serviteur de l'Idéal, souffrant ses rêves et cherchant à les réaliser ; aussi ne fut-il pas heureux.

Possédé d'art, frissonnant éperdument au souffle de l'inspiration, anxieux de cheminer hors des sentiers battus, musicien doué chez qui la sève concentrée s'exaspérait jusqu'à la douleur, véhément dans l'expression, furieusement épris de toutes les voluptés musicales. Chabrier n'a guère laissé, tout compte fait, qu'une œuvre incomplète, assurément de beaucoup inférieure à l'artiste qui la conçut. Si Chabrier parut souvent manquer d'équilibre, si la plupart de ses pages semblent écrasées sous le poids d'un nuage orageux, si dans ses compositions d'aspect divers, la musique bouillonne et se couvre d'écume, cela tient surtout à la fougue du tempérament, à l'enivrement fébrile de la pensée, à l'impétuosité du vouloir, à la violence de l'élan ; pourtant, l'idée reste nette et, dans une atmosphère de tempête, est exprimée avec la passion, le pittoresque, la poésie, la couleur, le relief qu'elle exige. Chabrier avait la coquetterie de l'excès et, même le calme, il trouvait moyen de l'exagérer. S'il aimait c'était avec emportement, fré-

nétiquement. C'était un sincère qui imposait le respect et l'admiration, tant on sentait chez lui de conviction profonde, et, aussi, de mépris souverain pour le savoir faire et l'habileté. Parfois il lui arriva de se tromper, jamais de façon indifférente. Ses erreurs portaient l'empreinte d'une telle foi, s'affirmaient avec une si fière énergie que, tout en les déplorant, on y prenait de l'intérêt. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur ce compositeur, brave jusqu'à la témérité, il n'est pas possible de nier ses incomparables qualités d'artiste et sa belle droiture de caractère. Chabrier était quelqu'un et, je le répète, ce ne fut pas un heureux. Comme le dattier de l'arabe, dont parle Chateaubriand, à peine sa tige sortit du rocher qu'elle fut battue du vent. Il se démena, se prodigua, produisit, non autant qu'il aurait pu, il chercha toute sa vie à conjurer le sort méchant qui s'acharnait sur lui ; mais en vain...

C'est un art des puissants de n'être pas heureux.

Un jour, lassé de lutter et de travailler toujours sans pouvoir moissonner, désespérant de vaincre les mauvaises volontés et d'en finir avec les manœuvres de la sottise et de l'injustice, il tomba pour ne plus se relever.

Cependant, une dernière joie lui était réservée avant de disparaître : celle d'assister, après quatorze années de démarches et d'espérances trompées, à la représentation de *Gwendoline* à l'Opéra. Mais était-ce encore Chabrier, cet être sans mouvement, blême et muet, suivant d'un œil atone, à demi fermé par la mort, les péripéties de la pièce que son talent si personnel avait illustrées de musique? Il était permis d'en douter. Le tardif rayon de gloire n'inondait plus de sa lumière éclatante qu'un martyr achevant de gravir, dans les tristesses de l'inconscience, les dernières marches de son calvaire terrestre...

Il y a deux ans, M. Ch. Lamoureux, mû par un pur sentiment d'amitié et d'admiration attendrie, eut l'idée de tirer de l'ombre des cartons le premier acte de *Briseïs* et d'en donner une louable exécution en ses concerts. L'impression produite par ce fragment digne d'être admiré fut profonde. Cette fois, voici *Briseïs* à l'Opéra.

Et ce drame lyrique y est à sa véritable place, bien qu'il soit malheureusement inachevé. En tous cas, mieux vaut encore entendre les pages de claire et noble inspiration de Chabrier que tel opéra absolument terminé où, du fracas des notes accumulées, ne sort que l'ennui.

Le livret de MM. Ephraïm Mikhael et Catulle Mendès est inspiré de la célèbre ballade de Gœthe : *la Fiancée de Corinthe*, ballade que M. Anatole France avait déjà reprise et développée en un poème en trois parties, « car, dit le grand écrivain, je n'ai rien trouvé qui peignit mieux le déclin des dieux antiques et l'aube chrétienne dans un coin de la Grèce. » Dans le livret de MM. Mikhael et Mendès, d'une remarquable tenue dramatique et littéraire, partout se trahit l'aspi-

ration vers le grand. Avec une curieuse adresse les auteurs ont tiré parti de la ballade de Gœthe, l'interprétant au gré de leur imagination, sans s'écarter du sens général du poème initial « si touchant, si mystérieux et si profond ». Les situations abondent ; il s'en trouve même une scène de gros effet, qui fait songer à telle scène de l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam, mais dont le dénouement a le mérite de la nouveauté. Et c'est un régal d'entendre ces vers, faits de main d'artiste, aux larges envolées sonores qui donnent aux scènes un relief magnifique et ajoutent encore au charme puissant qui se dégage de la musique.

L'héroïne du livret — est-il besoin de le constater ? — n'a rien de commun avec la *Briseïs* aux belles joues, cause innocente de cette fameuse colère d'Achille que le divin aveugle chanta sur le mode immortel. C'est à l'époque, fertile en miracles, où fut poussé le cri qui donna le signal de la chute des Olympiens : le grand Pan est mort ! que MM. Mikhael et Mendès, suivant en cela la donnée de la vieille histoire, placèrent leur affabulation. Alors les peuples se détachaient des anciens dieux de l'Hellade, alors l'humanité commençait à être troublée par l'éclosion de la religion toute d'amour prêchée par Jésus dans la douce Galilée.

Dans *Briseïs* deux mondes sont en présence : le monde antique et le monde chrétien ; une agonie et une naissance. Qu'il me suffise de dire que la vierge *Briseïs* est aimée du matelot Hylas. Seulement, pour sauver sa mère malade et dévouée à Christ, elle se laisse fiancer au Dieu des chrétiens. Le premier acte ayant, seul, été joué, il n'y a pas à s'occuper ici des autres actes. Mais combien il est regrettable que l'ouvrage arrive ainsi mutilé, car ce qu'on en donne n'est qu'une préparation à ce qui va suivre et l'intérêt reste en suspens. Quoi qu'il en soit, tel qu'il est, l'acte exécuté forme un ensemble suffisant pour solliciter et retenir l'attention.

La partition de Chabrier est une œuvre d'inspiration suprême et de souverain apaisement. Les violences tourmentées, les truculences de la jeunesse sont calmées et l'artiste en parfaite possession de son talent, entièrement maître de ses idées et de sa forme, élargit sa manière et, à force de volonté, atteint à la simplicité grandiose. Le flot mélodique n'est plus troublé et courroucé, il coule vaste et imposant, entraînant dans son cours de délicieuses fleurs.

Dès les premières notes de *Briseïs*, l'oreille est exquisement caressée. Le chœur : « La nef légère a pris l'essor » bercé par une mélodie charmante au mouvement ondulant de la vague prépare l'arrivée et le premier aveu d'Hylas, que commente et magnifie l'orchestre en émoi. Voici *Briseïs* annoncée par une adorable symphonie. La conversation d'amour, ravissante en sa grâce nacrée, s'engage entre les deux amants, traversée par des cris de bonheur juvénile et d'éloquence passionnée, tandis que l'orchestre chante l'ineffable félicité. L'apparition de Thanasto aggrave d'humanité violente le caractère poétique de l'œuvre. L'expression grandit ; les ardeurs de la foi enfièvrent la

musique et l'emportent dans un tourbillon d'enthousiasme sacré. Puis le catéchiste paraît, en sa blanche robe de lumière, le signe de la rédemption à la main, et la musique s'emplit d'émotion suave et simple ; chargée d'onction et de solennité religieuse, elle s'élève encore vers les cimes du beau. Dans *Briseïs* l'orchestre joue un rôle des plus importants. Ne se désintéressant de rien, sans cesse il prend part à l'action, embellissant les choses, précisant les événements, disant la grandeur des silences. Il célèbre la gloire ardente de Phoibos, décrit les splendeurs des levers du jour, dit les joies et les douleurs, tantôt pâmé d'extase amoureuse ou mystique, tantôt oppressé d'angoisse.

La partition de *Briseïs* constitue un des plus importants et des plus respectables efforts vers l'Idéal qui aient été tentés en ces dernières années. On y sent le désir du compositeur de se renouveler, de monter toujours plus haut et, dut-il y périr, de se dépasser lui-même, en un mot, de laisser une œuvre digne de lui. Elle montre quel artiste originalement et merveilleusement doué était Chabrier et ce qu'il aurait pu produire si l'on avait voulu rendre justice à son incontestable supériorité.

L'interprétation de *Briseïs*, sans être extrêmement brillante, est très honorable. Le décor a de l'ampleur et de la profondeur et est d'une jolie couleur. Chœurs et orchestre font de leur mieux. Et la direction de l'opéra a droit d'être fière de la besogne d'art qu'elle a accomplie en montant l'ouvrage posthume du maître français Chabrier.

André Corneau

Les Livres

LE PRINCE DE BISMARCK

CHARLES ANDLER : **Le Prince de Bismarck** (Georges Bellais).

J'ai lu peu de livres aussi puissants, aussi denses, aussi convaincants que celui-là. Il est consacré au plus inquiétant des hommes ; il parcourt nécessairement les événements les plus brouillés, les questions les plus difficiles de la politique moderne. Et il y a dans ces quatre cents pages une telle science, une telle évidence d'impartialité, une telle persuasion d'intelligence que je ne vois pas qu'on puisse, après les avoir lues, exprimer autre chose que l'adhésion et la certitude.

C'est probablement l'étude la plus complète qu'on ait pu écrire aujourd'hui sur une œuvre à peine achevée et sur une vie qui vient de finir. Mais ce n'est pas le livre d'un professeur d'histoire ou d'un narrateur didactique : on n'y trouvera pas le récit des faits, dans leur ampleur ou dans leur suite ; on sentira même chez M. Andler comme un éloignement pour l'apparence flatteuse, pour le décor brillant et inutile de l'histoire. Il n'a pas essayé de conter, mais de juger, de comparer, de faire comprendre. M. Andler est un psychologue et un philosophe qui a pénétré la vie profonde, les causes et les effets, les mouvements et les réactions, qui surtout a vu clair dans l'âme d'un homme, un des plus grands qui aient vécu.

M. Andler a apporté dans cette tâche une science sûre, tranquille et universelle, à laquelle n'échappe aucun ordre d'idées ou de faits, qui les possède et les retient tous, qui sans cesse les rapproche et les éclaire l'un par l'autre. C'est une science sans étalage comme sans bavardage, aussi distante de la facilité fade des vulgarisateurs, que de la confusion pédante des érudits, qui suppose toujours connus les idées élémentaires et les faits simples, et ne procède à leur égard que par voie d'allusion rapide. Cette méthode donne parfois au récit une certaine condensation elliptique ; elle exige une attention plus exacte, souvent même une recherche, un effort de mémoire, une réflexion, mais elle assure à l'œuvre une cohésion et une puissance, je dirai presque une élévation telles qu'on ne pourra regretter ce peu de peine. C'est d'ailleurs un effort léger, et du premier moment, car au-delà de cette expression parfois raccourcie, on trouvera une pensée lumineuse, qui réduit les événements les plus complexes en exposés précis et droits. Dans cette époque brouillonne, le récit schématique et fort de M. Andler sait rendre tout intelligible. Les plus tortueuses roueries d'un temps où la diplomatie ne fut guère qu'une intrigue multipliée se débrouillent, se ramènent à des idées simples. Les négociations de 1854 entre l'Autriche et la

Russie, la question des Duchés, maints autres chapitres, sont, à cet égard, des merveilles. Souvent la lumière projetée semblera neuve : on trouvera — je cite au hasard — une interprétation des causes de la guerre de 1870, un jugement de la question polonaise ou de la politique religieuse de Bismarck, qui pour moi tout au moins ont renouvelé ma pensée. Les chapitres sur l'administration et sur les idées de Gneist, sur la politique financière ont un caractère de nouveauté définitive. J'admire et j'envie l'intelligence de M. Andler ; elle est transparente et universelle ; les idées s'y forment et s'y disposent sans s'y altérer jamais ; dans ce miroir droit et puissant on peut lire avec une sécurité robuste.

M. Andler a fait une œuvre de vérité, mais il a fait aussi une œuvre d'art. La suite en est sobre et, tout en respectant le cours de l'histoire, révèle une composition. La conduite du récit reste nette et calme. Mais la pensée, toujours pleine fait saillir dans un relief un peu sombre, mais puissant, les faits, les idées ou les hommes. Les détails sont exprimés dans un style éclatant et souple qui s'applique à eux jusqu'à les mouler. Ils sont d'ailleurs mis en œuvre avec un bonheur extrême, comme si, parmi tous les faits latents, tous les mots possibles, on avait toujours choisi celui qu'il fallait. Les portraits sont brefs, précis, solides, et font entrer dans l'essentiel des hommes par des procédés simples et directs, qui semblent d'une vérité comme inévitable, car nous ne parlerions ainsi que des hommes que nous aurions beaucoup connus, et sur qui nos conjectures sont presque nécessairement des vérités. Aux moments essentiels : Sadowa, Ems, Versailles, le congrès de Berlin, s'élève une éloquence brève et compacte, profonde de réflexion condensée, qui monte d'un coup au niveau des événements. Mais toujours subsiste l'art d'une vision curieuse, chercheuse qui ramène à l'unité et à la vie par une observation aiguë ou un détail familier. Et c'est bien là ce qui fait une œuvre d'art d'une biographie historique : l'humanité, l'intimité, le bonheur des détails particuliers qui dessinent, qui évoquent, qui ne pouvaient être autres qu'ils ne sont. M. Andler n'a pas le souci puéril de présenter les hommes comme un résultat du milieu, mais l'art subsiste, qui les y mêle, qui baigne clairement les individus d'air libre, de nature, de vie. Et se sont des paysages courts, évoqués parfois par une épithète unique, dont la justesse imprévue déchire et éclaire le récit.

Dans ce livre d'un philosophe on sentira vivre un homme. Est-il besoin d'ajouter que M. Andler ayant apporté dans cette biographie la vie et la vérité, y a mis aussi toute l'impartialité de la raison ? En aucun sujet pourtant la justice ne pouvait sembler plus difficile. Bismarck fut le Croquemitaine de notre enfance, et son œuvre reste, autour de nous, couverte des préjugés les plus épais et les plus sots. Sans parti-pris, sans paradoxe, sans fiction, M. Andler a dressé dans tout son jour cette grande image dont l'aspect sans doute surprendra. Ce fut un homme dépourvu de préjugés et de rancunes, qui ne fut jamais

limité par des dogmes, qui toujours perça les choses d'une vue directe, impartiale et pratique. Il fut cependant humain. Il fut pacifique, ayant retardé vingt ans les guerres, et réduit au moindre l'effusion de sang qu'il estimait nécessaire à sa tâche. Il fut modéré dans la victoire, ayant arrêté à Sadowa, ayant tenté d'arrêter après Sedan le lourd effort des armées victorieuses. Mais l'évolution de sa volonté est admirable, en ce qu'elle concorda toujours avec le mouvement de la vie. Nul ne se soumit, plus pieusement que ce maître brutal de l'Histoire, à la réalité, à ses nécessités et à ses lois. « Il pensait que c'était agir dans le sens de la divinité que de s'assurer la force. Elle est divine, et c'est pour cela qu'il ne la crut pas faite de quantités matérielles seulement »...

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME RANGÉ

TRISTAN BERNARD : **Mémoires d'un jeune homme rangé** (Editions de *La revue blanche*).

Daniel Henry fut un jeune homme rangé. Aussi fut-il bien traité de la destinée qui contraria ses goûts les plus menus, et exauça brusquement son ambition la plus lointaine. Il n'eut jamais d'habit bien fait, monta pauvrement à cheval ; mais il épousa tout naturellement Berthe Voraud pour qui son amour ancien n'était qu'une molle mélancolie. Aussi Daniel Henry ne goûta-t-il que médiocrement un bonheur mal préparé et qui ne lui avait pas coûté assez de peine. C'était un enfant réfléchi, exigeant et maladroit. Son caractère était fuyant, parce qu'il était faible ; son âme pleine de toutes les passions possibles ne se fixait pas sur le présent ; il calculait mal les conséquences de ses actes, presque toujours dictés par des préjugés ou par des souvenirs littéraires. C'est un défaut d'expérience. Il n'aima vraiment Berthe Voraud qu'en la voyant pleurer et souffrir. Il doit être aujourd'hui tel que l'a fait la vie.

Nous reverrons Daniel Henry, modelé, réalisé par l'expérience. Mais dans ces *Mémoires* il revit tel que notre jeunesse a vécu, avec une vérité si pressante, si certaine que tous nous retrouverons dans nos souvenirs quelque trait plus minutieux de son existence. De sa fiancée, Berthe Voraud, de ses parents, de son ami Julius, on pourra ne goûter que l'agrément, la saveur et la vraisemblance, car ils ne sont guère exprimés qu'en fonction du héros. Mais Daniel est d'une vérité nécessaire, sensible dans chaque trait, exprimée dans chaque épisode. Et c'est pourquoi ce livre neuf, attachant et fin aussi me paraît émouvant. Son ironie même est toujours tendre, et il passe de la gaîté à l'émotion avec la rapidité facile qu'y met la vie. Comment ce livre pourrait-il ne pas plaire ? Il est simple et gai, il est enrichi d'observations aiguës, fortes, particulières. Il est émouvant, vivant et vrai.

A quoi ressemblent les Mémoires d'un Jeune Homme Rangé ? J'ai entendu faire à ce sujet les rapprochements les plus ingénieux

et les plus contraires. On a dit qu'ils rappelaient Jules Renard, ce qui m'échappe absolument, et les romans d'Alfred Capus, ce qui me semblerait plus vraisemblable et la première manière de M. Huysmans ce qui paraît une sensation un peu inattendue, mais pénétrante et juste. En revanche tout le monde a nommé Dickens, et moi, s'il fallait fournir à mon tour un terme de comparaison, je dirais aussi que le roman de M. Bernard évoque Tolstoï et le roman russe. Sans doute je sens bien l'énormité des différences, mais je vois une parenté essentielle dans cet art de sincérité et de désintéressement qui paraît supprimer le romancier pour livrer les héros tout à eux-mêmes, dans cette puissance d'objectivation qui isole et qui complète la vie des personnages, comme une création enfin achevée dans la qualité de l'observation qui, sous des détails ajustés avec une exactitude presque indifférente, atteint le fonds particulier de chaque être, et, au delà, la vérité commune de l'humanité.

J'ai grand peur que cette analogie ne frappe pas tout le monde; et pourtant je la crois juste; et je suis surtout convaincu qu'elle sera plus juste encore dans dix ans qu'aujourd'hui. Il est vrai que Tolstoï ou Dickens ont créé avec une puissance et une prodigalité merveilleuses les types, les situations, les péripéties; que chez eux l'observation se traduit toujours par de la parole ou de l'action. Tandis que dans ce premier roman de M. Bernard l'action pourrait sembler un peu sèche et presque linéaire; les personnages, paresseux, l'observation quelquefois encore exprimée par des formules théoriques. Mais il y a pourtant en lui la matière d'un grand, d'un très grand romancier, à la manière de Dickens ou de Lesage. Ce premier livre le montre assez, dont on ne peut fixer la nature, ou préciser les lacunes qu'en le comparant aux plus beaux. M. Bernard possède un talent puissamment objectif et créateur, une imagination riche et savoureuse, ce génie d'observation qui perçoit et recrée la vie, et c'est là le don unique auquel rien ne supplée et qui peut suffire à tout. Quand ce don se produira en pleine richessse, en pleine lumière, varié et multiplié par une action plus intense, plus complexe, plus diverse, riche en événements et en caractères, alors nous aurons de M. Bernard ce qu'il faut qu'il nous donne, c'est-à-dire un grand chapitre de la Comédie Humaine de notre temps.

Mais M. Bernard est un « auteur gai » selon l'opinion courante, et que vient faire l'humour en tout ceci? Il est assez malaisé de lui marquer sa part. Peut-être tient-il dans un contraste plus serré, entre l'apparence et la réalité des personnages ; dans une manière de rapprocher un peu violemment les données de l'observation, d'éclairer les uns par les autres des traits de caractère extrêmes dont les intermédiaires sont supprimés. Il tient aussi dans l'emploi de la formule, dans cet art particulier à traduire par une suite de phrase inattendue la logique nécessaire des caractères. La composition du roman révèle aussi l'humoriste. C'est l'humour qui remplit les intervalles et qui fait les transitions. Les humoristes ont renou-

velé la forme extérieure du roman français ; ils ont tué la narration, les préparations inutiles et bavardes où l'on se complaisait encore il y a quinze ans. En un sens, j'oserais dire qu'ils ont filtré la technique naturaliste, qu'ils ont rendu la vérité assimilable aux esprite soucieux de purisme et d'esprit classique. Telle est la reconnaissance qu'à des points de vue très différents, nous devrons à Jules Renard comme à Tristan Bernard.

Mais voilà bien des théories pour l'homme du monde qui devait le moins les provoquer. J'ai même eu si grand souci de classer et de prévoir que j'ai peur maintenant de n'avoir pas assez dit combien j'aime, à quelle profondeur de moi je jouis de ces trois cents pages fortes et savoureuses. Qu'importent d'ailleurs à Tristan Bernard mes généralisations hasardées? Il a du talent, il a même beaucoup davantage ; le reste n'est rien ; et tout ce qu'il retiendra, j'espère, c'est l'espoir résolu où sont ses amis de lire un jour de lui de très grandes choses. Au reste, je suis bien tranquille : il remplira jusqu'au bout sa tâche. Voyez-le : il promène dans la vie des yeux insouciants, mais dont l'indifférence apparente scrute, comprend, retient ; sa distraction apparente masque une sorte d'observation automatique, et un travail perpétuel de réflexion et d'ajustement. Il fera ce qu'il doit faire, et il ne le voudrait pas qu'il le ferait malgré lui. Je crois qu'on ne peut l'approcher sans deviner en lui une vie, une force, une puissance créatrice qui explique, mais qui dépasse tout ce qu'il a produit jusqu'à ce jour.

LÉON BLUM

LES POÈMES

Les Poésies de Stéphane Mallarmé (Bruxelles. Deman).

C'est le recueil le plus complet qu'on puisse actuellement se procurer des vers du cher poète. Le volume est présenté avec une sobre élégance, avec cette correction attentive et cette coquetterie qu'il aimait apporter, autant que possible, à ses éditions. C'était de sa part courtoisie envers l'imprimé, car on sait toutes les réserves qu'il faisait contre le format et l'économie habituelle du livre tel qu'on le fabrique de nos jours, et l'on sait qu'il blâmait des poèmes sans lien entre eux d'être réunis par un brochage, lien fictif, et de suivre un ordre qui impliquant un commencement, un milieu et une fin pour un livre composé de poèmes détachés, lui apparaissait, à un point de vue élevé et logique, une absurdité. Ce en quoi, c'est lui qui avait raison, et nos habitudes qui ont tort. Son moyen de remplacer le livre était d'ailleurs fort simple : enfermer les poèmes tirés séparément dans quelque cassette, et en extraire lorsqu'on voulait lire, simplement celui qu'on désirait revoir.

Mais l'habitude et la norme imposées par l'usage sont infrangibles, on peut à peine ruser avec elles. D'ailleurs on a de la joie à tenir serrés, et captifs d'une couverture tous en très beaux vers, cette antho-

logie de l'œuvre de Mallarmé qu'il fit, sévèrement pour lui, trop sévèrement certes, lui-même.

On retrouve *le Guignon*, la merveilleuse *Après-midi d'un Faune*, les Sonnets, le Toast funèbre à Théophile Gautier tout près de *l'Après-midi d'un Faune*, le beau *Tombeau* de Verlaine, ce portrait du tout grand poète mort qu'est celui à Edgar Poe, dont Mallarmé dit dans sa si jolie postface « que mêlé au cérémonial, il y fut récité en l'érection d'un monument de Poe, à Baltimore, un bloc de basalte que l'Amérique appuya sur l'ombre légère du poète, pour sa sécurité qu'elle n'en ressortît jamais » ; on y trouvera les belles pièces du Parnasse contemporain, qui n'ont pas une ride, toutes célèbres, toutes déjà acclamées aux samedis populaires par le vrai et grand public, vengeance due à celui contre lequel protestèrent si violemment tant d'illettrés. On y trouvera aussi une dizaine de pièces moins connues, parmi lesquelles, à citer surtout, deux éventails d'une grâce légère et radieuse, don du poète à sa femme et à sa fille.

ALBERT FLEURY : **Pierrot** (Mercure de France).

L'effort de M. Albert Fleury, consciencieux, modeste, intéressant, l'amène à des volumes très en progrès sur ses premiers vers. Déjà, dans *Impressions grises*, on avait plaisir à noter une facture plus indépendante et surtout une mise en œuvre moins terne d'idées, en général ingénieuses. C'était le défaut de M. Albert Fleury de ne pas faire suffisamment pénétrant, ou suffisamment large. *Pierrot*, le dernier volume de M. Albert Fleury, continue l'évolution de cet artiste vers plus de relief, de gaîté, de lumière, ou vers plus d'intensité dans la tristesse. Un Prélude explique fort bien que l'auteur n'a point pensé à nous décrire un Pierrot traditionnel, Pierrot-Watteau, Pierrot-Deburau, Pierrot-Séverin. Il a voulu noter dans son âme propre, dans l'âme de ceux qui l'avoisinent, des reflets de cette âme traditionnelle, mais dégagée, à la fois élargie et particularisée, tirée des fictions gracieuses ou macabres de jadis et de tout à l'heure. Il l'a voulu noter en ce que contient tout homme, à certains moments, de tristesse mélancolique et voluptueuse, de tout blanc non de pureté mais d'émotion, non d'innocence mais de laisser-faire, de douleur amortie par la durée et le long usage qu'on en fit comme matière à chansons. En abordant ainsi le sujet, M. Albert Fleury s'arrête non loin de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* de Laforgue. Mais le Pierrot de Laforgue est un faune lunaire, idéologue, philosophe et philosophe disputeur, ergoteur, amoureux de définitions, dandy et messie. Le Pierrot de M. Fleury est un faune simplement contemplatif, sentimental, qui court les petites villes, les fêtes foraines, lit des billets doux, perd son chapeau en poursuivant des petites filles, bien sentimentalement, et finit par se fâcher, un tout petit peu, devant les femmes qui ne veulent pas comprendre sa pantomime et ses sérénades. C'est un Pierrot contemporain, facile à rencontrer en voyage, usuel presque, dirions-nous, et qui a mis beaucoup de soin à apprendre à dessiner avec des mots des paysages gris et sourds de notre Nord.

VALENTIN MANDELSTAMM : **Rumeur** (Vanier).

Rumeur annonce un poète. Une série de pièces courtes, d'une exécution quelquefois un peu gauche mais sincère, avec des tentatives de rendre l'aigu de certaines sensations modernes, compose la première partie de ce livre. Elle est loin d'être sans intérêt; je lui préfère une parade mêlée de prose et de vers, *les Choses*, *l'Amour*, *la Vie*, où, dans un tohu-bohu amusant, les faits divers et les vieux mythes, les personnages de légende et les types courants défilent et disent brièvement ce que l'auteur veut leur faire dire de la vie. Il y a là de la gaîté funambulesque et du lyrisme tendre, des mots drôles, et de l'originalité; on peut espérer de M. Valentin Mandelstamm des œuvres d'une trame un peu plus solide, des vers un peu plus poussés. Il faut dès à présent lui considérer une valeur.

POINSOT : *Œuvres poétiques*. Tome I. **Les Yeux s'ouvrent** (La Plume).

Je m'étais dit en m'en allant,
Prenons un crayon, une feuille
Et fixons sur le papier blanc
Le rêve rose que j'effeuille
Sous le ciel limpide et brûlant,
Pourvu que ma muse le veuille.

La muse ainsi invoquée a bien voulu; c'est une muse pédestre et même qui ne se fatigue pas à courir; on pourrait même dire qu'elle est simplette; elle a dicté à son poète de louables déclarations d'indépendance, puis des Pages liminaires, des Heures de Soleil, des Tristesses, des Inassouvissements, et des Pages épilogales intéressantes, mais pas d'une façon capitale.

HENRI DELISLE : **Chansons dolentes et joyeuses** (Société d'éditions littéraires).

Une plaquette de vingt-une pages qui contient, non pas de très bons vers, mais des vers d'homme intelligent; de bonnes intentions, un insuffisant relief dans l'expression, et quelques métaphores pas ennuyeuses.

THÉODORE-JEAN : **Les Croix et les Glaives** (Flammarion).

M. Théodore-Jean a tort de comparer la nuit à une belle mulâtresse; il y a dans ses vers de la préciosité et parfois du mauvais goût. En revanche, il a de généreux accents libertaires, une haine sincère de l'oppression du pauvre qui lui a dicté de bonnes strophes encolérées, et, par contraste, des pitiés assez bien traduites; un poème, *Lumière*, est sobre, simple et joli.

GEORGES-EUGÈNE BERTIN : **En quittant la vie** (Lemerre).

M. Bertin semble garder à la forme du sonnet, — « sonnet, dogme entier, debout sous l'exégèse même edmondschévesque et francisque-sarceyse »—, comme disait Paul Verlaine, une inébranlable fidélité. Ce

goût le porte à vouer à M. de Heredia, une admiration suffisante pour qu'il le mette au-dessus de Ronsard, et même de Victor Hugo. C'est ici que M. Bertin nous semble se dérober à l'orthodoxie du Parnasse, quoi qu'en allègue la complète symétrie de ses vers et de son volume. En style parnassien, on ne met personne au-dessus de Hugo, et en la matière on a plus que pleinement raison. On lira, non sans intérêt, en dehors du sonnet liminaire qui contient l'opinion de l'auteur sur M. de Heredia et qui mérite toute l'attention, *l'Inoubliable*, une interprétation assez ingénieuse des dernières pensées d'Ulysse, la série d'impressions naturistes qui s'appelle *Vers la Nuit*, et quelques sonnets, *l'Hôtel de Toulouse*, où se promènent les ombres qui fréquentaient ce lieu avant qu'il ne devînt la Banque de France.

CHARLES ESQUIER : **L'Ægipan** (Edmond Girard).

Le livre de vers de M. Charles Esquier fait parfois penser à Juvénal pour les intentions; c'est le parcours indigné d'un Faune à travers la capitale que raconte le poète, et son Faune a fort à faire de s'indigner. Les grandes colères, c'est-à-dire les grandes pièces, sont légèrement déclamatoires et boursouflées; il y a de l'ingéniosité dans les petites pièces en forme de rondes qui les séparent en leur servant d'intermèdes.

JEAN CALDINE : **La Folle du Logis** (Vanier).

La Folle du logis de M. Jean Caldine a dû souvent feuilleter dans sa bibliothèque, Alfred de Musset, et ce Casimir Delavigne de la Bohème, Henry Murger. Je froisserais M. Jean Caldine en affirmant qu'il a sur la technique du vers des idées précises. Sa *Folle du logis* a quelques bribes de bonne humeur, ce dont peut-être on peut le féliciter.

ANDRÉ MAGRE : **Poèmes de la solitude** (La Plume).

Je sais bien que beaucoup de jeunes poètes recherchent, avant tout, une certaine simplicité grandiloquente, que quelquefois ils y atteignent et en tirent d'heureux effets; parfois aussi ils en arrivent à avoisiner une prose un peu trop courante; cela confine aussi, souvent, au devoir de rhétorique, d'une rhétorique qui veut être abondante et ingénue. Ces réflexions me viennent à la lecture du livre de M. André Magre, parce qu'il me semble qu'il n'a pas suffisamment échappé aux défauts des qualités qu'il recherche. Il s'occupe trop des entités, il ne particularise pas assez, il s'adresse trop et dans le vague à la Volupté, à la Douleur, il ne souligne pas assez son impression devant les choses; au cours du volume, de forme un peu monotone, saillent pourtant d'assez jolis vers.

TRISTAN KLINGSOR : **L'Escarpolette** (Mercure de France).

M. Tristan Klingsor s'est constitué le poète d'un tas de jolies menuités. Il se déguise en bohémien, en page, en trouvère galant;

on l'a vu en prestidigitateur oriental, sur le coin d'une petite place, entre un café maure et un marchand d'étoffes brodées d'or et d'argent, étendre par terre un tapis et y faire jongler nombre de petites princesses, de nécromants et de squelettes qui paraissaient, disparaissaient, culbutaient dans un sac de soie changeante pour faire place à d'autres, encore à d'autres petites créatures et jouets. *L'Escarpolette* nous ramène en plein Occident, avec des chaperons-rouges, et autres personnes aussi sérieuses, enfin des marionnettes qui viennent, font trois tours, et puis s'en vont, comme le disent d'un commun accord et la légende et le poète qui est un très bon montreur de lanterne magique pour grandes personnes et poètes lyriques.

EUGÈNE PLOUCHART : **Les Equinoxes** (Lemerre).

Les livres ont leur destinée; celui de M. Plouchart avait celle d'être préfacé par M. Auguste Dorchain. C'est une anankè. M. Dorchain nous annonce comme étranges des poèmes qui ne le sont point, et profite de l'occasion pour glisser un petit coup de griffe aux jeunes poètes, que M. Dorchain ne consent plus à appeler des rimeurs, puisqu'ils ne riment plus. Si M. Dorchain avait apporté autant de lapalissienne simplicité à adapter Shakespeare, je pense que tout le monde y eût trouvé son compte, il l'eût moins dérangé et tripatouillé. L'esthétique des jeunes poètes se résume, à ce que pense M. Dorchain, en ce vers de M. Coppée qui se trouve dans « ce délicieux *Trésor* » :

Qui pourrais-je imiter pour être original ?

Peut-être bien :

Une pendule avec Napoléon dessus.

ou d'autres vers charmants qui à celui-ci disputent la palme, comme

... Que le bon directeur avait versé lui-même...
On entendait passer des fiacres dans la rue...

Mais cette subtile préface nous écarte trop longtemps du volume auquel elle est destinée à porter bonheur. Il est médiocre.

ERNEST GAUBERT : **Vers les lointains Echos** (L'Aube Méridionale).

Un très jeune poète, de ces ardents qui font que les villes du Midi de la France se dénombrent par leurs jeunes revues littéraires, publie en très mince plaquette des vers tout imprégnés de jeunesse. Il y a bien un peu de rhétorique, de rhétorique recherchant toutes les apparences de la simplicité; mais d'aimables vers viennent percer le tissu un peu voulu de ces courtes pièces. Il y en a dans *la Princesse qui venait...* et dans quelques sonnets.

FÉLICIEN FAGUS : **Testament de sa vie première** (Vanier).

Voici un jeune poète qui se réclame d'Arthur Rimbaud et se place sous son invocation. Si l'on peut lui reprocher d'avoir un peu suivi son modèle sur une pente un peu dangereuse et d'avoir trop tenté d'extraire de la littérature de sujets qui ne la comportent guère,

si ses sous-titres sont inutilement criards, et s'il y a là bien d'inutiles excès de parole, on conviendra qu'ils témoignent d'une certaine verve. Mais à ces truculences, je préfère de beaucoup les pièces simples de M. Félicien Fagus, celles où le satyrique désarme, pour simplement noter un paysage, un moment de l'heure qui le charme. Il a des instants de lune empreints de nostalgie en même temps et de bien-être physique qui sont d'un poète, et des vers sur Obéron qui montrent qu'il peut écrire des choses de rêve d'une plume agile avec des mots non prévus.

GEORGES PIOCH : **Le Jour qu'on aime** (Mercure de France).

M. Georges Pioch s'exprime en rythmes abondants et faciles; ses vers ont de la fraîcheur et de la candeur; ils ont aussi un peu trop d'éloquence; et pour généreuse qu'en soit l'inspiration, elle prend parfois un peu trop de place. C'est un grand ruissellement d'idées et d'images très souvent attachantes, trop souvent noyées de trop de mots. Et c'est grand dommage; mais en somme ces défauts découlent de la jeunesse du poète, et disparaîtront lorsque son talent sera mûri, et qu'il dominera mieux le réel besoin de poésie et la réelle aptitude à le traduire qui est en lui.

HENRI GHÉON : **La Solitude de l'Eté** (Mercure de France).

M. Henri Ghéon sait faire de très jolis vers, neufs, frais avec des parfums de campagne fleurie et de fermes grasses. Il a su extraire de la vie rurale des chansons charmantes, et son précédent volume, la *Chanson d'Aube*, avait amusé et charmé tous les poètes par une véritable ingénuité heureuse de sensations et de traductions; c'était naïf, émerveillé et franc. Dans *la Solitude d'Eté*, un effort beaucoup plus considérable et qui, comme tel, doit être traité avec tous les égards, M. Ghéon n'a pas perdu, certes, ses qualités; il les a quelque peu développées, non pas en les voulant pousser à l'extrême. (M. Ghéon est un sincère), non pas en les voulant compliquer (M. Ghéon est un limpide), mais en les voulant contraindre à lui servir dans des buts trop précis, en exigeant de son art une sorte de traduction littérale de la nature, qui lui est peut-être difficile. M. Ghéon, certes, en voulant nous dire les choses trop en détail, nous émeut et nous intéresse moins. Les Bucoliques doivent, pour être charmantes, être un peu impressionnistes, et lui, avoisine des didactismes un peu secs. Ce n'empêche M. Ghéon, chaque fois qu'il revient à nous donner des sensations d'ensemble, de s'en tirer à merveille.

GUSTAVE KAHN

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS. — Georges Lecomte : *Suzeraine*, Fasquelle, 3 fr. 50 — Pierre Veber : *Les Couches profondes*, Simonis Empis, 3 fr. 50 — Jeanne Mairet (Mme Charles Bigot) : *Sybil*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Arnault : *Pour remettre à Franck*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Olive Schreiner (Ralph Iron) : *Le Christ et le soldat Pierre*

Halket (traduit de l'anglais par Maurice Gerbault), Charles. — Mathilde Serao : *Adieu, amour* (traduit de l'italien par Mme Charles Laurent), Ollendorff, 3 fr. 50. — Jacques Fréhel : *Vaine Pâture*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Berleux : *Un cœur d'honnête femme*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Rachilde : *La Tour d'amour*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Pierre Gauthiez : *Ombres d'amour* (illustrations de F. Courboin), Ollendorff, 2 fr. — M. Desprès : *L'Envers d'un Apôtre*, Vanier, 3 fr. 50

Poésie. — Karl Nissa : *La Caravane mystique*, Lyon, Storck. — Léon Delabonne : *Visions brèves*, Vanier, 3 fr. — Victor Kinon : *Chansons du Petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu*, Bruxelles, Oscar Schepens. — Pierre Pernot : *Pour Elle*, Vanier, 2 fr.

Critique. — Gustave Haller : *Nos grands peintres*, Boussod, Manzi, Joyant. — Albert Soubies : *Histoire de la musique, Espagne*, Flammarion, 2 fr. — Albert Soubies : *Almanach des spectacles* (année 1898), Flammarion, 5 fr.

Bourse de Paris

La première quinzaine de mai a vu se produire sur presque toute l'étendue de la cote, une amélioration sensible des cours, motivée surtout par la grande allure de certains fonds d'Etat, tels que l'Extérieure Espagnole et les fonds brésiliens, par la hausse sensible de la plupart de nos grands Etablissements de Crédit comme la Banque de Paris et le Crédit Lyonnais et par les énormes plus-values réalisées sur certaines valeurs industrielles, telles que le Rio-Tinto, la Sosnowice et la Thomson-Houston, hausse qui a paru à certains esprits pondérés quelque peu exagérée et dangereuse.

Quoi qu'il en soit, ces mouvements parfois violents ont contribué à secouer le marché de sa torpeur précédente et, malgré la cherté de l'argent constatée ces temps-ci, les cours en ont largement profité et la tendance demeure excellente et pleine de promesses pour les affaires qui ne peuvent manquer de sortir enfin des cartons où elles dorment depuis si longtemps.

Les Rentes françaises elles-mêmes ont fini par se mettre dans le mouvement, l'épargne sérieuse surtout apprécie la sécurité de nos fonds d'Etat.

A côté de ces valeurs, l'Epargne française, la petite épargne surtout a continué à se porter sur les excellentes valeurs qui lui offrent tout ce qu'elle recherche avant tout : la sécurité du placement, jointe aux chances de lots, comportant aussi un revenu suffisamment rémunérateur.

Nous voulons parler des obligations de la Ville de Paris Parmi ces obligations, celle de l'emprunt 1894-1896 du type 2 1/2 o/o, produisant un intérêt annuel de 10 francs et participant à de nombreux tirages, sont particulièrement recherchées. C'est là un placement d'autant plus avantageux que ces obligations s'établissent encore au-dessous du pair, et que la Ville de Paris les délivre directement, sans aucun frais d'intermédiaire, à 395 francs, coupon de mai détaché.

Dans cette catégorie de titres, l'argent se porte aussi avec beaucoup d'empressement sur les obligations du Crédit Foncier de France, dont la sécurité est non moins grande, et dont les chances de lots et le revenu sont également des plus attrayants.

Les Chemins français sont peu actifs à terme, mais très recherchés au comptant.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Les Mille Nuits et une Nuit [1]

Grâce au Dr J.-C. Mardrus, pour la première fois paraît en France une traduction complète des *Alf Lailah oua Lailah* (*Mille Nuits et une Nuit*). C'est la première fois qu'il en paraît une qui soit fidèle ; car les seules qui existent, celles (en anglais) de John Payne et de Frédéric Burton, n'ont été tirées (à deux ou trois cents exemplaires) que pour les souscripteurs ; et la seconde édition de l'ouvrage magnifique de Burton, destinée au public, est « revisée et corrigée ».

J. C. MARDRUS

En France, on connaît les *Mille et une Nuits* encore moins qu'en Angleterre ou en Allemagne, sauf sous forme d'adaptations « à l'usage de la jeunesse ». C'est, hélas! le sort de tous les livres extraordinaires, de toutes les œuvres « classiques », de tous les livres canoniques de l'humanité que d'être mutilés, liquéfiés, ridiculisés, dépréciés et plus ou moins annihilés, pour la cause de l'enseignement civilisateur.

Donc, cette traduction-ci se tient absolument à l'écart de toute « revision » ou même de toute liberté de traduction, le style dût-il en souffrir. Mais cela n'apporte que des avantages. D'une part, le lecteur qui ne sait pas l'arabe aura une idée, si vague qu'elle soit, de la tournure que prennent dans le cerveau des Orientaux des idées ou des choses qui sont communes à toute l'humanité. D'autre part, la fascination artistique (ou sensuelle, et n'est-ce pas la même chose ?) n'en sera que plus grande. Mais avant tout — et ceci importe plus que tout le reste — le caractère à la fois grandiose et enfantin du folklore est pleinement conservé.

Car avec les *Alf Lailah oua Lailah*, nous voilà en plein folklore. Et dès ce moment s'impose la question de l'origine de l'immense recueil incohérent dont l'unité ne tient qu'à un fil bien faible, le fil rouge de l'histoire de Shahrazade que tout le monde connaît.

Le grand public européen conçoit les *Mille et une Nuits* comme un recueil de contes de fées, une œuvre poétique de pure imagination, une œuvre dressée d'après un plan arrêté, une œuvre consciente, enfin

(1) Le Livre des Mille nuits et une nuit, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. Mardrus, Editions de *La revue blanche*, 16 volumes in-8° carré, dont le premier vient de paraître.

une œuvre d'art proprement dit. En réaction contre cette conceptio fausse, il faut insister sur ce point que rien n'est artificiel dans livre, que la naissance de l'œuvre est due à des hasards multiples, q le schéma du recueil est une construction après coup, que les parti de « pure imagination » ne constituent pas la trentième partie d livre, que les contes de fées sont généralement bien plus naturalist que nos « tranches de vie », que notre lecture enfantine du Chev d'ébène ou de Sindbad le marin n'était qu'un glissage par dessu les documents humains les plus importants que nous connaissions.

Quel est le lieu des *Alf Lailah ?* — Quel est leur temps ?

Ces questions (un peu compliquées, il est vrai) sont beaucou moins arides et beaucoup plus élégantes à résoudre que l'on croirai

Avant tout, il importe d'éviter une confusion entre la *forme* e la *matière*. De même que, par exemple, l'emploi exclusif de l langue anglaise chez les nègres des États-Unis ne prouve rien d tout au sujet de leur race ; de même, la langue, la diction, la natu des noms propres, le paysage, le milieu, enfin toute la partie artist que d'un recueil folklorique ne prouve rien quant à la provenance de l matière. Le moyen âge faisait bien jouer à Alexandre le Grand ou a Christ le rôle d'un chevalier du onzième siècle, et un rôle décrit av la plus consciencieuse méticulosité ; personne ne prétendrait pou tant que, de ce fait, Alexandre ait été un chevalier français ou que l Christ soit brillamment monté à cheval pour rompre une lance av un adversaire du royaume céleste. De la même manière, il faut éta blir pour les *Mille et une Nuits* une distinction absolue entre *le livr qui s'appelle Mille et une Nuits*, et *la matière brute modelée dans e livre*.

Parlons d'abord du *livre*. Quel est son lieu et quel est son temps d naissance ?

Dès que Galland eut publié sous Louis XIV la première interpr tation, incomplète et infidèle des *Alf Lailah*, les polémiques les plu incohérentes prirent naissance pour ne s'éteindre (et encore seul ment au sujet de la provenance locale) que plus d'un siècle après.

Les noms Shahrazade et Doniazade qui, pour ainsi dire, encadre et résument tout le recueil arabe des *Alf Lailah* sont si manifestemen persans qu'ils éveillèrent aussitôt des doutes sérieux sur le caractè arabe du chef-d'œuvre arabe. Aussi la lutte entre les arabophiles e les persophiles fut-elle implacable ; et les dépouilles immortelles e ridicules des héros de cette lutte jonchent encore le champ de bataill

Le dernier arabophile fut le grand Sylvestre de Saacy, choryphé de la science française, mais arabisé à un point tel qu'il aurait reconn le génie de sa race adoptive dans la physionomie de Pierre Lot masqué en bédouin ; il prétendait, toujours en confondant la forme e la matière, que, d'après la langue, l'original avait dû être en syriaqu vulgaire, et que les contes qui traitent de l'Inde, de la Chine, etc

comme l'Histoire de Sindbad (par malheur pour sa thèse, une des [illegible] anciennes du recueil), ont été ajoutés plus tard.

[illegible] le même temps, la question (quant au *cadre* au moins) fut défi[illegible]nt résolue par le grand orientaliste allemand Hammer von [illegible] releva, dans l'ouvrage du plus ancien des historiographes [illegible]s le *Mourouf al Dahab wa Ma'adin al Djanhar* d'Al-Mas[illegible] passage où celui-ci parle des livres de contes et dit que le [illegible]e de tous les ouvrages arabes de ce genre est un recueil [illegible] du nom de *Hazar Afsanah*, ce qui signifie « Mille Contes ». [illegible]ques années plus tard, la preuve devint péremptoire par la dé[illegible]verte (du même Hammer von Purgstall) d'un livre arabe paru en [illegible], dont l'auteur s'appelle Mohammad ben Is'hak Al-Nadim, surnommé [illegible]bou Yacoub El Ouarrak, et qui, sous le titre de *Kitab al Fihrist* est un Index des livres arabes existant à cette époque.

Au huitième chapitre de ce livre se trouve le passage suivant :

« Première section : sur l'histoire des auteurs de Contes de Nuit, « et les conteurs de jolies aventures, avec le titre des livres qui trai- « tent de ces sujets. Les premiers qui inventèrent des sujets de pure « imagination, les disposèrent dans des livres, et les incorporèrent « aux bibliothèques, et qui en représentèrent quelques-uns comme « racontés par la bouche de bêtes fauves, furent les anciens Perses. « Les rois ashkaniens en ajoutèrent d'autres ; et ils furent augmentés « et amplifiés du temps des Sassanides. Les Arabes les traduisaient « en arabe et les conteurs et causeurs les polissaient et embellissaient « et en écrivaient d'autres semblables. Le premier ouvrage de cette « espèce était intitulé *Le Livre de Hazar Afsanah*, ce qui signifie « *Alf Kurafah* (Mille Contes), dont ce qui suit est l'explication. Un « roi de leurs rois avait pris l'habitude, quand il avait trouvé une « femme qui lui plaisait, et couché une nuit avec elle, de la faire « tuer le lendemain. Il épousa alors une demoiselle des filles du roi, « nommée Shahrazade, douée d'une grande intelligence et érudition; « et quand elle était couchée avec lui, elle avait l'idée de lui raconter « des contes de fées ; et de plus, vers la fin de la nuit, elle combinait « le conte de façon à ce que le roi fût induit à préserver sa vie et à « lui demander la fin de l'histoire la nuit suivante, jusqu'à ce que « mille et une nuits fussent passées. Pendant ce temps il cohabita « avec elle, et à la fin elle devint enceinte ; c'est alors qu'elle lui dit « de quelle façon elle l'avait amené jusque-là : après quoi, il admira « son intelligence, ressentit de l'amour pour elle et préserva sa vie. « Ce roi avait aussi une nourrice, nommée Dinarzade qui aidait la « femme à sa ruse. On dit aussi que ce livre fut composé pour (ou « par) Humai, fille de Bahman et qu'il y fut joint beaucoup d'autres « histoires. Et, par Allah ! la vérité est que le premier qui se délassa « à écouter des contes de nuit fut Al-Iskander (Alexandre le Grand) ; « il avait un certain nombre de personnes qui lui racontaient des « histoires imaginaires et voulaient l'amener à rire : lui cependant « ne voulait pas seulement s'amuser, mais encore apprendre la pru-

« dence et la décision. Après lui, les rois faisaient, de même, usage « de ce livre *Hazar Afsanah*. Il contient mille nuits, mais moins de « deux cents histoires, puisque un seul conte occupe généralement « plusieurs nuits. Je l'ai maintes fois parcouru entièrement, mais en « vérité c'est un livre corrompu de ridicules histoires. »

Voilà encore le nationalisme fanatique de l'Arabe qui rejette par principe comme « ridicule et corrompu » tout ce qui n'est pas issu du noble sein de sa patrie! — Une meilleure preuve directe en faveur de l'origine persane, au moins du cadre avec une grande partie de la substance, serait impossible. On voit si bien, combien Yacoub El Ouarrak est fâché que ces contes ne soient pas arabes! car c'était un lettré de premier ordre et point dépourvu d'un certain sens artistique. Il est vrai que nous ne connaissons pas du tout le *Hazar Afsanah*, et si la chance ne met pas entre les mains d'un archéologue européen un manuscrit perdu de cette source des *Mille et une Nuits*, nous resterons absolument dépendants de la bonne foi d'Yacoub El Ouarrak.

D'autre part, les preuves *a contrario* et intrinsèques abondent. On en verra d'intéressantes plus loin.

La transposition d'une œuvre de cette envergure et de cette étendue d'une langue, d'une civilisation, d'une religion dans une autre, originairement presque opposée, n'a du reste rien d'extraordinaire pour ceux qui s'occupent de l'histoire générale de l'humanité. Tout au contraire, les migrations et l'échange des poèmes étaient la règle, et ce qu'on peut appeler une « littérature nationale » n'a existé qu'avec la Grande Civilisation, européenne et mesquine, dont nous sommes si fiers.

Au fond, rien n'est plus naturel que ces transpositions. Shakespeare transpose avec la même souveraine et divine insouciance que la *Chanson d'Alexandre* et que tout art naïf. Rien du reste ne fut plus facile aux Arabes que d'arabiser le livre persan. En un tour de main le Zoroastrisme devint l'Islam, Ahriman apparut comme Iblis le Chaitan, Djan ben Djan comme père Adam, les divs comme djins et les péris comme djinniyah. La concordance avec le texte original persan semble être extraordinaire ; on peut le constater dans les quelques cas où nous connaissons encore des textes de contes qui ont certainement traversé le stade du *Hazar Afsanah* avant de trouver leur place dans les *Alf Lailah*. L'« Histoire des Dix Vizirs », par exemple, est presque littéralement le « Bakhtiyar-nameh » guèbre, lequel a donc dû être incorporé d'abord au *Hazar Afsanah*, et adapté de celui-ci à la langue et à la civilisation arabes. Un cas peut-être encore plus curieux est celui du célèbre « Tote-kahani » qui, copié sur le Suka Saptati sanscrit, s'est d'abord bakhtrisé pour trouver sa forme la plus connue (à travers le *Hazar Afsanah*) dans l'histoire du Sultan Ahmed de Balkh qui n'est autre que le Radja indien : le Prince devient Maynum, et la Femme Kugisteh. Les noms changent, la chose reste.

Ces deux exemples, auxquels on pourrait peut-être encore ajouter quelques autres, semblent prouver que si, même après deux ou trois pérégrinations, le texte des *Alf Lailah* coïncide encore avec les textes originaux étrangers, la ressemblance entre les *Alf Lailah* et le *Hazar Afsanah* a dû être presque absolue.

Cela n'empêche naturellement point que les *Alf Lailah*, dans la forme que nous connaissons, contiennent infiniment plus d'histoires, et des histoires absolument étrangères à la littérature persane.

Mais, question encore plus importante, le temps, la date ?

La date du *Hazar Afsanah* et de la première adaptation arabe d'un original persan ne nous importe naturellement que très peu. Mais l'époque des *Mille et une Nuits*, telles quelles, avec leurs descriptions minutieuses de la vie arabe, avec leurs orgies et leurs batailles fantastiques, avec leurs petites femmes voluptueuses, enfin les *Mille et une Nuits* « islamites », de quand datent-elles ? Faute de le savoir, leur valeur documentaire nous semblerait nulle, et leur valeur artistique peut-être... trop grande ; en effet, pour nous, l'art est peut-être encore un miroir de l'âme, mais en tout cas un miroir en verre riflé ou bombé, ou tout au moins « à diaphragme » en tous sens ; et la construction de ce miroir nous paraît beaucoup plus intéressante que les images mêmes qu'il reflète ; pour nous, Européens, l'art constitue en général « des reflets différents d'une même chose » ; l'art des *Mille et une Nuits* est tout le contraire ; c'est un miroir plan, simple et en plein soleil, c'est toujours le même reflet, cru, fort, resplendissant, d'une variété inouïe de choses. Il y a des parties entières du recueil qui auraient bien pu être écrites de nos jours par un de nos pornographes raffinés, et d'autres qui ressemblent fort à quelques-uns des contes immortels d'Andersen. Mais elles doivent être lues avec d'autres yeux. Le raffinement atteint quelquefois un degré où il devient (superficiellement regardé) la naïveté même ; c'est le « miroir de l'âme » à un nombre infini de facettes infiniment petites, et c'est ce miroir qui veut être admiré, non l'image qu'il donne, et qui serait bien plus belle encore dans le miroir limpide d'un lac.

Sylvestre de Sacy a voulu fixer l'époque des *Mille et une Nuits* d'après la forme de leur langue ; entreprise impossible pour une œuvre de ce genre, qui a été copiée et recopiée par des scribes point du tout conciencieux, qui avaient eux aussi l'imagination facile, et qui remplaçaient volontiers une phrase du texte par une locution de leur dialecte.

Mais on peut procéder d'autre façon.

Il existe comme « textes » au sens philologique du mot, plusieurs éditions imprimées et huit manuscrits des *Alf Lailah*.

Il est sûr que les parties qui se retrouvent, sans exception, dans chacun de ces textes, sont antérieures au reste (dû probablement aux scribes). En comparant, on trouve que les treize histoires suivantes forment invariablement le noyau du recueil.

1. *L'introduction* (avec un conte intercalé).
2. *Le Marchand et l'Efrit* (avec trois contes intercalés).
3. *Le Pêcheur et l'Efrit* (avec quatre contes intercalés).
4. *Le Portefaix et les trois Dames.*
5. *L'Histoire des trois Pommes.*
6. *Noureddine Ali et Badreddine Hassan.*
7. *Le Bossu* (avec onze contes intercalés).
8. *Nar Al-Din et Anis Al-Djalis.*
9. *Ghamin ben Ayoub* (avec deux contes intercalés).
10. *Ali ben Bakkar et Shams Al-Nahar* (avec deux contes intercalés).
11. *Kamar Al-Zaman.*
12. *Le Cheval d'ébène.*
13. *Djoulnar, fils de la Mer.*

Ce n'est pas encore la moitié du recueil. Mais quelle est l'époque de ces treize contes ?

On ne peut constater, et par un détour long mais intéressant, que la date après laquelle ils n'ont pu être écrits. Car il serait ridicule de se fier à la chronologie (très méticuleuse du reste) que les auteurs établissent. Un exemple en dira assez long. L'immortel barbier dans l'Histoire du Tailleur donne comme date de son aventure « le 10 safar 653 (c'est-à-dire le 25 mars 1255) ou l'an 7320 d'après l'ère des Séleucides ». Seulement, d'après cette ère, l'an 653 de l'Hégire aurait été l'an 1557 des Séleucides — de façon que l'auteur ne fait qu'une erreur de 5763 ans.

La seule possibilité de constater l'époque du recueil est de chercher à tirer des conclusions d'une étude de la vie intime décrite dans l'ouvrage. Et voilà, en effet, que nous trouvons des données de la plus haute importance.

En premier lieu, les Mille et une Nuits (c'est-à-dire toujours les treize parties mentionnées) ne connaissent pas l'usage constant des armes à feu. Il est vrai que la date de l'invention de la poudre et du fusil est totalement inconnue par la bonne raison qu'elle ne comporte pas de date. Des progrès de ce genre se font peu à peu, se généralisent peu à peu, et on n'en parle que quand ce sont des progrès *accomplis*. Mais nous savons pertinemment qu'en tout cas les Arabes ont connu les armes à feu beaucoup plus tôt que les Européens. En Chine la poudre était connue, certainement, au cinquième siècle, probablement beaucoup plus tôt. Il est bien possible même que la célèbre retraite d'Alexandre le Grand, arrivé aux Indes, n'ait pas eu d'autre raison que l'infériorité de son armée vis-à-vis des armes à feu des Indiens. En effet, Flavius, en rapportant les notes de voyage qu'Apollonius de Tyane avait prises dans l'Inde, cite ce passage extraordinaire (concernant le siège d'une ville du Pendjab par Alexandre) : « En vérité, ces hommes saints (les brahmines), aimés des dieux, projettent, depuis les murs de leur ville, sur leurs ennemis, de la foudre, du tonnerre et de la tempête ». Et qu'est-ce

qu'il faut penser des deux armes indiennes qui s'appellent « agni-astar », littéralement « arme à feu » et « chat-agni », « feu qui tue cent » ? Quand les Arabes ont pour la première fois employé le fusil ? on ne le sait pas ; mais ce qui est sûr, c'est qu'ils en ont fait usage du temps d'Alphonse le Vaillant, en 1084, au siège de Madrid ; ils en avaient de longs et de courts qui sont encore exposés à l'Armeria Real à Madrid. Enfin ils ne se répandirent en Europe qu'après le célèbre siège de Séville en 1342, où des quantités considérables de fusils tombaient dans les mains des Européens. D'après ces constatations, les *Alf Lailah* ne pourraient pas avoir été écrits après le dixième siècle.

En second lieu, les *Mille et une Nuits* ne connaissent pas les boissons alcooliques distillées. Elles connaissent bien le vin. Les Arabes mâles et femelles des *Mille et une Nuits* boivent tout le temps et uniquement pour boire. Mais du vin. La distillation au sens technique du mot était déjà connue des anciens Grecs qui l'employaient pour fabriquer des huiles aromatiques. C'est de là que les Arabes ont dû recevoir l'impulsion aux multiples recherches chimiques et alchimiques auxquelles ils s'adonnèrent. Mais tout, jusqu'aux noms des appareils qu'ils employaient, venait des Grecs, sauf le mot « alkohl », qui signifie « état d'atténuation extrême ». Abicenna, le célèbre savant du XIe siècle, ne parle, je crois, nulle part directement de liqueurs distillées : mais il est sûr que leur usage était déjà général au moment des grandes invasions arabes dans l'ouest de l'Europe aux XIIe et XIIIe siècles. Arnaldus de Villa Nova rapporte à la fin du XIIIe siècle que « les liqueurs distillées sont en vérité un don du bon Dieu ». Les *Mille et une Nuits* sont donc antérieures au XIIIe siècle.

En troisième lieu, les *Mille et une Nuits* ne connaissent pas le café. Il est vrai qu'il est douze fois nommé, mais seulement dans le conte qui, de par des considérations d'une autre nature, est le plus récent de tous, c'est celui de Kamar Al-Zaman II ; de ces douze passages, il y en a huit qui sont certainement des fantaisies de scribes. Les quatre autres sont sûrs : aussi le conte date-t-il du XVIe siècle. Le café n'est pas du tout une plante arabe, comme on le croit généralement en Europe. Il est originaire du pays de Kaffa ou Kaffé au sud de l'Abyssinie, le pays des Gallas de nos jours. De là, le café a été introduit pour la première fois dans la ville de Mokha du pays Al-Yemen en 1429, par un gros négociant qui s'appelait Cheikh Al-Chazili. Dès lors le café se répandit avec une rapidité extraordinaire, et ne tarda pas à remplacer le vin (le mot « kahwah » signifie « vieux vin » en arabe) et à devenir la boisson nationale des Musulmans. Sauf l'histoire de Kamar Al-Zaman II, le recueil est donc antérieur au quinzième siècle.

En quatrième lieu, les *Mille et une Nuits* ne connaissent pas le tabac. Il n'est mentionné qu'une seule fois, ensemble avec une foule d'autres denrées arrivées d'Espagne, et ce passage se trouve dans l'histoire de Kamar Al-Zaman II, où il est même parlé de Cheikh ul Islam à Constantinople, qui n'a été institué que longtemps après la conquête de

Constantinople par les Turcs en 1453. Du reste le tabac n'est arrivé en Europe que vers le milieu du seizième siècle. Et, même si nous ne le savions pas, nous pourrions encore constater qu'il n'était pas en usage à l'époque des *Mille et une Nuits* : c'est que, comme chez nous, le tabac à provoqué chez les Orientaux une véritable révolution dans les habitudes mondaines, surtout après le repas. Depuis que la narghilé existe, les hommes se réunissent après dîner au fumoir, comme chez nous, et ne s'occupent plus des femmes, et surtout ne boivent plus ou très peu. Dans les *Alf Lailah* nous voyons le contraire de cette sagesse : après avoir copieusement dîné, hommes et femmes boivent ensemble jusqu'à l'ivresse complète, se grattent, se pincent, se mordent, se déshabillent parfois mutuellement et même continuent le jeu jusqu'à la catastrophe fatale et calmante. Non, le tabac n'existait pas.

En cinquième et dernier lieu, les *Mille et une Nuits* ne connaissent pas la syphilis. Elle n'est pas une seule fois mentionnée, ce qui est important. D'une part, toutes les maladies se trouvent décrites dans le recueil et on n'aurait certainement pas oublié celle-là qui aurait été d'une nécessité absolue au cours de plusieurs contes. Et, d'autre part, dès son apparition, elle a véritablement inondé l'Orient islamite, d'une façon telle qu'on en parlait toujours et à toute occasion, et comme d'une véritable épidémie nationale. On ne l'aurait pas oubliée. Mais, comme dans les cas précédents, nous ne connaissons pas exactement l'époque de naissance de la syphilis. De telles maladies ne tombent pas du ciel. Je suis convaincu que dans l'Inde il a dû y avoir une épidémie vénérienne d'une violence extraordinaire, quelque douze siècles avant notre ère. Le code canonique de Manou (le livre de droit le plus admirable qui soit) y fait allusion. Puis on ne parle plus du tout de la syphilis jusqu'à l'époque des empereurs romains. Galérius mourut en 302 à la suite de « nombre d'ulcères aux parties génitales et sur d'autres parties du corps ». L'évêque Palladius rapporte qu'un « héros après une forte conversation avec une prostituée de marque a souffert d'un abcès sur le pénis et en est mort ». Il paraît bien que depuis ce moment le mal s'est de plus en plus répandu en Espagne et en Italie, mais toujours sous la forme de cas sporadiques. C'est au XIVe siècle que nous entendons pour la première fois parler de la syphilis comme d'une maladie caractérisée, d'un ordre spécial : un édit de la fameuse Jeanne de Naples, en 1347, permet l'ouverture d'un certain nombre de lupanars à Naples à la condition que les hôtesses de ces maisons fussent de temps en temps visitées médicalement. A la même époque, on parle du « mal vengut de paillardise ». Il paraît qu'on eut bientôt honte de cette maladie, et on commença à chercher un bouc émissaire qui fût la cause initiale du mal. Quand enfin éclata en Italie la première terrible épidémie syphilitique, 1493, on en savait déjà la cause — c'était la découverte de l'Amérique, le mélange du sang européen et du sang indien. Avant le seizième siècle la syphilis n'a pas existé en Orient, sauf

peut-être dans des cas si rares qu'on ne jugeait même pas intéressant de les rapporter.

De toutes ces données, il résulte que certaines parties des *Mille et une Nuits* ne peuvent pas avoir été écrites après le dixième siècle, que d'autres datent du quinzième ou même seizième siècle, et que la grande masse des contes s'est peu à peu accumulée dans l'intervalle et à différents endroits.

Car un auteur des *Mille et une Nuits* existe aussi peu, ou moins, si possible, que l'auteur de l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Autour du noyau arabisé du *Hazar Afsenah*, les conteurs arabes, de Baghdad au Caire, et du Caire au Maroc, mettaient un tissage magnifique d'imaginations indépendantes, si bien que les manuscrits diffèrent à un point tel qu'en réunissant seulement toutes les histoires différentes, nous arriverions probablement à un ouvrage d'une étendue double. Il y a des textes provenant certainement de l'Afrique, dont les auteurs ne connaissent pas du tout Baghdad et Damas ; il y en a d'autres qui y semblent être composés. La langue, dans les différents textes, parcourt tous les degrés depuis le dialecte déformé du Maghreb, jusqu'au langage populaire de Baghdad. Bref, c'est un recueil de contes populaires qui en grande partie appartiennent au domaine du folklore, et naturellement au *folklore islamite*. L'origine persane du cadre et d'une partie des sujets ne prouve rien contre cette assertion. Au contraire, il est sûr qu'en rapportant de *vive voix* (l'art du conteur domine encore de nos jours en Orient) des histoires étrangères, les conteurs, généralement ignorants, toujours naïfs, n'ont pu qu'arabiser de fond en comble les légendes persanes, y décrire les mœurs arabes, faire jaillir l'humour arabe, et leur donner en général ce cachet purement musulman qui a valu à ce recueil le nom de « standard work of islamism », et, comme tel, il s'est universellement répandu en Orient ; il a été traduit, de l'arabe naturellement, en turc, persan, hindoustani, et reste un des livres les plus lus et cités du monde...

Une autre et dernière preuve du caractère folklorique des *Mille et une Nuits* (qui saute, du reste, aux yeux après lecture du premier conte) est le fait qu'il n'en existe pas d'*éditions arabes*. Il en existe *en arabe*, mais dirigées par des savants européens et faites au XIXe siècle. D'autre part, les œuvres d'*art*, même en Orient, ne perdent jamais le nom de leur auteur et le cachet spécifique du poète. Seules les manifestations spontanées de l'irrésistible imagination des peuples créent des livres si incohérents, si surnaturellement naturels, et si universellement beaux.

J'arrive donc, quant à la *forme* des *Mille et une Nuits*, aux conclusions suivantes :

1. Le cadre et le squelette sont purement persans et superficiellement arabisés.

2. Partout où il y avait la liberté d'un développement indépendant, le folklore arabe surgit.

3. Les plus anciens des contes (Sindbad le Marin, et Roi Djili'ad) datent du règne d'Al-Mansour (VIIIe siècle).

4. Les treize contes principaux datent en majeure partie du dixième siècle.

5. Kamar Al-Zaman II et Maarouf sont du seizième siècle.

6. La forme générale actuelle date du quinzième siècle.

7. L'auteur est inconnu, parce qu'il n'existe pas.

8. Tout le monde musulman-sunnite, depuis le Maroc jusqu'à la Mésopotamie, est représenté là.

Maintenant, il s'agit d'éclaircir autant que possible la question de la *matière* des *Mille et une Nuits*. Elle est peut-être plus facile à résoudre, mais non moins intéressante et, au point de vue de l'histoire de la civilisation, d'une importance autrement grave et générale.

On peut, dans le folklore, et par suite dans les *Mille et une Nuits* spécialement, distinguer trois catégories de matières, différentes d'origine, de caractère et de but. Ce sont :

En premier lieu, les fables, dans lesquelles l'homme vit et agit sous la forme d'animaux.

En second lieu, les contes de fées, dans lesquels le monde réel est complété d'un monde purement imaginaire.

En dernier lieu, les anecdotes historiques, dans lesquelles des hommes et des événements réels apparaissent dans la perspective où le peuple qui les fait renaître, les voit.

Il est sûr d'avance que les fables doivent constituer la matière la plus ancienne qui se trouve modelée dans les *Mille et une Nuits*. Rien n'est, naturellement, moins arabe qu'elles.

On a cru pendant longtemps que les fables remontent jusqu'à la prime enfance de l'humanité. On en a trouvé chez les Boschimans et Papouas, qui représentent à peu près le commencement de l'humanité. Mais entre ces fables et celles que nous voyons chez les anciennes nations civilisées, il y a une différence capitale. Chez les peuplades sauvages, elles sont issues de la différenciation incomplète de l'homme et de l'animal : elles ne reposent que sur l'intimité naturelle et nécessaire qui existe partout avant l'évolution du bimane à l'homme — et toute évolution n'est que différenciation. La fable proprement dite est le produit d'une civilisation relativement bien développée ; elle est une réincarnation *consciente* de la vie humaine dans la vie des animaux et, comme telle, elle porte toujours un caractère satirique ou au moins moral. Il est vrai qu'au commencement de l'histoire de la fable, il existe dans ces contes autre chose qu'une *intention*, voire une espèce de lien atavique qui relie le conteur à l'animal. Plus tard, ce lien, qu'on sent encore quelquefois aux *Mille et une Nuits*, disparaît complètement, et la fable prend de plus en plus le caractère satirique qui devient parfait avec le « Reineke Fuchs » de Gœthe.

Les fables des *Mille et une Nuits* ne sont certainement pas arabes : ce sont les mêmes qu'on trouve partout depuis Rome jusqu'à Bénarès, fantastiquement développées quelquefois, agrémentées d'observations à côté, enfin formées en vue du conte et pour le plus grand succès du conteur. D'où viennent ces fables-là, celles de Lafontaine, d'Esope ou de Lessing ? Leur histoire est assez intéressante, et prouve une fois de plus l'unité psychique absolue de l'humanité.

Il n'y a jamais eu que deux civilisations absolument distinctes, la chinoise et l'égyptienne, caractérisées et pour ainsi dire résumées dans l'écriture égyptienne, de plus en plus simplifiée jusqu'à donner au monde tous les alphabets qui existent, et dans l'écriture chinoise, de plus en plus compliquée jusqu'à devenir pour les Chinois mêmes l'objet le plus difficile de la science. Tous les peuples qui ont subi l'influence civilisatrice de l'Egypte connaissent les mêmes fables. Qu'en faut-il conclure ?

Un papyrus à Leyden, qui date du seizième siècle avant notre ère, contient la fable du lion et de la souris, non seulement à l'état d'ébauche, mais dans la forme d'un dialogue finement ciselé, artificiellement construit, et pour ainsi dire psychologiquement définitif. Un peu plus tard, on trouve en Egypte presque tous les prototypes des multiples fables qui remplissent les collections grecques, arabes, persanes, bakhtriennes et indiennes.

Les fables ne sont point indo-européennes. Il fut un temps où tout ce qui, dans la civilisation européenne, manifestement, n'était pas grec était attribué aux Hindous. On tenait l'Inde pour la mère de cette Grèce dont tous les grands hommes, pourtant, de Pythagore à Platon, écoutaient avec vénération les paroles des Hir-seshta, les savants de la cour des Pharaons.

L'influence de la civilisation assyro-babylonienne n'a été que peu considérable ; il y a certainement quelques inscriptions cunéiformes qui contiennent des ébauches de fables, notamment un dialogue entre un bœuf et un cheval qui est très réussi : mais, d'une part, l'Assyrie a reçu de l'Egypte beaucoup, beaucoup plus qu'on ne veut le reconnaître en général, et, d'autre part, la civilisation égyptienne a littéralement barré la route de l'Occident à la civilisation mésopotamienne. En effet, la migration de l'écriture, des fables, de la mathématique, de la philosophie a toujours été la même.

D'Egypte, centre vital de l'ancienne humanité occidentale, il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un pas en Judée et en Phénicie, d'autant plus que l'Egypte était le centre international où l'on allait s'initier aux choses mentales. De Phénicie en Asie-Mineure, il existait des communications journalières, et la partie occidentale de l'Asie-Mineure fut d'abord beaucoup plus grecque que la Grèce. Et voilà que — pour ne plus parler que des fables — naquit le célèbre recueil de « fables grecques » composé par le grand inconnu Esope, dont les Grecs mêmes ont toujours ignoré l'origine, le temps et l'histoire. Mais ce nom justement en dit assez : « Esope », que les Grecs sem-

blent avoir pris pour un Grec d'Asie-Mineure, « Aisopos », le grand poète et sage, longtemps admiré et parfois représenté comme le génie même de la poésie didactique, n'est autre qu'« Aithiops », c'est-à-dire quelqu'un qui vient du sud de l'Egypte, un Ethiopien.

Le recueil d' « Esope » prit alors un développement historique extraordinaire, par l'expédition asiatique d'Alexandre-le-Grand, qui bouleversa de fond en comble la configuration culturelle de l'Orient. D'abord, tout fut superficiellement hellénisé, et quand, cinquante ans après, les vieilles civilisations inondées commencèrent à ressurgir, il régna en Asie, pendant des siècles, une culture si multicolore, si flexible, si infiniment belle par sa complexité même que nous, pauvres Européens uniformés, ne pouvons même la comprendre.

Et, dans ce mélange merveilleux pour lequel l'Egypte, la Phénicie, la Grèce, l'Assyrie, la Perse et la Bakhtrie avaient dû donner ce qu'elles avaient de mieux, s'infiltra de plus en plus d'abord la culture bouddhique, puis la civilisation indienne nationale. Il est probable que, longtemps avant Alexandre, l'Inde avait déjà reçu par la voie de l'Arabie les éléments d'un alphabet rudimentaire, issu, comme tous les autres, d'Egypte ; cet alphabet avait déjà servi à fixer une bonne partie des grandes œuvres indiennes, et même très probablement, des fables. A l'époque d'Alexandre, le Pendjab était vraisemblablement bouddhique, et l'influence des contes et canons bouddhiques a dû être énorme (un reflet en fut, trois siècles plus tard, le christianisme).

Enfin, au commencement de notre ère, il existait un véritable flot de fables gréco-égypto-assyro-irano-indiennes qui parcouraient et reparcouraient tout l'immense espace entre le Sahara et le Gobi, entre le Brahmapoutre et le Guadalquivir. Il en résulta ce livre admirable, celui de tous les livres qui certainement a eu le plus de lecteurs : le merveilleux recueil qui, en Perse, fut appelé Javidan Khirad, dans l'Inde, Pantchatantra, qui a peut-être, sans que nous le sachions, tacitement remplacé l'ancien « Esope », et qui, en tous cas, existait chez toutes les nations orientales. C'est de la forme persane de ce recueil que proviennent les fables arabes, que les Arabes attribuent (comme les Grecs, à Esope) à un certain « Lokman » qui, historiquement, a existé en trois exemplaires, qui tous les trois seraient probablement très flattés si on leur disait qu'ils sont les auteurs de ces fables. Et du recueil de « Lokman », les fables ont été prises pour combler dans les *Mille et une Nuits* quelques lacunes, surtout pour changer de thème quand l'histoire en cours menaçait de devenir ennuyeuse par sa longueur. Nous en trouvons deux groupes dans les *Mille et une Nuits*, l'un, habilement intercalé dans la vaste, presque trop vaste épopée d'Omar ben Nu'man ; et l'autre, qui agrémente, en un point dangereux, l'Histoire du Roi Djili'ad.

Si, en effet, les dix-neuf fables des *Mille et une Nuits* sont racontées avec une véritable avalanche de détails et de diversions, ce n'est,

je crois, pas seulement pour permettre à l'imagination du conteur d'exécuter des prouesses : la complexité des fables correspond étonnamment sur un certain nombre de points avec la complexité de leur provenance ; des allusions bouddhiques, zoroastriques, grecques, même égyptiennes encore semblent indéniables. Et les fables des *Mille et une Nuits* sont les plus magnifiques que nous connaissions. Le chemin de la vie mentale de l'humanité est très courbe.

Quant à la « partie féerique » des *Mille et une Nuits*, elle est purement persane, et rien ne serait plus grossier que de lui indiquer une origine musulmane. Il est même sûr que c'est justement cette partie du *Hazar Afsanah* qui pendant longtemps a inspiré un si profond dégoût aux Musulmans orthodoxes officiels. Car il ne faut pas oublier que la religion arabe, l'Islam, le Mahométisme, s'est à l'origine, élevée avec la dernière énergie contre tout ce monde fantastique que nous croyons si spécifiquement arabe.

Mahomet était, en effet, l'adversaire le plus acharné de l'imagination déréglée et de l'art en général, que le monde ait connu. Comparé à lui, Moïse même est un Mécène. Ce fut un effort moral terrible, pendant plus de deux siècles, à partir de la fondation du nouveau système civilisateur, que de réprimer l'esprit rebelle de l'imagination trop facile, de la débauche artistique et de l'exubérance de la « joie de jouir » ; aussi la réaction fut-elle terrible : le monde musulman se jeta avec volupté dans l'extrême opposé ; il donna naissance à la doctrine des soufis, le mysticisme le plus extravagant, le plus magnifiquement monstrueux que l'humanité ait produit ; et la merveilleuse et douce poésie persane a dû être saluée par le monde musulman comme une véritable délivrance. On peut même dire que nous sommes-là tout près de la véritable *cause* des *Mille et une Nuits*, c'est-à-dire de la *raison* pour laquelle c'est justement un livre persan, le *Hazar Afsanah* qui a dû devenir, arabisé, la véritable épopée nationale des musulmans sunnites.

Les contes de fées sont d'origine purement persane. Même si chaque phrase ne révélait pas la source pure de cette poésie divine, nous le saurions. Car nous nous trouvons-là dans un monde d'une harmonie et d'une beauté parfaites. Et, de tous les peuples asiatiques, les Persans sont le seul qui ait produit cette beauté harmonique, qui exclut la monstruosité aussi bien que la mesquinerie, et qui est pour nous, Européens fils des Grecs, la beauté même. Comme la Grèce de l'Egypte, de même la Perse a été la fille pure et belle de la Mésopotamie et de l'ancien Iran grandiose. Ce qu'elle a touché est devenu pur, ce qu'elle a décrit est devenu poésie, ce qu'elle a rêvé est encore notre éternel rêve d'espoir, l'être au-delà de l'Homme.

L'Arabe a toujours été plus réaliste : il raconte ses rêves avec un naturalisme parfait, charme de plus : il voit l'Homme partout et exclusivement, l'Homme terrestre, l'Homme vivant, l'Homme sen-

suel, même à travers ces rêves empruntés à un esprit plus lointain — mélange merveilleux ; et il ne peut résister à la tentation d'y mêler les réalités de la vie qu'il a observées et dont il a entendu rapporter les péripéties étonnantes ; — voilà donc les anecdotes historiques, de provenance multiple, d'origine incertaine, de pure imagination parfois, mais toujours révélatrices de la vie intime, de l'esprit et des aspirations secrètes des hommes, voilà donc une infinité de tranches de vie, une lanterne magique de rêves islamites-sunnites ; un véritable mutoscope de la civilisation la plus multicolore et la plus lumineuse que l'humanité ait vue, incarnés dans le plus grand prince sunnite, Aron le Magnifique.

Et tout cela réuni à la pure poésie du monde des péris, agrémenté de la vénérable sagesse pratique de vingt-cinq siècles, dans une véritable orgie de clarté et de joie pure !

Ce que la forme grecque a fixé pour l'art, l'imagination persane pour le rêve, l'esprit égyptien pour la puissance, la force chinoise pour l'éternité, et l'exubérance indienne pour la noblesse de l'homme, les *Mille et une Nuits*, incarnation de la passion arabe, l'ont fixé pour la *vie* rayonnante — κτῆμα εἰς ἀεί.

ALEXANDRE ULAR

La Jarretelle

Papyrus, professeur en Sorbonne, invita à déjeuner ses deux anciens élèves du lycée Condorcet, Georges Caprice et Bertrand Dessein. Il habitait rue des Ecoles, un entresol, en face le square Monge.

La vieille bonne, Hortense, laissait traîner des cheveux sur le potage. Elle ignorait l'usage du plumeau. Des livres poussiéreux étaient mêlés aux assiettes dans le buffet.

La salle à manger, en vieux chêne, avait été achetée à l'hôtel des Ventes. La table rectangulaire à pieds chantournés, inégaux, basculait dans les différents sens. Une potiche en craquelé avec des zones d'ornements en relief, imprimés sur une pâte d'un bleu ferrugineux, était remplie de vieilles pipes en écume et en terre culottées. Sur les murs des gravures étaient fixées sans cadre, le Café de Frascati, de Debucourt, et la Promenade dans le Parc de Cochin, des reproductions de Baroche, de Pietro de Cortone, de Solimène.

Un chat, Bisbille, maigre, osseux, râpé, dormait sur le tapis de la table, plié en quatre, dans un coin.

Des cartes de demi-mondaines, de princesses, de sénateurs étaient pêle-mêle avec des bouts de crayons, des cure-dents et des cure-ongles dans un service à thé cabossé.

Agé de trente-cinq ans, Papyrus ne soignait pas davantage son costume que sa maison. Il ne se rasait pas. Lui-même, il se coupait avec des ciseaux les poils de la barbe et des moustaches, aussi près que possible de la peau. Air jeune et vieux, saleté seyante, sa face de prêtre négligé, savant et sensuel attirait l'amitié.

Sa laideur relative lui avait procuré plus de succès qu'une admirable beauté. « Quel singe ! » disait Barbette à son propos. « Mais qu'à côté de lui, l'Apollon du Belvédère paraît balourd et fade ! Il vous démonte avec ses simagrées de Sainte-Nitouche. Pickpocket qui vous subtilise votre volonté à la tire, il vous fait convenir de votre bêtise avec agrément. »

Il affectionnait ses deux disciples, Bertrand Dessein et Georges Caprice. Il en avait eu de plus relevés et de plus brillants, qui l'avaient compris avec moins de bonne humeur.

On mangeait ce jour-là un homard, un gigot à l'ail, des asperges et des fraises. Georges Caprice avait aidé Hortense à mettre le couvert, époussetant les plats, les fourchettes et les cuillers. Hortense le tutoyait. « Mon petit, débouche le chambertin et ne remue pas la bou-

collectionner de ces parures instables, amulettes de la charité du vice. La jeune personne à qui elle appartenait m'avait entendu prononcer, en Sorbonne, que les courtisanes athéniennes s'étaient élevées à un degré de science, de savoir vivre que les femmes honnêtes de leur temps n'avaient pas su acquérir. Elle se décida à prendre mon lit, où Hortense écrase ses lentes, pour un lieu de pélerinage platonicien. Je lui ai raconté l'histoire de Galanthis qui, au retour de Xénophon, mangea des roses et en mourut, par occlusion. » .

Café, fine et cigares dispersèrent les derniers scrupules dans leurs fumées vagabondes et leur bouquet. La fenêtre ouverte sur le square Monge, où la statue de Voltaire faisait la nique aux tourlourous, cachait à cache-cache des fillettes, il était plaisant de respirer la franchise de ce coin provincial, la mômerie de la rue.

Des étudiants défilèrent en monôme. Ils criaient : « Démission, démission ! » Il s'agissait d'un garçon d'amphithéâtre, affilié à un cercle catholique, et qui les avait cognés dans une manifestation précédente contre ce cercle. Rencontrant trois hétaïres du quartier en chapeaux de mousquetaires avec d'immenses plumes, ils dansèrent autour d'elles une ronde effrénée et les embrassèrent. Elles les suivirent et firent chorus : « Demission, démission ! »

« Quelle belle jeunesse, s'exclama Papyrus ! Nous lui enseignons la liberté de pensée. Elle se charge de l'appliquer. Son injustice m'encourage. Nous la maintenons par l'étude des antiquités et par les expériences de laboratoire dans un tepidarium où elle ennoblit ses défauts. Je fus chahuté, une fois, à mon cours. Je partageai l'opinion de mes interlocuteurs et j'entonnai ce refrain : « Conspuez Papyrus ». L'on m'applaudit aussitôt. Il n'y a pas à résister. Je me suis querellé aussi avec des cochers de Paris. Dans mes voyages je n'en ai rencontré nulle part qui leur vinssent à l'épaule. Nous possédons le brevet de nous injurier avec un délicieux cabotinage. »

Georges Caprice n'avait pas de situation. Il vivait de ses modestes rentes. Cette inaction le fatiguait. Il se méprisait de son parasitisme social. L'avenir de Bertrand Dessein était tout tracé. Après son succès au Palais, il entrerait dans la politique et, comme il ne dépendait pas de ses sentiments, il y remplirait un rôle honorable.

« Vous désirez une situation, lui répondit Papyrus ? La paresse est le véritable triomphe de l'individu. Cependant je comprends votre souci. A votre place, puisque vous êtes intelligent, que vous ne consentiriez pas à un travail pénible pour vous hausser dans l'estime de vos concitoyens, je choisirais un emploi tranquille, à l'abri de la curiosité publique, si médiocre qu'il fût. Je continuerai à vous porter une aussi vive affection que si vous deveniez un poète national.

— J'ai songé, fit Georges Caprice, à renvoyer le concierge d'un immeuble dont je suis le propriétaire à Batignolles et de me nommer

à sa place. Je tirerai le cordon et je feuilleterai les romans du *Petit Journal*. Je vivrai en concubinage avec les bonnes des locataires. J'espère par cette jolie abnégation me macérer le cœur à le dissoudre complètement. Les fonctions subalternes me séduisaient : j'y apporterais une telle conviction ! Je me jouerais la comédie du matin au soir. Etre un imbécile, occuper une place considérée, s'engoncer de réputation, je préférerais tailler des pierres dans une clairière ou braconner. Cela ne nuit pas aux passions. »

Le chat, Bisbille, sauta sur la cheminée. Il frotta ses moustaches contre la glace, il y lécha l'image de son museau. Le dos rond, il miaula.

« Voilà une bête qui mourrait d'amour, si on ne lui laissait sa liberté tous les trois mois, raconta Papyrus en lui offrant des restes de gigot. J'ignore si tous les chats sont pareils. Je le crois. Il disparaît une semaine, à chaque terme. J'ai essayé de l'en empêcher. Il a refusé toute nourriture et il serait mort, martyr de ma cruauté. »

Papyrus partit à la Sorbonne où il examinait des bacheliers. Il n'en refusait jamais, ne lisant pas leurs copies. A l'oral, au lieu de les interroger, il leur apprenait la mythologie.

EUGÈNE VERNON

Henry Becque

Il est presque toujours gênant de caractériser un écrivain, les discours funèbres à peine publiés, les yeux des crocodiles à peine secs, le vrombissement de sottises ou de puérilités habituels encore perceptible, dans les salles de rédaction, les couloirs de théâtre, les parlottes où l'on agite des propos littéraires. Ce sentiment de réserve devant la mort s'atténue singulièrement pour Henry Becque, parce que l'ensemble de ce qu'on doit écrire sur lui se résout en éloges, que son œuvre relue le jour de sa mort fait réfléchir, que ce batailleur survit dans la lutte des idées, que son nom sera forcément évoqué demain, après-demain, dans les polémiques que suscite l'art dramatique, avec admiration, respect, et, chez ses adversaires, avec gravité au moins. C'est un homme qui meurt et ne meurt pas entier.

Le même sentiment de sérénité possible dans la discussion, le ressentirait-on en parlant de son antagoniste Sarcey, qui le suit de si près dans la tombe, après avoir gêné son développement, comme si, Becque étant mort, la mission de Sarcey se trouvât du coup terminée? Je crois que non. Il serait possible d'indiquer que le bonhomme fut un faux bonhomme, mais cela n'aurait pas d'intérêt. M. Sarcey était, quoique longévite, un éphémère. Il n'eut de crédit que par le journal auquel il était attaché; on avait coutume, en lisant le *Temps*, si bien informé sur ce qui se passe à Paris et au diable-vauvert, d'y regarder les informations théâtrales et les pronostics critiques; à tort, le feuilleton de M. Sarcey, tache regrettable dans un ensemble sérieux, jouissait de l'autorité que nous n'hésitons pas à reconnaître au *Temps*, en tout ce qui n'est pas la littérature. M. Sarcey était depuis très longtemps au rez-de-chaussée du journal; on le connaissait de vue; les abonnés avaient pris l'habitude de le consulter avant d'aller au théâtre; les directeurs de théâtre prenaient le vent dans ses conversations familières. Il est douloureux de penser que c'est par suite d'une défaillance dans le ton général d'un journal bien fait qu'Henry Becque supporta toute sa vie tout le poids du dédain de l'opinion républicaine moyenne, la malveillance de toute la bonne bourgeoisie. Au fond, est-ce de par Sarcey, de quelques autres informateurs, de directeurs malcontents de son esprit satirique, de quelques amours propres blessés, des chocs en retour de ses flèchettes barbelées que Becque fut malheureux? N'y eut-il pas dans la nature de son talent quelque chose qui fit obstacle à son triomphe? Qui était-il? un génie, un talent, un novateur?

I

Henry Becque ne fut pas un novateur : ses pièces, pour être très différentes de leurs contemporaines, n'apportent pas de modification radicale au théâtre : son vouloir ne s'écarte pas sensiblement de ce qu'un esprit sérieux, résolu à ne faire aucune concession, à ne point utiliser de bas moyens peut exiger de la comédie en habit noir. D'où vient qu'elles choquèrent si vivement certaines personnes de presse, et bien des gens du public ? D'abord, elles se présentèrent au moment du triomphe du théâtre à thèse. Elles ne sont point des pièces à thèse, ou bien elles le sont de telle façon que la thèse n'y est pas apparente, n'est pas discutée en scène. Ce serait plutôt un théâtre à leçons. Ainsi Becque se rapprocherait du théâtre classique (c'est en effet au théâtre classique qu'il a le plus pensé, au théâtre de certains classiques). Ensuite ses pièces sont écrites, d'une langue forte, nerveuse, pas assez elliptique, mais rapide, eu égard au verbiage circonvoisin.

Becque n'est jamais trivial, ni grossier. Sa plaisanterie est de situation, il sacrifie assez rarement aux mots d'auteur ou bien il sait les enchâsser. Mais de ne point réussir une pièce d'amusettes, de concetti, de mots de la fin comme Dumas ou Pailleron, cela eût fait paraître les pièces pas très amusantes, voilà tout ; ce n'explique pas les haines qu'elles soulevaient. Il y a donc, puisque ni la technique, ni le style, ni le fond (car l'héritage, l'adultère, les mauvais mariages ce sont là sujets admis et choyés) ne justifieraient cette animosité, une autre raison, une raison profonde qui l'explique. Je crois que la voici.

Becque est un bourgeois, un grand bourgeois ; il n'a pas d'envol, pas de lyrisme, pas de fantaisie, il n'est pas poète, il n'est pas même absolument gendelettre, il eût aimé être député, exercer une action. Le théâtre lui serait une tribune ou plutôt une chaire, pas une tribune de rétheur, ni une chaire pour prêcher, il en a horreur. C'est une chaire de professeur de sciences. Il y a à portée de la main un tableau noir. Il veut faire voir et démontrer ; comme c'est un cerveau très clair, très logique, il se rend compte qu'au théâtre une conférence serait aussi haïssable qu'un sermon, il veut donc vivifier, muer le tableau noir en lanterne magique, mais la nature positive de son cerveau fait qu'en cette lanterne magique passeront des effigies photographiées en blanc et noir, en leurs allures et en leurs gestes. Ce sont des modernes, sobrement présentés. Becque, bourgeois, antiromantique, entiché des classiques, amoureux hétérodoxe de Molière, où il voit dans des œuvres à peine dégrossies, un grouillement formidable d'humanité, de Lesage, avec lequel il lutte, de Beaumarchais, qui influe sur lui, ne s'intéresse qu'à des bourgeois : ouvriers qui veulent parvenir à la richesse, notaires, usiniers, économistes, etc. ; il ne peut se détacher d'eux. C'est eux, leur vie, leurs tics, leurs passions, leurs femmes, leurs maîtresses, leur argent qui lui importent. Ils peuplent seuls sa pensée. Il ne voit qu'eux, mais il les déteste, il les

déteste de la haine d'un de leurs consanguins, il les déteste d'être trop près de lui, de trop sentir, en lui, déplacées et portées à la littérature, leurs qualités d'esprit, netteté, habileté, ruse, souplesse, opiniâtreté. Il les connaît, il les fait trop ressemblants. Le public a ressenti, aux *Corbeaux*, de l'ennui et, en analysant cet ennui, de l'irritation. Ne croyons pas que ceci venait de la simplicité du sujet, de l'absence d'intrigue, de la cruauté des scènes, de la monotonie de douleur, de cette transcription moderne de la fatalité. Non. Le public sentait qu'on touchait à une de ses idoles, à une de ses sécurités, à une des formes les plus austères de l'argent, au notaire. Des gens qui se seraient trouvés dans la salle et à qui leur notaire aurait emporté de l'argent dans une de ces éclipses qui ne sont point fatales mais fréquentes, ne se seraient pas sentis vengés en voyant, en entendant M. Bourdon, mais plutôt froissés.

Ici Becque a touché à une religion. Du moins, si on pouvait rire de ce notaire, ou en pleurer, si c'était un tabellion bouffe qu'on ne peut prendre au sérieux, ou un notaire parfaitement canaille, qu'on attendrait à la sortie à Montmartre ou à Belleville, ou un notaire criminel mais puni, ou bien si l'auteur avait eu la précaution de nous le montrer un instant au milieu des siens, bon père, bon époux, pour qu'on sentît qu'il vole dans la ville et à la campagne, mais afin de tout rapporter à son nid... Mais non, pas de concession. Ce n'est même pas un notaire fêtard : c'est un notaire : il fonctionne, simplement; il est indiqué qu'il est non pas un notaire spécial, véreux, guetté par la justice du dénouement, mais un notaire simple, serein, heureux, opérant avec sang-froid, le plus banal, le moins compliqué des notaires.

Voilà qui indispose public et critique. On s'écrie : « Mais pourquoi, comment cette famille ne se défend-elle point, ne change-t-elle point de notaire? » D'abord, c'est moins facile qu'on ne pense, car là, apparaît, gardienne et protectrice des notaires, leur solidarité professionnelle, et combien est vraie l'observation, combien elle étudie à fond le monde bourgeois, où ceux qui n'ont pas le maniement des affaires sont hypnotisés par les titres qui sont des garanties d'honorabilité et de stabilité. On a blâmé Becque d'avoir fait s'engager le fils Vigneron pour un billet de dix mille francs qu'il a signé, et d'avoir ainsi débarrassé sa pièce d'une impossibilité : (car le jeune Vigneron eût défendu son bien.) D'abord, c'est encore un gamin, et depuis quand l'engagement a-t-il cessé d'être l'issue d'une boulette de ce genre, la voie de la réhabilitation et chez combien de familles, depuis quand (lors des *Corbeaux* qui ne datent pas d'hier) cette sornette avait-elle cessé d'avoir cours?

La pièce est lugubre... Soit, mais d'autres le furent. Elle n'intéresse pas la sensiblerie... Mais si : vous avez les mécomptes de Judith, les malheurs de Blanche abandonnée par son fiancé, le sacrifice de Marie. Ce qu'on ne pardonna point à Becque, ce fut d'avoir touché au notaire, et d'avoir présenté, froidement, comme des scélérats, les gens avec lesquels on fraye. Il donne l'impression que tout homme

d'affaires ou d'argent, dès qu'il ne se sent plus deviné, c'est-à-dire dès qu'il le peut, contient une canaille : et de là les colères.

Des reproches que l'on adresse à *la Parisienne*, le plus fréquent fut celui-ci : M. Becque dit : *la Parisienne ;* il eût dû écrire *Une Parisienne ;* il est impossible que M. Becque croie que toutes les parisiennes sont comme cela, et l'on entrevoit dans les articles des accusations d'extorsion de titre, de mauvaise foi. La vérité, c'est que la bourgeoisie fut blessée de ce que l'adultère, son horizon du mariage, son Eldorado imaginatif des justes noces, lui fût présenté tel quel, sans poésie, sans lyrisme, comique même, qu'on lui indiquât qu'un adultère bourgeois, c'était simplement un second mariage, aussi neutre que le premier : et de là les colères. De trois bourgeois en scène, aucun n'offrait le plus petit intérêt sentimental : cela était vraiment insoutenable.

Si le public haïssait Becque d'être un grand bourgeois à vision nette et sans emphase, les critiques jurés dont l'Université nous comble le haïssaient d'être plus qu'eux un classique : car un classique, Becque le fut jusqu'au bout des ongles : il eut même leurs manies, — il troussait l'épître aussi froidement et l'épigramme aussi vivement que les maîtres du genre.

II

Tout demeurera-t-il en cette œuvre assez succincte ? Il faut classer *l'Enfant prodigue* parmi les erreurs. *Michel Pauper*, gros drame, à moyens violents, d'une grosse humanitairerie, d'un socialisme assez peu compris, indiquait seulement un excellent praticien dramatique, par la façon dont sont campées les deux figures de Rivailles et d'Hélène : pièce pas assez libre, avec des tons d'un Sedaine qui serait en colère. *L'Enlèvement* parut peut-être à l'auteur inférieur à *Michel Pauper*, puisqu'il ne le fit pas reprendre. Il se peut aussi que, *l'Enlèvement* étant fondé sur la vie de l'homme et de la femme du temps de la séparation de corps, avant le divorce, l'auteur n'ait pas cru, la législation étant modifiée, que sa pièce pût encore intéresser des gens par le tableau d'une situation où ils n'étaient plus exposés à vivre. A la lecture, *l'Enlèvement* est une comédie fort bien faite. Les gens y parlent peut-être un peu trop, mais bien. Les caractères sont francs. Son type de femme moderne, sérieuse, pensive presque, sachant très nettement ce qu'elle veut, présage bien des héroïnes qui vinrent, postérieurement, nous dire en scène ce que devait être l'affranchissement de la femme. Un peu trop de péripétie, ou du moins des péripéties un peu à la façon d'Augier ou Dumas, gâtent cette belle comédie. Je ne crois point à l'importance de *la Navette* et des *Honnêtes Femmes*. *Les Corbeaux* et *la Parisienne*, voici les deux œuvres maîtresses, et je pense que *la Parisienne* vaut mieux que *les Corbeaux*, un peu longs, touffus, se passant sur place, alourdis au premier acte de plaisanteries sans grand intérêt, alourdies, au courant de la pièce, de la distribu-

tion à peu près égale des malheurs à départir entre les malheureuses sœurs. Belle œuvre tout de même.

Quant à *la Parisienne*, c'est évidemment une comédie moderne sans défaut. On peut demander au théâtre autre chose que ces spirituels constats; mais, l'esthétique étant acceptée, il faut reconnaître toute la valeur de l'œuvre. C'est du Daumier élégant.

On lira avec curiosité, dans les œuvres complètes de Becque (édition de *la Plume*), une saynète neuve qui, sans continuer ou conclure *la Parisienne*, donne des nouvelles des personnages de la pièce, le rideau tombé, leur vie essentielle, leur crise terminée. Ce n'est point un acte de plus, c'est une petite pièce sur un autre moment de la vie de Clotilde et de Lafont. Le mari est mort; Clotilde pense à épouser Lafont, que l'idée enthousiasme si peu, que Clotilde y renonce tout de suite, au moins apparemment. L'état psychologique de Clotilde est indiqué par cette phrase : « A choisir, entre mon mari et lui... c'est peut-être lui que j'aurais préféré perdre... » On sent nettement que Lafont n'est point arrivé le premier dans la vie de Clotilde, aussi qu'elle ne cessa point de voir M. Simpson, et, sous une apparence très simple, d'intriguer toujours un petit peu. Le type de Clotilde est complété, affirmé, sans être modifié d'aucune façon. *Le Départ*, autre saynète, serait amusant sans un fond d'amertume, en tout cas ne tare point l'œuvre.

En somme, l'œuvre de Becque se résume en deux pièces de valeur inégale. Beaumarchais n'en a pas laissé plus en quantité. C'est un peu à lui que Becque fait penser; sauf la gaieté et les paillettes, que Beaumarchais prodigue, et dont Becque est forcément plus avare, il y a quelques points de contact dans leur condensation, leur irritabilité et leurs buts sociaux. Becque n'a point écrit, comme Beaumarchais, de mémoires pour un procès. Mais c'est aux mémoires de Beaumarchais qu'il faut assimiler ses querelles littéraires, ses *Souvenirs d'un auteur dramatique*, articles fort bien faits, d'une forme exquise, d'une ironie pondérée, d'une maîtrise concise. Cela tiendra comme une comédie, avec sa figuration de victimes au scalp desquelles Becque retourne, avec une tranquille férocité, à toutes ses minutes libres. Il en avait beaucoup. Le fait pour ces articles de n'être pas trop nombreux les empêche de devenir monotones. On les lira, je crois, quand on ne s'intéressera plus du tout aux personnages des silhouettes qui y passent, pour leur forme et leur agrément mordant. Une analogie encore réunit Beaumarchais et Becque de son fil ténu. Beaumarchais, peut-être sans le chercher, sans le vouloir, a fait dans ses deux pièces la comédie de la fin de son siècle. Il serait plus exact de dire que la critique a choisi les pièces de Beaumarchais (qui étaient les meilleures pour ce qu'on en voulait faire) et y a trouvé la notation exacte de la fin du XVIIIe siècle, et tous les prolégomènes de la Révolution. Depuis vingt-cinq ans, beaucoup de bons esprits ont été tentés par cette chimère, ou ce but, d'écrire la pièce qui serait l'analogue des deux

comédies célèbres de Beaumarchais, la bouffonnerie grave de notre fin de siècle. Becque fut, plus que tout autre, sollicité par cette idée. De là, le plan de ces *Polichinelles* si célèbres avant la lettre.

Il dépend de cette œuvre, même incomplète, de fixer le rang de Becque pour la postérité. Jusqu'ici, en admettant que *les Polichinelles* en intéressant comme il convient, n'apportent pas de révélation, Becque possèdera un rang très honorable parmi les premiers auteurs dramatiques de second ordre; un des plus forts comme praticien, il passe au second rang par la ténuité de ses aperçus; de même son pamphlet ne le place point au premier rang des ironistes, à cause de son égotisme. Dans son théâtre et dans son pamphlet, sa façon de dire vaut mieux que ce qu'il dit, et sa composition vaut mieux que son sujet. Pourtant il ne peut être considéré comme moindre qu'un des meilleurs de l'élite après ceux qui furent géniaux. *Les Polichinelles* peuvent le pousser tout à fait hors pair. Œuvre de maturité, œuvre patiemment élaborée, elle peut, dans son essence secondaire, avoir pris, de par le temps et l'effort, une telle consistance et une telle valeur d'à-propos qu'il faudrait s'incliner devant le chef-d'œuvre. Nous ne demandons pas mieux que la preuve en soit faite.

GUSTAVE KAHN

Lettres de Stendhal

au comte Cini.

TROISIÈME SÉRIE (1)

I

All nobil uomo il signor Conte Cini
Pallazzo Cini
Piazza di Pietra
Roma.

[Paris] 8, Caumartin, 28 novembre 1837.

Cher et aimable Comte, j'ai remis votre affaire à Mr Colomb, monsieur fort entendu. Votre lettre est charmante. Ecrivez-moi, je vous prie, beaucoup de détails. Vous vous en acquittez à ravir. Mille amitiés à Don Fi., Annibal, D. Michel, mes respects à l'aimable Comtesse. Songez à décamper si monsieur choléra revient (2).

---

(1) Les deux premières séries ont paru dans *La revue blanche* des 1er avril et 1er mai 1899

(2) Ce mot écrit sur une bande de papier accompagnait une lettre, que voici, de Romain Colomb au Comte Cini :

Paris, le 28 novembre 1837.

Monsieur le Comte,

Monsieur Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, m'a confié la procuration que vous lui avez adressée à l'effet de :

1° Obtenir une expédition authentique du testament de feu Mme Canfora, déposé et ouvert dans le mois d'avril dernier, en l'étude de Mr Morisseau, notaire à Paris, rue Richelieu, n° 60.

2° Rechercher si Mme Canfora n'aurait pas fait de dispositions postérieures au testament ci dessus.

Je viens de déposer la procuration au ministère des affaires étrangères, pour faire légaliser la signature du chargé d'affaires de France à Rome; sous deux jours cette formalité sera remplie. Il faudra alors remettre la procuration à un interprète assermenté pour la faire traduire en français et lui donner le caractère d'authenticité nécessaire. Après ces préliminaires, je me présenterai à M. Morisseau, notaire, pour obtenir une expédition du testament et j'examinerai s'il réunit les conditions légales.

Quant à ce qui concerne la recherche d'un testament qui aurait pu être fait ultérieurement, le meilleur moyen serait, selon moi, d'insérer dans trois journaux accrédités, un avis à cet égard. Mais puisque vous répugnez, monsieur le Comte, à l'emploi de ce mode, j'écrirai une lettre circulaire à MM. les notaires de Paris et de la Banlieue. Si donc le testament que vous avez intérêt à trouver a été déposé chez l'un de MM. les notaires du dép. de la Seine, j'espère le découvrir. Si au contraire ce testament était dans l'étude de quelque notaire hors du dép. de la Seine, le moyen que j'emploie pour le trouver serait insuffisant.

Enfin, monsieur le Comte, vous jugerez si dans le cas où mes démarches n'a-

II

[Même adresse.]

Rue Caumartin, n° 8
le 24 janvier [1838].

Mon cher Comte,

Je n'ai que le tems de vous dire deux mots. M. Colomb m'a envoyé un paquet énorme. Ce sont des quittances et 2 testamens je crois de Mme Canfora. Mais comment vous les faire parvenir? Il faut une occasion. Cela est gros comme 100 numéros du *Diario*.

Vous ne connaissez pas les prix de Paris. Impossible de rien diminuer. Le moindre avocat dans ce cas eût pris 200 fr. et 3 fr. par c. et il y en a 20 je crois. Je tirerai sur vous une lettre de change de la somme de 250 fr. environ pour Debonis et honoraires. J'ai la somme exacte dans les papiers. Je remettrai cette traite à monsieur Flory Herand, qui l'enverra probablement à MM. Laisné La Rozière et Cie.

Mille tendres amitiés à D. Filipe et D. Michel. Je me recommande au souvenir de la très aimable Comtesse. Je prie D. Filip de donner des gâteaux venant de Paris aux enfans.

J'ai vu M. et Mme de St Aulaire qui se portent bien. Mme de [en blanc] sa fille a fait une grosse fille. Melle Vernet, Mme de La Roche, se porte bien et a un fils, mais elle est changée. M. Vernet est toujours le même, et est allé à Constantine et revenu en 5 semaines. Il fait 4 grands tableaux de Constantine. Mes complimens à la famille Potentiani si vous la rencontrez. Nous parlons de vous avec l'aimable Cte de Praslin. Mes compliments à M. Falconieri. Son frère va être cardinal, n'est-ce pas? Mille amitiés.

---

mèneraient aucun résultat, il ne vous conviendrait pas d'user d'un moyen de publicité dont l'étendue pourrait être plus favorable à mes recherches, celui des journaux. Je pourrais choisir certains journaux d'affaires fort répandus parmi les gens qui s'occupent spécialement d'affaires et qui très probablement ne vont pas à Rome. Je vous prie d'être persuadé que je ne négligerai rien de ce qui pourrait servir vos intérêts.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération,

Monsieur le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

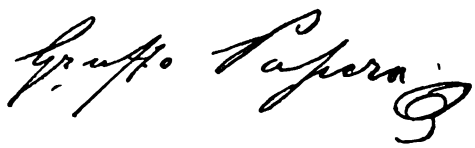
Chef du bureau de la comptabilité aux messageries royales, rue Notre-Dame-des-Victoires à Paris.

III

Mon cher Comte,

La caisse que nous croyons vous appartenir est arrivée à Cª Vª, on l'a ouverte avec soin. Voici les seuls papiers trouvés dedans. Il n'y a pas de lettre à votre adresse. Cela me semble bien bon marché. Quelque autre personne, sans m'avertir, a-t-elle fait venir une caisse d'objets féminins?

Mille amitiés,



IV

Mon cher Comte,

Monsieur le vicomte D.... un ami de M. Praslin, qui arrive de Rome, me fait une description superbe de la quantité d'étrangers dont vous jouissez. Je vois d'ici l'aimable Comtesse allant au bal deux fois la semaine et je devine qu'elle s'y amuse beaucoup plus qu'il y a trois ans, elle sera toujours aussi jolie, mais maintenant qu'elle est obligée de jeûner pendant le carême, elle aura perdu une partie de cette timidité qui l'empêchait de s'amuser en voyant les ridicules du monde. Avez-vous toujours ces jeunes barons allemands plus empesés que le col de leurs chemises? Avez-vous eu le bonheur de rencontrer et d'entendre pérorer le plus nigaud des Français, un M. Fulchiron, député qui était à Rome en novembre? Nous avons ici un tems encore plus abominable qu'à l'ordinaire, je suis enrhumé à fond ainsi que tous mes amis, mais jamais nos soirées ne furent occupées d'une façon plus agréable : il s'agit de savoir si le ministère sera renversé. Chaque jour on fait un pas en avant ou en arrière, et comme ceux qui attaquent ainsi que ceux qui défendent sont gens d'esprit, la dispute est fort amusante. Il y a coalition dans la chambre des députés, c'est-à-dire qu'on voit réunis M. Guizot, chef de ce qu'on pourrait appeler les ultras tels qu'ils sont possibles après 1830, M. Thiers, l'éloquent représentant des modérés, enfin M. Odilon Barrot, chef de la gauche.

M. Duvergier de Hauranne a publié deux excellentes brochures qui ont expliqué à tout le monde le fond de la question. Nous sommes amusés et intéressés à ce point que le meilleur roman du monde vînt-il à paraître, il semblerait ennuyeux.

Trois voleurs se réunissent pour voler un homme possesseur de ce beau diamant qu'on appelle le pouvoir, une fois l'homme à terre comment s'y prendront-ils pour se partager le diamant?

Vers le 12 janvier il y aura bataille à la Chambre des députés, c'est-à-dire qu'on discutera l'*Adresse*. MM. Guizot. Thiers. Odilon Barrot. Duvergier de Hauranne, Jaubert. Passy attaqueront. MM. Molé, Salvandy, Janvier, Barthe défendront. Les attaquants veulent faire voter par la Chambre une phrase qui blâmera vivement la politique du ministère et pourra l'obliger à donner sa démission. Mais voici le plaisant de l'affaire et c'est pour vous le faire comprendre que je vous ai raconté cette longue histoire, les attaquants ne peuvent pas dire au ministère : au lieu de faire ceci vous eussiez dû faire *cela*.

Car s'ils réussissent, le lendemain ils seront ministres, et alors, par leurs discours de la veille, ils seraient obligés à faire *cela*.

Il faudra donc trouver un moyen ingénieux de blâmer outrageusement le ministère sans dire jamais ce qu'il aurait dû faire, autrement les discours de la veille seront excessivement embarrassants le lendemain.

Vous pouvez comprendre maintenant, mon cher Comte, combien cette bataille est amusante pour ce peuple qui a tant d'esprit. Notez que les combattants sont pour l'esprit les premiers hommes de la nation, et d'ailleurs ils parlent de nos affaires les plus intéressantes.

Jamais il n'y eût tant de grands seigneurs étrangers à Paris et ce que je n'avais jamais observé c'est qu'ils prennent autant d'intérêt que nous aux discussions de nos Chambres. Hier et avant-hier on a fait la vente annuelle en faveur des Polonais. Figurez-vous une fort grande salle située sur le boulevard dans le plus beau quartier. On établit quinze petites boutiques et chaque boutique est tenue par les quatre plus jolies femmes d'une nation, par exemple les quatre plus jolies Espagnoles présentes à Paris tiennent une boutique, les deux suivantes sont tenues par les huit Anglaises les plus jolies et les plus nobles, viennent ensuite les Françaises, les Allemandes, etc. Au milieu de ces boutiques circulent tous les beaux jeunes gens de toutes les nations, tout ce qui se croit noble, spirituel ou riche. C'est là qu'auraient dû venir Don Philippe et Don Michele avec leur air si noble, je les ai cherchés en vain.

La Reine et les Princesses ont envoyé beaucoup d'écrans de broderies et autres petits ouvrages faits par elles, vous pouvez penser si l'on s'empresse de les acheter. Un seul député, M. Parent, en a acheté pour mille francs. J'ai acheté, moi, un bouquet de violettes qui m'a coûté cinq francs. Cette réunion, surtout quand j'y étais, est sans doute la plus belle de l'Europe. Les dames marchandes font des agaceries aux passants, jugez des singuliers dialogues qui s'établissent. il faut avoir de la grâce et de l'esprit ou périr, jamais vente n'a été aussi brillante. Avant-hier on a fait 4.900 francs, et la valeur des objets vendus peut bien être 4 ou 500. On a beaucoup ri d'un étranger qui pour payer dix francs avait donné un Napoléon d'or, et attendait son reste comme il eût fait dans une boutique de la rue. Remarquez que comme cette salle donne au midi et reçoit le plus beau jour, les femmes âgées se gardent bien d'y paraître, c'est peut-être pour cela

que l'on y rencontre beaucoup de gaîté. Don Philippe passé maître dans l'art de tourner la tête aux belles Anglaises verra qu'une matinée passée là avance plus les affaires d'un galant homme que dix soirées ordinaires. A propos de soirées, on va beaucoup cette année à celles de la comtesse Granville, ambassadrice d'Angleterre, il n'y a point de gêne inutile, c'est tout dire en un seul mot.

Mlle Rachel est une pauvre petite mendiante de 18 ans, fort maigre, qui joue la tragédie comme si elle inventait ce qu'elle dit, elle a fait révolution au Théâtre Français qui fait six mille francs de recette quand Mlle Rachel joue. Avant elle il fesait 1,500 francs. Le triomphe de Mlle Rachel c'est le rôle d'Hermione dans l'Andromaque de Racine. Elle exprime l'ironie d'une façon sublime. Maintenant elle est à la mode, un homme invité à dîner peut fort bien dire : ce soir-là, je ne puis pas, j'ai un billet pour Mlle Rachel. Cette pauvre petite juive ne gagnera que 26.000 francs cette année, si elle eût su faire son marché elle en aurait eu soixante. Il est vrai qu'elle a une pension viagère de quatre mille francs payable par la Comédie française. Mlle Rachel est fille d'un juif allemand qui jouait des parades dans les foires, elle a un génie qui me confond d'étonnement toutes les fois que je la vois jouer, il y a deux cents ans que l'on n'a pas vu pareil miracle en France.

Le Préfet de police est le roi de Paris, le roi d'une ville qui a 52 millions de rente et dont les 909 mille habitants consomment six mille bœufs par mois. Le préfet de police qui a fait emprisonner tous les républicains à l'époque heureusement passée des émeutes s'appelle Gisquet, le Messager, journal, l'accusa il y a deux mois de faire des cadeaux à ses maîtresses (Mme Foucault et Mlle de Pradel) avec de l'argent appartenant à la ville de Paris, c'est-à-dire en leur donnant le privilège d'établir une espèce de fiacre nommé omnibus. M. Gisquet aurait dû faire la sourde oreille, au lieu de cela, comme c'est un homme violent, il a attaqué le Messager en diffamation, le procès se juge maintenant et, pour le malheur de M. Gisquet, il est à la mode. Dès quatre heures du matin il y a des gens qui gardent les places à la porte de la Cour d'assises, car c'est un jury qui juge ce procès ; par conséquent, il n'y a pas moyen de séduire les maîtresses des juges. Depuis trois jours on ne parle d'autre chose à Paris, ce procès fait un effet immense dans la garde nationale et dans la petite propriété qui se scandalise à fond. Nous autres nous savons depuis longtemps ce qu'a fait M. Gisquet et M. de B. le plus célèbre de ses prédécesseurs. L'importance de cette affaire c'est qu'elle tue la crédulité parmi les petits bourgeois de Paris d'ordinaire fort bêtes et fort honnêtes qui composent la garde nationale. Désormais ils vont ajouter foi aux dénonciations des journaux.

Je vous conseille toujours de lire le journal du Commerce, c'est le moins menteur de tous. Le Constitutionnel se vend souvent, le National est fou, les Débats se vend toujours. Le Charivari est fort amu-

sant, il a souvent autant d'esprit que Voltaire, mais je ne sais s'il arrive chez vous.

L'adresse de la Chambre des députés a été lue à la commission le 1er janvier. Son contenu est un grand secret. Hier soir dans un salon d'ordinaire bien informé on lisait deux phrases de cette adresse (que la Chambre doit présenter au Roi). Si la chambre adopte ces phrases les ministres se retireront, mais quels seront les noms des successeurs? C'est ce que personne ne sait aujourd'hui 2 janvier. Au total jamais Paris n'a été si amusant, nous avons Mlle Rachel, le procès Gisquet et le changement de ministère.

Si vous voulez, mon cher Comte, me rendre un service auquel je serai fort sensible, rappelez-moi au souvenir de l'aimable Comtesse, dites-lui que je demande de ses nouvelles à tout ce qui vient de Rome. De temps en temps, achetez des gâteaux et donnez-les aux enfans en leur disant que c'est M. B. qui les envoie de Paris.

Je comptais écrire à Don Philippe, à Don Michele qui a eu la bonté de mettre quelques lignes dans une lettre de M. Bu[ucci]. Mais je me dis que leur parler de mon amitié ce serait les entretenir d'une chose dont j'espère qu'ils ne doutent pas. Quant aux nouvelles de Paris je ne pourrais que répéter en d'autres termes ce que je viens de vous dire. J'aime mieux leur écrire dans une quinzaine de jours quand il y aura quelque chose de nouveau. Si cette lettre n'est pas ouverte elle vous parviendra cachetée avec un C. Rappelez-moi je vous prie au souvenir de l'aimable Giacobi. J'espère qu'il n'aura pas été volé une seconde fois. Dans l'occasion, présentez mes respects à l'aimable marquise Potenzi.

On m'a demandé l'autre jour dans une Société savante ce qu'il fallait penser des manuscrits du Tasse qu'un M. Alberti va publier je crois à Turin. Quand j'ai vu M. Alberti il m'a paru fou et ses manuscrits fabriqués par quelque galérien adroit. Peut-être il en est dupe lui-même. Qu'en pensez-vous? Qu'en pensent Don Michele et Don Philippe? Cachetez je vous prie et mettez à la poste les lettres incluses. Donnez-moi beaucoup de détails, infiniment de détails, toujours des détails sur ce qui se passe aux environs de la place Colonna, ce pays que j'admire m'intéresse infiniment, et par les journaux je sais beaucoup mieux ce qui se passe à Philadelphie que ce qui se passe chez vous. A-t-on découvert quelque belle statue? Quelque nouveau tableau s'est-il fait remarquer?

Croyez à ma vive et sincère amitié.

3 janvier 1830.

V

Sua Eccelenza
il signor Conte Cini.

Très obligeant ami,

Je me hâte de vous annoncer que je n'aurai besoin de la *cravate*

noire cachant la chemise, que samedi soir. Je la rendrai dimanche. Le peintre (1) ne veut travailler que dimanche matin.

Je reçois ces tristes nouvelles sur le choléra :

Marseille, 89 décès en tout.

Toulon, 1 020.

Nice, 5 en ville.

Bagne de Villefranche, 20 décès.

Mille compliments,

VI

All nobil uomo il signor Conte Cini
Palazzo Cini
Piazza di Pietra
Roma.

Mon cher Comte,

Quand vous parlez d'écus à un parisien il faut traduire la valeur. Par exemple, là où il y a 7 000 écus, mettre entre parenthèses (38 000 fr.), là où il y a 200 écus (1 060 fr.), autrement le parisien croit qu'il s'agit d'écus de 3 fr.

Peu importe, penserez-vous peut-être. Mais comme nous avons affaire à un nouveau Figaro il pourrait dire qu'on a voulu tromper le parisien. Vous savez que d'après les derniers cours l'écu romain vaut si je ne me trompe 5 fr. 45.

Voilà ce que j'ai oublié de vous dire ce soir. Mille amitiés.

VII

Madame,
Madame la Comtesse Cini,
Palazzo Cini,
Rome.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui un paquet adressé à la plus aimable des Comtesses. Le voyageur qui s'en était chargé l'a bravement laissé il y a trois jours à la *grande Europe*. J'ai un *lascia passare* applicable à M. de L. qui passera vers le 1er décembre et sera porteur du paquet de *klisop* pour la Piazza di Pietra.

(1) Sodermark. — Son portrait de Stendhal appartient à M. Chéramy.

Mille compliments à l'aimable famille et à mes excellens amis D. Fil. Boutade à D. Miguel le brillant époux.

Civita-Vecchia, 29 novembre 1839.

VIII

Compiègne, le 25 février 1842.

Mon cher Comte,

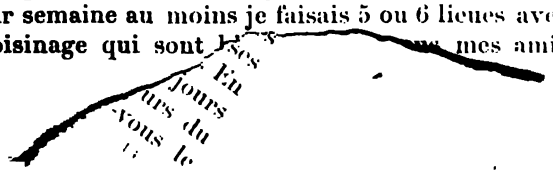
Je reçois votre lettre du 6 février. C'est avec un sensible plaisir que j'apprends que Madame la Comtesse jouit d'une excellente santé et ne s'est retirée qu'à 5 heures du matin de la fête brillante donnée par notre Ambassadeur.

Je reçus en effet dans les premiers jours de janvier et au Havre où j'étais à la chasse la lettre que vous me chargiez de remettre. Je ne suis revenu à Paris qu'il y a une vingtaine de jours. Arrivé vers midi je suis reparti pour Compiègne à 6 heures du soir. Je suis allé d'abord m'informer de l'adresse de la personne qui loge rue de l'Université, n° 43. J'y suis allé vers les 2 heures, elle n'y était pas : j'y suis retourné en partant à la nuit, je n'ai pas été plus heureux. Alors comme je pensais rester peut-être une quinzaine de jours à la campagne j'ai cru devoir mettre votre lettre à la poste, ainsi je n'ai pas fait votre commission exactement comme vous le désiriez. J'en ai été d'autant plus fâché qu'un hasard imprévu m'a fait revenir à Paris avec la famille que j'avais suivie à la campagne 4 ou 5 jours après.

Je ne puis pas vous offrir de remettre une nouvelle lettre en mains propres, car j'ai presque le projet d'aller passer quelques jours à Londres vers le milieu du mois de mars.

En France on peut charger une lettre. Dans ce cas la personne qui la reçoit est obligée d'en donner reçu sur un registre. Il est possible que la poste de Rome reçoive les lettres *chargées* pour Paris. Lysimaque peut prier M. Fansin de Marseille de charger une lettre pour Paris. Vous aurez vu dans les journaux que le Comte Pozzo di Borgo est mort il y a peu de jours dans son hôtel rue de l'Université, n° 43. Je suis fâché, mon cher Comte, de n'avoir pas mieux fait votre commission.

J'ai pensé bien souvent à vous étant à la chasse dans les belles forêts des environs de Compiègne. Une dame de mes amies qui avait un mari fort âgé et grand chasseur a perdu cet époux. les formalités nécessaires l'ont obligée à aller habiter son château. Elle a prié les amis de venir lui faire compagnie dans cette triste circonstance. Vu ma qualité de chasseur, j'ai hérité d'une chasse superbe, cinq procès par semaine au moins je faisais 5 ou 6 lieues avec des chasseurs voisinage qui sont [illegible] mes amis. Pourriez-[illegible] prêmes : [illegible] nt compo-



croire ? j'ai souvent regretté les solitudes de Civita-Vecchia, la politesse m'obligeait à faire presque continuellement la belle conversation avec ces chasseurs et je ne pouvais me livrer aux pensées que j'aurais eu tant de plaisir à trouver dans ces forêts magnifiques. Pour comble de misère, sous peine de passer pour fier j'étais obligé d'écouter la conversation amusante de trois valets de chasse du feu maître de la maison auxquels je donnais cinq francs par jour toutes les fois que je tuais quelque chose, je tirais en général de 5 à 10 pièces. J'aurais été charmé de pouvoir payer 10 francs et rester maître de ne jamais dire un mot ; mais je me serais acquis une réputation abominable auprès de Mesdames les femmes de chambre de la maison et des 8 ou dix domestiques qui nous avaient suivis. Un autre malheur c'est qu'il n'était guère possible d'assister au dîner sans faire toilette. Comme le maître de la maison, défunt, avait 35 ans de plus que la jeune veuve il avait été décidé que malgré sa douleur et pour ne pas trop attrister les amis qui étaient venus de Paris pour lui faire compagnie elle pouvait donner à dîner aux dames des environs ; malgré les routes abominables on venait à ses dîners de 3 lieues de distance ; je vous avouerai même que ces dîners étaient d'une gaîté qui nous embarrassait. Enfin il est question de revenir sinon à la chasse, du moins à la campagne aux premiers jours de mars. Notre hiver jusqu'ici a été fort beau, nous avons un beau soleil deux fois par semaine, à peine avons-nous vu la neige, je vois dans les journaux que Bologne en a été accablé et vous à Rome, avez-vous été contents ? Pardonnez-moi cette longue lettre, je suis si paresseux pour écrire que je profite avec empressement de cette bonne occasion de faire une longue conversation avec vous.

Trouvez ici, je vous prie, mon cher Comte, l'assurance renouvelée de mes meilleurs sentiments et de ma considération la plus distinguée.

des
il y a
cable
paquet

(1) Soderm

La Justice militaire

EXPOSÉ ET HISTOIRE

Les faits sont connus : il s'agit de les mettre en forme juridique.

On poursuit, on arrête, on témoigne, on condamne par ordre ou par persuasion. La vérité se fait au commandement, et l'autorité du supérieur supprime la responsabilité du subordonné. Point besoin de compétence, ni de raison ou de conviction : il suffit que l'un ordonne, que l'autre obéisse. Faut-il une preuve de culpabilité? Il y a la parole d'un général. Faut-il une garantie de jugement sincère et légal? Il y a la loyauté de sept soldats « en tenue de service ».

Mais cela s'est toujours fait ainsi, mais cela se passe en tous pays de la sorte! Erreur.

Et d'abord on ne connut point pareille « justice » dans notre ancienne France.

D'ailleurs, tant que le pouvoir souverain ne fut pas fortement organisé, pas de tribunaux militaires. Ils naissent, sous la féodalité, du principe que tout individu qui est l'homme d'un autre, qui est sous sa puissance, est aussi sous sa juridiction, soit criminelle, soit civile. Seulement, il fallut protéger les habitants contre les exactions des gens de guerre, contre la partialité de leurs chefs, défendre le pays contre les bandes armées, et la monarchie est ainsi conduite à réduire la compétence des juges militaires, à étendre celle des juges ordinaires. Trace de ce mouvement dès l'ordonnance du 3 mars 1356 qui autorise les « bonnes gens du pays » à déférer les guerriers « au sénéchal, bailli, prévost et autres, formant la justice du lieu ».

A partir de 1629, sont compétents, en principe, les tribunaux ordinaires; les tribunaux militaires sont des tribunaux d'exception, et ce n'est pas là simple formule, car, à la veille de la Révolution, leur juridiction est absolument limitée aux fautes contre la discipline. Bien plus, sont de la compétence des juges civils même ces simples fautes, si des « habitants » y sont intéressés, si des « gens du pays » en sont victimes.

JUGEMENT

Et, maintenant, partout ailleurs qu'en France, dans tous pays dits civilisés, voyons un peu. Je vais suivre le procès, si l'on veut bien, en commençant par le dénouement, de manière à saisir pleinement les garanties de compétence qu'il faut en haut, les garanties de liberté qu'il faut en bas, de façon à rendre éclatante, par opposition, la procédure au commandement qu'est la nôtre.

Et d'abord les conseils de revision, les cours militaires suprêmes : en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Suisse, etc., ils sont compo-

sés de juges ayant une éducation juridique spéciale; chez nous, la science des magistrats militaires de cassation est remplacée par les galons.

Pour les membres des conseils de guerre ordinaires, oserons-nous prendre exemple sur la Russie? Les juges y forment une corporation particulière: ce sont des officiers, soit, mais des officiers ayant étudié le droit pendant trois années à l'académie juridique militaire. Les nôtres sont et doivent être des ignorants : ils auront mieux ainsi, selon le vœu du législateur, le « sentiment de l'honneur de l'armée », le respect de la discipline. Et cela est d'autant plus sot et odieux que ces hommes sont juges, non seulement du fait, mais du droit; nos magistrats militaires, qu'on le remarque, ce sont, avant tout, des jurés, et, à ce titre, on leur demande un sentiment profond, obscur, inconscient, des besoins de la vie guerrière; mais ce sont aussi des juges : ils n'affirment pas seulement l'existence matérielle du délit, ils disent sa qualification légale, ils prononcent la peine applicable. Cela est-il encore affaire de conscience, de sentiment ou d'intuition? Tout au moins aurait-il fallu (on a fait cela en Suisse) avoir dans nos tribunaux militaires et des officiers jurés, d'une part, et des officiers magistrats, d'autre part, — des juges du fait et des juges du droit.

Ainsi, quand il s'agit de qualifier le crime, de prononcer la peine, nos officiers juges, nos magistrats « en service commandé » ignorent; mais ce n'est pas assez, et, d'après la loi elle-même, ils obéissent; leur œuvre est ici à ce point impersonnelle qu'elle en devient, sans contradiction, paraît-il, contradictoire. Voici l'article 133 du Code de Justice militaire : « Les questions (de fait) ne peuvent être résolues contre l'accusé qu'à la majorité de cinq voix contre deux. » Article 134 : « Si l'accusé est déclaré coupable, le Conseil de guerre délibère sur l'application de la peine... La peine est prononcée à la majorité de cinq voix contre deux. — Si aucune peine ne réunit cette majorité, l'avis le plus favorable sur l'application de la peine est adopté. » Et, maintenant, ouvrons le « Manuel du Juge au Conseil de guerre » : « L'accusé est reconnu coupable par une majorité de cinq voix contre deux; il s'ensuit que, lorsqu'il s'agit d'appliquer la peine, il peut se trouver un juge et même deux en demeure de prononcer une peine contre l'accusé qu'ils ont reconnu innocent. A première vue, on a l'air de tomber en flagrant délit de contradiction; mais on peut voir qu'il n'en est rien si l'un se reporte au double rôle du juge au Conseil de guerre. Lorsqu'on discute sur l'application de la peine, il n'y a plus de jurés, il n'y a que des juges; chacun doit oublier son vote précédent, et, bien qu'il ait reconnu l'accusé innocent, un juge n'en doit pas moins prononcer une peine quelconque, puisque la culpabilité a été admise par le Conseil entier dont il fait partie et que, par suite, l'accusé est coupable à ses yeux comme désormais aux yeux de tous. » D'ailleurs, comme le dit très fortement M. Pradier-Fodéré, dans son commentaire classique sur le Code de Justice militaire, « il dépend

beaucoup du président » — c'est-à-dire du supérieur — « qu'il n'y ait pas trop d'avis différents ».

Et, auprès de ces soldats que leur soumission et leur ignorance, que la nature même de leurs fonctions obligent ainsi à juger et à se déjuger, aucun juriste professionnel, aucun conseil autorisé. On faisait mieux sous l'ancienne monarchie; aux Conseils de guerre d'alors étaient attachés des « commissaires royaux » à qui il incombait de veiller à « l'observation des lois », et aujourd'hui, à Berlin, un « auditor », qui est un militaire, mais qui est aussi un juriste, assiste à l'audience, prend part au délibéré, a « voix consultative ».

POURSUITE

Déjà, avant le procès, c'est, en Prusse, ce même « auditor » qui instruit l'affaire. L'instruction préparatoire et, à sa base, l'ordre de poursuivre, voilà qui décide de tout le procès. Or, en France, qui poursuit? Celui qui sait? Nullement : celui qui commande. Un principe domine toute notre procédure militaire : le général commandant la circonscription est le chef et le directeur de l'action publique; lui seul peut la mettre en mouvement. Seul, « suivant l'inspiration de sa conscience », il peut donner l'ordre d'informer; seul, après que, suivant l'ordre d'informer transmis par le commissaire du gouvernement au rapporteur, l'instruction a été terminée par ce dernier, il peut saisir le Conseil de guerre. « Ainsi, l'impulsion est donnée par une autorité qui n'est nullement judiciaire; par une exception très remarquable au texte et à l'esprit du Code d'instruction criminelle, c'est donc l'autorité du général commandant qui est substituée, dans l'ordre militaire, à celle des juges d'instruction, du ministère public et des chambres de mise en accusation. » (Général Allart, Exposé des motifs du Code de 1857).

Quant à l'officier chargé de l'instruction et au rapporteur, ils subissent « l'impulsion inspirée » : si bien que, à la différence des juges d'instruction ordinaires, d'une part ils sont passibles, en leur qualité, de peines disciplinaires pour « fautes dans le service », et d'autre part ils ne sont soumis à aucune responsabilité personnelle à l'égard de l'accusé, ils ne sont pas susceptibles de « prise à partie ».

Or, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Belgique, rien, soit de cette poursuite par ordre, soit de cette instruction « inspirée ». En Italie, l'enquêteur militaire a une indépendance et une responsabilité absolues. En Allemagne, l'instruction est confiée à des commissaires et à l' « auditor » chargé de veiller à l'observation de la loi; en Autriche, à une commission d'officiers, « deputat », qui doivent essentiellement veiller au respect des intérêts du prévenu. En Suisse, en Belgique, l'auditeur, de sa propre autorité, décide si l'accusé sera ou ne sera pas traduit en justice.

Encore sait-on, en France, se passer, pour incarcérer un soldat, même d'un avis de l'officier instructeur, même d'un ordre du général

commandant. Le directeur de prison militaire n'est-il pas lui-même un soldat, c'est-à-dire un inférieur? Donc, si le général commandant se refuse à signer, on aura l'ordre d'un autre grand chef, on aura au besoin la signature du ministre, on fera la lettre de cachet : il y aura ainsi fait acquis, et le général signera, et le rapporteur conclura, et le tribunal condamnera. Si, en Angleterre, un prévenu était ainsi illégalement privé de son tribunal, il se trouverait un tribunal criminel de droit commun pour condamner le chef coupable.

DISCIPLINE MILITAIRE

Donc, au lieu de jugements, des ordres; au lieu de juges, des soldats. Exposé des motifs de l'article 108 : « Une plainte est formée... Le militaire est arrêté... Tout le monde croit à la culpabilité. Comment supposer qu'aujourd'hui le général puisse signer de sa main une décision ordonnant qu'il n'y aura pas mise en jugement? Ce serait admettre qu'il pourrait manquer à son honneur... La majorité est d'avis que toute instruction doit aboutir à un jugement... L'honneur est, comme le patriotisme, le puissant mobile de l'armée... Le militaire sur qui a pesé l'accusation d'un crime doit être jugé. » La minorité de la commission répond : « Dans aucune juridiction, la mise en jugement n'est une conséquence fatale... On cherche, on instruit pour découvrir la vérité; et, quand on l'a saisie... pourquoi la justice irait-elle porter en public ce simulacre de débat, donner le vain spectacle de cette enquête apparente, dont tout le monde sait d'avance le mot et le dénouement? » Moralité...

Mais, au vrai, qui commande et qui ordonne? Ici, il faut encore distinguer, comme on nous a appris à l'école, le fait et le droit. En droit, la parole est au général, au plus élevé; mais c'est d'en bas que vient la plainte : le grand chef s'agite, un mouchard le mène.

Et ainsi personne n'est responsable : le supérieur, parce qu'il ignore; l'inférieur, puisqu'il obéit.

Et comme l'ordre vient d'en haut, mais que la plainte vient d'en bas, c'est « tout le monde », selon l'exposé des motifs, qui s'approprie et se partage l'accusation. Alors, entre l'accusé et « tout le monde », c'est une lutte qui a pour enjeu l'honneur de l'armée (il nous souvient même que cet enjeu fut une fois l'honneur du pays). Il ne faut pas que « l'armée » se trompe quand « elle » condamne, quand elle poursuit, quand elle arrête; donc on empêchera les revisions, les acquittements, les non-lieu. Ah! j'oubliais « l'esprit de camaraderie » : car, au reproche de condamnation par ordre, on répond par la garantie qu'offre la partialité indulgente des juges, tous membres de la même « famille » : « Il est facile de comprendre, dit le Manuel du Juge au Conseil de guerre, pourquoi la loi exige au moins trois voix pour la minorité de faveur...; on aurait pu craindre trop d'acquittements par suite « d'esprit de camaraderie » s'il n'avait fallu que deux voix pour acquitter. »

Ainsi, on n'ose pas soutenir qu'un Conseil de guerre puisse être

impartial et juste. D'où cette garantie d'une majorité de quatre voix nécessaires pour condamner; mais on affirme qu'il sera presque toujours partial en faveur de l'accusé : soit, si c'est un « camarade » et si surtout son crime est un crime de droit commun, si sa victime est un « habitant ». Mais malheur à l'intrus qui a amassé toutes les haines, gare au petit pioupiou sur qui pèsent tant de galons et tant d' « honneurs », tant pis pour le bouc émissaire. Ce fut une « délivrance », apprenons-nous, quand on sut qu'au 3e bureau, un officier était accusé de haute trahison.

Il est vrai qu'il n'y a pas seulement la garantie de la minorité de faveur, il y a aussi celle qui résulte de ce que, pour condamner, on vote — verbalement — en commençant par le grade le plus inférieur. Mais, nous dit mélancoliquement notre Manuel du Juge au Conseil de guerre, « il faut avouer que, dans cette tâche, le sous-officier a un rôle fort délicat. C'est chose délicate pour un sous-officier qui siège pour la première fois ou qui n'a pas encore beaucoup d'habitude, que d'avoir à se prononcer le premier...: il lui faut beaucoup de tact et de prudence... Toutefois (savourez ce « toutefois »), il doit bien se pénétrer de l'article 342 C. I. G. (du Code de droit commun) et, une fois que sa conviction est arrêtée, y obéir complètement s'il la croit bonne et si, *comme cela a toujours lieu* (en italique dans le texte), c'est sa conscience qui la lui a dictée. »

La discipline, ainsi entendue, nous n'avons pas besoin de remonter loin dans l'histoire pour savoir ce qu'elle produit. Afin de défendre leur ouvrage, on a vu des inférieurs insulter leurs chefs, des chefs de l'armée insulter les chefs du pays, des juges militaires insulter des juges civils. Sous prétexte de discipline, et comme les représentants du pouvoir exécutif sont aujourd'hui, en France, à la merci d'une camarilla militaire, on compromet une nation, on désobéit à une loi dont on a la garde; on oublie que la véritable obéissance pour le juge est son obéissance au droit, que sa véritable discipline est la discipline morale.

Et si l'on a l'indiscrétion de demander à ces hommes compte de leurs actes, de leurs mystères, de leurs mensonges, de leurs faux, de tous leurs ordres, enfin, ou de leurs « inspirations », ils ont le secret professionnel. Or, le secret professionnel, cela signifie, dans cette langue spéciale, non seulement ce qui est relatif à la confidence que reçoit une personne ayant qualité — et tel en est le sens précis — non seulement encore ce qui intéresse la sécurité du pays — et ceci est le secret d'État — mais encore et surtout ce qui touche l'honneur de l'armée, qu'il soit d'ailleurs atteint par une faute commune ou par une faute individuelle; ce n'est plus le secret du médecin, mais bien celui du malade, ou, si l'on veut, c'est le secret de la maladie. Et cela constitue tout simplement soit un refus de témoigner, soit même un faux témoignage.

Eh bien, ces erreurs, ces crimes et tous les troubles que crée la justice elle-même, il importe de les faire disparaître, en supprimant,

pour tout ce qui ne concerne pas les questions de pure discipline, la juridiction des Conseils de guerre. Et l'on n'hésitera peut-être pas à le faire, si l'on sait de quelles surprises législatives, de quels escamotages de la politique cette juridiction est née.

LE CODE DE 1857

Ravary a dit : « Notre justice ne procède pas comme la vôtre. » Mais un autre avant lui avait proclamé : « La justice est une en France : on est citoyen français avant d'être soldat. » Et Napoléon Ier, car c'est de lui qu'il s'agit, ajoutait : « Si, dans l'intérieur, un soldat en assassine un autre, il a sans doute commis un crime militaire, mais il a aussi commis un crime civil. Il faut donc que tous les délits soient soumis d'abord à la juridiction commune, toutes les fois qu'elle est présente. » Et ce n'était là d'ailleurs que le principe de nos lois de la Révolution. Alors pourquoi le mot de Ravary est-il, contre celui de Napoléon, la vérité d'aujourd'hui? Pourquoi? Parce que l'Empereur n'a pas eu le loisir de nous faire le Code de Justice militaire de la République. Alors on avait continué à vivre sous un régime de décrets, décrets rendus à la suite des lois du 13 brumaire an V et du 18 vendémiaire an VI, qui avaient établi « jusqu'à la paix » un Conseil de guerre permanent dans chaque division d'armée. Et la Cour de Cassation décida, le 22 octobre 1822, que, faute de loi nouvelle, la loi de brumaire an V avait conservé, même en temps de paix, toute sa force. Or, le Code de Justice militaire de 1857 n'est, d'après ses auteurs eux-mêmes, que la codification pour le temps de paix de ces lois faites pour le temps de guerre. On fit, du Code de l'armée en campagne, le Code de l'armée du Coup d'Etat. Je demande, après Napoléon, le Code de l'armée nationale.

Je n'ai pas cité un fait : mais peut-être les illustrations ne manqueraient-elles point. Je n'ai pas émis un avis : mais les militaires et leurs législateurs en avaient pour moi; je les ai laissés parler et qui niera qu'ils accusent?

VALENTIN PATRICE

Le Page [1]

XX

Triste retour.

Le lendemain, 7 mai, Lucien partit. Il se leva de grand matin, fit sa malle à la diable, chemises par ci, vestons par là, descendit, demanda sa note, et sortit. La pluie tombait, par moments, comme d'un arrosoir doucement incliné sur la Ville des Fleurs, puis relevé.

Sur la place de la Seigneurie, pas un détail des murs ni des statues ne pouvait échapper aux regards, et tout était net sous un ciel gris souris. Lucien s'arrêta devant le Persée de Cellini et haussa les épaules : « Idiot ! De grosses chevilles, un gros ventre, une grosse figure. Aujourd'hui, la beauté s'est perfectionnée : nous jugeons distingué ce qui est svelte, commun ce qui semble excessif ou prétentieux. Et voilà tout. On n'atteint à de telles formules qu'après des siècles. » Puis il gagna les rives de l'Arno limoneux, qui remplissait alors tout son lit : « Evidemment, les ponts sont délicats et les maisons atteintes d'une belle jaunisse. Mais, pas d'horizon ! Et d'ailleurs, je ne vois là que des grâces de miniature. Il n'y a de finesses véritables que dans les ouvrages énormes, par contraste. »

Lucien philosophait ainsi, avec un grand calme, parce qu'il était semblable à ces hommes nerveux qui tremblent et ne peuvent dormir à la veille d'un duel, mais retrouvent tout leur sang-froid du moment qu'ils ont l'épée en main. Lucien, lui, partait. Il avait commencé de partir, sa malle était bouclée, et maintenant il faisait le brave, le fanfaron, le coquet. Il errait dans les rues encombrées de portails élégants, de héros en marbre, en bronze, de saints, de dieux, de fontaines, de madones et d'enfants sculptés, et ricanait : « Ils sont trop, ils sont trop ! »

Revenu à l'hôtel, il déjeûna, tout seul, but une bouteille de capri blanc qui embaumait, et paya sa note. Alors seulement, il voulut alle[illegible]rrer la main de Tof ; mais le gros homme était descendu et [illegible]ait : « Eh bien, voyons, c'est donc irrévocable ? Vous par-

[illegible] mon ami.

[illegible] n'avez pas eu de patience.

[illegible]aucoup. Mais je n'en peux plus.

[illegible]avez que Matilda est capricieuse. Elle ne vous a[illegible]

[illegible]t vous aimera demain... »

[illegible]*vue banche* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1899.

[illegible]lques
[illegible]it dis-
[illegible]ures et
[illegible]ruit des
[illegible]t-être pas

Le pauvre Tof avait une mine désolée, et Lucien serra cordialement sa main potelée, un peu fébrile, ce matin.

« — Elle vous aimera demain, j'en suis sûr. Et puis, est-ce le moment de partir, quand Florence entre peut-être en révolution ? On dira que vous avez peur.

— Il y a des limites, mon bon Tof.

— Non ! »

Cette insistance étonna Lucien, quoiqu'il connût la joie voluptueuse qu'éprouvait son ami à voir chacun vivre en bon accord.

« — Je n'ai pas su plaire à Matilda, voyez-vous, Tof. Et je m'en vais pour en guérir : cela commence déjà.

— Ce n'est pas vrai ! Vous l'adorez tout autant qu'hier. Seulement la jalousie vous pique, et c'est devant Mazzonetta que vous fuyez. Mais il me déplaît aussi à moi. Je le trouve sot, fat, bavard. Et pourtant, je reste.

— Ce n'est pas la même chose. »

Comme l'omnibus partait, Tof n'eut point le temps de répondre qu'il aimait madame Monti, en effet, et non sa fille aux longs yeux, si pleine de grâce en ses pires défauts. Ils ne purent que s'envoyer des signaux tant que l'omnibus fut en vue, comme s'ils se séparaient à tout jamais. Sans doute, ils savaient bien qu'il n'en était rien : mais les sentiments affectueux, ainsi que les plus tendres, meurent souvent loin des lieux où ils se sont accrus, et nos deux amis savaient cela aussi.

A la gare, Lucien sifflotait d'un air crâne. Il monta dans un wagon encombré de vêtements épars, comme tous les wagons. Mais nul n'ignore qu'il reste toujours une place dans un compartiment garni de la sorte, et le train parti, en effet, il s'en trouva subitement plusieurs qui furent libres. Deux des voyageurs lisaient le Baedecker avec application : Lucien en conclut qu'ils étaient anglais. Une femme, bien ronde, bien assise au fond de la banquette, se mit à manger du raisin, puis des sandwiches, puis du raisin, et ainsi de suite. Lucien en conclut qu'elle était allemande, ainsi que son compagnon qui apprenait les verbes irréguliers italiens avec une conscience admirable. Le dernier était un charmant florentin, qui devait avoir une conversation exquise, mais s'endormit en partant pour ne s'éveiller qu'en arrivant. Chacun d'eux manifestait ainsi clairement les tendances de sa race : Lucien s'aperçut à la fin qu'ils étaient tous anglais.

« — J'observe mal, se dit-il. Mais je m'y habituerai : car je vais me donner cette tâche. Il me faut une tâche, un travail, une lutte ardente, une passion nouvelle. Outre les courses, j'aurai un vrai métier ; les lettres, par exemple. Pourquoi pas ? J'écrirai comme les [illegible], et choisirai la littérature qui convient à mon genre de beauté : [illegible] des romans sportifs, ce sera charmant... »

[illegible]n filait dans la campagne toscane. Quand on a scrupuleuse-[illegible]miné ses voisins et qu'on est à bout de projets, il faut bien [illegible] en soi-même : tout y conduit. Or, Lucien voyait au loin des

collines ornées de quelques pins. Il supposa que les sentiers y serpentaient parmi des roses sauvages, et qu'un poète en robe rouge y manquait... Mais n'avait-il pas fait des rêves semblables, déjà ? Oui, quand il errait à l'aventure, boudant Matilda. Alors, les yeux du page commencèrent à s'assombrir.

La dame qui mangeait du raisin se pencha vers son compagnon : « Tomy, fit-elle tout bas, regardez donc comme ce jeune homme a de grands tristes yeux comparables à ceux de ma cousine Edith.

— Mary, répondit le monsieur studieux, toutes les personnes de votre famille ont de beaux yeux. » Et il reprit ses verbes irréguliers.

Mais au bout de quelque temps : « Tomy, Tomy, reprit la dame, je vous assure que le jeune homme souffre. Peut-être est-il malade ? Demandez-le lui chrétiennement, Tomy. »

Tomy grommela : « Vous êtes folle, je pense. Croyez-vous que je vais le déranger ? Occupons-nous chacun de nos affaires. » Et cet accès de mauvaise humeur lui ayant rendu ses études plus difficiles, il s'endormit.

Sa bonne petite femme ne laissa pas cependant de s'inquiéter encore, car elle profita du premier mouvement que fit Tomy pour lui glisser à l'oreille : « Vous savez qu'il a pleuré, tout à l'heure. »

Lucien ne s'aperçut de l'intérêt qu'on lui portait qu'au moment où l'on entra dans Pise. Il se sentait alors si lamentable et tellement abandonné qu'il accepta follement la sympathie qu'on semblait lui offrir. Voyant que le couple allait s'arrêter là, il prit une décision, et malgré que son billet fut pour Gênes, sans songer aux complications possibles ni rien prévoir, il descendit comme un homme privé de raison derrière la petite dame.

Hélas, sur le quai même de la gare, il la vit marcher ! Il se rappela de quel air triomphal et souriant s'avançait Matilda dans les rues de Florence ou les allées du Bois, et sa silhouette allongée par le corset magique. Adieu, petite anglaise, courte sur pattes, adieu... Il la regarda s'éloigner cahin-caha. Le page repartit deux heures après, plus sombre et plus découragé.

Il arriva vers la fin du jour devant la mer que dès lors le train suivit, entrant à chaque minute sous des tunnels, mais courant parfois au-dessus de l'eau bleue et parfois sur la plage même. Lascive, langoureuse, la mer ondulait, se roulait, faisait le gros dos, et coquettement, sur le bord, montrait son jupon blanc. Il ne semble pas que les vagues de la Méditerranée se plaignent, comme font celles de l'Océan, mais qu'elles roucoulent. « C'est, murmura Lucien, c'est la mer que parcourut le fidèle Achates. » Que de vers, que de chansons se liaient au souvenir de Matilda !

Pourtant, peu à peu le soleil se couchait au milieu de quelques nuages de couleur. L'un des hameaux que le train dépassa était disposé autour d'un petit golfe, si près de l'eau que certaines masures et l'église même y baignaient. Au moment de l'élévation, le bruit des flots devait bercer les fidèles, et ceux-ci ne différaient peut-être pas

des premiers hommes qui habitaient les cités lacustres. Est-ce que les femmes y coquetaient ? Ah, sans aucun doute.

Mais le sable des plages devint bleu et les vagues d'encre s'y brisèrent plus durement.

« — Eh quoi! pensa Lucien, c'est bien facile... Je peindrai dans mon roman une petite sotte fantasque. Au début, elle rêve, sur un canapé, au coin du feu, et son ami lui fait la description d'un pays merveilleux. « Devant une grille, dit-il, je sonnerai; on nous ouvrira, nous traverserons un village, deux villages, des fermes : ce sont mes terres... Mais je vous conduirai surtout, ma chère, à Venise, dont on m'a conté les séductions : nous y entrerons par mer, et la statue d'or qui est au-dessus de la douane nous montrera tout d'abord son derrière considérable. Le bel accueil ! Puis nous glisserons à travers les palais caducs, et visiterons une église jaspée, des marionnettes dans un musée, un habit de cuir blanc, une mosquée, et les mille ornements de cette ville d'Orient... » Tout à coup, le fiancé de la petite sotte entre dans le boudoir : « Ah, dit-elle au galant voyageur, nous voilà déjà revenus. » Joli chapitre! Il faudra que je rende bien la délicatesse de ce peuple italien qui autrefois, comme me l'enseigna mon vieil ami Damet du Val, faillit organiser des réjouissances publiques parce qu'un pape par hasard honnête, et qu'ils surnommèrent « le pontife barbare », venait enfin de décéder. Je retracerai l'élégance des officiers, leurs manteaux gris perle... »

Pendant une nuit et un jour, les pensées de Lucien s'enchaînèrent ainsi, amères et méchantes, tandis que le train roulait toujours entre les fils télégraphiques qui se rejoignent peut-être à l'infini.

Or, dans le même temps, Tof disait à Matilda :

« — Il faut qu'on ait bien durement traité le page pour qu'il se soit sauvé de la sorte. Je l'entendis hier qui sanglotait encore à minuit passé. Et aujourd'hui, son départ fut bien mélancolique et bien prompt, Matilda.

— J'aime beaucoup Lucien, mais il est d'humeur chagrine. Il lui arrive trop souvent de se mettre en colère.

— Parbleu ! c'est qu'on le vexe, c'est qu'on le fâche.

— Mais, voyons, nous n'étions pourtant pas forcées de ne voir que lui, à l'exclusion de tous nos vieux amis.

— A Florence, Matilda, Lucien était en quelque sorte votre hôte, et vous l'avez peut-être oublié.

— Ah, c'est trop fort! Comment! Maman le choie, mon oncle Guido l'emmène, tout le monde l'accueille, il est invité, reçu partout — et il se plaint! et il gémit! Qu'attendait-il donc? Tenez, il a bien fait de s'en aller. Quand on est hypocondre, on ne se plaît nulle part. Quant à vous, Tof, je ne m'étonne pas que vous cherchiez à me contrarier : je ne comprends rien à votre caractère. Tantôt vous me parlez en ami, tantôt vous me raillez, vous m'ennuyez comme si vous me gar-

diez rancune. Au fond, vous êtes un faux bonhomme, et en tous cas je sais bien que vous ne jouez près de moi qu'un rôle gênant et déplacé, vous m'entendez, déplacé... »

Et la pimbêche irritée poursuivait, s'excitant, cinglant Tof, calomniant son page, injuste pour tous deux.

Et Tof écoutait, mais ne daigna pas dire à Matilda s'il souffrait davantage de la dureté dont elle fit preuve envers lui-même, ou bien envers Lucien.

XXI

Les plus fermes résolutions.

A deux mois de là, Lucien et Tof achevaient de dîner ensemble au Grand Hôtel. Bien d'autres lieux, l'été, peuvent séduire qui veut causer, qui veut manger, qui veut perdre sa soirée : pour ceux-ci, on donne les violons sur des théâtres en plein vent ; pour les gourmands, il y a de fins repas à prendre en des cabarets mystérieux, devant la Seine qui fuit dans la nuit ; les raffinés enfin s'en vont sous les ramures sombres du Bois contempler la beauté des femmes qui ont si peu d'appétit, mais se couvrent de dentelles et d'étoffes claires qu'elles auront ingénieusement fait mousser, se hérisser ou tomber autour d'elles comme des voiles. Il est maladroit, en juillet, de s'enfermer au Grand Hôtel, parmi des étrangers : mais Tof et Lucien s'y plaisaient parce qu'ils y parlaient plus mélancoliquement. L'un, depuis Florence, avait beaucoup souffert, beaucoup aimé, et l'autre ajoutait quelques odes assez tristes à son *Livre d'Achates*.

« — Du temps de nos amies, cet hôtel était vraiment plus gai.

— C'est-à-dire qu'on y allumait les lumières plus tôt.

— C'est-à-dire que nous n'y étions pas seuls, Tof. Aujourd'hui, autour de nous, voyez : des femmes venues de loin, cette blonde magnifique constellée d'insignes, d'emblèmes et d'étoiles ; cette jolie petite écossaise qui, la première fois qu'elle nous vit, vous en souvient-il ? nous donna son regard pardessus un livre qu'elle feuilletait ; cette dame sentimentale qui promène partout son amant trop jeune, trop en redingote, Adolphe des pieds à la tête... Nous ne connaîtrons jamais toutes ces femmes, qui peut-être partiront demain, et la voix de nos amies nous manque. Vous rappelez-vous le rire de Matilda ? Il égayait tout l'hôtel. »

C'est ainsi qu'ils s'attristaient toujours sur le même sujet, puis l'écartaient pour ne point se gêner mutuellement. Cette fois, leur dîner étant fini, ils se levèrent d'un commun accord et firent ainsi diversion.

Ils s'en furent à pied du côté de la Madeleine, heureux que la nuit fût sereine. Mai et Juin s'étaient écoulés sous la pluie.

« ... Oui, sous un vrai déluge, dit Lucien. Et je m'étonne que vous ne soyez pas resté en Italie, malgré les troubles et les soldats.

— Mon Dieu, je vous le répète, quand les Monti se furent terrées dans la villa des Giannone, craignant que les émeutes ne devinssent à la fin quelque terrible guerre civile, il m'eût fallu demeurer seul à Florence où les officiers gouvernent depuis le mois de mai. Et puis...»

Il s'approcha de Lucien, et lui prit le bras : « Et puis, j'aurais dû voir chaque jour le lieutenant Mazzonetta qui, vous le savez, est presque fiancé avec Matilda, et parle d'elle déjà comme de sa femme. Son rôle d'homme de guerre, en ce moment, l'enorgueillit et l'affolle. »

Lucien s'intéressait à un de ses boutons de gant légèrement cousu, et qu'il s'efforçait de consolider avec une application extrême.

« — Enfin, la seule chose qui importe, dit-il, c'est que nous dînions ensemble de temps à autre, mon bon, et que vous fassiez de beaux vers. Le reste m'est égal, maintenant, les Monti... Peuh!

— Lucien, Lucien, faites attention! Prenez garde que tous les souvenirs s'adoucissent peu à peu et nous aident à vivre. Il n'est pas jusqu'aux plus niais qui ne nous charment : au bout d'un long temps, vieux compagnons rabâcheurs mais très bons, ils sont là qui nous disent : « Continue, va, continue... » Les vôtres, ne fussent-ils que ceux d'un premier voyage en Italie, vous deviendront précieux un jour : ne les abîmez pas.

— Oh, je ne prétends pas cela. Je me rappelle une ville fort bien travaillée, des toits en auvent, des palais rouillés et des rues au sol très doux...

— Vous rappelez-vous comme le soleil achevait la ciselure des collines ?

— Des églises bariolées de marbres aux cent couleurs ; et partout, des statues vertes et blanches...

— Elles écoutent les cloches depuis des siècles, et supportent d'un doigt négligent plus d'un pigeon irrespectueux.

— Je me rappelle les musées et les yeux que j'y ai vus.

— Mieux que nous, certes, les personnages qu'a peints Botticelli ressemblent à des roseaux pensants.

— Oui, Tof, oui, mais voilà tout ce dont je me souvienne. Encore un coup, j'ai oublié tout le reste, tout! En voulez-vous la preuve? C'est que je ne vous ai pas une fois demandé des nouvelles des Monti, bien que – je ne l'ignore pas — vous en receviez régulièrement. Je ne sais d'elles que ce que vous m'en avez appris spontanément, en bavardant, et je n'insistai jamais. L'avez-vous remarqué ? N'est-ce pas vrai ?

— Il est vrai, il est vrai... Mais avouez aussi que je ne vous y ai point engagé, ni n'ai voulu vous tenter.

— Je n'aurais pas cédé.

— Quelle rigueur! Et si l'occasion se présentait d'aller rejoindre nos amies, en France, loin de tous les Mazzonetta, vous n'iriez pas?

— Je n'irais point. Matilda est morte pour moi. »

Tof ne prit que le temps de sourire et répondit sans s'émouvoir : « Ce matin, une nouvelle très intéressante m'est arrivée de là-bas.

— Ah ? »

Lucien visait maintenant avec sa canne les arbres de l'avenue Marigny : il n'en manquait pas un.

« — Oui, fit Tof. Madame Monti ne veut ni abuser de l'hospitalité des Giannone, ni rentrer dans Florence encore peu sûre et où, d'ailleurs, on étouffe. Elle a donc décidé de louer une maison sur une plage française pour y passer l'été, et comme ses amies les Ennison vont habiter chaque année à Etretat, madame Monti a fait ce choix... »

Il étaient arrivés devant les Folies-Marigny. Lucien dit posément : « Eh bien, que Matilda passe un heureux été ! Vous ne pensez pas, j'imagine, que je vais aller à Etretat ? De qui aurais-je l'air ? Et puis, mon cher, à quoi bon, à quoi bon ? »

Et ils entrèrent dans le théâtre.

Ils y virent les danseuses anglaises que l'on sait, des acrobates naturellement, un ballet de rigueur, les chanteuses prévues et les phénomènes annoncés sur l'affiche. Lucien songeait à une grande maison assez délabrée que Bob Milton nommait son château : elle est située à mi-chemin entre Etretat et Fécamp. L'année que Lucien avait fait avec René des Eparges toute cette côte en voiture, de Boulogne au Hâvre, Bob Milton les avait reçus là : derrière les carreaux verdis de sa vieille demeure, on déjeûnait fastueusement, on vivait bien. Bob Milton était brutal et ennuyeux : mais il possédait de belles terres autour de son château, et surtout, il recherchait la compagnie de Lucien, il s'y plaisait. Plus de vingt fois, il l'avait prié de venir passer une saison chez lui : d'autres acceptaient, et le duelliste corpulent ne se sentait pas de joie lorsqu'il voyait à sa table dix camarades, dix hôtes assemblés, mangeant de bon appétit et buvant mieux...

Quand le spectacle eut pris fin, Lucien conclut : « S'il m'invite encore — on verra. »

XXII

Le beau rôle.

Le château de Bob Milton s'appelait autrefois Les Grenouilles. Mais la maîtresse du duelliste, Odette Partout, jugeant ce nom très déplaisant, l'avait de sa propre autorité transformé en celui plus poétique, disait-elle, de La Vallée. Odette Partout venait de temps à autre passer une huitaine à La Vallée. Ces courts séjours étaient pour Lucien un sujet de terreur et d'ennui, parce que Bob et Odette se querellaient comme des portefaix, fort jaloux tous les deux, fort vaniteux, et se trahissant mutuellement autant de fois que l'occasion s'en présentait : car Odette avait un penchant naturel à méfaire, et les misérables femmes raffolaient de l'énorme Bob sous prétexte qu'il se battait tout les mois.

Mais il n'y avait aucune autre raison pour qu'un hôte ne fût pas heureux à La Vallée. Puissamment riche, Bob éprouvait un plaisir vérita-

ble à étonner chacun par la splendeur de son hospitalité. A vrai dire son vieux château à l'aspect vénérable devenait moins imposant dès qu'on s'en approchait : ce n'était plus alors qu'une grande bâtisse ruinée par l'injure du temps. Les murs se lézardaient et il y avait des rideaux déchirés aux vitres. Au-dedans, les meubles menaçaient ruine, pour la plupart usés. Mais la vaisselle somptueuse éblouissait les yeux, et l'on jouissait d'une cave renommée, d'une écurie pleine de chevaux et de serviteurs nombreux.

On ne trouvait de fleurs au jardin que parsemées de ci, de là, au gré des oiseaux et des vents. A peine pouvait-on dire qu'il y eût un jardin, mais plutôt une solitude rustique et agréable. Un pré verdoyait devant la maison jusqu'à la route : à côté s'élevait une futaie ombreuse, troublée par les seuls corbeaux, et que traversait l'allée par quoi l'on arrivait au château. Non loin s'allongeait un petit ravin tapissé d'herbe, et que des arbres et des broussailles bordaient. La route d'Etretat à Fécamp passe sous la futaie, puis en vue du logis puis descend et remonte les pentes de ce ravin charmant, dont Odette Partout s'était autorisée pour nommer La Vallée le domaine de son amant.

Lucien faisait seller un grand cheval noir, qui avait autrefois couru et s'appelait Calprenède. Monté, Calprenède révélait un caractère craintif et têtu, mais le page l'aimait pour le sombre éclat de sa robe et sa noble allure. C'est quand le soleil décline déjà que Lucien se mettait en route : il s'en allait au pas sous la haute futaie, malgré les avertissements sentencieux et moroses des corbeaux ; il ouvrait la barrière blanche, dont on pouvait soulever le loquet sans descendre de cheval, et suivait la grand'route, trottant là entre des champs bien cultivés, passant ici des fermes, un village, maintes bornes et maints tas de pierres dont Calprenède s'écartait avec effroi. Moins d'une heure après, la route s'inclinait vers Etretat, qui se trouve dans un val entre des falaises. Alors, Lucien apercevait la mer et le soleil couchant.

Il se cambrait sur sa selle, se croyant tout doré par les merveilleux feux de bengale qui s'allumaient au loin, et souriant aux splendeurs du soir, entrait au pas dans la ville. Ce fut ainsi qu'il revit pour la première fois Matilda : elle venait de jouer au tennis et marchait entre deux des demoiselles Ennison. Les trois jeunes filles se rendaient au casino, car il importe d'aller juger quotidiennement si le soleil se couche bien ou mal. Et Kate Ennison dit à Matilda :

« — Mais voyez donc, chérie, n'est-ce point M. Lorédan, sur ce cheval noir qui se débat ? »

Calprenède, en effet, se cabrait d'horreur devant l'un des bancs de la place de la mairie.

Lucien salua les jeunes filles, Matilda toute rouge et bouleversée, Kate et Sybil Ennison qui disaient déjà d'une seule voix : « Tiens, vous êtes ici ?

— Non, mesdemoiselles, je viens d'assez loin, mais j'espère vous revoir quelquefois », répondit-il sans s'arrêter.

Et il ne parut au casino que le lendemain à l'heure où le soleil mourant avait à demi sombré dans l'eau. Lucien attendit, tout botté, que le grand spectacle de l'horizon fût terminé, sans témoigner plus d'attention pour Matilda que pour Sybil ou Nanny Ennison ; puis il repartit avant que les lumières ne fussent allumées.

Matilda, cependant, eût retenu près d'elle tout autre page que Lucien ; pour mieux sauter au tennis, elle portait « cotillon simple et souliers plats », de sorte que son charme était plus familier : je veux dire que l'on devinait de tout point ses jambes, qui jamais n'étaient gauches ni mal placées, et que, libres sous la chemisette délicate, ses seins avaient l'air de deux fruits de la Terre promise enveloppés dans du papier de soie.

Mais Lucien enfourcha Calprenède et se remit en route après un léger signe de main, impertinent comme une chiquenaude.

« — Il n'est pas devenu fort aimable, M. Lorédan, dit Nanny.

— Vous pouvez même ajouter, Nanny, qu'il est grossier, répliqua l'irascible Sybil.

— Peuh ! il a mieux à faire ailleurs, conclut Matilda d'un ton délibéré.

— Ah, vraiment, firent en chœur les deux autres : vous savez quelque chose ? Contez-nous cela, Matilda. »

Et Matilda conta. Son histoire fut absurde, illogique et puérile : elle mentit comme un bébé, mais n'en fut pas moins crue sur parole...

« — Eh bien, à peu près au moment que je commençais de voir plus souvent Luigi Mazzonetta, Lorédan est tombé amoureux de mon amie, la marquise Campavera. Le pauvre garçon ne réussit point, et je sais qu'il essaye de se consoler depuis avec une cocote qui se fait à Paris passer pour italienne et pour marquise. Mais ce n'est qu'une aventurière, connue jadis à Milan : elle s'appelait seulement la Tosio dans ce temps-là, et des faquins la nommaient Maria tout court. Quelques-uns ne lui offraient que des fleurs et leurs dettes. Maintenant, elle fait parade de sa livrée, d'un titre d'emprunt ; elle extravague... Lucien Lorédan l'aura suivie jusqu'ici... »

Et voilà comment trois jeunes filles se montaient la tête parce qu'un cavalier ne leur avait point dit d'où il venait. En somme, Matilda montrait quelque sagesse. Nul n'ignorait qu'elle et Lucien s'étaient aimés, et l'on supposerait qu'ils s'aimaient encore : aussi voulait-elle déjà gagner l'opinion publique, et déjà mentait. Ajoutons qu'elle ne se demandait pas sans espoir secret si vraiment son page taciturne était venu pour elle...

Ses deux compagnes le lui affirmaient :

« — Enfin, nous voulons bien croire qu'il est en Normandie pour les beaux yeux d'une autre, mais vous admettrez qu'il connaissait votre présence ici, car on ne se rencontre jamais par hasard. »

Sybil et Nanny Ennison, ainsi que leur sœur Kate, ne savaient que trop combien les rencontres fortuites sont toujours préparées. On ne leur en contait point là-dessus : chacune d'elles avait fait plus d'un tour. L'apparition subite de Lucien, sa disparition non moins sur-

prenante leur sembla le prélude d'une histoire qui allait se dérouler longuement, tragiquement peut-être. Et elles étaient heureuses, et ne purent s'entretenir d'aucun autre sujet pendant la soirée ; au bal du casino, elles troublèrent par leurs conjectures la chère madame Monti, et mirent hors d'eux-mêmes les jeunes gens qui les courtisaient : des jalousies s'allumèrent, on calomnia, on s'énerva, on se brouilla. A minuit, il n'était bruit dans Etretat que du page extraordinaire.

Le lendemain, vingt personnes le guettaient. On le vit conduire paisiblement Calprenède à l'écurie, dans un des hôtels de la ville. Madame Monti courut au-devant de lui :

« — Mon cher Lucien, mais d'où sortez-vous ? Où donc habitez-vous ?

— Chez un ami, du côté de Fécamp. »

Sa voix ne s'altéra ni ne s'adoucit en aucune manière : il ne se montra pas plus ému de revoir ses amies, mais dîna seul au restaurant, devant la mer assombrie, et s'enfuit encore à la nuit venue.

Justement, Matilda toute parée, en robe blanche, arrivait à cet instant même pour le concert. Elle aperçut le page qui gagnait la porte.

« — Mon Dieu, Lucien, mais il fait noir comme en enfer : vous allez vous casser le cou !

— Je porte ma lanterne, merci.

— Au moins, j'espère que vous n'avez qu'à suivre la route pour rentrer chez vous ?

— La route ? C'est là qu'un cavalier, la nuit, court le plus de dangers.

— Quoi ! n'est-elle pas sûre ? Y a-t-il des fondrières, des malfaiteurs ?

— Non, mais des farfadets, je pense, qui se cachent dans les herbes, et me suivent, et coassent comme des grenouilles : « Ton amie se moque de toi ! Comme elle se moque de toi ! »

— Lucien, Lucien, je veux vous parler.

— Matilda, Matilda, le concert va commencer sans vous. Au revoir. »

Ah, il avait le beau rôle, en vérité ! Son ennemie était à sa merci — et il le voyait bien. Sans appui, sans alliés, sans Mazzonetta, que ferait-elle ? Mais il fallait qu'elle méritât sa grâce... Au triple attrait du mystère, du souvenir et de l'aventure, l'âme charmante de l'italienne « qui se donnait à l'émotion » ne pourra point résister.

Et c'est pourquoi Lucien sentait battre délicieusement son cœur tandis qu'il trottait dans la nuit. Il écoutait tantôt la campagne silencieuse, et tantôt chantait. En traversant Les Loges, un village qui se trouvait sur sa route, il envoyait un baiser vers une fenêtre éclairée, toujours close, et derrière laquelle une femme inclinée sur un livre (une paysanne, sans doute, et le livre était la Clef des Songes), soulevait le rideau quand le sabot de Calprenède frappait le sol : elle aussi guettait le cavalier qui passait si tard, à la lueur d'une lanterne.

Lorsqu'enfin il poussait la barrière blanche de La Vallée, le page heureux riait sous cape. « Matilda, ma mie, murmurait-il, je t'aime. »

« Oui, je l'aime », confiait-il à mi-voix aux corbeaux endormis.

(*A suivre*.)

MARCEL BOULENGER

Notes

politiques et sociales

ENSEIGNEMENTS

Si j'étais bourgeois, je ne me fierais pas à M. Charles Dupuy. Cet homme de gouvernement fait tout ce qu'il peut pour hâter la Révolution sociale.

Je croyais, et beaucoup de gens qui n'étaient pas renseignés croyaient aussi que les facteurs des postes étaient des fonctionnaires soumis : nous devons à M. Dupuy, et à M. Mougeot qui a singé M. Dupuy, d'avoir appris que ces fonctionnaires étaient des travailleurs intelligents et décidés.

On connaît les faits. Qu'il nous soit permis d'en présenter d'abord la version officielle, gouvernementale, bourgeoise, fausse : les fonctionnaires facteurs des postes se mirent en grève un matin, parce que la veille au soir le Sénat avait repoussé l'amendement Groussier qui leur donnait un traitement plus élevé : ils résistèrent à plusieurs sommations de leur chef hiérarchique M. Mougeot, sous-secrétaire des postes et télégraphes : alors M. Krantz, ministre de la guerre, prêta ses fonctionnaires soldats à son collègue des postes, sous le haut commandement de M. Dupuy : le Sénat, à la presque unanimité, la Chambre, à une très forte majorité, ratifièrent cet arrangement, parce que le gouvernement avait raison et parce que la grève avait déjà fait un tort considérable aux affaires : le service étant ainsi assuré, les facteurs prirent peur, et cédèrent à une dernière sommation, télégraphique et nocturne : le lendemain matin, tout marchait comme l'avant-veille, mais, comme il faut une justice, le gouvernement punit les méchants et récompensa les bons : tel un Dieu.

Cette version est fausse pour les faits et pour la doctrine.

L'amendement Groussier accordait aux facteurs un salaire encore très insuffisant : nous ne savions pas, remarquez-le bien, quel était leur salaire antérieur, et définitif, parce que nous ne faisons pas assez attention à tout cela : grâce à M. Dupuy, l'attention et la bienveillance de tous les Parisiens ont été attirées sur la scandaleuse insuffisance de ce salaire. Les soldats n'assurèrent pas du tout le service, mais seulement un semblant de service, pour permettre à M. Dupuy de présenter à la Chambre un mensonge complaisamment accueilli.

En théorie, puisque l'Etat bourgeois fait fonction de patron bourgeois, puisque, en particulier, l'Etat bourgeois réalise un bénéfice relativement considérable sur le service des postes, les employés et les ouvriers de l'Etat, tous, et en particulier les ouvriers facteurs, sont envers lui dans la situation des travailleurs envers les patrons bourgeois ; non seulement ils doivent lutter jusqu'à ce que leur salaire

soit normal, mais ils ne doivent pas abandonner la lutte avant que tous les salaires de tous les ouvriers ne soient devenus normaux, c'est-à-dire, exactement, avant la fin de la Révolution sociale bien entendue.

Ainsi M. Mougeot n'est pas le chef hiérarchique des facteurs comme M. Krantz est le chef hiérarchique des soldats. M. Mougeot est envers les ouvriers facteurs le gérant de l'Etat leur patron. M. Krantz est un chef militaire et ne peut commander aux soldats qu'un service militaire.

Un assez grand nombre de bourgeois n'ont pas reconnu ces faits, n'ont pas reconnu ces vérités ; ils ont fait à M. Mougeot et à M. Dupuy un succès d'hommes d'Etat, comme ils disent. Et je ne parle pas ici des bourgeois réactionnaires, qui sont intellectuellement et moralement peu intéressants : je parle des bourgeois libéraux sincères, en particulier de ceux qui ont fait leur devoir de républicains dans l'affaire Dreyfus : ils n'ont pas compris. Ce qui les a le plus décontenancés, le plus effrayés, c'est la soudaineté du coup, et l'importance des conséquences : il a suffi que deux milliers de travailleurs leur fissent, pendant un jour, la guerre des « bras croisés » pour que Paris subît une perte hâtivement évaluée à plus de vingt millions. Les travailleurs ainsi belligérants n'ont-ils pas abusé de leur force, de la situation que leur fonction occupe dans l'économie générale ?

Que ces bourgeois se rassurent : les facteurs n'ont pas fait grève ; ils ont fait, dans la guerre économique, un acte assez analogue à ce que l'on appelle une « démonstration » dans la guerre navale. Pourquoi n'ont-ils pas fait grève ? pourquoi n'ont-ils pas fait toute la guerre ? Un peu, si l'on veut, parce qu'ils n'étaient pas organisés, beaucoup parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs fonctions. Ou plutôt les deux raisons se confondaient : c'est parce qu'ils n'ont jamais sérieusement pensé à délaisser leurs fonctions sociales qu'ils n'avaient pas préparé une organisation de combat.

Or M. Dupuy a fait semblant de croire qu'il y avait eu bataille, à seule fin de se donner l'avantage de la victoire ; cela était imprudent : il a ainsi donné aux facteurs l'idée de recommencer la bataille, puisque bataille il y avait eu ; et que leur dirait-il s'ils recommençaient pour de bon ? Qu'ils immobilisent le service public le plus nécessairement mobilisable ? Alors, qu'on assure justement la régularité de ce service en rétribuant comme il faut les hommes qui en sont chargés ; et d'ailleurs, depuis quand un bourgeois, actionnaire de n'importe quelle entreprise, a-t-il jamais considéré l'intérêt public quand celui-ci est en opposition avec son intérêt privé. M. Dupuy veut-il demander aux facteurs de négliger leurs droits là où aucun bourgeois n'a négligé même ses intérêts superflus. On veut que les facteurs n'abusent pas de leur situation : quel patron n'a pas, en cas de litige, abusé de la sienne envers ses employés ? L'Etat n'abuse-t-il pas tous les jours ?

Et alors, si les facteurs faisaient grève un jour pour de bon et con-

tinuaient, il faudrait six mois pour réorganiser les services ; on aurait beau donner de l'avancement aux facteurs qui trahiraient leurs camarades, — ce qui est dangereux, pour le dire en passant, car il importe à la sécurité personnelle future des bourgeois pendant la Révolution sociale qu'ils n'aient pas jusqu'à cette Révolution surexcité les mauvais instincts de trahison, de délation, d'avancement vil, — on aurait beau donner des primes à la trahison : il faudrait six mois ; on aurait beau utiliser les troupes : il faudrait six moix, — et ceci serait une grave imprudence, car c'est ici l'enseignement efficace de la grève générale.

Toute une après-midi des soldats en petite tenue se sont promenés dans les rues : ils étaient accompagnés d'un sergent de ville, et on ne savait pas lequel des deux était là pour protéger l'autre : en réalité l'agent montrait son chemin au soldat, qui l'ignorait parfaitement ; mais ils étaient deux pour faire le travail d'un seul, et cela, dans le peuple, a paru empoté : surtout on a vu à quoi servaient les soldats, qui sont censés avoir besoin de trois ans pour savoir leur service militaire ; quand on aura successivement remplacé par des soldats les allumeurs de becs de gaz, les balayeurs et les marchands de journaux, on comprendra mieux encore ; et l'idée viendra d'elle-même que si tous les corps de métier cessaient en même temps le travail, M. Dupuy n'aurait pas assez de soldats. Je ne parle pas de l'hypothèse où les soldats refuseraient ces services non militaires, où, commandés pour être facteurs, ils deviendraient grévistes facteurs. M. Dupuy n'a-t-il pas peur qu'ils n'apprennent justement ainsi à devenir grévistes soldats.

CHARLES PÉGUY

LA SITUATION EN ITALIE

Le général Pelloux a quitté la présidence du Conseil ; le général Pelloux, avec quelques hommes nouveaux, a repris la Présidence du Conseil. La Chambre italienne n'a pas été consultée et le cabinet défunt n'avait même pas été mis en minorité sur un scrutin de détail. Il est parti, parce que le roi Humbert avait jugé opportun de lui donner un successeur, et il a été renvoyé avant tout vote des représentants, parce que le roi Humbert ne voulait pas subir une indication des députés. Cette substitution brutale, de par un simple choix du souverain, peut choquer les observateurs rigides et les défenseurs méticuleux du régime parlementaire — mais ils auraient grand tort : d'abord il y a de nombreux précédents qui remontent à Rudini, à Crispi, voire même à leurs prédécesseurs ; ensuite l'Italie n'est pas un pays parlementaire.

Le parlementarisme, pour être sincère et loyal, suppose une opinion à peu près libre, une presse maîtresse d'elle-même, d'autres conditions encore — qui font totalement défaut dans la Péninsule. Depuis un certain nombre d'années, Humbert a restauré pratiquement l'absolutisme ; depuis l'insurrection de Milan, il a établi le système de l'op-

pression militariste. Pour bâillonner les journalistes indépendants de gauche, d'extrême-gauche et de droite, il les a jetés en prison, à Pallanza ou à Alexandrie. Il a même saisi l'occasion pour impliquer dans un grand complot plusieurs députés opposants et étouffer leur opposition. Un immense mécontentement croît dans la nation : la propagande socialiste, radicale, antidynastique surtout, accomplit des progrès qui éclatent de ci, de là, par des symptômes significatifs. Le régionalisme renaît, faisant craquer du nord au sud l'unité factice et cimentée maladroitement par un fonctionnarisme outrancier. La moindre étincelle, le moindre choc peuvent soulever la révolte dans tous les départements, et dresser, à côté d'une « Commune » à Milan et à Rome, les Jacqueries rurales de la Romagne et de la Calabre. Malgré tout, l'ordre monarchique règne en apparence, et la volonté de Humbert joue des institutions du pays, comme un enfant fait d'un hochet.

Elle joue imprudemment : à trop s'exercer, elle se heurte aux obstacles et se brise à une résistance grandissante. La dernière crise ministérielle atteste qu'elle n'est plus omnipotente et que, même dans le champ de la politique extérieure, elle rencontre des limites.

Humbert en congédiant l'amiral Canevaro, titulaire de la Consulta, entendait enrayer le mouvement trop accéléré, à son gré, de rapprochement avec la France. L'accord douanier venait de succéder au traité italo-tunisien ; les fêtes de Sardaigne avaient réuni les escadres, et des toasts avaient été échangés. A Berlin, on s'était ému de ces démonstrations trop enthousiastes et l'on avait pris au sérieux certains journaux de Rome, de Londres, de Paris et de Pétersbourg qui avaient proclamé la détente de la Triplice. A la veille de la réunion de la Conférence de la Haye, où, en dépit des engagements préalables, bien des questions oiseuses pouvaient être posées, la chancellerie germanique estima que le cabinet italien se devait à lui-même de faire machine en arrière. Elle notifia sa pensée au Quirinal. Humbert n'avait aucune velléité de se brouiller avec Guillaume II, ses sentiments pour la France demeurant toujours des plus tièdes, et ce n'était pas, au surplus, de son propre gré qu'il avait accepté le traité italo-tunisien, puis le traité de commerce, puis la rencontre assez bruyante de Cagliari. Quelques lisières qu'il eût mises à l'opinion de ses sujets, ceux-ci n'étaient pas étrangers à ces divers événements. Le renvoi du Cabinet Pelloux, ou plutôt des collègues du général Pelloux, préparé de longue main par les confidents royaux dans les coulisses de Montecitorio, fut un coup d'absolutisme dynastique, une ingérence brutale du souverain dans les relations extérieures. La tentative a nettement échoué.

D'ordre du Quirinal, le Président du Conseil désigné, M. Pelloux, fit appeler, dès le premier jour de la crise, MM. Visconti-Venosta et Sonnino. On mandait le premier pour s'en débarrasser au plus vite, le second pour le capter, l'introduire dans le Conseil, en faire l'un des pivots du gouvernement.

Le contraste de ces deux hommes est saisissant. M. Visconti-Venosta, conservateur de la vieille roche, n'a jamais désiré le pouvoir pour le pouvoir : il s'en est plutôt intentionnellement écarté. Il symbolise au dehors les idées de pacification et de recueillement, et penche assez visiblement pour l'entente intime avec la France. Ses principes, sous beaucoup de rapports, sont à l'opposite de ceux de la démocratie avancée, mais l'on ne peut s'empêcher de reconnaître sa parfaite probité et de saluer sa haine des conflits. Il était, en l'espèce présente, le personnage déplaisant, pour le roi d'Italie.

M. Sonnino était, selon toute vraisemblance, l'élu de ses desseins. Lieutenant et bras droit de Crispi, indifférent et sans scrupule, il représentait la complaisance au dedans, et la gallophobie au dehors. Avec lui, le Quirinal était sûr d'avance de rentrer en faveur auprès de Guillaume II et de dénouer au plus tôt les premiers liens formés avec la France. Or M. Sonnino a soudain disparu, comme les autres caudataires de Crispi qu'il menait avec lui. M. Visconti-Venosta reste, conquiert le premier rang dans le cabinet, lui imprime son propre caractère, et triomphe si bien, que la presse des deux-mondes constate la solidité désormais indéniable du rapprochement italo-français.

Voilà l'échec du roi Humbert : sa politique extérieure personnelle a dû s'effacer devant celle de son peuple. Contre sa volonté arrêtée, en dépit de ses longs efforts, il vient de sanctionner à nouveau l'évolution que l'Italie accomplit spontanément, il y a trois ans, au lendemain de l'effondrement d'Abyssinie et de la grande débâcle crispinienne. La Triple Alliance a subi une atteinte terrible, et le cabinet d'hier aura beau, dans une déclaration quelconque, proclamer sa fidélité au pacte de 1882 : chacun discernera sans difficulté la vanité de ses protestations.

L'affaire de San-Moun ne garde après tout qu'une importance minime. Nous ne savons encore, à l'heure où nous écrivons, quelle attitude le second ministère Pelloux prendra sur le littoral chinois, ni s'il poursuivra, transitoirement la tentative avortée du mois dernier. Mais il n'y a là qu'un détail accessoire et sur lequel il ne convient pas de s'arrêter. Le fait capital à dégager de la crise récente, c'est le maintien du programme de relations extérieures que la nation italienne a substitué au programme dynastique de la Triple Alliance.

Le relâchement du pacte avec l'Allemagne n'est qu'une conséquence du grand mouvement de rénovation interne qui travaille la Péninsule. Victorieuse aujourd'hui, au dehors, sur le chapitre des relations diplomatiques, la démocratie lombarde, romaine, florentine, sicilienne, triomphera logiquement demain, au dedans, par la reprise des libertés nécessaires.

L'issue du remaniement ministériel imposera donc de salutaires réflexions au Quirinal. Qu'il ait du moins la clairvoyance de discerner dans son échec présent, l'indice des soubresauts des révolutions à venir, et les premiers craquements de sa traditionnelle autorité.

PAUL LOUIS

JONGKIND — *Vue de Rotterdam* 0m31 × 0m43.

Petite Gazette d'art

L'EXPOSITION DES JONGKIND (1).

« Ecole hollandaise : Johann-Barthold Jongking, né à Latrod en 1822... » spécifie l'étiquette de l'un des 131 tableaux chez Durand-Ruel exposés à côté de 43 aquarelles, eaux-fortes et dessins : 174 œuvres sont réunies, la plus ancienne datée 1848, la plus récente, 1890 ; et de l'une à l'autre, la série se poursuit, sans lacune. Et, de 1848 à 1890, — chez un artiste qui indifféremment traduisit paysages parisiens et sites de la Normandie, ou du Dauphiné, et les aspects de la Manche et de la mer du Nord, et leurs rivages, et tant de décors hollandais, sans parti-pris, sauf la prédilection native en faveur de ces derniers, y inscrivit tous les accidents météorologiques que combinent et l'heure et la saison, et accomplit cela sans préjugé d'école mais en étudiant scrupuleusement à mesure qu'elles apparurent les méthodes de ses contemporains, s'incorporant, sans plus que de raison compromettre sa personnalité, de leur technique ce qui pouvait

(1) Galeries Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier.

JONGKIND *Effet de lune* (0m35 × 0m17).

aider son propre mode d'expression —, ainsi, a-t-on l'intérêt de suivre l'évolution de la peinture paysagiste française, jusqu'aux plus récentes années, où le définitif triomphe du *plein air* substituera à la factice cuisine d'atelier l'étude directe de la nature.

Jongkind dérive nettement des petits maîtres hollandais : Van de Velde, Van Goyen...: non influence, c'est-à-dire servitude, mais filiation ; même âme discrètement émue par le même opéra de demi-caractère que là-bas joue, au-dessus d'une terre molle, d'une mer remuante et grise, un ciel aqueux traversé d'un frileux soleil que décomposent ses prismes d'eau : même âme discrètement émue, qui traduit son émoi avec minutie et sincérité. L'influence des romantiques français anecdotiques : on insiste sur l'action d'Isabey ; il serait juste d'ajouter Cals, ce *poeta minor*, plus délaissé que de raison, talent proche du talent de Jongking, mais moins dramatique, moins large, plus intime, plus *joli*. Les œuvres de la première période (*le Vieux Marché à Anvers* : 1848 ; *Notre-Dame de Paris* : 1849 ; *Port de mer en Normandie* : 1850 ; *Vue du Pont-Neuf* : 1851), prennent quelque chose à l'arrangement précis, ordonnancé, pomponné, des lithographies de Tony Johannot, Traviès... les maisons sont plantées avec la symétrie des décors et leur manque d'épaisseur : insistance sur les détails évidents ; mollesse des fonds : tels paquets de maisons, sans consistance, tendent non à s'écrouler, mais à se liquéfier : des duretés, des tripotages : c'est léché et ce n'est pas propre.

Et pourtant, les fonds s'appennent à reculer, avec les horizons : des monuments s'y réduisent en des taches d'un bel agrément sommaire ; la houpette d'un cheval éclate d'un vermillon limpide. Dès 1855, si l'eau de la *Rivière* (*à Utrecht*) demeure poisseuse et plate, les arrière-plans s'essaient victorieusement à fuir, le ciel se translucidifie ; le clocher d'*Harfleur* se nimbe d'atmosphère. Il semble que la personnalité du peintre se soit tonifiée de regoûter l'atmosphère natale ; l'accord pour la première fois de l'eau avec l'air du soir, où la coque d'un bateau se formule en tache indécise (*Chantier aux environs de Rotterdam*) se transpose (*Port de Rotterdam*) en accord d'un ciel lunaire et de son paysage, accord que perturbe l'importance outrée que prennent des détails de batellerie. Même port qui reparaît, ses seconds plans unifiés par une brume aurorale que boit le soleil blond, ou bien frissonnant de soleil méridien. Mais, lorsque l'immensité du décor marin ne distend plus l'œil adolescent, Jongkind revient à la dissection tatillonne des détails, et ne se fait pas grâce d'une feuille, d'un gond de volet (*Canal près de Leiden* : 1856 ; *Patineurs* : 1858 ; *Maison de campagne au bord d'un canal* : 1858 ; *Moulin et Ferme en Hollande* : 1858). Phase de trouble, de transition.

1862 (*Au bord de la Mer*) ouvre la belle époque, les nuages s'envolent, ondulent les terrains, fuit circulairement la falaise, s'enfonce la mer jusqu'au dessous de l'horizon : la couleur, purifiée, obéissante, fixe avec agilité les drames de la lumière atmosphérique. *Trouville*, *Schiedam*, *Honfleur* et son ciel alourdi d'eau que fait virer le soleil comme un prisme globuleux, Rotterdam, — tout le littoral de la Manche et de la Mer du Nord frémit : *Route de St-Clair* (1864), dont le ciel voit vibrer l'air comme au-dessus d'une eau qui bout ; *Navires à l'ancre* (1864), visiblement balancés par des vagues que l'on perçoit osciller : et l'émotion placide, la placidité ravie de tout cela ! Le plus beau testament de cette glorieuse époque est *le Canal de l'Ourcq*, où la fuite étonnante de la route, et de l'eau parallèlement, la qualité des verts — feuillages, herbages — la justesse des valeurs, l'à-propos des tons — et le va-et-vient de croupe d'un cheval haleur, toute sommaire tache seulement indiquée, et si construit ! — stupéfient. Jongkind s'essaye en outre à emplir de groupes, de foules, ses décors, mais sans bonheur : il ne persiste pas.

A ce moment, il s'émeut aux tragédies du ciel diurne, effondrements des nuages plombés, écroulements du soleil dans les ciels gorgés d'eau, aux lugubres élégies lunaires : il s'attaque à modeler la vague, roulements insaisissables de serpents glauques (*Etretat*, *Effet du matin*, *Marine* : 1865). A ce moment, la nuit surtout lui dresse ses fantômes, avec les maisons mornes, les arbres en solitude, avec les moulins, surtout, moulins de Hollande aux ailes brandies en bras désespérés. *Patineurs*, minuscule impression brièvement tracée : un moulin, le ciel, la neige, des patineurs falots, sertit sa merveille dans le cadre d'or.

Au Jongkind d'alors, Thaulow semble devoir, par son eau ; Raffaëlli,

par le souffreteux charme de décors urbains : Cazin, moins, mais aussi... Mais c'est encore l'instant attristant où Jongkind signe des toiles de commerce, que sa main n'a même pas toujours peintes : où il se répète, et qui s'achève dans le doute. Un *Paris, rue Saint-Jacques* (1878) retourne, par l'observation minutieuse, au Jongkind des premiers temps, obsédé d'Isabey. Une autre génération se dressait, qui commençait de révolutionner la peinture : Claude Monet, Manet, Pissarro, Van Gogh... étaient nés, grandissaient : Jongkind de plus en plus manifestement s'inquiète : sa manière devient pâteuse, cassotée, sale : *Port de Rotterdam* : 1876; *Boulevard de l'Hôpital* : 1879; *Eglise de Gillionaz* : 1882, etc..., font irrésistiblement penser aux terribles survenants qu'il veut suivre, qu'il ne peut suivre, eux, si virilement jeunes, lui, vieux...

Les aquarelles apporteront à beaucoup une révélation : elles accompagnent au début avec exactitude l'évolution de la peinture : les premières en date (1857-1862) reproduisent les défauts de leurs toiles jumelles : dès 1862 (*les Falaises*) les couleurs s'harmonisent, se fondent, le faire s'élargit. Un *Canal de l'Ourcq* a les mêmes qualités que le tableau de même date et de même nom. Mais, la progression que la peinture de Jongkind abandonne, elle, stationnaire demeurée, puis rétrogradante, les aquarelles la poursuivent, sans défaillance, de 1876 à la fin (*Paysage d'hiver* : 1880; *Patineurs* : 1880; *la Route* : 1881). Elles deviennent purement admirables : *Un Effet de neige dans le Nivernais* (1880) résume et mesure peut-être le suprême élan d'un artiste qui ne fut ni un vainqueur, ni un héros, mais, militant plus obscur que ne mérita son courage et sa constance, exprime fidèlement l'effort de la peinture française vers la parfaite communion avec la nature, effort au triomphe duquel il a largement contribué.

QUATRIÈME EXPOSITION DE « L'ART DANS TOUT » (1).

La si noble tentative d'art de ceux-ci réclame une discussion attentive. Eux disent « qu'un mobilier artistique doit être inventé et créé par des artistes et que ceux-ci seuls ont qualité pour guider et mener à bien la rénovation des arts du foyer » : ils disent ceci en même temps que professent — et leur exposition corrobore — s'adresser à « l'amateur éclairé » : celui qui peut, veut, payer quelque mille louis ou quelques milliers de louis, ses mobiliers, sous condition, par contre, que les facturent ostensiblement leurs somptuosités. Croyons que là n'est point le renouveau du décor domestique, qu'il se datera de l'instant où la beauté y pouvant à peu près gratuitement s'introduire, avec lui habitera toutes les demeures; où parallèlement la diffusion d'un goût esthétique fera qu'aux actuels spécialistes d'*une* beauté, les « artistes », —la grande foule anonyme, les artisans, se joindra collaborer à restaurer de la Beauté. Les exposants de « l'Art dans Tout » ressentent le puéril de ce distinguo, pour si long-

(1) *Galerie des Artistes modernes*, 19, rue Caumartin.

temps néfaste, entre le beau et l'utile, entre « art pur », « art pour l'art » et « art industriel, utilitaire »; distinguo d'une époque économe et inesthétique, à qui la beauté apparaît une manière de dessert, un luxe, presque une luxure : et aggravé par l'incompréhension, la cécité inverse de ses artistes, qui eussent pensé déshonorer « l'art pur » de lui attribuer quelque sanction pratique. Le statuaire qui ne perçoit pas qu'un pot soit en lui-même réceptacle à la beauté, s'éloigne d'elle autant que la foule qui ne sent pas qu'est indispensable une *Victoire de Samothrace*. L'harmonie résulte de toute parfaite appropriation des moyens au but, condition absolue de l'utilité, sa synonyme ; les cruches des Grecs, joyaux des Louvres, n'eurent originairement que cet objet : l'utile ; objet atteint, d'où leur harmonie, d'où leur beauté ; l'époque a perdu la notion de cette eurhythmie ; nos ustensiles ménagers sont laids parce que incommodes, et incommodes parce que laids. Ceux de « L'Art dans Tout » comprennent ; mais incomplètement déduisent ; ils juxtaposent encore une beauté d'un certain ordre à une utilité d'ordre différent, conformément au vœu de « l'amateur éclairé » : loger fresques, statues, architectures, jusque dans ses plats, ses buffets : quelle hérésie ! M. Desbois présente un vide-poche copié sur l'écaille d'une huître portugaise : les doigts s'écorcheront aux bords dentelés ; le vide-poche devra demeurer vide, à moins que la Naïade qui habite la concavité ait été dessinée dans le but qu'on l'ignore ; — un vase d'étain à l'anse si ingénieusement contournée qu'elle sera impréhensible aux doigts. — M. Félix Aubert jonche d'églantines, ou de cœurs-de-Jeannette suavement rosés, verdoyants, safranés, ses broderies arachnéides ; mais ce sont calques de la nature, herbiers fixés : non en vain que les tisserands de Kashmir, de Mossoul, ou les dentellières d'Alençon et Valenciennes déforment les fleurs : étoffes ou feutres exigent non traduction directe, mais ornementale interprétation de la nature, dans le sens de leur matière. Les poteries vernissées de M. E. Moreau-Nélaton, et décorées de marguerites, cyclamens, mimosas..., jolis, si jolis, trop jolis, de formes si cherchées, en mentent à leur baptême et ne réalisent pas les honnêtes cuvettes et pots à eau qu'ils se prétendent, mais des amphores bâtardes. Les meubles (par A. Charpentier, Aubert, Dampt, Charles Plumet, Tony Selmersheim, A. Jorrand, E.-M.-A. Herold) satisfont mieux : les lits invitent au repos : sur les chaises on pourra s'asseoir, et s'adosser à leurs dossiers ; un canapé de Charpentier et Aubert permet qu'en allongeant un bras, livres et bibelots peuplent, sans effort à son indolence, le désœuvrement de celui qui s'étendra là ; un meuble d'angle, par Dampt, est robuste et beau ; une grille de fer forgé tourne au joyau serti, peut-être. L'effort général est généreux : il sera couronné le jour où il produira des buffets en bois blanc, à 12 fr. 50, solides et beaux, des cruches à treize sous qui soient harmonieuses.

TABLEAUX DE E. MOREAU-NÉLATON (1).

Quarante notations maritimes ou citadines; sincères, strictes, courtes d'haleine, méritoires : peu de profondeur à l'eau insuffisamment fluide, aux ciels dont les colorations n'apprennent guère : peu de densité à la matière : roches et pierres d'églises s'apparient dans un pareil manque d'épaisseur, de consistance ; insistance sur le détail oiseux ; lumière qui bat la surface, et n'entre pas. Mais, les gargouilles de Notre-Dame, monstres, guivres, démons, dramatiquement vivent, et sans truquage : l'atmosphère d'Etretat, celle de Paris ont chacune sa saveur locale, et vraie : l'émotion — de couleur et « de cœur » — que cette peinture ne transmet pas toujours, il semble qu'elle l'ait toujours ressentie.

EXPOSITION EDVARD DIRIKS (2).

Paysages et marines de Norvège : notations menues, impressions un peu vacillantes, plans comme disloqués : incohésion de valeurs qui imparfaitement se rejoignent : cependant qu'une fixation étonnamment précise de la saison et de l'heure : couleurs papillotantes tels les endimanchements des filles de ce pays, et dont l'ensemble a le même piquant; une robustesse à la fois brutale et minutieuse : coups de massue sur des pointes d'aiguille : au total, un intérêt.

EXPOSITION GEORGES MITA (3).

Des croquis, nuls ; des peintures, études des accidents météorologiques ; ceci, bon, et valant par une recherche fort consciencieuse des déformations de la lumière à travers le prisme atmosphérique. Cela ne rappelle ni Cazin, ni Monet, ni Renoir, ni Thaulow, ce qui est bien : ce ne rappelle pas non plus l'auteur, ce qui est moins bien : autrement dit, et plus explicitement : une certaine incohérence dans la vision, dans la restitution.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Galeries Bernheim jeune, 8, rue Laffitte.
(2) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.
(3) Galerie Le Barc de Boutteville, 47, rue Le Peletier.

La Quinzaine dramatique

Comédie-Parisienne. **Les Apparences,** comédie en trois actes de M. Henri Lyon. — *Odéon.* **Ma Bru !** comédie en trois actes de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud. **L'Amour quand même**, comédie en un acte de MM. Georges Mitchell et Maurice Vaucaire. — *Théâtre-Antoine.* **Les Gaîtés de l'Escadron,** revue de la vie de caserne en trois actes et huit tableaux de MM. Georges Courteline et Norès. **Cœurblette**, comédie en deux actes de M. Romain Coolus. — *Comédie-Française.* **Le Torrent,** pièce en quatre actes de M. Maurice Donnay. — *Gymnase.* **Dégénérés!** comédie en trois actes de M. Michel Provins. — *Théâtre de l'Œuvre.* **Fausta.** pièce en quatre actes, dont un prologue en vers, de M. Paul Sonniès. — *Théâtre Sarah-Bernhardt.* **La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark**, de Shakespeare, traduction en cinq actes et quatorze tableaux, en prose de MM. Eugène Morand et Marcel Schwob, musique de scène de M. Gabriel Pierné.

Il a fallu à M. Henri Lyon trois actes et une dizaine de personnages pour scénifier cet adage : les apparences sont trompeuses, et corollairement : telle écervelée peut se découvrir la plus vertueuse des épouses. Apparences trompeuses en effet, car l'interprétation convenable, les toilettes avenantes, les décors presque somptueux de la Comédie-Parisienne masquent ici — bien faiblement — une insignifiance fondamentale. De temps à autre, le dialogue révèle quelque entente de l'effet dramatique, mais sans légitimer tant d'apparat ou le simple dérangement. On aurait cru l'auteur sur parole.

Des effets dramatiques, il n'en manque pas dans *Ma Bru!* que nous a donné l'Odéon. La pièce de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud est pleine de mouvement et d'ingénieuses trouvailles scéniques. Pourquoi faut-il que la qualité de ce comique soit si continûment commune, si insupportablement encanaillée que presque l'on s'en veut de son rire, comme de table d'hôte? Un auteur de gaîté aussi franche, de goût plus sûr eût fait de *Ma Bru!* une fort succulente comédie et nous aurions pu goûter sans contrainte le jeu de Mlle Yahne, si délicieusement malicieuse.

L'Amour quand même, de MM. Georges Mitchell et Maurice Vaucaire, sur quoi s'ouvre le spectacle, est d'une fantaisie point banale et très réussie, bien qu'un peu exiguë pour le cadre odéonien.

Pour qui ne connaissait de M. Romain Coolus que ses deux derniers drames, *l'Enfant Malade* et *Lysiane*, *Cœurblette*, que vient de représenter le Théâtre-Antoine, a dû être une révélation, une surprise à tout le moins. Nous sommes loin de la sérénité de l'une, de la grâce enveloppante de l'autre. C'est brusquement en pleine et mauvaise vie que M. Coolus nous ramène et, comme nous subissions son charme,

nous subissons son âpreté. Elle est saisissante, cette piètre aventure de pauvres vilaines gens. M. Coolus y a mis toute sa verve spontanée, toute sa rude ironie, toute sa vigueur d'accent — et beaucoup de courage. Il en faut pour imposer au public tant d'impitoyable amertume. Les familiers de son œuvre, s'ils ne l'y retrouvent pas d'abord tout entier, n'auront pas de peine à y découvrir, différemment dosées, ses qualités essentielles, jusqu'à l'intime pitié qui se dissimule en des coins de scènes ou de répliques. Peut-être cet élément indispensable et qui donne à la pièce toute sa portée fut-il trop discrètement laissé dans l'ombre, j'entends pour la scène : il le fut spécialement par le fait de l'interprétation, où seuls MM. Antoine et Gémier méritèrent d'être applaudis.

Parfaite d'ensemble au contraire, celle des *Gaîtés de l'Escadron* que M. Antoine nous restitue avec le véhément et joyeux et triomphant éclat qu'exige le culte du très bienveillant patron de nos rates. Courteline.

La Comédie-Française a représenté *Le Torrent* de M. Maurice Donnay. Double début, pour l'auteur et pour la Comédie. Celle-ci se devait d'accueillir en M. Donnay un de nos plus authentiques écrivains de théâtre : l'accueil n'en a pas moins surpris quelques attardés, réfractaires à une soi-disant officielle consécration de Montmartre. Mais il y a beau temps, et bien employé, que M. Donnay a quitté Montmartre, qu'il est devenu non plus seulement le poète d'*Ailleurs*, mais celui d'*Amants*, c'est-à-dire de *Partout*. La place lui était inévitablement réservée dans la redoutable Maison. Il a su l'aborder de pied ferme, sans la sotte timidité, le respect encombrant et réfrigérant dont ne purent se départir tant d'autres et Meilhac. M. Donnay n'a rien abandonné de sa personnelle et coutumière indépendance dans *le Torrent* et l'élévation de son thème ne s'entrave de nulle rigidité « accidentelle » et strictement « locale ». Cette dernière pièce est bien la sœur des précédentes, sœur plus grave, plus recueillie, non moins parée de même indéfinissable grâce, qu'on peut dire un air de famille. Ce charme, auquel on ne résiste, était particulièrement nécessaire en un sujet qui, sans se hérisser en thèse, s'élève jusqu'à la théorie. Jamais encore M. Donnay n'avait si directement posé à la scène un problème moral. Dès l'abord on l'y sent à l'aise : de sa séduction s'imprègne la discussion même, à peine appuyée, du début, jusqu'à ce que l'intime débat se précise en deux scènes, qui compteront parmi ses mieux venues. Dans la première, où Valentine Lambert apprend à son amant, Julien Versannes, qu'elle est enceinte, il fallait tout le tact et, on ne saurait trop le redire, tout le charme de M. Donnay pour allier tant de délicate gravité à si peu d'emphase. Mais à cette scène je préfère encore celle où Versannes confie à Morins son morne passé et ses présentes angoisses, encore qu'y choque quelque peu la brusquerie, imposée par le théâtre, d'un si capital aveu. Déjà dans *Amants*,

M. Donnay avait réalisé toute l'émotion dont il était capable. Il n'avait pas encore atteint à une aussi simple et haute éloquence.

Les deux premiers actes du *Torrent* — notons que le comique y est mesuré à merveille et du meilleur aloi — captivent sans défaillance. Au troisième apparaît un défaut inhérent à la nature de M. Donnay, qu'on signala sans courroux dans chacun de ses ouvrages, mais que, cette fois, accuse la solennité du Théâtre-Français : l'intérêt sans languir à coup sûr hésite, la nécessité ne s'imposant pas d'une division en quatre étapes pour un sujet qui, ainsi conçu, n'en comportait sans doute que trois. La scène entre les deux amants ne progresse pas suffisamment sur la première. Quant à la scène du curé — d'ailleurs fort impressionnante — et aux scènes épisodiques, elles ne sauraient constituer un tout. La critique que suscite le dernier acte est moins technique, plus fondamentale. Le caractère du mari s'y révèle tellement intraitable et dur qu'on ose à peine y croire. On ne peut en tous cas s'empêcher de penser que Valentine se tue bien plutôt à cause de son mari qu'à cause de sa situation elle-même. Il est regrettable qu'un tel dénouement enlève de sa généralité à cette pièce, qu'on eût voulue parfaite.

Le Torrent est joué consciencieusement par les sociétaires, mais sans l'éclat auquel M. Donnay était accoutumé.

J'avoue avoir éprouvé une gêne à retrouver dans *Dégénérés*, que les directeurs du Gymnase ont emprunté au répertoire de la Bodinière, un type mis dans le même temps à la scène par M. Donnay, celui du curé-chauffeur. Rencontre toute fortuite et d'infime épisode, mais qui ne laisse pas d'irriter, entre deux œuvres qu'on n'oserait décemment rapprocher. C'est non pas à M. Donnay, mais à M. Lavedan que M. Michel Provins s'apparente. M. Provins confectionne du Lavedan médiocre, que l'on me passe ce pléonasme. *Les Viveurs* de M. Lavedan gardaient malgré tout une ombre de consistance et quelque agrément. Non moins factices et prétentieux, les types laborieusement « scalpés » par M. Provins ne tiennent littéralement pas debout et le conflit de tous ses dégénérés, qui s'expriment en un langage indigestement farci d'images (et quelles!) aboutit à la plus piteusement banale des intrigues. C'est intolérable.

Fausta, représentée au Théâtre de l'Œuvre, est une tragédie que M. Paul Sonniès a dû commettre au collège. Elle est assez adroitement combinée et construite, versifiée sans trop d'efforts. Il s'y esquisse même de ci de là quelque louable élan. C'est d'honnête et inutile ouvrage, mais qui du moins permit à Mlle Laparcerie de se laisser contempler et vigoureusement applaudir.

Hamlet n'avait jamais paru sur la scène française qu'à travers de plus ou moins lointaines adaptations. Mme Sarah Bernhardt a demandé à MM. Eugène Morand et Marcel Schwob — pouvait-elle

mieux s'adresser? — une traduction littérale et intégrale. Il en existait déjà deux, que l'on peut dire parfaites, celle de François-Victor Hugo et celle d'Emile Montégut. Mais les nouveaux traducteurs ont poussé plus loin encore que leurs devanciers le souci de la littéralité. Après avoir traduit en toute fidélité le texte anglais, ils ont, pour ainsi dire, traduit aussi le leur, le transposant en un langage soigneusement rythmique et suranné qui parût comme une version contemporaine de l'original. C'est un noble effort d'art dont il convient de féliciter hautement MM. Morand et Schwob : il a l'inconvénient de figer quelque peu le drame lui-même, déjà peu familier en son sens intime à la majorité d'un public français.

La question d'intégralité est plus délicate encore. Certes, il se rencontre des parties qui semblent inutiles, voire fastidieuses, dans une œuvre si touffue, si peu conforme au goût classique. Doit-on, par principe, les conserver, chercher à donner de la pièce une impression scrupuleusement exacte ou bien tâcher de composer un spectacle aussi attrayant que possible? C'est ce dernier point de vue que semble avoir adopté Mme Sarah Bernhardt. Il offre des dangers. On a donc pratiqué dans la pièce ou plutôt dans la traduction nombre de coupures; mais il faut reconnaître qu'à quelques exceptions près elles n'ont point nui à l'effet d'ensemble.

Si le sens, l'aspect général d'*Hamlet* me paraissent avoir été dénaturés, c'est par une interprétation peut-être inadéquate et trop conforme au goût d'aujourd'hui, ou mieux d'hier. Incontestablement, la mise en scène manque de la familiarité indispensable à une parfaite compréhension du chef-d'œuvre. C'est bien en chef-d'œuvre qu'on l'a monté, avec les mains si pieuses, qu'elles furent timides et n'osèrent point y toucher : il fait froid vraiment tout le long de ces quatorze tableaux, magnifiques, énormes, disproportionnés. Hamlet y passe en héros *antique* encore, poursuivi par une fatalité attardée, non point en l'homme moderne que nous a légué impérissablement Shakespeare. Qu'il soit maigre et nerveux et non gras et d'haleine courte, on y souscrit, mais non pas à ses allures romantiques. Il cesse d'être grand, cet Hamlet grandiose, sacerdotal, aux aphorismes de penseur profond, non de bavard impuissant et misérable qu'il lui faut être pour émouvoir. Du coup, toute l'acuité du conflit s'indécise et se guinde : on est loin de Shakespeare, de la vie.

Tout de même Mme Sarah Bernhardt a été magnifique, pour son propre compte, comme le fut M. Mounet-Sully, différemment, plus simplement, mais par un superbe artifice analogue et selon un instinct voisin. Mmes Marcya, Mellot, MM. Brémont, Magnier, Chameroy, Deneubourg l'ont très intelligemment secondée. Et c'est une occasion — en est-il besoin? — de relire les courtes et définitives pages qu'à propos d'Hamlet crayonna Mallarmé.

ALFRED ATHYS

s des
ntion.
attifée,
ne sui-

vrai pas la trame de M. Cain. Les deux jeunes gens séparés juste assez pour permettre à Pandolfe et à Cendrillon de chanter plusieurs morceaux, se rencontrent par hasard sous les ramures centenaires du chêne des fées où la bonne fée, marraine de Cendrillon, logée dans l'arbre, les encourage à s'aimer. Le conseil était inutile. Cette fée tient un rôle capital dans l'œuvre. C'est elle qui mène et dirige tout à coups de baguette. Elle surgit quand il est nécessaire et rentre dans la coulisse ou dans son arbre lorsque sa présence n'est plus indispensable. A la fin, le Prince Charmant épouse Cendrillon et la fête se termine sur cet aveu de l'auteur :

> La pièce est terminée. On a fait de son mieux
> Pour vous faire envoler par les beaux pays bleus.

Si, personnellement, je regrette la citrouille, les souris, le rat barbu et les six lézards, si gentiment mués en carrosse, chevaux, cocher, laquais ; si les transformations un tantinet laborieuses opérées par la fée avec l'aide d'esprits et de follets de circonstance m'amusent moins que les mignonnes et naïves métamorphoses imaginées par Perrault, il est certain que les trouvailles de M. Cain ne sont pas maladroites, témoin celles du chêne enchanté. Sa pièce, bien que souffrant d'une maladie de longueur, est suffisamment variée pour retenir l'attention des auditeurs qui ne s'avisent point de chercher dans une œuvre autre chose que ce que l'auteur a voulu y mettre.

La musique de M. Massenet n'a causé de déception à personne. En les six tableaux de sa dernière production le compositeur cher à tous a tellement surmené son habileté que l'on reste confondu d'admiration. On la surprend, cette habileté excessive, passant légère et fugace de l'orchestre à la scène, s'affirmant dans l'extrême ingéniosité des arrangements et dans la façon étonnante et piquante de présenter les choses, de combiner les couleurs et de fondre les parties. Avec quelle prestesse ce magicien fait passer la muscade sonore ! Comme avec ce maître en l'art d'accommoder les sons, les moindres riens prennent de singuliers et spirituels reliefs ! Dans la nouvelle partition l'énorme talent de M. Massenet, très en brillante surface et en prodigalité de caresses voluptueuses et de détails chatoyants et précieux où le caprice, la fantaisie à fleur de note, le charme et la grâce tiennent lieu de profondeur et de force, ce talent, déconcertant par instant, s'est donné pleine carrière. Si les idées sont courtes, rares, M. Massenet n'a négligé rien pour séduire la foule, voire pour flatter doucement ses menues faiblesses.

Quelques effets déjà éprouvés par l'usage se retrouvent dans *Cendrillon*. C'est ainsi que l'on voit l'héroïne du conte prendre un rameau de buis béni et s'attendrir sur cette « relique d'un beau jour » tout comme la Jeannette des *Noces* de M. Victor Massé, et que, pour donner une suite convenable à l'adieu à « la petite table » de *Manon* et au couplet à « la petite lampe » de *Sapho*, le musicien n'hésita pas à écrire de nouveaux adieux, mais, cette fois, au « grand fauteuil ». En vérité,

tout le mobilier y passera. Et l'*angelus* inévitable ! Et tout le bric à brac de la sensiblerie bourgeoise ! La collection est complète. Ces inutilités voulues constituent les faiblesses de l'ouvrage. Heureusement, il s'y trouve une partie comique parfois réussie, et de gentils coins de tendresse et de poésie estompée.

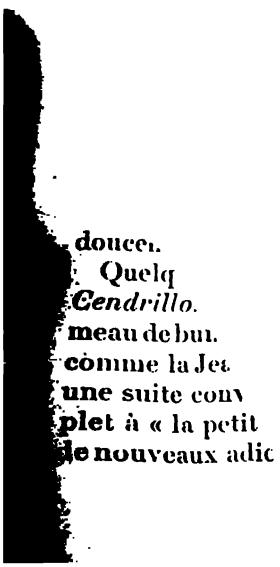
L'ensemble manque un peu de cette ingénuité, de cette puérilité que le conte de fée exige et que le musicien d'*Haensel et Gretel*, par exemple, se garda bien d'exclure de son adorable conte lyrique. Pour n'avoir pas assez cherché la véritable source populaire, M. Massenet n'atteint que fort rarement à la simple expression des émotions. Assurément, M. H. Cain, en modifiant notablement la physionomie du conte de Perrault et en noyant l'affabulation vénérable sous un amas de scènes et de longueurs parasites, obligea M. Massenet à plier son inspiration au gré des exigences tourmentées du livret. Aussi, en bonne franchise, on ne peut en vouloir à M. Massenet. Sa musique est exactement celle qu'il fallait à la *Cendrillon* de M. Cain. Je vais plus loin, je pense qu'elle ne pouvait être autre. Le prélude en mouvement de marche, d'une solennité un peu narquoise avec sa pointe d'archaïsme, est peu développé. Le commencement du premier acte a de la vie La déclamation de Pandolphe, dont l'orchestre raille malicieusement le radotage sénile, contient une phrase : « Ah ! que je souffre en la voyant » d'un aimable sentiment. La scène de Mme de la Haltière et de ses filles est gaie. Il y a des roulades redondantes qui ne manquent pas de drôlerie et de fantaisie spirituelle. Après l'air de Cendrillon où il est question d'un « petit grillon », une courte symphonie pendant le sommeil de la jeune fille est gracieuse. Au deuxième acte, je citerai les danses vraiment ravissantes, celles des *fiancés*, des *mandores*, de la *florentine*, notamment, puis la scène entre Cendrillon et le prince, dont le début rappelle une page connue d'*Esclarmonde*, et qui contient la délicieuse romance « Vous êtes mon Prince charmant ». Dans le troisième acte : la phrase d'une douce émotion, dite à la perfection par Fugère : « Viens nous quitterons cette ville », et le duo entre Pandolfe et Cendrillon. Ce duo est tout à fait joli. C'est du Massenet des beaux jours. Le tableau du chêne des fées est coloré et poétique à souhait ; la fin languit malheureusement. Je m'en voudrais de ne pas mentionner (quatrième acte) le chœur des jeunes filles, « Ouvre ta fenêtre », d'accent si frais avec le dessin de hautbois qui serpente autour des voix, le couplet « Printemps revient en habit de fête », mélodie assez ordinaire et déjà connue et le grand air de Mme de la Haltière.

Cendrillon est montée avec un luxe extraordinaire. Les décors sont admirables, particulièrement celui du chêne des fées qui pourrait être signé Gustave Doré. La mise en scène est d'un suprême goût. Costumes, lumières, mises en place, groupements, tout est parfait. Quand on voit ce que M. Albert Carré réussit à faire sur une scène exiguë, avec des ressources en somme bornées, on est en droit de s'étonner que certains théâtres qui ont à leur disposition des sub-

ventions formidables et de vastes scènes ne se donnent jamais la peine de faire le moindre effort pour arriver à monter les pièces de façon merveilleuse.

L'interprétation sert l'ouvrage. Mlle Guiraudon est la Cendrillon rêvée. Mme Deschamps-Jehin met au service du personnage difficile et ingrat de Mme de la Haltière sa belle voix et son très réel talent d'artiste. Mlle Emelen n'est point désagréable à regarder. Mme Bréjean-Gravière sait son métier de chanteuse ; mais elle est encore bien province. Fugère est exquis, M. Gourdon est franchement bouffon et l'orchestre se montra à la hauteur de sa tâche. Les applaudissements ne cessèrent de rouler pendant la première soirée, et, à la sortie, il n'y avait qu'un cri pour louer l'admirable mise en scène de *Cendrillon*... C'est un très grand succès pour M. Albert Carré.

André Corneau


douce.
Quelq
Cendrillo.
meau de bu.
comme la Je
une suite conv
plet à « la petit
de nouveaux adic

Les Livres

LES POÈMES

Léopold Dauphin : Couleur du Temps (Vanier).

M. Léopold Dauphin est un fort aimable musicien, qui fait d'agréables vers sans autre prétention que d'amuser un instant ses amis d'un jeu de rimes pas trop sonore et de concetti d'une jolie sensibilité ; la sobriété de l'exécution fait que certaines pièces, les Cloches parées, par exemple, sont fort bien venues ; le poète n'est pas toujours aussi heureux quand il hausse le ton ; pourtant la sincérité de l'émotion prête un charme vrai aux vers qu'il adresse à la mémoire de Stéphane Mallarmé, qui lui fut ami. Des sensations de musicien qu'on voudrait plus creusées, révélant un peu plus du mystère des sons. On aimerait voir le poète lutter un peu plus avec l'ange, nous dire quelque chose de plus spécieux, jeter un peu de lumière sur quelque confin obscur des deux arts, poésie et musique. Le Schubert que nous dessine M. Dauphin est amusant, mais extérieur et anecdotique. Ces poèmes sont écussonnés d'une fort jolie couverture illustrée.

Paul Gérardy : Roseaux (Mercure de France).

M. Gérardy est un poète belge, mais d'une nuance de nationalité particulière : il appartient d'origine à cette petite enclave de la Wallonnie, parmi la Prusse Rhénane, où le français s'est maintenu langue maternelle. On attendrait de ce fait chez M. Gérardy quelque curieux mélange d'influences, et un intellect compliqué, provenant de son origine presque française et de sa culture allemande. Au fond, on serait déçu. M. Gérardy a simplifié la question en se plaçant très résolument dans le sillage de Heine, et trop simplement. Des belles qualités de Heine il emprunte surtout un certain laisser-aller : ce n'est pas sans grâce, mais un peu simplet. Ces lieds sont un peu exténués, ce qui est rendu plus sensible par quelques emprunts trop matériels au vocabulaire de Verlaine et autres. Par-ci par-là des idées de poète. Ces idées sont trop suivies, trop développées ; le vers est écrit presque sans appuyer : d'où, contraste, pas toujours très esthétique ; mais de jolis vers épars et de jolies impulsions de pièce courte permettent d'attendre beaucoup de M. Paul Gérardy.

Léon Delabonne : Visions brèves (Vanier).

Ce livre s'ouvre par un échange de mots gracieux entre l'auteur et M. Rostand. Le dit de l'auteur est plus court, mais plus ample ; celui de M. Rostand est aimable et de bon vouloir, sans exagérer les proportions d'une honnête préface. Les vers de *Visions brèves* ne sont point maladroits : il y a là des pièces un peu coquettes, d'une démar-

che alerte, assez pavé de Paris : quelquefois l'auteur hausse le ton, et il n'est pas aussi heureux. Il lui réussit mieux de se tenir non loin de Vaucaire que de s'avancer à la suite de Baudelaire.

M. Marcel Réja : **Ballets et variations** (Mercure de France).

Quel poète n'a pensé, ne fût-ce qu'un instant, à emprunter pour la traduction de ses rêves et de ses symboles, l'art du corps de la femme, la danse, et d'imiter, avec des formes élégantes, avec des glissements et des bonds, de la beauté sous les lumières, les sauts, les courses, les élans de la passion, et le concert en mouvement des mondes? Et si, à l'exécution, ce désir du poète d'écrire avec de la chair, du sourire, de la grâce et du rythme visible rencontre tous les obstacles : volonté têtue des directeurs d'intercaler tout rêve parmi les Pilules du Diable, nécessité de trouver un musicien capable de produire une musique inédite de ballet, un Wagner de la musique cadencée, impossibilité presque de tirer hors la tradition si étroite, gênante, débilitante et quasi ridicule les maîtres de ballets habitués plus encore que les critiques aux formes surannées, aux empirismes passés loin, ou plutôt ordonnances, tout au moins peut-on se plaire à confier au livre des projets de ballets qui ne sont, en somme, qu'un peu prématurés. On a déjà démoli les citadelles du vers régulier, pourquoi celles du ballet arbitraire ne s'ouvriraient elles pas en large brèche?

Ce beau livre de M. Marcel Réja veut saisir dans l'ondulation générale des formes quelques beaux phénomènes que la danseuse puisse synthétiser en parcourant de toutes ses courbes le théâtre. Par une délicatesse, M. Réja a dédié le prélude de son livre à notre cher Mallarmé, dont le ballet fut une des préoccupations les plus chères, et qu'il rendait une des plus hautes. Ces belles pages montrent les hommes cherchant dans la salle de fête étincelante, tandis que bruine le dehors, la vie de tous, le geste de tous, la pensée et le désir de tous, renonçant à la parole articulée pour être par d'autres moyens plus unanime, et son concert des bois et des cordes faisant jaillir la danse, pour y mieux voir leur personnalité vraie, car dans la vie ils n'en laissent transparaître que le « discret fantôme ». Le poète énumère les ressources, les forces du ballet, de l'art qui veut devenir intégral, et voici la Pirouette qui est l'ironie et l'orgueil, l'Entrechat qui est le sentiment de la délivrance momentanée, hors les dominations et la pesanteur, la Pavane (cycle indéfini des parades hautaines), la Valse, envol extatique hors toutes réalités. Joies avec accompagnement de douleur, car lèvres et fleurs se fanent, dans une course vers l'absolu, la Gigue, accélération de l'effort sur place, et les Danses hiératiques et brutales d'Orient, et voici les coryphées possibles de nouveaux ballets et les ballets de l'impossible, (jusqu'ici impossible, pour un temps qui, je l'espère, sera court), car enfin un jour on voudra bien confier un théâtre de féerie à un poète, et je pense qu'après il se créera en ce genre une habitude.

En attendant la possibilité de faire danser selon l'esthétique, lisons

le livre de M. Marcel Réja, c'est un beau livre plein d'idées et d'une belle forme.

EUGÈNE DEMOLDER : **La Mort aux berceaux**, noël en un acte (Mercure de France).

Connaissez-vous le Massacre des Innocents de Breughel qui est au musée de Bruxelles ? C'est une admirable toile, d'abord à cause de toutes les qualités de peinture, ensuite à cause de sa naïveté. Un amour profond de la couleur locale flamande, et une totale indifférence pour ce que peuvent être en réalité la terre, le ciel et les architectures en Judée, collaborent là pour donner un mélange amusant et savoureux. Tous les primitifs flamands ou rhénans ont toujours d'ailleurs illustré leurs villes natales de scènes tirées de l'Evangile et des Saintes Ecritures, et c'est toujours dans une maison de Bruges ou de Gand que Jésus s'assied à la table des Pharisiens. M. Demolder dans plusieurs beaux livres, dont le plus charmant est son premier, les *Contes d'Yperdamme* s'est plu à s'inspirer de cette technique, ou plutôt du hasard de cette technique. Il a voulu nous refléter l'âme des peintres de ces vieilles toiles, écrire les légendes comme ils les sentaient. Ses transcriptions en leur style très clair, très coloré, très sobre, très riche font penser à l'astrolabe dont le verre, en un coin de tant de tableaux de primitifs, reflète le tableau tout entier. Ailleurs, en des contes modernes, M. Demolder a démontré des qualités de plénitude et de bonne humeur franche et lyrique qui en font littérairement notre Jordaens. *La Mort aux berceaux* est un petit drame, un Noël dans la teinte encore naïve et pieuse, de première manière ; il évoque directement le tableau de Breughel dont nous parlions toute à l'heure, puisqu'il met en scène le Massacre des Innocents. C'est ce qui se disait dans les maisons de briques rouges qui entouraient la place du Marché ou les soudards frappèrent tant de mauvais coups, et, quoique relatant une si ancienne catastrophe, c'est plein de moderne émotion.

P.-S. — On nous prie d'annoncer aux rimeurs de France et de Navarre, aussi à ceux de Suisse et de Belgique, qu'une cour d'amour sera tenue cet été par les dames du Havre qui décerneront des prix en argent, objets d'art, médailles et sourires aux poètes qui voudront bien faire parvenir en ce but à la Société des Conférences havraises leurs odes, sonnets, ballades ou poèmes de moins de cent cinquante vers. C'est de la bonne décentralisation artistique. Nous souhaitons aux dames du Havre de nous découvrir un nouveau Musset. Ce faisant, elles auront bien mérité de la critique et de la poésie.

LES VOYAGES

HENRY DETOUCHE : **De Montmartre à Montserrat** (Mercure de France).

De Montmartre à Montserrat, c'est loin, mentalement surtout Henry Detouche nous y mène et nous donne à lire, en voyageant, un Baedecker très vif, très suggestif, très elliptique qui nous renseigne surtout sur le point de départ et sur le point d'arrivée. On sait qu'Henry Detou-

che est un peintre distingué, un très bon aquafortiste, et un très remarquable trouveur d'ingéniosités ornementales, il a dessiné la Tortoyada, il a peint des florages du fond des mers, et nul mieux que lui ne jette au bas d'une page un croqueton couleur du texte. Le Montmartre d'où il part date de quelque quinze ans. Il était plus pittoresque que celui d'aujourd'hui, il y avait plus de vieilles maisons, moins de music-halls, plus de rapins encore, de modèles, et moins de rimeurs. André Gill y était en personne, au lieu d'y être sur la plaque bleue d'une rue. Renoir y faisait parfois un portrait d'hôtelier. Degas y rencontrait encore Manet. Il y avait encore des gens qui avaient dîné chez Nina de Villars. Le Chat Noir était à peine menaçant. Detouche y a peint, dessiné, travaillé, il y a ramassé des bouquets d'anecdotes, il y a dépensé de la verve en masse, une verve de peintre qui détaille les objets et les fait voir, une gaîté pittoresque, et puis il s'y est ennuyé et il est parti pour l'Espagne, sans doute pour y voir des Gitanes et des Espagnoles qui ne fussent pas de Montmartre, car on se lasse de tout même des meilleures imitations de l'exotisme.

En Espagne, il rencontre des curés bizarres, des commis-voyageurs français très amusants, des mendiants, des anarchistes, des toreros, des taureaux ; en route on lui narre des histoires d'amour qu'il conte, parmi des souvenirs de Paris, ravivés par l'absence loin de Paris ; il se rappelle qu'un ami à lui, pour l'amour malheureux qu'il vécut à Paris renonça aux lettres et s'enfuit un temps à Montserrat. Ce livre est une occasion pour pèleriner dans une belle nature, en extraire le lyrisme, en interpréter la beauté, et lorsqu'il a pris la dose de recueillement il s'en va en Andalousie pour y retrouver de l'Espagne rutilante, chantante, dansante et amoureuse. Je pense que le meilleur dénouement du livre eût été un retour à Montmartre, qu'il eût pu nous conter sous ce titre : De Montserrat à Montmartre : mais Detouche n'aime pas courir deux fois les mêmes chemins, il est revenu par Valladolflid et Fontarabie, et il nous laisse à la frontière, méditant, si nous voulons, sur la beauté du pays basque. Livre amusant, varié, causeur, presque causé autant qu'écrit, qui fait honneur au peintre qui le jette en marge de son art particulier.

GUSTAVE KAHN

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

EDGARD MILHAUD : **Le Congrès socialiste de Stuttgart** (Georges Bellais).

Je ne sais pas de brochure de propagande mieux écrite et plus probante que ce compte rendu intelligent du Congrès socialiste de Stuttgart. Toutes les bibliothèques des cercles politiques la garderont comme un document passionnant, exact et lyrique — je soupçonne M. Milhaud d'avoir lu Carlyle —; elle propagera dans les groupes français l'enthousiasme du Congrès allemand où de fières paroles furent prononcées en réponse aux menaces de Guillaume II, déniant aux ouvriers le droit de grève.

J. LENORMAND : **Le Péril étranger** (Librairie africaine).

Je signale, à tous ceux que les discours de M. Drumont n'auraient pas suffisamment renseignés sur la question algérienne, le livre de M. Lenormand sur le péril étranger en Algérie, qui vaut par les idées et les statistiques.

DUBOIS-DESAULLE : **Sous la Casaque** (Stock).

Un livre touffu, complexe et vrai, où trop d'éléments d'intérêt se neutralisent souvent; pas les notes d'un soldat, mais une aventure *arrivée* à un jeune philosophe libertaire qui fut envoyé aux compagnies de discipline à cause de ses idées. On comprend déjà que l'auteur-acteur tienne plus fortement à nous exposer ces idées pour lesquelles il a souffert que les curiosités psychologiques du régime disciplinaire; c'est la partie faible et parfois irritante de l'œuvre; non qu'on y contredise toujours, mais on aimerait à les discuter pour elles-mêmes. Un Dostoïevsky sous la casaque, sans se résigner, n'eût pas manqué de pénétrer l'intérêt de sa nouvelle vie : M. Dubois-Desaulle a vécu en dehors, s'évadant par l'esprit et tentant de s'évader en fait; ne lui demandons que ce qu'il nous donne. J'aime surtout la partie dramatique et vécue de son récit: les péripéties de son évasion, une chasse à l'homme dans le désert, sa capture, ses prisons, les lettres qu'il reçoit de sa mère, voilà les francs éléments de succès et l'intérêt rare de ce livre d'un camisard qu'on lira beaucoup et qu'on gardera comme un document.

PAUL GUIGOU : **Interrupta** (Plon et Nourrit).

Paul Guigou, écrivain de talent, mourut il y a quelques mois, bibliothécaire à Marseille. Ses meilleures pages réunies aujourd'hui, attestent une noblesse de pensée. La mort a marqué ce livre de son cachet. Est-ce assez pour en recommander l'auteur ? « Comme il fait triste au fond des yeux ! »

VICTOR BARRUCAND

C.-N. STARCKE : **La Famille dans les différentes Sociétés** (Giard et Brière) (1).

Une remarque d'abord. Ce livre a été traduit en français par une étrangère, Madame Madvig. Le fait est sensible à l'allure exotique des phrases et aux maladresses d'expressions : pourquoi les éditeurs n'ont-ils pas confié ce travail à une personne plus familière avec le génie et les ressources de notre langue? Le lecteur a droit qu'on le traite avec égards et qu'on ne plante pas des broussailles sur la route où on l'invite à s'engager. Présentées d'une façon moins imparfaite, les idées du savant professeur de l'Université de Copenhague atteindraient un public plus nombreux, qu'elles risquent de rebuter.

(1) Le présent volume est la suite naturelle de *La Famille primitive*, que M. Starcke a publié voilà tantôt dix ans dans la *Bibliothèque scientifique internationale* (chez Alcan) et qui fait autorité en la matière.

Hâtons-nous de dire qu'on aurait tort de fermer ce livre avec humeur dès la seconde page; si l'on domine quelques mouvements d'impatience fort légitimes, en fin de compte le profit couvre largement l'effort : M. Starcke est aujourd'hui l'auteur le plus qualifié que l'on puisse entendre sur toutes les questions relatives à l'organisation et à l'avenir du mariage et de la famille.

L'auteur distingue deux types d'organisation familiale : l'un propre aux races germaniques, l'autre plus fréquent chez les peuples latins, et l'on peut résumer brièvement les aspirations différentes des uns et des autres en posant que les hommes du Nord se marient pour avoir un intérieur, au lieu que les hommes du Midi cherchent avant tout à assurer l'unité et la stabilité de la famille. Les premiers sont concentrés et graves; ils se marient pour avoir un *foyer*, avec les joies paisibles et de tous les jours qu'il comporte. Pour eux, le mariage est essentiellement une association intime et perpétuelle de deux existences, « un égoïsme à deux », où les enfants ne jouent qu'un rôle effacé et subordonné : on est quitte envers eux quand on les a munis d'une bonne éducation; ils doivent se suffire à eux-mêmes et se tirer d'affaire comme ils l'entendent.

Chez les peuples latins, au contraire, « la considération des enfants et de la stabilité de la famille est le but principal du mariage »; le bonheur des époux loin d'être le but n'a de valeur que comme un moyen d'affermir la famille et de rendre ses bases plus profondes. Par suite les convenances de famille et de fortune ont plus de part à de telles unions que la sympathie réciproque; l'acteur principal est le notaire qui établit le contrat; le reste est d'importance médiocre. Le ménage peut aller bien ou mal, le point est secondaire. On s'est épousé sans se connaître, on est assorti tellement quellement et il arrive plus d'une fois que la vie commune révèle de fâcheuses incompatibilités. Néanmoins, avec un peu de bon vouloir de part et d'autre, la raison sociale persiste et il s'établit un état de choses supportable. Le mariage latin juxtapose deux existences, sans les fondre l'une dans l'autre, aussi la fidélité conjugale a peu de poids et court le risque d'être souvent violée. Les enfants sont des sujets dans un empire (mais il y a beaucoup de despotes faibles); ils vivent sous une constante tutelle, jusqu'au jour où ils déposeront à leur tour dans d'autres jeunes âmes les traditions dont on les a eux-même nourris.

M. Starcke, sans méconnaître les avantages de notre système latin donne la préférence au mariage germanique. Dans l'effondrement de toutes les croyances auquel nous assistons depuis soixante ans, le mariage semble à l'auteur la seule institution qui puisse maintenir dans le monde la sympathie, la délicatesse et l'estime de la personnalité des autres. Le mariage doit devenir la religion naturelle de l'individu. « Plus la famille se développe comme le contre-poids du monde objectif, plus elle devient ce que Dieu était autrefois : le but absolu de l'existence individuelle. »

Tel est, non pas le résumé, mais le squelette du livre de M. Starcke. Tous ceux qui s'intéressent à ces questions doivent le lire. Sur le divorce, l'émancipation de la femme, les rapports des parents et des enfants, l'autorité respective des époux, l'auteur donne ses conclusions, qui tout au moins font réfléchir, et où les chevaliers du féminisme spécialement trouveront une mine abondante de conférences et de chroniques.

L. BÉLUGOU

LES LETTRES ANGLAISES

KENNETH GRAHAME : **Dream Days** (Londres, John Lane).

C'était vraiment tenter le sort que d'écrire, après *the Golden Age*, *Dream Days*. Et M. Grahame a eu la chance rare de réussir deux fois le même livre. Il y a dans *Dream Days* la même beauté fraîche et lumineuse que dans *the Golden Age*. Ce monde d'enfants charmant et merveilleux, où M. Grahame avait su nous faire entrer, revit encore, n'ayant rien perdu de son enchantement. C'est un monde neuf et délicieux.

J'accorderais à M. Grahame presque le mérite de l'avoir découvert. Il n'y a jamais, du moins, eu de grande personne que les enfants pussent reconnaître plus sûrement pour un des leurs. Il peut vivre encore dans ce petit monde mystérieux, nous y faire vivre, il en sent l'infinie grandeur, et la traduit avec une admirable justesse. Cela devient, compris avec cette vérité et cette finesse, tout un monde de drame poignant, de délicieuse comédie, de rêve passionné, de fantaisie et d'humour. C'est d'abord un monde qui se suffit à lui-même et qui se renferme jalousement en lui. Entre lui et l'autre, peuplé d'êtres étranges et absurdes à qui aucune joie n'est défendue et qui ne profitent de leur liberté que pour s'ennuyer, il n'y a pas de communion. Il n'y a que de très rares grandes personnes qui aient quelque sens : ce peintre que Harold, parti de la maison paternelle pour cheminer vers Rome, rencontre sur la grande route, et qui cause avec lui de son voyage, de ce qu'il y a au bout de la route, de ce qu'il verra quand il y sera parvenu, et tout cela raisonnablement, sérieusement et sans faire des plaisanteries bêtes, comme celles des oncles de Harold qui le dégoûtent. Il y a encore l'Inconnu, qu'on s'accorde dans le monde de Harold à trouver très intéressant et qu'on appelle le « monsieur drôle », pour bien marquer qu'il n'est pas comme les autres grandes personnes, l'Inconnu grandi jusqu'au sublime depuis que par lui Harold et son frère ont connu les ivresses du cirque. Et puis, c'est du « monsieur drôle », encore, le conte passionnant — et d'une ahurissante folie — de ce Dragon très doux et très « gentlemanly » qui ne veut à toute force pas se battre, malgré la légende, avec Saint-George, et qui finit par accepter, pour faire plaisir à tout le monde, un simulacre de combat. Mais le Dragon fait bien les choses, donne tous ses moyens, fait briller ses écailles, lance du feu par les narines et des jets de vapeur et rem-

La Bourse

Depuis notre précédente revue, la Bourse a vu se produire de soudaines et profondes oscillations qui, cependant, n'ont atténué que fort peu les excellentes dispositions du monde financier.

En raison même de l'exagération de la hausse sur certaines valeurs de grande spéculation, un brusque mouvement de réaction s'est produit, déterminé, soit par les réalisations d'acheteurs en fort bénéfice, soit par la sourdine que les intermédiaires ont jugé prudent d'apporter à un mouvement qui, dès son début, leur paraissait entaché d'une réelle exagération. Or, la veille d'une liquidation mensuelle, cela paraissait prudent. Ils ont certainement bien fait, car la place était à la vérité tellement engagée à la hausse qu'une régularisation de quelques grasses positions devenait nécessaire. C'est chose faite aujourd'hui, et le marché, plus allégé, et par conséquent plus maître de lui-même, verra le travail de la liquidation sensiblement avancé, et, d'autre part, pourra plus facilement se ressaisir et donner aux cours de la plupart des valeurs une impulsion nouvelle; ce que nous pouvons déjà constater à l'heure où nous écrivons.

Les rentes françaises elles-mêmes, si longtemps délaissées, finissent par prendre une allure beaucoup plus vive, grâce à l'attitude plus confiante de l'épargne qui recommence à les acheter.

Les obligations de la Ville de Paris continuent à être très en faveur auprès de la petite épargne; celle-ci recherche surtout celles de l'emprunt 1894, 1896, encore au-dessous du pair.

Les fonds d'Etat ont été influencés par l'allure générale, mais les proportions ont été assez équitablement observées, sauf pour l'Extérieure qui, de 67 francs, son plus haut cours, a été ramenée à 63 40 pour reprendre en dernier lieu à 65 francs environ.

Les établissements de crédit ont eu, eux aussi, à tenir compte des réalisations d'acheteurs, mais dans des proportions modérées. Ils remontent, à l'heure où nous écrivons. Les plus favorisés sont la Banque de Paris, la Banque internationale, le Crédit Lyonnais, le Comptoir d'Escompte et la Société générale. Les obligations foncières et communales à lots du Crédit foncier ont continué à être l'objet de demandes nombreuses et suivies de la part de l'épargne qui apprécie l'excellence de ces valeurs. Les chemins français sont calmes, mais fermes.

Les valeurs industrielles ont subi l'impression générale et toutes, après avoir beaucoup monté, ont payé un tribut plus ou moins fort à la réaction. Le Suez surtout a été très éprouvé : de 3.745 à 3.670, pour reprendre en dernier lieu à 3 725.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Après l'Arrêt

Bien que la Chambre, intéressée à laisser subsister des doutes, ait, hypocritement, tenté d'y contredire, l'arrêt du 3 juin 1899 liquide l'Affaire Dreyfus,

Du moins il résout le problème judiciaire qui agitait la France et le monde entier. Il lève toutes les difficultés juridiques. Il fait cesser le conflit légal : l'autre, qu'il laisse subsister, qui peut-être s'envenime, celui qui donnait, qui donne encore sa gravité cruelle au débat, il n'est de la compétence d'aucun tribunal. La persécution des Juifs — l'antisémitisme n'est redoutable, et c'est ce qu'il a d'odieux, qu'aux seuls déshérités — n'est non plus qu'un intermède dont la tradition est éternelle. C'est de lois plus générales et mystérieuses que celles qui sont écrites qu'il dépend que l'avantage demeure, et pour combien de temps, à l'un ou l'autre des seuls partis en présence. Or, ce ne sont plus, surtout depuis l'arrêt, les *dreyfusards* et les *antidreyfusards*, les revisionnistes et les antirevisionnistes, — les mots sont trop neufs pour une chose aussi vieille. Ce qui nous a fait vivre passionnément et va nous bouleverser encore, c'est l'antinomie essentielle, la querelle antique entre le plus grand nombre qui délègue son autorité et ceux qui tâchent à préserver leur liberté d'examen.

Sans doute, on peut bien, selon une amertume qu'il est malaisé de réfuter, condamner d'avance, quel qu'il soit, tout arrêt émané d'une Société qu'on tient pour radicalement mauvaise, comme on refuse d'adhérer aux principes sur quoi elle repose. Parce qu'elle est fondée sur l'injustice essentielle, n'attendre d'elle aucune justice partielle ni ne l'accepter. Mais il s'agit là d'un pessimisme fondamental, celui qui enivre les révoltés ou fournit d'arguments des philosophes. Encore que les philosophes soient les seuls à faire le départ qu'il convient entre la théorie et la pratique.

Or ceux qui récriminent contre l'arrêt de la Cour de Cassation, après avoir tenté tout, jusqu'à des coups d'Etat, pour qu'il exauçât leurs vœux, ne sont rien moins, faut-il insister? que des philosophes. Pas davantage des révoltés, sauf après boire.

Par ainsi, à moins que ne l'anime une foi qui ne recule devant aucune absurdité, personne ne peut plus soutenir que rien puisse raisonnablement faire échec à l'arrêt rendu par la plus haute juridiction du pays. S'aviserait-on de mettre en balance l'opinion que vont émettre sept hommes adonnés à divers exercices de corps et la

thèse juridique méthodiquement élaborée par quarante-cinq magistrats qui n'ont presque plus de récompenses à attendre?

Il est donc aujourd'hui prouvé, autant qu'une chose peut être prouvée, non seulement que le capitaine Dreyfus est innocent du crime qu'on lui a imputé en 1894 et pour lequel il a été injustement et illégalement condamné, mais encore, que, pour obtenir sa condamnation et en faire durer les effets contre l'évidence, les artisans frauduleux de sa ruine et tout un parti d'insensés, intéressés à le perdre, ont eu recours à des pratiques odieuses; que si la conduite de presque tous a été abominable, quelques-uns furent criminels.

Qu'on diffère autant qu'on pourra de poursuivre les coupables, et, sous le prétexte que chaque procédure nouvelle crée un préjugé dangereux, qu'on attende le prononcé du Jugement Dernier avant de rechercher aucune responsabilité; que même, dorénavant, les parquets n'arrêtent plus les complices présumés d'aucun malfaiteur, par peur d'imposer leur opinion aux juges saisis, — autant de questions subsidiaires. L'ardeur qui nous emportait nous élève sans beaucoup de peine au-dessus de rancunes et de vengeances individuelles. On souhaite d'un autre cœur la fin de l'injustice que l'exécution de toute la justice. Tout au plus serait-on tenté de dire, aux hommes politiques quecela concerne, qu'il y a un danger social — moins de danger infiniment qu'à laisser un innocent au bagne, ce dont une nation se démoralise — mais qu'il y a danger à laisser impunis des crimes notoires ou même à tarder d'en paraître ému.

Dès le jour où le problème s'est posé dans toute son angoissante généralité, nous avons protesté avec indignation contre la stupidité, contre les crimes d'une bureaucratie, la bureaucratie militaire, qui se mettait au-dessus des lois. L'examen plus attentif de sa conduite, où quelques hommes courageux ont arrêté le pays, l'a révélée pire, à la fois plus sotte et plus monstrueuse qu'on n'eût osé l'imaginer. Les pouvoirs inouïs qu'elle s'était attribués en avaient fait le plus redoutable des organismes sociaux luttant d'inconscience avec la population fanatisée dévouée à sa tyrannie. Il ne se peut pas qu'on n'avise au danger qu'elle demeure.

Mais les faits que nous avancions étaient trop évidents, les démonstrations que nous offrions, trop faciles à vérifier, pour que nous ayons sujet de triompher bruyamment.

Félicitons-nous que dans un pays déshonoré par les Mercier et leurs sous-ordres se rencontre un Picquart. Proposons à tous l'exemple d'un Bernard Lazare, d'un Leblois, d'un Scheurer-Kestner. Admirons la piété fraternelle d'un Mathieu Dreyfus. Enorgueillissons-nous de Zola. Enorgueillissons-nous de Clemenceau, de Jaurès, de Pressensé... Mais il s'agit bien de continuer l'attribution des palmes!

Quant aux pauvres gens, hantés de traîtrise et monomanes de la corruption, qui croient à la valeur de ce qui s'achète, qui s'imaginent qu'on se procure à prix d'or rien qui vaille ou mieux que des domes-

tiques, nous leur ferons l'honneur seulement d'accorder que si les nôtres ont dépensé beaucoup d'argent, c'est fort adroitement et qu'ils n'ont laissés invendus que les désintéressements de bien piètres auxiliaires.

Mais qu'on n'aille pas s'imaginer que tout est pour le mieux dans un monde où il a fallu sait-on combien de nobles sacrifices, tant d'efforts, une dépense inusitée d'ardeur et de talent pour faire reconnaître au bout de quatre ans la plus grossière, la plus stupide des erreurs judiciaires. Quand bien même les parlementaires, arrachés enfin au partage des faveurs dont le salaire suffit aux intrigues de la plupart, tenteraient par un luxe insolent de répressions de faire oublier la lâcheté dont ils commencent à rougir. Il ne faut pas cesser de contrôler la vie publique dont il y a pour chacun une salutaire amertume à se reconnaître responsable.

Quelques-uns qui fournissent ce qu'il lui faut de pensées à la foule ont éprouvé qu'on peut toujours émouvoir son indifférence, et secouer sa paresse. Qu'ils ne se fatiguent pas de l'exciter. Les plus cultivés comme les plus rudes se font à tous les sujets de conversation. Sur la quantité d'injustice qui est au monde on trouvera chaque jour une part où la collectivité pourra compatir. Pour ne rien dire du plaisir qu'il y a, ayant pénétré les roueries des hommes de mauvaise foi, à les faire rougir de leur sottise.

Tâchons de raisonner paisiblement tant que les larmes ne nous aveuglent pas.

LA REVUE BLANCHE

Vénus Ennemie

INTRODUCTION A LA VIE

DE

GABRIEL MONTREANO

Voici l'histoire d'une sensibilité anormale.

J'ai tenté de décrire la perturbation apportée dans une âme par cette impuissance d'aimer qui, d'abord, plaça Gabriel Montreano dans la plus morne solitude morale ; finalement, déshérité, furtif, sans lien avec le monde, sa raison fut rongée par une obsession délirante.

Tout d'abord, puisqu'il s'agit d'un malade et que c'est à l'hôpital qu'il m'a été donné d'observer celui dont j'ai tenté d'écrire la monographie, il faut le caractériser au point de vue pathologique.

Non point seulement neurasthénique, ainsi que l'affirmait la pancarte appendue à son lit, Gabriel Montreano offre un exemple assez net de confusion mentale. Toute sa vie confirme ce diagnostic, les rêveries de son enfance, son humeur capricieuse, sa haine pour ses parents. Au moment de la puberté, la névrose apparaît chez lui, comme si, à peu près suffisante jusque-là, sa force nerveuse ne pouvait faire face aux fonctions génitales nouvellement apparues.

Alors, l'idéation devient d'une paresse extrême ; les associations sont pénibles et les idées presque douloureuses. La volonté et, sous sa dépendance, l'attention, demandent un tel effort que le malade répond avec peine aux questions qui lui sont posées. De plus, le champ de la conscience se restreint de plus en plus comme la lumière d'une lampe dont l'abat-jour s'abaisserait lentement ; dans ces limites plus étroites les images, peu nombreuses, s'appellent l'une l'autre, cycliquement, et l'esprit, incapable de réagir, se laisse entraîner dans cette ronde monotone.

Par ce besoin d'explication qui est une règle fondamentale de l'esprit — et dont MM. Janet, Dumas, dans l'école française, ont mis en relief l'importance fondamentale — le malade cherche à s'expliquer son état, d'où une série de délires très logiquement établis sur une assise absurde. (Ce point sera développé plus tard.)

— Répondons tout de suite à une objection :

« Un homme aussi peu intelligent que votre malade peut-il, avec vraisemblance, faire de lui-même une analyse aussi subtile et coordonnée ? »

Dans la coordination des remarques psychologiques réside en effet l'artifice de ce livre. Quant à la faculté d'analyse intérieure, elle résultait justement, chez Gabriel Montreano, de cette tendance d'esprit à ne point sortir d'un certain nombre de sujets qui forment toute sa matière intellectuelle et s'appellent cycliquement les uns les autres. En sorte que, par une

rumination incessante, ces quelques idées toujours présentes s'enrichissent des observations faites et des sensations éprouvées.

A ce point de vue, sa crainte de l'hypnotisme (qui sera étudiée plus tard) est instructive : on y voit une idée fixe déterminer pour ainsi dire autour d'elle une sorte de cristallisation de tout le travail cérébral.

L'esprit de Gabriel Montreano, enfermé dans lui-même, y tournait comme un ours en cage (métaphore triviale, mais assez juste) ; à force d'errer dans l'enclos désert et dévasté de son âme, mon malade y avait découvert une foule de détails, et que lui seul pouvait connaître : il y a des choses qu'on ne devine pas dans un homme, tant elles sont éloignées de celles qu'on aurait l'idée d'y rechercher.

A ce point de vue, au moins, on se connaît fort bien soi-même, quoi qu'en dise l'opinion vulgaire (qui s'appuie d'ailleurs, à tort, sur une maxime de Socrate absolument détournée de son sens primitif).

Il était donc tout indiqué de laisser la forme d'un journal à ce livre qui n'est que la coordination des prolixes mémoires que m'adressait Gabriel Montreano en échange des flacons de kola dont il se montrait avide.

En somme, la forme en « je » était la seule vraisemblable ; et l'artifice n'a consisté qu'à rassembler les éléments qui m'étaient offerts, en un volume que le malade n'aurait eu ni l'intelligence, ni surtout la volonté de composer.

Quant aux confessions, elles ont été recueillies avec toutes les précautions usitées ; contrôlées autant que cela était possible, et notamment auprès d'un jeune savant qui fut un camarade de collège du sujet observé.

— Je n'ai pas voulu non plus faire, d'une manière générale, la psychologie de l'impuissance : je raconte simplement, au moyen de nombreuses notes rédigées par lui-même, comme au moyen de renseignements étrangers, la vie d'un impuissant que j'ai pu étudier pendant un mois à l'hôpital et que j'ai souvent revu par la suite.

Comme lui, exilés volontaires ou non des bonheurs charnels, beaucoup ignorèrent la joie des baisers ; à côté des continents que soutenait la religion catholique, on cite partout Newton, et l'on raconte que ce pauvre et génial bossu de Leopardi ne connut jamais l'étreinte d'une femme.

Mais, s'éprendre uniquement d'art, de science ou de morale est le privilège de rares personnes et, pour mépriser l'amour, pour élever sa vie au-dessus de l'instinct, Gabriel Montreano ne pouvait trouver dans son esprit ni dans son cœur les soutiens nécessaires.

C'est que, dès son enfance, il avait désiré l'amour, attendu de lui un soulagement à ses misères ; il l'avait pressenti radieux et intrépide et voici qu'il s'efforce en vain de le saisir. Il regarde autour de lui les voluptés toutes proches, il entend les rires et les cris de joie, mais il tend les bras vainement.

Nulle solitude n'est plus atroce quand on y songe : Gabriel Montreano comprend bientôt qu'il est enfermé en lui-même sans espoir de délivrance ; et, suprême raillerie du sort, les désirs en lui persistent. Son âme, forcément solitaire, est ardente et fiévreuse comme une âme d'amant.

Une si faible anomalie fut nécessaire. La tare de Gabriel Montreano n'avait rien de physique puisqu'il se faisait plaisir à lui-même. Ses perpétuels désirs jetaient dans sa sensibilité un incompréhensible désordre.

Il était pris en face d'une femme de je ne sais quel vertige qui lui ôtait toute possibilité de se conduire virilement.

Beaucoup d'adolescents ont éprouvé des contrariétés analogues « et, à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte, ayant mal commencé, il

entre en fiebvre et despit de cet accident qui luy dure aux occasions suivantes. » (Montaigne, *De la force de l'imagination.*)

C'est là une « inhibition » exercée par les parties les plus élevées de la sensibilité, car les actes physiologiques s'accomplissent d'autant mieux qu'ils sont moins conscients. Un gymnasiarque réussira-t-il un saut périlleux s'il ne laisse à l'obscure mémoire de ses muscles le soin de l'exécuter? De même, aux folâtres accointances, tout le mal peut provenir d'une âme outre mesure tendue de désir et de respect, et Maupassant, après Montaigne, cite le cas d'un amant qui se montra plus à son avantage après qu'il eut jeté l'excès de son ardeur entre les bras d'une autre, moins violemment convoitée.

Et tel, avec l'âge, se trouve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant si, toutefois, le souvenir de ses précédentes défaillances ne continue point à le tyranniser.

Sans doute, une obsession de cette nature éternisa l'incompétence de Gabriel Montreano.

Et c'est ici qu'il faut le plaindre : peut-être il passa si près de la destinée commune! J'ai souvent pensé que la charité d'une femme lui manqua seule, qui eût rattaché à la vie normale cet être d'exception.

Et puis, comme il arrive, en m'efforçant à vivre ce personnage douloureux, j'ai incorporé à ce qu'il fut, quelque peu de moi-même.

Il m'a semblé, dès lors, que le sujet de ce livre s'élargissait : j'ai compris que certaines contrées d'une psychose normale sont singulièrement voisines de la détresse de Gabriel Montreano.

Une crise de passion insatisfaite suffirait pour jeter l'un de nous en des excès analogues, et ainsi se trouverait constituée une affection mentale passagère.

Certaines de ces crises aboutiraient à des façons d'envisager la vie assez semblables à celle qui est enregistrée dans ce livre : que le lecteur cherche en lui-même ou parmi ses amis intimes; il ne tardera pas à s'en convaincre, comme il m'arriva à moi-même.

Voici un exemple : vous avez violemment aimé une femme qui, tout à coup, ne manifeste plus que des remords à l'égard du bonheur de naguère : le souvenir de tant de folies, de caresses si enthousiastes et d'étreintes si merveilleuses vous fait presque trembler en face d'elle.

Mais, puisqu'elle ne vous aime plus, comment ne pas surveiller anxieusement ses gestes et ses paroles : puisque vos prières désespérées se brisent contre le manteau de son indifférence, comment ne pas haïr et jalouser tous les amants heureux que vous voyez sur votre route? Et tandis que vous souffrez, comment ne pas vous exaspérer de toute la volupté qui s'étale ?

... L'homme normal sera bientôt distrait de tels états d'âme, tandis que Gabriel Montreano épuisa toute sa vie à lutter contre cette angoisse...

Il n'en est pas moins vrai que la plus parfaite santé morale est pénétrée par la maladie, et qu'en chacun de nous, somnole — et se réveille à certaines heures — un Gabriel Montreano.

J. N.

VIE DE GABRIEL MONTREANO

I

Des parents de Gabriel Montreano et de sa vie jusqu'à l'âge de neuf ans.

NOTICE

Le grand-père paternel de Gabriel Montreano a laissé le souvenir d'un personnage irritable et sombre: il apparaît bien tel sur ses portraits.

Quant aux parents de notre sujet, leur mariage romanesque dénote à lui seul l'anomalie de leur sensibilité. La mère appartenant à une famille aisée et presque riche de Constantinople quitte la maison paternelle pour épouser un homme d'une condition assez basse, Moïse Montreano, qui tenait une petite boutique dans le quartier de Péra.

Ce Moïse Montreano était dévoré d'ambitions et de rancunes contre la destinée. Deux de ses frères avaient fait fortune, dont nous retrouverons l'un, Abraham, à Paris. Aussi, dès que la femme eut obtenu de sa famille une sorte de dot, Moïse Montreano résolut-il d'émigrer vers Marseille pour tenter la chance à son tour.

Le petit Gabriel — en qui devaient se préciser si étrangement les tares psychiques de cette famille — le petit Gabriel avait, à cette époque, un peu plus d'un an.

Faisons tout de suite une remarque: nous venons de donner quelques renseignements sur l'hérédité de notre héros: mais nous devons ajouter que son frère puîné, qui n'apparaîtra pas dans cette histoire, jouit aujourd'hui encore d'une santé satisfaisante et ne présente rien d'anormal.

C'est que l'hérédité n'est pas la dominatrice implacable qui prend les enfants dès le berceau pour continuer en eux les fatalités ataviques; ce qu'il faut répéter au public effrayé par tant de livres, soi-disant naturalistes, c'est qu'on peut, dans bien des cas, s'évader, pour ainsi dire, de sa race et rejeter le fardeau ancestral.

Ainsi, un protozoaire, envahi déjà par quelques germes morbides, peut se diviser en deux fragments, dont l'un mourra, tandis que l'autre, indemne, continuera de vivre et de se reproduire.

— A Marseille, les Montreano fondèrent une maison de commerce. Au début, soit que les affaires fussent bonnes, soit qu'on entamât peu à peu la dot, le ménage vécut assez largement et se mêla à la bonne société.

Le petit Gabriel passait alors la seule période heureuse de sa vie. On aurait pu noter chez lui un certain penchant à la rêverie, des crises de rage pour des prétextes futiles; enfin, à de très longs intervalles, des attaques très fugitives d'une sorte d'hémichorée sans perte de connaissance.

Mais, en somme, son corps et son intelligence se développaient assez normalement ou, du moins, la tare y était invisible encore, comme un ver dans la pomme qu'il ronge.

LE JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

Des premières années de ma vie j'ai conservé des visions si peu distinctes du rêve...

Un nom me rappelle la première sans doute de mes énervantes rêveries. Dans un bal d'enfants je l'avais regardée... et j'imaginais une entrée furtive dans une chambre où elle serait nue.

Blotti dans un coin de la voiture, suivant obstinément ce rêve, je m'agaçais des paroles de ma mère qui m'accompagnait.

J'avais alors six ans. Dépravation précoce? Ou bien les âmes d'enfants ont-elles parfois de ces secrets?

Mystères, en qui germent lentement l'intelligence et la sensibilité! Les enfants perçoivent le monde dans la brume d'un premier éveil; ce que le bruit des paroles nous empêche d'entendre, ce que l'éclat du décor nous empêche de voir dans notre âme, toute cette floraison inconsciente, qui sait s'ils ne la perçoivent pas?

Certains bébés lèvent des regards si clairs! — A l'heure des cérémonies, fêtes ou funérailles, le temple ne sait plus les paroles chuchotées dans le silence, avant l'aurore.

Chez moi, qui ne devais jamais le rassasier, je m'étonne combien l'érotisme fut précoce. Je souffrais d'une insatiable attirance vers la nudité : elle n'était pas pour moi la simple absence de vêtement; mais une propriété mystérieuse de certains êtres, une sorte d'entité, défendue par d'insurmontables obstacles. Et j'avais beau raisonner, il y a des gens qui ne me semblaient pas avoir de nudité. Je crois que cette impression me venait, en grande partie de leurs gestes. Certains mouvements, certaines attitudes ne sont possibles qu'avec les vêtements et paraîtraient grotesques sans eux, et j'avais la manie d'examiner les gestes à ce point de vue. Aussi, arrivait-il souvent que l'un d'eux, simple et naturel, fît surgir brusquement à mes yeux la nudité.

Impression parfois foudroyante qui me faisait pâlir et baisser les yeux! La personne qui me l'avait procurée devenait, pour

ainsi dire, l'objet d'une sorte de culte, je la regardais avec une reconnaissance infinie.

Combien de femmes ai-je ainsi dévorées des yeux, les voyant, sous leurs toilettes, toutes nues.

Au lieu de combattre en moi cette exaltation perverse, je la cultivais par tous les moyens en ma puissance.

« La nuit, quand dorment les filles, je tire doucement leur couverture, et je les épie, nues et rebondies et qui, folles de peur, se blottissent en priant; je vois leurs deux coupelles qui se soulèvent et s'abaissent, palpitantes, je vois... »

L'ironique chanson du Follet, dans Mireille, je la lisais un jour, tout en regardant une jeune femme en visite chez nous... J'évoquais ainsi, avec plus de force, son opulente nudité.

II

De neuf à dix-huit ans.

NOTICE

De Marseille, où ils avaient fait de mauvaises affaires, les Montreano viennent à Paris. A leur arrivée, ils s'installent chez des amis et c'est, pendant quelques mois, une vie de petites fêtes et de parties de campagne.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, tandis que ses parents inauguraient un nouveau commerce, l'enfant était mis en pension à Fontenay-aux-Roses, au petit Lycée Sainte-Barbe.

Gabriel Montreano était dès cette époque paresseux et mièvre, toujours enfermé dans le rêve. Ses camarades, dont il se tenait à l'écart, le croyaient un peu fou. (Les récits de Gabriel, relatifs à cette époque, concordent à peu près avec les renseignements d'un de ses camarades, retrouvé par hasard.)

A quatorze ans, l'enfant passe au Lycée Sainte-Barbe de Paris, toujours comme pensionnaire. Ses études sont, à ce moment, de plus en plus mauvaises; ses allures lentes et taciturnes le séparent de plus en plus des autres écoliers. Il prend l'habitude d'une vie tout entière enfermée en soi; il s'établit en lui la préoccupation de l'amour sous le plein et normal désir de le satisfaire. Il aime certains de ses camarades, platoniquement, à ce qu'il affirme.

A cette époque, déjà, l'enfant était porté à se croire martyrisé. Il s'indignait de voir ses maîtres lui rogner ses congés par des punitions; d'autre part, la gêne de sa famille était telle, qu'il passait la plus grande partie des vacances à Fontenay, au petit Lycée.

Quelquefois, son oncle, un financier connu, le faisait venir pour une semaine ou deux dans une belle propriété où l'enfant jouissait d'une liberté complète, en pleine campagne.

C'est là, qu'il ressentit d'inoubliables émotions à propos de quelques roses et de certaine bergère.

Il arrivait ainsi à sa dix-huitième année. Son intelligence, assez vive dans l'enfance, s'obscurcissait de plus en plus : après cinq échecs, il dut renoncer au baccalauréat.

JOURNAL DE GABRIEL

A neuf ou dix ans, ma famille installée à Paris, j'entrais au Petit Lycée Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses, avec deux jours de sortie par mois.

Le nouveau commerce entrepris par mes parents était peu prospère, car je me souviendrai toujours de l'aspect morne et peu soigné de leurs logements successifs.

Je crois même qu'à leur gêne croissante, mes visites bi-mensuelles paraissaient une trop grosse dépense, car bientôt ils ne m'appelèrent plus qu'un seul jour chaque mois.

Et que j'eusse volontiers renoncé à ces visites! L'absence si visible de toute tendresse, le manque absolu de confiance entre mes parents et moi faisait peser sur nos entrevues une lourde gêne. Que ces insupportables journées de contrainte me laissaient au cœur d'âcreté! J'étais bien réellement seul au monde.

Mon père, je ne le vois que fumant en silence; je me souviens être resté tout un après-midi dans une chambre avec lui, sans oser seulement me lever pour sortir.

Quant à ma mère, je ne l'abordais qu'avec angoisse... D'ordinaire apathique et lente au point qu'elle passait les journées en peignoir, traînant à ses pieds de vieilles savates, parfois elle s'emportait en violentes colères.

O mes révoltes secrètes! Je sentais bien qu'ils brisaient à jamais ma volonté, qu'ils étouffaient mon âme. A eux deux, ils ont fait de moi ce découragé, ce lassé d'avance...

Aussi je n'ai jamais senti vers eux le moindre élan. Les voir humiliés et pauvres ne me donna jamais de véritable pitié : je me plaignais moi-même d'être enfermé dans une pareille vie...

Comment aurais-je repoussé l'égoïsme alors que personne ne m'aimait? Si j'avais eu seulement un frère! Ce regret m'obséda longtemps et préparait en moi la justification de tendresses prochaines.

Deux autres personnages tenaient quelque place dans ma vie : mon oncle Abraham et sa fille Rébecca.

Lui était de ces juifs jolis hommes, très mondains, marquant

un intérêt de bon ton aux manifestations intellectuelles et artistiques, beaux parleurs, souriants toujours, confiants dans leur esprit et dans leur grâce.

Parfois nous allions dîner chez lui : il nous traitait alors en parents pauvres, et même nous congédiait de bonne heure ; je souffrais aussi du contraste de mes vêtements presque râpés avec l'élégance des vastes pièces.

Ma cousine Rébecca ne faisait aucun effort pour voiler son mépris de notre pauvreté. Je me souviendrai toujours de l'air dont, un jour, elle examina mes lourdes chaussures. « On devrait la fouetter », pensais-je ; dans cette image se complaisait ma haine jointe à je ne sais quelle attirance obscure : à dix ans elle était presque femme.

De ces rares soirées, mes parents et moi, nous partions de bonne heure et rentrions à pied ou en omnibus vers le faubourg Saint-Antoine.

Ma mère, ces soirs-là, semblait plus agitée, parlait d'une voix rapide et sifflante. Mon père, les sourcils froncés, secouait les épaules avec une résignation où mes yeux d'enfant démêlaient plus de méchanceté qu'à l'ordinaire.

Je suivais leur marche rapide, épiant avec angoisse leur colère sourde qui n'attendait qu'un prétexte pour tomber sur moi. C'est alors que j'ai connu la haine. La vision me poursuivait de cette richesse entrevue ; au retour, notre logis me paraissait si délabré, si noir !

Alors ma mère s'écriait en me regardant : « Eh bien ! « qu'est-ce que tu fais là, avec ta figure longue ?... Monsieur « se donne des airs de vous mépriser... le sale enfant ! Il ne « voudrait vivre que dans le luxe de son voleur d'oncle !... Va « te coucher, va... pour ce à quoi tu es bon ! »

Et encore, elle me reprochait l'argent que je coûtais, et mon égoïsme, et mon absence d'affection.

Dans mon lit seulement, la tête sous les draps, je pleurais longtemps, longtemps ; je me consolais moi-même comme j'aurais fait le frérot tant rêvé : « Pauvre petit ! Pauvre, pauvre « petit enfant ! » Ou bien, avec un emphatique désespoir : « O « mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je vous ai donc fait ? »

« J'étais bien réellement seul au monde... et j'avais l'impression que non seulement ma personne était isolée, mais encore je n'imaginais pas les divers moments de ma personnalité comme une série continue : les êtres que j'avais été me semblaient à peine frères de ceux que j'allais être.

Je me souviens, dans les heures mauvaises, d'avoir imploré ma pitié future comme celle d'un étranger. Pauvre enfant de douze ans pleurant sa solitude, je me suppliais : « Tu penseras « à moi quand tu seras heureux ? »

... Mais je ne devais jamais être heureux!

L'HISTOIRE DE THÉRÈSE

« Monsieur le docteur,

« Je me permets de vous remettre ce numéro d'une revue jeune, parce que vous y trouverez des renseignements sur le premier amour (je pourrais presque dire : les premières amours) que j'inspirai.

« En effet, la nouvelle contenue dans ce numéro, — œuvre d'un de mes anciens amis, — est simplement le récit de la passion que ressentit pour moi une vieille femme ; les lettres qui y sont rapportées sont réelles et c'est moi-même qui les avais communiquées à mon ami.

« Je suis encore quelquefois obsédé par le souvenir de cette vieille femme qui mourut pour moi, tant elle ressentit de douleur à la pensée qu'un amour tangible m'écartait du sien pour toujours.

« Du reste, ce fut un malentendu qui lui fit prendre pour une personne légère je ne sais quelle amie de ma mère que j'avais rencontrée par hasard et dont je m'étais approché. L'événement que la vieille folle crut deviner ne survint que trois ans plus tard, et dans vous verrez quelles tristes conditions.

« ... Mais ne vous paraît-il pas étrange, que le premier amour inspiré par moi fût justement celui d'une vieille femme mystique, emplie de désirs qu'elle ne pouvait satisfaire, exaspérée par le spectacle de la volupté — d'une vieille femme en somme si semblable à ce que je devais être moi-même ?...

« GABRIEL MONTREANO »

Bien que cette nouvelle soit presque irritante par le ton de persiflage et d'ironie sentimentale, elle avait sa place marquée ici et il nous fallait bien la reproduire, pour être l'historien complet et fidèle de notre héros. — J. N.

Un soir, rentrant chez lui après l'école, Gabriel croisa dans l'antichambre une grande vieille maigre et toute ridée, qui lui fit une série de profonds saluts et de revérences grotesques.

D'abord presque effrayé, tant cette rencontre imprévue avait été subite, il se mit à rire et alla s'informer.

La bonne, une de ces bonnes amenées de province qui finissent par

faire partie de la maison, lui raconta que Thérèse (ainsi se nommait la femme) était une malheureuse sans place, qu'elle avait fait prendre par pitié, ayant besoin aussi de quelqu'un pour l'aider.

« Croyez-vous, monsieur Gabriel, qu'elle venait tous les matins donner une leçon d'anglais à la fille de la concierge... et on la payait d'un bol de café au lait ! » L'idée de cette maîtresse d'anglais fantastique le fit éclater de rire.

Dès les premiers jours, on dut considérer Thérèse comme une toquée, tant ses allures étaient bizarres. Sa longue personne voûtée trottinant sans bruit, son grand nez crochu, son visage de chouette qui ferait des mines aimables, constituaient un ensemble si grotesque qu'on se retournait dans la rue sur son passage. Du premier argent qu'elle reçut, elle s'acheta un petit châle blanc avec des houppettes roses, qui, sur les vêtements sales, compléta la cocasserie de l'ensemble.

Elle se donnait toutes les peines du monde pour être appréciée et se rendait insupportable à force de prévenances maladroites. D'un perpétuel besoin de parler, elle arrivait à chaque minute, avec une sentence philosophique ou une phrase que lui avait dite autrefois quelque grand homme de ses amis.

Car elle se donnait pour une grande dame déchue et, dans les histoires qu'elle racontait de sa jeunesse, étaient mêlés de la façon la plus inattendue des gens de condition très humble avec des dames du plus haut parage. En ses discours sans suite revenaient surtout des anecdotes russes, et, de fait, elle avait dans la prononciation, comme la charge de ce joli accent russe un peu gazouillant.

A part ces données très vagues, on ne savait trop d'où elle venait, mais on démêlait qu'elle avait eu une vie très agitée et voyageuse.

Un soir, un domestique, en passant près de la chambre de « miss » (comme elle se faisait appeler), entendit des gémissements et des soupirs ; par le trou de la serrure, il l'aperçut, agenouillée jusqu'à terre et le front dans ses mains, devant un crucifix.

On la rencontrait aussi, dans une rue voisine, distribuant des restes à des chats efflanqués, près d'un terrain vague : elle avait ainsi, l'air d'une maîtresse de sabbat. (Et je crois, pour ma part, qu'il ne lui manquait même pas d'avoir un peu « rôti le balai ».)

Du reste, maladroite en tout, elle semblait vivre en une perpétuelle extase et faisait de travers toutes les besognes qu'on lui confiait. La bonne, sa première protectrice, en arriva bientôt à la prendre en horreur, mais à toutes les scènes, à toutes les colères, Thérèse opposait une calme résignation et des airs de martyre qui jetaient « hors de ses gonds » la vieille bonne.

La cuisine entendait des dialogues invraisemblables.

« Eh bien, qu'est-ce que vous avez encore, à bayer aux corneilles ? Tâchez au moins d'être bonne à quelque chose, pour une fois ; je suis pressée ! », et parlant pour elle : « il fallait encore que madame invite les Farbelle à dîner, et avec une « embarras » comme ça, encore !...

— Monsieur Farbelle, oui, je sais... il est capitaine. Eh bien, moi, j'ai connu des colonels !

— Des colonels ! As-tu fini !... C'est pas au couvent, pour sûr, que vous avez fait leur connaissance ! Allons, houste ! Remuez-vous !... Et vos petits pois ? (Ici elle souleva le couvercle d'une casserole confiée à Thérèse, et manifesta une désolation profonde.) « Mais ça n'est que de l'eau ! Me voilà bien, maintenant ! Et vous croyez qu'on va manger ça ?

— Oh ! répondait Thérèse en gazouillant, c'est à la mode de Bohême ! En Bohême...

— Ah ! ne commencez pas !

— Mais ça sera très bon ! Dans l'Inde, on les fait...

— Allez-vous vous taire à la fin ? »

Thérèse avait une façon spéciale de se taire : elle continuait à marmotter tout bas, pour sa satifaction personnelle sans doute.

Excédée, en désespoir de cause, la bonne l'envoyait généralement acheter deux sous de sel à une épicerie très éloignée.

Gabriel s'amusait beaucoup de la vieille Thérèse. Vous pouvez facilement imaginer les tours dont il fut capable envers elle.

Tantôt un mouvement de Thérèse causait la chute retentissante d'une pile instable de bouteilles vides, qu'un invisible fil reliait à sa jupe par une épingle en crochet; d'autres fois un écriteau, drôlatique appendu à son col, excitait l'hilarité des passants jusqu'à ce qu'une personne charitable vînt l'en délivrer.

Un jour (et je regrette en cet instant la promesse que je me suis faite d'être un exact narrateur), Gabriel enferma à clé, dans un petit cabinet noir, la vieille qui se croyait déjà enterrée vivante et qui poussait des hurlements.

Il amenait, à la sortie de l'école, quelques amis, pour leur montrer la vieille, dont il se faisait le Barnum, lui faisant réciter des vers et soulever des poids. Elle, soumise, s'y prêtait avec d'autant plus de complaisance qu'elle aimait assez, je crois, avoir des jeunes gens autour d'elle.

Un jour que Gabriel et ses amis jouaient au ballon dans la cour, Thérèse vint à passer. Il fit le geste de lancer le ballon vers elle qui mit les deux mains sur son cœur en criant : « Ici ! Ici ! » et lui, d'un grand coup de pied, lui envoya le ballon en pleine figure, aux éclats de rire unanimes.

Une des plaisanteries qui causèrent le plus de joie non seulement à Gabriel, mais encore à toute la maison, fut le don galant qu'il fit un jour à Thérèse d'une invraisemblable rose artificielle achetée quelques sous à un camelot. Le dimanche suivant, sur l'accoutrement de la vieille (elle avait mis ce jour-là son châle rose), on vit apparaître comme couronnement la fleur artistement piquée dans les cheveux sales. Le spectacle de cette Parque endimanchée resta dans les souvenirs de tous comme un inépuisable sujet de joie.

Le lendemain matin, Gabriel en enfilant ses chaussures, sentit dedans un papier. C'était une lettre de Thérèse.

« Premier quartier de la lune.

« Souffrez si je vous écris à me soulager un peu, à vous et à vos chers amis! Oh! je voudrais faire tant de bon cœur ce que je désire ardemment. Quoi donc? Sans difficulté satisfaire tous ceux qui sont près de moi et loin.

« Combien que je vous remercie pour cette jolie fleurette! Je la conserverai sur mon cœur, tout emprès mon amour, qui est dedans.

« Son cœur est ferme, s'assurant en l'Eternel, son cœur est bien appuyé, il ne faillira pas. » (Ps. CXII., 7, 8.)

« Non, dans les sombres jours de ta marche pénible jamais, ô racheté, tu n'es seul ici-bas. »

« Combien je regrette que je ne peux pas écrire plus satisfaisant, à vous, très cher et mon bien-aimé Monsieur Gabriel!

« THÉRÈSE »

Puis, la lettre lue et relue, son rire s'égrena dans l'air, et il dit tout haut, en se raillant lui-même :

« C'est la première passion que j'inspire : il n'y a pas de quoi me rendre fat! »

Et, très amusé lui-même de sa réflexion, il répéta : « Oh! non, certainement! »

Puis il emporta cette étrange lettre pour la faire lire à ses camarades.

Je ne veux vous raconter par le menu toutes les passionnées extravagances de Thérèse.

Une fois, par surprise, elle embrassa la main de Gabriel qui se fâcha et balbutia de colère : « Je ne veux pas. Je vous défends! »

Bientôt, on dut renoncer à garder Thérèse.

Son amour ne la préservait pas de certaines équipées plus positives, et il faut bien que je vous raconte certaine charité qu'elle eut pour un charbonnier, que la concierge vit par malheur monter chez elle. Cette personne rigoriste ne put laisser passer dix heures et demie sans aller frapper à la porte de Thérèse pour savoir si le charbonnier qu'elle avait vu entrer, allait bientôt sortir.

« Oh! bien chère madame la concierge, le pauvre garçon, il est tellement abandonné, qu'il ne savait pas où coucher... et je lui ai offert de prendre place dans mon pauvre lit. »

Au moment du départ, elle rôdait piteusement autour de Gabriel qui ne lui fit pas l'aumône tant désirée d'un mot d'adieu ou d'un regard.

Peut-être avez-vous entendu dire que rien ne tient plus au cœur qu'un amour platonique chez les êtres qui vivent surtout de rêverie et dont la vie est peu fertile en événements.

Or, telle était la vie de Thérèse. De plus, ayant eu sans doute autrefois une existence assez mouvementée (vous comprenez ce que je veux dire par là), elle s'accrochait à son amour actuel avec cette frénésie

de passion—impossible à satisfaire—qui fait, dans leur vieillesse, le désespoir des êtres ayant largement usé de la vie.

Quel effroyable châtiment ne doit être, pour ceux qui ont trop aimé, que cette fatalité d'aimer toujours !

... Trois mois après le départ de Thérèse, alors qu'on ne pensait plus à elle, Gabriel reçut un jour tout un paquet de lettres, dans une grande enveloppe affranchie avec quatre timbres.

Le style des folles est très inégal... Aussi je pourrai me contenter de quelques extraits dans lesquels je voudrais mettre un peu de suite et d'orthographe — autant que ça ne nuira pas au pittoresque.

« Monsieur, depuis le trois novembre, je ne peux arriver de vous envoyer des nouvelles quand même vous n'en attendez pas, mais recevez-les par pitié et indulgence ; cela me fera du bien si vous savez combien que je suis malheureuse, enfermée comme dans une prison. On me contrarie, se moque, insulte, outrage, que je ne peux plus supporter.

« ...La nouvelle lune du mois de novembre, je me suis dit : vous auriez de mes nouvelles.

« La lune a été pleine ! La nouvelle lune du mois de décembre me surprend encore en retard. Bientôt un quart ! Et même pleine !

« Oublier ! On m'accuse d'oubli ! Oh ! non ! ma mémoire est encore fraîche comme une jeune fille ? Vous riez ? Riez bien !

« ...Si vous m'aviez dit : « Viens, Thérèse, que je te donne une toute simple petite robe blanche et une chambre... »

« C'était quelque temps que j'avais espérance de me marier et j'aurais voulu embrasser tout le monde du bonheur ; mais ce bonheur a été puni amèrement par des reproches, insultes, surtout d'une bonne qui est si méchante avec moi ! O si je pouvais à vous tout dire !

« D'abord je suis semblable à un oiseau dans sa cage...

« Maintenant je dois vous avouer qu'un homme m'avait offert une fleur ; depuis il s'en a roulé un petit roman. On me blâme sévèrement, je suis à la torture. Je pensais pas du tout que cela soit aussi fâcheuse et endurer toutes ces reproches. » (Ça devait être encore une aventure dans le genre de celle du charbonnier).

« Je ne suis pas heureuse ici ; pas un instant pour moi-même, pas un pas sans sans être quittée. Maltraitée surtout d'une bonne qui me fait des misères à en mourir, disant à moi que je suis sans asile et pauvre mendiante.

« Bien souvent que je me mets à genoux contre mon lit et que je pleure, et cela personne ne sait seulement ! C'est dans ces moments que je vous aime par dessus toutes choses ! Oh ! je voudrais seulement vous le sachiez !

« O c'est triste, qu'il n'y a que ce bon Jésus, si loin, qui aime parce qu'on l'aime !

« Vous êtes beau, riche, heureux même ! Pourquoi m'aimer ? Jolie ? Oh ! non ! Une pauvre et misérable vieille folle. »

« Hélas ! Hélas ! La rose bleue est là, tout emprès le Christ, sur le mur !

« Oh ! non ! je n'oublie pas ! Je vous aime et aimerai jusque la mort.

« N'ayez pas de honte de moi, si je vous aime ! Je suis une pauvre esclave, mais mon âme n'est pas méprisable... »

Il y en avait comme cela des pages et des pages !

De temps en temps arrivaient pour Gabriel des paquets de chocolat, des images avec des fleurs symboliques, une foule de petits présents que la pauvre folle devait acheter à grand'peine sur ses piètres économies. On apportait aussi, du Louvre ou du Bon Marché, des flacons de parfums, *non payés*.

Ici se place un épisode assez délicat à vous raconter, Gabriel subit son initiation érotique.

...Quelques jours après ce geste (1), Gabriel reçut de Thérèse une lettre que voici :

« Combien que moi, pauvre folle, je vous aimais !

« Eh quoi, cette folle, vieille esclave laide, elle ne m'aime donc plus ? Et sa dernière lettre, elle racontait m'adorer jusque la mort ?

« Eh bien, oui, je vous aimai jusque la mort, mais maintenant que vous lisez cette lettre, je suis morte !

« Moi j'étais si heureuse, quand je vous voyais tous les jours autrefois... il me semble que c'est il y a très longtemps, et puis, quand je songe un petit peu, il me semble que tout cela est d'hier !

« Mais hélas, je me trompe : d'hier (que vous puis-je avoir fait mon Seigneur du ciel, pour envoyer de telles tortures à votre pauvre vieille esclave !) hélas oui, je le sais bien, car je ne suis pas du tout folle comme le disait cette méchante madame la vicomtesse,... d'hier, c'est cette démon de femme !

« Moi j'étais si heureuse avant que j'aie vu cela !

« J'avais l'idée et le désir d'une photographie, d'une scène ; par exemple vous dans une attitude sérieuse, moi m'appuyant sur votre épaule gauche posée ma tête et joignante les mains de bonheur. Une fois, j'ai été près de vous demander cette grâce, afin d'avoir un souvenir pour ma vie : votre photographie et moi cachant ma tête dans mes jointes mains.

« Regardez les épreuves que le Seigneur vous envoie comme un témoignage qu'il veut votre salut (Pierre, II, 15).

« Oh ! oui, je vous aimai follement (puisque tout le monde il m'appelait folle et pour avoir raison, il voulait me rendre folle de malheur). Mais malgré toutes je rendrai grâce et gloire à ce bon Dieu qui m'a aidée à endurer toutes les afflictions de la part de ceux qui me traitent par mépris et cruauté ! Quand même il me manque souvent courage à supporter, je ne dois pas me plaindre, je mérite en partie...

« Il y a pourtant des heureuses en ce monde. Cette femme que j'ai vue hier.

« O moi, je vous aimais tant ! Mais elle était bien habillée, une belle robe rouge et un chapeau avec des plumes jaunes !

« J'avais toujours désiré comme presque toutes les filles de mettre un jour

(1) (*Geste qui n'exista que dans l'imagination de la folle : le lecteur est prié de s'en souvenir*).

J. N.

une simple petite robe blanche, un petit nœud rose et bleu ! Hélas ! au lieu, on voulait me parer de couleurs sombres ! Au lieu joie, tristesse !

« Sans cela peut-être que c'est moi qui aurais été si heureuse, au lieu de cette femme d'hier soir, que j'ai vu vous prendre le bras !

« Oui, je l'ai vu, j'avais l'idée de l'étrangler et de vous emporter... Et je n'ai pas osé !

« ...A quoi aussi cela aurait servi ? Vous ne voulez pas m'aimer et vous me trouvez laide et vieille ?

« Folle (toujours folle) espérance ! Je n'ai que mes désolées prières de jalousie pour vous empêcher d'aimer ces femmes !

« Je me suis enfuie en pleurant, quand j'ai vu que vous alliez avec elle !

« Et vite (je ne sais pas comment je suis arrivée si vite) je me suis enfermée dans ma chambre.

« Je cachai mes yeux sous des étoffes et des draps, mais j'ai vu tout de même car ce n'est pas seulement avec les yeux que je voyais !

« ...Hélas ! J'ai vu tout très bien !... c'est peut-être le démon qui me montrait tout cela !

« J'ai vu tout ! Le lit était enveloppé de rideaux roses, et c'est comme si le vent les avait fait trembler comme des feuilles d'arbre ! J'ai vu tout !

« ...Si pur, vous, cher et adorable monsieur Gabriel, et cette femme qui vous caressait et vous appelait de beaucoup de petits noms tendres.

« O mon Dieu, comme il est cruel, ce démon qui me faisait voir tout cela. Je le suppliais de me tuer Je me débattais pour ne pas voir.. J'ai vu tout... Oui, tout, et après je suis tombée épuisée et pleurante, j'ai demandé suppliante à Dieu que ça ne soit pas vrai !

« Mais hélas, hélas ! Je sais bien que c'est vrai et lui-même maintenant ne peut pas faire que ça ne soit pas ! Pardonnez que je vous dise, cher et adoré pauvre monsieur Gabriel : j'aurais voulu vous avoir en ma chambre et à ce moment-là j'étais comme une folle (oui, à ce moment-là, toutes ces méchantes gens qui m'appellent folle auraient été bien contents) je vous aurais de force embrassé et peut-être même tué de jalousie et d'amour...

« Hélas ! Hélas ! Je ne vous verrai plus, et la dernière fois que je vous ai vu, cela m'a fait tant de mal !

« ...Bientôt il n'y aura plus personne qui se souviendra de cette pauvre Thérèse toujours méprisée... Mais moi aussi j'ai été jeune et l'on m'a aimée ! Oui ! C'était un beau colonel de dix-neuf ans, qui était très riche et il voulait m'épouser !

Mais moi je n'ai jamais aimé que vous, très cher et mon bien aimé monsieur Gabriel.

« Adieu, adieu ! Si je pourrais seulement vous toucher la main avant de mourir ! Si tout à coup c'était vous qui veniez !

« Eternel, jusqu'à quand ?

« Vous avez enfermé ma pauvre âme consumée et à périr...

« Qui est celle-ci qui monte du désert ? du désert ? » (Cant. VIII, 5).

« Daignez de recevoir mes salutations à tous ces jeunes messieurs, et je vous envoie mes fols baisers, la pauvre « THÉRÈSE »

Le soir, quand il revint de l'école, la bonne dit à son jeune maître :

« A propos, Monsieur Gabriel, la vieille Thérèse, vous savez bien, il paraît qu'elle est morte !

— Ah ! fit-il, et... de quoi ?...

— On l'a trouvée pendue !

— Vraiment ? demanda-t-il un peu effaré.

Au bout d'un instant (je ne sais quelle idée de se faire rassurer) il laissa échapper :

« Elle m'avait écrit qu'elle allait se tuer... pour moi... »

Rentré dans sa chambre déjà obscurcie, Gabriel était maintenant un peu troublé. En lui s'élevait une émotion vague à cette chose inouïe et pas pleinement compréhensible : *que quelqu'un fût mort d'amour pour lui !*

Et le soir, dans son lit, toute lumière éteinte, l'image de la vieille folle se présentait à lui, et c'est dans une sorte de malaise et de frayeur insurmontables, — qu'il s'endormit.

JOURNAL DE GABRIEL

Je me rappelle maintenant, comme un symptôme avant-coureur, ma colère soudaine devant une rose...

C'était un grand parc ensoleillé... J'allais évoquant mes rêves chers parmi l'ombrage intime des allées.

Ces roses m'apparurent tout à coup, dans une éclaircie. Le soleil baisait leurs couleurs vives, sur lesquelles aussi de grands peupliers faisaient passer l'ombre de leur balancement...

Les éclatantes, les épanouies dans l'air tiède, je les contemplais, moi, sorti de l'ombre.

Roses toutes blanches, roses d'un rose si pâle, roses pourpres comme du sang, rose noire unique...

L'une m'attirait invinciblement ; il me semblait la voir vivre ! Largement épanouie, elle éployait ses pétales jaunes où du rose transparaissait, rougi par le soleil intermittent.

Les alternatives d'ombre et de lumière en modifiaient à chaque seconde l'éclat... elle devenait sensuelle et vivante, cette nuance par instants toute pareille à de la chair... Cette hallucination bouleversait mon être... l'ivresse infiniment pure de ma songerie était mise en déroute.

O dans les replis des pétales, près du cœur de la rose, ces pénombres, cette teinte plus fauve ! Etamines et pistils, toujours ! Ne trouverai-je donc que cela dans l'univers ?

Je regardais, haineux à la fois et fasciné, jetant des regards furtifs autour de moi, honteux comme d'une contemplation impure...

Arrachant la fleur d'un geste brusque, je l'ai foulée aux pieds... et puis ensuite, poursuivi par cette rumeur de l'amour

universel qui se joue du fragile rempart de mes rêves, je crois que j'ai pleuré !

« Monsieur le docteur,

« Vous m'avez surpris hier en la contemplation d'un papier de peu d'apparence ; je l'ai brusquement soustrait à votre vue : il vous eût fait sourire, ce naïf contrat d'amour signé par deux enfants !

« En y joignant les explications nécessaires, je vous en donne copie. »

Monsieur Gabriel Montreano, d'une part, et Mademoiselle Jeanne-Marguerite Critzner, d'autre part, se promettent de s'aimer toute leur vie avec ardeur et persistance, et de se marier ensemble si c'est possible.

*Fait en double au château de ***, ce 17 août 18...*

Je passais parfois le mois d'août dans une grande propriété que mon oncle Abraham avait en Limousin.

Là, du moins, je jouissais d'une liberté et d'une solitude absolues. Pourvu que je fusse présent aux repas, personne ne s'inquiétait de l'emploi de mes journées.

Aussi j'errais à l'aventure parmi la campagne. Le délicieux pays! Il y avait des landes pleines de bruyères au reflet bronzé, des peux ombrés de la verdure compacte des châtaigniers ; et même une petite rivière entre des roches amoncelées s'ébattait presque ironique : une gorge sauvage en miniature.

Je passais là des heures, de temps à autre distrait par un troupeau de moutons ; à travers ma rêverie j'entendais les cris aigus des bergères comme une mélopée : « brrou ! tta !... Va la quèr... a mo,... va la quèr... » et les aboiements, que prolongeait l'écho — des chiens autoritaires.

La société était assez nombreuse au château ; presque chaque jour, de grandes parties de chasse ou des promenades en voiture éparpillaient les hôtes bruyants, et moi, qu'on n'emmenait jamais, moi qui me tenais à l'écart, je m'attristais de leur joie.

Comme j'aurais voulu parfois n'être plus seul et, à défaut de bonheur, avoir, moi aussi, un peu de joie. J'évoquais d'ordinaire l'image d'un jeune être que j'aurais enveloppé de toutes mes tendresses inutilisées.

— Or, tout à coup, dans ma solitude, quelque chose comme une lumière : le seul amour de toute ma vie, la petite Jeanne, apparut à l'improviste !

O comme je voudrais conter les détails les plus menus de cette idylle furtive ! Cette Jeanne que j'ai vue pendant un mois

à peine, c'était l'âme appariée à la mienne. Aujourd'hui encore, il semble que nos deux existences soient, à travers le monde, comme un reflet l'une de l'autre.

A ce moment, Jeanne était blonde, avec des yeux très doux et très pâles, un menton un peu charnu, amusant à regarder, une figure douce ; elle était un peu maigre et pas encore formée, peut-être gentille plutôt que jolie, avec je ne sais quoi de si exquis et de si tendre que je ne l'ai jamais plus retrouvé chez personne.

Elle ne se trouvait point à l'aise parmi la grosse joie qui remplissait le château ; son âme furtive et douce lui préférait le calme plaisir des promenades champêtres. Le joli paysage où j'aimais tant à m'installer la ravit aussi, ce dont je fus ému comme d'une sorte de communion sentimentale. Et, comme sa mère la laissait assez libre, Jeanne et moi nous allions presque tout le jour à l'aventure, tantôt bavardant au point que chaque phrase était interrompue avant sa fin, tantôt heureux en silence de nous sentir l'un près de l'autre.

Bientôt mon cœur fut tout occupé de ma nouvelle amie. C'étaient, pour de menues gentillesses, des ravissements infinis. Je l'aimais en grand mystère.

Souvent, tandis qu'elle parlait, je pensais à l'embrasser et à m'enfuir après ; pour entretenir en moi le trouble délicieux que ce désir léger faisait naître, j'avançais les lèvres, comme pour un baiser, vers elle qui ne voyait pas ; je frissonnais d'une sorte de vertige, à me sentir si près d'accomplir mon dessein... mais elle me regardait de ses jolis yeux calmes, et sa pensée semblait si éloignée de la mienne...

Et puis, voilà qu'un jour, tournant brusquement la tête vers moi, elle sourit, et simplement me tendit sa joue !

Je l'aimais comme la seule personne qui mît du bonheur dans ma vie, comme un Messie qui, de ses mains graciles, eût pansé ma pauvre âme et l'eût guérie.

Au lieu de songer à notre séparation prochaine, nous bâtissions ensemble de naïfs et joyeux projets d'avenir. Une fois, serrant ma main entre les siennes, elle murmura : « Comme nous allons être heureux ! »

Ah bien, oui ! Quelques jours après, elle me prit le bras, toute grave, m'entraîna vers le recoin champêtre où le clapotis des eaux vives avait si souvent accompagné notre chanson intérieure ; prescient du malheur qui s'approchait, je n'osais l'interroger. Avec un grand effort pour rester calme, Jeanne pro-

nonça : « Je m'en vais ce soir », et aussitôt, elle se jeta dans mes bras en pleurant !

C'était toute la joie de ma vie qui s'en allait avec elle. Même, ma destinée s'était si solidement liée à celle de Jeanne, qu'aujourd'hui encore, il semble qu'il y ait entre nos deux existences une corrélation mystérieuse.

O ces adieux ! Nous avions tous deux peine à nous retenir de sangloter, et il fallait affecter le calme au milieu de tous ces gens hostiles et tapageurs !

Un pauvre sourire si triste, et puis jusqu'au tournant de la route, un mouchoir blanc qu'elle agitait ; et voilà de nouveau que retombent sur moi la lourde solitude et la nuit.

JEANNE CRITZNER à MONSIEUR GABRIEL MONTREANO, AU LYCÉE SAINTE-BARBE, A PARIS.

« Mon cher Gabri,

« Voilà bien longtemps que je veux t'écrire, mais c'est assez difficile de trouver l'occasion, parce que papa et maman, à qui j'en ai parlé une fois en l'air, pour savoir, ne comprennent pas que je puisse avoir l'envie d'écrire encore à un jeune homme que je ne connais pas plus que toi. Alors il faut que je me cache ou que je profite d'un moment où ils sont sortis tous les deux.

« Seulement, il y a une chose très heureuse, mon bon Gabri, c'est que tu pourras m'écrire, toi aussi, en mettant tes lettres pour moi sous une enveloppe pour Gertrude, la bonne, que tu connais. C'est bien ennuyeux d'être obligés de se servir de ces moyens-là, mais comme il n'y en a pas d'autre... Moi aussi, j'ai bien du mal à t'écrire, et j'ai peur qu'on me surprenne pendant que je le fais.

« Je pense toujours aux trois bonnes semaines où nous avons été si heureux ensemble ! Je ne te dis pas que je t'aime encore, car tu sais bien que je t'aimerai toute ma vie, comme nous nous le sommes promis. Toi, il ne faut pas l'oublier non plus. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui me plaise entièrement comme toi et je ne sais pas ce que nous deviendrons si ça n'est pas ensemble qu'on nous marie.

« Allons, bon ! comme je parle là de choses qui sont tristes ! Quelquefois, c'est vrai, je me demande comment tout cela pourra bien s'arranger, parce que mon père dit que nous ne retournerons pas en France, où sa société de charbons n'a plus rien à faire.

« Mais n'aie pas peur ! Nous avons tout le temps pour trouver des moyens !

« Je t'embrasse sur ce mot-là.

« Ta petite — qui t'aime — JEANNE. »

(*A suivre.*)

JACQUES DE NITTIS

L'Empire britannique

L'empire colonial du Royaume-Uni représente, dès à présent, un facteur politique et économique de premier ordre. Par leur rapide croissance, les dépendances anglaises, éparses sur le globe, ont contribué dans une très large mesure, à la révolution qui travaille l'humanité. Ce n'est pas impunément, en effet, qu'une nation éveille à la vie moderne plusieurs centaines de millions d'hommes répandus sur des millions de kilomètres carrés, et qu'elle entraîne dans l'orbite d'une civilisation supérieure — en dépit de ses tares — des contrées jusque-là à peine peuplées, ou des agglomérations d'individus engourdies dans un passé stérilisant.

Lorsqu'on se reporte à quelques décades en arrière, à l'année 1850 par exemple, les possessions britanniques apparaissent comme un élément de bien mince importance dans l'activité générale. Elles reçoivent plus qu'elles ne donnent. Leur production n'est pas organisée, systématisée, et leur rendement est étroitement subordonné aux intempéries, aux variations des saisons. Elles ne laissent pas l'impression d'une vie locale intense, elles ne prennent pas l'aspect de communautés frémissantes d'énergie, ouvertes aux grands courants de l'extérieur, âpres à la conquête, soucieuses d'assurer leur rang dans la hiérarchie des sociétés. Rien ne permettait de prévoir alors qu'en supprimant les distances, les progrès ultérieurs de la science bouleverseraient totalement la condition de ces pays et leur assigneraient, dans la concurrence mondiale, des armes d'une trempe extraordinaire. Celui qui eût dit, vers le milieu du siècle, que les colonies anglaises joueraient, dans la lutte commerciale, un rôle de premier plan et totaliseraient à plus de dix milliards leurs échanges, eût couru la chance d'être tenu pour fou; et qui eût affirmé que certains produits alimentaires australasiens viendraient rivaliser victorieusement sur le marché de Londres, avec les denrées les plus réputées de France, de Hollande et de Danemark, eût soulevé d'interminables railleries. Pourtant la réalité est là ; dans l'échelle des groupements commerçants du globe, l'Inde, le Canada, l'Afrique australe et l'Australasie assemblés se tiennent au second rang, entre le Royaume-Uni d'une part, l'Union Américaine et l'Allemagne de l'autre. Relativement à sa population, tel Etat australasien (1) représente l'activité maxima dans l'Univers, et rien peut-être n'a plus concouru à affaiblir les anciens monopoles, à déplacer les courants généraux, à classer et à déclasser les puissances, que cette entrée subite, à une date encore

(1) Les Anglais appellent *Australasie* l'Australie avec les groupes d'îles voisines qui en dépendent politiquement, y compris la Nouvelle-Zélande.

récente, du monde anglo-saxon exotique dans le tourbillon économique.

L'Angleterre, nous croyons l'avoir déjà montré, a été le premier Etat à souffrir de cette poussée de ses dépendances. Mais d'autres pays aussi en ont subi les atteintes, et c'est surtout dans l'avenir que cette crise de croissance produira la plénitude de ses effets. La nature même de l'activité des colonies britanniques, a été telle jusqu'ici qu'elles ne menaçaient pas encore très directement les centres d'échange consacrés. Demain, par l'évolution logique des choses, la menace s'aggravera, la ruine apparaîtra au-dessus des nations hier maîtresses du monde, à moins que de nouveaux et formidables changements n'interviennent. Pour éclaircir d'un mot notre pensée, l'industrie de l'empire anglo-saxon d'Asie, d'Afrique, d'Océanie reste dans l'enfance: elle s'initie; même dans l'Inde, dont les efforts fructueux ont déjà terrorisé les négociants d'outre-Manche, c'est un minime développement qui s'est produit, par rapport à l'énorme densité de la population. Au Cap, en Australasie, on peut même ajouter au Canada, ce sont des tâtonnements, parfois de simples velléités, qui inquiètent la vieille Europe.

A d'autres points de vue encore les dépendances du Royaume-Uni, sollicitent l'attention. Jouissant pour la plupart d'une autonomie quasi illimitée, elles ont parfois dépassé les fautes, les gaspillages de nos états du continent européen, mais parfois aussi tenté des expériences sociales d'une remarquable portée. Il ne serait pas exact de dire que le même esprit a présidé à l'administration du Canada, et du Cap, et de l'Australasie. Déjà l'Inde, de par sa position de pays assujetti, se classe à part; mais entre l'Australasie et les deux groupements de l'Afrique australe et du Dominion, les divergences de situation, de tendances, d'action politique sont nombreuses et évidentes. Alors qu'au Cap, au Natal, et dans les provinces canadiennes, les dettes, les budgets n'ont pas atteint des quantums écrasants et que les crises économiques n'ont jamais déchaîné de véritables catastrophes, l'Australasie a toutes proportions gardées, porté ses dépenses annuelles et ses emprunts à des chiffres que la France elle-même n'a jamais effleurés ; jouant des capitaux sans compter, attaquant les travaux publics par séries illimitées, elle a subi des krachs qui comptent parmi les plus douloureux du siècle.

Mais si elle a aggravé les dilapidations de fonds qui caractérisent l'Etat moderne, elle a offert à la fois un large champ aux luttes sociales, et porté au système capitaliste les premières atteintes législatives. La concentration de la majeure partie de la population dans les grandes villes épandues sur les côtes, Melbourne, Sidney, Brisbane; l'analyse des croissances de fortunes, relativement aisée dans un pays si jeune ; la création presque subite d'un prolétariat de la mine et du parc d'élevage : l'absence d'une organisation préexistante sur une terre peuplée hier encore d'aborigènes ; tout a favorisé l'inscription dans la loi d'un minimum de socialisme. Socialisme d'Etat sans doute,

encore bien pâle et menu, mais qui n'en constitue pas moins l'intrusion significative, dans l'organisation d'une société, de principes jusque là honnis et combattus. Entre le développement de l'activité des États australiens et de la Nouvelle-Zélande et cette adaptation à la tendance contemporaine dominante, la relation est manifeste.

Nous verrons enfin, par ailleurs, que la poussée des dépendances britanniques sur tel point du globe, leur décadence de production sur tel autre, soulèvent diverses questions politiques qui sont parmi les plus intéressantes de notre époque. Le conflit entre Boers et Anglo-saxons dans l'Afrique australe peut se ramener à des raisons économiques que nous aurons à envisager. Les rapports entre le Canada et l'Union américaine ne laissent pas que de susciter quelques commentaires, à l'heure où l'impérialisme s'exalte à Washington : ici aussi les statistiques d'échanges entre les deux pays pourront nous fournir quelques éclaircissements ; les souffrances des Antilles, la ruine de la culture sucrière nous expliqueront la désaffection grandissante de ces îles pour la Métropole, justifieront les vagues appréhensions qui percent à Londres, et aussi certain projet d'échange examiné tout récemment, dit-on, par lord Salisbury et par M. Mac-Kinley. Il n'est pas jusqu'à l'Inde, qui, dans cet ordre d'idées, ne sollicite l'observation.

Le mouvement des échanges des possessions britanniques atteignait 10 milliards 50 millions en 1883, 10.950 en 1889, 11.500 en 1897. En vérité, c'est un total qui dépasse assez sensiblement celui du commerce de l'Union américaine ou de l'Empire d'Allemagne. Le coefficient d'augmentation qu'on relève entre les trois dates envisagées est un des plus considérables qu'on puisse signaler parmi les grandes puissances : l'accroissement a été, en effet, de 9 o/o de 1883 à 1889, de 5 o/o de 1889 à 1897, et si l'on s'en tient aux deux années extrêmes de cette période de quinze ans, il n'est pas inférieur à 15 o/o. L'Angleterre, la France et nombre d'autres Etats grands et petits, eussent été heureux d'enregistrer une pareille plus-value.

Il convient de noter au surplus que la majoration des échanges a porté, pour la plus grande part, sur les exportations : à l'entrée les colonies anglaises réunies ne donnent qu'une augmentation de 500 millions entre 1881 et 1897, de 150 entre 1889 et 1897, les trois chiffres étant respectivement, d'après le dernier livre bleu, 5.050 millions, 5.400, 5.550. Autrement plus accélérée a été l'ascension des sorties, 5 milliards en 1881, 5.550 en 1889, 5.950 en 1897. C'est, ou peu s'en faut, un coefficient de relèvement de 20 o/o. La balance qui se soldait, au début de la période, par un excédent d'achats, se liquidait, à la fin, par une notable différence au profit des sorties.

Nous verrons plus loin, et en passant à l'examen de l'activité de chacun des grands groupements anglo-saxons, que cette recrudescence d'échanges, au moins pour les exportations, se répartit assez justement entre l'Inde, le Canada, l'Afrique du sud et l'Australasie.

Les statistiques du tonnage peuvent dès à présent nous permettre d'envisager sous un autre aspect la circulation économique de l'empire britannique, — elles vont nous fournir des conclusions encore plus optimistes que les tableaux généraux du Commerce extérieur. En additionnant les chiffres de la navigation pour l'Inde, les Straits Settlements, Hong-Kong, l'Australasie, le Cap, Natal et le Canada, on obtient un total de 41.300.000 tonnes pour 1883, de 54 millions pour 1889, de 72.100.000 pour 1897.

Ce qui a procuré aux possessions du Royaume-Uni ce merveilleux accroissement de l'activité sous toutes ses formes, c'est l'extension de la production des matières premières, c'est aussi la situation géographique de telle ou telle colonie, c'est enfin l'éveil d'une industrie, ici adolescente déjà, là encore naissante.

Mais il faut l'établir dès maintenant : l'élevage est la meilleure source de prospérité des communautés anglo-saxonnes. La laine, les viandes frigorifiées et refroidies constituent la majeure part, la quasi totalité des ventes de l'Australasie au dehors ; les industries laitières contribuent à la prospérité de la Nouvelle-Zélande et du Canada, comme la culture des céréales, du coton, au développement des échanges de l'Inde.

Ce n'est guère que dans la presqu'île Gangétique que nous trouverons une production industrielle très imposante. En envisageant la croissance du nombre des filatures, des métiers, des ouvriers dans les grands centres de Calcutta et de Bombay, nous comprendrons les appréhensions des fabricants du Lancashire et de Dundee. Le Canada, s'il peut, lui aussi, se targuer de travailler dès à présent les textiles, n'est pas encore une menace pour les grandes puissances européennes, pour la métropole en particulier. Mais, grâce aux ressources abondantes de matières premières et de combustibles dont elles disposent, grâce au bas prix de la main d'œuvre dans certaines d'entre elles, les colonies anglaises s'annoncent déjà comme de gigantesques officines de production pour l'avenir. Cet article établira que l'empire anglo-saxon ne doit pas tarder, sauf événements imprévus, à jouer dans le mouvement économique du monde un rôle proportionnellement égal à celui des Etats-Unis, et comme cet empire est beaucoup plus peuplé, qu'il regorge de richesses inexploitées, il n'est pas malaisé de présumer qu'il représentera un facteur d'échanges cinq ou six fois plus vigoureux.

Le commerce total de l'Inde n'offre pas, dans la dernière période décennale, une croissance aussi remarquable que celui de telle autre dépendance britannique. Il faut dire, en outre, qu'en confrontant les tableaux de deux exercices pris isolément, on risque fort de prendre des aperçus inexacts de la condition de cette immense contrée, car, en aucun pays du monde, les circonstances climatériques n'exercent une égale influence sur le mouvement général. Enfin la baisse ininterrompue de l'argent, la dépréciation constante de la roupie qui est

tombée à 55 o/o de sa valeur ancienne, doivent être tenues aussi pour des éléments notables d'appréciation. Les chiffres qui accusent en millions de francs les échanges de la Péninsule gangétique n'ont donc qu'une valeur relative et ne sauraient être acceptés que sous réserve d'interprétation.

Le commerce de l'Inde et de Ceylan réunis s'élevait à 4 milliards 11 millions en 1883, 4.940 millions en 1890 et 5.207 en 1897. L'augmentation, fort sensible de 1883 à 1890, s'est donc atténuée de 1890 à 1897, et ce sont les exportations surtout qui ont déterminé cette demi stagnation. En effet, tandis que les importations, dans la seconde période, passaient de 2.205 à 2.400, les sorties montaient seulement de 2.715 à 2.769.

Le tonnage des navires enregistrés dans les ports indiens nous fournit des conclusions un peu différentes; ce qui atteste bien que l'avilissement de la monnaie d'argent est seul responsable du ralentissement constaté dans la poussée des échanges de la Péninsule, de 1890 à 1897. De 7,100.000 francs en 1883, la circulation maritime est montée à 7,300,000 en 1890, et 7.700.000 en 1897. Ainsi, dans celle des deux périodes où les entrées et sorties s'accroissaient avec le plus de rapidité, le tonnage restait à peu près constant et, à l'inverse, dans celle des deux périodes où les entrées et sorties restreignaient leur progression, le tonnage accusait une augmentation beaucoup plus prompte.

Malgré l'apparente immobilité de ses exportations, l'Inde n'en a pas moins porté un assez vif préjudice à l'Angleterre. En plusieurs points du globe les produits de la Péninsule ont distancé ceux de la Métropole. En Chine, les importations de Bombay et de Calcutta sautaient de 167 à 192 millions (de 1895 à 1897), alors que les importations anglaises descendaient de 150 à 100 millions. Le marché de l'île Maurice est aujourd'hui totalement interdit à la Grande-Bretagne par les négociants hindous. A Singapour et au Japon également, où le commerce de la Péninsule s'est accru dans la proportion de 50 o/o en peu d'années, le Royaume-Uni n'envisage pas sans anxiété la concurrence de sa vieille annexe.

Mais c'est surtout la restriction du marché hindou qui a atteint la prospérité britannique. Les cotonnades du Lancashire ont été frappées, par le gouvernement vice-royal, de taxes qui, pour avoir été ramenées de 5 à 3 1/2 o/o, n'en sont pas moins onéreuses. Et de plus en plus, les grands industriels d'outre-Manche constatent la tendance de la Péninsule à se passer et de leurs filés et de leurs cotons manufacturés. De 1890 à 1897, elle a ramené ses achats sur le premier article de 51 millions à 48, et sur le second de 387 à 319 millions.

Le réveil de la production cotonnière dans l'Inde, depuis un laps de temps fort court, est l'un des phénomènes économiques les plus intéressants et les plus gros de conséquences de cette seconde moitié du siècle. Après avoir été autrefois l'un des principaux pays d'industrie textile, la presqu'île gangétique avait laissé fléchir cette activité, au

reste fort primitive en ses moyens, lors de la grande extension du machinisme en Angleterre. Depuis une vingtaine d'années, elle s'est pourvue d'un outillage perfectionné et s'est classée parmi les contrées extraeuropéennes qui comptent le plus de filatures.

Pour s'en tenir à la période la plus récente, les établissements cotonniers, qui se sont concentrés surtout autour de Bombay, et qui se développent aussi aujourd'hui dans l'Oude ont porté leur chiffre de 114 en 1889 à 154 en 1897; le nombre de leurs métiers est monté de 22,000 à 37,300; celui des broches de 2,934,000 à plus de 4,100,000, celui des ouvriers de 99,000 à 151,000. La consommation de coton a suivi une marche analogue, se multipliant trois fois et demie de 1880 à 1897, et comprenant aujourd'hui près de 1,100,000 balles. Quant à l'activité de la production, les statistiques de l'exportation suffiront à mesurer ses progrès. Les sorties de filés étaient chiffrées respectivement par 26 millions de francs en 1883, 74 en 1890, 98 en 1897. Celles des cotons manufacturés atteignaient à ces trois dates : 29, 33 et 37 millions, tandis qu'au contraire les ventes du coton brut, réservé pour la transformation manufacturière intérieure, tombaient de 224 millions à 210 et à 126 millions. La Chine, à elle seule, achète pour 118 millions de filés à l'Inde qui possède, à cet égard, une grosse portion de son marché.

Une autre industrie, qui a pris naissance, à une date assez proche, dans la Péninsule, est celle du jute. C'est autour de Calcutta qu'elle s'est formée. Les exportations de ses produits ont sauté de 21 millions en 1883, à 35 en 1890 et à 73 en 1897. Son outillage, représenté par 4,163 métiers en 1877, était de 13,289 en 1895. L'Inde qui recueille 500 millions de kilogrammes de jute annuellement, en garde pour sa propre production plus de 440.

Les industries du coton et du jute sont, à vrai dire, les seules qui aient acquis à cette heure, quelque développement dans la grande colonie britannique. Pour le reste de ses ressources, elle les tire à peu près exclusivement de la culture du sol, et le secrétaire d'Etat pour l'Inde pouvait dire encore tout récemment à la tribune des Communes, que les 4/5 de sa population vivaient de l'exploitation agricole. Toutefois rien n'interdit de croire que la presqu'île gangétique, immense agglomération humaine, doive devenir d'ici peu une vaste officine industrielle. Elle a les matières premières en quantité : coton, jute, laine; la main-d'œuvre y est et y restera à un extraordinaire bon marché; la houille ne lui fait pas défaut, puisque son extraction de combustible chiffrée par 1,300,000 tonnes en 1883, était de 1 million 900,000 en 1890, de 4 millions en 1897, de près de 4 millions 1/2 en 1898. Elle a donc tous les éléments d'une activité manufacturière considérable, et l'on comprend fort bien que sa croissance déjà rapide, inspire des craintes des plus vives aux grands usiniers d'outre-Manche.

La transformation économique de l'Inde peut avoir, au point de vue de ses relations avec la Métropole, des effets qu'il convient de

prévoir. Il est certain que l'invasion du machinisme dans les Trois Présidences ne laissera pas que de réveiller les énergies latentes d'une population de 300 millions d'hommes, plongée depuis des siècles dans la servitude ; le mouvement de protestation que quelques hindous, d'une culture raffinée, ont essayé de propager, depuis six ans, contre la domination britannique, et que l'ignorance et la misère du pays ont suffi jusqu'ici à enrayer, prendrait une importance extraordinaire sous un régime de grande industrie. L'Inde tenue en étroite vassalité, grevée d'une dette de 6 milliards, d'un budget de 2 milliards 1/2, retrouvera à coup sûr, dans un sursaut d'activité productrice, un élément de résurrection intellectuelle et morale. Si l'on fait les réserves indispensables, il en sera d'elle comme de toutes les contrées qui ont été appelées successivement à la vie industrielle : l'expansion économique les a soulevées contre l'asservissement, leur a inculqué la notion de leurs droits, jouant le rôle d'un facteur révolutionnaire d'énergie irrésistible. Il n'est pas douteux, à en juger déjà par certaines manifestations présentes, que l'Inde revendiquera tôt ou tard une part de direction dans ses affaires et répudiera le joug écrasant du Royaume-Uni.

Le commerce général de l'Australasie, y compris les échanges intercoloniaux, s'élevait en 1883 à 2,955 millions, en 1890 à 3,275, en 1897 à 3,400. Les importations se chiffraient à ces trois dates par 1,555, 1,725, 1,625 millions et les exportations par 1,400, 1,550, 1,775. Le groupe des dépendances océaniennes du Royaume-Uni offre donc le spectacle assez rare de contrées encore très jeunes, restreignant déjà leurs entrées, et déversant au contraire sur le globe des quantités croissantes de produits. Toutes proportions gardées, l'Australasie représente l'activité économique la plus considérable du monde en cette fin de siècle. Si en effet la circulation britannique était aussi intense, elle devrait atteindre plus de 30 milliards et celle des Etats-Unis devrait excéder 50.

La valeur des exportations de la Nouvelle-Galles n'est pas inférieure à 310 fr. par tête : pour le Victoria, l'Australie du Sud, l'Australie Occidentale et la Tasmanie, le coefficient est respectivement 205, 245, 277, 220 fr. : pour la Nouvelle-Zélande, il excède 323 fr. Confrontez avec ces chiffres ceux qu'on relève pour la France : 95 fr., pour l'Angleterre : 150 fr., pour l'Allemagne : 100 fr.

La rapidité de croissance des colonies australiennes, envisagées à diverses dates, toutes très rapprochées de nous, ne fournit pas des conclusions moins suggestives. La Nouvelle-Galles du Sud, qui vend aujourd'hui pour 1,080 millions, n'expédiait au dehors que pour 560 millions en 1890, pour 245 en 1886 ; elle a donc, plus de quatre fois, multiplié ses sorties, en l'espace de 11 ans ; la Nouvelle-Zélande, dont la poussée a été moins prompte, conduisait ce pendant ses ventes de 162 millions en 1880 à 250 en 1897.

Considérée dans son ensemble, l'énorme exportation de l'Australa-

sie se décompose très aisément en quelques rubriques jusqu'ici invariables.

Les dépendances océaniennes de la Grande-Bretagne sont le plus grand marché de laines du globe. elles n'ont pas expédié pour moins de 800 millions de livres anglaises de cette matière en 1897 ; et la valeur de cette colossale quantité s'est élevée à 721 millions de francs, dont 245 pour la Nouvelle-Galles, et 125 pour le Victoria.

Les céréales figurent dans l'exportation pour 150 millions, les beurres pour 39, les viandes gelées ou simplement refroidies pour près de 100. En somme, ce sont les produits de l'agriculture et les produits des usines qui constituent la quasi totalité des sorties de l'Australasie.

Il est intéressant de constater que l'expansion subite de ces possessions a porté un préjudice notable aux contrées européennes. et que perfectionnant sans cesse leur outillage, la Nouvelle-Galles, le Victoria, le Queensland, la Nouvelle-Zélande, menacent de plus en plus les pays de notre continent en leurs sources traditionnelles de prospérité. On sait déjà combien l'Europe centrale a été atteinte par le développement de l'élevage du mouton dans les solitudes illimitées qui s'étendent au pied des Montagnes Bleues, le long des affluents du Darling. L'Allemagne qui fournissait jadis à l'Angleterre le tiers de sa laine brute, a vu ses produits totalement expulsés, tandis que l'Australie qui procurait seulement 26 o/o de leurs matières premières aux lainiers d'outre-Manche poussait sa quote-part à plus de 66 o/o. Mais ce phénomène n'est pas tout à fait récent, et d'autres phénomènes méritent l'attention. Nous pensons surtout au développement de la production du beurre et de l'industrie des viandes réfrigérées dans la Nouvelle-Galles et la Nouvelle-Zélande.

Les deux îles Maories qui comptaient 74 fabriques de beurre et de fromage en 1891, en avaient déjà 170 en 1896, et à cette heure il n'est pas exagéré d'évaluer à plus de 200 le nombre de ces établissements ; leur production a sauté de deux millions de livres à 12 millions. Dans la Nouvelle-Galles, l'exportation des viandes conservées s'est augmentée de près de moitié, de 1891 à 1897. Cette division de l'Australasie ne compte pas moins de 100 navires affectés exclusivement au transport des carcasses d'animaux entre Sidney et Londres. On conçoit l'importance de la révolution, apportée, dans les conditions de l'élevage européen par les facilités que les progrès scientifiques ont données aux éleveurs d'Océanie : avec l'énorme bond du Japon, rien n'est peut-être plus significatif dans l'histoire économique des cinq ou six dernières années. L'agriculture a pris en Australasie un caractère d'organisation, et acquis une ampleur de moyens dont elle sera vraisemblablement dépourvue, de longtemps encore, sur notre continent.

Malgré les ressources naturelles dont elles disposent, l'Australasie et la Nouvelle-Zélande n'ont pas d'industrie proprement dite ; elles plaçaient si aisément leurs matières premières au dehors qu'elles ne

pouvaient songer à les utiliser et à les transformer chez elles. Il semble toutefois que cette situation doive se modifier à assez brève échéance. Les crises financières si profondes que ces contrées ont traversées sont venues leur attester qu'il était temps pour elles de se soustraire, aux hasards d'une production en majeure partie agricole. Le grand krach de 1893 qui entraîna la chute de 12 banques victoriennes sur 24 et qui accusa un passif de deux milliards et demi, fut un enseignement concluant. Les colonies océaniennes comprirent qu'elles devaient se pourvoir de moyens d'existence plus stables et plus sûrs, que la spéculation sur l'élevage, ou l'exploitation aléatoire des mines d'or. L'industrie semble près de s'organiser à Sidney, comme à Melbourne et à Brisbane. Le combustible ne lui fera point défaut, puisque l'extraction de la houille donnait l'an dernier plus de cinq millions de tonnes. Le jour où l'Australie ouvrera elle-même ses laines, quelle menace pèsera sur la vieille industrie de France et d'Angleterre !

Deux phénomènes d'ordre politique, et qui se lient étroitement à l'évolution de la production, méritent d'être signalés ici. D'abord la tendance des dépendances britanniques des Antipodes à se fédérer, à se grouper en Zollverein, à fondre leur autonomie dans une organisation d'ensemble. Il est manifeste, que le projet d'union intercoloniale, qui se débat surtout entre le Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud, depuis près de quinze ans est né sous la pression d'une nouvelle conception des échanges, et que les diverses colonies australiennes, multipliant leur activité respective, entendent surtout se garantir les unes aux autres l'écoulement d'une production très abondante. Nous n'avons pas ici à faire l'historique des négociations relatives à la Fédération australienne, tenues si longtemps en suspens, par la rivalité de Sidney et de Melbourne, — et qui semblent devoir enfin aboutir.

Non moins intéressante est la poussée d'innovations sociales qui s'affirme à des milliers de kilomètres de nous, dans tous les Etats de la Nouvelle-Hollande, par le vote de lois singulièrement plus hardies que toutes celles d'Europe. Les impôts progressifs, les diverses réglementations du travail, encore discutés et ajournés chez nous ont triomphé là-bas ; même le statut de la propriété a reçu en ces dernières années, dans la Nouvelle-Zélande, de singulières atteintes. Le prolétariat qui s'est développé en Australasie, non point autour de la grande manufacture, mais dans l'élevage et dans la production laitière industrialisés, a réussi à entreprendre, sur un champ d'élection, une expérience magistrale, dont le prolétariat européen pourra et devra bénéficier.

Le Canada offre au point de vue de la gestion générale de ses affaires une différence assez notable avec l'Australasie. Sa dette croît lentement ; son budget par une particularité vraiment surprenante, a diminué de huit millions entre 1889 et 1897. Il est à coup sûr la colonie britannique dont l'administration est la plus économe, dont

la vie sociale présente le moins d'à-coups; et par ailleurs sa condition économique progresse avec moins de heurts et plus de régularité que celle de l'Inde ou des dépendances océaniennes.

Son commerce qui atteignait 1,031 millions en 1889, montait à 1,422 en 1897. Cette augmentation de près de 400 millions porte presque toute entière sur les exportations qui ont passé de 456 à 822 millions. Le tonnage des bâtiments entrés et sortis, qui nous est toujours un précieux élément d'examen, passait de 9,300,000 unités en 1889 à 12 millions en 1897.

Il convient de noter dès à présent, et en réservant notre commentaire, que la majeure partie des échanges du Dominion se font avec le Royaume-Uni et les Etats-Unis, l'Angleterre étant le grand débouché d'exportations, et l'Union important deux fois plus de produits que la Métropole. Il n'est pas non plus sans intérêt de constater que les ventes de l'Amérique au Canada ont été et vont sans cesse croissant, alors que les entrées de denrées britanniques se sont réduites de 50 o/o en peu d'années.

La production du Canada consiste surtout comme celle des autres dépendances du Royaume-Uni, en céréales, laines, matières premières diverses. Mais les industries agricoles et les autres industries ont déjà droit de cité dans le Dominion : et si l'on estime le rendement de celles-là à près de 100 millions, et à 48 millions le rendement de celles-ci, les « arpents de neige », autrefois délaissés par Louis XV et depuis colonisés par les Anglo-saxons, apparaîtront déjà sous l'aspect d'une contrée suffisamment développée.

Rapprochée des entreprises de la Nouvelle-Zélande et des autres dépendances australiennes, l'industrie laitière du Canada nous semble encore l'emporter sur elles. En 1871, elle comptait 353 fromageries dont la production était de 8 millions ; en 1881, les chiffres étaient respectivement de 709 et de 30 millions ; en 1891, de 1,565 et de 49 millions ; en 1897, de 2.655 et de 79 millions ; en même temps se créaient des fabriques de beurre qui livraient à la circulation pour 5 millions de denrées en 1891, pour plus de 15 en 1897.

Les industries métallurgiques, textiles et autres, qui n'existaient pas pour ainsi dire, il y a dix ans, ont pris un développement si rapide qu'elles exportent pour 48 millions à l'heure actuelle. La production cotonnière mérite une mention spéciale parce qu'en somme c'est elle, dans toutes les dépendances anglo-saxonnes, qui attire, et à bon droit, l'attention de la Métropole. Elle montait à 43 millions l'an dernier et consommait près de 42 millions de livres anglaises de matières premières ; ses expéditions au dehors atteignaient le chiffre de 4.600.000 fr., c'est-à-dire neuf fois le contingent de 1890. La Chine est devenue pour les filateurs du Dominion un marché d'une importance croissante et ce n'est pas un mince événement économique que la concurrence opposée au Royaume-Uni, sur un terrain où il passait pour inattaquable,— celui de la transformation cotonnière — d'un côté par l'Inde, de l'autre par le Canada.

Comme toutes les dépendances de la Grande-Bretagne, l'Amérique septentrionale anglaise pose une question politique étroitement liée à son développement économique? Restera-t-elle toujours attachée à l'Angleterre ou au contraire se laissera-t-elle absorber dans le rayonnement de l'Union américaine. L'hypothèse d'une indépendance complète du Canada est peu vraisemblable, vu l'exiguité de son peuplement. Or, nous l'avons indiqué plus haut : l'Amérique a su rendre les provinces du Dominion tributaires de ses produits. Cette mise en tutelle commerciale n'aura-t-elle pas des conséquences d'une autre nature, dans un avenir plus ou moins proche, et la Métropole n'aura-t-elle pas à déplorer la séparation de sa magnifique annexe du Nouveau-Monde? Bien que le Cabinet Fédéral, à une date récente, ait cru devoir donner des gages de son loyalisme au gouvernement anglais, sous forme d'un rapprochement douanier, on ne saurait contester la gravité du problème pour les ministres de la Reine.

C'est un débat analogue qu'on devrait instituer à propos des Antilles britanniques. Elles aussi sont peu à peu entraînées, de par leur condition économique même, dans l'orbite de l'Union américaine. Il est inutile d'insister sur les souffrances que la crise sucrière leur a infligée. La Jamaïque a su remplacer la culture traditionnelle de la canne par d'autres cultures plus rémunératrices, mais les autres colonies n'ont pas suivi cet exemple. Mécontentes du résultat des enquêtes ordonnées par M. Chamberlain et qui en somme ne concluaient guère, elles ont marqué, à l'exemple de la grande île de Terre-Neuve, dans l'Atlantique Nord, une sympathie subite pour le drapeau étoilé. Comme les Américains avaient été assez habiles pour se substituer aux Anglais dans les échanges des îles, qu'ils avaient accaparé une grande portion de leurs marchés, et d'autre part leur offraient une clientèle croissante, cette attitude n'avait rien d'anormal. Les victoires que l'Union a remportées sur les Espagnols ont encore accéléré la propagande séparatiste. Tout récemment les journaux new-yorkais signalaient un projet qui aurait été élaboré par M. Mac-Kinley et qui aurait comporté l'échange des Philippines contre les Antilles britanniques. La nouvelle était peut-être exacte : peut-être fausse : en tous cas, elle n'offre aucune apparence extraordinaire, à qui suit avec soin le mouvement politique à la Jamaïque, à la Barbade, etc.

L'Afrique occidentale ne mérite guère une mention ici, son essor restant modéré et son rôle dans la circulation du globe demeurant des plus minimes. Il n'en est point de même de l'Afrique australe anglaise qui, à tant d'égards, a suscité l'intérêt depuis cinq ou six ans, et qui peut encore, soit dans l'ordre économique, soit dans l'ordre diplomatique, appeler et retenir l'attention.

Son budget a grandi de 100 millions en 1883, à 140 en 1889, et 235

en 1897 : sa dette a bondi de 575 à 675, puis à 880 millions. Son commerce a passé de 402 à 655 et 1,175 : son tonnage de 2.300.000 unités à 3.800.000 et 7.900.000. En somme ni l'Australie, ni le Canada, en dépit de leur prodigieuse croissance, n'atteignent ce merveilleux développement.

Mais les chiffres globaux n'ont qu'une signification réduite : il faut les décomposer, les réduire à leurs éléments et nous arriverons à cette constatation que le Cap et Natal produisent surtout des matières premières, laines et denrées coloniales et que le transit transvaalien est le meilleur instrument de leur prospérité.

Il n'est pas en effet un seul secteur du monde anglo-saxon dont l'industrie soit plus rudimentaire. D'après des statistiques dignes de foi, l'exportation des produits ouvrés n'aurait même pas dépassé 200.000 francs en 1897 : on conviendra qu'il n'y a pas lieu de s'appesantir sur ce chiffre. La question des Républiques Boers prend d'autant plus d'importance que l'Afrique australe anglaise vit d'elles et que l'essor si surprenant, au premier aspect, du Cap et de Natal est exactement contemporain de la découverte des mines d'or du Rand.

Certes ces colonies ont tiré parti de leur propres richesses naturelles, de l'exploitation du diamant, de l'élevage du mouton, et leur production de laine ne sera pas jugée insignifiante si nous rappelons qu'elle a passé de 54 millions de livres en 1883 à 82 en 1897. Mais leur contiguité géographique avec le Transvaal n'a pas pour l'Afrique australe anglaise une moindre valeur que cette opulence inhérente pour ainsi dire, au sol et au climat.

L'homme si remarquable à tant de points de vue — par l'inconcevable absence de scrupules comme par la puissance des combinaisons — qui a créé l'empire anglo-saxon, dans la partie méridionale du Continent noir, Cécil Rhodes a, de prime abord, compris l'importance du problème posé devant l'Angleterre. Le centre d'attractions de la région sud-africaine tend à se transférer du Cap à Johannesburg ; l'Etat du Cap et la Natalie deviennent des annexes économiques du Transvaal. De plus en plus les habitants de la baie de la Table, de Port-Elisabeth, d'East-London, de Durban, prennent conscience de leur communauté d'intérêts avec les Uitlanders du Rand et les compatriotes anciens du président Krüger ; ils n'ignorent pas que la création des diverses lignes ferrées qui relient les hauts plateaux de Johannesburg à la côte, a imprimé à leurs échanges, au mouvement de leurs ports, la poussée que nous exprimions plus haut en chiffres. La solidarité des pays sud-africains doit prendre corps, s'affirmer extérieurement, soit que l'Angleterre mette la main sur les Républiques indépendantes et les transforme à son image et pour son usage, soit que celles-ci restent autonomes, rayonnent autour d'elle et constituent une vaste fédération à prépondérance hollandaise. L'aventure de Jameson en 1895-1896 visait l'annexion brutale de la terre des mines d'or à l'Afrique australe anglaise : la tentative a échoué ; depuis, le mouvement se produit en sens inverse, l'élément Boër pre-

nant le dessus, et même au Cap et en Natalie infligeant aux expansionnistes de Cecil Rhodes des échecs signalés.

La question est ouverte : il faut qu'elle se résolve et qu'une entente intime intervienne entre les diverses contrées peuplées et civilisées étendues entre le Cap des Aiguilles et le lac Tanganika. Nul ne saurait prédire encore quelle forme affectera ce concert politique et douanier, ni quel en sera l'agent d'exécution. Mais la lutte entre le hollandais et l'anglo-saxon, au Cap comme à Johannesburg, est l'un des conflits les plus aigus qui se révèlent dans la zone de l'influence britannique. Son origine économique est évidente, et l'intérêt majeur qu'une issue funeste à l'autonomie des Boers présenterait aux yeux du gouvernement anglais, éclate assez dans les débats quotidiens des Communes et dans les déclarations périodiques de M. Chamberlain.

Envisagées ainsi dans leur ensemble, les communautés britanniques laissent l'impression de sociétés avides de travail, pleines de sève, mais aujourd'hui à peine adolescentes. Il semble qu'elles soient fort loin d'avoir atteint leur plénitude de développement, mais aussi qu'à l'heure où s'affirmera cette croissance totale, elles doivent à elles seules engendrer un véritable bouleversement des situations acquises, de par le globe. Toutes ou presque toutes possèdent les éléments d'une puissante industrie, et leur dispersion même sur quatre continents leur permettra de grandir à l'aise, sans mutuelle contrainte.

Mais la ruine, l'effondrement du Royaume-Uni apparaissent au bout de cette période d'expansion continue. Dans l'ordre politique, comme dans l'ordre économique, il est menacé de déchéance, de par le triomphe même de sa colonisation. Il ne s'agit point seulement pour lui, de savoir s'il gardera ses marchés actuels, mais encore de déterminer le degré du loyalisme futur de ses annexes !

Nous avons vu que chacune d'elles posait des problèmes de grave portée, que l'Inde devait un jour se révolter, que l'Australie affichait des tendances sociales particulières, que le Canada et les Antilles se trouvaient entraînées presque irrésistiblement vers l'Union américaine, que le Cap et la Natalie, en conflit avec les Républiques Boers pouvaient ou absorber celles-ci dans un groupement d'empreinte anglo-saxonne, ou s'absorber avec elles dans un groupement de marque hollandaise.

Ces diverses questions ramènent une fois de plus l'attention sur la conception dominante du monde politique d'Outre-Manche : la « Greater Britain », l'impérialisme anglo-saxon. Ainsi se trouvent précisés les éléments de tout ordre et de toute origine qui ont contribué à la diffusion de cette pensée après tout profonde, rationnelle, grosse d'avenir, dans les milieux dirigeants de Westminster et jusque dans les masses du corps électoral du Royaume-Uni.

PAUL LOUIS

Le Page [1]

XXIII

Les plages.

Cela dura quelque temps. Enfin, Odette Partout s'étant un beau jour querellée davantage avec Bob, fut saisie d'une crise de dignité qui correspondait par ailleurs avec certaines intrigues, et décida qu'elle voulait rester à Paris tant que son amant demeurerait « dans sa province, dans sa bicoque, dans ses Grenouilles. »

Bob, indigné d'une part, et de l'autre enchanté de pouvoir ainsi fréquenter plus assidûment Nanny Ennison qui marquait beaucoup de goût pour lui, n'empêcha nullement Odette de prendre le premier train — au contraire! Il parcourut les corridors du château en criant qu'il allait inviter chez lui tout une armée d'amis intimes, hommes de cheval et hommes d'épée, et même Tof, pour faire plaisir à Lucien, et qu'il donnerait des fêtes, et resterait six mois loin de cet ignoble Paris, et qu'on verrait ça, et qu'Odette déguerpisse au plus vite, Odette dont il se fichait comme de son premier duel!

Et en effet, il écrivit à maints camarades qu'il les attendait. Or, le petit Maurice de Salisbot accepta immédiatement, Jean-Paul Ailly promit de venir en septembre, et Tof répondit que, mon Dieu, oui, il arriverait dès le lendemain. C'est que Salibot nourrissait une vive affection pour Sybil Ennison, tandis qu'Ailly, quoique bègue et boiteux, s'obstinait à vouloir se marier avec Kate. Quant au poète, il avait loué une maison à Ville-d'Avray pour y travailler tout l'été, mais on sait qu'il s'ennuyait toujours loin des Monti. Bob Milton reconnut à l'empressement de ces trois hommes-là qu'ils étaient les meilleurs entre tous ses amis.

Tof et Maurice de Salisbot arrivèrent donc, l'un dans la matinée, l'autre dans la journée. Bob les accueillit comme des enfants prodigues.

« — Mes chers camarades, mes bons vieux, vous n'avez pas eu peur de ma solitude, vous autres! Il n'y a que vous et Lucien, et Jean-Paul Ailly, qui me portiez quelque affection! Mais je veux que vous ne vous repentiez pas de votre gentillesse; nous organiserons des parties, des réunions. Il faut qu'Etretat tout entier vienne chez moi; et, pour commencer, je vous y emmène dîner. On nous y verra tous les jours, et toutes les nuits aussi, si vous voulez, et je prétends que chacun de vous enlève une femme à la fin de la saison — et allez donc! »

Il fit atteler ses chevaux de poste, en effet, deux gris pommelés qui portaient un harnachement compliqué de grelots et de queues

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai et 1er juin 1899.

de renard, comme s'ils allaient jouer le *Courrier de Lyon*. En route !

On dansait au Casino, ce soir-là. Ce furent entre les jeunes gens et les Ennison, les Monti, madame Hardley, madame Saint-Vaille, des effusions bruyantes et sincères. Tous se connaissaient, et il n'était pas un de ces hommes qui n'eût au moins une fois parlé d'amour à chacune des femmes qu'il revoyait ici ; et chacune d'elles avait souri à chacun d'eux cinq minutes au moins vers la fin de la nuit, sur l'escalier charmant le long duquel madame Ennison donnait à flirter, au son des valses. Enfin, les rapports des uns et des autres étaient teintés de galanterie légère, ainsi qu'il arrive en certaines sociétés dont les dames se disent prudemment : « Les amis de nos amies pourraient bien quelque jour devenir nos amis », tandis que les cavaliers non moins sages pensent qu'il n'y a point de sot baiser.

Bob s'empressa, se multiplia, cria, eut terriblement soif et terriblement chaud. Il connaissait tout le monde à Etretat, et comme il était de ceux qui prétendent que l'on soit gris dès qu'ils ont bu, il étourdit chacun des éclats de sa joie. On n'admire pas assez l'influence des gros garçons sur les foules : leur forte voix, l'importance de leur geste, tout en eux domine et effraie, de telle sorte que la moitié des interlocuteurs s'enfuit, mais que l'autre demeure, prête à toutes les lâchetés, à toutes les gaîtés, à tous les enthousiasmes. Bob sut ainsi organiser un souper improvisé, dans lequel on fêta les nouveaux arrivés. Tof conta une grande quantité d'anecdotes, toutes celles qu'il avait imaginées à Ville-d'Avray : l'agressive Sybil lui reprocha d'user en un seul jour tout son répertoire. Madame Monti répliqua que Tof savait tant d'autres histoires que jamais Sybil ne pourrait les caser dans sa petite cervelle. Sybil se fâcha, Nanny prit le parti de Tof, et les deux sœurs semblèrent sur le point de se battre, mais n'échangèrent que deux mots sans résultat. Là-dessus, le petit Salisbot paria de soulever un billard, et quand on eut terminé contre madame Hardley la série des farces accoutumées, il fut temps que l'on se séparât : on n'avait plus rien à se dire, puisqu'il est notoire que les vexations amicales et les exercices de force marquent dans les soupers le commencement de la fin.

Les jeunes gens remontèrent dans leur voiture et les chevaux partirent au bruit des grelots. Et désormais on aperçut chaque jour tantôt un break léger, tantôt des charrettes ou des cavaliers dévaler la côte de Fécamp, et c'étaient le gros Bob et ses hôtes qui venaient se baigner à Etretat, jouer au tennis, dîner ou souper. Bob et Tof arrivaient en vis-à-vis dans un tonneau, et c'était merveille de voir les deux poussahs, l'un pourpre et jovial, sa petite moustache en croc, l'autre souriant, paisible et barbu, et tous deux bons amis car ils ne s'écoutaient jamais : chacun d'eux parlait à son tour pendant que l'autre approuvait doucement, n'ayant rien entendu. Comment auraient-ils fait pour n'être pas d'accord ?

Cependant la retraite de Lucien était maintenant découverte : il ne pouvait plus jouer le rôle mystérieux des premiers jours. Alors

Matilda, comme jalouse d'elle-même ou bien un peu déçue, avait voulu se persuader que son page ne songeait plus à elle et qu'il n'y fallait pas prendre garde. Mais, pauvre Matilda ! tout s'opposait à ce qu'elle n'aimât plus : l'été si radieux cette année-là, la plage, Etretat même...

Sait-on bien ce que sont les plages ? La duchesse de Berry fut la première, je pense, à en goûter le charme, et les raffinés s'y plurent sous le Second Empire ; au début de la 3e République, vous n'aviez pas une démangeaison, un bouton, une migraine que votre médecin ne vous conseillât aussitôt d'aller prendre les bains de mer. Maintenant l'air salin est passé de mode, il ne guérit plus, mais j'imagine qu'il ensorcelle. D'ailleurs en pourrait-il être autrement ? On n'envoie certainement les fillettes au cours et l'on n'enferme dans des collèges les garçons presque toute l'année qu'afin de les préparer longuement aux émotions profondes de l'été, de l'automne, de ces mois délicieux pendant lesquels ils sont libres. Ils aiment alors, ils se donnent et suivent jour par jour la loi de leur cœur passionné : car tous les cœurs sont passionnés jusqu'à ce que la barbe vienne aux jouvenceaux et les hanches aux filles. Et comme c'est au bord de la mer frémissante que ces romans se nouent et se dénouent, la brise corrompue par tant de paroles, de frissons recueillis et de baisers, la brise attendrie enchante les plages : on y attrappe l'amour à la tombée du soir et bien prudent qui l'évite !

La lumière, la saison font le reste : vous avez commencé de n'être plus indifférent tandis que l'air chaud et clair de l'été rend tout ensemble voluptueux et insouciant, vous n'avez point pris garde : arrive l'automne avec ses brumes et ses crépuscules durant lesquels on se rapproche sur les mêmes bancs, sous les arbres aux feuilles d'or et de parchemin, autour des douces lampes : le sort est jeté, vous aimez.

Or le séjour d'Etretat était dangereux entre tous, non que le pays eût rien de troublant, rien qui tentât les cœurs, ni beaux ombrages, ni fleurs, ni même un pauvre petit ruisseau, mais à cause des couples énamourés qui s'y caressent en si grand nombre chaque année. On s'aime beaucoup, sur cette plage. Entre les falaises dures on ne se quitte guère, du soir à la nuit et du matin au soir : avant midi ce sont des propos tendres et perfides sur une terrasse minuscule où l'on se courtise en famille, sauf quelques-uns qui, plus hardis, s'en vont causer à la nage très loin, dans le silence des vagues étincelantes : ceux-là sont heureux, ils ont un peu peur, et se rient de leur prochain qui est si petit et grouille lourdement sur le rivage lointain. L'après-midi, les mêmes inquiets, les mêmes perfides, les mêmes jaloux, les mêmes heureux s'en vont jouer au tennis, et se réfugient le soir encore dans tous les coins du casino : ils ne perdent que le temps des repas. Enfin, que le soleil ou que la lune brille au ciel, qu'il souffle un vent de tempête ou qu'une chaleur tropicale ait engourdi le reste du monde, la ville d'Etretat est toujours pleine d'amants errants. Pourtant on les rencontre moins vers la fin de septembre : ils commencent à se cacher, et ne vont plus en paix car ils ont péché.

Il était bien certain que Matilda s'abandonnerait à ses souvenirs dans un pays si favorable. Et il était bien probable aussi qu'elle s'y complairait, entourée comme elle l'était. Voulait-on qu'elle parût ridicule au milieu de toutes ces dames, de toutes ces demoiselles et de toutes ces petites filles qu'on voyait courir la ville et les environs, entrant par toutes les portes, apparaissant au détour de toutes les rues, à l'orée de tous les taillis, au bout de toutes les promenades, toujours suivies du sigisbée jamais las qui porte les raquettes, les manteaux, pousse les bicyclettes et regarde méchamment les indiscrets.

On devine quel mépris Kate, Sybil et Nanny devaient concevoir pour Matilda en observant que celle-ci se contentait avec son page d'une allusion furtive, d'une phrase rapide, en passant. Car il persistait à se tenir sur une extrême réserve, un peu narquois, un peu insolent, ne demandant rien et ne répondant guère : il était si sûr que Matilda céderait ! Pour un royaume il n'eût point fait le premier pas. Il l'aimait seulement de tout son cœur et de toute sa volonté, sans le lui dire. Mais Matilda ne l'entendait pas ainsi : d'autres la courtisaient, elle ne daignait pas les voir; Mazzonnetta l'épouserait sans doute, un jour, peut-être, dans un long temps... Il était bien loin...

Son page au contraire était là, près d'elle, tout correct, tout svelte et blond et les yeux scintillants. Matilda le regardait sans cesse et souffrait beaucoup de son silence assez hautain. Souvent, Bob organisait des parties : on trottait par les routes et les sentiers : chevaux, automobiles et bicyclettes se retrouvaient à de lointains rendez-vous : au retour, tout le monde s'arrêtait à La Vallée, et les bouchons sautaient jusqu'aux plus hauts arbres, de manière que les corbeaux offensés se plaignissent gravement.

Il ne fallait plus qu'un accident, une circonstance, un prétexte enfin pour que Matilda s'approchât de Lucien et lui osât dire :

« — Pourquoi vous taisez-vous, mon page ?

— Vous plaisantez. Je ne me tais point, mais vous répète sans cesse, au contraire, que vous êtes la plus belle du monde et qu'il fait bon vivre à vos pieds.

— N'avez-vous rien à me demander ?

— Mais... le croyez-vous ?

— Rien à me reprocher ?

— Ah ! Matilda... »

Et Lucien là dessus, tremblant de joie, s'épancha presque en pleurant, avoua tout, ses tristesses, son long et secret chagrin, sa tendresse enfin qui jamais ne s'en était allée...

Or, le prétexte que tous deux attendaient ainsi fut une lettre de Mazzonetta, par laquelle cet officier annonçait à sa fiancée que tout rentrait dans l'ordre à Florence, qu'il allait être bientôt libre, et obtenir un congé qu'il viendrait passer près d'elle, en septembre probablement.

XXIV

Propos hippiques.

« — Mais sapristi! qu'est-ce que vous avez, Lucien? Vous nous montrez une mine à chagriner les morts! Salisbot, versez-lui encore un verre de quelque chose : il est triste, ce garçon... Notre projet de garden-party l'a profondément affecté. Je me demande pourquoi.

— Il est permis au sage de s'attrister quelquefois, répliqua Tof : quand il a sommeil, quand il est gris et quand sa maîtresse lui fait des serments.

— Ne plaisantez pas, ajouta Salisbot : je suis sûr que Lucien imagine en ce moment une surprise pour notre fête. Pas vrai, mon cher?» Maurice de Salisbot appelait tout le monde « mon cher », ce qui donnait du ton à sa conversation; il y mettait beaucoup de cérémonie quand il s'adressait à Lucien parce qu'il admirait ce dernier. D'ailleurs, ce petit jeune homme admirait solennellement tous ses amis.

Lucien regarda d'un œil encore sombre la table couverte de bouteilles diverses, de glace, de tasses et de verres. Il faisait une chaleur étouffante, contre laquelle les jeunes gens réunis au lieu le plus sombre de la futaie, après déjeuner, essayaient vainement de lutter en buvant frais. Plus ils avaient chaud et plus ils buvaient; et plus ils buvaient, hélas, plus ils avaient soif. Tof, laissant aux autres les alcools néfastes et violents, avait réuni devant soi les liqueurs ecclésiastiques, bénédictines, feuillantines et autres, toutes ces bouteilles qui ressemblent à des nonnains ou à de gros chanoines : une montagne de glace pilée s'effondrait dans un plat de cristal : « C'est la neige, disait-il, dont les courtisanes antiques se servaient pour refroidir leur vin. Car elles buvaient du vin. » Salisbot qui aimait Napoléon avait confisqué un flacon d'eau-de-vie de Dantzig : ce nom et les parcelles d'or lui rappelaient madame Sans-Gêne, l'Epopée, le maréchal Ney et mille choses guerrières. Bob appréciait plus simplement son cognac : il le chauffait dans sa main, le couvait afin d'en faire éclore un arôme délicieux. Lucien, dont le verre était vide, répondit : « Non, mes amis, vous n'y êtes pas. »

Certes! ils n'y étaient pas. La triste humeur du page était causée depuis la veille par Mazzonetta qui venait encore gâter sa joie et se jeter au travers de sa vie. En effet, les larmes essuyées et l'émotion fanée, il avait bien fallu songer à cette lettre inattendue, odieuse, sans laquelle jamais peut-être Lucien et Matilda ne se fussent réconciliés mais qui troublait aussi leur bonheur au moment qu'elle le faisait naître. Le bellâtre poursuivrait donc Matilda jusqu'ici, alors qu'il n'était même pas régulièrement son fiancé? Il n'existait entre eux que le lien le plus frêle de tous, une promesse. Et Lucien souhaitait cruellement que cet impudent subît le mépris, la solitude, les railleries; il l'eût voulu malade et même mort. Il l'eût volontiers tué de ses mains, eh bien, oui! de ses mains... Sans doute, il y a les gendarmes, mais il y a aussi le cœur des hommes qui souffre et se ré-

volte ! Le page était audacieux : « Dans la vie, pensait-il, il faut sauter tous les obstacles, ou qu'on les brise ! » Ah, il se souciait bien en ce moment de garden-party, de Bob et de ses projets !

Celui-ci tenait pourtant à s'éclairer et questionna Lucien de nouveau : « Enfin, Lucien, dites-moi si vous croyez qu'une fête à La Vallée pourrait réussir ?

— Mais est-ce que je sais, moi ! Oui et non. Non plutôt, car en somme qu'offrirez-vous à vos invités ? Une partie de tennis ? Ils peuvent la faire à Etretat. Un bal ? Il fait bien chaud. Une fête champêtre, des chevaux de bois, des hercules, des spectacles comme à Neuilly... Peuh !

— Ecoutez ! s'écria Maurice de Salisbot. J'ai une idée ! »

Une idée de Salisbot était chose assez rare pour que chacun se tût.

« — Oui, je viens de trouver une attraction, mes chers. Il faut donner des courses.

— A la bague, à la nage, à pied, en sacs ? C'est bien 14 juillet.

— Mais non, des courses de chevaux ! Pourquoi pas ? Rien ne s'y oppose. Jean-Paul Ailly amènera volontiers un ou deux pur-sang pour amuser sa chère Kate. Je ferai venir ma jument, je l'entraînerai. Avec un échafaudage en guise de tribune et quelques obstacles, nous aurons tout ce qu'il faut. »

Un profond silence suivit cette proposition. Chacun réfléchissait. Tof jugeait qu'il serait agréable de voir galoper ses amis par la plaine, sous de jolies casaques, et que les femmes groupées dans la tribune ressembleraient à des fleurs en corbeille. Mais Bob et Lucien se montrèrent moins aisés à convaincre :

« — Eh bien, et le champ de courses ? Où le prenez-vous ?

— Comment ! mais à un kilomètre du château vous avez des prairies immenses : y déterminer une piste avec des piquets, l'aplanir tant bien que mal, puis dresser quelques haies, voilà qui est bien difficile, peut-être ? Il y a même un mur qui barre la moitié des pâturages et que l'on pourra sauter...

— Vous n'y pensez pas ! fit Bob : le terrain est terriblement en contrebas de l'autre côté... Pas un cavalier ne pourrait sauter là sans se tuer !

— Oui, oui, je sais. Mais sur un espace de cent mètres au moins, le terrain des deux côtés est excellent et plat au contraire : la dépression commence tout à coup, à gauche, et c'est un vrai ravin, mon cher, en effet : il suffira de planter un drapeau à l'endroit dangereux, et nous aurons un obstacle magnifique.

— Passe pour le mur ! En tous cas, vous ne prétendez pas qu'on entraîne des chevaux en quinze jours ?

— Je ne prétends pas non plus que cette journée soit relatée dans les feuilles sportives. Vous vouliez donner une garden-party : ce n'est que cela, rien de plus.

— D'ailleurs, que ferons-nous courir ?

— Vous avez déjà Calprenède, ma jument, les bêtes de Jean-Paul

Ailly, de René des Eparges que vous inviterez. Puis nous ajouterons des courses de poneys, des courses d'ânes, s'il le faut... »

L'éloquence de Salisbot entraîna Bob. Avec un buffet sur le terrain des courses, beaucoup de monde, un grand dîner pour finir et le retour aux lanternes vers Etretat et vers Fécamp, la fête parut à celui-ci devoir être complète.

Lucien seul marmottait entre ses dents : « Ce sera ridicule... Idée prétentieuse, chevaux dérisoires... Et s'il pleut? Et si René des Eparges et Jean-Paul Ailly se récusent? »

On l'envoya promener, on commença même à se fâcher. Alors le page agacé se déclara prêt à tout :

« — C'est bon, c'est bon ! Je monterai Calprenède qui entre en folie devant les tas de pierres. La brave bête voudra se dérober, sautera finalement au-delà du drapeau, et nous serons l'un et l'autre délivrés enfin du souci de vivre... Je commence à l'entraîner dès demain ! »

Bob haussa les épaules à cette boutade. Tof répondit longuement au contraire. Qu'on parlât devant le poète de chevaux en quoi il ne se connaissait guère, ou de quelque autre sujet, il s'amusait toujours, et ce drapeau, ce mur, ce danger sollicitèrent son esprit ingénieux ; il y découvrit aussitôt le moyen, soit de se venger d'un rival, soit de gagner une course à coup sûr : « Sans doute, disait-il, il ne s'agit que de pousser son concurrent du côté de l'endroit périlleux, de façon qu'il se jette dans le vide... »

A ces mots, et bien que Tof les eût prononcés par jeu, Bob de se récrier et Salisbot de protester magistralement, citant le code des courses et parlant de maints autres codes qu'il connaissait moins bien. Mais soudain, Lucien tressaillit ! Il resta longtemps silencieux. Ses yeux clairs fixaient devant lui, dans l'ombre des arbres, une image qui d'abord le rendit étrangement grave. Puis, ses sourcils se froncèrent davantage : le page discutait, le page combinait. Enfin, il se leva, taciturne, fit quelques pas et redressa la tête : il avait conclu.

Et l'on eut la surprise d'entendre peu à peu le capricieux Lucien adopter ce projet d'une journée de courses. Il le trouvait même élégant, assez neuf, amusant en tous cas. Il écrirait à René des Eparges, son camarade, pour le presser d'amener ses chevaux. Il écrirait aussi au lieutenant Mazzonetta, un ami de Florence, qui devait se trouver à Etretat en septembre. Les écuries étaient-elles en état, ne manquait-il rien? Il y veillerait. On ferait tout venir de Fécamp. Il se chargerait de la piste, des obstacles : qu'on ne s'en occupât point ! Et il comptait bien triompher !

« — Dès l'aube, demain matin, hop, au galop, s'écria-t-il !

— Et quel cheval monterez-vous ?

— Calprenède, parbleu ! Il a couru. C'est une bête excellente... Vous verrez ! »

(A suivre.)

MARCEL BOULENGER

Opinions singulières et curieuses touchant le seigneur Hamlet

(LA SIGNORA DILIGENTI, RACHILDE, ALFRED JARRY, MAX NORDAU, J.-E. BLANCHE, LOUIS ERNAULT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GEORGES POLTI, ROMAIN COOLUS, BEERBOHM TREE, AMAN JEAN.)

Voici quelles furent nos interrogations :

*Certaines polémiques récentes, l'interprétation de Mme Sarah Bernhardt, après celle de M. Mounet-Sully, et bien d'autres signes indiquent des opinions encore imprécises quant à la signification du rôle d'*HAMLET.

Voulez-vous nous dire votre avis :

1° Sur son aspect physique ?

2° Sur sa physionomie morale ?

3° Sur les rapports de ressemblance à établir entre Shakespeare et Hamlet ? s'il est permis d'en établir...

Et voici les réponses qui nous parvinrent :

DE MADAME LINA DILIGENTI (1)

L'étude approfondie de Shakespeare et de son œuvre fut la base de la théorie de Lombroso sur le désaccord du génie et de l'homme normalement constitué, d'où le génie serait une *dégénérescence* de la race. Sans insister sur la démonstration de la théorie scientifique de Lombroso, citons Bovio, auteur d'une œuvre splendide sur le *Génie*.

Sans décréter si Shakespeare fut ou non un malade, nous pouvons constater qu'Hamlet en fut un : mais, entendons-nous bien, un malade d'esprit, non de corps.

Ce corps est sain, l'auteur l'indique ainsi.

Hamlet a le masque du *Penseur*, il personnifie la dualité, l'antithèse, car à la parole lente, mesurée, à la méditation du penseur, il joint l'élan impétueux et brusque de sa fougue juvénile.

Hamlet — et c'est l'explication de ces contrastes — est un *halluciné*, une victime de l'*idée fixe*.

Il est le fils de l'âme de Shakespeare, il en est pour ainsi dire une manifestation personnifiée.

Tel il m'apparaît après étude d'un si difficultueux personnage.

Il est indéniable qu'en dépit des contradictions, il est physiquement robuste ; l'auteur lui-même l'indique en cette phrase qu'au dernier acte dit la Reine : « Sa vigueur est maintenant d'accord avec son âge. »

(1) La directrice et la fougueuse tragédienne du théâtre populaire italien de Nice.

Type du Nord, cheveux blonds.

Son âge? 27 à 28 ans, puisque, parlant de Yorick, déjà enterré depuis quatre lustres, il déclare s'en souvenir parfaitement.

Sa voix est chaude, passionnée dans l'amour, tendre et douce avec l'ombre paternelle, hésitante dans le doute, âpre et rude dans la vengeance.

DE RACHILDE

Puisque les différentes interprétations de trois hommes de grand talent, *Sarah Bernhardt*, *Marcel Schwob* et l'autre, dont j'oublie le nom, ne vous suffisent pas, je vais y aller de ma petite fantaisie personnelle.

Hamlet n'était pas, *il est* petit, très maigre, très laid, si c'est être laid que de porter sur la face l'effroi des sortilèges, très fort, brun, sans barbe, entre 25 et 60 ans. Ses gestes sont ceux d'un impulsif ou d'un singe, avec la rectitude commandée par la comédie perpétuelle que comporte l'héroïsme intelligent. (Un héros intelligent, l'homme du pittoresque, est toujours un bon comédien.) Il pratique la décision et aussi la brutalité voulue des mimes qui nous apprennent la vie en jouant devant un *vain peuple*, pour lequel *vain peuple* le mouvement est toujours la couleur de la pensée, surtout quand il détonne. Il est droit, aussi droit qu'une épée avant qu'on la mette en cercle, mais on sent qu'on peut la mettre en cercle. (Le cercle est l'infini de la grâce.) Il parle rauque, en serrant les dents, car il aime à goûter ses paroles avant de les servir aux voisins. Il marche automatiquement, sans se soucier des fondrières, car il est le vertige fait homme et plane au-dessus d'un abîme qui l'aspire d'en bas.

Il a tous les tics nerveux et quelques-uns qu'il invente, histoire de masquer les autres.

La raison suprême de ses actes est la dissimulation par ennui de se livrer aux Polonius d'usage.

Il est né pour scandaliser les imbéciles et n'y manque point. Sa joie, son orgueil, sont d'être pris pour un bouffon.

Il se joue à lui-même, devant un crime fabuleux, la comédie de la bravoure, mais il a peur et il est ravi d'avoir peur, cela le change. (La comédie de la bravoure ordinaire étant un exercice de sot.) Moralement, il n'a aucune morale, mais il préfère la beauté de la vertu à la hideur du vice hypocrite, simplement parce qu'il n'aime pas les femmes.

Cet Hamlet maigre, n'en déplaise à Mendès ou à Vanor, deux amateurs de femmes, est *uraniste*, pour cela même *capable de chasteté et de platonisme*. Nul mieux que lui ne peut connaître la suprématie de l'amour sur la *sensualité* qui n'est que l'effigie de la passion.

« *Au couvent!* » c'est-à-dire : « *Plus haut: Vers le dieu!* » c'est-à-dire : « A l'amour de l'être pour l'être au delà de la mort! »

Et c'est pour cela qu'il fait la leçon à sa mère, ne lui pardonnant guère d'avoir eu l'impudeur de le concevoir.

Cet Hamlet est un monstre parfaitement moderne. Il n'a jamais existé du temps de Shakespeare qui l'a *prophétisé*.

J'ajoute que jamais Shakespeare ne l'a voulu fou et, pour faire bien ressortir cela, il mit en regard de sa *simulation* la véritable folie, touchante et réellement idiote, de la douce Ophélie.

Comme je n'ai pas l'honneur d'avoir connu Shakespeare, j'ignore s'il ressemble à Hamlet!

En tous les cas (dussé-je me faire couper la gorge), j'affirme qu'Hamlet n'est pas un homme gras... et qu'il n'a rien d'un juif, bien que des juifs, seuls, puissent avoir eu l'esprit de se le payer... en décor, Monsieur, en décor, seulement!

Et ça ne l'engraissera pas!

DE M. ALFRED JARRY

Hamlet est un petit homme de tempérament sanguin, l'épiderme pâle parce que le sang n'y affleure point; moins développé du haut du corps que des membres inférieurs; ni maigre ni replet, sans qu'il soit utile de supposer l'allusion à l'acteur contemporain : la reine affirme son manque de souffle pour le créer par son affirmation. Les cheveux blond cendré; il ne porte plus sa barbe — peu fournie et plus foncée que ses cheveux — depuis son retour de l'université. Un peu moins de vingt-cinq ans. Gestes d'une brusquerie *incertaine* (si l'on entend imprévisible à autrui). Voix très sourde, rebelle à certaines consonnes. Se courbe, non des épaules, mais nettement aux reins, selon l'allure rapide du sauvage dans son sentier; mais Hamlet la garde arrêté. Change ses tics quand il les juge usés.

Moralement, c'est un homme de sport plus encore qu'un cabotin. Le spectre n'est que son accidentel entraîneur. Il s'y confie après vérification de certificats.

Il retarde, selon tous les prétextes, l'acte tant qu'il n'est pas sûr de sa forme.

Il veut n'en être jamais sûr : dans une proportion de dissemblance, il établit le rapport Hamlet-Hercule.

Il est allé curieusement examiner le « poteau » : cette tête de mort qu'il ne comprend pas bien, la chose au-delà du masque, fière de l'avoir abîmé puisqu'il en garde les trous, l'acte qui n'est plus l'idée, la course qui est courue.

Il essaye son « train » de folie devant Ophélie. Comme il a soin de ne pas se disqualifier par des actes utiles et qui aient une extérieure récompense! Et il tue... Polonius, et encore à travers le mot qui le puisse faire s'illusionner d'une expérience *in anima vili*.

Le théâtre sur le théâtre lui est moins un piège à surprendre le trouble du roi qu'un tremplin à son acte futur : il a besoin de l'enchaîner à des *actes* antérieurs, même non siens : ils lui seront prépa-

ratoires; et ce n'est qu'après avoir entendu ses propres vers qu'il fera le geste, croyant seulement se les redire avec plus d'action.

Il n'est pas étonnant qu'il aboutisse à un meurtre très compliqué et invraisemblable : poison, échange de fleurets, empoisonnés aussi les fleurets, encore coupe de poison...

Il est très brave, parce qu'il ne peut jamais admettre que l'acte arrive. Il se promène dans la salle d'armes, seulement pour attendre *celui qui n'est plus* Hamlet, lequel n'est pas mort du fleuret, mais d'avoir agi.

L'imposteur s'est déjà montré, et comme on ne l'a pas reconnu (il agissait), il s'est écrié : C'est moi, Hamlet le Danois!

Celui qui est resté Hamlet, c'est Shakespeare, parce qu'il a écrit la pièce au lieu de la vivre. Mais il meurt au même moment que l'autre, parce qu'il l'a écrite jusqu'à la fin.

DE M. LE Dr MAX NORDAU

La plupart de vos questions ne sont pas controverses. Le texte même de Shakespeare y répond explicitement.

Ainsi, Hamlet a trente ans. Le fossoyeur le dit expressément dans la scène du cimetière. Il est de taille moyenne. Il constate lui-même qu'il ne ressemble guère à Hercule. Il est pâle. (« Cast thy nighted colour off », dit la Reine.) Ses mouvements sont lents. (« But look, where sadly the poor wretch comes reading. ») Ses traits sont tirés. (« The dejected havour of the visage », Hamlet. « I. a dull and muddy-mettled rascal », le même.) Il se tient penché, les yeux baissés. (« With veiled lids seek for thy noble father in the dust. ») Tous ses gestes sont incertains, frustes, rares. Il est sous le coup d'une forte dépression. (« How is it that the clouds still hang on you », le Roi.) A de rares occasions, sa mélancolie habituelle est interrompue par un accès de fureur rendue plus terrible par sa langueur dolente habituelle. (Scènes avec les Comédiens, avec la Reine.) Le seul tic que je lui connaisse — eh oui! car je le connais beaucoup, le pauvre prince, l'ayant beaucoup fréquenté — est d'avoir des absences, de rester silencieux, de suivre ses rêves pendant qu'on lui parle, et de se ressaisir subitement et de partir pendant une minute ou deux avec une grande volubilité comme s'il voulait rattraper le temps perdu en rêvasserie.

Sur la couleur des yeux et des cheveux, Shakespeare ne nous renseigne pas. Mais des raisons qu'il serait trop long d'exposer en détail permettent d'affirmer que sa figure était rasée — les jeunes princes ne portaient presque jamais de barbe à l'époque supposée où se passe la tragédie —, qu'il avait les cheveux châtain et les yeux bleu pâle. Sa voix était douce et légèrement voilée, facilement émue et tremblotante dans la tendresse, stridente, avec des notes aiguës dans les explosions de rage.

Maintenant, la fameuse querelle sur sa corpulence. Elle n'a pas sa

raison d'être. Hamlet est gras et lourd. Ce n'est pas seulement sa mère qui le dit au dernier acte. Il y fait allusion lui-même dès le 1er acte. Il parle de sa « windy respiration of forced breath », ce qui concorde parfaitement avec le « scant breath » de la fin. Seulement, il ne s'agit nullement d'asthme. Il a la respiration courte et un certain degré d'anhélation, d'oppression, parce qu'il souffre de stéathose cardiaque ou, si ce mot vous rebute, de surcharge graisseuse du cœur. Il a le cœur gras des hommes prématurément gras, et le symptôme principal de cette infirmité est justement la respiration pénible et difficile.

Jusqu'ici, je me suis basé uniquement sur le texte. A présent, je risque une explication conjecturale. Savez-vous pourquoi Hamlet est gras et anhélant à trente ans? J'en soupçonne la cause. Il a été étudiant à Wittenberg. Or, il est certain qu'il a dû y boire des quantités énormes de bière. C'est le grand chic aux universités allemandes. Comme très noble étranger, il était certainement membre d'un « corps » aristocratique où, pour faire honneur à son rang, il devait se signaler par des prouesses bachiques ou plutôt gambrinesques. Pour peu qu'il ait été du corps des Saxons ou des Borusses, il a facilement drainé ses vingt à trente bocks par jour, et si vous voulez faire un tour à une université allemande, vous verrez ce que font ces libations héroïques et régulières des jeunes gens qui les cultivent. Du temps qu'on passe dans un « corps » noble, on ne rapporte pas souvent une grande science, mais on en rapporte toujours, outre les balafres glorieuses de la figure, un ventre en tonneau et un cœur gras. Hamlet est dans la règle, ayant été étudiant à Wittenberg, d'être gras et lourd et d'avoir la respiration difficile.

Quant à la physionomie morale d'Hamlet, je l'ai définie ailleurs d'un seul mot qui est un diagnostic. Hamlet est un neurasthénique aboulique. Voilà la clé de toutes ses étrangetés. Il connaît son devoir, il voudrait le remplir, mais, n'ayant pas de volonté, il est incapable de prendre une décision.

L'étiologie de son état pathologique? Là, nous sommes réduits aux suppositions. Hamlet a une mauvaise hérédité. Il est fils d'une catin et neveu d'un assassin difforme et rabougri. C'est donc très probablement un dégénéré. Ses séances à la « Corpskneipe » de Wittenberg auront sans doute contribué à développer des prédispositions congénitales. Et voilà comment il est devenu l'être fantasque, hésitant, indécis, méfiant, déprimé souvent, excité parfois, au type nettement « circulaire », cruel, ironique, avec, parfois, des lueurs subites de génie, que vous voyez traîner ses pas lents et lourds à travers la tragédie de Shakespeare.

DE M. J.-E. BLANCHE

En lisant le drame, j'ai toujours devant les yeux un jeune Anglais blond, rasé comme il y en a tant parmi ceux qui viennent étudier

l'art dans les ateliers à Paris, avec cette allure timide et ces regards de cruelle énergie qui leur sont si particuliers. Mon ami Jules Laforgue me faisait aussi penser à Hamlet, à l'époque où il était encore bien portant (1).

DE M. LOUIS ERNAULT

Hamlet est jeune, très jeune même : 17 ou 18 ans. Une seule preuve : ce terme de *vieillesse* jeté si insolemment à la face d'une mère encore belle.

Très jeune, Hamlet n'a pas d'idées nettement arrêtées : il « fait » de la philosophie de mots, comme tel chroniqueur moderne « fait » de l'esprit.

Son caractère n'est pas davantage formé. D'où, ses indécisions ; d'où, après l'hallucination d'Elseneur, cette conception — puérile — de sa vie : un *rôle*, non pas « à vivre », mais « à jouer » et à jouer dans la note mélodramatique des bons auteurs.

Hamlet n'est pas fou : simple aspirant à l'aliénation, avec toutes chances, sous la double obsession de la mort et de la survie, de remporter la palme ! C'est proprement un « *impulsif* », à la démarche, au ton, aux gestes parfois naturels, parfois emphatiques et déclamatoires en dépit des excellents préceptes de diction que Shakespeare énonce par sa bouche.

Au physique, Hamlet m'apparaît grand, blond, un peu voûté. Une tête ronde, trop grosse, roulant sur des épaules relativement frêles. Les cheveux longs et plats, les yeux bleus, miroitants sous des cils rares.

(1) Dans les MORALITÉS LÉGENDAIRES (*Hamlet ou les Suites de la piété filiale*), Jules Laforgue fait du jeune prince ce portrait, qui est en même temps le sien :

« De taille moyenne et assez spontanément épanoui, Hamlet porte pas trop haut, une longue tête enfantine, cheveux châtains s'avançant en pointe, sur un front presque sacré, et retombant, plats et faibles, partagés par une pure raie à droite, celer deux mignonnes oreilles de jeune fille, masque imberbe sans air glabre, d'une pâleur un peu artificielle mais jeune ; deux yeux bleu-gris partout étonnés et candides, tantôt frigides, tantôt réchauffés par les insomnies (fort heureusement, ces yeux romanesquement timides rayonnent en penseurs limpides et sans vase, car Hamlet, avec son air de regarder toujours en dessous comme cherchant à tâter d'invisibles antennes le Réel, ferait plutôt l'effet d'un camaldule que d'un prince héritier de Danemark) ; un nez sensuel, une bouche ingénue, ordinairement aspirante, mais passant vite du mi-clos amoureux à l'équivoque rictus des gallinacés, et de cette moue dont les coins sont tirés par les boulets de la galère contemporaine au rire irrésistiblement fendu d'un joufflu gamin de quatorze ans ; le menton n'est hélas ! guère proéminent, guère volontaire non plus, l'angle du maxillaire inférieur, sauf aux jours d'ennuis immortels où la mâchoire alors, portant en avant et les yeux par cela même reculant dans l'ombre du front vaincu, tout le masque rentre, vieilli de vingt ans. Il en a trente. Hamlet a les pieds féminins ; ses mains sont solides et un peu tortues et crispées ; il porte une bague à scarabée égyptien d'émail vert à l'index de la main gauche. Il ne s'habille que de noir, et s'en va, s'en va, d'une allure traînarde et correcte, correcte et traînarde... »

Tempérament anémique et bilieux. La face imberbe, aux chairs blêmes et bouffies (plutôt que grasses), se sillonne déjà de ravines profondes. Pas encore de tics particuliers, — mais Hamlet en acquerrait infailliblement très vite si, plus sûrement encore et plus vite la surexcitation mentale à laquelle il est en proie ne devait déterminer, par elle seule et le dénouement du drame shakespearien écarté, la folie totale et la mort.

Je n'établirais aucun rapport de ressemblance entre Shakespeare et Hamlet — au contraire ! Mais j'entrevois de singulières « correspondances », à relever entre Hamlet et un autre personnage, moitié vécu, moitié rêvé lui aussi quoique tout proche de nous : « le pauvre Lélian. »

Bien entendu, les déductions et inductions qui précèdent se réfèrent exclusivement à l'Hamlet légendaire du drame. Hamlet, personnage historique (?), ne saurait être reconstitué, ni historiquement, ni même logiquement. Trop d'exemples établissent combien peu « l'animal humain » correspond à telle ou telle œuvre réalisée. Citerai-je Balzac, affligé d'une carrure de commis-voyageur en articles de boxe ?... le Victor Hugo de 1830 — grand, brun, maigre et fatal, commandaient toutes les analogies, — et, dans la vie réelle, petit, blond, rose et grassouillet : poupard...

DE M. CHARLES-HENRY HIRSCH

De deux acteurs contemporains de Shakespeare qui ont joué Hamlet, l'un John Lowin, qui avait incarné Falstaff et Henri VIII avec un succès considérable, était corpulent, — et peut-être l'auteur y songea-t-il quand il mit dans la bouche de la Reine le fameux : *He's fat*, de la scène du duel, — et l'autre, Joseph Taylor, qu'on avait applaudi pour sa grâce dans le rôle de Romeo, devait justifier ce mot de la douce Ophélie sur le prince de Danemark : « *the glass of fashion and the mould of form* » (le miroir de la mode et le modèle des formes). On peut objecter : Ophélie est amoureuse. Mais l'amour n'est pas aveugle autant qu'on l'a bien voulu dire.

Ainsi, Shakespeare lui-même n'a pas une conception très arrêtée des proportions physiques de son héros. Les partisans de l'Hamlet élégant et ceux de l'Hamlet gros, orthodoxes pareillement, se trompent ensemble s'ils veulent imposer leur modèle exclusif du personnage : on n'évalue pas Hamlet à la livre ! Pour le comédien, il s'agit de comprendre cette figure complexe : adipeux ou svelte, s'il ajoute le talent à l'intelligence, il sera le véritable Hamlet.

Si l'on n'est point enclin à la mesquinerie, par l'habitude des besognes hâtives, au lieu de mesurer Hamlet à la ceinture, on en analyse la pensée et c'est à peine assez d'y apporter de la méthode, beaucoup de finesse, avec une patience qui rarement trouverait un meilleur emploi.

Hamlet, à Wittenberg, ne devait pas moins aimer la philosophie

que la boisson ; celle-ci l'induisait à des associations d'idées. Une de ses premières phrases à Horatio n'est-elle pas : *We'll teach you to drink deep ;* et, au roi, il a exprimé son désir de retourner à l'université. C'est un être flottant chez qui l'horreur de l'action est aussi intense que le goût des spéculations spirituelles. Le devoir s'offre à lui sous la forme impérative la plus absolue dans son siècle : la vengeance. Il *doit* tuer le roi. A peine le drame est-il noué, par le serment d'Hamlet au spectre de son père, que le prince suit sa nouvelle destinée. Sa volonté de tuer est ferme ; mais il lui est interdit d'échapper à sa nature : toute chose, le moindre incident, deviennent pour lui matière à raisonner. A cet ennemi de l'action, incombe tout à coup d'accomplir l'acte le plus total qui soit au monde : supprimer un être. Il ne songe pas une minute à esquiver la mission impérieuse, mais il agit, selon ses aptitudes naturelles, par pensées. Quand l'irrésolution le menace, à force de réflexion, il perd conscience de soi-même, son énergie se déplace : il met l'épée au poing et tue Polonius. Ici, il apprend à connaître une puissance supérieure à la raison et à l'action : le Hasard tragique et borgne, que la première n'explique pas et qui assigne son but à la seconde.

Le hasard paru, les faits se succèdent, implacables et logiques : la démence, la mort d'Ophélie ; le retour de Laertes ; l'empoisonnement de la Reine ; la mort de Laertes ; la mort donnée au Roi, dans un accès de fureur — et, enfin, la disparition nécessaire d'Hamlet, puisque le personnage, agissant au lieu de penser, ne se ressemble plus à lui-même. Là-dessus, l'arrivée logique de Fortinbras amorce une nouvelle pièce qui, dans l'esprit de Shakespeare, pouvait être le drame de l'Action, comme *Hamlet* est la tragédie de la Pensée.

Au XVIIe siècle, Ben Jonson et la pléiade des auteurs qui jalousaient Shakespeare ont pu répandre l'erreur de la folie d'Hamlet. Aujourd'hui cela vaut-il d'être discuté ? Il n'existe pas au théâtre de héros mieux organisé, de pensée plus claire, d'expression aussi limpide. S'il émet parfois une parole douteuse, c'est afin d'éprouver les comparses, quand son ironie aiguë n'a pas eu prise sur leur grossièreté. Et pas un de ceux-ci, de la tendre Ophélie au matois Polonius, du premier clown à la reine Gertrude, aucun ne vit pour son propre compte. Il les féconde tous. Ils composent une série de miroirs qui réfléchissent tour à tour les aspects multiples d'Hamlet auprès de qui on placerait, à la rigueur, un seul protagoniste distinct : le Hasard.

Pour se convaincre de cela, s'il n'est pas indispensable d'avoir lu Saxo Grammaticus, l'historien danois, d'où Belleforest a tiré un récit dont la traduction se répandit en Angleterre sous le titre *The Historye of Hamblett*, au moins faut-il connaître ce fragment. On y voit un Hamlet, espèce de brute qui invite des amis à dîner, les grise, les enferme et met le feu à la maison ; qui donne au roi « un coup si violent sur l'*échine du cou* qu'il lui coupe net la tête des épaules » ; et qui ceint la couronne de Danemark.

En 1589, à Londres, on avait joué une pièce où Thomas Kyd mettait

en scène la chronique danoise. Cette pièce est perdue. La critique l'eût rapprochée avec fruit de l'*Hamlet* de Shakespeare à qui Malone assigne la date de 1596.

Des générations de Français ont applaudi de bonne foi un *Hamlet* de Ducis, un livret d'opéra qu'embellit M. Ambroise Thomas, une adaptation de M. Paul Meurice. On a peu lu la traduction de François-Victor Hugo. Enfin, avec la transposition littérale, dans une belle langue, que vient de donner M. Marcel Schwob, nous possédons l'équivalent du chef-d'œuvre des littératures modernes.

DE M. GEORGES POLTI

Robuste, à coup sûr, de sang froid (1) et d'une main extraordinairement sûre, puisqu'il tue, *à travers une tapisserie*, d'un foudroyant coup d'épée Polonius.

Non pas donc frêle et nerveux comme la séduisante et sémitique Sarah. Non plus de poil bleu et gascon d'emphase selon Mounet, ni même châtain, tel que le figura Laforgue. Roux peut-être, ce fils des Rois de la Mer : le hardi Viking! Ulysse lui envierait le tour qu'il joue à Rosencranz et Guildenstern! Ce Scandinave a la langue bifide d'un personnage d'Ibsen, et dans sa voix doit résonner l'ambiguité d'un langage toujours à double sens, qu'on croit lire à travers du spath d'Islande.

Mais le jeune prince a bu en sus, à Wittenberg, le goût si allemand du suicide. Certes, ce n'est pas là Shakespeare, le joyeux, doux, modeste et fin Will : — du moins, ce n'en serait qu'un accès passager de misogynie orgueilleuse, de spleen et de désespoir, incarné : fraction suffisante encore du reste pour constituer un individu plus réel que nous tous!

Enfin, et principalement, cet Oreste-Brutus (2) du Nord se manifeste catholique ; car le présent Drame, de même que les plus grands (ceux de Judée et d'Hellas, les *Miracles Notre-Dame*, *Calderon*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Parsifal*, *Faust*), est un DRAME THÉOLOGIQUE. Oui, une préoccupation religieuse dirige Hamlet et *explique seule* ses actions en apparence incohérentes, contradictoires. Je le prouve :

Ier Acte. — N'est-ce pas de savoir son père *mort sans confession* et souffrant horriblement qu'Hamlet (IIe Acte) se sent désormais torturé sans relâche et s'insulte d'hésiter — ainsi que le lui ont tant reproché... les écrivains — devant le Meurtre..., jusqu'à s'y résoudre? — IIIe Acte. Voyez-le rejeter les affadissantes coquetteries de l'amour, avec l'amertume cynique d'un Saint-Bernard : « c'est ce qui m'a rendu fou » : et puis, pris de pitié pour le doux piège, Ophélie, qu'il entraînera tantôt, faible réalité, dans sa tourmente, lui jeter du seuil de sa feinte folie, le suprême conseil : « *Dans un couvent!* »

(1) *Hamlet* = *Amlodi*, lourdaud (surnom islandais du héros).

(2) Si bien que Polonius prédit sa fin quand il dit : « J'ai représenté Jules César..... Brutus me tuait (Scène de la *Comédie*).

Acte IV. — « ... Si tu connaissais nos projets », lui dit le Roi perfide, et le Croyant de répondre : « Je vois un Chérubin qui les voit. »

Et devant les troupes de Fortinbras en marche vers la mort à bas prix, voici que la noblesse et la vraie grandeur de l'homme se révèlent au Voyageur. Episode qui prend sa valeur profonde à figurer précisément entre celui de la *Comédie* à l'acte III et celui (Acte V) du *Cimetière*, asile de la mort. — unique certitude pour nous.

Encore une fois, je vous le demande, comment expliquer autrement la *nécessité* d'une telle scène (simplement goûtée jusqu'aujourd'hui pour son « originalité »...)? — Le voici donc ratiocinant sur la poussière d'Alexandre comme naguère sur celle de Polonius. Non, nous n'avons pas là de vains artifices de mélodrame, pas plus qu'en les *pressentiments* de la fin ou qu'en le *pardon réciproque* des deux adversaires, victimes d'une « comédie » de duel.

Voilà pourquoi — plutôt que pour avoir possédé, s'il fallait en croire l'école allemande, un « génie encore inconscient » (à trente ans!) — Hamlet devait être un fort grand roi, selon l'éloge funèbre du jeune Fortinbras, devenu l'héritier de son trône. Il le devient par les conséquences mêmes, notez-le, de la cause qui dépossèda jadis le vieux Fortinbras au profit du vieil Hamlet, *le jour exact* où celui-ci fut père. C'est ainsi que Dieu dément le pacte impie des hommes.

DE M. ROMAIN COOLUS

Il faut commencer par déclarer, en réponse à cet Anglais qui le trouve monotone, que l'Hamlet conçu par Mme Sarah Bernhardt est admirable de simplicité, de sobriété et de force évocatrice. On peut se représenter Hamlet de 36 façons (ce chiffre est fatidique, n'est-ce pas?) : mais la création de cette extraordinaire artiste demeure intacte et autrement proche de la vérité shakespearienne que l'Hamlet tonitruant, hernanique et formidable de Mounet-Sully.

Cela dit, je donnerais volontiers d'Hamlet le signalement suivant :

Stature : haute. Entre 1 m. 80 et 1 m. 90. Epaules voûtées.

Tempérament : lymphatique et nerveux (pas du tout sanguin).

Teint : pâle, très pâle (quelques taches de rousseur).

Yeux : bleus, d'un bleu inquiétant (rebord des paupières un peu rouge).

Cheveux : blond-filasse, plutôt longs : pas de barbe.

Age : entre 17 et 19 ans : c'est un *adolescent* encore tout imprégné de scolastique.

Gestes : généralement lents (il est paresseux, lourd de corps, quoique assoupli par une longue pratique des armes), a cependant des brusqueries inexplicables, des nervosités subites, des éclats d'énergie, mais sans durée : la plupart de ses gestes ne sont qu'ébauchés : il éprouve tout de suite une *maladive* fatigue d'agir, de se dépenser, de s'affirmer, d'être lui.

Diction : confuse, saccadée, souvent pâteuse : il bafouille même. Traînera sur les mots et brusquement, sans raison, sortira du verbe.

par paquets, hystériquement, dans une furie de s'expliquer *une fois pour toute*.

Timbre de voix : généralement assez élevé, souvent sourd et dental, rarement grave. Il débite toutes les profondeurs d'un ton d'écolier presque aigu.

Son pas : lent, lourd, pénible, las; il traîne ses savates le long des corridors.

Moralement il a en lui les meilleures et les pires choses : il est fait de contradictions; il est téméraire et poltron; fanfaron et audacieux; cynique et timide; arrogant et humble; tendre et dur; cabotin et simple; profond et naïf, etc...

Sa préoccupation maîtresse est son désir *d'agir en homme* et de se prouver ainsi qu'à l'univers par une action capitale, attestant un dessein fortement préconçu, qu'il n'est plus un enfant. Mais, *comme il est encore un enfant*, il subit avec impatience et regret le devoir qu'il s'est imposé et qu'il s'admire de s'être imposé. Il s'amuse en chemin avec tout ce qu'il rencontre, choses et gens, images et idées; il se donne à lui-même la comédie d'un homme très fort, très subtil, très intelligent qui a tout combiné en vue d'une action héroïque et terrible et dont on parlera; il joue, parce que c'est encore de son âge, à tout ce qui l'a intéressé le plus récemment : il joue au roi; il joue au philosophe; il joue au comédien, etc.; il joue enfin à celui qui joue et même à celui qui joue celui qui joue. D'ailleurs rien de tout cela ne l'amuse et, quand il en a assez, il joue à mourir. Et il est charmant, parce que, comme tous les vrais joueurs, il est désintéressé.

DE M. HERBERT BEERBOHM TREE

Hamlet est humain ou il n'est rien. C'est dans l'humanité vivante qui anime tout son être que réside l'attrait sans égal de cette grande création. Car nous sommes tous des Hamlets en puissance. La question de savoir si Hamlet était fou ou feignait la folie a dérangé bien des esprits. Ils n'avaient pas la souplesse nécessaire pour comprendre qu'un homme peut avoir plusieurs physionomies, qu'il peut manifester à tour de rôle les caractères les plus divers avec la plus absolue sincérité! Pour moi il y a un passage du drame qui est la clef de voûte du caractère d'Hamlet : « There is nothing either good or bad, but thinkings makes it so. » Dans ces paroles que je considère comme le leit-motiv d'Hamlet, nous trouvons le secret de la faillite de maint homme qui s'annonçait grand. L'homme qui doit réussir dans la vie est celui qui ne voit que d'un seul côté. L'homme dont l'horizon mental est vaste et qui est capable de voir le bien et le mal des deux côtés, qui peut vagabonder de la grande route d'un projet ferme aux sentiers de la contemplation philosophique n'atteindra pas ce but aussi bien que celui qui regarde droit devant soi et poursuit son objet sans voir plus loin. La démonstration en est contenue dans la pièce écrite d'Hamlet que le trop court délai des trois heures de scène empêche de montrer en action. Je fais allusion au caractère de Fortinbras. Il

ne voit qu'un côté des choses et sait d'une manière précise ce qu'il veut. Qu'en résulte-t-il? Simplement que lorsque Hamlet est mort ce jeune homme sans imagination et essentiellement pratique, apparaît et, pour parler le jargon d'à-présent, « s'empare du gâteau ». Le doute philosophique qui plane comme un miasme au-dessus de la pensée moderne est le doute d'Hamlet. Car il est le plus moderne des hommes non pas seulement d'aujourd'hui mais d'après-demain. La maladie qui afflige Hamlet est ce que les Allemands appellent « grübeln », rêverie perforante, essentiellement destructive. Nos meilleures leçons s'évanouissent en se présentant comme châteaux aériens. Le juste et l'injuste se déforment et se contentent quand nous réfléchissons qu'il n'y a rien qui soit bien ou mal et que c'est la pensée seule qui fait les choses ainsi.

J. K. HUYSMANS

..... Si ce n'était que j'ai de mauvais rêves.

Notes

politiques et sociales

LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

Un grand nombre de communiqués officieux annoncent, chaque semaine, que les travaux de la Conférence de La Haye sont en bonne voie, et qu'elle élabore des résultats pratiques importants. Nous avouons que nous restons sceptiques, en dépit de tant d'assurances, et nous nous demandons si vraiment, à part le fait essentiel en lui-même de la convocation du Congrès, l'année 1899 verra quelque changement digne d'attention, dans la nature des rapports internationaux.

Il serait peu convenable, à coup sûr, d'épiloguer dès à présent sur un échec éventuel total des débats en suspens. Mais depuis le 18 mai — date de l'ouverture des assises diplomatiques de la maison du Bois — un certain nombre d'incidents significatifs se sont produits à La Haye : peut-être valent-ils d'être brièvement commentés.

Le discours de M. de Staal, chef de la délégation russe et président du Congrès, n'a été livré au public que quatre ou cinq jours après avoir été prononcé. Pourquoi? A-t-on craint de semer, dès la première heure, la désillusion parmi les peuples, ou a-t-on obéi à la tendance habituelle des chancelleries à tout environner de mystère? Quoi qu'il en soit, ce discours qui a réellement inauguré les travaux a étrangement restreint la portée des propositions formulées en août 1898 dans le rescrit de Nicolas II. Le problème de la limitation des armements n'a été envisagé par M. de Staal que d'une parole cursive : en revanche, celui-ci a consacré une phrase empreinte d'émotion à l'institution de la médiation et de l'arbitrage. Le gouvernement russe, sur les incitations du comte Mouravief, assez hostile à l'initiative du Czar, aurait-il, vers le mois de mai, fait un retour sur lui-même? La harangue de son premier représentant résumait-elle, au contraire, par ses réticences—les objections, et par ses affirmations, les suggestions, — des grandes puissances européennes et extra-européennes? Il reste évidemment, à tout le moins, que la question du désarmement, pour user du terme commun, a été reléguée aux calendes : la première Commission du Congrès, désignée pour en réunir et étudier les éléments, ne comprend guère que des membres de quatrième plan, soldats et marins, qui s'entendraient bien plus aisément pour concerter une augmentation générale des effectifs.

C'est sur la troisième Commission — celle de la médiation et de

l'arbitrage — que se concentrent tous les regards : ce sont ses travaux que visent les dépêches officielles de chaque jour. On sait déjà qu'elle se compose des chefs de délégations, d'hommes politiques très influents ou de jurisconsultes réputés. Aboutira-t-elle à dresser une institution que l'on devrait saluer avec enthousiasme, avec reconnaissance, et dont la seule affirmation de principe serait une joie pour toutes les démocraties ? Il nous semble qu'elle va se heurter à bien des résistances graves, et que le premier jour de griserie philanthropique passé, elle reconnaîtra toutes les difficultés formelles et essentielles de sa tâche.

C'est pour le moins quatre projets que les commissaires de l'arbitrage ont dû examiner. Ces projets, inspirés des travaux de l'Institut de Droit international et des délibérations des diverses Assemblées parlementaires et extraparlementaires de « pacifiques », étaient tous pénétrés du même esprit. Mais, dès maintenant, il est permis de prévoir qu'aucun d'eux ne sera voté sous la forme exécutoire, car l'établissement effectif d'un tribunal des conflits internationaux ou même l'organisation d'un simple préliminaire de conciliation, — est incompatible avec les institutions militaires et sociales des grands Etats civilisés.

Avec les institutions militaires, — car chacune de ces puissances a porté à toute la perfection, dont elle était capable, ses rouages de mobilisation, — mandera-t-on à la France, à l'Allemagne, à l'Autriche, qui, en peu de jours, peuvent jeter des centaines de milliers, sinon des millions d'hommes à leurs frontières, de renoncer à tant d'avantages acquis par une longue patience ? L'obligation d'une décision arbitrale préalable, même dépourvue de sanction, fera le jeu des pays à mobilisation lente. Il y a bien là un écueil de premier ordre : mais il y a plus encore : une fois les armées sur pied, croit-on pouvoir, par une sentence juridictionnelle, refréner leur ardeur, empêcher des rencontres inévitables, et obtenir que les épées restent au fourreau ? Infiniment utopique, plus utopique que toute autre, est et demeurera une pareille conception.

Avec les institutions sociales, — car le triomphe de la médiation et des autres solutions de paix, comporte à la base la suppression des grandes armées, la réduction de leurs effectifs à un minimum. Or, l'armée est le réduit central, le noyau de défense du système capitaliste. Ceux qui nous citent l'Union américaine en affirmant que le militarisme est, dans ce régime, une superfétation sans racines, font une étrange erreur. La poussée guerrière qui s'est accusée de l'autre côté de l'Atlantique, l'augmentation considérable des forces des Etats-Unis, augmentation qui à coup sûr se poursuivra avec rapidité, attestent que le militarisme est intimement lié à l'organisation présente des sociétés. Sa mission n'est pas seulement extérieure, elle est aussi et surtout intérieure, et de plus en plus, au fur et à mesure que les doctrines révolutionnaires se répandront, conquerront plus d'adhérents, ce caractère se développera. On ne voit guère l'Empe-

reur d'Allemagne renonçant à l'appui de ses généraux contre le parti socialiste, ni l'Empereur d'Autriche s'interdisant de proclamer tour à tour l'état de siège dans Vienne, Prague ou Pesth, ni la bourgeoisie française sacrifiant ses officiers, redoutés, mais adulés, ni Humbert d'Italie licenciant les vainqueurs de Milan et de Palerme, les Bava, Morra, etc. Le système social et économique qui pèse sur le monde civilisé saperait son propre fondement en diminuant le rôle de l'armée. Voilà pourquoi les délégués de La Haye, — qui, par respect humain, salueront peut-être le principe de la juridiction pacifique, — s'empresseront d'éliminer toute organisation pratique.

Ce Congrès a marqué, au surplus, dès ses premières réunions, un esprit bien étriqué. Organe des gouvernements oppresseurs, il a rejeté avec terreur toute étude des divers problèmes politiques posés devant les chancelleries. On aurait cru qu'au seuil du xxe siècle il aurait voulu, tout au moins, jeter en pâture à la pensée générale quelques déclarations généreuses, laisser luire un espoir aux yeux des nationalités déchiquetées et foulées. L'esprit de Metternich a revécu dans les directeurs de la Conférence. Des représentants de l'humanité souffrante, des vaincus de l'histoire : Arméniens, Polonais, Finlandais, se présentaient devant eux, demandant justice. Ils les ont chassés, dressant au-dessus de leur tête, comme un Evangile ne varietur, le programme du comte Mouravief. La plus grande assemblée de diplomates qui se soit jamais tenue, a déclaré implicitement, à l'heure où elle cherchait soi-disant à raffermir la paix, que les opprimés devaient conquérir le droit par la force, et que pour les collectivités écrasées la révolte était le seul recours.

Il est maladroit et dangereux de proclamer ainsi certaines vérités, mais après tout faut-il tant se plaindre de l'attitude du Congrès? L'idée révolutionnaire qui travaille le monde en fera son profit.

PAUL LOUIS

La Quinzaine dramatique

Théâtre du Vaudeville. **Amoureuse,** comédie en trois actes de M. Georges de Porto-Riche. — *Théâtre des Mathurins.* **Le Pain de ménage,** comédie en un acte de M. Jules Renard.

La quinzaine fut excellente pour les théâtres : presque tous ferment, ont fermé, vont fermer.

Le Vaudeville nous a donné quelques représentations d'*Amoureuse* de Georges de Porto-Riche, déjà reprise au commencement de la saison. Ingénieuse façon de nous faire remarquer combien toutes les comédies représentées dans l'intervalle s'efforcèrent de ressembler à cette œuvre aussi exemplaire qu'inimitable.

La pièce a retrouvé devant le public son succès habituel. Il n'est plus décent de paraître choqué de ses audaces, puisqu'elle est devenue presque classique. Peut-être serait-il superflu d'affirmer encore une fois que c'est un chef-d'œuvre. La preuve en est faite depuis longtemps; et c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, « la preuve par le consentement universel ».

Elle ne vieillit point et elle ne peut vieillir, parce qu'elle n'emprunte rien à l'actualité et à la mode des idées. Elle n'attaque heureusement aucun des articles du code ; elle ne soulève aucun problème de morale : on n'y découvre pas ombre de thèse ; et l'auteur a courageusement résisté à la tentation de nous montrer qu'il était un « penseur », ce dont, au reste, personne ne se permet de douter.

Elle ne prétend qu'à nous exposer, sans emphase, mais avec la plus clairvoyante et la plus douloureuse des lucidités un conflit sentimental très poignant.

Dans tout le théâtre de M. de Porto-Riche, un même couple se retrouve, — couple d'amants bien entendu, puisque c'est ici le *Théâtre d'amour*. Nous reconnaissons les personnages sous leurs multiples noms, ou, tout au moins nous sommes frappés de leur ressemblance, de leur proche parenté, mais pourrions-nous jurer qu'ils sont bien les mêmes?... Leur analogie est profonde, essentielle; pourtant ils ne se répètent jamais. Mais ils diffèrent les uns des autres, *comme on diffère de soi-même* aux divers moments de sa vie.

Les femmes — l'amoureuse Germaine, Françoise la résignée, la loyale Dominique — sont toutes charmantes, tendres et passionnées, tour à tour mélancoliques et spirituelles — et toujours un peu spirituelles quand elles sont mélancoliques — soumises jusque dans leurs révoltes et sacrifiées jusque dans leurs vengeances. Elles souffrent d'aimer. Et elles ne sont pas heureuses.

L'auteur leur réserve toute sa sympathie, toute sa pitié. Sympathie un peu hypocrite, quoique certaine ! Pitié un peu suspecte !...

Les hommes... Mais pourquoi donc sont-ils tant aimés?... Ils ne sont pas très beaux, pas très jeunes, pas très bien habillés — c'est l'implacable M. de Porto-Riche lui-même qui nous le dit — fats, souvent cruels, souvent injustes, toujours égoïstes... Qu'ont-ils donc?... Ah! voilà... ce « je ne sais quoi »!... L'auteur ne précise jamais; et comme il a raison! Car nous savons bien qu'ils existent tels qu'on nous les présente et que leur charme est tout puissant, mystérieux, indéfinissable. Ce sont des Amants. Et ils ne sont pas heureux.

Non, ils ne sont pas heureux. Car ils sont pleins de sensibilité, ces égoïstes. Car ils souffrent de faire souffrir. Ils sont fats sans le savoir, cruels sans le vouloir, injustes avec remords, égoïstes sans en avoir conscience et presque naïvement.

Sur tous ces êtres — hommes et femmes — pèse une étrange fatalité. Ils souffrent d'aimer, de ne pas aimer, d'être aimés, d'avoir aimé et puis d'aimer encore alors qu'ils s'imaginent n'aimer plus. Leur vie sans cesse bouleversée est un long martyre ; et ils ne se lassent point d'être des victimes. Au reste, ils ne s'appartiennent pas. Des désirs les emportent, des rancunes les ramènent : et souvent leurs désirs renaissent de leurs rancunes. Qu'ils soient las les uns des autres ou qu'ils soient las de l'amour, qu'ils se trompent, qu'ils se blessent, qu'ils prononcent des mots irréparables, peu importe ! Ils n'échapperont pas à leur destinée. Ils sont condamnés à aimer, ils sont condamnés à s'aimer à perpétuité !

Cette fatalité amoureuse, nul n'aura mieux su l'exprimer que M. de Porto-Riche, soit dans *Amoureuse*, soit dans l'admirable *Passé*. Elle grandit et, sans doute, elle éternisera son théâtre.

Tout ce qu'il y a de presque tragique — et de si ordinaire — dans l'amour, tout ce qui l'empoisonne et tout ce qui le perpétue, pour le malheur de ceux qui aiment, tous les profonds malentendus, tous les illogismes, toutes les contradictions des cœurs voués l'un à l'autre, toutes les rancunes inavouées, toutes les souffrances et toutes les haines secrètes, enfin tout l'antagonisme des amants, il l'a analysé et révélé avec une passion de sincérité, une intelligence, une éloquence et un art incomparables.

Et s'il se présente à l'Académie, comme on l'a annoncé, nul doute que celle-ci ne s'empresse d'accueillir en lui le plus humain de tous nos auteurs dramatiques et le maître incontesté du théâtre psychologique d'aujourd'hui.

Amoureuse nous dit la souffrance d'aimer. Voici avec *le Pain de ménage* de M. Jules Renard, représenté aux Mathurins, le malheur d'être heureux, « d'un bonheur auquel on ne peut se résigner. »

Il n'est pas aisé de parler de Jules Renard. On est trop son ami.

On l'admire trop. On en devient modeste comme pour soi. Cela ne fait pas son compte. On n'ose pas dire assez qu'il a un peu de génie.

Et pourtant l'auteur des *Bucoliques* compte parmi les deux ou trois prosateurs les plus sûrs, les plus variés, les plus sobres et les plus exacts de ce temps. Dans nulle autre œuvre, peut-être, ne se trouve poussés si loin, une telle probité et une telle conscience, un tel goût et un tel désir de la perfection, — souvent atteinte —, une telle horreur de l'artifice.

Au théâtre, il nous a donné déjà cet acte inoubliable : *le Plaisir de rompre*. En voici un autre dont la fortune sera pareille. Je n'aurais point la hardiesse de le préférer au premier, si l'auteur ne me l'avait permis. Il me l'a permis. Je le préfère donc — pour le moment.

Et je le préfère parce qu'il est plein d'une sensibilité exquise. Cette sensibilité, Jules Renard ne la montre point toujours. Souvent, il paraît dur et presque impitoyable dans sa volonté d'être précis; et son ironie inquiète. Mais qu'il la garde secrète, — par pudeur ou par orgueil — elle n'en existe pas moins, profonde, au cœur de l'historien perspicace et attendri de la Nature. Et il semble avoir mis sa coquetterie à nous la révéler, cette fois, tout entière.

Deux ménages sont réunis, à la campagne, en été, deux ménages exemplaires de gens qui s'aiment et qui sont heureux. Dans l'un, voici un mari fidèle à sa femme et dans l'autre, une femme fidèle à son mari. Ce sont des êtres de sentiments délicats, mais pas exceptionnels. Or, cet honnête homme et cette honnête femme n'ont qu'un passe-temps, qu'un plaisir, qu'une débauche : le soir, ils se retrouvent pendant une demi-heure, en tête-à-tête, et l'un près de l'autre, ils pensent qu'ils pourraient s'aimer, quoiqu'ils ne s'aiment pas, qu'ils pourraient faire une bêtise, quoiqu' « ils ne soient pas assez bêtes », qu'ils pourraient s'enfuir au bout du monde, — mais ils n'iraient pas jusqu'à Marseille. Ils rêvent, ils se disent leurs rêves. Et ils s'aperçoivent qu'ils sont très malheureux, tout en se croyant très heureux. Ils sont excédés d'un bonheur trop uniforme, trop mesuré et trop attendu. L'homme est plein d'un lyrisme inutile; la femme semble prête à tous les abandons. Mais ils ne sont pas même imprudents. C'est là un jeu un peu pervers et sans danger. Ils s'offrent une émotion gratuite, le frisson du vertige, avec un solide garde-fou. Ils ne cessent pas d'être lucides; et ils se rappellent à temps qu'ils ne s'aiment pas. A peine, s'ils se désirent un soir, si vaguement. Et ils se quittent avec mélancolie et soulagement, sur des regrets honorables et sans avoir cessé d'être émus.

Or, dès le premier instant, nous avons bien compris qu'il ne se passerait rien entre eux et qu'ils ne sortiraient de ce salon où l'auteur les avait réunis, que pour rentrer, elle, dans la chambre de son mari, lui, dans celle de sa femme. Notre sécurité égalait la leur. Et pourtant, comme eux, nous avons eu, sans cesse, le plaisir du vertige, l'angoisse délicieuse du drame *possible*, entrevu, deviné, espéré, redouté ! Notre émotion n'a pas un seul instant failli. Et jamais nous

n'avons mieux senti le peu de chose qui sépare l'idée du fait accompli, le désir de sa réalisation.

Rien de plus difficile, ni de plus périlleux que de développer, au théâtre, pareil thème, dépourvu de toutes complications dramatiques et de toutes péripéties extérieures. Avec quel art et quelle habileté, il fallait conduire cette action passant par toute une lente suite de transitions délicates. Jules Renard a triomphé de ces difficultés. Mieux : il ne nous a pas permis d'en prendre conscience, en écoutant sa pièce.

Mais ce qu'on ne saurait dire, c'est le charme, la grâce attendrie et spirituelle du dialogue, si nuancé, si subtil et si aisé, à la fois, avec ses minutes d'âpreté et de lyrisme, dialogue plein d'images de poète comme, seul, ce maître prosateur sait en trouver.

D'un tel sujet — que je m'excuse d'avoir médiocrisé en essayant de le raconter — M. Donnay, le Donnay d'à présent, eût tiré une pièce fort dramatique, pleine d'idée, peut-être sociale, où des amants auraient mal fini : et M. Michel Provins — entre autres — une charmante petite saynette, non exempte de couplets, qu'on eût beaucoup jouée dans les salons. M. Jules Renard en a tiré lui, un rare chef-d'œuvre qu'on ne saurait trop s'étonner de ne point voir figurer encore avec *le Plaisir de rompre*, au répertoire de la Comédie-Française.

Aux Mathurins — en attendant — l'interprétation fut excellente avec M. Tarride et Mlle Blanche Toutain.

INTÉRIM

Musique

Opéra : **Joseph**, de Méhul, avec récitatifs de M. Bourgault-Ducoudray. — *Renaissance* (Théâtre lyrique) : **Le Duc de Ferrare**, drame lyrique en trois actes, paroles de M. Paul Milliet ; musique de M. Georges Marty.

Voici, de par la fantaisie de l'un des directeurs de l'Opéra, *Joseph* déployant ses simples et sévères beautés sur la vaste scène de l'Académie nationale de musique. Contre le choix d'un semblable chef-d'œuvre, il n'y a rien à dire. Pourtant, les magnificences émues de la musique et les naïvetés du dialogue de *Joseph* étaient, à l'Opéra-Comique, si fort à leur place que l'on pouvait croire que l'Opéra, avant de songer à Méhul, se souviendrait qu'il existe quelque part un artiste immense du nom de Gluck dont pas une œuvre ne figure à son répertoire. A l'étranger, on représente continuellement *Iphigénie en Tauride*, *Orphée*, *Alceste* ; ici, on n'a cure des ouvrages de l'auteur d'*Armide*. C'est à peine si, de temps à autre, l'on joue *Orphée* à l'Opéra-Comique. J'ai idée cependant, en dépit des mauvais vouloirs inexplicables, qu'il faudra plus tôt qu'on ne pense à l'Opéra, se décider à monter quelques-unes des tragédies lyriques de Gluck. La connaissance que le public possède maintenant des chefs-d'œuvre wagnériens a préparé d'admirable façon le terrain pour Gluck. C'est grâce à Wagner que Gluck, qui fut un des prédécesseurs du maître de *Parsifal* dans les voies rédemptrices de l'art, c'est grâce à Wagner que Gluck reparaîtra en triomphateur sur la scène qu'il rénova et illustra.

En attendant que sonne cette heure de haute réparation artistique, l'Opéra donne le *Joseph* de Méhul. Est-il besoin de rappeler que la réforme entreprise par Gluck pour ramener la musique aux saines et pures traditions, la désitalianiser et, pour employer ses propres termes, « la réduire à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie, pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ; » que cette réforme, qui devait, élargie et fécondée, aboutir au drame lyrique moderne, n'eut pas de plus chaud partisan que Méhul ?

Et le titan de Bayreuth a tenu essentiellement à saluer, dans les compositeurs qui continuèrent Gluck, des précurseurs du mouvement dit wagnérien, à rendre un solennel hommage à la réalité de leur effort : « Sur la mer obscure et désolée de la musique, ces astres jumeaux et solitaires, Gluck et Mozart, avec le cortège des rares musiciens de leur famille (et notamment parmi eux, ne l'oublions pas, les maîtres de l'école française du commencement du siècle), nous servent d'étoile polaire : cette clarté nous fait pressentir l'au-

rore d'un art pur et nouveau, où la musique, par son association à une poésie dramatique plus riche encore, atteigne à toute sa richesse, où la poésie même, par ce libre épanouissement de la musique en elle, devienne enfin l'art dramatique tout puissant. »

Méhul est un de ces maîtres de l'école française dont parle Wagner.

Passant avec une rare facilité du plaisant (l'*Irato*) au sévère (*Joseph*), simple toujours, son œuvre, empreinte d'une absolue sincérité, a une singulière puissance d'émotion et déborde de vérité dramatique. Qu'il compose les strophes grandioses du *Chant du départ ;* qu'il laisse échapper de sa plume gracieusement inspirée le duo d'*Euphrosine et Coradin* : « Gardez-vous de la jalousie » ou la romance célèbre : « Femme sensible, connais-tu le ramage » d'*Ariodant;* qu'il se passionne avec *Stratonice*, etc., c'est le même artiste de pure sève, éloquent, fertile en ressources, alliant la délicatesse et l'élégance à la force expressive, joignant à l'élévation de la pensée la noblesse du style.

Des quarante-deux ouvrages laissés par Méhul, *Joseph*, à peu près seul, jouit d'une réputation universelle.

L'impression qui s'en dégage est exquise et reposée. Et il n'est pas possible d'entendre l'air : « Vainement Pharaon... » d'une déclamation si largement expressive, d'une si intense émotion; l'adorable romance : « A peine au sortir de l'enfance » : l'air troublé de Siméon; le beau finale : « Quel trouble vous saisit » ; la prière des Hébreux : « Dieu d'Israël, père de la nature »; la fraîche romance de Benjamin; le trio, où passe un souffle de la grandeur antique; le cantique ravissant : « Aux accents de notre harmonie », avec les superbes phrases des trois jeunes filles; le duo de Jacob et de Benjamin, si touchant dans son ampleur, si humain d'accent, le morceau d'ensemble qui le suit et le chœur suprême, — il n'est pas possible d'entendre de pareilles pages sans être délicieusement transporté et profondément ému.

Le sujet, emprunté à la légende de Joseph, est un des plus admirables que l'on puisse imaginer. Pourtant l'amour en est exclu et l'intérêt dramatique ne repose que sur une unique situation. L'émotion née de la manifestation des sentiments constitue le principal ressort de l'action. Les caractères sont marqués d'un trait définitif. Les haines, les jalousies qui éclataient entre les enfants de mères différentes et désolaient, déchiraient la famille antique, prennent là un relief saisissant. Et, bien que le librettiste, Alexandre Duval (de l'Académie française) ait négligé nombre d'épisodes importants, de détails d'une couleur orientale très particulière, ait modifié quelque peu certains types, voire les noms, (Joseph, grâce à lui, s'appelle Cléophas) : bien qu'il ait passé sous silence les songes fameux qui fournirent à Joseph l'occasion de sortir de l'ombre, et qu'il se soit peu inquiété de montrer Joseph lequel « était de belle taille et beau à voir » et que, dit la Bible, « l'Eternel faisait prospérer en *tout ce qu'il entreprenait* », phrase qui laisse rêveur, si l'on se souvient du peu d'empressement mis

par Joseph à satisfaire le désir de la femme de *l'eunuque* Potiphar; bien que Duval n'ait pas cru devoir emprunter à la Genèse la scène de Jacob et de ses Fils, le subterfuge de la coupe et la supplication déchirante de Juda s'adressant à Joseph, il a combiné un canevas dont l'ingénuité suffit à Méhul pour écrire une immortelle partition. Le style de l'opéra biblique de *Joseph*, dont Gautier disait vers 1851 : « il appartient à ces époques antédiluviennes ou des phrases en forme de dynotherium et de mastodonte, bavaient lourdement dans les océans primitifs du pathos », ce style d'effet imprévu, agonise de vétusté et ferait rire si le temps ne l'avait rendu respectable.

Mais, si bizarre que semble le dialogue du bon M. Duval, il n'ennuie pas et, pendant qu'il déroule ses périodes étranges, l'auditeur n'imite pas les Erinnyes qui ronflaient couchées sur les dalles du temple de Delphes.

Pour pouvoir représenter *Joseph* à l'Opéra, où le parler n'a pas droit de cité, on s'est permis d'introduire, de force, des récitatifs dans l'œuvre de Méhul.

On objectera, pour excuser ce sacrilège, que M. Gevaert, dans *Fidelio*, Berlioz, dans le *Freyschutz*, Guiraud, dans *Carmen*, n'ont pas reculé devant pareille besogne.

Ces exemples ne prouvent rien en faveur du tripatouillage consommé. Si Méhul avait estimé que des récitatifs fussent nécessaires à son *Joseph*, il n'aurait pas hésité à les écrire, et, si grand cas que je fasse de la valeur de M. Bourgault-Ducoudray, j'ai l'audace de penser que ces récitatifs eussent peu ressemblé à ceux du compositeur de *Thamara*. Je laisse de côté le travail de M. Armand Silvestre lequel s'est borné « à enfermer dans une forme rythmique aussi concise et aussi correcte qu'il lui a été possible, la substance des scènes précédemment dialoguées en prose, c'est-à-dire uniquement ce qui est essentiel à la compréhension de la pièce ». D'ailleurs ce qu'a fait M. Armand Silvestre n'atteint pas l'inspiration de Méhul, ne modifie nullement la physionomie de l'œuvre musicale. Elle ne touche qu'aux paroles de M. Duval et cela ne peut avoir de conséquences fâcheuses. Mais M. Bourgault-Ducoudray ! Si encore ce compositeur de talent avait limité sa cruelle initiative à de discrets récitatifs. Ce serait déjà trop. On lui en voudrait moins, cependant. Il a ambitionné de traiter des situations que Méhul n'avait pas traitées, en un mot il n'a pas craint d'ajouter à la pensée du premier musicien français.

C'est ainsi que, par la volonté de M. Bourgault-Ducoudray, *Joseph* est affligé d'un songe. Cela passe la permission. Je n'ignore pas que M. Bourgault-Ducoudray, en manière d'excuse, assure que « tous les dessins d'orchestre ou thèmes *rappelés* ont été empruntés soit à la partition même de *Joseph* soit aux très remarquables *Solfèges* écrits par Méhul pour notre Conservatoire de musique ». Franchement, est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de commun entre la musique de *Joseph* et des exercices écrits par Méhul pour les *Solfèges ?* Quel lien d'art et de pensée relie ces ouvrages si différents de genre, de

signification et de tendance ! En vertu de quel droit M. Bourgault-Ducoudray a-t-il choisi, de préférence à tout autre, tel fragment de mélodie, emprunté à un solfège, et l'a-t-il insinué dans la partition? Je me demande ce que dirait M. Bourgault-Ducoudray si quelqu'un se permettait de modifier en quoi que ce soit la musique de sa *Thamara*. Les récitatifs de M. Bourgault Ducoudray sentent le travail et sont dénués de toute simplicité; les rappels de thèmes sont ridiculement déplacés dans la partition de *Joseph;* le songe sort du caractère général de l'œuvre de pureté et de noblesse du vieux maître, et, dès qu'aux récitatifs et aux songes parasites succèdent les pages de Méhul c'est un rafraichissement, une douce joie pour l'oreille. Non seulement les récitatifs ne se fondent pas dans la musique de *Joseph*, mais la ligne de démarcation est nettement tracée entre le travail de M. Bourgault-Ducoudray et la réalisation sublime de Méhul. Quand un jour on reprendra à l'Opéra-Comique l'œuvre vraie, la comparaison sera toute en faveur du *Joseph* joué pour la première fois le 17 février 1807.

M. Vaguet se montre admirable dans le personnage de *Joseph*. Ce ténor à la voix ravissante sait chanter et possède le style qui convient à l'interprétation des grands rôles classiques.

M. Delmas dramatise beaucoup trop le rôle, tout de ligne austère, de Jacob. Il a des violences d'attitudes, de mouvements et de gestes, des véhémences d'expression qui surprennent chez un vieillard aveugle succombant sous le poids de cent trente années. Ainsi rendu, le personnage de Jacob perd en grandeur, en noblesse, en tranquille autorité, ce qu'il gagne en énergie et en ardeur juvénile déplacée.

Mlle Ackté est infiniment jolie en Benjamin. Sa voix aux inflexions dures ne prête pas à la célèbre romance tout son charme tendre. Par contre, elle a donné délicieusement la réplique à M. Delmas dans le duo du dernier acte. M. Noté tonitrue à souhait. Mise en scène suffisante, sans plus.

Le sujet du *Duc de Ferrare*, sorti en pièce de l'invention de M. Paul Milliet, est des plus noirs. Bourrée de complications surgissant à l'improviste et de coups de théâtre éclatant avec une brutalité sommaire et voulue, l'action, où des souvenirs de lord Byron s'allient à la furia dramatique espagnole, serait bien de nature à donner le cauchemar si l'on était encore disposé à prendre au sérieux n'importe quelle fiction de théâtre. Dans l'*Hippolyte Couronné* d'Euripide et, conséquemment, dans la *Phèdre* de Racine, la femme d'un roi aime le fils de son mari. Dans le *Duc de Ferrare*, Alfonso, contrairement au modèle grec, dédaigne Artémis pour Aphrodite et s'abandonne aux douceurs de la passion partagée. Et cette communion de sentiments enlève à l'affabulation une bonne part de son caractère original. Phèdre avec toutes ses fureurs n'existe plus ; mais on voit deux jeunes amants assez incolores qui trompent un barbon. Seulement, à

la fin, le barbon se fâche, et il se venge abominablement. Il bâillonne sa femme et la fait tuer par Alfonso qui ignore qui il frappe. Puis, ce forfait accompli, il fait froidement massacrer son fils. Le livret du *Duc de Ferrare* pèche par la brièveté : il manque de longueur. Tout y arrive sans que l'on sache pourquoi les événements se produisent. Nulle explication, nulle psychologie. Cependant, les scènes d'amour alternent assez régulièrement avec les scènes violentes, volontiers le rouge fait place au rose, et, en somme, le *Duc de Ferrare* contient nombre de situations capables de satisfaire un musicien.

La partition écrite par M. Georges Marty sur le libretto sombre de M. Milliet, n'est pas du premier venu. Elle est d'une musicalité intéressante et les qualités y abondent. Je ne m'arrêterai pas plus qu'il ne convient aux réminiscences involontaires, qui se trouvent dans tous les ouvrages des jeunes compositeurs, et dont on trouve l'explication dans ces lignes de Wagner : « La musique est un art essentiellement *artificiel*, dont il faut apprendre les règles, et où l'on n'arrive à la maîtrise (c'est-à-dire à pouvoir s'exprimer d'une façon originale et personnelle) qu'en apprenant une nouvelle langue ; au lieu que le poète, du premier coup, peut exprimer dans sa langue maternelle ce qui frappe réellement sa vue. Le jeune musicien, après s'être escrimé pendant un temps suffisant à ce qu'on est convenu d'appeler la production *mélodique*, finit par s'apercevoir à sa grande confusion qu'il n'a fait que bégayer les œuvres de ses modèles préférés ; il soupire après l'indépendance, et sa liberté date du jour où il s'est rendu parfaitement maître de sa forme. »

M. Marty a composé son ouvrage voilà de cela bientôt onze années.

Si le *Duc de Ferrare* avait été représenté il y a onze ans, est-ce que M. Marty en serait resté là? Il aurait écrit d'autres partitions, et, aujourd'hui, nous ne nous trouverions pas en présence du premier essai d'un artiste ne s'étant pas encore entendu au théâtre, par conséquent n'ayant pu se rendre compte de ses défectuosités et de ses imperfections.

M. Georges Marty possède un tempérament dramatique. Il aborde la situation avec crânerie et la traite avec vigueur. D'impression directe, il ne s'attarde pas à cueillir la fleur de fantaisie, il va droit devant lui, sans craindre de paraître brutal. Mais cette franchise dans la violence n'exclut pas chez lui la tendresse. Il sait apaiser les courroux cuivrés de son orchestre pour chanter les ineffables joies de l'amour. Et tel air de Réginella « Je t'aime » est d'une exquise suavité. Des grâces s'épandent de ci de là et l'ensemble est digne de l'excellent musicien qu'est M. Georges Marty.

L'interprétation, en tête de laquelle il faut placer M. Séguin, est fort bonne avec MM. Soulacroix et Cossira et très honorable avec Mlles Martini et Lebey. Chœurs, orchestre, décors, costumes, rien ne laisse à désirer.

André Corneau

Petite Gazette d'art

PASTELS ET PEINTURES DE K. X. ROUSSEL

Le nom de M. K. X. Roussel ne laisse pas que d'être familier aux lecteurs de cette revue, où l'on suit comme pas à pas l'effort d'une génération de peintres dont il est un des meilleurs représentants. Mais si, depuis une exposition de dessins, faite dans les locaux mêmes de *La revue blanche*, installée alors rue Laffitte, et qui était pleine des plus réjouissantes promesses, les amateurs ont eu mainte occasion de se plaire aux dons charmants de M. K. X. Roussel, c'est la première fois (1) qu'ils pourront, la matière est assez ample, se prononcer légitimement sur son mérite et la qualité de son apport. Treize pastels dont quatre très importants, quelques peintures, fournissent, outre un spectacle délicieux, une assez grande variété de motifs pour qu'entre ces cadres, se précisent avec une signification suffisante, et l'objet, il est original, que le peintre s'est proposé, et les moyens dont il dispose pour l'exprimer à un moment donné de sa carrière.

Négligeons cette fois les peintures, du moins dans ce qu'elles relèvent d'un art particulier et, concédant qu'essentiellement elles sont peu différentes des pastels et n'annoncent qu'une sorte de transition, bornons-nous à l'effort du pastelliste ici épanoui. Le pastel, un métier charmant, dans ce pays traditionnel, de prime-saut, exquis, dont la fleur garde toujours dans les objets les plus achevés un agrément comme improvisé, qu'un travail pénible attristerait, mais qu'il faut avoir manié longtemps pour qu'il livre les secrets de ses hasards délicieux, avec le moyen d'en tirer parti et qu'il donne prise sur sa fuyante matière délicate, le pastel, il semble bien que M. K. X. Roussel en possède les ressources multiples. Elles conviennent merveilleusement aux dons qu'il a. Grâce à elles il peut fixer dans leur fraîcheur l'abondance des formes aimables qui naissent sous ses doigts. La légèreté du métier ajoute sa grâce libre à l'élégance innée des compositions : elles s'allient de la plus heureuse façon. Les jolis jets admirablement venus de ses foudres empêchent que s'alourdissent, dissolvent les ardeurs des trop somptueux accords, comme ils caressent et atténuent, sans les éteindre, les nuances lilacées, les rapports tendres. Le peintre aisé à se jouer parmi les pratiques subtiles sait faire jaillir des éclats bleus de toute intensité, pour les rehausser, dispose d'accents aigus. Ou bien il amortit, jusqu'à des douceurs infinies, la sobriété de fonds presque neutres, pourtant diversifiés. Quand il est prodigue, il éblouit ou s'il se mêle de séduire il

(1) Galerie Bernheim jeune et fils, 8, rue Laffitte.

réussit profondément. Aucun prestige, aucun sortilège que son métier recèle il ne l'ignore.

Son imagination fertile, abondamment fournie de formes élégantes ne se travaille point à en poursuivre qui soient rares ou singulières. L'ampleur, la généralité de celles où elle se fie, lui suffisent à tout exprimer, elle se repose sur leur grâce qu'elle sait efficace. C'est où se marque justement l'originalité de M. Roussel, qu'à une époque, où chacun se tourmente, il continue d'écrire des formes paisibles, héritées souvent des maîtres d'autrefois, mais même, inventées, toujours tranquilles et générales. Peut-être que quelques passants se plaindront que le plaisir qu'on leur offre se prive de certains ragoûts et des agréments superficiels par quoi on les accoutuma de s'exciter. Le mieux à répondre est que c'est volontairement. Nous avons affaire à un peintre assez sûr de lui, de goût assez pur, mais surtout assez sain pour ne souhaiter qu'aucune grâce, qu'aucun charme ne s'ajoute à son œuvre que ceux qui en peuvent émaner directement. Rien n'est après tout plus raffiné.

Pour le reste, esprit cultivé, parvenu à une conception assez mûre de l'art et de son objet pour se contenter s'il fallait et par exemple des données pures du très ancien, glorieux, paysage dit historique ; assez doué pour s'y trouver magnifiquement à l'aise, bien qu'il ne proscrive pas de ses compositions les inventions charmantes et quelques-unes qui sont tout à fait ingénieuses, M. K. X. Roussel s'est proposé proprement de faire jouer pour la joie des spectateurs des séries variées d'harmonies et de gammes agréables. Voilà son objet. Il a réussi quelques grands pastels admirables et en a frotté de petits qui sont délicieux. Il en montre assez pour qu'on soit édifié sur la gravité et la noblesse de ses ambitions comme sur la fermeté de son goût ; il est doué d'une si grande facilité, il est si abondant, que l'on a droit d'attendre de lui une longue suite encore d'images ravissantes, l'expression sereine mais enjouée de la plus harmonieuse simplicité et sans doute des décorations magnifiques.

Il faut louer les organisateurs de l'exposition d'avoir associé à un peintre qui vaut surtout par de l'élégance native une grâce aisée, une grande sûreté de goût, de la gravité, et une simplicité qui retourne aux traditions antiques, le céramiste inconnu, le céramiste rare, l'artiste artisan qui sera glorieux qu'est M. Maillol.

Ce sont deux artistes faits pour s'accorder et se faire valoir. Le rapprochement des soucis qui les mènent comme de leurs dons conduit à des réflexions excellentes.

T. N.

LES 18 PASTELS DE SIMON BUSSY (1).

Le Jardin du Luxembourg ; à l'entour du bassin où l'éternel jet d'eau scintille en bruissant, l'artiste a tourné, notant la saison, l'heure, l'effusion du soleil estival ou vernal sur les tours de St-Sulpice, sur

(1) Galeries Durand-Ruel.

la façade du palais, sur les massifs d'arbres : la caresse, insistante et fuyante, insidieuse, molle ou sèche, de la brume et la bruine : *Crépuscule d'automne, Matin pâle d'hiver, Matin de Printemps, Beau soir d'Hiver, Belle journée de Printemps*. Les passantes et les passants, les étudiantes, les étudiants, et les enfants, en taches habillées à la mode de l'atmosphère : couleur de l'heure, couleur du temps, trottent, passent, surgissent et disparaissent, pour donner l'impression d'une cinématographie enluminée. Et c'est bien ceci qui gêne, qui gêne jusqu'au malaise : lumières du ciel dans l'air, et reflets solaires sur la pierre, et les ombres humaines, et les feuillages frémissants, tout cela non pas vibre mais s'agite ; certes, paysages et personnages sont très à la livrée de la saison, du jour, de l'heure, et cependant, ils ne se rejoignent pas. Il se vérifie ceci : qu'un « bonhomme » vu le 18 octobre à cinq heures d'un matin brumeux, accoté à ce monument vu le même jour, au même moment, et exprimés tels, et sous une atmosphère de date identique, aboutissent à une juxtaposition, non à une unité : ils furent bien considérés à la fois, mais à part. Et c'est la sensation que suggère cet art très subtil, très travaillé sans travail étalé, très spirituel, très «fort», un rien maniéré : le manque d'ampleur, le manque de largeur, par l'absence de vision synthétique.

TABLEAUX DE RENÉ SEYSSAUD (1).

Le premier coup d'œil est déconcerté, devant ces cinquante-six toiles, paysages méridionaux, scènes du travail de la terre, mélodrames du soleil, du roc et de la mer : *Ravin de la Nesque, Ramasseurs de Lavande, Côte de Cassis, Etude de vagues Sentier dans les blés verts, Abords d'un Village, Village à l'aube, Moisson*, etc... Le premier coup d'œil est déconcerté, devant ces visions rudes, rauques, brutales, dont la couleur crie ou râle, où la pâte se coagule en lourds caillots, se hérisse en stalactites rugueux. On se demande si l'on est en présence de la frénésie d'un génie abrupt, ivre de lumière, de mouvement et de bruit : ou bien, si ..: et la dubitation vacillante se fixe certitude. Cela n'est pas, il faut bien reconnaître, rugi, mais... braillé : et moins le formidable bras d'Hercule, que le « double-muscle » du champion de Tarascon... Cela joue, à distance, les Van Gogh et les Guillaumin ; la flamboyante moisson de Van Gogh, on la retrouve, et son soleil vertigineux, mais ce soleil tellement de cuivre et d'or en feu, reste pâle, anémique et creux sous sa violence : c'est un clair de lune en épilepsie. Les magiques mouvements de terrains de Guillaumin on les reconnaît aussi, moins défigurés... Et certes, de toutes ces colères, plusieurs ont de la puissance ; telles notations sont justes, telles attitudes saignantes de vérité, des fuites de falaises réellement s'enfoncent, véritablement solides ; pas loin d'un nuage identique de couleur, identique de matière à la montagne qu'il couronne, un coteau herbu et brûlé sent bon la vraie terre, la vraie herbe, fume

(1) Galerie Vollard.

de chaleur. Mais, tout est si peu construit, nullement substructuré, improvisé en telle hâte, sans le temps pris de dessiner, que les qualités mêmes loin de rendre favorable, incitent à la rancune, pour être, belles et nombreuses qu'elles apparaissent, il le faut bien dire, tellement gâchées.

TABLEAUX ET AQUARELLES DE WILLIAM THORNLEY (1).

Vingt-deux toiles avec trente-six aquarelles. La Hollande et l'Italie, la Normandie et la Provence. C'est d'un beau peintre qui n'est pas un héros. La matière est plutôt cossue que riche, la facture moins solide que lourde; et cependant, en même temps que l'opacité de cette matière, la compacité de cette facture, il y a de la dextérité, un peu gauche, et de la science consciencieuse. Il est le maître de son procédé, et ne le fait pas sentir. Il y a plus : le sentiment qu'a de la poésie de la terre et de la poésie de son vêtement de verdure et d'eaux, un gentilhomme rural. La terre est grasse, la verdure est l'éclatante verdure du nord baignée, salée, tonifiée d'embruns; l'atmosphère a la délicatesse qu'elle a dans les pays du septentrion, à qui les vapeurs éternellement suspendues tissent une parure de lumière perpétuellement décomposée. Tels effets de brume sur Rouen, de givre sur Varengeville, sont exquis... Des sites hollandais, où les moulins se dressent marquent l'énorme distance qui sépare de Jongkind, ce visionnaire magique; ici c'est apaisé, c'est l'écorce sèche des spectacles perçue, non soulevée, mais perçue par un œil délicat à la fois que robuste, traduite par une main experte avec sincérité.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Galeries Georges Petit.

Les Livres

Les Rosny : **La Fauve** (Edition de La revue blanche).

MM. Rosny viennent de nous donner encore un livre précieux. Et d'ailleurs leur nom suffit à promettre des heures d'émotion et de pensée. Avec « la Fauve », nous avons retrouvé ces accents de vie vraie qui laissent au lecteur l'impression, qu'à bien lire, il a lui aussi travaillé.

Deux êtres sont aux prises — c'est bien ainsi qu'il faut définir les rapports de ces amants qui semblent des bêtes de proie avides de se saisir et de se torturer. Charles de Latorel, gentilhomme, riche, auteur dramatique à ses heures, ennuyé d'une vie qu'il juge pauvre, bête, mesquine ; et Samy, l'actrice fine, belle, intelligente, d'âme indépendante. C'est entre ces deux êtres le combat d'amour anxieux et terrible, où la meilleure, celle qui donne, sera broyée ; où le moins bon ne sera pas heureux. Contre son gré, Latorel s'éprendra de Samy; cette liaison deviendra, il le sait, le collage fatal, le terrible collage que tout son monde réprouve et dans lequel il ne veut pas tomber. Samy aime, veut être à Charles; et l'homme, qui la désire, la prendra malgré lui. Combien l'heure où les amants se réfugient sous un portique de mausolée dans le joli cimetière juif fut pleine de poésie et de volupté; mais déjà Latorel était plein de réticences, d'analyse et ne pensait qu'à se reprendre en même temps qu'il se donnait.

Ils connurent pourtant des heures douces... Souvent, en discutant, tandis qu'il défendait une discipline sociale autant qu'individuelle, elle réclamait l'abandon aux seules lois intérieures ; la lutte était imminente... mais alors l'amour les rapprochait ardemment. Enfin, le soir où Samy joua à « l'Union », le duc René de Latorel sut que Samy était exquise, que son frère l'aimait trop; que peut-être cette liaison empêcherait-elle le mariage de Charles avec la très riche et un peu noble Blanche Harclay de Savigny; et ce mariage, le duc, les Latorel, toute l'aristocratie le veulent. Ce fut une petite besogne de faire sentir à Charles qu'il faudrait un jour quitter Samy. Cela Charles l'avait toujours su, il le savait en se défendant de son attrait; il le sait trop quand il laisse le vieux gentilhomme, le Latorel qui dort en lui, concéder qu'il ira dîner chez Blanche de Savigny. Cette scène où le milieu de Latorel, coalisé contre son être vivant, lui fait sacrifier son amour, sa richesse, à la tradition qui le possède est belle de simplicité poignante. Charles quittera Samy en la pleurant, en la désirant, mais il faut qu'il épouse Blanche ; car il est social avant que d'être humain. Samy lui laissera fièrement une liberté

qu'elle ne voulut jamais lui *prendre*. Avant de partir l'amant broiera le cœur de son amie, il se montrera jaloux, dans l'avenir, de ceux qui la pourront posséder. C'est une lente agonie avec des heures douces, puis des heures cruelles ou Samy pressentira la fin. Tel est ce roman de passion fauve et délicate, brutale et voluptueuse, qui devient dans sa seconde partie un drame poignant où des forces et non plus des êtres, luttent entre elles. En commençant, je craignais que le sujet restât trop étroit pour les Rosny ; on y sentait un Latorel trop exclusivement social. A peindre ses états d'âme, les Rosny, tenus dans la cage où ils se heurtaient, ne décrivaient plus que des lignes brisées, courtes et tortueuses au lieu de ces belles lignes droites vers l'infini qui leur sont habituelles. Ne pouvant ni approfondir ni s'étendre dans leur ordinaire mode épique, ils se contraignaient, employaient des mots plus grands que leurs objets, marquaient une gêne presque pénible. C'est que la beauté propre des Rosny est de faire surgir d'un cas particulier la force génératrice qui animera tous les êtres dans un cas semblable. Ils expriment l'essentiel des états, ils découvrent la vie dans la couche profonde. Quand un individu meurt, on sent la mort. Quand il lutte, comme l'admirable Indomptée, on sent palpiter la lignée entière des souffrants qui travaillent sans espoir, on sent la Douleur. Quand il aime on sent l'Amour. Dans la seconde partie de « la Fauve », Latorel aimant devient grand. L'Amour essence de vie, richesse et harmonie, est en lui comme en Samy et la lutte devient épique entre l'homme social et l'être humain. Désormais, en Latorel, les Rosny ont abstrait la personne, ils ont fait de lui une force. Et leur langue, en même temps a repris toute sa large beauté. Ils sont à nouveau les grands lyriques chantant les forces universelles à travers la joie et la détresse de deux amants.

M. de Vogüé : **Les morts qui parlent** (Plon).

Il m'est pénible d'avoir à parler du dernier roman de M. de Vogüé. Mais c'est en quelque sorte un devoir pour moi, car j'estime que M. Pécaut et M. Buisson l'ont traité avec une injustice un peu cruelle.

Ni le livre, ni l'homme ne m'ont paru mériter cette indignation.

J'ai connu M. de Vogüé autrefois ; je le crois faible, et fort naïf, mais ce n'est point un méchant homme. Il a peu de talent : il écrit d'un style veule, impropre et boursouflé, mais je l'ai dit déjà, nous serions tous contents d'écrire en russe comme ce Russe écrit en français. Il est clair que son roman fut écrit dans un mouvement d'inspiration haineuse et mauvaise ; mais l'effet est à tel point puéril et dérisoire qu'il n'y a vraiment qu'à sourire, et M. Buisson a été bien bon de se fâcher. M. de Vogüé a prêté à ses héros des combinaisons si enfantines, des machiavélismes si cocasses et des ambitions si ridicules qu'il faut se sentir désarmé et presque réjoui.

M. de Vogüé a mis en scène une courtisane ambitieuse, despotique

et juive, bien entendu, qui rêve violemment l'empire du monde, et le plus sûr moyen de l'usurper lui paraît être un sociétariat à la Comédie-Française ; c'est un peu moins que l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Il a peint un agitateur socialiste, ardent, jouisseur, brutal, juif aussi, comme on le suppose, sans sincérité ni frein, mais qui se laisse piper à des roueries si mesquines qu'elles n'auraient pas trompé, j'en suis sûr, M. de Vogüé lui-même. Ajoutez la princesse russe indispensable, la blonde nihiliste, énigmatique et amoureuse, qu'a prévue il y a dix ans M. Sardou, de longs récits modelés sur la narration balzacienne, mais qui ne sont pas supérieurs aux récits de M. Georges Ohnet et ne valent pas, à beaucoup près, ceux de M. Victor Cherbuliez, la satire anti-parlementaire qui, depuis le boulangisme, a traîné partout, et que ne relève ou ne vivifie, ni un portrait vigoureux, ni une vue neuve. Sur tout cela, un dense ennui supérieur et méprisant. C'est un livre qui peut inspirer tous les sentiments, hors la crainte ou la colère.

Pauvre M. de Vogüé, qu'était-il allé faire dans la politique ? — Que vient-il faire dans le roman ? Il se perdra ; il n'est pas de force ; il est sans activité et sans souplesse ; la complexité d'un être vivant, d'une idée agissante ou d'une foule le décontenancera toujours. Ah ! certes, M. Buisson fut injuste en parlant d'insolence aristocratique, d'un dédain superbe et cruel de gentilhomme qui s'amuse. Voilà des mots qui pour M. de Vogüé ont trop de brillant et trop d'allure. M. de Vogüé ne s'est jamais amusé. Il n'y a guère, en lui, qu'une grande vanité, si candide et si étalée qu'elle désarme, qu'elle devient familière et presque cordiale. Et puis, il y a aussi une morne intelligence paresseuse et déclamatoire, qui se plaît aux adjectifs nobles, aux mots amples et décoratifs, à de grands sentiments endimanchés et à de grandes pensées rudimentaires. Elle est faite pour les villes mortes, les vieux pastels, les moralismes vagues et les regards historiques et littéraires. Elle était déjà gênée dans la critique ; — des pages, comme la préface de *Souvenirs de la Maison des Morts* furent déjà déconcertantes, et *le Roman Russe* dans ses parties contrôlables, marquait un jugement ouvert et naïf, mais faible et irrémédiablement dupe : — pourquoi veut-elle se lancer dans l'action ? M. de Vogüé est un honnête homme fort naïf qui sait bâiller majestueusement sur les choses. Je le crois capable de dévouements secrets, de courage caché, et d'une certaine noblesse intérieure ; courage mesquin et noblesse étriquée, mais qu'il sait embellir à ses yeux. Il doit se plaire avec lui-même. Que ne se contente-t-il de ces satisfactions personnelles ! Il ne les retrouvera pas ailleurs.

LÉON BLUM

ESTHÉTIQUE

REMY de GOURMONT : **Esthétique de la langue française** (Mercure de France).

Sous ce titre abstrait, tous les lettrés trouveront matière propre à

les émouvoir, car il s'agit ici de la beauté des mots. Par une heureuse fortune un tel sujet n'est pas traité par un pédagogue. L'auteur de *Sixtine*, des *Chevaux de Diomède*, des contes *d'un pays lointain* est d'abord un artiste spontané, chez lequel les qualités critiques les plus sûres, s'allient à la richesse et à l'imprévu de l'imagination.

L'artiste, chez M. de Gourmont, ne se sépare pas du critique, même lorsque celui-ci semble seul en cause, mais il se met en route avec lui, le fait bénéficier de ses dons, de l'accueil plus confiant que les esprits réservent aux poètes. Il intervient dans la façon de présenter l'idée sous sa forme la plus ingénieuse d'une image : il l'éclaire et la met en valeur.

Le trait saillant qui distingue le critique, c'est une sincérité et une originalité de la pensée qui vont parfois jusqu'à l'apparence paradoxale et cela chez M. de Gourmont devient moyen de persuasion ; devant cette apparence de paradoxe, l'esprit du lecteur prêt à accueillir quelque grave dissertation se détend ; le souci rébarbatif de discuter une thèse, fait place au plaisir de goûter une fantaisie, à tort, car c'est une vérité solide qui vient de lui être offerte en souriant et c'est à ce titre qu'il lui faut l'accueillir. Cela se passe ainsi lorsque l'auteur contestant la loi en vertu de laquelle les racines transmettraient nécessairement et dans tous les cas une signification parente aux mots qu'elles forment, nous cite en exemple ce verbe latin *tutari*, dont le sens est *protéger*, et dont la racine étonnée a engendrée *tuer* (tutari focum, protéger, couvrir, étouffer le feu). Pourtant la démonstration est rigoureuse, et, l'exemple choisi, pour être extrême par le contraste des deux sens, n'en exprime que mieux une idée juste, dont nous vérifierons ensuite l'application en nombre de cas moins singuliers. Ici, comme ailleurs, le jeu simple et l'aisance de l'exposition reposent sur le jugement le plus sûr et le plus réfléchi, sur les documents les plus certains.

M. de Gourmont recherche quel est le signe de la beauté, de la beauté physique des mots ? C'est leur pureté, dit-il, et la pureté des mots se reconnaît à ce que ceux-ci sont de formation populaire. Pour une langue novo-latine, telle que le français, les mots purs sont ceux qui nous sont venus du latin, transformés, déformés par le gosier populaire, la prononciation particulière à une race créant une langue avec la rigueur harmonieuse d'une physiologie. Or ces mots ne sont pas les seuls qui soient dans notre langue : on y rencontre aussi des mots de formation savante, puis des mots étrangers, importés brutalement avec leur phonétique exacte et ces intrus sont laids « comme une faute de ton dans un tableau, comme une fausse note dans une phrase musicale ».

Le vocabulaire scientifique emprunté au grec et la vulgarisation des langues étrangères qui importent chez nous nombre de mots exotiques menacent de plus en plus la langue française dans sa beauté. Quelle mesure de préservation est-il possible de prendre ? A la spontanéité populaire devenue impuissante à modifier les mots envahisseurs

venus en trop grand nombre, est-il possible de substituer des mesures de défense concertées ? Faut-il exclure ces mots de provenance étrangère ? Faut-il les modifier en imitant consciemment pour les leur appliquer les lois de la déformation populaire ? Ces mots pourraient-ils être ainsi naturalisés ? Tel est dans ses grandes lignes le problème soulevé par M. Remy de Gourmont. Il est traité avec passion et avec une rare compétence par un écrivain qui a pu dire de lui-même en toute simplicité : « Ma vocation est de défendre par des œuvres ou par des traités la beauté de la langue française. »

JULES DE GAULTIER

SUR STENDHAL

RAPHAEL BARBIERA : **Figures et Figurines** (Milano, Trèves).

Dans ce livre d'histoire anecdotique qui vient de paraître en Italie, des pages d'un intérêt divers célèbrent un *Stendhal en Italie et Matilde Dembowsky* ; il faut en retenir certaines pièces tirées des Archives secrètes de l'Etat lombardo-vénitien (vol CIX des Actes secrets de la Présidence).

La pièce la plus copieuse avait été divulguée dans la *Nuova Antologia*, numéro du 15 janvier 1899, au cours d'un article sur Stendhal, de M. Alexandre d'Ancona ; nous la retrouvons dans le volume de M. Barbiera suivie d'extraits complémentaires empruntés aux mêmes cartons historiques.

Quelques mots en situation :

On sait que Stendhal avait quitté Milan en 1821, « le désespoir dans l'âme, à cause de Matilde (Matilde Dembowsky) et songeant beaucoup à se brûler la cervelle ». Matilde mourait en 1825 : « Donc inutile de retourner à Milan », écrivait-il ; cependant moins de trois ans après ses souvenirs l'y ramenaient ; mais à peine arrivé, la police autrichienne s'opposait à son séjour. Le chevalier Torrésani, directeur général de la police, s'en explique auprès du comte Strassoldo, président du gouvernement lombardo-vénitien, dans une lettre du 6 janvier 1828 :

Excellence. — Comme j'eus déjà l'honneur d'informer V. E., dans la nuit du 1er courant, arriva à Milan le Français bien connu, Henri Bayle (*sic*), âgé de 44 ans, déjà auditeur au Conseil d'Etat sous Bonaparte et auteur, comme j'ai pu m'en assurer à pure source de l'œuvre notoire intitulée : *Rome, Naples et Florence, par M. de Standhal* (*sic*), dans laquelle, outre le mauvais esprit politique, il se permit les plus véhéments et audacieux sarcasmes contre le gouvernement autrichien, et ne craignit pas de compromettre gravement de nombreuses personnes, tant de nos provinces que des autres états d'Italie, au moyen même des calomnies les plus directes. S'étant présenté lui-même à la Direction générale en demandant une carte de sûreté pour 15 jours, et déclarant qu'il voyageait pour sa santé et son plaisir et qu'il venait de faire le tour de notre péninsule, il lui fut ordonné de quitter Milan immédiatement, l'assentiment préalable de V. E. étant verbalement invoqué.

En réponse à ses plaintes au sujet d'une telle mesure manifestées avec calme et résignation, on lui fit connaître franchement que ce n'étaient pas tant ses diatribes contre le gouvernement autrichien, lequel a trop conscience de sa

force et de sa dignité pour s'en inquiéter, mais la témérité avec laquelle il avait osé attaquer l'honneur et la réputation de nombreux sujets de l'Etat, et spécialement de plusieurs dames honorables, qui déterminaient l'autorité à lui faire sentir en telle guise son mépris (*disprezzo*) pour l'abus fait de l'hospitalité dont il avait joui à Milan pendant tant d'années. Il chercha à soutenir qu'il n'était pas l'auteur de l'œuvre qu'on lui imputait, ajoutant que, de retour à Paris, il se réservait de faire parvenir ici, par le moyen de l'I. R. Ambassade ses justifications, non seulement afin de défendre son honneur mais encore pour pouvoir librement retourner dans cette province où il avait séjourné de 1816 à 1821, et où il aurait maintenant l'intention de s'établir définitivement.

M. Bayle partit cependant la nuit même du jour de l'intimation, se dirigeant vers sa patrie par la voie du Simplon, et probablement dans le sentiment de sa mauvaise conscience, n'a-t-il pas même osé présenter de réclamation à V. E. au sujet de l'éloignement qui lui fut intimé.

La surveillance dont il fut l'objet, durant le court séjour qu'il fit dans cette cité, ne donna pas lieu à de spéciales observations. Il ne fréquenta que la maison d'un certain Luigi Buzzi, natif de Viggiù, province de Côme, mais depuis plus de 32 ans établi à Milan. Le soir il fréquenta le théâtre de la Scala.

Je vais prendre des mesures concernant le renvoi de M. Bayle au cas qu'il se présenterait de nouveau aux confins de cette province, et me préoccupe d'avoir des informations sur le caractère politique et moral du nommé Buzzi, me réservant d'en faire l'argument d'un nouveau rapport fidèle, si toutefois j'aboutissais à quelque intéressant résultat.

Signé : TORRESANI

Par la suite, le chevalier Torresani écrit encore au gouverneur que le sieur Buzzi « à partir de l'époque de la domination française se maintint toujours avec le même (Beyle) en étroite relation d'amitié et aussi d'intérêt ».

Et sur le propre compte de Beyle, il ajoute, dans la même lettre, datée du 28 janvier 1828 :

Il résulte des renseignements ultérieurs, que j'ai depuis réussi à recueillir sur le compte du français De Bayle (*sic*), que, durant son premier séjour à Milan, cet homme se fit déjà connaître pour irreligieux, révolutionnaire, en un mot, ennemi de la légitimité et de tout ordre politique.

Il est encore tenu pour être l'auteur d'une œuvre infâme en politique, imprimée en 1817, avec les presses de Didot l'aîné de Paris, qui a pour titre : *Histoire de la Peinture en Italie*, par M. B. A. A. (c'est-à-dire Aubertin, nom sous lequel il voulut se cacher.)

Ces rapports du policier Torresani qui, d'autre part, nous est présenté comme un homme d'esprit lucide, pénétrant, fort apprécié de Metternich, pourraient être longuement commentés. M. Barbiera ne manque pas de le faire (1). Le document tout sec nous a semblé valoir par lui-même d'être versé à l'épigraphie stendhalienne.

VICTOR BARRUCAND

(1) M. Barbiera produit encore une note de la Curie romaine au comte Hartig, gouverneur autrichien à Milan, qui avait succédé au défunt comte Strassoldo. La Curie répond au comte Hartig, qui l'avait avertie des tendances révolutionnaires du consul français à Civita-Vecchia, qu'elle sait très bien quelle sorte d'homme est *le sieur Henry Beyle* et ajoute : « Le gouvernement de Sa Sainteté se propose, quand il aura une bonne fois les mains libres, de se débarrasser de cet agent de la propagande révolutionnaire, comme aussi de son digne confrère, le vice-consul provisoire, Quittet, à Ancône. » Cette note *réservée* est du 5 avril 1832.

LES LETTRES RUSSES

Le 7 juin de notre style, c'est-à-dire le 26 mai, style russe, toute la Russie officielle et non officielle a célébré le centenaire de son plus grand poète, Pouchkine.

Toutes les sociétés savantes, toutes les écoles, toutes les administrations, tous les théâtres, y ont pris part, et chacun à sa manière a rendu son hommage au génial poète russe. Cette fête a été nationale, et à juste titre, car Pouchkine a été essentiellement le poète national de la Russie.

Le sort de Pouchkine fut assez semblable à celui de presque tous les grands écrivains russes, qui, alors, tourmentés par la censure, tracassés par la gendarmerie, moururent pour la plupart encore jeunes et de mort violente.

En effet, l'histoire de la littérature russe jusqu'à l'époque de l'empereur Alexandre II est un martyrologue ou un registre de bagne : Ryleieff a été pendu par ordre de Nicolas II lors de la Révolution du 14 décembre 1825 ; Griboiedoff a été assassiné à Téhéran : Lermontoff déporté au Caucase pour avoir écrit les vers « A la mort de Pouchkine », y fut tué en duel à l'âge de trente ans ; Belinsky, le génial critique, est mort à trente-cinq ans, de faim, de misère, tourmenté jusqu'à la fin par la censure, et expira en présence des gendarmes venus pour l'arrêter ; Polejaeff, mort à l'hôpital militaire après avoir été forcé de servir comme soldat au Caucase, pendant huit ans ; Chernechevsky, envoyé à l'âge de trente ans au bagne d'où il sortit vieillard. Pouchkine, lui aussi, ne fut pas épargné, et à l'âge de trente-sept ans, en plein épanouissement de son génie, il fut tué dans un duel.

Les débuts de Pouchkine furent assez malheureux pour lui. Il écrivit un petit poème « La Liberté » dans lequel se trouvaient ces mots : « Enfants gâtés de l'inconstante fortune, tyrans du monde, tremblez ; Et vous, peuple esclave, soyez hardi et soulevez-vous..... Rois, entendez la vérité, ni les châtiments ni les récompenses ; ni les prisons, ni les autels ne vous protégeront, inclinez-vous les premiers devant la loi, et les peuples seront protégés par la liberté et la paix... »

Le manuscrit tomba entre les mains de la gendarmerie, et Alexandre Ier exila le poète sur les confins méridionaux de l'empire. Nouvel Ovide, il vécut de 1819 à 1825 dans la Chersonèse Taurique séparé de ses amis, loin du mouvement politique, au milieu d'une nature magnifique mais sauvage. Pouchkine, poète, se concentra dans son lyrisme. Il écrivit alors son beau poème « Les Tziganes » qui est peut-être l'un des plus remarquables spécimens de poésie élégiaque et lyrique que possède la littérature.

Après la révolution du 14 décembre 1825, Nicolas Ier rappela Pouchkine à Moscou et se le fit présenter dès son arrivée.

L'empereur posa quelques questions au poète, entre autres celle-ci : « Pouchkine, si tu avais été ici le 14 décembre, aurais-tu pris part à

la conspiration ? — Sans doute, répondit Pouchkine, car tous mes amis en étaient. »

Nicolas Ier lui déclara que désormais il serait lui-même son censeur, et cette faveur imaginaire, fut pour le poète une nouvelle source d'ennuis ; pas un vers ne devait échapper à la censure de l'auguste censeur auquel ils devaient être présentés par le chef des gendarmes Comte Benkendorf, sombre figure dans l'histoire russe, qui détestait tout ce qui touchait à la littérature et au progrès.

Les moindres vers que Pouchkine se permettait de lire dans la société, lui valaient une menace de déportation, et outre la censure impériale les œuvres du poète subissaient la censure ordinaire, sans compter celle du Comte Benkendorf.

Quelle était la stupidité de la censure de ce temps (et elle a fait peu de progrès), quelques exemples permettront d'en juger. Dans le poème « Le Message à Chaadaieff », la censure supprima ce vers :

« Nous raviverons les espérances *libérales*. »

Dans le « Prisonnier du Caucase », le vers « La fortune lui a envoyé peu de *nuits* joyeuses », fut ainsi modifié par la chaste censure : « La fortune lui a envoyé peu de *jours* joyeux ». « La censure me tue, écrivit Pouchkine à son ami et éditeur, je ne peux pas dire, je n'ose pas dire, je ne dois pas dire « les jours » ; les nuits ! les nuits ! au nom de Dieu les nuits !

Pourquoi la nuit est-elle moins convenable que le jour, laquelle des 24 heures est le plus hostile à notre censure ! »

De l'ode « A la mort de Napoléon », la censure a supprimé la moitié, etc., etc.

La censure impériale n'était pas moins sévère et Pouchkine n'a jamais eu la permission de faire jouer à la scène ses drames qui presque tous sont de vrais chefs-d'œuvre de ce genre d'art.

Le séjour de Pouchkine à Moscou correspond à la période la plus brillante de sa carrière littéraire. Ici il a écrit son beau drame « Boris Godounov », « l'Avare », « le Festin pendant la peste », « les Nuits d'Egypte ». « les contes de Bielking », et il a achevé sa grande œuvre « Eugène Oniéguine ».

Pendant cette période Pouchkine se soustrait à l'influence de Byron et d'André Chénier, qui jusqu'ici avaient été ses inspirateurs, et tout à fait original, il prend place parmi les grands poètes du monde.

Une opinion assez répandue c'est que Byron a conservé son influence sur Pouchkine jusque dans les dernières œuvres du poète russe, mais cette opinion est absolument inexacte. Vers la fin de leur carrière Pouchkine et Byron s'écartent complètement l'un de l'autre, et cela pour une cause bien simple : c'est que Byron était profondément anglais, et Pouchkine profondément russe, et russe de la période de Saint-Pétersbourg. Il connaissait toutes les souffrances de l'humanité civilisée, mais il avait en l'avenir une foi que l'homme d'occident n'avait plus. Byron, la grande individualité libre qui s'isole dans son indépendance, ne voyait aucun avenir prochain, accablé de pen-

sers amers, las du monde, il va livrer ses destinées à un peuple de pirates slavo-hellène qu'il prend pour des Grecs de l'ancien monde. Pouchkine au contraire, plus calme, se plonge dans l'étude de l'histoire russe, rassemble des matériaux pour une monographie de Pougatcheff et compose un drame historique Boris Godounov.

L'éminent critique Herzen a dit : « Ceux qui prétendent qu'Oniéguine est le Don Juan des mœurs russes ne comprennent ni Pouchkine ni Byron, ni la Russie ni l'Angleterre. Oniéguine n'est ni Hamlet, ni Don Juan, ni Faust, ni Manfred, c'est un Russe, il n'est possible qu'en Russie ; là il est nécessaire et on l'y rencontre à chaque pas ; c'est un désœuvré, car il n'a jamais eu d'occupation, un homme qui tente la vie jusqu'à la mort et qui voudrait essayer de la mort pour voir si elle ne vaut pas mieux que la vie, il a tout commencé sans rien poursuivre, il a pensé d'autant plus qu'il a moins fait, vieux à l'âge de 20 ans, il rajeunit par l'amour en commençant à vieillir ; il a toujours attendu, comme tous les russes, jusqu'au dernier moment, quelque chose. »

Le personnage d'Oniéguine est si naturel, si vrai, qu'on le retrouve dans tous les romans, dans tous les poèmes qui ont eu quelque retentissement en Russie, et cela, non pas qu'on ait voulu le copier mais parce qu'on le trouve continuellement autour de soi ou en soi.

Pouchkine quitta Moscou pour Saint-Pétersbourg, et cette dernière période de sa vie fut une des plus pénibles, persécuté presque sans cesse il périt victime des intrigues de la Cour. Par l'indépendance de son caractère, par la liberté de sa pensée, Pouchkine n'était pas fait pour le rôle de courtisan, mais l'empereur l'obligea à figurer à la Cour. Son mariage avec une jeune fille de l'aristocratie, célèbre par sa beauté, l'ancra encore davantage dans ce milieu qu'il détestait et méprisait.

A Saint-Pétersbourg, Pouchkine rencontra le grand poète polonais Adam Mickiewicz : l'orage grondait encore sur leurs têtes, Pouchkine revenait de l'exil, Miczeevitcz s'y rendait, et bien que différents par leur génie, ils devinrent amis, mais sa vie les sépara bientôt.

Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, Pouchkine écrivit dans l'espace de trois mois : « Poltawa », « Le Chevalier de bronze », « la Naïade », les matériaux pour l'histoire du soulèvement de Pougatcheff, et une quantité de petits poèmes.

Comme nous l'avons dit, Pouchkine détestait la Cour, et la Cour le payait de la même monnaie ; son grand ennemi fut surtout le chef des gendarmes Comte Benkendorf, et le ministre de l'Instruction publique Comte Ouvaroff. Un français, le chevalier d'Antes, fut à cette époque admis à la Cour, ses attentions et ses relations avec la femme de Pouchkine ne dépassèrent pas le flirt mondain, mais Benkendorff et Ouvaroff cherchaient un moyen de satisfaire leur haine contre Pouchkine et répandirent à ce sujet dans le monde une odieuse calomnie. Pouchkine reçut une foule de lettres anonymes, pleines d'outrageantes allusions, et il provoqua d'Anthès, leur duel eût lieu le 27 jan-

vier 1887. Le Comte Benkendorf qui connaissait l'heure et le lieu du duel, envoya *par erreur* des gendarmes dans un tout autre endroit. Pouchkine fut mortellement blessé.

Tout le monde, sauf l'entourage de la Cour, pleura et c'est alors qu'on put se rendre compte de la popularité du poète. La jeunesse lui prépara des funérailles grandioses ayant un caractère démonstratif, mais la police prévenue empêcha l'exécution de ce dessein. Le corps de Pouchkine fut enlevé secrètement la nuit, mené dans une église qui n'était pas sa paroisse et de là conduit dans le gouvernement de Pskov où se trouvaient ses terres.

La meilleure caractéristique de Pouchkine est due à Herzen que nous avons déjà cité : « Comme tous les grands poètes, Pouchkine est toujours au niveau de son lecteur, il grandit, devient sombre, orageux, tragique, son vers mugit comme la mer, comme la forêt après la tempête, ou bien il est serein, limpide, pétillant, avide de plaisir, d'émotion.

Pouchkine avait la nature panthéiste, épicurienne des poètes grecs, mais il y avait encore dans son âme un élément tout moderne, en se repliant sur lui-même il trouvait au fond de son âme, la pensée amère de Byron, l'ironie corrosive de notre siècle. »

W. Bienstock

La Bourse

Depuis notre dernière revue, l'attitude du marché a été assez maussade. La Bourse n'aime pas le bruit dans la rue et la bagarre d'Auteuil suivie des mesures coercitives prises par le gouvernement en une des manifestations de Longchamps ont déterminé beaucoup d'acheteurs à liquider sinon tout, du moins une bonne partie de leurs engagements.

D'autre part, la spéculation internationale a été mal influencée par la nouvelle de l'échec des négociations anglo transvaaliennes à Bloemfontein et les cours des mines d'or s'en sont lourdement ressentis. Mais depuis les manifestations de Longchamps ayant été plus modérées qu'on ne l'espérait et les nouvelles du Transvaal s'étant améliorées, le marché dans son ensemble a repris plus de confiance et une amélioration notable s'en est suivie sur presque toute l'étendue de la cote.

Les rentes françaises ont longtemps piétiné sur place; mais elles s'améliorent à l'heure où nous écrivons.

Les obligations de la Ville de Paris se sont constamment tenues fermes; on a beaucoup demandé les obligations 1894-1896.

Parmi les fonds étrangers c'est encore l'Extérieure espagnole qui a été le plus mouvementée : très attaquée d'abord, elle reprend depuis quelques jours.

Les valeurs de Crédit calmes assez longtemps accusent maintenant de bonnes tendances et progressent presque toutes. Les obligations du Crédit foncier sont de plus en plus recherchées, en raison de leurs fréquents tirages et de leurs nombreux lots.

La tenue des Chemins de fer français est bonne, leurs cours tendent à progresser

Les valeurs industrielles deviennent plus actives.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Le Marquis de Carabas [1]

CONTE LYRIQUE ET BOUFFE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Le Marquis de Carabas.
Le Chat botté.
Le Comte.
Le Roi.
L'Ogre.
Le Maître-Queux.
Le Grand-Chancelier.
Le Sénéchal.
Le Laquais.
Le Moissonneur.
Le Faucheur.
Sylviane.
La Petite Fille.

Laquais, Piqueurs, Hommes d'Armes, Exempts.
Moissonneurs, Faucheurs.

PROLOGUE

Vous voudrez être indulgents,
Bonnes gens,
Pour le sieur patibulaire
Et digne de l'ergastule
Qui s'intitule
De Carabas.

Ce picaresque héros,
Mi-Barrabas,
Mi-Figaro,
Sort d'un conte populaire.
Un (pas monseigneur) Perrault
Nous fournit le canevas.

Or quand va le canevas
Tout va,
Sauf les affaires des Hovas,
Bien entendu.
Mais heureusement ces affaires,
Rendons-en grâce à Jéhovah!
Ne sont pas du
Tout notre affaire.

Donc sur ledit canevas,
Demoiselles, sieurs et dames,

(1) Reproduction, traduction et représentation interdites pour tous pays.

Nous brodâmes,
Avec une fièvre rabique,
Le roman de ce marquis
Carabique,
Qui n'est guère qu'un marquis
De maquis.

Mais il sera duc et grand-duc
Si, ne l'estimant point caduc,
Vous gardez devers vous vos pommes,
Non moins les cuites que les crues,
Et ne travaillez que des paumes.
Oui, mais qu'elles soient férues
A se couvrir de cerrues !

ACTE PREMIER

Chez le Marquis de Carabas.

Une salle-galerie, ornée d'une tapisserie murale. Fenêtre haute à gauche, porte au fond, porte à droite.

SCÈNE I

LE COMTE, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Oui, comte.
Ceci n'est point du tout un conte.
Ma verve ne va point raillant.
Je n'ai plus un maravédis
Vaillant.

LE COMTE

Eh ! L'avais-je pas prédit,
Quand vous alliez bataillant,
Braillant et vous débraillant
Et filles dépoitraillant
Parmi les borgnes taudis ?

LE MARQUIS

Le sourire de la campagne
Se dore de blés et houblons.
Moi, je ne luis plus d'un doublon
D'Espagne !
Ma bourse tristement pucelle

De nul or mâle n'étincelle.
Pas même un écu d'indigent
Argent
En mon insonore escarcelle!
De Paris à Montbéliard
Il n'est pire bougre en nul bouge.
Je fais honte même au liard
Rouge.
Ah! le désolant tabac!
Le seigneur de Carabas
Est plus pauvre
Que le Mathieu le plus fesse
Du Hanovre
Ou de la Hesse.

LE COMTE

Je l'avais prédit.

LE MARQUIS

Feintise!
O l'efficace prophète
Qui galamment prophétise
Qu'il immine une sottise.
Lorsque la sottise est faite!

LE COMTE (*ironique*).

Ça! quand daigna condescendre
Monseigneur l'exquis
— Que voici! — marquis
A m'entendre?
Quand je faisais ma Cassandre,
Qui rouait en jeune paon
Et jouait au chenapan?
Qui, pourléchant ses babines,
Portant on ne peut plus beau,
Œilladait les maugrabines
Et taquinait son jabot
Tant qu'enfin le voilà bot
Et dans d'illustres débines?

LE MARQUIS

Est-ce ma faute si mon zèle
Me domestique aux demoiselles
Oiseuses, oisives, oiselles
Et diversement pittoresques,
Bohémiennes
Ou mauresques?

LE COMTE (*ironique*).

C'est probablement la mienne.

LE MARQUIS

Presque.

LE COMTE (*ironique*).

C'est vers moi que vous louchâtes,
Avec moi que vous couchâtes,
O félines
Et câlines
Et frêles petites chattes.
Et moi que vous écorchâtes
En suçottant des prâlines ?

LE MARQUIS

Soit ! c'est tel que je naquis.
S'y devait-on point attendre,
Etant désordonnément
Né marquis
Et tendre ?
Naît-on marquis impunément ?
Naît-on impunément Clitandre ?
Je souffre d'un tempérament,
Comme l'on n'en voit pas des tas.
D'Amant
Grand A.
J'ai du cœur à donner en dot
A toutes les filles de Loth.
Si je traîne l'infortune
La plus fâcheuse du monde
A mes trousses,
C'est qu'il persiste des brunes,
Sans préjudice des blondes
Ni des rousses.

LE COMTE

Tu fus un galant insolent.

LE MARQUIS

Je fus un galant... de talent.
Oui ; je m'allais régalant
D'yeux que nulles escarboucles
Ne scintillent égalant.
Les spires blondes des boucles
Aux nuques dégringolant
Faisaient tout rossignolant
Mon pauvre cœur turbulent.
Près d'une fille ballant
Je me sentais en folie

Et l'esprit brinqueballant.
A quoi bon les homélies ?
C'était d'un fatal... fatal.
O l'écrin ornemental
De votre bijou dental,
Cydalises, et vous, Zélies !
Votre beau rire instrumental
Me valait un trouble mental
Dont je gardais mélancolie.
Pourquoi m'étiez-vous si jolies ?

LE COMTE

Quoi ! vous vous trouvez à court
De ducats et ducatons
Et vous faites votre cour
A des Margots et Cathons ?
Je veux croire que leurs mules
Mieux que tous les papales
Autorisent vos formules
Principales.
Mais vous qu'elles pressurèrent,
Oubliez-vous que tantôt
Il vous faut des capitaux
A tout prix, fût-ce à un taux
Usuraire ?

LE MARQUIS

Eh ! prétends-je le contraire ?
Cent mille écus ou ducats
Illustreraient mieux mon cas
Ou m'en sauraient mieux distraire
Que les plus subtiles gloses.
Las ! Plus les femmes sont formoses.
Plus mon crédit a d'ecchymoses.

LE COMTE

Tu discours d'or. Or c'est tout l'or
Qu'à deux nous détenions encor.

LE MARQUIS

Autrement dit, ni toi ni moi
Ne pouvons rien, ni moi pour toi
Ni toi pour moi ni l'un pour l'autre.
Eh bien, geignons vers Jésus,
Ou vers l'un de ses apôtres !
Parfois une patenôtre
Transforme un gueux en Crésus.
(*Se jetant à genoux*).
Ciel ! fais cesser l'arbitraire,

Et nous deviens moins contraire!
Vers nos cœurs qui ne suppurent
Que des desseins
Purs
Délègue de tes azurs,
En ces minutes pénibles,
L'un quelconque de tes saints
Disponibles.

LE COMTE (*à genoux*).

Une prière pareille
Doit, accédant au saint lieu,
Nous valoir au moins l'oreille
De Dieu.

LE MARQUIS (*même jeu*).

Ciel, pour nous refleurir de joie,
Ainsi qu'un décor végétal
Fais que notre ramure ploie
Sous une flore de métal.

LE COMTE (*se relevant*).

La requête est peu modeste ;
Mais peut-il nuire à son succès
Qu'on en use avec cet excès
Lorsqu'elle est tout ce qui reste ?
Adieu marquis.

LE MARQUIS (*se relevant*).

De moi s'il ne te vient nouvelle,
Dis-toi : « Notre marquis a brûlé sa cervelle.
Fâcheux ! ce garçon-là n'était point déplaisant. »
Et borne-là ton éloquence.
Il n'aura rôti, ce faisant,
Que cervelle sans conséquence.

LE COMTE

Eh là ! je m'en verrais marri.

LE MARQUIS

Alors rassure-toi ; j'ai ri,
Ayant l'âme fatiguée
Et pour l'instant peu ravie
De la vie
Qui n'est pas histoire gaie.

LE COMTE, (*à la fenêtre*.

Au moins sans une mie, ô gué !

LE MARQUIS

Qu'est-ce ?

LE COMTE

Il s'approche quelque chose.

LE MARQUIS

Un exempt? ?

LE COMTE

Peuh ! avec du rose.

LE MARQUIS

Une femme ?

LE COMTE

Peut-être une fille !

LE MARQUIS

Tant pis !

LE COMTE

Tant pis ?

LE MARQUIS

Quoi ! je me terre et tapis
En ces murs où les tapis
Plus archaïques qu'Hérode
Seuls, radoteurs chenus, brodent
Des idylles d'émeraude !
Je suis sage, étant sans écus,
Et, très Achille sous la tente,
Veux bien paraître convaincu
Que rien ne surpasse l'attente !
Et voici qu'on vient et me tente !
Dans ce cas, gare
La bagarre !
Je redeviens turc et bulgare
Et gars que l'absence d'un sexe
Au beau sourire circonflexe
Rendait étrangement perplexe.
Vais-je décliner l'aventure
Et ne plus courre qu'en peinture
Des aventures de tenture ?
J'ai soif. Messire Satanas
Me fait don d'un ananas.
Sans le plus chétif remords
Tant pis ! j'y mords et remords.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monseigneur, on prétend vous voir.

LE MARQUIS

On prétend bien.

LE LAQUAIS

Mais...

LE MARQUIS (*sévèrement*)

Ce manoir
Est-il d'inhospitalité ?
A mon insu suis-je alité,
Le ventre obtus de cataplasmes
Capitonnant ma qualité ?
Ai-je le torse aigri d'un asthme
Pour que, bougon et dépité,
L'huis, rogue et chu dans le marasme,
S'ouvre avec moins d'aménité
A qui le fiert d'enthousiasme ?
Allez, sot laquais, et sachez
Que la demande m'est flatteuse
Et conséquemment dépêchez
D'introduire la visiteuse.

(*Le laquais sort*).

LE COMTE

Je me sauve. J'aurais regret d'être importun.

LE MARQUIS

Tu sauras d'où vient la donzelle,
Si c'était gente demoiselle
De Barcelonnette ou d'Autun
Ou péronnelle non moins gente
De Syracuse ou d'Agrigente.

(*Le comte sort.*)

SCÈNE III

SYLVIANE, LE MARQUIS

LE MARQUIS, *à part.*

Peste ! Elle me sera régente !
Unique ! admirable ! adorable !
Et, j'en frémis par tout le râble,

Probablement inexorable.
Fille éclatante, tu feras
De moi tout ce que tu voudras.
Oui, mais, voilà ! tu ne voudras
Rien me permettre
Et tu me mettras,
Sans m'y mettre,
Dans de jolis draps
Qui ne me seraient jolis
Qu'étant draps
De ton lit.

(*Haut.*)
Madame !

SYLVIANE

Demoiselle, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS

S'il me plaît ? Il me plait.
Comment ne plairait-il ? Avec ce teint de lait,
Ces rougeurs roses, ces roseurs rouges, ces nacres,
Cette démarche qui vous sacre
Sœur éternelle de Cypris,
Ces yeux sidéraux, ce pourpris
Où se dénonce une colère
Non franche de quelque mépris
Que j'attise et dont je m'épris,
Il ne peut, demoiselle, il ne peut que me plaire.
S'enquiert-on auprès d'un monsieur ensorcelé
S'il lui plaît ? — Il lui plaît, demoiselle, il lui plaît.

SYLVIANE

Ne serait-il pas temps qu'il vous plût de vous taire ?
Ne le pensez-vous point ?

LE MARQUIS

Je pense que je suis
Atteint d'extatique démence,
Que je me conduis en gueusard,
Et que je bénis le hasard,
— Ce jour, évidemment, grand maître —
Qui m'a permis de vous connaître.
Dispensez-moi votre clémence,
Et pardonnez-moi ma démence.
Mais qu'y puis-je ? Rien je n'y puis.

SYLVIANE

Vous êtes fou.

LE MARQUIS

Plus, archi-fou !

Fou
Comme on ne le saurait pis être,
Etant chrétien,
Fou comme on ne l'est qu'à Bicêtre,
Quand on l'est bien.
Mais qu'y puis-je ? Rien je n'y puis.
Est-on damnable d'être fou ?

SYLVIANE

Fou ! ce n'est rien, mais imbécile !...
(*Elle fait mine de s'éloigner.*)

LE MARQUIS

Ne partez pas, car je vous suis
Jusqu'à Catane,
Ville importante de Sicile ;
Plus loin, s'il faut, jusqu'à Corfou
A travers la Mer Tarentane,
Frêtant volubiles tartanes
Et caïques mahométanes ;
Et n'espérez pas que l'Asie
Décourage la frénésie
De qui perdit la tramontane.
Il ne se pourrait qu'enrayât
Ma poursuite l'Himalaya
Renforcé du Gaurisankar !
Car,
J'en ai honte et l'avoue quand même,
Dût se crêter votre vertu :
Je vous aime
Impromptu
D'un amour subversif,
D'autant plus excessif
Qu'impromptu.

SYLVIANE

C'est une étrange maladie
A quoi le trépas remédie,
Remède que je vous dédie !

LE MARQUIS

Ne vous moquez pas. Mon esprit
Très évidemment élabore
Des gentillesses dont le prix
Devrait être de l'ellébore.
Mais...

SYLVIANE, *ironique.*

Mais ce cœur vaut beaucoup mieux
Que les fadaises qu'il débite !

LE MARQUIS

Certe ! un réel respect l'habite.
Il est tout imbu de regret.
Devant le blâme de vos yeux,
Il se sait mal gré
De son insolence
Et voudrait souffrir
(N'en pouvant mourir)
Au moins en silence !

SYLVIANE

Eh ! ce sont là galants propos
Dans la manière précieuse.
Accompagnés par des pipeaux
Ils apporteraient le repos
A ces langueurs pernicieuses
Dont souffre une âme spécieuse.
Bien que fades dans votre bouche,
Il n'est certes pas impossible
Qu'à la longue leur douceur touche
Un cœur bucolique et sensible,
Un cœur sensible et bucolique
Qu'ils laisseraient mélancolique.
(*Elle s'éloigne.*)

LE MARQUIS

Vous partez ? Vous reverrai-je ?

SYLVIANE

Le sage doit dire : Que sais-je ?

LE MARQUIS

Mais moi, qui ne suis point saige,
Je dois donc dire : Jamais !
Et m'enquérir d'un licol,
Etant infiniment
Fol.

SYLVIANE

Ceci n'est point mon sentiment.
Moi, je reverrais si j'aimais.
Mais que ce vous soit châtiment !
Je ne vous rechercherai mie,
N'étant point du tout votre amie,
(*Coquettement.*)
Ni cependant votre ennemie.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Pardon ! mais que me vouliez-vous ?

SYLVIANE

Vous voir.
J'ai le respect de mes caprices.
Le hasard, un hasard très noir,
Voulut que je prisse
Un chemin proche ce manoir.
J'y supposais accueil aimable
Et m'attendais à de l'honneur,
Mais non à trouver un seigneur
D'un amadou si inflammable.
Puissiez-vous à l'avenir
Garder plus d'indifférence.
Il ne faut pas tant hennir
Dès la première apparence.
Ceci soit dit sans satire.
Sur ce sermon je vous tire
Ma révérence.

LE MARQUIS

Votre nom ?

SYLVIANE (*après avoir hésité*).

Mon Dieu, non !

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, SEUL

A prétendre que je l'aime
Il se peut que je blasphème
Et sois vaguement athée ;
Mais elle est très Galathée
Et j'eusse été Polyphème !
Si nos mutuels désirs
S'étaient montrés analogues,
Sans l'ombre de déplaisir
J'eusse goûté des loisirs
Façonnés en épilogue
D'églogue.

SCÈNE V

LE MARQUIS, QUATRE LAQUAIS

(Les laquais passent dans le fond. Tumulte.)

LE MARQUIS

Ça, mes pages
Et gens de mes équipages,
Que signifie ce tapage ?
Que tenez-vous là, marauds,
Qui faites tant les farauds ?

UN LAQUAIS

C'est un chat sans importance !

LE MARQUIS, *véhément.*

Vous avez dit : sans importance ! —
A supprimer votre pitance
Y aurait-il de l'importance ?
Qui me retient que d'importance
Je ne tance et ne potence
Votre incroyable jactance ?
Croates, boulgres, turcomans,
Je voudrais bien savoir comment
Il se pourrait qu'on empêchât
Un chat
D'avoir une importance extrême !
Vous mériteriez, toi le blême,
Toi le ventru comme un pacha,
Qu'âprement l'on vous écorchât
Pour ce blasphème
Et vous mieux convaincre qu'un chat
Est une chose liturgique,
Qu'il rôde un mystère en ses yeux
Magiques
Et qu'il était probe et logique
En des temps mieux religieux
Qu'on adorât
Et vénérât
Ce tombeur de l'espèce rat.
Sachez donc, âmes de verrats,
Vous tous, ô mes interloqués
Laquais,
Que je fais un cas plus vivace
De la pelure d'un matou
Que de tout

Votre cuir gras de lavasse.
Allez ! qu'on ne vous y reprenne
Plus.
Sinon j'étrenne
Jusqu'au callus
Au petit bonheur de mes forces
Vos écorniflables écorces.
D'abord libérez le matou.
Et, chez la proche boutiquière,
Qu'on lui quière
Du mou !

(*Les laquais sortent*).

SCÈNE VI

LE MARQUIS, SEUL

Et que les oreilles vous tintent,
O philosophes esquimaux,
Qui soutintes
Que nos frères les animaux
Ne sont que de strictes machines !
Pour de tels grimoires, grimauds
Dont on s'esclaffe jusqu'en Chine,
On vous devrait férir l'échine
Râper le cuir, râcler les os
Et ravager de mille maux !
Mais en vain vous vous escrimâtes :
Marmottes valent marmots
Et mieux que primats primates.

SCÈNE VII

LES QUATRE LAQUAIS, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Que veulent encor ces faquins ?

UN LAQUAIS

Monsieur le marquis, nous ne sommes
Ni des faquins ni des coquins,
Et l'on peut même, à notre aspect,
Voir que nous sommes
Assez semblables à des hommes,
Même à vous, sauf votre respect.

LE MARQUIS

Ils ont un farouche toupet.
Plaît-il?

LE LAQUAIS

Monseigneur, pour qu'on raille,
Qu'on appelle « crétins » et « culs »
Les Lucas
Et Jeannots de la valetaille,
Il sied d'abord qu'on leur baille
Les écus
Et ducats
Qu'on leur doit
Pour le loyer de leurs doigts.

UN AUTRE LAQUAIS

Nous déclinons un service
Qui ne nous vaut
Que sévices.

UN AUTRE

Très bien parlé! Bravo!

PREMIER LAQUAIS

Nous voulons vivre hors misère
Et refusons que l'on nous serre
D'un dur cordon de chenevis
La vis.

(Révérences.)

LE MARQUIS (*suprême de calme*).

Je sais que vous, mes valets,
Me valez.
De cela je suis très sûr.
C'est l'axiome initial
D'un futur
Mouvement très social.

LE TROISIÈME LAQUAIS

Nous prenez-vous pour caniches,
Heureux d'être bafoués
Et qu'on fait rentrer du fouet
Aux niches?

DEUXIÈME LAQUAIS

Nous sommes tous trop sanguins
Et trop combustibles têtes
Pour nous contenter d'un gain
D'épithètes.

PREMIER LAQUAIS

Eh ! tant pis !
Nous nous éclipsons tous quatre.
Vous verrez vous-même à battre
Vos tapis.

TROISIÈME LAQUAIS

Nous serions d'âmes nabotes
Et nous nous mépriserions
Si désormais nous cirions
Vos bottes.

LE MARQUIS

C'est bien. Faites vos bagages
Et dispersez le congrès.
Plus d'un d'entre vous, je gage,
Aura regret
De ce langage.

PREMIER LAQUAIS

Mais combien plus de ses gages,
Qu'il ne palpa
Pas !

LE MARQUIS

Soit ! Videz-moi le plancher
Et vous allez faire écorcher
Ensemble,
Jouvenceaux, barbons,
Où bon
Vous semble.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, SEUL

Benêts qui partez pestant,
Me laissant dans la mélasse,
Je conviens qu'à votre place
J'en eusse fait tout autant.
Non, messires les maroufles,
Je ne suis pas d'esprit tors
Assez pour vous donner tort.
Les pantoufles
D'un maître qui chôme d'or
Et fort peu fut scrupuleux
Pèsent d'un poids fabuleux.

Il faut être une bonne oie
Pour s'intéresser au linge
De qui vous paie en monnoie
De singe.
Mais voici dans l'embarras
Le marquis de Carabas.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LE LAQUAIS DE LA SCÈNE II

LE LAQUAIS

Monseigneur !

LE MARQUIS

Tiens ! il m'en reste.
(*A part.*)
Ce doit être une âme agreste
Incurablement docile,
Un tempérament d'Oreste,
Ou — plus simple — un imbécile.
(*Haut.*)
S'il n'en reste qu'un... merci.
Mais je te préviens qu'ici
Tu ne toucheras
Pas gras.
Oh ! tu peux piper les dés
Et tricher aux dominos,
Soulager de leurs baudets
Les moines abdominaux ;
Mais tes gages seront des
Gages plutôt nominaux.

LE LAQUAIS

Pourvu que demain compense !
Je ne vous veux point, cher maître,
Aujourd'hui mettre
En dépense.

LE MARQUIS

Ça, me diras-tu pourquoi
Tu fais le large avec moi ?

LE LAQUAIS

Volontiers. Votre étoile fulgure
D'un éclat de fastueux augure.
Il sidère que vous serez roi.

LE MARQUIS

Tudieu ! foin de ma mansarde !
Sus au palais ! j'en figure
Sortablement la figure.
Conquérons à la hussarde
Notre royauté ligure
Ou sarde.
Mais pour l'instant c'est plutôt la famine.

LE LAQUAIS

Et même du malheur imminé.

LE MARQUIS

Hein ?

LE LAQUAIS

Des gens de louche mine
De qui le teint d'albumine
De ci de là s'enlumine
De cinabre
Grouillent ainsi que vermine
Plus pouilleux, ords et macabres
Que Saint-Labre.
Ces gens d'allure sorcière
Déshonorent l'environ.
A voir leur face fessière
Et leur mufle aliboron,
Ça doit issir du giron
De notre gent policière.
Je flaire une souricière.

LE MARQUIS

Eh ! donnons de l'aviron.

LE LAQUAIS

C'est mon sentiment. Virons
D'abord
De bord.
Sous leurs fripes de larrons
Je subodore
De doux Pandores
Au pourchas de vos nobles trousses.
Ça sent le roussi, le roussin, la rousse !

LE MARQUIS

Amen !
Il convient que l'on rebrousse
Chemin
(Encor que l'on soit exempt
De pensers pusillanimes)

Lorsque l'on rencontre aux champs
Le corps falot des exempts,
Sachant
L'esprit vieillot qui l'anime.
Aussi, pour ne point déchoir
Ni choir
En leurs agrippeuses mains,
Je vais gagner un perchoir
Inaccessible
Et faire le possible humain
Et même un peu l'impossible.
Suppôts de maréchaussée,
Honneur à qui vous déçoit!
La politesse vous soit
Faussée!
Résignons d'abord la perruque.
Branle-haut, branle-bas!
Leur clique traque un Carabas:
Oui, mais quand on le traque, il truque.
(Il change de perruque et se dispose à fuir.)

SCÈNE X

LE MARQUIS, LE CHAT BOTTÉ

LE CHAT

Un instant!

LE MARQUIS

Fût-ce crotté,
Oh!
Que je me plairais trotté!
Que me veut ce sieur botté
Haut?

LE CHAT

Du bien!

LE MARQUIS

C'est là, pardieu, désir chrétien;
Mais y fûtes-vous invité?

LE CHAT

Peut-on savoir ce qui vous presse
A faire ainsi le diligent?

LE MARQUIS

J'ai, monsieur, soucis urgents,

Sans compter une maîtresse
Dont le cœur est exigeant.
Serviteur.

LE CHAT

Huilez votre âme !
Que soient vos sens salubrés !
Je sais le cœur de la dame.
On s'imagine qu'il brame :
Il brait.

LE MARQUIS

Vous errez. Je risque un drame.
Il n'est cœur aussi volcan.

LE CHAT

Eteint.

LE MARQUIS

Depuis quand ?

LE CHAT

Ce *quand*
Est piquant !
Vous vous avérez esclave
D'un cratère qui n'enclave
Et jamais ne dégorgea
Qu'une lave
Très parente de l'orgeat.

LE MARQUIS

Vous fûtes donc son amant ?

LE CHAT

Que vous importe ?

LE MARQUIS

Il m'importe.
Il m'importe énormément.
Votre mâchoire colporte
Un discours qui m'insupporte
Extraordinairement.
Si je filais, ce n'était pas,
Dussent s'écacher vos prunelles,
Pour des prunes ni des prunelles.

LE CHAT

Votre émoi semble touchant :
S'agirait-t-il de trépas
Ou quelque chose approchant ?

LE MARQUIS

Admettons. Dans cette hypothèse
Qui n'est pas, vous en conviendrez,
Une foutaise,
Vous estimerez
Séant
Que je vous plante céans
Et vous nique
A la britannique.

LE CHAT

Qu'il est sot de s'affoler !

LE MARQUIS

Plus sot de se désoler !
J'en parle sans amertume
Et ne montre point le poing ;
Mais je doute que j'accoutume
A devenir tôt posthume
Ce qui loge en ce pourpoint.

LE CHAT

Mais pourquoi caracoler ?

LE MARQUIS

Il est extrêmement notoire
Qu'il est simple de décoller.
Mais c'est une tout autre histoire
Quand il s'agit de recoller.
Or, il se peut que je sois fol,
Je tiens follement à mon col.

LE CHAT

Gorgez-vous donc de délices !
Quininez vos quartes fièvres !
Je fais virer de vos lèvres
Le calice.
Riez-vous de la police !
Fugace et preste marquis,
Gagnez en paix la coulisse
Ou, s'il vous plaît, la Galice
Ou, mieux encor, le maquis.

LE MARQUIS

Hein !

LE CHAT

Ces messieurs les argousins,
Gens de gosier volontiers sec,

M'étant quelque peu cousins,
Selon le rit, mettons grec.
Pour le moment ballebrinquent
Et très vraisemblablement trinquent.

LE MARQUIS

Avec ?

LE CHAT

L'or dont j'ai barbouillé leur bec.

LE MARQUIS

Monsieur, vous me sauvez la vie.

LE CHAT

Je le crains !

LE MARQUIS

Et pourquoi ?

LE CHAT

J'en avais envie !
Je rends la perle à son écrin
Et la cerise à l'eau-de-vie.

LE MARQUIS (*joyeusement*)

De savoir que mes vampires
Sur opportuns tabourets
Au proxime cabaret
S'accroupirent
Et peut-être s'assoupirent,
Mon cœur s'évase et soupire.
(*Sur un ton très philosophique*).
Ça, que je vaudrais peu, virtuel !
Dites, goûtez-vous fort l'asphodèle,
Pâle fleur des lieux éventuels ?
Je ne m'intéresse qu'actuel.
(*Confidentiellement*).
Si ma mémoire est fidèle,
J'ai, là, sur la conscience
Un duel
Qui sans doute est un modèle
De science,
Non peut-être le modèle
Des tournois.
Je le crains un peu sournois.

LE CHAT

L'exploit vous mit en vedette.

LE MARQUIS

Voyante ! Ajoutez mes dettes,
Les jaloux, les bavardages,
De futiles circonstances
Qui me firent l'existence
Peccadillée,
En faudrait-il davantage
Pour qu'elle fût pendillée
Et se rythmât d'un cordage ?
Pour que ma chair fendillée,
Grapillée et mordillée,
Offrît au troisième étage
A des oiselets oisifs
Le dessert et le potage
Vifs ?

LE CHAT

J'en conviens ; il suffirait.

LE MARQUIS

Qui donc ne se méfierait ?
Or, si la vie ne tient guère
Au triste et marmiteux hère
Que je suis parmi mon ère,
Moi, quand l'argousin menace,
— C'est faiblesse assurément
Et signe d'âme vulgaire ! —
J'ai pour elle un sentiment
Merveilleusement tenace.
Et je découvre soudain
A ce vieux parc monotone
Le charme d'or d'un jardin
Que faux-monnaya l'automne,
L'automne, subtil orfèvre
Des pâlissantes délices
Par qui s'attarde aux calices
La rosée et l'eau aux lèvres.

LE CHAT

Vous tournez là métaphores
Que je renonce à percer,
M'évitant de dépenser
Un inutile phosphore.

LE MARQUIS

D'ailleurs à quoi bon comprendre ?
C'est moi qu'ici je charmais. —
Mais

Finirez-vous par m'apprendre
Pourquoi, monsieur, vous me sauvâtes
Des cravates
Dont l'annulaire omnipotence
Nous fiance au bois des potences ?

LE CHAT

Je vous l'ai dit : pour me distraire.

LE MARQUIS

Je n'avance point le contraire.
Mais encor ?

LE CHAT

Vous eussiez fait piteux décor,
Voltant en marquis honoraire.
Eus-je tort ?

LE MARQUIS

Certes, de m'avoir sauvé
Sans que je l'eusse approuvé.
C'est peut-être une faiblesse ;
Mais mes divers préjugés
Exigent que, dans le vif,
Je vous blesse
D'un coup droit et décisif.

LE CHAT

Hé ! faut-il quérir le prêtre,
Homme de cœur explosif
Et plus saltant que salpêtre ?

LE MARQUIS

Oui, car ce n'est pas en paix
Que l'on paît
Quand Carabas envoie paître.

LE CHAT

Sachez donc que je veux être
Votre ami,
Un ami tel que parmi
Vos amis les plus amis
Il n'en soit de plus ami.
Je prétends que l'on me cite
Dans un mois
Jusqu'en le pays rémois
Pour ma tendresse tacite.
Je veux vous être Pylade.
Ça, donnez-moi l'accolade !
Je suis désormais des deux

Celui qui paie.
Parmi les demains hasardeux,
Soyons amis, comme cobayes.

LE MARQUIS

Estomirante amitié,
De qui mon âme est paonne !
Mais le désir me taonne
De connaître ma moitié.
De qui suis-je, étant l'ami,
La demi ?

LE CHAT

Puisqu'il faut, je me démasque
Tel un masque bergamasque.
Ça, devant que vous soyez chauve,
Je prétends que l'on vous envie ;
Car je vous dois d'avoir la vie
Sauve,
Etant tout bonnement le chat
De tournure un peu falote
Que votre bon cœur empêcha,
Mélancolique avatar,
De finir en gibelotte
Selon le mode tatar.

LE MARQUIS

Tu me paraîs bon sorcier.

LE CHAT

Et ficelle !
Je te veux faire princier
Et t'annexer ta pucelle.

LE MARQUIS

De joie, ô mon cœur, ruisselle !
Je suis quelque peu baba
Vraiment et pour cause.
Veillé-je ? suis-je au sabbat ?
Quel est le sot qui dauba
La métempsychose ?

LE CHAT

Va ! tant d'hommes sont des bêtes
Qu'il nous est facile, vois,
Des tristes bêtes
Que vous êtes
D'emprunter, avec la voix,
La tournure et l'apparence.
Toute d'apparence est la différence !
Le reste n'est que poésie !

LE MARQUIS (*courtois*).

Eh ! vous nous êtes des sosies
Très acceptables.

LE CHAT

Or il est de la chatte essence
D'avoir de la reconnaissance.
Sans toi j'emplirais les tables
De relents insupportables
Et je souffrirais la honte
De la sauce aux champignons.
On aurait des opinions
Sur mon comestible compte !

LE MARQUIS

C'est probable.

LE CHAT

Ton génie
M'épargna l'épouvantail
De ces tristes gémonies
Et l'infamante ironie,
Cerfeuil, persil, oignon, ail,
D'une épicée agonie.
Donc j'épouse ta fortune ;
J'adviens en fée opportune
Pour te mijoter un destin
Bon teint.
Je devais finir festin
Aromatisant de thym
L'atmosphère ;
Je préfère,
Doux Jésus,
De toi faire
Un Crésus,
Mais plus riche
Que tous les potentats de l'impotente Autriche.
Suivez-moi, monseigneur marquis de Carabas.
(*Appelant.*)
Holà ! vous tous !
(*Entrent les laquais*).
Vous êtes tous là ! — (*Solennel.*) Chapeau bas !
(*Les laquais s'inclinent profondément. — Ils sortent.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

(*A suivre.*) ROMAIN COOLUS

de honte si, par une systématique perversion des idées, ils n'étaient pas eux-mêmes arrivés à la fin à en tirer vanité. Pour ne point se mépriser eux-mêmes, ils doivent absolument mépriser tout ce qui ne traîne pas le sabre et ne porte pas leur livrée militaire. Ajoutez-y encore la mort de toute pensée originale au milieu de cette existence artificielle et routinière et de ces occupations monotones, uniformes, machinales, l'étouffement de toute volonté individuelle par une discipline impitoyable. Ils cessent d'être des hommes pour devenir des soldats; ce sont des automates enrégimentés, numérotés et poussés par une volonté qui leur est étrangère. L'obéissance passive est leur plus grande vertu, et un dévouement aveugle au maître dont ils sont les automates, les esclaves, constitue tout leur honneur. C'est le comble de l'ignominie.

Assujettis eux-mêmes à un règlement despotique, ils finissent par avoir en horreur tout ce qui sent, tout ce qui veut, tout ce qui se meut librement. Tout penseur est un anarchiste à leurs yeux; les réclamations de la liberté sont une révolte, et tout naturellement ils arrivent à vouloir imposer à la société tout entière la règle de fer, la discipline brutale, l'ordre stupide dont ils sont eux-mêmes les victimes.

A Dieu ne plaise qu'il n'y ait parmi les militaires de profession quelques hommes intelligents, instruits, et même quelquefois, quoique très rarement, des hommes sincèrement libéraux. Mais, je l'ai dit déjà, ce ne peuvent être que des exceptions, des anomalies comme il s'en rencontre dans tous les milieux possibles et qui, comme dit le proverbe, ne font que confirmer la règle. Un militaire intelligent et qui, ne se contentant pas des idées que lui donnent la science et la morale de la guerre, aime à penser librement sur toutes choses, doit étouffer dans le cercle étroit de la routine et des occupations militaires. S'il est réellement amoureux de la liberté, il doit détester la discipline qui fait de lui un esclave; s'il est jaloux de son humaine dignité, il doit mépriser ce qu'on appelle l'honneur et ce que j'appellerai plutôt le point d'honneur militaire. Enfin, s'il est sincèrement l'ami de son peuple et s'il est intelligent, éclairé, honnête vis-à-vis de lui-même en même temps, il doit comprendre que, par toute sa position, il en est le plus dangereux, le plus oppressif et le plus ruineux ennemi. — sentiment, pensées et tendances qui nécessairement n'en feront qu'un fort mauvais militaire. Car, pour bien exercer son métier, il faut le respecter et l'aimer, et l'on ne saurait aimer le service militaire sans détester le peuple.

MICHEL BAKOUNINE

Le Page [1]

XXV

Galops dans la prairie.

L'activité de Lucien fut admirable et déconcertante. A peine cette discussion venait-elle de finir, à peine avait-il crié : « Vous verrez, vous verrez ! » que sans plus réfléchir il écrivit deux lettres. Dans la première adressée à Mazzonetta, il demandait des nouvelles de Mabel Giannone et de la marquise Campavera, rappelait l'émeute du 6 mai, faisant une allusion discrète à la bonne attitude qu'y avait eue le lieutenant, et ajoutant que l'on parlait de lui très souvent sur les bords de la Manche. Il n'y serait pas un inconnu à son arrivée, prochaine, n'est-ce pas ? « Mon cher lieutenant, vous aimez le cheval, vous aussi, je le sais. Eh bien, si vous vous trouvez parmi nous en septembre, voulez-vous prendre part à une fête que donne un de mes amis, M. Milton ? C'est une journée de courses : cela vous plaira-t-il ? La réunion étant toute privée, vous porterez une casaque de votre goût, et ferez peut-être triompher les couleurs qu'il vous amusera de choisir. Vous monteriez, sur ma recommandation, l'un des chevaux que fera venir M. Jean-Paul Ailly, dont vous connaissez probablement de réputation la belle écurie puisque c'est en Italie qu'il nous faudrait maintenant aller chercher les plus fanatiques sportmen au cas où l'Angleterre viendrait à nous manquer... »

Pour Jean-Paul Ailly, Lucien fit un billet plus simple. Il lui représenta l'agrément qu'il y aurait pour lui à paraître grand seigneur à Etretat. Il suffirait de présenter deux chevaux quelconques, même médiocres et dont il n'attendît rien : au milieu de tous les autres, ils gagneraient encore aisément. Il devait exister dans l'écurie Ailly un ou deux produits disponibles en ce moment, qu'on pouvait faire voyager pendant une huitaine et dont cette petite excursion ne dérangerait pas le travail...

Ensuite Lucien courut à bicyclette jusqu'à Fécamp où il s'enquit d'un entrepreneur : et dès le lendemain, une bande de terrassiers se mettait à l'ouvrage dans les prairies de Bob Milton. Ils y passaient de gros rouleaux et comblaient les principaux trous. Les paysans haussaient les épaules : « Qu'est-ce qu'il voulait donc, M. Milton : abîmer ses pâturages ? Voilà qui était fait. » Mais Bob se montra inflexible : les terres lui appartenaient, fichtre ! et ses bœufs paîtraient moins à l'aise, voilà tout. Quant à ceux de ses champs que la piste écorna, il en dut payer d'avance aux fermiers le quart de la récolte : c'était pour rien.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai et 1er et 15 juin 1899.

Moins de dix jours après, un terrain convenable était préparé. Une allée traversait le jardin ou plutôt le petit bois de La Vallée, et menait aux taillis qui le limitaient : là s'élèverait la tribune. En face s'étendait la piste, à peu près aplanie, marquée par des pieux entre lesquels on tendrait des cordes. Quelques haies, une barrière étaient déjà placées ; on commençait à creuser un fossé. Enfin tout prenait tournure, grâce au page qui avait tracé les plans, convaincu les fermiers, pressé les ouvriers, excité la vanité de Bob, et tellement secoué la paresse de Tof que celui-ci consentit à s'occuper des invitations, du programme et de la décoration du jardin : il prétendait illuminer tous les arbres, sous lesquels on danserait au son des guitares.

Maurice de Salisbot s'en fut en grande pompe chercher à la gare de Fécamp sa jument Charlotte, qu'il présenta aux hôtes de La Vallée toute entourée de couvertures et de capuchons. On la mena à l'écurie avec mille précautions. Elle marchait en balançant sa fine tête d'un air las, élégant et sceptique.

Puis on se mit à préparer les chevaux. Possédant un trotteur éminent, Bob décida qu'il y aurait une épreuve de trot, et ce fut une douce émotion pour lui que de voir chaque jour son demi-sang, monté par un palefrenier simiesque, parcourir des kilomètres en quelques secondes. Salisbot et Lucien s'en allaient l'un après l'autre lancer Charlotte et le noble Calprenède sur la belle herbe verte du pré. Calprenède avait jadis couru non sans succès : il se souvint de son ardeur première dès que Lucien lui fit sentir le mors et les jambes, mais trépigna de colère quand il aperçut le mur. Au bout de vingt minutes, il le passa. Quelques jours après, il le sautait assez bien.

Le contre-coup de cette agitation était sensible à Etretat. On y voyait moins souvent Bob et ses amis, mais les femmes savaient que ces jeunes gens se livraient à des travaux qui peu à peu devinrent légendaires. « Et que font-ils donc à La Vallée ? demandait-on. — Ils entraînent ! » était-il répondu. Le folklore du château naissait. Aussi Nanny s'était-elle décidée à accorder à Bob de grandes faveurs et Sybil avait-elle écrit à Maurice de Salisbot une lettre que celui-ci laissa tomber de sa poche au moins cent fois. Lucien et Matilda s'aimaient à cœur perdu sous le beau ciel, au soleil qui disperse les remords et chasse les scrupules comme des brumes légères. Il n'y eut ni tempêtes, ni vent, ni pluie en cette saison-là. Chaque jour la terre se dorait et des papillons innombrables se jouaient à l'entour d'elle. Les fleurs trop lourdes penchaient, dont le parfum grisait les jeunes filles. Il n'y avait qu'à prendre, qu'à cueillir et qu'à se baisser. Le soir, l'automne étant proche, vous juriez de bonne foi, entre deux baisers, non pas grossièrement d'aimer toujours, mais que du moins vous n'aviez jamais si délicatement aimé. Lucien et Matilda se séparaient à regret, cherchant l'occasion exquise de sourire et de s'attrister :

« — A demain ?

— En doutez-vous ?

— Et Mazzonetta ?

— Que c'est méchant, mon page !

— Montrez-moi vos yeux. »

Elle les baissait au contraire, et le page faisait même en sorte qu'elle les dût fermer. Il arriva cependant un matin que la jeune fille répondit : « Mazzonetta sera ici le 9 septembre. Il accepte votre proposition et me charge de mille compliments pour vous. »

Ah ! ce matin-là, précisément, on avait remis à Lucien une lettre de Jean-Paul Ailly : « Mon cher ami, j'écris à Milton par le même courrier. Je compte diriger sur La Vallée deux bêtes, Garde-pouce et La Manie, qui sautent bien mais dont je cherche à me défaire parce qu'elles sont inférieures à celles qui... celles que... » Il y en avait trois pages ainsi, car ce pauvre Ailly, bègue à son ordinaire, se vengeait en ses lettres longues comme des sermons.

Bien, fort bien... tout marchait au mieux. Et Lucien se contraignit à placer quotidiennement sous son oreiller un irréprochable réveille-matin dont le grondement affreux le faisait tressaillir avant l'aube. Alors, habillé vite, il descendait doucement le long des escaliers silencieux. Au dehors, le gravier humide craquait sous ses bottes et le froid lui pinçait le nez : mais les longues allées apparaissaient déjà, tandis que l'ombre se blottissait au creux des feuilles et se terrait dans les trous : c'était le crépuscule du matin. Lucien relevait son col. Arrivé devant l'écurie, il en poussait la porte et tout d'abord ne voyait rien dans l'obscurité profonde ; mais deux chevaux, toujours les mêmes, le trotteur et Calprenède, tournaient à grand bruit leurs têtes vers l'intrus, qui devait murmurer les mots les plus flatteurs et les plus tendres adjectifs pour rassurer un peu l'esprit romanesque de Calprenède : à quels monstres, à quels combats rêvait-il donc sans cesse, cet animal ?

Lucien le sellait comme l'aurore pointait, et s'étant mis en route, au pas, sous les voiles pourpres du ciel, notre page devait bientôt s'éveiller tout à fait, puis baisser le collet relevé de sa veste et clignoter enfin des yeux car le soleil faisait briller la rosée : le jour était né.

Sur le pré poudré de gouttes d'eau, le page saisissait à pleines mains ses rênes et Calprenède partait au grand galop. Le cheval foulait légèrement l'herbe trempée. Le mur ne l'inquiétait plus, il le passait d'un bond ! S'il s'était imaginé au début que rien n'existait de plus redoutable au monde, de furieux coups d'éperon étaient venus à point l'encourager, et maintenant il franchissait hardiment cette chose horrible.

Puis, le soleil montant déjà au ciel d'émail, le trotteur à son tour débouchait là-bas dans la plaine. On rencontrait aussi en chemin le petit Salisbot, fier sur sa jument Charlotte comme un lad qui mène un beau pur-sang.

« — Bonjour, mon cher. Calprenède a-t-il bien couru ?

— Certes, oui ! Il ne craint personne !

— A tout à l'heure... »

Ayant remis Calprenède entre les mains des palefreniers, Lucien remontait dans sa chambre et se rendormait en sifflotant.

René des Eparges arriva de Picardie avec deux chevaux. Jean-Paul Ailly en amena trois pour l'amour de Kate. « Le troisième, dit-il, s'appelle Paléographe. Max Robin viendra le monter. C'est un essai... » L'écurie se trouva trop petite, et La Vallée devint comme un campement de jockeys. D'Etretat au château, du château à Etretat, les jeunes gens allaient sans cesse. On riait, on flirtait, on pariait : la date fixée pour les courses approchait.

Un beau soir, Mazzonetta parut : Lucien lui donna la main en riant.

Il faut ajouter aussi que Lucien ne se tenait pas de joie parce que Matilda l'aimait : elle n'osait pas le lui dire très franchement, mais le lui faisait voir à n'en pas douter, et le soir que Mazzonetta fut venu, par exemple, n'accorda point cinq minutes de plus à celui-ci qu'à celui-là. Ayant jadis offensé l'un, s'étant naguère promise à l'autre, elle se partagea du mieux qu'elle put et n'accueillit pas moins bien, par cette belle nuit, son fiancé qu'elle aimait encore que son page qu'elle aimait aussi.

XXVI

Luigi Mazzonetta.

Assurément, le lieutenant Mazzonetta était fort beau ; sa voix gracieuse ne laissait pas que de séduire infiniment. Dès qu'il voyait une femme, il la complimentait tout de suite.

« — Mais, monsieur, avait-on beau lui dire, vous me connaissez depuis cinq minutes et c'est un peu tôt pour me parler de sympathie.

— Hé, madame, on ne peut attendre dès qu'on vous a vue ! »

C'étaient là de ces riens qui n'engagent guère, mais empêchent qu'une femme ne s'ennuie, et si l'on y ajoute la renommée de bravoure que les Monti avaient établie discrètement autour de lui, on comprendra que Mazzonetta ait plu dès l'abord à presque toutes les dames d'Etretat qui coquetaient avec les mêmes amis depuis le mois d'août. Cependant il passait pour le fiancé officiel de Matilda Monti, ce qui contraria bien des projets. En outre, il avait cet accent sonore et comme lumineux, cette douce manière d'atténuer les consonnes trop lourdes, cette agilité enfin du langage qui dut rendre si légères les combinaisons du latin quand Horace s'en jouait, et la délicatesse du provençal au temps des cours d'amour. Nous avons horreur de cet accent-là et nous hurlons à l'entendre comme chiens à qui l'on chante un air. Devant la pantomime charmante d'un homme du midi, les barbares froncent les sourcils : ils ne veulent point qu'on les gâte et se plaignent qu'on les amuse.

On reprocha cruellement aussi au lieutenant son assurance, une façon qu'il avait de s'asseoir avantageusement, comme au théâtre, de se camper et de fumer avec affectation, et son sourire éternel, et ses mains vives et souples : « Des mains de traître ! » Pauvre Mazzonetta ! Il était fat comme l'enfant qui vient de naître, et voilà tout !

Aussi se montra-t-il envers chacun d'une cordialité si heureuse et confondit avec tant de bonhomie les noms des personnes innombrables qu'on lui présenta que celles-ci prirent à la fin le parti de rire. Salisbot seul ne put lui pardonner. Bob au contraire, à qui Mazzonetta avait offert tout de suite un sourire et une cigarette, puis parlé duel et mauvais coups, Bob adopta le lieutenant et le proclama « un très gentil garçon, ma foi ! »

« — Comment peut-il se faire, mon cher monsieur, lui dit Mazzonetta, qu'un homme comme vous donne une fête semblable sans qu'il y ait au moins une course de dames ? Moi, j'imagine une très jolie arrivée de cinq ou six charrettes attelées à des poneys et conduites chacune par une belle jeune femme en toilette claire, avec une écharpe de satin, des rubans de même couleur au fouet, aux oreilles du cheval... »

Et voilà un projet accepté d'enthousiasme ! Seulement, comme la piste de La Vallée était hérissée d'obstacles, on décida que la course aurait lieu sur la route ; les meilleurs poneys d'Etretat partiraient ensemble, conduits par des dames, et la première charrette arrivée au château gagnerait le prix du lieutenant : car celui-ci voulut absolument donner un prix. On lui sut gré de cette pensée galante, il devint populaire et embellit encore. Intarissablement bavard, il allait de l'une à l'autre, contant de folles histoires :

« ... Oui, mademoiselle, j'errais sur les bords parfumés du lac de Côme avec une dame, une cousine, blonde comme vous. Hélas, elle souhaita de voguer sur le lac alors qu'il n'y avait qu'une seule petite barque au rivage. « Monsieur, j'ai loué ce bateau », me dit poliment quelqu'un. Je me retourne : eh ! c'était le prince Toganera... « Mais que madame y daigne monter, fit-il. Je veux ce soir qu'elle commande seule à mon bord et nous ne serons que les plus dévoués de ses serviteurs, n'est-ce pas, Mazzonetta ? » Ah, les merveilleux moments, mademoiselle ! Nous vîmes descendre peu à peu l'ombre sur le lac, et mon amie pleurait tandis que le joli yacht à vapeur du prince Toganera filait, blanc et vif dans la nuit... »

Il fallait être bien malveillant pour remarquer que le lieutenant, sans y prendre garde, avait transformé une simple barque en un joli yacht à vapeur. On eût pu le lui dire, d'ailleurs : il ne se fût pas embarrassé pour si peu et n'eût laissé croire à personne qu'un mensonge avait jamais passé par ses lèvres : « Un jour, contait-il, je fus trouver un homme de police, car on m'avait calomnié.

— Que désirez-vous ? me dit le policier.

— Une enquête, et fort sérieuse.

— Très bien. Sur qui ?

— Voici le nom.

— Luigi Mazzonetta. Mais c'est vous!

— Parfaitement.

On ne me trouva qu'un seul vice — excusez-moi, mesdames, je ne peux continuer, il vous concerne... »

Qu'on fût à bavarder le matin au casino, l'après-midi sous les arbres ou bien le soir à danser, ce hâbleur ne cessait point de chercher à plaire.

Que voulez-vous! il venait du pays merveilleux où les sourires et les poèmes naissent d'eux-mêmes sur les lèvres des hommes. Il était né sous le soleil, il avait grandi et aimé sous le soleil, de sorte que, tout simple et vaniteux qu'il fût, son esprit gardait un reflet d'or. Le florentin Luigi Mazzonetta se vit très recherché, et s'il avait seulement pu mettre le soir son uniforme et son manteau gris perle, il eût été parfaitement heureux. « Que je vous aime, Matilda! » disait-il à sa fiancée. La jeune fille lui répondait en italien par délicatesse et gardant pour son page les mots d'amour français.

Quant à Lucien, il fit assez bonne figure le premier jour, mais cessa de rire dès le lendemain, car il voyait Mazzonetta lancé comme une mode nouvelle, tant les femmes sont vaines et les hommes complaisants. Dans une petite ville, il suffit que deux personnes disent d'une troisième : « Un tel a l'esprit le plus délicieux », ou bien : « Que de charme dans cette gamine! » et que ce soit dit avec un certain air d'avoir su remarquer cela, comme si c'était une observation aiguë et rare que le voisin ne fera que s'il est très malin, il suffit de ce ton-là pour que toute la société de la petite ville répète bientôt d'une seule voix : « Oui, l'esprit d'un tel est adorable », et « Je me jetterais au feu pour un baiser d'une telle! »

Dans une excursion que l'on fit à Valmont, il y avait une douzaine d'hommes et de femmes qui écoutaient le lieutenant avec un sourire attendri et un peu songeur, ainsi que les gens sérieux devant lesquels un enfant raisonne.

A Valmont, près Fécamp, une abbaye prospère fut jadis. Il n'en reste plus maintenant que des ruines. L'église n'a plus ni porte ni toiture, mais son squelette brisé s'élève encore très haut : et peut-être que cette maison de Dieu est plus belle aujourd'hui qu'elle ne fut jamais, car un tapis d'herbe haute en couvre tout le sol tandis que des tentures de lierre pendent aux murailles, s'enroulent aux piliers et que sur les parois peintes par le temps des plus riches couleurs, les sculptures ne font plus saillie qu'à peine tant les ont caressées et la brise et les pluies : enfin, c'est le ciel qu'on y voit au lieu de voûte quand on lève les yeux. Non loin dort un étang où flottent des cygnes et aux rives duquel finit un petit bois. Le château des anciens maîtres domine tout le pays. On conte que François Ier vint promener sur l'étang ses dames et ses musiciens. C'était à l'occasion du mariage d'un comte de St-Pol, lequel était devenu seigneur de Valmont et fit danser toute la cour dans son château : or celle-ci était nom-

breuse et turbulente, si bien que la pauvre vieille forteresse ne put supporter tant de chansons, tant de tapage, tant de musc ni tant de fleurs, et s'écroula lorsque la fête eut pris fin et que le dernier valet fut parti.

Lucien tenait de son cousin Damet du Val maints détails là-dessus. Il eût pu renseigner les dames sur le Miracle des roses de Valmont, la Chapelle de Six-Heures, les trois moines fous, les nobles sires d'Estouteville et le stupide Hocquard qui mutila les galeries et dispersa le chartrier. Tof aussi se fût attendri sur la joie de vivre au temps où les poètes retrouvèrent la beauté perdue, et voici déjà qu'il songeait aux rêves puérils que fit peut-être le roi-chevalier en errant ici même : car ces héros vêtus de soie et qui se disaient tous des Alexandre, des Ulysse, jouaient avec les femmes comme des enfants.

Mais c'était bien l'heure d'évoquer les neiges d'antan ! Tof et Lucien n'eussent amusé personne : Mazzonetta, au contraire, parlait de lui et chacun de se taire à sa voix :

« ... Le silence se fit. Une femme parut dans l'ombre à la fenêtre : elle sourit, et, détachant la rose épanouie dont sa chevelure était ornée, la jeta dans la rue. Puis elle ferma la croisée.

Ah, mesdames, c'est un faquin qui ramassa cette fleur tiède encore, et disparut avec !

Je courus, mais le gueux était déjà loin... »

Lucien regarda Matilda : elle avait à demi clos ses yeux, et l'on pouvait être bien certain à la façon dont son visage était incliné vers Mazzonetta qu'elle revoyait dans sa pensée le souvenir de la Ville des Fleurs et de ce beau jeune homme si sûr d'être aimé, ce chanteur insoucieux qui mollement accoudé à la fenêtre par une aurore de printemps, chez Mabel Giannone, lui avait une fois donné l'aubade... Il était venu, il la reprenait...

Lucien s'esquiva sans bruit et courut d'un trait jusqu'à La Vallée. ra dans l'écurie de Calprenède, s'approcha doucement de celui- n qu'il n'eût point peur, et le caressa, le flatta, lui parla : il rassa même.

Toi, lui dit-il en tremblant un peu, toi, je t'ai dressé, et tu m'es e. Tu m'aimes, toi, Calprenède... »

ais il le quitta et s'en fut revoir le mur. Un drapeau rouge y était ité, à gauche duquel le terrain s'abaissait subitement, rocailleux dur.

La course devait avoir lieu le lendemain.

XXVI

Un accident.

Parmi les sages qui redoutent les fêtes, quelques-uns se plaisent pourtant à les préparer : ils se délectent à voir arriver les gerbes de

fleurs, les paquets, les parures neuves, les gros pavés de glace portés par des gens pressés ; ils aiment l'affairement des uns devant les colères des autres, et l'allure énergique des serviteurs importants les stimule et les fortifie. Tel fut le camp de La Vallée pendant toute une matinée : palefreniers, marmitons, jardiniers s'y bousculèrent à l'envi, et à midi, tout était prêt, la tribune achevée, le buffet installé sur le champ de courses, les allées du jardin ratissées. Dans le sombre sous-sol se préparait pour le soir un repas digne de Riquet à la Houppe : Bob cependant n'avait prié à dîner que ses amis intimes, mais ceux-ci étaient légion. Il y avait des tables dressées jusque dans le vieux château caduc et verdâtre, par quoi cette antique maison semblait rajeunie d'un siècle.

Il était une heure, et le soleil brûlait le feuillage immobile quand Bob entouré de ses hôtes vint s'asseoir à la porte de son parc. L'excellent garçon avait dû plus d'une fois depuis le matin se plonger dans un tub glacé : la chaleur le congestionnait, il n'en pouvait plus, mais il se sentait joyeux et magnifique. « Le roi du pays de Caux, pensait-il, aujourd'hui, c'est moi ! »

Toute enguirlandée de lierre et de roses d'automne, la barrière blanche de La Vallée s'ouvrait à tout venant, et l'allée teinte de sable fin qui s'allongeait sous la futaie semblait un chemin préparé pour pantoufles de verre et sabots de licorne et non pour le fer grossier des chevaux de voiture, ni même de ces poneys que l'on attendait. Car depuis quelque temps déjà ceux-ci avaient dû partir d'Etretat : mais les jeunes gens ne voyaient rien venir encore sur la route qui poudroyait.

Enfin ! parut à l'horizon un tonneau minuscule traîné au triple galop par un cheval nain, gras à lard et couvert d'écume. Nanny, le fouet en main, riait d'avance à la pensée des compliments qu'on allait lui faire.

Dès qu'on l'aperçut : « Bravo ! vive Nanny ! le record ! le record ! » s'écria-t-on. Bob applaudit à tout rompre et aida la petite miss à descendre. « J'ai les bras cassés et les doigts engourdis », dit-elle simplement. Un groom prit par la bride le pauvre poney qui, arrêté, ouvrait désespérément les naseaux et les yeux, et tremblait sur ses pattes comme s'il allait mourir : « Cheval foutu », prononça gravement le groom attriste. Bah, Nanny s'en souciait comme de son premier chagrin ! On lui montra le prix du lieutenant, qu'elle avait gagné : un manche d'ombrelle de heat, orné de ciselures et d'émaux.

Cependant, voici que deux autres poneys surgissaient là-bas ! Le premier était conduit par madame Hardley : celle-ci, on s'en souvient, ne pouvait penser qu'à une seule chose à la fois : aussi en cet instant ne songeait-elle qu'à pousser sa bête, tandis que Matilda Monti, se résignant à la troisième place, retint son cheval, le mit au trot le plus coquet et fit son arrivée en souriant, ainsi qu'une belle princesse parmi ses sujets.

Puis une charrette encore survint, suivie d'une cinquième, et les

derniers poneys se montrèrent; il était temps, car au moment que la déplorable Kate Ennison tournait après toutes les autres devant la porte de La Vallée, un landau fut signalé du côté de Fécamp : et dès lors le défilé ne cessa plus. Automobiles, phaétons et calèches se succédèrent à grand bruit. Les voitures ralentissaient leur allure sur la route, viraient, puis s'avançaient au pas sous les arbres et s'arrêtaient devant le château : on les guidait ensuite jusqu'au champ de courses, où elles se rangeaient l'une à côté de l'autre dans l'immense pré, de manière que le soleil fit étinceler des diamants parmi tant de roues et de caisses vernies. Au loin les flots de l'herbe luisaient à la moindre brise.

Sur le perron de sa demeure, Bob Milton recevait ses hôtes avec des témoignages d'affection qui faisaient plaisir à entendre. Il s'écriait à chaque arrivée : « Que c'est aimable à vous d'avoir affronté cette chaleur tropicale ! » Alors ceux qui n'étaient point priés à dîner répondaient : « Nous n'aurions eu garde de manquer ! », tandis que ceux qu'on avait conviés pour la soirée aussi disaient seulement : « J'ai failli ne pas venir, mon vieux. »

René des Eparges et Maurice de Salisbot faisaient les honneurs, celui-ci du buffet, où sa gravité et sa compétence en fait de boissons américaines terrorisèrent les servants, et celui-là de la tribune où les invités se plaçaient par groupes antipathiques. On concevra qu'au bout de deux mois presque révolus, les habitants d'une petite ville aient eu plus d'une raison de se prendre en grippe : aussi distinguait-on parmi eux non seulement des tribus ennemies, mais encore des factions parmi ces tribus.

Le poète Tof était tout d'abord resté assis à l'ombre pour regarder passer les équipages. Il croyait voir ainsi se dérouler devant lui les bandes coloriées de ces estampes anglaises qui représentent des scènes de chasse, avec toutes les voitures allant au rendez-vous : lui-même était sans doute ce gros chasseur, toujours tombé à la rivière, et qui contemple sans trop de regret son cheval embourbé. On lui criait des bonjours familiers : « Hé, monsieur Tof, vous restez là ? A tout à l'heure... » Du haut d'une automobile, une femme toute encapuchonnée lui demanda d'une voix aiguë s'il faisait toujours des vers : c'était madame Zetchkine, débarquée la veille à Etretat avec son mari et Gaston Vilain. Enfin, la poussière augmentant, Tof profita de la venue de madame Monti pour se hisser dans la victoria de celle-ci et s'aller placer près de sa vieille amie dans la tribune déjà remplie.

Mazzonetta y pérorait au milieu d'un cercle de jeunes filles :

« — Mon cheval, mesdemoiselles, mon cheval ? Je ne l'ai pas encore vu... »

Et ce fut bien par complaisance pure qu'il parut céder galamment aux prières de ces demoiselles et se dirigea enfin vers les écuries, parmi lesquelles Jean-Paul Ailly boitait et bégayait terriblement. Chaque fois qu'un de ses chevaux paraissait en public, le pauvre

homme ressentait une horrible émotion dont l'expérience de vingt. années n'avait encore pu triompher. Garde-pouce ni La Manie, ni même Paléographe, n'étaient pourtant de très bons chevaux, et cette réunion n'avait que l'importance d'une garden-party. Cependant Ailly n'eût point tremblé davantage avant le Grand Prix.

Et Lucien ? Oh, Lucien depuis le matin ne se reposait guère : il allait sans cesse d'un lieu à l'autre, ne pouvant rester en place et n'échangeant avec ceux qu'il rencontrait que des paroles rares et courtes. Il avait fourré ses mains dans ses poches et ne les en tirait que pour faire les gestes indispensables. Les prunelles de ses yeux, comme enfoncées au fond de l'orbite, ressemblaient à deux têtes de clous plantés dans sa cervelle.

Quand tout le monde à peu près fut arrivé, il monta dans sa chambre pour se déguiser en jockey, et en redescendit couvert d'une casaque mauve. Mazzonetta sans doute avait déjà depuis longtemps revêtu la sienne, qui était de satin blanc, et Lucien supposa qu'à cet instant même il devait parler à quelque jeune femme dans la tribune, les talons joints et l'air caressant : et cette jeune femme était peut-être Matilda, sa fiancée...

« — Mon cher, mon cher, mais où étiez-vous caché ? On vous cherche, on vous demande... La première course va commencer. Vous ne venez donc pas la voir ? »

C'était Maurice de Salisbot qui criait de la sorte. Ayant été de son côté, s'affubler d'une casaque vermillon qui l'enchantait, il n'aurait jamais pu, lui, résister au plaisir de se montrer dans ce costume, et l'indifférence de Lucien le vexait un peu ; aussi ne s'aperçut-il pas sans quelque plaisir que celui-ci semblait énervé :

« — Est-ce que vous êtes ému, mon cher ? fit-il avec orgueil. Moi pas.

— Je ne suis pas ému, je veux gagner. Si vous voyez mademoiselle Monti, demandez-lui si elle se rappelle que je suis tombé devant ses yeux à Auteuil, et dites-lui de ma part que je ne crains rien de tel aujourd'hui, et que je compte bien arriver !

— Ah, ah, on verra ! Ma jument vous donnera du mal ! »

Et l'heureux petit homme partit en grommelant. Demeuré seul, Lucien fit les cent pas, réfléchit, piétina : il entendait des cris joyeux du côté de la tribune, qui l'impatientaient. Pour commencer la journée en effet, Bob avait eu l'idée de proposer un prix au meilleur coureur à pied d'Etretat et de Fécamp, et cette lutte, qui fut longue et acharnée, eut beaucoup de succès : le pauvre jeune homme qui l'emporta faillit s'évanouir au but, et l'on sait que les femmes sont très friandes de ces émotions. Cette épreuve avait été disputée sur la partie plane de la piste, car les obstacles ne barraient pas celle-ci tout entière, et c'est sur cette étroite bande d'herbe que l'on vit encore courir trois trotteurs, dont l'un était celui de Bob et les deux autres appartenaient à un châtelain voisin : les pauvres bêtes n'avaient pas trop de place :

elles se gênèrent mutuellement, de sorte que Bob eut le dépit de voir un des chevaux étrangers couper la route au sien.

Puis il y eut une course entre une douzaine de cavaliers montant des chevaux de promenade, peu entraînés et qui n'auraient pu se mesurer avec les pur-sang que l'on réservait. Ces cavaliers ne portaient point de casaques, mais de simples brassards: ils étaient presque tous amoureux d'une ou deux des femmes qui, dans la tribune, prirent tant de plaisir à les voir se bousculer dans la plaine, sauter, se dérober, tomber même ou s'emballer à travers champs : les chutes d'ailleurs ne furent pas dangereuses, il n'y eut qu'un pied luxé, c'était pour rire.

Au commencement de chaque course, une cloche sonnait. A la fin, les invités se répandaient autour de la tribune et accompagnaient les bêtes jusqu'aux écuries. On troublait là les méditations de Lucien, on le gourmandait : « Quel sauvage ! Va-t-il se faire ermite ? Laissez donc, c'est qu'il a peur de tomber, tout à l'heure... » Quelques jeunes gens habiles à calculer faisaient les bookmakers, et en réalité on pariait assez gros. Les femmes félicitaient les vainqueurs, et jasaient plus tendrement avec les autres, ceux qui n'avaient pas réussi et qu'il fallait consoler. Bref, la fête se passait bien et Bob rayonnait de joie : on le voyait, exubérant et cramoisi, veiller à tout et courir partout, conseillant mille précautions à ses hôtes et ne laissant pas un seul cavalier entrer sur la piste sans lui avoir bien recommandé de sauter le mur à droite du drapeau rouge. « Au-delà, criait-il, vous vous rompriez les os ! » Quand une femme écoutait, le cavalier souriait.

Dans l'avant-dernière épreuve, on mit en ligne quatre concurrents. Garde-Pouce arriva derrière tous les autres, et Jean-Paul Ailly se troubla plus que jamais. Enfin la dernière course fut annoncée : c'était celle où devaient paraître les meilleurs chevaux. On avait décidé de les faire défiler d'abord devant la tribune, un par un. Le petit Salisbot se mit solennellement en selle, puis René des Eparges, puis Max Robin qui enfourcha Paléographe, le troisième cheval de Jean-Paul Ailly. Celui-ci se démenait : bégayant : « Mais enfin, enfin, où est-il, M. Mazzonetta ? » Eh, mon Dieu, le voici qui arrivait, là-bas, en affectant une indolence extrême, comme s'il n'allait faire qu'une petite promenade, et si beau, si heureux dans sa casaque blanche ! Il effila sa moustache soyeuse, et mit le pied à l'étrier en saluant d'un dernier geste Kate et Sybil Ennison qui se sauvaient vers la tribune. « A tout à l'heure, mesdemoiselles », leur a-t-il dit.

Dès que le lieutenant fut en selle, Lucien sauta sur Calprenède et empoigna ses rênes.

Les jeunes gens entrèrent alors au pas sur la piste, leurs montures tenues en main. On put admirer à l'aise la fine Charlotte sur laquelle Salisbot arrondissait son dos coquelicot : le pur-sang maigre de René des Eparges, et Paléographe au vaste poitrail : La Manie qui semblait bercer son beau jockey blanc, et Calprenède enfin dont le page mauve tenait les rênes sans faire un mouvement inutile. En repassant, dans

un galop d'essai, devant le public, Mazzonetta ne put s'empêcher de tourner la tête vers les dames : mais cette fois, Lucien semblait poursuivre le lieutenant : il ne le perdait point de vue.

Il y eut un faux départ causé par l'insubordination de Paléographe, qui se trouvait à près de cinquante mètres en arrière quand les autres chevaux prirent leur élan. Le second départ fut très long parce que Calprenède, ayant perdu sa place, sembla refuser de s'aligner jusqu'à ce qu'il fût revenu près de La Manie, de manière que Lucien se trouvât botte à botte avec le lieutenant. Enfin le signal fut donné, et toute la troupe bondit en avant !

L'air siffla aux oreilles des jeunes gens et le vertige de la vitesse les prit. C'est-à-dire que le monde entier disparut à leurs yeux, qu'ils ne virent plus rien que les oreilles de leurs chevaux, les touffes de luzerne qu'ils touchaient à peine, la silhouette immobile de leurs compagnons, et l'herbe qui filait sous eux ! Ils sentaient frémir au bout de leurs rênes des bêtes éperdues et lancées comme des flèches, qu'un souffle eût jetées à terre tant elles posaient légèrement les pattes.

La nerveuse Charlotte ne put supporter cette griserie, s'enivra de vent et d'espace, et l'on vit le petit jockey coquelicot prendre soudain la tête du peloton à une grande distance devant les autres : il sauta, s'enfuit plus vite encore, il ne tenait plus son cheval.

Puis René des Eparges à son tour se détacha, suivi bientôt par Max Robin, qui espérait lasser ainsi Calprenède et La Manie, puis rattraper des Eparges à la fin. Charlotte s'essoufflerait et, se voyant seule, perdrait toute son avance. Il ne restait plus en arrière que Lucien et Mazzonetta, qui ne se quittaient pas.

Planté sur son cheval, muet et les poings serrés, le page galopait à côté du lieutenant sans le regarder, sans le dépasser : l'un avait l'air avec sa casaque mauve, de l'ombre de l'autre. Mais Mazzonetta ne souriait plus, et Lucien l'agaçait : à une haie, leurs bottes s'étaient frôlées : « Hé, vous me poussez ! » fit Mazzonetta. Le page s'était seulement penché sur sa bête et le lieutenant n'avait entendu que le double bruit des sabots sur l'herbe.

Un fossé encore, puis ce fut le mur. La tache rouge du drapeau grandit à leurs yeux. Les deux chevaux voyaient l'obstacle et s'élançaient dessus. Tout à coup, Mazzonetta comprit que Lucien s'appuyait contre lui et que l'on se jetait à gauche. « Hé là ! hé là ! le drapeau, faites attention ! » Mais les chevaux s'affolaient l'un l'autre. Mazzonetta devint livide, car Lucien cramponné aux rênes ne répondit pas, poussa encore. « — A droite, à droite, per Dio ! a destra !! »

Lucien sentit en passant le vent de la hampe du drapeau, et Calprenède éperonné jusqu'au sang repartit seul, emportant son jockey vers le but avec une vraie furie.

Et si Lucien n'arriva que second dans cette course, ce fut parce qu'il ne s'aperçut même pas qu'il portait une cravache dans sa main crispée.

XXVIII

Le jugement.

Pendant la nuit qui suivit ce jour, dans le château de La Vallée où l'on veillait Mazzonetta délirant, couvert de blessures et le crâne fendu, Lucien poussa sans bruit une porte entr'ouverte derrière laquelle Matilda dormait sur un fauteuil, près d'une lampe allumée. Elle n'avait voulu ni se dévêtir, ni même s'étendre sur le lit qu'on lui prépara. Elle dormait, oppressée, la mine défaite, les cheveux en désordre. Lucien lui toucha la main. « Quoi, qu'y a-t-il? Va-t-il plus mal? » voulut-elle balbutier en ouvrant les yeux : mais Lucien, un doigt sur les lèvres, faisait signe de se taire, et Matilda le vit si grave et si pâle qu'elle en demeura muette. Le page posa sur la table une lettre et se retira sur la pointe du pied, sans avoir dit un mot.

« Ne criez pas. Ne bougez pas. C'est moi qui ai fait tout le mal. J'ai voulu tuer Mazzonetta parce que j'en étais jaloux. Je ne veux rien ajouter; je ne veux pas plaider ma cause. Jugez-moi, Matilda.

J'attendrai, dans une heure, sous les premiers arbres de la futaie. »

La jeune fille lut, tandis que son cœur cessait presque de battre. Cette angoisse nouvelle vint s'ajouter à toutes celles de cette journée, puis de cette longue soirée, puis de la nuit : cette angoisse s'en vint tomber sur elle comme une lourde pierre dans une plaie. Matilda crut que c'était fini et que le coup cette fois allait la faire mourir. Elle regarda la porte par où Lucien venait de disparaître et se dressa en tremblant : elle avait peur. Rien ne bougeait, pourtant. Un tel silence régnait que l'on entendait le temps passer : pas un soupir, pas un bruit. Mazzonetta reposait en ce moment. Il était là, de l'autre côté du couloir, étendu sur un vaste lit et la tête entourée de linges. Madame Monti le veillait, l'ayant soigné depuis l'accident comme la plus douce des mères. Dans la chambre voisine sommeillait un médecin, prêt à la moindre alerte. Tof était au Hâvre, d'où il devait ramener une garde-malade le lendemain matin. Tout dormait, rien ne bougeait, il y avait presque un mort dans la maison.

Un mort! Matilda frissonna au souvenir de cette journée ensoleillée qui avait fini à la clarté des veilleuses autour d'une agonie. Elle se rappela la chute du lieutenant qu'on avait vue dans le lointain; une clameur tragique et presque belle était sortie à la fois de toutes les bouches : « Tombé ! l'Italien est tombé ! » Puis, impitoyablement, on s'était tu de nouveau parce qu'on suivait la course; deux hommes portant un brancard étaient partis en hâte, et les cavaliers avaient paru brusquement après un tournant, courant maintenant en ligne droite, Max Robin devant, qui cravachait sauvagement, puis Lucien rêvant sur Calprenède, puis des Eparges, et Salisbot enfin, dont la jument épuisée ressemblait à quelque jouet sauteur qui va bientôt s'arrêter.

On avait acclamé Max Robin, mais on était gêné et les applaudis-

sements cessèrent aussitôt : on se bouscula au-devant des jeunes gens qui revenaient au pas, et l'on criait : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Lucien Lorédan a franchi le mur en même temps ? A-t-il vu quelque chose ? »

Lucien assailli de questions répondit : « Mon cheval a failli se dérober. Le lieutenant s'est trouvé poussé vers la gauche. Je crains qu'il n'ait sauté au-delà du drapeau. »

Et Matilda aperçut bientôt la belle figure couverte de sang, la casaque blanche, souillée, en loques...

C'était son page qui avait fait cela ! La déroute des invités, la fuite soudaine des voitures, puis la maison bouleversée, tout ce monde qui parlait bas, le délire de Mazzonetta, la soirée silencieuse, la nuit, — son page avait donc causé tout cela !

Le médecin ne voulait pas se prononcer et ne répondait pas du fiancé charmant qui souriait encore voici quelques heures à peine, et disait à Matilda : « Aucun malheur ne peut m'arriver, voyez-vous : j'ai la chance, puisque je vous ai connue et que je vous aime. Les femmes jolies portent bonheur... » La jeune fille pencha la tête et fondit en larmes, pleurant sa vie brisée, sa joie perdue. Le pauvre cher Luigi l'avait ensorcelée avec sa voix caressante et sa grâce ingénue. N'eût-il pas enchanté de même toutes les femmes, s'il avait voulu ? Il parut à Matilda que la disparition du lieutenant serait un deuil universel, dont le monde entier souffrirait : on le regretterait comme un rayon de soleil, un beau jour voluptueux et gai. De qui donc un beau jour n'était-il pas aimé ?

Mais c'est alors que doucement, peu à peu, comme une brise exquise à l'angle d'un tombeau, le souvenir du page vint passer sur elle ; elle s'en aperçut à peine et se dit seulement : « Mon page ne plaisait qu'à moi... »

« Oui, songea-t-elle, il ne plaisait qu'à moi parce qu'il n'aimait que moi. On le trouvait sec et dur : il n'était tendre qu'avec moi. Mais c'est un assassin... » Elle se répéta plusieurs fois cette phrase-là : c'est un assassin ! Et pourtant une voix répondait au fond de sa conscience : « C'est aussi que tu l'as fait beaucoup souffrir et qu'il s'est vengé... »

Il l'avait bien aimée à Paris, au Grand Hôtel, et à Florence aussi, où elle avait été si cruelle pour lui ! Ah, comme elle se reprochait de l'avoir supplicié, par caprice et par fausse honte... Ne valait-il pas mieux que tous les autres, ce page qui l'adorait jusqu'à commettre un crime ?

Et après cela, il avait remis simplement son honneur et peut-être sa vie entre les mains de son amie. En effet, Matilda n'avait qu'à montrer la lettre : il y avait là preuve écrite du meurtre, aveu signé. Elle s'approcha de la lampe et brûla le papier.

Puis, afin que l'odeur se dissipât, elle ouvrit la croisée avec des soins extrêmes : il ne fallait réveiller personne ni troubler le repos du blessé. Le silence et le parfum de la nuit entrèrent dans la chambre : la jeune fille vint s'accouder à la fenêtre et se pencha sur un

gouffre sombre d'où rien ne s'élevait que, de ci, de là, un mot d'oiseau, un bruit furtif. Elle frissonna. La pensée que Lucien l'attendait parmi ces ténèbres lui donna pitié : il avait froid, il errait sous les feuilles noires, en frémissant d'espoir ou de chagrin. Matilda écouta mieux et crut entendre le cœur de son page qui battait dans la nuit.

Puis une lassitude infinie s'empara d'elle : le calme profond de la terre endormie l'apaisait. La vie s'apaiserait aussi. Elle songea doucement que rien n'était perdu encore, que son fiancé guérirait, qu'elle l'épouserait et vivrait heureuse au loin... Mais que Lucien devrait s'éloigner, et qu'il s'en irait sans que personne peut-être prît garde à son amour brisé. Et Matilda savait bien qu'elle pouvait lui permettre au moins d'aller souffrir en paix, d'un baiser, d'un seul baiser... Alors, retenant son souffle, elle a fermé la fenêtre, mis un manteau et s'est glissée dans le couloir. A la porte de Luigi, elle écoute longuement : tout est paisible. Elle s'éloigne, appuie avec précaution ses pieds sur le tapis et gagne enfin l'escalier de pierre : là, plus un bruit à craindre : elle respire un instant et descend. Elle se dirige à tâtons dans l'antichambre, pousse une petite porte et se trouve au jardin. Qu'il y fait noir, grand Dieu !

Matilda distingue pourtant la pelouse étendue sur le sol comme un drap mortuaire, et cette cathédrale d'ombre, là-bas, c'est la futaie. Lucien l'attend aux premiers arbres : il n'y a qu'à suivre l'allée. Mais les massifs suspects et les broussailles hideuses épouvantent la jeune fille : sa gorge se serre, elle marche presque en fermant les yeux et tremble à la pensée qu'elle doit avoir l'air d'une fée des ténèbres, dont le manteau soyeux imite le bruit des feuilles.

Or, depuis une heure Lucien tressaillait à ce bruit-là, doutant toujours que ce fût Matilda. Enfin le bruit se précise et persiste, cette fois. Lucien lève la tête et scrute l'ombre... Ils pensèrent mourir d'émotion quand leurs lèvres se touchèrent.

Entre deux baisers, Lucien murmura : « Vous m'avez pardonné, Matilda ? » Mais celle-ci mit sa main sur la bouche du page et répondit : « Taisez-vous, taisez-vous... Il vaut mieux ne pas parler... Nous ne pouvons plus nous revoir... Je suis venue pour que vous ayez un peu moins de peine... »

Matilda connaissait mal son page. Ne pas la revoir ! Il l'aimait trop. Et puis ce sont les paresseux qui se résignent. Il allait s'éloigner de La Vallée où son rôle serait odieux : il disparaîtrait jusqu'à ce que Mazzonetta fût sauvé, ou bien oublié, soit. Mais ensuite, il s'était juré de la reconquérir... Cependant, demain, il faudrait partir.

Et le retour vers le château silencieux, dans l'allée où leurs pas s'attardaient pour de tristes étreintes, ce retour fut une sorte de marche à l'exil. Lucien sanglotait et Matilda toute éperdue d'amour séchait ses larmes avec de pieux baisers. Il semblait à la pauvre petite qu'elle eût à soulager deux agonies, celle de son page et celle de Luigi, et quand elle rentra dans la maison obscure, ce fut avec la même fer-

veur qu'elle pria Dieu de toute son âme afin qu'il les prît tous les deux en pitié.

Lucien vit se clore la porte et resta comme anéanti devant ce pan de bois où se cognait sa vie.

Il tint parole et partit au matin. Dans le wagon qui l'emportait loin de son amie, il sentait que deux fleurs nouvelles s'étaient ouvertes dans son cœur douloureux : l'une était sombre comme un remords ; l'autre avait un parfum doux comme un pardon.

MARCEL BOULENGER

FIN

De l'Imitation à Nietzsche

J'ai cherché dans l'*Imitation* des textes qui soulageassent des afflictions physiques. Je n'en ai pas trouvé ou plutôt j'aurais dû citer des chapitres entiers. Il serait intéressant de connaître comment meurent les Chartreux, les Trappistes, les Dominicains. Une statistique, dressée à cet effet, nous renseignerait sur quel système de l'organisme la prière agit spécialement. Je crois que la plupart des saints finissent brightiques. Pasteur n'y échappa pas. L'ardeur scientifique ou vertueuse est une affection sclérosante.

Nietzsche n'est pas tombé dans ce piège ; il n'a pas évité pourtant le fossé.

Il observa que la souffrance l'avait rendu optimiste. C'était dans les débuts de cette maladie qui devait le conduire à son aveuglement. Comme il *voulait* guérir, il *voulait* l'optimisme. Quelle tristesse ! Il *voulait !* Il s'usa dans cette inutile volonté. Il aurait aussi bien fait de se casser la tête immédiatement contre un mur. L'énergie qu'il dépensa à se buter l'épuisa plus vite.

Il avait raison en théorie. Seulement on n'associe pas deux termes aussi disparates, la volonté et l'optimisime. « Je doute que la souffrance rende meilleur, nous avait dit Goethe, mais je sais qu'elle nous rend plus profonds. »

Nietzsche nous a livré de grands secrets, il nous a instruit de notre isolement. Pourquoi a-t-il tant vanté la dureté ? Ce n'est pas là l'idéal.

L'optimisme que la souffrance peut susciter ne prétend pas, hélas ! à l'arrogance : il file doux. Les esprits qui se tendent avec opiniâtreté claquent, câble tiré entre deux directions opposées. Ajouter la lutte contre soi à celle contre le monde extérieur, c'est se couper la retraite. Il faut pousuivre dès lors sa route sans indication ni points de repère.

« Les années où ma vitalité descendit à son minimum, dit Nietzsche, furent celles où je *cessai* d'être pessimiste ; l'instinct de conservation m'*interdit* une philosophie de l'indigence et du découragement. » Les philosophes soutiennent des opinions invraisemblables. La sagesse varie avec une rapidité qui défie l'examen. Le tort de Nietzsche fut pour lui (car pour nous il ne laisse pas que d'être admirable) de ne pas corriger ses idées, de ne pas y renoncer au moment opportun. L'*Imitation* nous enseigne que nous n'avons pas d'idées, qu'elles ne nous appartiennent pas, que toute préférence est ridicule.

La paralysie générale guette les révolutionnaires. Guy de Maupas-

sant fut répréhensible de s'aigrir contre la bêtise des hommes. Dans ses nouvelles éclate l'horreur de la bêtise de ses personnages ; il triomphe dans l'expression de ce qui lui déplaît. Sur le tard, il entreprend des romans où l'amour mène à la misanthropie. De telles préoccupations, amusement de rendre l'impression d'une réalité cocasse, finissent par énerver l'intelligence, qui de trop étranglée devient imperceptible. Encore un qui, dans un bon dessein, dans la recherche d'un art matériel, s'est effondré. Son front était rayé d'une barre trop froide : ses lèvres étaient entr'ouvertes d'inquiétude. L'hallucination de la « catastrophe » était peinte sur sa figure sévère et belle.

Ni Nietzsche ni Guy de Maupassant, dont les cerveaux comprirent des idées surhumaines, ne nous serviront de maîtres dans nos études thérapeutiques. Leur génie nous écraserait aussi.

Il serait préférable de subir le sort de Pasteur, de mourir brightique.

Je rouvre l'*Imitation*. Nietzsche ne trouvait pas son compte dans ce manuel de l'idéal chrétien, de l'idéal démocratique, de la haine du faible contre le puissant, de l'aspiration vers une vie exempte de souffrances, ainsi qu'il s'exprimait.

Comme il y aurait peu à y changer, pour qu'il nous consolât et nous guidât encore. J'entends qu'il y faudrait rayer tous les passages qui peuvent froisser notre ironie, mais quelle délicieuse sensibilité ! La morale des maîtres diffère de celle des esclaves en des détails insensibles. L'aspiration vers une vie exempte de souffrances se confond avec l'indifférence aux souffrances. Souffrir ou ne pas souffrir, quelle misérable argutie, lorsqu'on regarde la lune dans un télescope ! Les maîtres, esclaves qui dissimulent leurs contrariétés, s'égratigneraient si leur orgueil les transmuait en Don Quichottes. Toute souffrance volontaire serait une peccadille, une bouderie ridicule ! Le tempérament, le caractère, l'énergie ne s'acquièrent pas par de la critique, mais par des actes.

La spontanéité humaine est encore le meilleur remède qu'on ait trouvé à nos maux. La plupart des maladies guérissent par le simple mouvement de nos cellules, quand les médicaments ne viennent pas l'arrêter. Les drogues peuvent nous empêcher considérablement dans notre retour à la santé. Jamais notre organisme, livré à lui-même, n'entraverait son progrès vers la volupté. Les maladies interviennent dans son développement, robinets qui vident les immondices.

Telle constitution, telle hérédité, telle sensibilité étant données, une fièvre typhoïde, un anthrax, une salpingite sont des émonctoires nécessaires. Les maladies préservent d'une mort rapprochée et imminente. Dans la nature rien qui ne tende à faciliter les transactions. Sur le moment, saisi d'une angine, on est surpris de mâcher avec difficulté. Cette angine vous sert pourtant pour tempérer votre zèle. Qui sait si elle ne vous protège pas d'une congestion plus éten-

due ? Les microbes qui déterminent les fièvres agissent ainsi que des aiguilleurs qui lancent des trains dans une direction autre que celle vers laquelle ils poursuivaient. Il s'ensuit quelques frottements à l'embranchement et des grincements.

Si l'on ne guérit pas, c'est malgré la maladie. Les maladies incurables, le cancer, le mycosis fongoïde, la lèpre dénotent des vices du sang irrémédiables. L'intensité des douleurs éprouvées montre avec quelle ingéniosité, quel art la nature s'emploie pour extirper nos tumeurs. Tant pis si la mort survient dans ce travail. La gangrène était trop étendue, il fallait tout enlever. Les solutions les plus faciles sont les meilleures. Les tempêtes, les ouragans qui déchaînent la furie des éléments s'accomplissent avec le minimum de forces. Phénomènes physiques, phénomènes physiologiques s'enlacent, se délacent par enchantement, sans solution de continuité.

L'étude de la spontanéité humaine nous instruirait davantage sur le sort du genre humain que la bactériologie. Le professeur Albert Robin le dit en excellents termes dans une publication déjà ancienne, *Carita e Lavoro*, Rome, 1897 : « La microbiologie et la bactériothérapie ne sont donc pas tout dans la médecine. On aurait tort de ne considérer qu'elles et de nier toute spontanéité à l'organisme. La connaissance de cette spontanéité, qu'elle se manifeste pour la maladie ou pour la guérison, conduira à des applications thérapeutiques au moins aussi importantes que celles dues à la connaissance des microbes et viendra compléter ce que cette dernière nous a appris. Cette étude n'en est encore qu'à son aurore : ses résultats constituent la science de demain, et sur ce sol inexploré la moisson sera riche pour les premiers semeurs. »

Les beaux travaux de ce maître sur le chimisme respiratoire, stomacal, sur les coefficients de déminéralisation et d'oxydation urinaires, lui ont déjà permis de nous donner des traitements rationnels du diabète, de la fièvre typhoïde, des dyspepsies, des affections rénales. Nous prévoyons qu'il nous fournira sur la tuberculose un mémoire retentissant.

Diminution ou exagération de la nutrition, telle est, en somme, la différence qui nous sépare de l'ordre commun, qui cause nos affections.

Diabétiques, nous sommes des exagérés. Typhiques, nous n'oxydons pas. L'action des médicaments et des agents physiques sur la nutrition pouvant être facilement étudiée, il en ressort une thérapeutique précise, claire, élégante.

Nous sommes séduits par cette idée que la diminution ou l'exagération de nos échanges marque le défaut de notre sensibilité. Plus de théories absurdes sur les entités pathologiques ! Se modérer ou s'exciter, voilà le salut. Si Nietzsche, Guy de Maupassant s'étaient modérés, avaient renoncé à quelques-uns de leurs goûts, ils ne se seraient

pas enflammé les méninges. Nous y aurions perdu des affirmations remarquables.

La santé est peut-être banale ! Le médecin s'en moque. A son avis un villageois bien coloré vaut mieux qu'un morphinomane, égalerait-il en invraisemblance Edgar Poe ou Quincey. Le villageois est aussi plus heureux. Ricord a soigné quelques-uns des plus jolis esprits de ce siècle. La tuberculose guette un de nos plus charmants poètes, si jeune, si grave et si tendre. En général les êtres maladifs ont les nerfs plus délicats, des perceptions plus fines et plus brillantes. Un portrait de Whistler est plus intéressant, plus rare qu'un chromo. Les Burne-Jones souffraient de migraines et d'insomnies, créatures d'un rêve trop mélodieux. Orphées qui eux-mêmes jettent leur tête dans l'Hèbre.

Si la santé manque de poésie, approche de la goujaterie, l'inconvénient des albuminuries, de la jaunisse est encore plus considérable. Le délire des urémiques, les contorsions des ictériques suppriment toute pétition de principes. Ce n'est pas le moment de barguigner. Un coup de lancette, une piqûre de morphine règlent mieux la question.

La neurasthénie, placidité mentale, abattement de l'énergie, qui peut imiter les maladies les plus graves, angine de poitrine, tabès, marque dans la pathologie moderne l'influence de la mode, cette contrition si répandue actuellement, où place une infériorité quelconque. Respect humain exagéré des grâces sentimentales, du romanesque des voyages, des passions, de l'intelligence, elle détraque l'équilibre entre les échanges nutritifs. Le plus souvent elle les exagère, sauf dans les cas très graves. La dépense en phosphore est notablement augmentée. L'organisme se ronge, se consume de dépit.

Les médicaments qui ralentissent la nutrition générale et celle du système nerveux, antipyrine, alcalins, bromures, arsenic, opiacés, belladone, valériane, quinquina, huile de foie de morue, diminuent le détraquement. Que la pensée soit saine, cela nécessite de la bonhomie dans les rapports civils, de la fraîcheur et du jeu dans les rêves.

L'opium, les bromures jettent de la cendre sur un feu qui allait se communiquer à la cheminée.

L'état d'équilibre entre les dépenses de l'organisme et ses recettes est le joint de la perfection physiologique. Equilibre instable et non stable qui varie avec chaque individu. Pour s'y maintenir, une longue suite de tâtonnements, de chutes, d'excentricités vous y exerce. Aucune métaphysique n'y suffirait. C'est affaire entre soi et ses muscles.

Cela écarte le défaut de l'uniformité entre les hommes. Les uns, qui consomment beaucoup, peuvent absorber une grande quantité de charbon. D'autres, qui élaborent difficilement leur nourriture, peuvent jeûner. Le mérite est égal dans les deux clans : l'équation y est résolue.

Que l'on ne nous bassine pas avec des formules magistrales. Ce qui convient aux uns détériore les autres. Les livres de Nietzsche sont excellents pour les âmes déprimées : ils ne valent rien pour les arthritiques, les névropathes. L'*Imitation*, au contraire, opère admirablement dans les cas congestifs, les fièvres, les coliques, morphine sentimentale merveilleuse : pour les anémiques, les chlorotiques, elle est déplorable.

PIERRE FINET

Vénus Ennemie [1]

III

Aux prises avec la vie.

NOTICE

A dix-huit ans, Gabriel Montreano entre dans un journal financier. Sa distraction croissante faisait de lui un employé peu utile : En effet, parti pour une course pressée, il s'attardait à suivre quelque femme et ne pouvait ensuite se rappeler la commission dont on l'avait chargé ; avait-il de l'argent à donner ou à recevoir, il embrouillait ses comptes, se laissait tromper ou acceptait des pièces de plomb.

C'est par pitié que son patron le garda quatre ans.

Premières années où il se trouva aux prises avec la vie réelle! Il luttait contre l'incompréhensible fatalité de sa nature : sa sensualité, toujours en éveil, ne trouvant point d'issue, s'égarait en imaginations délirantes et s'exaltait.

Quoi que les moralistes en aient dit, on se connaît très bien soi-même : en tous cas, aucune analyse critique ne nous fera jamais pénétrer aussi intimement dans une âme que des notes autobiographiques. Aussi ai-je conservé le plus possible la forme même des confidences de Gabriel Montreano. Il y apparaît une sorte de mysticisme passionné, c'est-à-dire, en même temps que la crainte et la haine de la femme, « animal rusé et féroce à dompter », une hantise constante de l'amour.

Et puis, sa sincérité est d'autant plus probable, qu'il n'était guère en état d'inventer telles étranges impressions motivées par les spectacles les plus banals : il faut bien qu'il ait réellement éprouvé cette « crainte de tout ce qui est sexué », cette « terreur de l'hypnotisme féminin » et cette conviction aussi que le soleil est un « aphrodisiaque vénéneux ».

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

« De *Daphnis et Chloé*, traduction Amyot, livre II :

... J'ai vu un jeune garçon sous mes myrtes et grenadiers, qui tenait en ses mains des grenades et des grains de myrte, blanc comme lait, rouge comme feu, poli et net comme ne venant que d'être lavé. Il était nu, il était seul, et se jouait à cueillir de mes fruits comme si le verger eût été sien. Si m'en suis

(1) Voir *La revue blanche* du 15 juin 1899.

couru pour le tenir, crainte, comme il était frétillant et remuant, qu'il ne me rompît quelque arbuste ; mais il m'est légèrement échappé des mains, tantôt se coulant entre les rosiers, tantôt se cachant sous les pavots, comme ferait un petit perdreau. J'ai autrefois eu bien affaire à courir après quelques chevreaux de lait, et souvent ai travaillé voulant attraper de jeunes veaux qui sautaient autour de leur mère ; mais ceci est tout autre chose, et n'est pas possible au monde de le prendre. Par quoi me trouvant bientôt las, comme vieux et ancien que je suis, et m'appuyant sur mon bâton, en prenant garde qu'il ne s'enfuit, je lui ai demandé à qui il était de nos voisins et à quelle occasion il venait ainsi cueillir les fruits du jardin d'autrui. Il ne m'a rien répondu ; mais, s'approchant de moi, s'est pris à me sourire fort délicatement, en me jetant des grains de myrte, ce qui m'a, ne sais comment, amolli et attendri le cœur, de sorte que je n'ai plus su me courroucer à lui. Si l'ai prié de s'en venir à moi sans rien craindre, jurant par mes myrtes que je le laisserais aller quand il voudrait, avec des pommes et des grenades que je lui donnerais, et lui souffrirais prendre des fruits de mes arbres et cueillir de mes fleurs autant comme il voudrait, pourvu qu'il me donnât un baiser seulement...

Il s'est envolé sur les myrtes, ne plus ne moins que ferait un petit rossignol, et sautelant de branche en branche par entre les feuilles, est enfin monté jusques à la cime. J'ai vu ses petites ailes, son petit arc et ses flèches en écharpe sur ses épaules, puis ai été tout ébahi que je n'ai plus vu ni ses flèches ni lui.

Ne suis-je pas, moi, plus dramatiquement, pareil au bonhomme Philétas qui, dans son verger de myrtes et de grenades, poursuivait l'amour et ne pouvait l'atteindre ?

« Votre destinée dépend de celle qui vous aimera; l'amour « uniquement vous soutiendra, mais il peut aussi vous anéan- « tir, si vous ne le trouvez pas sur votre route, et bienfai- « sant... »

Se donnant l'attitude de déchiffrer les lignes de ma main, tandis que réellement il lisait dans mon âme, le mage laissa tomber encore : « Une insurmontable crainte de la femme ! »

Alors je compris soudain : si je me bâtissais des idylles de rêve, si je m'enivrais de bonheur imaginaire, c'est que j'avais peur de la réalité. Je m'interrogeai avec une sorte d'effroi sur la nature de ce trouble extraordinaire, de cette torpeur que me communiquait une présence féminine.

Un honte instinctive me retenait sans doute. Ma jeunesse lamentable n'osait plus espérer ce qui me paraissait l'impossible, et pas une de celles qui me passaient ne daignait s'apercevoir de ma ferveur.

... Comme une dévote inutile et morose qui dans l'ombre répète les stations douloureuses, je rappelle, moi aussi, les étapes de mon calvaire, j'en évoque les défaillances honteuses ; et voici proche le moment où de mon être s'étaleront devant vous les lamentables flétrissures.

J'avais dix-huit ans — autant que je puis localiser mes souvenirs dans l'uniformité de ma vie.

Le moindre détail de tout ce que j'ai éprouvé là pendant une heure est resté si net dans ma mémoire que, maintenant encore, quand j'y pense, machinalement je courbe la tête, je ferme les yeux et je frissonne.

Dans un chemin creux où pénétrait en flaques de lumière le lourd soleil tamisé par les châtaigners, ma rêverie s'alanguissait en somnolence. Dans les broussailles au-dessus de moi, j'entendais de menus froissements. Une baie rouge se détacha et tomba, puis une autre... Une enfin m'atteignit en pleine figure, et je levai les yeux.

Une jeune paysanne était là, retenant à une branche l'inclinaison de son corps vers moi, toute animée par son amusement. Se voyant découverte, elle s'enfuit avec un rire...

Le cœur frappant à grands coups, je me jetai à sa poursuite...

D'elle-même arrêtée, je l'emprisonnai dans mes bras. « Ne me faites pas de mal... » Oh! comme ses yeux ardents me dévoraient! Une courte lutte la jeta par terre.

(... Cette confession m'épuise... Jamais je ne fus si près du salut! Ce baiser qui s'offrait, triomphant et doux, dans le mystère des bois... mon âme se fût éployée comme un étendard dans la brise.)

Ses petits seins de vierge mince! J'emplissais mes paumes de leur chaud battement.

Et puis... l'ardeur physique qui avait gêné ma poursuite se calmait peu à peu devant la volupté offerte. Je n'étais plus en état de la violer, et je n'osais la dévêtir davantage, ayant peur... je sentais mon désir s'échapper de moi, s'évaporer, comme si de simples attouchements l'eussent comblé, ou plutôt comme s'il se désintéressait des jouissances dès qu'elles devenaient toutes proches et certaines. Il me semblait que mon attention même ne pouvait se fixer sur la paysanne. J'étais là sans pensée. Inondé de sueur, je n'osais la regarder en face... je crois que je bégayais de vagues paroles.

Et je me sentais, de plus en plus, effroyablement calme!

« Allons, Monsieur Gabriel, finissez... Vous me faites mal et... c'est tout! »

J'ai failli la tuer! Oh, cette fuite, presque! La honte et la douleur m'en poursuivent encore.

Pendant une semaine, je n'osai sortir.

A partir de ce jour, les filles, en me voyant, se détournaient pour cacher des rires.

LETTRE DE JEANNE CRITZNER A GABRIEL MONTREANO

« Mon cher Gabriel,

« Voilà bien longtemps que je n'ai pas écrit. Mais j'espère que tu ne m'en veux pas et surtout que tu m'aimes toujours. Vraiment, ma vie serait par trop triste sans cela, car il n'y a que toi que j'aime au monde.

« Les gens sont en général méchants et cruels, je commence à m'en apercevoir depuis que papa est malade et que nous ne sommes plus bien riches. Si tu savais comme c'est une impression horrible, de comprendre que la pauvreté va venir, et d'être obligé de subir les événements qu'on prévoit, sans rien pouvoir faire pour les empêcher !

« Il y a ici un monsieur assez riche, d'une quarantaine d'années, qui était bien aimable pour moi. Oh ! n'en sois pas jaloux, je t'assure qu'il est plutôt laid et que je n'avais pour lui qu'une vague amitié. Quant à lui, tu vas voir !

« Il avait offert à mes parents de me faire monter à cheval : d'abord, maman a fait des difficultés, elle ne trouvait pas cela très convenable ; enfin, comme ça ne nous coûtait rien, elle s'est décidée parce que ça me ferait du bien.

« Je t'assure, bien souvent j'avais comme du remords de m'amuser et de parader sur un beau cheval, pendant que tu es si malheureux, à ce que tu m'écris. Mais cela devait me donner meilleure mine et me rendre plus jolie... pour qui, tu le comprends ?

« Je me disais en moi-même que ce monsieur m'aimait peut-être au fond, pour mettre ainsi ses chevaux à mon service. J'en souriais même toute seule. Eh bien, mon pauvre Gabriel, son amour n'était pas bien profond ! Un matin qu'il devait venir me prendre, je l'ai vainement attendu en costume d'amazone... on n'a jamais eu de lui un mot seulement d'explication.

« Ça n'est pas que je regrette tellement l'équitation, qui m'amusait bien pourtant, mais presque tout le monde s'écarte ainsi de nous ; pas aussi grossièrement toujours ; mais enfin, moi, je n'ai jamais fait de mal à personne, et ce n'est pas ma faute si nos affaires ne marchent pas.

« J'ai tellement besoin d'affection, et toi, la seule personne qui m'aime, tu es à Paris, tandis que je suis à Munich.

« Maintenant, écoute, il faut être très raisonnables. Tu devrais tâcher de trouver une situation ; ton oncle Abraham pourrait bien t'y aider, et je te supplie de ne pas te fâcher avec lui, même s'il n'est pas aimable avec tes parents.

« Tu comprends, il n'y aura pas presse pour demander ma main... je suis un peu gênée de te dire ces choses-là qui pourraient sembler bien drôles, entre d'autres que nous deux...

« M'aimes-tu toujours autant, mon grand Gabriel ? Moi, plus je vois les autres, plus je suis sûre que je n'aime et n'aimerai que toi.

« Réponds vite, vite à ta petite amie qui... eh bien, oui, qui t'embrasse. « JEANNE. »

Vraiment, la fatalité s'acharna sur moi : vous pouvez prendre cela pour une imagination délirante, mais comment ne pas apercevoir cet enchaînement raisonné du hasard, cette persévérance à me barrer la route ?

Tout d'abord, le Destin voulut me dépouiller des derniers vestiges de confiance et d'énergie ; il s'obstina d'abord à me décourager : dès que j'aimais, il suscitait quelque rival et c'en était fini de mon amourette...

J'ai remarqué depuis longtemps qu'un certain nombre d'hommes dégagent un fluide voluptueux qui affole les plus honnêtes femmes. Souvent ils manquent d'élégance et de beauté ; on ne découvre en eux aucun moyen de séduire : le vulgaire s'étonne et s'indigne de leurs triomphes. Moi, je les reconnais maintenant avec sûreté : si souvent le destin les a fait surgir en face de moi !

Des femmes que j'aimais avec une sorte de timidité passionnée, combien de fois ne sont-elles pas tombées dans les bras d'un de ces Don Juans que j'appelle des étalons humains pour en caractériser l'organisation exclusivement génitale.

Chacune de ces mésaventures me semblait imprimer sur moi comme un stigmate de honte. Je voyais en chacune d'elles la preuve d'une infériorité physique que je ne savais préciser encore... Était-ce le pressentiment obscur du malheur qui me guettait ? Ou plutôt, me laissant écraser par des humiliations que rien ne justifiait encore, n'ai-je pas bêtement tué dans moi-même la confiance qu'il faut pour être aimé et pour aimer ?

Dans une petite auberge que je fréquentais avec des amis, la servante accueillait avec bienveillance mes hommages et déjà je me posais en amant de cœur, lorsque vint s'attabler près de nous un magnifique troupier qui racontait à tout venant ses exploits à Madagascar et au Sénégal. Il avait rempli le noir continent du bruit de sa gloire et lassé les cent bouches de la Renommée. Sauvage Afrique, ne t'enorgueillis plus d'avoir vu naître et Sésostris et Jugurtha et le grand Annibal !

Elle ne prêta plus aucune attention à mes discours enfiévrés et rageurs, la petite servante rapidement conquise par ce militaire, coutumier de toutes les victoires. Le soleil satisfait dardait ses plus beaux rayons sur l'uniforme du triomphateur.

La nouvelle orientation de ma vie, à cette époque, je ne crois pas me tromper en l'attribuant à l'apparition brutale de ce héros d'estaminet ; après l'avoir vu jouer de ma demi-conquête, j'ai voulu délaisser ces banales aventures, ces basses plaisanteries et, par dessus tout, les souillons faciles qui préfèrent à l'amour d'un homme le geste d'une brute et n'apprécient leurs amants que d'après la taille et le tonnage, comme un animal de boucherie.

Et je me suis tenu parole ! Je n'ai plus revu les amis qui m'avaient entraîné dans cette ridicule équipée. Je ne pouvais deviner alors que je resterais si désolé, si seul ! C'est peut-être en m'écartant brusquement des sentiers trop battus que je me suis trouvé un jour enfermé dans une solitude étroite sans pouvoir maintenant retourner sur mes pas.

Que les joies les plus vulgaires m'eussent une fois étreint, et je n'en serais pas réduit aujourd'hui à désirer, comme l'impossible, la simple joie d'être tel que tout le monde.

Fou, qui voulais mépriser l'avachissement des jouissances ! La nature s'est vengée sans doute et, raillant mes dédains, murmure à mon oreille : « Ils sont trop verts et bons pour les goujats ! »

... O les goujats !

Qui sait si ma honte n'est pas uniquement due à l'horrible initiation que subit mon corps ? Vous allez rire de nouveau et penser que je cherche partout des raisons, et des excuses presque, à mon impuissance... Oh ! Il me semble à moi-même que les moindres événements de ma vie, que les circonstances les plus fortuites en apparence m'ont entouré d'un réseau de fatalité et que le hasard même a conspiré contre moi !

Par exemple, n'aurais-je pas été sauvé si une femme paisible et bonne m'eût initié aux dynamiques voluptueuses au lieu de cette ignoble fille que, malgré ma répugnance, j'abordai parce que je m'étais juré à moi-même d'être déniaisé ce soir-là ?

Pendant plus d'une heure, j'avais erré à l'aventure, tout tremblant à la pensée d'être raccroché, ne sachant si j'en avais plus de désir ou de crainte.

J'avais suivi le boulevard Haussmann, la rue du Havre ; j'étais entré dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare. En descendant la rue d'Amsterdam, enfin, de grosses femmes flasques et décoiffées, sous la porte d'un hôtel, m'avaient murmuré des invites de leur voix la plus mignarde...

Machinalement, presque avec terreur, j'avais hâté le pas pour les fuir.

C'est alors que je me jurai d'en finir ce soir même...

La vilaine rue de Provence, son étroite obscurité que trouent des lanternes dépolies avec le mot « Hôtel »... Dans l'une, nous entrons. La femme me quitte une minute pour chercher le logeur. Il monte avec nous, portant un bougeoir et une clé ; elle, à côté de lui, à chaque étage de l'escalier sordide, ronchonne : « Ce n'est pas encore là ? » Et l'autre répond : « Toutes les chambres sont occupées. »

Enfin — oh ! Comme je revois nettement tout cela dans les moindres détails !... — la femme, toute petite, ferme la porte à clé. Comme elle a l'air sournois et mauvais !

Elle retire son caraco et son jupon, s'approche de moi, qui suis encore au milieu de la pièce. Je lui dis de se déshabiller toute. Alors, elle tend la main et bredouille quelques mots que je ne saisis pas d'abord ; elle veut de l'argent...

Un premier attouchement, écœurant... Finalement, je suis étendu contre elle qui s'ingénie et me donne des conseils avec patience... Et au bout de quelque temps, contre son corps odieux, si peu voluptueusement, je n'étais plus tout à fait vierge.

Oh ! moi, j'avais rêvé des idylles furtives, câlineries qui hésitent, aveux qui tremblent, gestes qui n'osent pas, et tout l'émoi charmant d'une âme jeune qui s'abandonne. Dans l'ombre chaude et voluptueuse, le suprême baiser serait venu, sans même que j'y prisse garde, après une lente gradation de caresses naïves, si bien qu'ensuite, notre confusion bienheureuse se fût mêlée d'étonnement... ah bien ! oui...

Et puis, après un baiser, qu'elle me donna par habitude, je me suis sauvé avant elle à travers l'escalier noir.

Malgré l'horreur et la honte de cette équipée, l'appétit sensuel fit surgir à nouveau l'hallucination des chairs nues contre la mienne, et surgissait le corps, éployé dans les postures propices, le corps, naguère détesté, qui me hantait maintenant, désirable et magnifié.

Et aussi, je ne sais quelle obscure anxiété qui ne serait calmée que par une revanche.

Ce jour-là, ma vie s'est close et mon cœur s'est emmuré.

De jolis yeux rieurs, une figure douce et presque bonne entre les bras repliés sous la nuque et l'échancrure bien large de la chemise.

Le soleil entrait largement, la chambre en était inondée; il rendait aveuglante la blancheur du lit.

Et voilà que les odieux souvenirs s'interposent et me paralysent. Un calme étrange infiltre dans ma chair glacée je ne sais quel honteux assoupissement.

La bonne chaleur, contre moi, se blottissait, et, désespérément calme, je regardais alentour de menus objets par la chambre, demeurée dans mon souvenir avec ses moindres détails, comme une vision de cauchemar. O les yeux et la gorge jeune et les jambes minces qui m'étreignaient, que je les aurais aimés!

... Un grand bruit... et l'obscurité soudaine. C'est le vent qui a claqué les persiennes.

Elle étouffe un éclat de rire... et l'angoisse insupportable continue.

« Tu as donc couché avec des vieilles ? On dit que ça vous jette un sort et que ça vous arrête pour toujours ! »

Je sortis de chez elle avec cet égarement, cette absence de pensée qui suspendent tout d'abord l'impression douloureuse des malheurs inopinés; je savais maintenant... Je résolus d'entrer dans les ordres...

Tout le désespoir où je me débats vient peut-être de la première fille qui ne sut pas accueillir mon âme d'adolescent.

J'allais vers elle, enivré de chimères comme un fumeur de haschich. Elle me flagella de la soudaine brutalité d'un geste ; et ce fut la révolte au lieu de l'abandon.

J'ai passé la soirée avec un méridional singulier qui, les premières boissons avalées, m'a fait de bien extraordinaires aveux.

Il n'était pas saoul, pourtant, et ne se grisait que de ses paroles.

Demain, il m'en voudra d'avoir entendu; il me détestera parce qu'il m'a parlé, et nous serons ennemis, séparés de toute l'étendue de ses confidences. Je ne pouvais pourtant pas lui dire : « Arrêtez-vous donc ! Vous ne voyez donc pas que tout ce que vous me racontez est ridicule et honteux... »

Est-ce que mon aspect physique ou mes allures révèlent traitreusement la vérité que je cache ? Cet homme m'avait-il deviné pour me faire de tels aveux ? Je l'examinai à la dérobée, m'efforçant de raisonner mon angoisse... et peu à peu je me rassurai.

Mais, mon Dieu, quelle impulsion pousse donc les hommes à parler, quelle obscure et perverse volonté substituée à la leur jette pour ainsi dire leurs secrets hors du mystère de leur âme ?

On m'a dit qu'il arrive toujours une heure de défaillance où les scélérats les plus maîtres d'eux-mêmes avouent leur crime.

Est-ce que, moi aussi, un jour, dans l'abandon d'une causerie ou l'intimité factice d'un tête à tête, je ne laisserai pas échapper les paroles qui me perdront ?

Tenez, lorsque j'étais au collège et que sur mes camarades somnolents tombait monotone la voix du professeur, je me souviens d'avoir souvent envisagé l'effet que produirait un cri subit poussé par moi dans ce silence. Une fois que cette pensée s'était installée en moi, elle prenait le caractère d'une impulsion. Pour ne pas crier, en effet, je comprimais ma bouche ou je serrais ma gorge à deux mains ; il me semblait que toute ma force et toute ma volonté suffisaient à peine à me retenir... Cette lutte absurde, cette angoisse duraient souvent un grand quart d'heure...

Eh bien, il me semble parfois que mon secret, si soigneusement gardé, fait effort pour sortir de mes lèvres ; plus je me représente les atroces conséquences de cette phrase : « Je suis impuissant... » et plus une impulsion méchante et tentatrice me porte à l'énoncer.

Je vous l'avoue : c'est la raison pour laquelle je vous donne tant de détails sur ma douleur, pourquoi j'y insiste...

Il me semble que, ces confidences une fois faites, je serai délivré de l'obsession de ces souffrances, que je n'ai jamais dites à personne et que Dieu me garde de jamais laisser deviner à l'avenir ! — Ma foi, je ne sais plus au juste ce que me raconta le méridional.

Il m'est arrivé souvent de désirer passionnément une femme... jusqu'au moment où il commençait à sembler possible qu'elle fût un jour à moi... Alors, déçu par sa vulgarité, mon enthousiasme s'évanouissait soudain.

C'est que j'auréole de tant de rêve les êtres que j'aime, je les

élève si haut en idée, que les voir participer aux instincts de l'humanité me désenchante d'eux... Mes songeries m'ont enivré d'amours si délicates, aux émotions si furtives, qu'une aventure réelle ne peut être enveloppée tout entière d'un charme aussi subtil.

Et, cet instant décisif qui boucle, pour ainsi dire, le ravissement de la tendresse, désormais grossière — avec quelle habileté précautionneuse et tendre ne faudrait-il pas l'amener! (Comme certaines audaces, au théâtre, révoltent le public, si l'auteur ou les interprètes manquent d'habileté.)

Quelquefois, si vous saviez, il me semble que le monde est rempli de gens pareils à moi... Il me semble deviner le secret de bien des existences placides et de bien des ménages aussi qui se défont brusquement un jour.

Et vraiment quelques-uns de ceux que je soupçonne se sont arrangé une vie presque confortable. Ils ont pris leur parti, tout simplement ; leur cœur est comme un gardien de tombes qui se résignerait à vivre parmi les morts et n'aurait nul regret de la ville toute proche où s'ébattent les vivants... Leur cœur aussi sait bien que, tout près de lui, palpitent la joie, la génération. Comment peut-il se consoler de ce que tout cela soit au-delà des murs ?

Une pièce de vers — je n'en sais plus l'auteur — compare les âmes à des prisonniers sur la mer, dans des navires de cristal. Les navires, selon le caprice des vagues, vont et viennent ; mais lorsque deux, par hasard, s'abordent, on voit les êtres enfermés se tendre les bras pour une étreinte que rend impossible l'invisible paroi.

Quand j'ai lu cette pièce, j'en ai modifié la signification, et c'est à mon âme enclose que me parût applicable surtout ce tragique symbole :

Ils se tendent les bras à travers le cristal,
Mais leur élan se brise à l'obstacle brutal...

Puis, ils :

Reprennent seuls, leur voie inconnue, en la mer!...

Hélas! O ma petite Jeanne dont la fatalité m'écarta!

Un matin d'octobre, je marchais les yeux fermés, en donnant des baisers dans le brouillard.

Et toute ma vie, c'était bien cela : des baisers dans le brouillard, et mon cœur s'épuisait d'inutiles tendresses.

Qu'on me laisse donc vivre dans les rêves que je me suis faits, comme dans un château fantastique dont je ne voudrais jamais sortir ; car la vie du dehors et ses agitations m'effrayent : je m'y sens trop perdu au milieu de cette foule d'êtres et d'événements.

J'avais rêvé des tendresses lentes, des bonheurs sans brusque réveil, et sous les noms d'amour et d'amitié des choses qui me troublaient d'extase. Et je ne les ai jamais trouvées que pour une heure ; elles m'ont rendu plus triste et m'ont laissé plus seul à chaque fois que j'avais cru les atteindre.

Maintenant, tout ce que j'avais rêvé s'est montré à moi si éloigné, si impossible à saisir, que je me suis lassé de cette poursuite vaine.

Je me réfugie dans ces dangereuses rêveries qui m'ont perdu ; elles m'attirent avec plus de force et j'y laisse bercer ma fatigue ; elles seules me donnent les réalisations et le bonheur, mais aussi elles m'enlèvent toutes forces, elles m'épuisent.

La réalité me paraît triste comme le réveil en hiver. »

(*A suivre.*)

JACQUES DE NITTIS

Notes

politiques et sociales

ANGLETERRE ET TRANSVAAL

La question du Transvaal reste, depuis quelques mois, au premier plan de l'horizon diplomatique. Il serait même plus exact de dire que, depuis trois ans et demi, elle l'emporte en gravité et en « actualité » sur tous les problèmes internationaux. L'invasion de Jameson, publiée par la presse en même temps que la victoire des Boers à Krügersdorf, dénonça soudain, en décembre 1895, les visées du jingoïsme anglo-saxon sur la république sud-africaine. L'enquête ordonnée, par les Communes, sur les manœuvres de Cecil Rhodes et de ses complices, révéla le complot tramé, de longue date, par les financiers de Londres contre l'indépendance d'un peuple de pasteurs. L'insertion de la fameuse dépêche de Guillaume II au Président Krüger, dans le *Moniteur officiel* de l'Empire germanique, souligna toute l'importance de l'affaire transvaalienne. Les relations des cabinets de Londres et de Pretoria ne se sont pas améliorées d'une ligne en ces quarante-deux mois, et l'intérêt que les litiges pendants offrent pour les diverses chancelleries européennes ne s'est pas un seul instant atténué. Guerre ou paix, nouvelle attaque du Transvaal ou entente amiable? Telle est la question qui s'est posée, il y a quinze jours, au lendemain de l'entrevue de Bloemfontein, tout comme il y a dix semaines, au lendemain du complot de Johannesburg, tout comme en janvier 1896, à l'heure où le chauvinisme d'outre-Manche bouillonnait encore de la correction reçue.

Le problème des républiques boers — car elles sont deux, quoique étroitement associées — ne peut rester indéfiniment en suspens. Il déborde de beaucoup, par l'ampleur, les querelles territoriales qui ont pu surgir par ailleurs, en ces dernières années. Sans exagérer, on peut avancer que sa solution décidera de l'avenir de l'expansion anglaise sur le continent noir. Qu'il soit tranché, en un sens, au profit du Royaume-Uni et par l'absorption des deux Etats indépendants, la Grande-Bretagne assure à sa poussée en Afrique la base colossale rêvée d'abord, puis édifiée pierre à pierre par Cecil Rhodes. Qu'il soit tranché dans un autre sens, au profit des Boers, et la domination impériale se trouve éliminée de la moitié de cette immense superficie, et les Hollandais saisissent l'avantage, en marquant à leur empreinte la Natalie, et le Cap, et le Griqualand, et la Rhodesia. En somme, il s'agit de savoir lequel des deux éléments ethniques anglais

ou hollandais, l'emportera entre le cap des Aiguilles et le lac Tanganika.

Voilà bien les termes du problème établis, et, à les envisager de près, il est permis de se demander si une conciliation est possible, si une transaction n'est pas plutôt irréalisable, entre le développement plus ou moins conscient des deux nationalités opposées. Ceux qui s'imaginent que le cabinet de Londres, que M. Chamberlain aspire uniquement à conquérir la terre des mines d'or pour ajouter un opulent fleuron à la couronne de la Reine rapetissent singulièrement les choses : en réalité, le Transvaal est devenu, de par son expansion économique, le centre de rayonnement, le foyer lumineux d'une moitié de l'Afrique. Qui l'aura détiendra la domination. Il y va pour l'Angleterre, ou de la réalisation des conceptions démesurées des jingoes, ou de la séparation proche ou lointaine — peu importe — de ses colonies du Cap et de Natal.

L'Angleterre fera-t-elle la guerre? Jettera-t-elle, sur Johannesburg et Pretoria, les 50,000 hommes que les stratégistes jugent nécessaires — après deux échecs — à l'écrasement du Transvaal et de l'Orange? Si Chamberlain était le seul maître de la politique de la Grande-Bretagne, il n'est point douteux qu'à cette heure l'attaque commencerait. Depuis six ou huit mois, ce belliqueux ministre, dont les scrupules égalent la prudence, a accumulé les hommes et les munitions sur tout le pourtour des dépendances africaines du Royaume-Uni. L'entrevue de Bloemfontein fut par lui suivie avec fièvre, avec nervosité. Il épiait la minute suprême, où il pourrait, cette fois ouvertement, renouveler la tentative avortée de 1895. La publication du Livre Bleu, à la mi-juin, devait préparer les esprits à la rupture, surexciter le nationalisme outre-Manche, dissiper toutes les résistances. Mais le président du Transvaal, avec sa grosse malice de paysan madré, a broyé, en un tour de main, toutes les combinaisons machiavéliques du grand homme de Birmingham. La présentation d'un projet de franchises ou de naturalisation politique au Volksraad de Pretoria, a mis les modérés et les hommes de bonne foi, à Londres et ailleurs, du côté de la temporisation et de la discussion purement diplomatique. Et lorsque M. Chamberlain, enflant la voix, est venu demander un vendredi, au conseil des ministres, de proclamer la guerre africaine, il a recueilli tout juste 8 voix contre 12. Lord Salisbury, M. Balfour et d'autres membres dirigeants du cabinet avaient fait échec, le sourire aux lèvres, à leur bouillant collègue qui, du coup, faillit prendre le train pour Douvres.

Il faut dire que les « pacifiques » du conseil avaient cédé, d'une part, à des considérations de politique intérieure, de l'autre à des nécessités de politique internationale.

Depuis quelques mois, les idées d'expansion belliqueuse popularisées par les libéraux unionistes de la nuance de Chamberlain ont perdu du terrain outre-Manche. Un courant s'est si clairement dessiné contre la politique d'agressions qu'un parti parlementaire a cru bon

de s'en emparer et de le canaliser. Les libéraux officiels, avec leur leader, M. Campbell Bannermann, ont profité de l'occasion pour refaire leur jonction avec les libéraux dissidents de la veille, les John Morley, les William Harcourt, etc. M. Balfour, qui est un praticien de premier ordre, a compris que, pour l'instant, l'opposition venait de retrouver une plate-forme excellente, et le cabinet conservateur a ajourné, jusqu'à nouvel ordre, la petite expédition qui agréait si fort à certains de ses membres.

Lord Salisbury, qui, lui, gouverne le Foreign-Office, a été averti, et par des incidents significatifs, des tendances des Afrikanders ou Hollandophiles du Cap et de Natal. Cet élément est au pouvoir dans la première des colonies, et représente une forte minorité dans la seconde. Il a laissé nettement entendre qu'en cas de rupture de la métropole avec les Boers, ses sympathies iraient de préférence à ces derniers. Rompre en visière aux Afrikanders, c'eût été tout bonnement provoquer de gaieté de cœur un mouvement séparatiste qui fût venu compliquer la situation du Royaume-Uni sur l'échiquier du monde.

Enfin, l'Empereur d'Allemagne, et aussi, dit-on, quelques autres gouvernements du continent, ont avisé officieusement le cabinet de Londres qu'ils ne sauraient accepter sans protester la main-mise britannique sur le Transvaal. Les intérêts financiers de leurs nationaux à Johannesburg leur interdisaient, par leur importance, une attitude passive et favorable aux menées anglaises. Du coup, M. Balfour et lord Salisbury saisirent trop bien tout l'inconvénient d'une nouvelle équipée. Et voilà comment, pour une fois, M. Chamberlain a subi un échec en bonne et due forme.

Mais la question sud-africaine n'est toujours pas tranchée et bien sagace serait celui qui en prédirait le mode de règlement.

PAUL LOUIS

PUVIS DE CHAVANNES — *La Décollation de S. Jean-Baptiste* : 1m25 × 1m36.

Petite Gazette d'art

PUVIS DE CHAVANNES

Dans la platitude de son époque vouée aux apparences et aux médiocrités, ce peintre des sereines allégories apparaît comme un anachronisme : sa présence, dans les Salons annuels si niaisement criards et prétentieux fut une gêne pour ses confrères et leurs admirateurs. Ses grandes compositions si mûries étaient pour eux un contraste déconcertant. — Il ne sera plus désormais là pour les gêner et la mort fait son nom plus hautain. — Ses œuvres exigeaient de vastes monuments : de même l'artiste ne peut apparaître dans toute sa géniale ampleur que dans l'éternité : le nom de Puvis de Chavannes est de ceux qui ne font que grandir avec les années.

Cela est déjà très sensible dans les expositions posthumes qui s'organisent un peu partout.

A Galliéra c'est une admirable série de dessins et trois maquettes peintes : *l'Hiver*, *l'Eté*, et l'*Apothéose de Victor Hugo*, avec ses écoinçons. Nulle part comme ici on ne pourra dorénavant étudier l'effort créateur du maître, ses scrupules extrêmes, savoir comment en par-

tant de l'observation absolue, rigoureuse de la nature, il arrivait par des épurations successives au style, c'est-à-dire à la beauté.

P. de Chavannes — *La Pitié* (1m × 0m 80).

Des études pour presque toutes ses œuvres se trouvent ici réunies : signalons les dessins et croquis pour *l'Enfant prodigue*, la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*, *Ave Picardia*, *l'Enfance de Sainte Geneviève*, les décorations de l'Hôtel-de-Ville et de la bibliothèque de Boston. Il faut voir avec quel soin il étudie des attitudes identiques chez différents modèles, essayant de démêler parmi eux le plus caractéristique mouvement, la plus significative expression. Voir, par exemple : le groupe d'hommes abattant un arbre pour *l'Hiver*, les figures symboliques destinées à Boston, les attitudes du bourreau, les expressions de Salomé pour la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. La physionomie étrange, inoubliable, de la diabolique danseuse est enfin saisie à l'aide du crayon, mais sans le regard froid qui glace dans la composition définitive.

Cette accumulation de documents confond par le labeur qu'elle représente et par eux l'on sent combien il est ardu, pénible, le sentier qui mène au génie. Aussi le sourire vient-il en songeant au châtiment prochain des gloires rapides.

Plus intéressante encore, au moins pour nous, contemporains, est l'exposition organisée par M. Durand-Ruel. Toutes les phases du labeur de Puvis de Chavannes sont ici présentes, depuis les débuts difficiles jusqu'aux apothéoses des dernières années. Et à travers les recherches, les tâtonnements, la personnalité surgit avec plus de force à chaque œuvre nouvelle. Aussi cette présente exposition est-elle faite pour nous donner la plus grande idée de l'artiste en même temps qu'une connaissance quasi-complète de son œuvre.

Lorsque Puvis de Chavannes débute, à vingt-cinq ans, il a déjà beaucoup vu et étudié. Comme il arrive à ceux qui pensent, la complexité de la figure humaine le séduit tout d'abord. Et c'est son portrait, celui d'un ami, peintures fortes où les influences des portraitistes de la Renaissance et de Delacroix, sont visibles. Celle de ce dernier, surtout, dans la *Pieta* datée de 1851.

Mais très vite il s'évade, cherche la clarté, l'harmonie dans ce visage de femme, une simple étude, que conserve Félix Bracquemond, dans cette *Julie surprise*, qu'un appréciateur superficiel peut confondre peut-être avec une œuvre de Fantin-Latour. Travaux de transition, recherches, témoignages d'un travail acharné qui permit enfin, en 1857, l'*Incendie*.

Toute l'œuvre de Puvis de Chavannes est en germe dans cette curieuse toile, un peu plombée de couleur, mais où la patte du maître et ce qui sera son style se trouvent. L'effet simple, grandiose est saisissant. Oh! cette foule éperdue se ruant sur le brasier! Et déjà, quelle heureuse adaptation du costume moderne à des figures de style. Ce sont des pompiers en casque, des paysans en blouse, des femmes pleurant, affolées, un prêtre tenant une échelle, mais les gestes vrais, vivants, sont si beaux, les plis sont si simples et si justes que l'accoutrement particulier, contradictoire des acteurs disparaît dans l'harmonie générale. — Voir à Galliéra le dessin original du prêtre tenant une échelle, œuvre superbe.

Si j'étais directeur de musée, Ami du Louvre, ou bénéficiaire d'un titre analogue, je tiendrais à honneur de faire entrer cette œuvre dans notre galerie nationale ou, à son défaut, à l'Ecole des Beaux-Arts; je voudrais en mettre des reproductions sous les yeux des élèves, afin de les dégoûter à tout jamais de la quincaillerie classique et des poses conventionnelles, afin aussi de fomenter une révolte continue contre les superstitions qui ont cours dans les ateliers. Les futurs artistes auraient, grâce à cette toile émouvante, la preuve continuelle que tout est susceptible de style, qu'avant de peindre un objet il faut le regarder, l'étudier, en chercher la caractéristique beauté.

Ce n'est certes qu'un début, un point acquis dans l'œuvre, toujours renouvelé, de Puvis de Chavannes, mais combien significatif!

Cette composition en permet d'autres : *la Guerre*, *la Paix* ces chefs d'œuvre du Musée d'Amiens, *Ave Picardia Nutrix*, dont un admirable fragment est présentement prêté par M. P. Gallimard, *Marseille Porte de l'Orient*, dont il existe deux esquisses exceptionnellement chaudes, sourdement colorées qui ont (surtout le n° 17), avec le style en plus, tout ce qui étonnera plus tard dans Brangwyn, original quand même par son sens de l'arabesque.

Le maître est habile désormais à couvrir les grandes surfaces, il sait peupler la solitude des forêts et des clairières d'une humanité aux belles attitudes : muscles robustes, fraîches gorges ; simplifiant sa palette, plus soucieux toujours de pleine lumière et d'harmonie.

Il veut aussi plus de simplicité, et cette simplicité il l'applique à des sujets de moins grande envergure, à ces tableaux de chevalet d'une pâte si belle, si solide, si éternellement fraîche qui ont nom : *l'Espérance, la Fileuse, l'Enfant Prodigue, la Famille du Pêcheur*, dont il existe de nombreuses répétitions si caractéristiques et si dissemblables. Ici, c'est le ciel morne, les eaux grises, la terre sèche d'une province du nord, là l'éclat chaud d'une terre méridionale où tout se pare de riches couleurs, de joie : mais, ici comme là, un sentiment très haut de la souffrance humaine, de ses consolatives espérances.

On s'arrête, un frisson vous prend, on s'émeut, on ne veut pas être témoin, instinctivement on lève la tête vers le ciel, l'air libre. C'est que devant soi a surgi : la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. Le saint est là, résigné; le bourreau, d'un grand geste qui fauche, va séparer le chef du corps du saint, ce chef que convoite une énigmatique femme, la courtisane qui surveille de son regard froid l'œuvre du bourreau. Pour un pareil assassinat il faut le silence, le mystère, et l'étroite cour est bien faite pour éteindre tout bruit, permettre les plus monstrueux forfaits. Non, on n'est pas témoin. Il n'y a de place que pour les trois acteurs. Où placerait-on un quatrième personnage? Jamais tableau, on le sent bien, n'a été conçu, présenté avec autant de réflexion, n'a en lui plus de poignante grandeur et de mystère.

La preuve : un premier projet également visible. L'aspect est plus théâtral, deux personnages supplémentaires animent la scène. Il y a plus de vie et moins d'art. D'autres s'en seraient contentés, non Puvis de Chavannes. La récompense : l'immortalité pour ce chef-d'œuvre.

Il y a encore *l'Espérance*. C'est une fillette, pas encore une femme, aux attaches délicates, au corps souple et fin qui ondule à la naissance de la petite gorge bien ferme. Elle tient une frêle tige de fleur tandis que son regard bleu s'illumine, un peu vague. Car, à cet âge, qu'espérer de définitif?

Voilà ce que nous montre M. Durand-Ruel. Oh! il y a bien encore des fragments d'autres œuvres, notamment de celles exécutées ces dernières années. Mais elles furent trop connues, trop admirées pour qu'il soit besoin, ici, d'en refléter le souvenir.

J'oubliais! Quelques pastels et dessins, études et recherches toujours. Presque tous sont rendus plus précieux par une dédicace affectueuse à des collaborateurs et disciples : Victor Koos, Paul Baudoin, Karbowski, ou à des amis : Charles Ephrussi, Bracquemond, Philippe Gille, Montrosier, Auguste Rodin. Durand-Ruel qu'on ne saurait trop remercier pour les joies d'art que ses galeries si libéralement ouvertes procurent aux amoureux de beauté.

CHARLES SAUNIER

EXPOSITION HENRI BOUTET (1)

La « Société d'Editions littéraires et artistiques Paul Ollendorff » inaugure son nouvel immeuble par l'exposition de deux cents compositions de Henri Boutet. Pourquoi Henri Boutet ? Le catalogue signale que ces compositions « ont servi à l'illustration des albums *Autour d'Elles* » C'est une explication. On se demanderait en effet quel motif autre pouvait inciter une maison d'art à s'infliger en cocarde, par manière de profession de foi, les aguichants bibelots d'un art si résolument commercial, mais de vente tellement certaine, qu'à profusion laisse échapper à ses infatigables doigts. Henri Boutet.

Infatigables... Ici, le railleur aurait quelque raison d'opposer : que ces mignons affutiaux sont indiscutablement issus d'un peu fatigant labeur. Certes. Les deux cents — oui, deux cents, ou presque — objets que le catalogue (serait-ce dans la pensée de faire illusion) répartit en : Pastels, Dessins originaux, Peinture, Pointes sèches, à la fois qu'il en énumère les titres complaisants, péniblement diversifiés, ou du moins qui s'évertuent à le paraître : La Femme au Corset, La Femme à la Puce, Kiki a mal aux Dents, Femme ôtant son Pantalon, Le Corset rose, Femme mettant son Corset, Femme agrafant son Corset, Femme au Lit, etc., tous représentent la même femme qui n'est pas une femme, qui ne saurait physiologiquement parlant être une femme : dont l'anatomie (s'il est licite et sans irrévérence d'user en telle occurence d'une telle épithète !), dont l'anatomie résulte de corsets orthopédiques, têtes en porcelaine, des fois, et plus fréquemment en cire, de ceintures hypogastriques, montées sur les ressorts d'une poupée mécanique.

Car, ce qui dans ces vignettes excitantes révolte le délicat, n'est pas, il le faut spécifier, par mesure préventive, le côté polisson, voulu polisson. Tant mieux que soit imagée une fillette vicieuse exposant parmi l'affriolante remontée de la chemise transparente à point, du pantalon bâillant au beau moment, exposant un coin de sa cuisse, si la cuisse a de la beauté ! Certes, approprier la Beauté à des fins lubriques et surtout — on n'a que trop le droit de se le demander — sous l'empire de considérations... financières, signifie une assez vilaine opération. Mais la Beauté réalisée purifie tout, et les *galanteries* de Fragonard ou Lavreince, et les recherches érotiques de Félicien Rops sont chastes puisqu'elles furent belles. Ici, avec une monotonie acharnée et navrante, un reflet éreinté de Chéret, sur lequel s'énervent les réminiscences éculées de Grévin; et, est-ce par attention filiale envers cet autre amuseur né sénile, que ces naïves indécences — où les nus mêmes ont la physionomie d'être retroussés — sont étiquetées : *Parisiennes?* Ou par quelque inéluctable rencontre, puisque ce mot de Parisienne est la « tarte à la crème » de tous ceux qui parlent pour ne rien dire, ou dire de manière à faire regretter qu'ils ne se soient abstenus...

FÉLICIEN FAGUS

(1) Hall de la Librairie Ollendorff, 50, chaussée d'Antin.

Les Livres

LES POÈMES

Lionel des Rieux : **Le Chœur des Muses** (Mercure de France).

Personne n'entend soumettre les poètes à l'actualité, personne n'entend leur faire un reproche d'être anachroniques. Le poète a le droit de boucher ses oreilles à la voix de son temps et d'évoquer de sa fantaisie telle époque qui lui plaît. Toutes les légendes se valent en beauté, et pourquoi un poète ne préférerait-il pas à toute autre celles de Médée, d'Hélène, toutes celles en somme du monde grec, celles qui, au lieu d'avoir été racontées aux petits enfants par les mères-grand ou aux grandes personnes par des folkloristes, le furent à de jeunes lycéens par de doctes professeurs d'humanités. Encore faudrait-il un peu les renouveler, y apporter quelque vision neuve, je dirai même de personnelles variations, si l'auteur n'avait le droit de me dire qu'il est bien libre de traduire les mythes grecs tels quels. A quoi je ne pourrai lui répondre que ceci : qu'il n'en a pas l'étrenne, et que sa traduction des mythes grecs ne peut alors m'intéresser que par sa beauté verbale.

Est-ce ici le cas ? Hélas, non ! Je le répète encore, j'aimerais à voir ces mythes grecs repris et rechantés noblement et d'une belle langue par des artistes qui, restant à l'écart de leur temps, pourraient être de charmants joueurs de flûte ou de curieux érudits résurgeant en toute science et toute beauté des reflets de formes passagères et de jadis. Malheureusement tous ces travaux ne valent pas les traductions de l'antique : ce sont des adaptations où rien ne tient en éveil la curiosité, et la forme qui les revêt rappelle infiniment celle néo-classique du XVIIIe siècle. On évoque Euripide, on fait penser à Colardeau, c'est fâcheux. *Le Chœur des Muses*, livre de bonne volonté, est faible et ennuyeux. J'excepterai pourtant dans *les Amours de Lyristès* et dans *les Colombes d'Aphrodite* quelques joliettes adaptations de l'antique : ce sont des traductions de sourires. Elles ne sont pas fort imprévues : elles auront plutôt le charme d'anciennes connaissances, retrouvées assez fraîches, mais qui ne furent jamais bien jolies, et qu'on n'a guère envie de revoir encore.

Pierre Pernot : **Pour Elle** (Vanier).

Elle, c'est la France : on ne saurait mieux placer ses affections ; encore faudrait-il leur donner quelque éclat et quelque intensité. M. Pernot n'arrive pas à égaler dans l'assaut du Pinde militaire M. Paul Déroulède, et c'est tout dire.

Henri Tessyl : **Frissons de vie** (Vanier).

M. Tessyl a parfaitement raison de protester dans une préface contre les chroniqueurs qui accuseraient la jeunesse d'adorer la Tour

d'Ivoire et la Rose-Croix. Il y a des gens qui feignent de se tromper depuis dix ou vingt ans, et il est bon de les faire se souvenir qu'ils savent bien qu'ils se trompent : mais vaut-il mieux remplacer cette erreur ancienne par celle-ci : « Revêtus de tuniques souples et blanches, les jeunes poètes s'en vont à travers les champs et les villes, agitant leurs âmes ainsi que des étendards, et conviant les hommes à la fête de la Beauté » ? Je crains bien que non, et peut-être les chroniqueurs auraient-ils besoin d'indications moins imagées. On trouve dans les vers de M. Tessyl, un beau luxe d'images, un peu de musique, des hasards d'expression jolis, et aussi de menues trouvailles, assez pour faire attendre avec une curiosité sympathique les prochains vers de M. Tessyl.

KARL NISSA : **Caravane mystique** (Lyon, Storck).

Le livre de M. Nissa s'ouvre par ce vers qui pourrait bien être remarqué

Nouveau-nés vagissants, aux regards fatalistes

et il continue en louanges à ce farceur d'Eliphas Lévi, sous l'invocation de cet antique raseur Ruysbroek : on est tout heureux de rencontrer le nom de Robert Houdin parmi les dédicaces de ces mysticités, car on se trouve ainsi sur un terrain plus solide. Ce livre est rempli d'allusions à des idées occultistes, s'inspire de visions de ce bazar à treize du merveilleux que fut la récente magie. On souhaite au poète d'autres sources de lyrisme.

RENÉ-MARY CLERFEYT : **La Nature chante et j'écoute** (Bruxelles, Ballat).

Des notations jolies de campagne du Nord, de canaux, de ville wallonne dormant et rêvant un peu, dans une mélancolie faite de paresse, des descriptions précises, en des rhythmes un peu faciles et qui ne chantent pas suffisamment : de la nature vue un peu trop littérairement, avec trop de souvenirs livresques, mais de la fraîcheur et de la jeunesse.

VICTOR KINON : **Chansons du petit pèlerin à Notre Dame de Montaigu** (Bruxelles, Schepens).

Des vers de bonne intention, si la bonne intention c'est la piété, le recueillement, l'agenouillement, le désir de se faire tout gothique, tout primitif, tout enfantelet, tout vagissant. Il serait pourtant nécessaire, quand on veut arborer cette franchise et cette simplesse, de les avoir personnelles. Or ces douceurs de M. Victor Kinon se modèlent, à crier à la ressemblance, sur les qualités des poèmes de Max Elskamp. On peut certes choisir un plus mauvais modèle, mais il faut se souvenir que le premier don du poète, le plus nécessaire, c'est la personnalité.

EMMA DI RIENZI : **L'Advenu** (Guérin Nicole).

Ce n'est ni plus ni moins qu'un roman en vers. Les Anglais se sont

servis de ce genre littéraire avec éclat. Nous n'avons plus rien de marquant en ce genre depuis *Jocelyn*. Il y a bien *Olivier* de M. Coppée qui, dans sa tentative de dire familièrement des choses familières, a trop réussi, et l'*Edel* de Bourget qui est une œuvre de jeunesse, assez médiocre. Madame di Rienzi a-t-elle réussi à relever le genre? Il comporte d'énormes difficultés; tout l'effort des poètes a tendu à s'écarter de tentatives pareilles, à serrer le lyrisme, à dire en vers les essences mêmes des sensations, à ne traduire que les points culminants des paysages d'âme: il en faut montrer d'autant plus de sympathie à ceux qui s'adonnent à ce travail ardu du roman poème, et tentent presque l'impossible. Il y a dans *l'Advenu*, des pages heureuses.

GUSTAVE KAHN

LES ROMANS

ERNEST LA JEUNESSE : **L'Inimitable** (Fasquelle). — ALBERT PINARD : **Samuelle Servais** (Société libre d'édition des Gens de Lettres). — PIERRE VALDAGNE : **Une Rencontre** (Ollendorff). — GEORGES OHNET : **Au Fond du Gouffre** (Ollendorff). — MAURICE MAINDRON : **Le Tournoi de Vauplassans**, nouvelle édition (Boyer).

Voici des romans, très bons.

L'Inimitable, de M. Ernest La Jeunesse. Je m'excuserais auprès de lui de juger son dernier roman avec cette brièveté un peu pressée, si je n'avais dit déjà, pour d'autres occasions, l'essentiel de ma pensée. Il y a de tout, dans *l'Inimitable :* il y a du Rousseau et du Mirbeau, du Barrès et du Paul Adam, et jusqu'à du Franc-Nohain pas réussi. C'est une autobiographie ramenée à l'unité par un symbole qui n'est pas sans rappeler celui de *la Peau de Chagrin*, écrite avec un lyrisme désarticulé qui est fait de développements oratoires, de rapprochements brisés, de chutes brusques et d'à-peu-près, qui est gâté par d'éternelles prosopopées, par des incidents échevelés et oiseux. C'est une autobiographie où l'on verra de l'injustice, de la rancune, de la vengeance. Mais on y verra aussi de la vérité, de la souffrance et de la candeur: on y sentira vivre un être puéril et ardent, ambitieux et ombrageux qui a connu la douleur et la lutte, la peine et la faim. Pour moi, je l'entends bien, cet accent de sincérité et de souffrance qui perce dans ce désordre caricatural et sous ce bavardage de parodie. Je haïrais M. La Jeunesse, si je ne l'entendais pas. Mais j'aime bien M. La Jeunesse, parce que c'est la seule chose dont je me souvienne et que le reste est déjà oublié.

Samuelle Servais de M. Albert Pinard. C'est un livre écrit dans une manière un peu ancienne, qui me rappelle volontiers les portraits de Ricard, manière exacte et fouillée, sérieuse et un peu sombre.

Samuelle Servais sera-t-elle aimée? Aimée, sera-t-elle heureuse? Heureuse, y survivra-t-elle? Voilà un sujet mélancolique, que M. Pi-

nard a traité avec richesse et fierté. L'esprit de M. Pinard paraît s'éloigner volontairement de cette première apparence des choses que l'on nomme communément vérité. Sa vérité, à lui, n'est pas si facile. Je n'ai point lu les premiers romans de M. Pinard, et je le regrette. Un excellent juge tient *Madame X.* comme un des tout premiers romans de ce temps. Cela ne peut me surprendre.

Une Rencontre, de M. Pierre Valdagne, est le petit récit élégant, délicat et spirituel qu'on pouvait attendre de son auteur. Pourquoi ne pas parler de M. Georges Ohnet? Son dernier livre *Au Fond du Gouffre* est le récit d'une singulière erreur judiciaire, et l'origine de cette erreur tient à une conception vraiment si simple et si extraordinaire qu'Edgar Poe lui-même ne se serait pas su mauvais gré de l'avoir imaginée. Il est vrai qu'il en eût tiré un autre parti. Mais je ne suis pas de ceux qui pensent que, pour un romancier, l'imagination soit une qualité indifférente. A elle seule, elle conserve son prix, comme toutes les autres... Enfin l'on vient de réimprimer, dans un format élégant, le roman de M. Maurice Maindron, *le Tournoi de Vauplassans*. Ce n'est ni aussi complet, ni aussi parfait que *Saint-Cendre*. Mais comme c'est amusant! Est-il rien de plus rare que le plaisir dont on ne peut se faire aucun reproche?

LA CHRONIQUE

JEAN LORRAIN : **Poussières de Paris** (Fayard).

Poussières de Paris! Ce sont des poussières brillantes et pailletées, des poussières de pluie, de fleurs et de diamonts... Et moi, je trouve ce livre exquis, et je l'ai lu avec le plus aigu des plaisirs, et je ne doute pas de sa durée. Par sa prestesse, sa méchanceté et sa gentillesse, et toute sa grâce et tout son esprit, et tout l'art compliqué de son désordre, M. Lorrain aurait fait revivre ce Paris qu'il connaît, qu'il respire et qu'il déteste d'une haine gourmande, avec des morsures amoureuses. Il y a là nos jardins et nos musées, nos théâtres et nos cabarets: et nos poètes et nos courtisanes, et nos vieilles femmes et nos grands hommes. Il y a là toutes les cooquetteries, tous les snobismes, tous les raffinements et tous les vices de notre temps, et aussi tout l'effort artistique le plus délicat d'une génération que M. Lorrain a beaucoup aimée et profondément sentie. Et alors, comme la postérité ratifiera, sans aucun doute, presque tous les jugements, presque tous les goûts d'art de M. Lorrain, ne croyez-vous pas qu'elle étende au reste sa confiance? Sur tout ce que fut notre temps, elle ne s'en fiera peut-être qu'à lui. Soyons ses amis pour qu'il nous défende auprès d'elle. Et d'ailleurs je ne vois guère, dans toute la littérature, d'œuvre qui puisse laisser de notre Paris présent une image aussi complète dans sa variété, aussi vivante dans sa vérité. Nos enfants n'ont pas à se plaindre.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JEAN JAURÈS : **Action socialiste** (Georges Bellais).

C'est un recueil de discours et d'articles qu'on souffrait un peu de voir dispersés dans les colonnes massives de l'*Officiel* ou dans les collections poudreuses de la *Dépêche* et de la *Petite République*. Les voici désormais faciles à consulter, à admirer. Ils se présentent sous une forme simple et méthodique. Quand cette belle publication sera achevée, on y trouvera tout l'essentiel de la doctrine, mais éclairée, vivifiée par les circonstances ou par la contradiction.

Le premier volume de ce recueil a été divisé en deux parties : le Socialisme et l'Enseignement ; le Socialisme et les Peuples. « Quelle que soit la date des morceaux contenus dans le volume, dit M. Jaurès dans sa préface, on y retrouvera la même inspiration socialiste. Dès que j'ai commencé à écrire dans les journaux et à parler à la Chambre, dès 1886, le socialisme me possédait tout entier. » Voilà une vérité bien méconnue, mais qu'aucun esprit de bonne foi ne voudra plus mettre en doute. Dans ces pages, espacées sur près de quinze années d'action, chacun sentira courir l'effort logique et continu d'une pensée libre. On verra le discours de 1886 sur l'éducation communale, les articles de 1888 sur l'enseignement primaire exprimer déjà, sans effort, la pure pensée socialiste; en 1889, on trouvera presque le dogme, qui bientôt se définit et s'affirme. C'est toute l'histoire d'un homme de bonne foi qui, comme disait Hugo, a grandi.

Il me semble, quant à moi, que c'est à travers ces questions d'enseignement, d'éducation démocratique, que M. Jaurès a discerné pour la première fois la nécessité d'un nouvel ordre social, le devoir d'y préparer les masses populaires. Ce serait alors une évolution toute naturelle, et que tout son passé avait préparée. Peu importe assurément le chemin qui mène à la vérité, mais j'en sais beaucoup qui, depuis lors, auront suivi la même route. Je crois discerner aussi, dès ses premiers pas dans la doctrine, une idée qui lui est restée chère, et qui constituera peut-être son apport personnel dans la conduite du parti, je veux dire l'alliance, contre le capital, du prolétariat et de la bourgeoisie laborieuse, de la « jeunesse pensante ». Sans doute, à cette époque, il distinguait encore entre l'idée de justice sociale, et l'action proprement socialiste. Il se disait volontiers républicain démocrate à la manière d'un Michelet ou d'un Ledru-Rollin. A tout prendre, nous serions loin du centre gauche converti, de l'opportuniste trop pressé que raillait péniblement, autrefois, la niaiserie parlementaire. Mais, à la vérité, M. Jaurès était déjà un socialiste. Il arrive chez de grands esprits candides, idéalistes et sincères, que la pensée s'exprime et agisse avant de s'être formulée. Ce fut l'histoire de Hugo autrefois; ce fut la sienne. L'instinct du cœur et de la raison avait devancé la doctrine. Veut-on, pour se persuader mieux, analyser la seconde partie de ce recueil? Dès 1887, M. Jaurès signait des articles sur l'Esprit démocratique dans l'armée dont il ne changerait

pas une lettre aujourd'hui. Dès 1890, il montrait courageusement que l'internationalisme démocratique est la seule tradition pure du patriotisme français. Non, certes, à aucune vie politique je ne vois une plus belle unité qu'à la sienne, mais c'est l'unité de la Vie qui monte, fleurit et prospère.

Les morceaux de toute époque et de toute origine que comprend *l'Action socialiste* sont nécessairement d'une valeur littéraire un peu inégale. On n'y trouvera cependant pas une page où ne se marquent des qualités du plus grand ordre; et on y lira quelques-uns des plus beaux discours qu'ait prononcés M. Jaurès, quelques-uns des plus beaux articles qu'il ait signés. Le discours du 21 juin 1894 sur les Libertés du personnel enseignant, les discours du 4 novembre 1896 sur les affaires d'Arménie et du 15 mars 1897 sur les affaires de Crète sont, tout simplement, des chefs-d'œuvre. J'en dirais autant des pages intitulées : Au clair de lune, où un prodigieux bonheur verbal exprime une harmonie toute gœthienne; j'en dirais autant de la suite d'articles inspirés par l'affaire de Fachoda, si nets, si clairs, si sûrs, d'une éloquence concise et puissante. Je ne puis, chez M. Jaurès, distinguer l'orateur de l'écrivain. Il anime ses discours de la plus haute pensée philosophique, du plus bel élan lyrique : ils sont d'un penseur et d'un poète. Ses articles sont entraînés par une irrésistible force oratoire : ils sont de l'homme le plus éloquent de son temps. Toujours une grande phrase ample et chantante, de belles images claires et générales. Rien cependant qui gêne la finesse, l'acuité, la subtilité même de l'observation : rien qui altère la sincérité, la lucidité, la précision de l'intelligence. Sa pensée se développe avec une puissance libre, tranquille et magnifique. Mais c'est une pensée vigoureuse dans une âme sincère, et jamais ce créateur admirable de mots sonores n'oublie la réalité définie qui vit sous les mots. Son éloquence est nourrie de travail, de bonne foi et de raison. Sa pensée est une application candide aux choses, et l'on y sentira toujours ce mélange de pénétration et de confiance, d'exactitude et d'optimisme qui révèle à la fois une puissante intelligence et une profonde bonté.

Je dois maintenant ajouter quelque chose. Ce livre est fait de discours et de pages de M. Jean Jaurès : mais ce n'est pas seulement à M. Jean Jaurès que nous le devons. D'autres que lui ont fait l'amas des matériaux : d'autres que lui les ont triés, disposés dans cet ordre clair et logique. — « De jeunes amis, dit M. Jaurès, m'ont demandé la permission de réunir un choix de mes articles et discours... Ce sont eux qui ont fait le travail, le choix et le classement. Je ne sais même pas, en écrivant cet à-propos, quels sont les morceaux contenus dans ce volume. » Leur travail a été mieux que bien fait, et ce n'est que justice de le rappeler ici. Je connais assez les amis de M. Jaurès pour être sûr que leur seul désir et leur meilleure récompense a été de se sentir utiles. Mais ils ont apporté autre chose dans cette tâche que du dévouement et de la modestie. Ils ont montré une intelligence claire, forte et parfaitement appropriée à leur but, un

goût sûr, une méthode simple et heureuse. L'ordre même qu'ils ont établi impliquerait nécessairement une étude approfondie de toutes les questions traitées. Ils méritent bien que le lecteur les en remercie, et pour ma part, je suis heureux de le faire.

LÉON BLUM

MERCIER DU ROCHER : **Mémoires** (Lucien Gougy).

J'ai signalé au cours de mes publications sur la Révolution et la Vendée, l'importance des mémoires de Mercier du Rocher conservés par son petit-fils, M. Ernest Brisson, à Fontenay-le-Comte : ces mémoires utilisés par Michelet, Louis Blanc, plus récemment par M. Chassin dans sa documentaire *Vendée patriote*, viennent d'être publiés dans l'intéressante revue *Souvenirs et Mémoires* que dirige M. Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal. Ils intéresseront tous ceux que l'histoire retient.

Mercier du Rocher, petit neveu du physicien Réaumur, est un ferme républicain et un écrivain de goût : il a été mêlé aux choses qu'il raconte, il a vécu en Vendée les années fameuses, il a écrit pour la vérité, sans emphase, mais non sans agrément, et reste le principal témoin local de la grande agitation religieuse et sociale qu'illustrèrent de sanglants combats et le choc des idées.

●

GEORGES CLEMENCEAU : **Vers la Réparation** (Stock).

Un livre de polémiques pour servir à l'histoire, que l'on pourrait égaler sans hyperbole aux discours de Robespierre, si la mollesse contemporaine se prêtait à des retentissements tragiques. Un souffle indigné, vertueux y gonfle les incidents quotidiens du Procès, même les plus flasques, leur confère une allure tragique, et ce souffle individuel, réticent, mordant, surprend très heureusement après la *gouaille* où se complurent des générations de journalistes et de chansonniers. La question qui divise enfin la France unie trop longtemps dans le respect de l'infamie en reçoit un relief certain. Il faut aussi rendre grâce à Clemenceau d'avoir rompu avec le ton de bouffonnerie grave où s'accordaient jusqu'aujourd'hui les chroniqueurs sérieux, et retenir son style corrosif et limpide comme un puissant réactif, le seul capable de réduire tant de faux calculs.

ALFRED ESPINAS : **La philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution** (Alcan).

Le livre de M. Espinas tentera des catégories de lecteurs et n'en satisfera guère, c'est un cours universitaire soigneusement préparé et complété en vue de l'impression : les faits et les idées s'y bousculent : — cependant les renseignements de l'auteur puisés à toutes les sources, et jusque dans les biographies les plus contestables, reproduisent aussi quelques erreurs. — Au demeurant, M. Espinas soutient une thèse exacte, à savoir que la Révolution française pénétrée de philosophisme humanitaire et considérée comme une logique en

actions, tendait au socialisme. De Saint-Just-Robespierre à Babeuf-Buonarotti la transition s'explique fort bien : ils avaient un facteur commun, Rousseau. La gauche montagnarde était agrarienne en dépit d'apparentes contradictions provoquées par les circonstances politiques. Le dogme de l'égalité inspira maints arrêtés des représentants en mission qu'on considérerait encore aujourd'hui comme des épouvantails socialistes. — En 1793, par exemple, le conventionnel Etienne Maignet qui fut un caractère de même plan que les Choudieu et les Levasseur (de la Sarthe) se trouvait à Marseille : apprenant que le pain d'Aix l'emportait sur celui des cités voisines, il proscrivit la fabrication du pain blanc comme contraire à l'Egalité. — Nombre d'arrêtés municipaux et les décisions des sociétés populaires dont j'ai pris connaissance dans les archives départementales, ne m'ont laissé aucun doute sur l'orientation naturelle de la Révolution française vers le socialisme.

On s'explique moins bien que M. Espinas parle avec complaisance d'un ministre de la police comme Cochon-Lapparent. La duplicité politique et les moyens équivoques de ce futur préfet de l'Empire apparaissent assez méprisables en certains dossiers des années 1795 et 1796. M. Espinas admire sans doute en lui un restaurateur de l'ordre à tout prix : son admiration n'est bornée que par des considérations graphologiques : il lui trouve « une des plus vilaines écritures qu'on puisse voir ». Je ne cite ce trait que pour montrer l'esprit minutieux de l'auteur. Cela ne l'a point empêché de voir largement, sinon de toujours bien juger, certains mouvements sociaux et d'en dégager une essence rationnelle.

Le livre de M. Espinas témoigne par moments de préoccupations singulières : accusant dans la Révolution française un esprit socialiste, il prétend à le refuter, et cette attitude nuit évidemment à l'élégance de ses considérations. Dans le compte-rendu du procès de Vendôme, il prend position du côté de l'accusation, de façon indécente. Babeuf sait qu'il va être condamné à mort, — le gouvernement directorial en a décidé sur les instances de Carnot qui regarderait toute atténuation de peine comme un échec personnel, — il sait qu'on reviendra *par ordre* sur le jugement si des circonstances atténuantes lui sont accordées, comme cela eut lieu, l'événement justifiant sa prévision, et dans cet état d'esprit historique, la veille de sa mort, il écrit aux siens :

« J'espère que vous croirez que je vous ai tous beaucoup aimés. Je ne concevais pas d'autre manière de vous rendre heureux que par le bonheur commun. J'ai échoué, je me suis sacrifié, c'est *aussi pour vous* que je meurs. »

— Que n'avait-il travaillé modestement pour leur donner du pain... objecte Monsieur Joseph Prud'homme, professeur d'écriture, non, M. Espinas, chargé d'un cours à l'Université de Paris.

LES LETTRES ALLEMANDES

M. Franz Servaes dans son livre d'essais modestement intitulé *Préludes* (Schuster et Lœffler, Berlin 1899) nous donne une série de petits médaillons finement ciselés. Ce sont les principales figures du monde artistique et littéraire allemand contemporain. Bœcklin et Menzel s'y rencontrent avec Dehmel, Liliencron, Schlaf, etc... Je me bornerai ici à examiner brièvement la plus caractéristique peut-être de ces physionomies, celle d'Arno Holz, romancier, écrivain dramatique et poète qui vient de nous donner le second recueil de son *Phantasus* (Berlin, Sassenbach 1899).

Certes l'Allemagne a des poètes de plus grande envergure, mais Holz a cherché des voies nouvelles, construit une technique. Pénétré d'influences exotiques, il a influencé à son tour et son action dans les lettres allemandes et particulièrement berlinoises, lui confère une place éminente.

Dans le roman et dans le drame, procédant de Zola il a voulu en élargir la formule, il reproche à Zola de « peindre à trop grands traits ». Certes, on frappe par là les masses, mais suivant lui, ce procédé recouvre le conventionnel. Arno Holz croit montrer le monde avec plus de vérité en s'attachant à la minutie du détail et des nuances tant dans la nature que dans l'homme intérieur. Il décompose froidement les objets et les sentiments en leurs éléments, puis, en pleine conscience, il procède à l'intégration. Pas de teinte uniforme mais une infinité de petites teintes. C'est pourquoi Holz nomme son procédé « Impressionnisme ». Mais si la touche divisée en peinture donne des résultats merveilleux, elle risque dans le roman d'aboutir à une reproduction glacée de la nature, car l'analyse trop minutieuse fait tomber l'impalpable et quand l'écrivain se livre au travail de reconstitution, il nous rend les choses sans leur parfum.

Son drame, la « Famille Selicke » qu'il écrivit en collaboration avec Johannes Schlaf, est la plus pure application de sa technique. Il est d'un travail précieux, mais l'action entravée par la recherche du détail est languissante.

Depuis deux ans Holz a fait retour à la poésie. Fidèle à ses principes, il a fait précéder ses essais poétiques d'une technique où il adapte sa formule d'impressionnisme aux exigences de la poésie. En outre, il nous dit lui aussi « les torts de la rime », il veut lui aussi « de la musique avant toute chose », et il la cherche non pas seulement dans les mots mais dans le rythme.

Phantasus intitule un recueil de fantaisies poétiques dont l'originalité est quelque peu voulue. M. Holz s'applique à la légèreté, il y réussit cependant et manie avec délicatesse cet appareil formidable qu'est la langue allemande.

Il nous peint des intérieurs berlinois, chambres d'étudiants, maisonnées bruyantes d'enfants, salons bourgeois où, sur la table, le dernier volume d'Ohnet se rencontre à côté de Gœthe : puis il nous montre de

« petits crabes fin-de-siècle » jouant au tennis. Soudain il s'évade dans l'infini des temps et divague avec volupté : « sept septillions d'années j'ai compté les pierres milliaires au bord de la voie lactée ». mais il ne peut échapper au vieux sentimentalisme allemand des Rückert, des Kœrner, des Geibel. Alors il ne calcule plus l'effet, l'émotion vient naturellement on ne sait d'où, il est vrai que sa méthode en souffre car elle répudie l'effet qui n'est pas cherché, conscient. Nous, au contraire, lui savons gré de ses trop rares moments d'inconscience. Je citerai en exemple la pièce suivante qui est bien dans le goût des vieux Lieder sur lesquels Schumann a écrit des musiques immortelles.

Tu partis.
Les feuilles tombent,
Dans le crépuscule bleu descend la vallée
Je demeure l'œil fixé dans la brume montante.
Là-bas
Une fois encore au loin
S'agite ton mouchoir
Adieu, Adieu !
J'étends ardemment les bras...
Partie !
Au soleil couchant crie l'effraie dans les peupliers d'argent.

Tels autres versiculets que la traduction rend bien imparfaitement font irrésistiblement penser à Verlaine. Mais Arno Holz effleure où Verlaine pénètre :

Devant ma fenêtre
Chante un oiseau
Silencieux j'écoute : mon cœur s'abolit.
Il chante
Ce que j'avais en moi, enfant,
Depuis... effacé.

Que l'on compare encore la pièce qui suit, réminiscence évidente de Verlaine, au douloureux « Il pleure dans mon cœur » et l'on verra toute la distance de l'observation à la contemplation.

Dehors la dune.
Solitaire la maison,
monotone
contre la fenêtre
la pluie.
Derrière moi
tic-tac
une horloge
mon front
contre la vitre
Rien.

Tout est passé.
Gris le ciel,
Grise la mer
Et gris mon cœur.

Comme le dit avec une grande justesse M. Servaes « Holz *voit* les choses. il ne les *rêve* pas ».

Mais où il se montre exquis, c'est dans la fantaisie pure. Quand il s'ébat ce n'est plus Hanswurst qui danse et son rire est sans épaisseur :

Dans sa prairie joyeuse
où chante l'alléluia
mon cœur épanoui ne souffre point d'ombre.
Rouges et rieurs des saints de Rubens
dansent le cancan avec des blanchisseuses de Vienne
nues.
Sous des arbres chargés de boudins blancs
Corrège baise Io.
Personne ne se gêne.
Gœthe, le drôle, s'étale sur le ventre de la grosse Vulpius
De petits galopins ailés crient : Prost!
Jobst Sackmann, mon ami, un verre de ce petit Kümmel.

Autour de lui maints gentils poètes se sont groupés : Alfred Monbert, Georges Stolzenberg, Ludwig Reinhard, Wolfang Martens, Robert Hess. Les deux premiers affirment déjà une personnalité et donneront peut-être à leur tour des directions nouvelles, comme firent Hauptmann et Schlaf qui, avec des facultés poétiques plus fortes, ont néanmoins subi en un temps son empreinte.

HENRI LASVIGNES

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET CONTES. — *Les Mille Nuits et Une Nuit* (tome I), Editions de La revue blanche, 7 fr. — J.-H. Rosny : *La Fauve*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Charles Foley : *L'Otage*, Perrin, 3 fr. 50 — Paul et Victor Margueritte : *Femmes Nouvelles*, Plon, 3 fr. 50 — Paul d'Abbes : *La Fête de Vie*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henry de Fleurigny : *Les Sans Galette*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Hubert Krains : *Amours rustiques*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Thomas Carlyle : *Sartor Resartus, Vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh* (traduit de l'anglais par Edmond Barthélemy), Mercure de France, 3 fr. 50. — Guilio Ventura : *La Chute de Napoléon IV*, Société libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50. — Charles Max : *Le Philosophe et le Forgeron*, Bibliothèque artistique et littéraire, 2 fr. — Henri Desclais : *Les Stupéfiés*, Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — Ed. Martin-Videau : *L'Irrémissible*, Plon, 3 fr. 50. — Charles-Henry Hirsch : *La Possession*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Myriam Harry : *Passage de Bédouins*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Leblanc, *Les Lèvres jointes*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Ray Nyst : *Notre Père des Bois (la Forêt, la Plaine, les Faunes, la Terre, la Race)*, Bruxelles, Balat, 3 fr. — Paul Marval et Marcel de Lilus : *L'École du chic*, Havard, 3 fr. 50. — Jean Psichari : *La Croyante*, Stock, 3 fr. 50. — Octave Mirbeau : *Le Jardin des Supplices*, Charpentier, 3 fr. 50. — George Auriol : *A la façon de Barbari*, Flammarion, 3 fr. 50. — François de Nion : *L'Amoureuse de Mozart*, Editions

de La revue blanche, 3 fr 50. — Mathilde Serao : *Sentinelles, prenez garde à vous!* Calmann Lévy, 3 fr. 50. — André Gide : *Le Prométhée mal enchaîné*, Mercure de France 2 fr — Francis Jammes : *Clara d'Ellébeuse*, Mercure de France, 2 fr. — Alphonse Allais : *L'Affaire Blaireau*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50.

Poésie. — Victor Thomas : *Florilège (le Village, Montmartre, l'Exil)*, Bibliothèque de l'Association, 3 fr. 50. — Eugène Hollande : *Paroles au Peuple*, Société libre d'édition des Gens de Lettres, 0 fr 50. — De Valence : *Finis Galliae*, Trébor. — Alfred Bergeret-Jeannet : *Heures Poétiques*, Vanier, 3 fr 50. — Gustave Fréjaville : *Près de toi* Mercure de France. — Robert Scheffer : *Herméros*, Mercure de France, 2 fr. — S Pierre Massoni : *Lætitia*, Chamuel, 3 fr 50 — Adrien Mithouard : *Le Pauvre Pêcheur*, Mercure de France, 3 fr. 50. Gaston Sorbets : *Préludes*, Lemerre, 3 fr. — Jacques Madeleine : *Le Sourire d'Hellas*. — Pol Levengard : *Les Pourpres Mystiques*, Mercure de France, 2 fr. 50. — Jean Richepin : *La Bombarde*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Eugène Granger : *Les Miséreux*, Charles, 1 fr.

Théâtre. — Louis Gailliard : *Amour, Honneur et Patrie*, Vanier, 3 fr. — Frédéric Boutet : *Drames baroques et mélancoliques*, Chamuel, 3 fr. 50. — *Théâtre de campagne* (IXe série), Ollendorff, 3 fr. 50. — Louis Gailliard : *Joyeux Théâtre*, Vanier, 2 fr — Edouard Dujardin : *Antonia (Antonia, le Chevalier du Passé, la Fin d'Antonia)*, Mercure de France, 3 fr. 50. — José de Saint-Martin : *Don José*, Delagrave, 3 fr — Georges Leneveu : *La Sape*, Ollendorff, 2 fr. — Eugène Millou : *La Contribution personnelle*, Ollendorff, 1 fr. 50. — Jean Sevère : *Vers la Lumière*, Bibliothèque de l'Œuvre internationale, 2 fr. — Francis de Croisset : *Par Politesse!* Ollendorff.

La Bourse

Depuis notre précédente revue, le marché était tombé dans un véritable marasme. Non seulement l'entrevue de Blenfontein n'a donné aucun résultat, mais les relations entre Anglais et Boers se sont tendues davantage. Chez nous, la crise ministérielle laissait d'abord les boursiers froids et les cours assez tenus; seulement, comme la crise se prolongeait, l'énervement gagnait les plus forts. Aussi les écarts de position sont-ils devenus très grands.

Cependant, les rentes françaises conservaient une allure ferme pendant que les valeurs de spéculation enregistraient une baisse parfois sensible.

Le groupe des titres espagnols a subi une notable dépression; les déclarations de M. Villaverde n'étant pas précisément du goût de tout le monde.

Les rentes françaises, qui avaient tout d'abord maintenus leurs cours élevés, ont fléchi ensuite, mais pour remonter en dernier lieu à la faveur du nouveau ministère Waldeck-Rousseau.

De nombreuses réalisations se sont produites ces temps derniers sur les titres des principaux établissements de crédit; les cours en ont porté la trace, mais dans des proportions relativement modérées.

Les tendances générales de nos grandes Compagnies de chemins de fer se sont peu modifiées, malgré l'augmentation constante de leurs recettes.

C'est surtout parmi les valeurs industrielles que se sont produites les réalisations L'action Suez, le Rio-Tinto, la Sasnowice ont été celles qui ont eu à payer le plus fort tribut à la réaction.

En somme, malgré tout, l'attitude du marché demeure satisfaisante. Et on espère généralement que, le calme de la politique revenu, la hausse finira par l'emporter de nouveau

---

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

L'Essor économique de l'Allemagne

La croissance industrielle et commerciale de l'Allemagne constitue l'une des caractéristiques, l'un des trois ou quatre traits dominants de la phase historique contemporaine. De 1871 à 1899, cet Empire, dont la population s'augmente avec une rapidité particulière, n'a cessé de multiplier ses échanges, ses relations avec l'Europe et les autres continents, l'effectif de sa marine marchande, le tonnage de ses ports. Alors que les autres pays de grande puissance économique ont subi, dans leur poussée, des paralysies subites, des régressions plus ou moins durables, le développement de l'Etat germanique accuse une régularité de processus à peu près unique. Les crises qui se sont épandues sur la France, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique, l'Union Américaine, n'ont exercé Outre-Rhin qu'une répercussion infime. La conquête politique, inaugurée par la Prusse en 1862, et poursuivie avec une extraordinaire fortune par Bismarck jusqu'au traité de Francfort, n'a d'égale que la conquête des débouchés, entreprise au lendemain de ce pacte, et menée avec une ampleur de vues et de résultats sans précédents, jusqu'au seuil du vingtième siècle, à travers des régimes douaniers différents et par des hommes, d'esprit, de tempérament, d'attaches parfois antagonistes.

A vrai dire, les succès commerciaux de l'Allemagne ne reviennent pas à tel ou tel politique plus ou moins adroit et audacieux. Ils sont le fait de tout un peuple éveillé soudain à la vie collective, du fond d'une terre morcelée et d'une nationalité en désagrégation. Plus sage que la foule italienne, saisie au lendemain de l'unification dans l'engrenage des chimères mégalomanes et, en réalité, insoucieuse de son avenir, la foule germanique, consciente d'elle-même, se mit résolument au travail, dès qu'elle eut senti un souffle unique vivifier les grandes plaines et les plateaux d'où découlent tant de fleuves. L'essor économique de nos voisins en ces vingt-huit dernières années est l'un des plus beaux résultats d'activité concertée dont l'histoire fasse mention.

Mais en même temps qu'elle déchaînait sur son sol le grand courant de l'industrialisme moderne, l'Allemagne subissait des transformations profondes. Chez elle, comme partout, les villes s'érigeaient en centres surpeuplés, en foyers prodigieux où les contingents ruraux accouraient, désertant à jamais les campagnes. L'agriculture, l'élevage, si florissants jadis, perdaient leurs bras au profit de l'usine, de la manufacture qui accaparaient toutes les énergies. Plus rapidement, mais moins complètement jusqu'ici, que l'Angleterre d'Elisabeth, la Germanie de 1870 a brisé ses cadres surannés, se façonnant à l'image d'une société nouvelle. Elle a déraciné ses hommes, autrefois liés à la

glèbe par l'amour du terroir, aujourd'hui entraînés comme fétus de paille dans l'immense tourmente de la surproduction capitaliste. La multiplication des voies ferrées, le percement de nombreux canaux, l'organisation de services constants le long des cours d'eau ont contribué à cette dislocation générale de la vieille Allemagne, à ce bouleversement que, trente ans plus tôt, rien ne laissait prévoir. Il n'est pas de pays en notre Europe dont la face, en si peu de temps, ait trahi des changements plus vitaux.

Au dehors, comme au dedans, cette transformation essentielle s'est affirmée par des faits de haute portée. L'Allemagne de Guillaume II, en 1899, ressemble bien peu, si l'on pénètre l'écorce même des choses, à son noyau primitif, la Prusse de Guillaume Ier et du comte de Bismarck. Elle n'est plus uniquement militaire, les doctrines de guerre se heurtant chaque jour davantage aux nouveaux intérêts acquis, aux positions nationales et individuelles à ménager, à la mentalité modifiée d'un peuple broyé par l'évolution. L'axe de la politique étrangère s'est déplacé. Le cabinet de Berlin ne regarde plus vers l'Europe, cherchant, comme au temps de Frédéric, quelque os, une province à ronger. C'est vers l'Afrique, vers l'Asie surtout qu'il tourne les yeux. Il ne désire plus la lutte armée pour elle-même, comme une industrie traditionnelle à entretenir. Des événements récents ont prouvé qu'à l'occasion il savait vouloir être pacifique. Le problème des débouchés le passionne plus que toute autre question, et, pour le résoudre, il a même donné aux vieux pays de production des enseignements dignes d'être médités. Sous la contrainte des faits, ou par prudence, il a restreint ses tentatives de colonisation, et en un temps où les autres puissances gaspillent, sur les terres lointaines, l'argent de leurs trésors et le sang de leurs citoyens, l'Allemagne a été ménagère et de l'un et de l'autre.

Sa réorganisation économique aura eu au dedans des conséquences plus importantes encore. La concentration des hommes dans les grands réseaux métallurgiques de la Westphalie, de la Prusse Rhénane, de la Silésie, de la Saxe, la formation d'une gigantesque corporation de dockers dans les ports maritimes, Hambourg entre autres, ont suscité un prolétariat plus nombreux, plus agissant, plus conscient que partout ailleurs. L'armée socialiste a grandi en même temps que le rôle du pays sur les marchés extérieurs. Elle a surgi, de toutes pièces, du processus capitaliste et de la fournaise industrielle. Son élan est irrépressible, parce que, fille des événements, elle continuera à suivre leur cours. L'empereur Guillaume II a beau la menacer, dresser en face d'elle cette autre armée qu'il croit disciplinée, asservie à ses propos fins. Celle-ci fondra entre ses mains, au fur et à mesure que les générations se prolétariseront davantage et que la fabrique, maîtresse de révolutions, absorbera plus d'enfants. Et si demain, d'un ordre sauvage, le souverain prescrivait aux recrues de faire feu sur leurs concitoyens, ce n'est même pas cet égorgement, calculé dans un conseil de Cabinet, qui arrêterait l'effort des choses.

L'essor économique allemand est sorti de l'unification impériale. Le socialisme, en vertu du phénomène si subitement analysé par Henry George, naît de la croissance des richesses de l'Allemagne. Il y a là trois termes qui se commandent l'un l'autre. Les sociétés ont leur automatisme. De par ce mécanisme interne, à la poussée irrésistible, l'empire des Hohenzollern est voué à la mort. Il n'a plus qu'à choisir entre la dissociation lente des concessions constitutionnelles, et le suicide instantané d'une révolution par en haut.

Le commerce général de l'Allemagne, métaux précieux compris, se chiffrait en 1888 par 8.490 millions ; en 1889 par 9.180 ; en 1894 par 9.210 ; en 1897 par 10.810 ; en 1898 par 11.900. En somme, si l'on prend les deux années extrêmes que l'on puisse envisager dans ce travail, la plus-value a excédé 2.700 millions entre 1889 et 1898, atteignant presque 30 o/o. C'est là une majoration exceptionnelle et qui, dans l'histoire économique de cette fin du siècle, rencontre peu d'égales. Comparée aux dépressions ou stagnations subies par la France et par l'Angleterre, elle suffit à caractériser l'énergie intense dont l'Empire germanique n'a cessé de faire preuve depuis 1872.

Si l'on décompose ces chiffres globaux en entrées et sorties, l'on obtient les tableaux suivants :

ENTRÉES (en milliards de francs)

1888	4,3
1889	5,1
1894	5,4
1897	6,1
1898	6,9

SORTIES

1888	4,2
1889	4,1
1897	3,8
1897	4,7
1898	5,0

Lss exportations offrent donc une croissance moins rapide que les importations, puisque l'augmentation mesurée par 1.800 millions sur celles-ci, de 1889 à 1898, n'atteint guère que 900 sur celles-là ; mais il serait périlleux de conclure de ces chiffres globaux, sur le champ et sans observation, car dans la dernière période décennale la population germanique s'est notablement développée, affirmant, en même temps, une puissance de consommation élargie.

La plus-value des entrées porte exclusivement sur les denrées alimentaires et sur le bétail d'une part, sur les matières premières de l'autre. Il était naturel, en vertu même du phénomène généralement observé, que l'Allemagne, se vouant à la production industrielle et au

commerce, négligeât peu à peu la terre. Cette rupture d'équilibre entre les forces de travail se manifeste un peu partout, plus ou moins vite ; les exceptions à la règle se font rares et ne s'expliquent guère que par l'institution de lois artificielles et finalement ruineuses pour l'activité et la prospérité publiques. L'étude détaillée des tableaux commerciaux publiés à Berlin atteste que de 1.518 millions en 1889, les achats de produits de consommation et de bestiaux ont passé à 1.820 millions en 1894 et à 2.017 en 1897.

Les acquisitions de matières premières ont présenté des majorations plus considérables encore et qui se justifient aisément par l'élan de l'industrie. Elles sont montées de 1.905 millions en 1889, à 2.082 en 1894 et 2.625 en 1897. Cette dernière et énorme différence est surtout à noter, car dans aucun autre pays, les statistiques n'en pourraient enregistrer d'analogue.

Mais par contre, entre les deux dates qui délimitent nos recherches, les importations de produits fabriqués sont restées stationnaires, ou, pour être plus exact, ont accusé une légère réduction : 1,240 millions en 1889 — 1,210 en 1897. Cette observation jointe aux précédentes nous fournit déjà un critérium appréciable de l'état économique de l'Allemagne.

Les statistiques en valeurs que nous venons de résumer n'ont pas, comme l'on sait, une signification absolue ; elles ne donnent pas un aperçu adéquat de la situation d'une contrée, car les prix eux-mêmes, à l'entrée et à la sortie, subissent de très sensibles fluctuations et ordinairement dans le sens d'une baisse rapide, depuis une dizaine d'années. Il se peut, il est très vraisemblable que les majorations en millions de francs déjà signalées restent de beaucoup inférieures aux majorations réelles des échanges germaniques. Une confrontation des statistiques en poids aux différents exercices choisis, de 1888 à 1898, ne paraîtra donc pas superflue et, à tout le moins, fournira des éléments d'appréciation très suggestifs.

Le tonnage du commerce de l'Allemagne (entrées et sorties réunies) atteignait :

En 1888, 42.600.000 tonnes ;
En 1889, 44.90.0000 tonnes ;
En 1894, 54.900.000 tonnes ;
En 1897, 68.100.000 tonnes ;
En 1898, 72.800.000 tonnes.

L'augmentation a été de 28 millions ou 62 % de 1889 à 1898. Comment se distribue-t-elle entre les deux colonnes de l'échange ?

A l'importation, les chiffres sont :

En 1888, de 21.900.000 tonnes ;
En 1889, de 26.600.000 tonnes ;
En 1894, de 32.000.000 tonnes ;
En 1897, de 40.100.000 tonnes ;
En 1898, de 42.700.000 tonnes.

A l'exportation :

En 1888, de 20.700.000 tonnes ;
En 1889, de 18.300.000 tonnes ;
En 1894, de 22.900.000 tonnes ;
En 1897, de 28.000.000 tonnes ;
En 1898, de 30.100.000 tonnes.

Alors que les statistiques en valeurs montaient de 32 °/₀ à l'entrée et de 22 °/₀ à la sortie, dans les dix dernières années — les statistiques en poids marquaient des poussées respectives de 96 °/₀ et de 40 °/₀. La différence est assez notable, et l'on conçoit qu'en esquivant les secondes, on eût forcément dressé un aperçu partiel et erroné de la situation.

Nous n'avons pas l'intention, en une étude forcément abrégée, d'offrir à nos lecteurs un exposé détaillé des exportations germaniques par groupes de produits et par pays. Mais nous ne saurions nous abstenir de relever tout au moins, dans ces deux catégories générales, les traits essentiels, les phénomènes plus spécialement caractéristiques.

Les ventes de matières premières ont passé Outre-Rhin de 630 millions en 1889 à 836 en 1894, 1.017 en 1897 ; celles des denrées de consommation et de bétail de 502 à 517 et 643 ; celles des objets fabriqués de 2.623 à 2.328 et 2.880. Qu'on remarque, pour cette dernière rubrique, le fléchissement de 1894, mais aussi et surtout l'exceptionnel relèvement qui a suivi, et qui s'est chiffré par plus de 550 millions sur trois exercices. Ni l'Angleterre ni la France ne sauraient rivaliser à cet égard avec l'Empire Germanique ; chez elles la crise de 1893 à 1895 n'a pas été le tremplin d'un progrès de fort loin aussi continu et aussi accentué.

En envisageant avec une attention particulière diverses industries où excellent nos voisins depuis 1872, nous pourrons saisir plus nettement la poussée qui s'affirme dans leurs statistiques. Il convient de signaler, en première ligne, la métallurgie dont les exportations sont montées de 227 millions en 1889 à 306 en 1897, après avoir traversé le minimum de 218 en 1894 ; la fabrication des machines, avec une progression plus constante et plus sensible encore, a donné 270 millions en 1897 contre 195 en 1894 et 188 en 1889. L'industrie du bois s'est inscrite respectivement en 1889 et 1897 pour 87 et 94 millions ; celle du papier pour 85 et 99 ; celle des jouets pour 107 et 137 ; la catégorie de la littérature, beaux-arts, etc., pour 98 et 156. Pour les textiles, à la vérité, il y a eu recul et même recul accentué, mais depuis 1894, comme pour la métallurgie proprement dite, est intervenue une recrudescence sensible d'activité. Bornons-nous là, bien que d'autres rubriques, les produits chimiques entre autres, sollicitent très justement une notation. Si nos lecteurs veulent bien se reporter aux études que nous avons consacrées à la France et au Royaume-Uni, ils con-

cluront que le mouvement économique de l'Empire Germanique n'offre aucune analogie avec celui de ces deux grands pays.

L'Allemagne n'a pas restreint sa croissance, comme on le croirait peut-être, à telle ou telle zône du globe, à quelques marchés spéciaux conquis par des soins minutieux. C'est sur l'ensemble du monde habité que se répartit l'augmentation de son commerce, et si elle n'a pu échapper partout aux effets des krachs financiers qui ont affaibli la puissance d'achat de certaines nations, vieilles ou jeunes, elle n'en enregistre pas moins, dans chaque groupe de contrées, une majoration très appréciable de ses échanges.

A peine est-il besoin, après tant de publications documentées, de revenir sur les progrès réalisés par nos voisins en Angleterre. Le livre *Fait en Allemagne* qui a été, pour Albion, comme le tocsin de défaites menaçantes, a eu la bonne fortune de soulever l'attention dans toutes les parties du globe. L'Angleterre qui avait été si longtemps en possession des marchés et qui s'était contentée de puiser Outre-Rhin les matières premières nécessaires à ses manufactures, les laines, entr'autres, a frémi en apprenant qu'elle se trouvait inondée des produits des usines de la Prusse Rhénane, de la Saxe et de la Silésie. De 1890 à 1896, les importations de l'Allemagne dans le Royaume Uni ont sauté soudain de 705 à 894 millions, grossissant de 27 %. Et les statistiques montent toujours, si bien que ce péril d'invasion constitue, pour le néo-protectionnisme britannique, qu'écoutent trop volontiers Chamberlain et Balfour et beaucoup d'autres, un argument topique.

En Autriche-Hongrie, les progrès de l'Empire sont beaucoup plus saisissants encore, puisqu'il s'est inscrit aux tableaux des entrées pour 595 millions en 1897 contre 351 en 1891. C'est, en six exercices, une majoration de 70 % exactement. Peut-on contester, en présence de pareils résultats, que la Triplice ait admirablement servi les intérêts matériels des négociants d'Outre-Rhin et que ceux-ci aient su, avec une sagacité digne d'envie, exploiter les liens politiques que Bismarck avait formés entre Vienne, Pesth et Berlin? Il n'est point de meilleure illustration du sens pratique, de l'esprit réaliste de l'Allemand du XIXe siècle. Nous voilà bien loin des très faibles statistiques du commerce franco-russe.

L'empire des tzars, au surplus, qui nous achète si peu, ouvre des débouchés de premier ordre à l'Etat des Hohenzollern. Les difficultés diplomatiques et le soi-disant antagonisme politique, si fort exagéré par ailleurs, n'ont pas empêché la signature d'un traité de douanes bien conçu, ni les développements du commerce à travers les frontières armées de la Lithuanie et de la Pologne. En 1891, à l'heure où se consommait le rapprochement des cabinets de Paris et de Pétersbourg, l'Allemagne vendait pour 351 millions à la Russie ; en 1897, elle portait ses ventes à près de 500 millions, refoulant sans peine les concurrents qui prétendaient s'emparer de ce pays neuf. Tout l'outillage mécanique de la jeune industrie russe vient de Silé-

sie et de Westphalie, comme le matériel des chemins de fer, de Varsovie à Astrakhan et à Orenbourg.

Non moins significative est la progression des exportations germaniques à l'adresse de la Suisse Ce pays, où nos produits étaient jadis si bien accueillis, a offert un marché considérable à nos voisins depuis sa rupture douanière avec nous. Les Allemands, qui figuraient sur ses statistiques d'entrée pour 230 millions en 1890, élevaient ce chiffre à 306 en 1896, et la réconciliation que les cabinets de Paris et de Berne ont depuis négociée n'a point réussi à paralyser cet essor. En Belgique aussi, le succès de l'industrie d'Outre-Rhin a été vif et rapide, ses ventes passant de 151 millions en 1890, à 204 en 1896. Mais c'est en Hollande et dans les pays scandinaves qu'elle triomphe et qu'elle s'est constituée de véritables monopoles. La Hollande lui demande pour près de 600 millions ; la Suède et la Norvège réunies, pour 160, le Danemark pour 122. Et si l'on veut juger du chemin parcouru, qu'on examine par un léger retour en arrière le chiffre des acquisitions du petit royaume danois dans la période 1882-1886 : 37 millions; la majoration excède 220 °/₀.

Hors d'Europe, les victoires de l'Allemagne sont également caractéristiques. En Afrique, le développement de ses échanges s'est affirmé surtout au Cap, au Transvaal, en Egypte. Pour l'Afrique australe anglaise, la plus-value en sept années, 1890-1897, a atteint exactement 300 °/₀ : 28 millions à l'une des extrémités de la période, contre 7 à l'autre. Toutes les machines de la colonie viennent de la Prusse Rhénane et les contrats passés depuis quelque temps entre les compagnies du Cap et les maisons germaniques sont de véritables défaites pour la métallurgie britannique, leur aînée. Au Transvaal les importations allemandes se sont multipliées 8 fois dans le laps de temps considéré. En Egypte, alors que les véritables maîtres du pays, les Anglais, réalisaient péniblement quelques minces progrès, ces importations gagnaient plus de 50 °/₀. Nos observations ne seraient pas différentes pour le Maroc, et surtout pour la Tripolitaine où l'Empire est en plus-value de 400 °/₀ sur 1890.

Sur le continent asiatique, les succès de l'Allemagne s'affirment par trois chiffres assez clairs. L'Inde lui achète en 1897 pour 62 millions contre 32 en 1889 ; la Chine pour 60 contre 30 ; le Japon pour 44 contre 17. Nous voilà bien loin de la régression qui s'est accusée, au moins pour le Céleste Empire et pour la Péninsule gangétique, dans les échanges du Royaume-Uni.

L'Union Américaine ne présente pas des résultats aussi satisfaisants que l'Extrême-Orient aux statisticiens de Berlin. Si, depuis une quinzaine d'années, elle a accru ses achats annuels en Allemagne de 45 °/₀, elle n'en a pas moins, dans les deux ou trois derniers exercices, marqué une tendance à enrayer le mouvement. Le dernier tarif, celui de Dingley, a été très onéreux pour nos voisins, puisqu'il a ramené leurs importations aux Etats-Unis de 555 à 481 millions. Mais il ne semble pas que cette dépression doive être durable et, à tout le moins,

il sied de noter que le dernier de ces chiffres, totalisant les échanges de 1896, reste en avance de 63 millions sur celui de 1890. Ajoutons que l'Angleterre a été beaucoup plus atteinte encore en ces derniers temps, par la fermeture partielle du marché de l'Union.

Au Canada, comme dans l'Amérique du Sud, l'Allemagne a conquis des débouchés dont la rapide croissance défie toute comparaison. Malgré les crises qui ont désolé les anciens Etats espagnols du Continent austral, elle a enregistré un peu partout des plus-values très importantes. Deux statistiques suffiront à justifier cette allégation : Le Chili a porté ces achats de 24 à 42 millions entre 1890 et 1896 ; la République Argentine les poussait de 22 à 55. Les Républiques du Centre Amérique dont nous ne produisons point les tableaux, le Vénézuéla, etc., sont de plus en plus pénétrés par l'industrie germanique, qui en expulse l'industrie anglaise et qui n'est plus guère combattue que par la production des Etats-Unis.

Pour clore cette revue, il serait nécessaire de rappeler les succès que les tableaux officiels de Berlin enregistrent dans le monde océanique. Mais il est inutile de multiplier davantage les chiffres. Nous dirons seulement que, depuis deux ou trois ans, l'Allemagne a pris une place grandissante dans les échanges des Etats australiens, de la Nouvelle-Galles du Sud en particulier.

Le mouvement maritime de l'Allemagne dans le monde, le tonnage de sa marine marchande, la circulation de ses ports ont réalisé des bonds prodigieux.

Il y a vingt-huit ou trente ans, son pavillon était presque inconnu dans les pays lointains ; sur les littoraux de l'Amérique du Sud et de l'Extrême-Orient, ses couleurs apparaissaient rarement, couvrant des bâtiments de faible importance. Il n'est plus de point du globe aujourd'hui, où elles ne reviennent fréquemment, pendues au mat des grands steamers qui partent de Hambourg ou de Brême pour toutes les escales des océans. De moins en moins les Allemands ont recours à la flotte commerciale anglaise. Leur propre contingent de bâtiments suffisant à leurs besoins, aux nécessités énormes de leurs échanges dont 65 % s'opèrent par mer, ils s'inscrivent au premier rang des tableaux des ports en Amérique comme en Europe et en Asie. La marge qui, ça et là, les sépare de la Grande-Bretagne, encore en possession de la primauté maritime, s'atténue d'année en année, tandis que notre propre part ressort infime et misérable à côté de la leur.

Prenons quelques chiffres : à Suez, en 1872, le transit allemand était de 12.000 tonnes, le transit français de 162.000 ; le premier passait à 393.000 en 1888, à 1.120.000 en 1896, se multipliant 93 fois ; le second s'élevait à 576.000 et 819.000, se multipliant 5 fois. Battu de 150.000 tonnes au début de la période, l'Empire Germanique nous distançait de plus de 300.000 à sa clôture.

Au Pérou, le tonnage de nos rivaux égale neuf fois le nôtre. A Canton, tandis qu'il entrait, en 1897, 206 navires allemands jaugeant

205.500 tonnes, les statistiques n'enregistraient que 4 navires français, et 3.260 tonnes. A Malte, au milieu de la Méditerranée, à proximité de nos rivages, nous n'atteignons pas au sixième de l'effectif germanique. A la Nouvelle-Orléans, où nous avons conservé tant de relations anciennes, nous arrivons à peine à 34.000 tonnes, tandis qu'il figure pour 157.000. Une confrontation entre les parts des marines allemande et anglaise dans les grands entrepôts des cinq continents montrerait de même la gigantesque croissance de celle-là au détriment de celle-ci ; mais nous devons nous borner à un seul fait précis. Pour la première fois, en 1896, le pavillon du Royaume Uni a été battu à Hambourg par le pavillon impérial, ce dernier ayant couvert plus de 50 °/₀ des vaisseaux entrés et sortis.

La flotte commerciale germanique montait, en 1871, à 500 navires d'une capacité de 530.000 tonnes ; vingt-six ans après, on la retrouve à l'effectif de 3.592 navires et 1.502.000 tonnes. N'est-ce pas là l'indice d'une énorme prospérité, indice d'autant plus significatif que la France et l'Angleterre n'accusent dans cette même période qu'une augmentation très restreinte ? Aussi bien les armateurs d'Outre-Rhin ont compris quel intérêt il y avait pour leur pays à multiplier ses rapports avec les contrées du Vieux et du Nouveau-Monde, dont il s'efforce de saisir la clientèle. Il n'ont pas attendu que cette clientèle fût conquise pour mettre des bâtiments sur chantiers, et créer des communications régulières ; estimant que l'institution de services normaux provoquerait les échanges, ils ont devancé l'établissement de relations économiques développées. Tout récemment encore une compagnie hambourgeoise inaugurait de nouvelles lignes dans le Pacifique, desservant des escales où jusqu'ici pourtant le négoce germanique n'a obtenu que de faibles résultats. Hambourg, dont nous reproduirons dans un instant les statistiques croissantes, est le port d'attache de 113 lignes régulières où circulent 778 vapeurs. Sa société maîtresse qui porte le nom de Hambourg Amerika et qui, malgré ce titre, étend ses relations à tout l'Extrême-Orient, ne possède pas moins de 85 navires jaugeant 425.000 tonnes. Elle laisse bien loin derrière elle les deux compagnies britanniques les plus considérables : la British India qui compte seulement 288.855 tonnes de déplacement et la Peninsular and Oriental avec 272.000. Son capital, qui était de 37 millions de francs en 1896, a bondi à 58 en 1897, 62 en 1898, 81 en 1899, et si l'on y comprend les obligations, il ne reste pas inférieur à 100 millions. Moins puissant, mais capable de rivaliser encore avec les premières compagnies du Royaume-Uni, le Norddeutscher Lloyd de Brême possède 69 bâtiments d'une capacité de 283.000 tonnes. Voilà l'outillage du commerce extérieur de l'Allemagne, et il mesure très exactement tout l'effort laborieux de cette contrée. Le mouvement des ports de l'Empire se totalisait à 20.400.000 tonnes en 1885, à 23.200.000 en 1888, à 28.300.000 en 1892, à 32 millions en 1896. Ce chiffre a dû être très largement dépassé pour 1898, mais, si nous nous bornons à la période 1888-1896, dont les résultats définitifs sont

publiés, la majoration n'est pas inférieure à 38 %. Pendant le même laps de temps la circulation sur le littoral de la Grande-Bretagne ne s'accroissait que de 12 à 13 %.

Hambourg retient à lui seul près de la moitié de ce mouvement. Il n'est, ni en Angleterre ni en France, d'entrepôt qui ait pris pareil développement, au regard de l'ensemble. En 1898, le tonnage de l'ancienne cité hanséatique, entrées et sorties groupées, atteignait 14.800.000 unités. Pour mesurer la rapidité étonnante de sa fortune, nous allons indiquer sous forme de tableau, ses progrès successifs.

1880.....	5.500.000	tonnes
1885.....	7.500.000	»
1890.....	10.400.000	»
1895.....	12.400.000	»
1898.....	14.800.000	»

En 1888, Hambourg enregistrait 7.524 navires de mer et 10.812 de l'Elbe, soit un total de 18.336 ; — en 1898 les chiffres passaient respectivement à 12.523, 17.411 et 29.934. Le grand port de l'Allemagne est le premier port du continent européen. Son commerce d'importation et d'exportation a fait des pas colossaux qui, si l'on s'en tient aux entrées, apparaîtront assez bien dans cette rapide confrontation : les produits provenant d'Amérique étaient inscrits en 1897 pour 975 millions contre 510 en 1889, ceux d'Afrique pour 78 contre 30, ceux d'Asie pour 237 contre 87, ceux d'Australie pour 35 contre 50. Nous voilà bien loin de la stagnation des grands marchés du Royaume-Uni et de la France ! Il est vrai qu'en raison des travaux entrepris avec tant de sagacité et poursuivis avec tant d'énergie à l'embouchure de l'Elbe et sur tout son cours, depuis la Haute-Saxe, Hambourg est devenu l'intermédiaire non seulement entre les provinces prussiennes et l'extérieur, mais aussi entre tout le littoral septentrional de l'Empire et les Etats du centre. Sa puissance de drainage et d'accaparement a été portée à son maximum. Nous n'en voulons pour preuve que le développement de sa batellerie fluviale.

Mais il ne conviendrait pas de croire que Hambourg soit le seul port allemand en voie de progression continue. Brême qui dépasse 4 millions de tonnes et qui en a gagné 700.000 en 8 ans ; Stettin qui atteint 2.900.000, avec un bénéfice de 600.000 dans la même période, d'autres havres encore, de second ordre comme Rostock, qui a exactement doublé sa circulation, attestent, au même titre que les chiffres globaux déjà produits, la généralisation du phénomène économique.

L'industrie germanique, sûre de ses débouchés, pourvue d'un outillage extérieur grandissant, a atteint dans la dernière période décennale, mais surtout de 1894 à 1898, un point de prospérité sans précédent. Et ce qui est plus spécialement remarquable, ce que nos consuls à Dusseldorf, à Berlin, à Francfort, etc., ont raison de signaler

avec insistance dans leurs rapports annuels, c'est la durée même, c'est la permanence de cette prospérité. Les crises qui dans les autres Etats se suivent à intervalles à peu près réguliers, semant les ruines, brisant les situations conquises, ont épargné presque totalement l'Allemagne. Nul doute qu'elle ne doive ce privilège à la rapide croissance de sa population qui entraîne corrélativement la croissance de la demande, et que la surproduction, inséparable du régime capitaliste, ne s'exerce chez elle comme partout ailleurs; mais enfin, pour l'heure présente il est indéniable qu'elle a réussi à se soustraire aux krachs tant redoutés des grands Etats du Vieux et du Nouveau-Monde.

Une revue des diverses branches de l'activité d'Outre-Rhin exigerait, on le conçoit, des développements incompatibles avec la brièveté obligatoire de cet article. Le lecteur nous autorisera donc à lui présenter quelques chiffres choisis, correspondant à de grandes catégories et qui suffiront à l'édifier.

L'industrie extractive mérite la première mention, par l'extraordinaire ampleur qu'elle a acquise. Dans les quatre bassins de la Ruhr, de la Haute-Silésie, de la Saxe, de la Moselle, l'extraction de la houille a passé de 20 millions de tonnes en 1870 à 100 millions en 1897. De 1893 à 1897, l'accroissement n'a pas été inférieur à 24 millions de tonnes: dans la seule région rhénane, il se chiffrait par dix millions. L'extraction du minerai de fer montait de 6 millions à près de 13, de 1870 à 1897. On conçoit que l'industrie métallurgique ait accompli des progrès dignes d'effrayer les Anglais, les Français, les Belges, toutes les nations qui jusque-là croyaient l'Allemagne incapable de subvenir même à ses propres besoins. La production de la fonte évaluée à 3.600.000 tonnes en 1884, à 4.300.000 en 1888, à 4.600.000 en 1891, à 5.800.000 en 1894, atteignait 7 millions de tonnes en 1897. Dans les districts silésiens la valeur du fer et de l'acier traités par les fonderies s'est accrue de plus de 30 o/o, dans le cours des trois derniers exercices, tandis que le nombre des ouvriers employés s'augmentait de 25 à 28 o/o.

L'industrie textile, nous l'avons dit, a subi une réduction assez sensible aux exportations, tout au moins de 1889 à 1894. Mais sa production ne s'en est pas moins développée, stimulée par la consommation du dedans. Dans la Prusse rhénane le nombre des fabriques de cotonnades, qui n'était que de 40 en 1888 avec 435.000 broches, s'élevait en 1897 à 52 avec 797.000 broches. En Westphalie durant le même laps de temps, le nombre de fabriques passait de 15 à 33, et celui des broches de 282.000 à 839.000. Pour les deux régions réunies, le chiffre des balles produites sautait de 226 millions à 470.

Les industries chimiques, électriques, etc., prospéraient à l'égal de la métallurgie et de l'extraction minière. La production électrique qui n'employait en 1891 que 983 machines à vapeur d'une force de 49.481 chevaux, en comptait 3.305, en 1898, déployant une énergie de 258.726 chevaux. Les constructions navales, qui, il y a peu d'années,

étaient impuissantes à rivaliser avec celles de l'Angleterre, de la Belgique, de la France, travaillent aujourd'hui pour tous les pays des deux hémisphères. En 1898, elles ont lancé au total 1.559.000 tonnes, le plus fort chiffre qu'elles aient encore atteint.

Pour conclure, nous signalerons deux faits assez significatifs en eux-mêmes. D'après un tableau officiel, que la *Gazette de Cologne* publiait récemment des résultats financiers obtenus par 50 usines et établissements métallurgiques, etc. de premier ordre, le dividende moyen aurait été en 1898 de 11,88 o/o. En 1897, il s'était tenu à 10,51 o/o et en 1896, à 7.99 o/o. D'autre part, il ne s'est pas fondé l'an dernier moins de 329 sociétés industrielles réunissant 580 millions de capital. On ne trouverait pas dans toute l'histoire économique de l'Allemagne, depuis la guerre et à plus forte raison auparavant, une constatation d'une éloquence aussi irréfutable.

Comment expliquer cette poussée de l'Empire en tous sens, ses multiples victoires dans l'ordre industriel et commercial, son apparition presque soudaine au rang des grandes puissances de production et d'échange, maîtresses du globe ? Par quels motifs a-t-il pu, en si peu d'années, et concurremment avec l'Union Américaine, en venir non seulement à dépasser la France, mais à menacer le Royaume-Uni et même à désagréger un peu partout sa légendaire primauté ? Il n'y a point de cas fortuits dans l'histoire économique, et les peuples ont toujours une large part de responsabilité dans les succès qu'ils remportent, comme dans les échecs qu'ils subissent.

L'unification de 1871, à un triple point de vue, a contribué à susciter cette remarquable expansion. Substituant une grande force collective aux énergies émiettées, et pour ainsi dire volatilisées d'autrefois, elle a donné à l'Allemagne la conscience d'elle-même, les longs espoirs, et par là, dicté une transformation profonde de la mentalité séculaire. Accolant à la Prusse purement militariste des contrées moins propres à la guerre, riches de ressources naturelles, désireuses d'enrichissement pacifique, habituées déjà à trafiquer avec le dehors, elle a fait surgir une moyenne de tempérament national favorable à l'effort industriel. Enfin, conférant au jeune Empire le prestige des gloires conquises et de l'étendue territoriale réalisée, elle a facilité sa propagande commerciale en Europe comme sur les autres continents, où l'influence politique et l'influence économique ne sont pas sans quelque relation.

L'accroissement de la population germanique constitue une autre raison capitale de la poussée que nous venons d'analyser. Un pays sans demande intérieure ne saurait développer beaucoup sa production que rien ne stimule naturellement. Pendant de longues années l'Allemagne a pu jeter dans la circulation métaux, cotonnades, tissus divers, etc., sans se heurter au manque de débouchés. Sa confiance en elle-même s'est accrue, surexcitant sans cesse son activité.

Mais le système économique que nos voisins ont adopté, leurs pra-

tiques journalières et bien connues, leur organisation du crédit au dedans et au dehors, leur préoccupation constante de l'outillage des transports, sont encore des facteurs essentiels et sur lesquels on nous permettra d'insister quelque peu.

La période de la grande expansion des échanges coïncide exactement pour l'Empire, avec l'abandon du protectionnisme étroit que Bismarck avait jadis instauré. A l'heure même où le Parlement français mettait fin, par des votes insensés, au régime des conventions commerciales à longue portée, l'Allemagne négociait, avec les pays qui l'entourent, des traités de tarifs réduits. Nous n'avons pas l'intention d'attribuer ce renversement d'un système longtemps triomphant à l'initiative du chancelier de Caprivi. En combattant et en réfutant les prétentions agrariennes, cet homme politique se bornait à céder à la poussée de l'industrie, désormais assez forte pour lutter contre la vieille féodalité des provinces prussiennes de l'Est. Mais ce qu'il importe de constater, et ce qui est indubitable, c'est que la signature de pactes douaniers bilatéraux avec l'Autriche, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Russie a joué un rôle de premier ordre dans la croissance économique de l'Allemagne, au cours des huit ou neuf dernières années. Votés par toutes les gauches, attaqués par toutes les réactions, ces contrats internationaux étaient, l'événement l'a prouvé, totalement adéquats à la situation industrielle nouvelle de l'Etat germanique transformé.

Les qualités commerciales de l'Allemand, son souci de toutes les nécessités, de toutes les exigences du trafic, méritent d'être mises en plein relief. Il a estimé à juste titre que le commerce s'apprend, que la science ne saurait s'en improviser, et sans compter, lui d'habitude parcimonieux, il a édifié des écoles spéciales qui l'emportent à tous égards sur les établissements similaires de France et d'Angleterre. Alors que nous possédons onze de ces instituts comprenant moins de 625 élèves, il s'en est ouvert plus de 40 Outre-Rhin, dont la population totale excède 2.500. Aussi les représentants du commerce germanique dans les cinq parties du monde, apportant avec eux une culture moins superficielle, une connaissance plus détaillée des besoins locaux, triomphent-ils aisément de leurs concurrents. Les consuls britanniques, dans leurs mémoires annuels, ne cessent de signaler cet avantage si marqué. L'Allemand sait être partout chez lui, s'adaptant à l'idiome du pays, s'inclinant devant le goût des populations, acceptant leurs conditions de paiement.

Il ne se contente pas au surplus de passer, il s'implante, il s'installe à demeure. Grâce à l'émigration de ses citoyens et de ses capitaux, l'Empire germanique à assuré sa conquête économique, et pour le présent, et pour l'avenir. Par des moyens pacifiques, en écoulant sur le dehors son trop plein d'hommes et son excédent déjà accusé d'argent, il s'est constitué un peu partout de véritables dépendances. L'infiltration des Allemands dans l'Amérique du Nord et dans les anciennes possessions hispano-portugaises du Sud, n'a pas peu con-

tribué à valoir à Hambourg les gigantesques débouchés actuels. Au Brésil des districts de grande étendue sont peu à peu pénétrés par l'élément bavarois, saxon ou prussien. Tout récemment encore une association se fondait à Berlin pour coloniser — on n'hésitait pas devant le mot — l'Etat de Santa-Catarina. On peut prévoir que l'influence allemande, avant longtemps, l'emportera dans toute la partie australe du Nouveau-Monde. Les succès de nos rivaux en Extrême-Orient ne s'expliquent pas autrement : à Canton, à Shangaï, à Yokohama, à Osaka, le nombre des maisons germaniques croît sans relâche, au point de rivaliser avec celui des maisons britanniques.

Cette immigration des sujets de Guillaume II s'appuie au surplus sur une immigration considérable de capitaux. Dès qu'elle a saisi partiellement les marchés d'un pays exotique, l'Allemagne s'empresse d'y organiser le crédit en ouvrant des banques, ou encore de s'intéresser, par des participations plus ou moins actives, aux opérations diverses de l'activité locale. C'est ainsi qu'elle a une banque brésilienne dont les sièges sont St-Paul, Rio et Santos, une banque d'outre-mer à Buenos-Ayres et à Valparaiso, une banque asiatique à Shangaï, une banque du Chili à Valparaiso. C'est ainsi qu'elle a engagé 125 millions dans les chemins de fer de l'Union, des sommes plus fortes encore dans ceux du Brésil, de l'Asie-Mineure, etc., qu'à divers titres, elle a placé 175 millions au Guatemala, 230 au Mexique, 250 au Vénézuéla, 750 au Brésil, 125 au Chili, 125 en Afrique, et au total plus de 2 milliards dans les différentes contrées du monde, récemment entrées dans le mouvement général.

Mais toutes ces entreprises demeureraient à coup sûr languissantes et sans résultat, si l'Allemagne n'avait pas facilité et assuré la circulation de ses produits, et sur ses territoires, et entre ses provinces et les pays étrangers immédiatement contigus. Rien ne mérite plus l'admiration que l'ingéniosité, la patience déployées par nos voisins pour se doter d'un outillage économique perfectionné, pour donner à leurs industries toutes les commodités, pour relier les centres de production, rapprocher la mine de l'usine, l'usine de l'entrepôt intérieur, l'entrepôt intérieur du port et de la mer. Les voies ferrées d'Outre-Rhin se sont accrues infiniment plus vite que les nôtres ; elles ont atteint un autre développement ; leur matériel de wagons et de locomotives laisse le nôtre hors de toute comparaison. Ici les chiffres sont déjà connus, par trop de publications, par nos discussions budgétaires, et nous n'insistons pas. Mais l'utilisation des voies fluviales est plus digne encore de l'intérêt du lecteur. En ce sens, l'Empire germanique a réalisé des merveilles, poursuivant sans trêve et à prix d'or, la canalisation de ses fleuves ou leur jonction à travers toutes les difficultés topographiques. A une date proche, il ne sera plus de point important dans cette vaste contrée d'où l'on ne puisse par eau se rendre à la mer. 350 millions ont été dépensés pour le Rhin ; un programme d'ensemble qui comprendrait la création d'un canal central du Rhin à l'Elbe et à l'Oder et dont le coût serait de 400 millions est en

suspens devant le Landtag prussien. Les Chambres de Commerce réclament encore l'union de l'Elbe au Danube, du Danube à l'Oder, afin d'établir une communication purement fluviale de Dantzig et de Hambourg à Vienne et à Galatz.

La batellerie germanique compte 23.000 bâtiments ; la seule navigation du Rhin s'est chiffrée l'an dernier par 30 millions de tonnes : deux grands ports intérieurs, Dusseldorf et Dresde, desservis par de nombreuses lignes de paquebots drainent et concentrent l'un le commerce de l'Allemagne occidentale, l'autre le trafic de l'Allemagne méridionale et centrale. Il n'est point de pays au monde qui ait tiré un égal parti de ses lignes d'eau, et qui ait à ce point doublé ses voies ferrées par des voies fluviales. Peut-on douter que cette progression de l'outillage intérieur ait puissamment stimulé l'énergie industrielle de l'Empire au dedans, secondé son effort d'échanges au dehors, et qu'elle ait pour un grand Etat, avide de profits, constitué le meilleur emploi de ses ressources budgétaires ? Si nous en avions le loisir, nous pourrions encore consacrer des pages édifiantes à une étude des finances prussiennes et impériales, et montrer que, plus qu'en aucune autre contrée, les deniers des contribuables ont été appliqués Outre-Rhin aux besoins collectifs, à la mise en exploitation du sol et des richesses naturelles, etc. Le rachat des chemins de fer, en permettant d'abaisser les tarifs, est une illustration de la sagacité des hommes dirigeants de Berlin. Mais peut-être une simple évocation suffira-t-elle à laisser entendre combien la bonne distribution des chapitres budgétaires a pu exercer d'influence sur le développement général de l'Empire.

L'Allemagne si favorisée dans le présent, peut-elle s'affirmer sûre de l'avenir ? Réussira-t-elle à éviter demain les crises que, par une fortune spéciale, elle a pu conjurer hier, et ne pliera-t-elle pas à son tour sous la surproduction qui s'exerce si accablante dans tous les grands Etats industriels ? Il faudrait méconnaître les conditions mêmes de l'évolution économique contemporaine pour attribuer aux manufacturiers d'outre-Rhin des immunités exceptionnelles et susceptibles de se prolonger. Nous l'avons dit : jusqu'ici l'activité germanique est restée à l'abri des krachs parce que la population de l'Empire et ses échanges avec les marchés neufs croissaient de pair avec la quantité d'objets fabriqués par ses usines. Celles-ci se sont développées avec une rapidité anormale, mais la demande dont elles bénéficiaient s'est augmentée avec une célérité qui n'avait rien de normal non plus. Désormais les progrès des négociants de Hambourg, et de Berlin et de Breslau, dans les pays européens et extraeuropéens s'affirmeront forcément et logiquement avec moins d'ampleur qu'auparavant. La population elle-même restreindra sa tendance à la multiplication, en vertu du phénomène qu'on observe en France, en Angleterre, ailleurs encore, et qu'on peut résumer sous cette forme : l'appauvrissement prolifique des contrées à main-d'œuvre relevée.

La surproduction dans deux ans, dans cinq ans, dans dix ans jouera de l'autre côté des Vosges avec la même intensité que dans le pays de Liège et dans le Lancashire, car les grands industriels d'Allemagne se trouvent contraints, de par leur outillage même, et comme leurs rivaux Anglais et Belges, à alimenter leurs machines. Dès à présent, le problème des débouchés, dans toute sa gravité, s'impose à leur attention. Sans doute l'immigration des sujets de Guillaume II dans l'Amérique du Sud conservera sa valeur, mais les anciennes provinces espagnoles ou portugaises ne présenteront pas de longtemps une consommation suffisante. Il est trop tard pour saisir de grands lambeaux d'Afrique, l'Angleterre et la France ayant partagé le Continent Noir. Force est donc de regarder vers la Chine. Il n'est pas indifférent de constater que de toutes les grandes puissances, l'Allemagne est la première qui ait planté son pavillon dans le Céleste Empire. Le débarquement de l'amiral de Diederichs à Kiao-Tchéou a été le signal du partage théorique et préventif des possessions du Fils du Ciel. L'Etat germanique parcimonieux de ses deniers, et préservé si heureusement pour lui des grandes entreprises coloniales, va-t-il se lancer à son tour dans quelque aventure armée sur le sol asiatique? Il a été prudent, discret jusqu'ici, mais cette prudence et cette discrétion s'expliquaient par toutes les facilités de son développement commercial. Acculé aux multiples aléas de l'industrie, sera-t-il entraîné, comme ses concurrents, dans l'expansion guerrière, dans la colonisation violente?

Déjà le mouvement économique de l'Allemagne a largement influé sur ses relations extérieures. Pacifique par besoin, absorbée en grande part dans ses combinaisons d'échanges, elle n'était plus le campement permanent que Bismarck avait dressé en 1862; elle s'était assoupie dans le bien-être d'un enrichissement soudain conquis. Aujourd'hui encore, elle est réfractaire aux agitations belliqueuses, et ce n'est un secret pour personne que derrière les armées de Guillaume II, derrière l'organisation militaire rigide de la surface, il y a, Outre-Rhin, une bourgeoisie aisée et un prolétariat laborieux, hostiles à toute conflagration. Malgré le formidable appareil extérieur dont le Reichstag vote chaque année les ressources, la classe possédante de la Germanie renouvelée n'est plus aussi militarisée qu'autrefois; le civilisme a pénétré en elle, à l'heure où elle entrevoyait l'avenir radieux de l'hégémonie économique universelle. L'Allemagne, par elle-même, n'est plus la principale menace pour la paix du monde.

Mais l'Allemagne a frappé au cœur le pays qui détenait jadis la primauté des échanges, l'Angleterre; elle apparaît comme un danger au pays qui la revendique: l'Union Américaine. De là le refroidissement, puis la tension des rapports entre Berlin, Londres et Washington. Il est douteux que le gouvernement germanique attaque, mais il n'y aurait rien d'invraisemblable que le Foreign-Office, dominé par les impérialistes voulût ruiner le commerce Allemand, en usant à temps de sa supériorité sur les mers; lors des événements du Transvaal en

janvier 1896, un conflit a failli éclater ; à plusieurs reprises, depuis, des paroles graves ont été échangées. Il n'y aurait rien d'étonnant non plus que les Etats-Unis, grisés par leurs récentes victoires prétendissent dérober à nos voisins les marchés acquis en Extrême-Orient et dans l'hémisphère Australe. Qu'on se rappelle les incidents significatifs des Philippines et des Samoa. Ainsi la politique extérieure de l'Allemagne est aujourd'hui subordonnée aux intérêts de ses échanges, à ses rivalités commerciales. On comprend que les questions de frontières, en Europe, aient perdu pour elle une partie de leur importance et qu'elle ait pu intervenir, en 1895, contre le Japon, de concert avec la France et la Russie. Peut-être les premières années du XXe siècle verront-elles des revirements diplomatiques inattendus, des pactes qui hier eussent paru contre nature. L'hostilité active des deux grandes nations anglo-saxonnes, contraindra, de plus en plus, le cabinet de Berlin à modifier son attitude sur le Continent.

Le triomphe du système de la greater Britain, considéré comme une combinaison économique, aurait à coup sûr pour effet de réveiller dans l'Europe centrale la vieille doctrine pangermaniste, à demi sommeillante depuis 1879, depuis le pacte d'alliance signé entre Bismarck et Andrassy. Le jour où le Royaume-Uni accaparerait réellement tout le commerce de ses dépendances, l'Allemagne serait entraînée à constituer à son tour un Zollverein. L'Autriche qui lui offre dès à présent un débouché si étendu, entrerait dans cette nouvelle confédération douanière. Cette formation, qui semble encore utopique, peut très bien être une réalité de demain ; qui sait si tel ou tel professeur d'Université, si tel ou tel homme d'Etat d'Outre-Rhin ne l'a pas envisagée comme une fin à poursuivre, si même la constante poussée du trafic germanique vers la mer Noire, comme la jonction éventuelle de l'Elbe et du Danube, ne doivent pas servir cette conception latente ? Il y a moins loin de l'Allemagne actuelle à la société pangermanique rêvée, qu'il n'y avait de la Prusse de 1850 à l'Allemagne de 1871. La croissance économique de l'Empire nous paraît devoir susciter mécaniquement la Fédération de l'Europe centrale, tout comme la décadence de la Grande-Bretagne a provoqué l'apparition de l'impéralisme anglo-saxon.

Mais si le grand élan industriel de 1872 est destiné à exercer une énergique répercussion sur les conditions extérieures de l'Allemagne, ses effets au dedans ne seront pas moins intenses. La monarchie des Hohenzollern, et avec elle la caste militaire, et la bourgeoisie capitaliste, gorgée de succès et d'or depuis vingt ans seront submergées sous des événements d'une logique inflexible. Les doctrines révolutionnaires ont atteint leur maximum de puissance actuelle sur la vieille terre germaine.

Ce n'est pas impunément que les fabriques ont drainé les hommes et que les cloches, tintant aux quatre coins du ciel, ont appelé aux machines les paysans épars sur les mottes de terre. La population ouvrière de l'Allemagne a grandi de 1.600.000 unités, de 1882 à 1895,

la population rurale qui atteignait 70 o/o en 1840, qui restait encore au contingent de 50 o/o en 1870, tombait à 42,5 en 1888, à 37,5 en 1895, et forcément la baisse s'accentuera d'année en année, la production réclamant toujours plus de bras.

Cette transformation des conditions d'existence apparaît nettement dans la mentalité politique de l'Allemagne contemporaine. Le socialisme y a fait une énorme trouée. Surgissant de la féodalité agrarienne encore vivace, il a englobé ces masses d'hommes qui émigraient des champs vers l'usine. Les persécutions gouvernementales ne l'ont pas décimé : de cinq ans en cinq ans, il a réalisé des progrès sans égaux, son effectif dépasse 2 millions d'adhérents, et plus fort que tout autre parti, il s'achemine méthodiquement, pacifiquement vers le pouvoir. Plus vite le peuple germanique se resserrera autour des foyers d'activité, plus vite se développeront les grands centres industriels, et plus tôt sonnera sur la Germanie, hier féodale et militaire, aujourd'hui capitaliste et bourgeoise, l'appel de victoire de la Révolution sociale.

L'œuvre de Bismarck aboutira ainsi au triomphe des idées que le Chancelier de Fer exécrait le plus. Sans paradoxe, on peut prétendre que le prince a bien mérité du socialisme. Façonnant la grande Allemagne, superposant à ses conquêtes politiques une organisation d'outillage de premier ordre, préparant l'extraordinaire rayonnement industriel et commercial de cette fin de siècle, il a créé un prolétariat, une démocratie consciente et serrée : à l'heure même où il édifiait l'Empire des Hohenzollern, il y déposait la mine qui devait l'emporter.

PAUL LOUIS

Le Marquis de Carabas [1]

ACTE DEUXIÈME

Un site champêtre. C'est la moisson. A droite et à gauche, faucheurs et moissonneurs aux champs. Deux routes aboutissent à la scène. Un bouquet d'arbres, dans le fond, cachant un ruisseau.

SCÈNE I

LE CHAT, LE FAUCHEUR

LE CHAT

Tu m'as compris ?

LE FAUCHEUR

Fort bien.

LE CHAT

Tu dois m'avoir compris
D'autant mieux que nous ne regardons pas au prix

LE FAUCHEUR

Et quand recevrons-nous la paye ?

LE CHAT

Quand j'aurai fait de la monnaie.
L'Etat comprend mal son devoir ;
Dans tout canton en permanence
Ne devrions-nous pas avoir
Un petit hôtel des finances ?

LE FAUCHEUR

Mais l'Etat, qui pourtant s'engraisse
De nous tous, de vous et de moi,
Son Pérou,
Monseigneur, se désintéresse
De ce qui n'est pas, peu ou prou,
Sa maîtresse !

LE CHAT

Malheureux ! tu médis du roi !

LE FAUCHEUR

Bah ! quand nous serons dans le trou !
Ecroués du bon écrou,

(1) Voir *La revue blanche* du 1er juillet 1899.

Qui de nous deux
Sera le gueux
Et qui de nous sera le roi ?

LE CHAT

Eh ! te presse-t-il d'être d'âme
Feue ?
Musèle ta langue, bédame !
Et siffle à tire-larigot
De la piquette rose ou bleue ;
Car ton discours sent le fagot
D'une lieue.

LE FAUCHEUR

Bah ! ce n'est pas grave débauche
Qu'une débauche de ragots.

LE CHAT

Donc, tu diras à ceux qui fauchent...

LE FAUCHEUR, *continuant.*

« Que tous ces prés depuis là-bas
Jusqu'à la gauche
Sont au marquis de Carabas. »

LE CHAT

Voilà parler de bonne sorte !

LE FAUCHEUR

Entre nous, seigneur, que m'importe ?
Ces prés, ne m'appartenant pas,
Peuvent fort bien avoir pour maître
Votre marquis de Carabas,
Que je n'ai pas l'heur de connaître.
S'il vous plaisait que je les crusse
A d'autres, j'y mettrais du mien
Et les attribuerais fort bien
Au roi de Prusse.

LE CHAT

Tu parles langage loyal
Dont je goûte fort l'abandon
Et qu'on reconnaîtra d'un don
Royal.
Pour l'instant, pare aux imbéciles
De qui les sentiments fossiles
Et confus
S'en viendraient te démentir,
Faisant refus
De travestir
Cette chose pourtant flottante

Qu'on appelle la vérité.
Celui dont la voix hésitante,
De rétive docilité,
Soutiendra mou que cette terre
A pour unique et pour exquis
Propriétaire
Notre marquis,
Celui-là nous le paiera cher
Et saura nos sévérités.
Je vous le dis en vérité :
Il sera mis nu,
Puis haché menu
Comme chair
A pâté.

LE FAUCHEUR

Si quelqu'un en veut tâter,
François, Gros-René, Jean, Etienne,
Qu'il y vienne !

LE CHAT

Notre âme sans doute est chrétienne.
Mais nous répugnons aux moyens
Mitoyens;
Car nous sommes gens de noblesse,
Et nous laisser apitoyer
Nous semblerait une faiblessse.

(*Cris, dans la foule.*)

Oh ! Grand-Pierre va se noyer !

LE CHAT

Entends tes copains aboyer.
De quelle sorte m'attristai-je ?
Vis-tu mes traits se rudoyer ?
Pour ce qu'un manant s'asphyxie
Faut-il en hétérodoxie
Transformer mon orthodoxie ?
Non, nous sommes gens de cortège
Nantis du mépris permanent
Du manant.
Donc...

LE FAUCHEUR

Oh ! je suis très convaincu.
Ces arguments ne sont pas mols
Ni moi fol.

LE CHAT

A défaut de sonnants écus.

Au marquis de Carabas.
Crois-m'en ; je n'ai point l'âme tendre.
Au contraire, alcools et tabacs
A qui ne fera point le drôle
Et saura comprendre son rôle,
Sans détriment
D'un complément
De divers écus parisis
Où saillit le gouvernement
Sous l'aspect d'un profil charmant.

LE MOISSONNEUR

C'est tout choisi.

LE CHAT

Tu m'as compris ?

LE MOISSONNEUR

Oui, seigneur.

LE CHAT

Maintenant, souris.
Car mon ami, pour qu'on te croie
Lorsque tu dis ce qui n'est pas,
Il est bon d'avoir l'air en joie.
Que lucidement l'on voie
Que le sieur Carabas
Est ou du moins s'il n'est pas
Pourrait être
Ton maître.
Souris mieux. Tu souris aigre.
Maintenant, comme le nègre.
Continuez
A vous bien exténuer
En trimant comme des nègres.
Moissonnez, le dos joyeux
Et la clavicule allègre.
Mais sur vous l'on a les yeux,
Les narines et l'oreille :
En un mot l'on vous surveille.

LE MOISSONNEUR, *s'en allant.*

Quand on me donne des ordres
Sur ce petit ton fendant
Il me prend envie de mordre :
Mais on m'a limé les dents.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

LE CHAT, *seul.*

Félins malins, matois matous
Fourrés de pelisses épaisses,
N'honoré-je point l'espèce ?
Désormais le Tout-Toutou
Ne peut nous être adversaire.
Au regard des gens sincères,
Ici, bats-je point le record
Du corps
Des fidèles serviteurs ?
Messieurs les chiens, serviteur !

SCÈNE V

LE CHAT, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Je te cherchais.

LE CHAT

Chut ! Pas de pataquès !

LE MARQUIS

Mais encore que fais-tu là ? qu'est-ce ?

LE CHAT

Mon ami, je sauve la caisse

LE MARQUIS

Je saisis mal.

LE CHAT

Tu saisiras.
Vieux,
Mieux,
Lorsque tu réfléchiras.

LE MARQUIS

Que médites-tu ?

LE CHAT

Ta fortune !

LE MARQUIS

Le ciel t'entende ! Qu'opportune
Serait la susdite fortune !
Il n'est de Paris à Béthune
Miséreux plus pouilleux que moi.

LE CHAT

Si ce n'est moi.
Or pour l'instant j'attends le Roi.

LE MARQUIS

Le Roi?

LE CHAT

Tout roi qu'il est, lui-même.
Je suis ainsi. J'entends qu'il m'aime
Un peu. mais vous par contre-coup
Beaucoup.

LE MARQUIS

Eh! n'est-ce point un casse-cou
Trouble
Où tu compromets notre cou
Double?

LE CHAT

Il éclatera que vous vous trompâtes.
Ce n'est point encor l'heure de la tombe;
Et d'ailleurs un chat qui tombe
Tombe toujours sur ses pattes.

LE MARQUIS

Tes discours homéopathes
Ont le don de couper net
Parmi mon sang globulaire
Ma fièvre patibulaire.

LE CHAT

S'il vous plaît, trève aux sornettes! —
Le sire a l'âme malade
Mettons que ce soit d'amour.

LE MARQUIS

Aussi chaque jour
En ces alentours
Vient-il faire un tour
De ballade.

LE CHAT

De là, de ci,
Couça-couci,
Afin d'endormir son souci.
C'est un naïf
Qui sans doute a trop lu Baïf
Et croit encor à la campagne.
Sa noble fille l'accompagne
Qu'empompent de pompeux atours;
Car un pagne
Serait peut-être insuffisant.

LE MARQUIS

Nous faisons le mauvais plaisant.

LE CHAT

Et vous, seigneur, le suffisant !
Mais n'est-il pas séant qu'on rie ?
Chacun plaisante comme il peut
Et pour ma part j'en connais peu
Qui dans leurs boutades marient
L'attique et la gauloiserie !

LE MARQUIS

Pardon ! ta maîtrise à ce jeu
Passe Benserade et Voiture.

LE CHAT, *reprenant.*

Je veux donc que cette aventure
Vous vaille
Plus clair butin qu'une bataille :
J'entends habit neuf et voiture.

LE MARQUIS

J'ai l'esprit à la tablature
Et mon cher, ne te suis point.

LE CHAT

Voici ! quand je vois ce pourpoint
Que met l'usure à la torture
Et ces bottes dont la pointure
Irréfutablement vous point.
Devant cette innomable loque
Qu'est le marquis de Carabas
Je pose toute morgue bas
Et ma tendresse s'interloque.
La fleur est veuve du pistil.
Le vernis délicat s'écaille.
Dites-moi : sied-il ainsi qu'aille
Un esprit divers et subtil
Sous ce pauvre habit de coutil
Qui ferait honte à la racaille ?

LE MARQUIS

Hein !

LE CHAT

Je débonde mon courroux !
On vous croirait de la crapule,
Mûre pour les plus stricts verroux.
Il est honteux, entendez-vous,
Qu'un cœur noble, en lequel opule
Un riche manque de scrupules.

Attise des vœux aussi mous.
Et qui donc, je vous prie, stipule
Que l'on voie issir vos genoux ?
Ce col exige-t-il des poux ?
Sied-il qu'en ce jabot copulent
Divers parasites époux ?
Que de vous n'êtes-vous jaloux !
Tenez ! la migraine me luxe,
Si devant un surpris miroir
Vous ne vous pavanez ce soir
Argenté d'un habit de luxe !

LE MARQUIS

C'est très joli, presque bien,
Tout ce que là tu dégoises.
Mais pourquoi me chercher ces noises ?
Il ne nous défaut qu'un moyen.

LE CHAT

J'en tiens un, aussi vrai que je suis le doyen
Des chats invraisemblables.

LE MARQUIS

Euh !

LE CHAT

Vous allez voir si je hable.
Tout à l'heure, le Roi va passer. Noyez-vous.

LE MARQUIS

S'il te plaît ?

LE CHAT

Il me plaît qu'on vous voie
Dans l'eau, buvant de nobles coups.
L'endroit est à souhait, il y fait frais et doux
Et très plausible qu'on s'y noie.
Tout à l'heure je fus en joie :
Un rustre y disparaissait tout.

LE MARQUIS

Ainsi tu veux que je me noie ?

LE CHAT

Eh ! noyez-vous le moins possible,
Juste ce qu'il faut pour toucher
Le cœur de ce roi sensible
Et vers vous faire loucher,
Plaintivement évolutives,
Ses Prunelles Exécutives.
S'il allait jusqu'à se moucher

Et devant votre lotion
Dégorger de l'émotion,
Que je sois le pire prophète
Si votre fortune n'est faite.

LE MARQUIS

Mais je risque une fluxion!

LE CHAT

Fi donc! que vous voici revêche!
Vous vous trempez, l'on vous repêche,
On vous dorlote, l'on vous sèche
Et c'en est fini de la dèche.

LE MARQUIS

Oui dà, que voilà donc des propos engageants!
Chat, chat astucieux dont l'âme m'est amie,
Qu'il est mal de t'offrir ma physionomie!
Est-il chrétien moquer les gens
Indigents
Vêtus de quelle camelote,
De qui les volatils argents
Ont pris l'habitude falote
De n'habiter point les culottes?
Saprelote!
Je serai bien quinaud quand j'aurai barbotté.

LE CHAT, *sévère.*

De quel droit doutez-vous, monsieur, du chat botté?
Quand vous a-t-il trahi? quand vous fit-il béjaune
Et quand par lui rîtes-vous jaune?
Au mitan de quel embarras
Laissa-t-il englué le sieur de Carabas?
Le mot m'est dur, et l'âme est scélérate
Qui s'avère à ce point ingrate!

LE MARQUIS

Pardonne, chat loyal, cœur de cristal limpide!
Ça, que l'on me jette aux rebuts!
Je suis tout simplement stupide
Et, pour mes débuts, fais abus
Du droit qu'on a d'être insipide.
Je mérite que le scorbut
Me dépêche vers Belzébuth
Pour t'avoir offensé, cher chat,
Dont il serait fou qu'on cherchât
Le pareil de Senlis à Tarbes.
Pardon!

LE CHAT, *conciliant.*

C'est bon ! tire mes barbes.
Nous voici réconciliés
Et liés
D'une si fervente tendresse
Que nous partagerions, n'est-ce pas, nos maîtresses
Si les chattemites nos dames
Connaissaient les humeurs traîtresses
De vos dames
Les femmes.

LE MARQUIS

Douceur des conjugaux ronrons !

LE CHAT

Je crois que nous nous égarons. —
Donc tu te baignes : le Roi passe.
Je bouleverse tout l'espace :
« Il trépasse !
Au secours ! » — « Qui ? » —
De Carabas le marquis ! »
On se grouille et trotte.
On t'extrait et frotte
L'épiderme
Tant qu'il en devient carotte.
Cependant je chauffe ferme
Le Roi.
« Sire admirable, oyez-moi
Dis-je.
Notre guigne tient du prodige.
On a pris à mon bon maître
Son pourpoint, cependant qu'il se baignait
Sous ce hêtre.
Or, ce pourpoint-là saignait
D'éclatantes gemmes. »
Vous souriez ?

LE MARQUIS

Je souris
A flairer le stratagème.

LE CHAT

Le roi me connaît et même
M'aime
Pour certains dons de perdrix
Qu'innocemment je lui fis
Le voici blême
Et quasi crème.

« Diantre! un seigneur de ce prix!
Souffrirai-je qu'il pâtisse?
Ça, messieurs! qu'on l'investisse
De velours et de pourpris!
Il m'ennuierait que la brume
Le vexât, même d'un rhume. »

LE MARQUIS, *continuant.*

Là, tout en me rebellant,
C'est l'habit d'un chambellan,
Où tant d'or se lève en bosse,
Que mon marquisat endosse.

LE CHAT

Puis vous montez, étincelant,
Dans le monarchique carosse...

LE MARQUIS

Où la princesse — fleur et tige —
Sous l'effluve de mon prestige
Subit un décisif vertige.

LE CHAT

C'est à brève échéance en le délai légal,
Pour peu, monseigneur, qu'il vous plaise,
Un dénouement très conjugal —
Et vous irez au petit bois cueillir la fraise.

LE MARQUIS

J'en ai toute la chair qui braise.
Chat merveilleux, chat resplendissant, chat divin,
Par quoi donc ai-je pu mériter que s'en vint
Vers mon castel, où les ennuis pendaient en grappe,
Ton dévouement plus munificent qu'un satrape?
Je vénère à l'égal de la mule du pape
Cette botte qu'un vœu de fée auréola,
Et je la cirerais de baisers.

LE CHAT

Tout doux là!
M'allez-vous honorer d'un pas de bamboula?
Attendez que le vin s'évade du vinaigre
Et nous, monseigneur, de la pègre.
Mais quand vous serez de céans
Le maître jusqu'aux océans
Je serai d'yeux béat et de lippes béant
Si votre humeur ne me devient pas cannibale,
Et si vous n'accrochez à quelque lumignon,
L'ayant gardé de la cabale,

Le vieux chat qui vous fut féal et compagnon.
Si votre bras plus efficace qu'un moignon
Garde des gourdins et des triques
Sa peau que guettent les machines électriques,
Vous serez honoré parmi les excentriques.

LE MARQUIS

Ah! cette fois c'est toi qui m'es sévère!

LE CHAT, *vivement.*

Bon!
Dépouillez-vous, j'entends l'escorte du barbon.
Immergez toute votre peau, que je glapisse.
Le moment me paraît propice.

LE MARQUIS, *disparaissant derrière les arbres.*

Mes divers membres sont pantois
Parmi les joncs.

LE CHAT

Ça! que le lapin se clapisse!

LE MARQUIS

Vas-y, mon gros, tu peux gueuler comme un putois.

LE CHAT, *criant.*

Au secours! au secours!
Sauvez! sauvez les jours
De l'illustre, ah! qu'illustre
Marquis de Carabas
Qui fonce et coule bas
Dans un endroit lacustre!

SCÈNE VI

LE CHAT, LE ROI, SYLVIANE, LE CHANCELIER, LE SÉNÉCHAL

LE ROI, *accourant.*

Se peut-il?

LE CHAT

Il se peut. On souffre lorsqu'on songe
— Imaginez le tableau! —
Qu'en l'instant il prend de l'eau
Comme ferait une éponge.
Or, plus il boit, plus il s'alourdit et plus plonge.

LE ROI

Triste!

SYLVIANE, *avec inquiétude.*

Le vrai marquis de Carabas ?

(*On entend crier.*)

LE CHAT

Oyez !

SYLVIANE

J'en suis toute faillante.

LE ROI, *aux piqueurs.*

Ah ! mes amis ! Soyez
Héroïques ; après nous boirons des soyers
Au champagne.
Mieux encore, je crée un ordre des noyés
De campagne !
Celui qui sauvera ce loyal gentilhomme,
Aussi vrai que je suis Roi-Soleil, je le nomme...
Chancelier, dites-moi, que le puis-je nommer ?

LE CHANCELIER

Permettez que je caracole,
Sire, et que j'aille m'informer
Auprès du chef du Protocole.

LE ROI

Ah ! que ce Protocole a don de m'assommer !
Pendant tout ce temps-là le marquis peut pâmer.
Il le doit, s'il est logique.
Et, quels que soient nos regrets,
Pour être d'accord avec les progrès
De la science physiologique !
Enfin, soit ! puisqu'encor nous sommes à l'école
Et que le Protocole est notre barbacole,
Chancelier, allez consulter le Protocole.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS LE CHANCELIER

LE ROI

Qu'advient-il du marquis ? S'est-il bien ébroué ?
Surnagea-t-il ?

LE CHAT

Il surnagea.

LE ROI

Dieu soit loué !

LE CHAT

Monsieur Dieu a bonne vue
Et répare sa bévue.

SYLVIANE

Ça, comme le cœur me remue !
(*à part.*)
En restera-t-il enroué ?
Vit-on princesse plus émue ?

LE CHAT

Le tour et le vieux roi,
Ma foi,
Ne sont pas mal joués.
J'en ai le cœur tout enjoué.

SYLVIANE

Ton maître a-t-il du mal ?

LE CHAT

Eh ! je n'y connais goutte.
Je crains pourtant qu'il ne s'envoûte.

SYLVIANE

Non, du mal, du vrai mal ?

LE CHAT, *faisant un geste et montrant son cœur.*

Et du meilleur sans doute !
Ici, tout le long de la route,
Il geignait
Et cependant qu'il se baignait
Il plaignait
De ne se pouvoir apaiser
Les sens par le furtif baiser
De la rivière qui glougloute.

SYLVIANE

Ah ! je fus bien coupable à vouloir biaiser !

LE CHAT, *à part.*

Oui, ma Louloute.

LE ROI

Qui donc l'a repêché ?

LE CHAT

Soi-même. Je déclare
Qu'il s'est sauvé tout seul, aidé de son dieu lare,
Car tout, jusqu'à ces bois où le ciel fait risette,
Blés, champs, prés, clos, plants,
Rataplan,
Sont sa chevance.

LE ROI

Mazette!
Ça n'est pas dans une musette!

LE CHAT

Eh! ni dans un sac à marrons!
(*à part.*)
Je crois que nous démarrons.

LE ROI

Parmi mon crâne ovoïde,
Un souci vexe ma pie-mère
Et même mon arachnoïde.
Si tout ceci n'est point chimère
La puissance de ce marquis, quoique vassale,
Nous devient une inquiétante succursale
Qui pourrait bien, et la pensée en est amère,
Déboulonner la maison-mère.
(*Au chat.*)
Donc il s'est sauvé seul?

LE CHAT

Oui.

LE ROI (*à sa suite*).

Messieurs, le fait est inouï!
Vous vous conduisîtes en vaches!
Ah! je vous plains et replains,
Messeigneurs des ventres pleins!
Il vous poindra que je vous sache
Lâches,
Vous tous qui cherchez des tremplins
Pour sauter, malgré les dits ventres,
Jusqu'aux ministériels antres!
Eh quoi? vous eûtes peur de mouiller vos rubans!
Gens de cour, gros bonnets, piliers d'Etat, forbans!
Gent avocate et basochienne,
Je vous garde un chien de ma chienne.
(*A la cantonade.*)
Et toi, parais, noble marquis!
Ton aventure et leur piètre cœur m'ont conquis.

LE CHAT

Hélas! pour le moment notre marquis ruisselle
Du dos, du rein et de l'aisselle,
Egouttant comme une vaisselle.

LE ROI

Pour n'être point encor venu,
Il n'est donc pas encor séché?

LE CHAT

Il est en état de péché,
Paradisterrestrement nu.

LE ROI

Hâte-toi. Je n'aurai de cesse
Qu'il n'ait embrassé mes genoux.

LE CHAT

Il ne peut venir devant vous,
Moins encor devant la princesse.

SYLVIANE

Craint-il que je ne jérémie
Et m'émeuve d'un grand courroux
Contre sa maladresse ?

LE CHAT

Mie.
Mais il aurait paru plus tôt
S'il eût dans les plis d'un manteau
Pu céler son anatomie
Et paraître
En un apparat moins traître
Qu'une stricte académie.

(*Il éclate en pleurs.*)

LE ROI

Pourquoi cet afflux de douleur ?

SYLVIANE, *vivement.*

Je te dois une souleur.

LE CHAT

Eh ! tant pis si je m'anémie
A force de juter des pleurs
Par tous les pores !
Nos invraisemblables malheurs
Se multiplient en madrépores.

SYLVIANE

Eh ! monsieur, refrenez ces pleurs.
Ignorez-vous qu'ils me sont graves ?

LE CHAT

A moi, que plus griefs encor !
Mon maître avait une rhingrave
Avec un brillant justaucorps.
Cependant qu'il aboyait
Et malement se noyait,
Sire, on dégarderoba
Le marquis de Carabas,

LE ROI

Caramba !

LE CHAT

D'habiles, trop d'habiles gens
Qui, pour n'être pas ducs et pairs,
N'en étaient pas moins experts
S'en vinrent par ces prairies
Voler ses frusques fleuries
D'argent et de pierreries !
Ils nous l'ont laissé tout nu,
Plus nu qu'il n'est imaginable,
Si nu, sire, qu'il n'éternue
Aussi nu marquis sous la nue.

LE ROI

Ne prends pas cet air minable.
Suis-je point à point venu ?
(*Au Sénéchal.*)
Çà, grand Sénéchal, qu'on le vête
De l'habit à crevés crevette
Du sous-chef de ma garde helvète !
(*Le Sénéchal sort.*)
(*Au chat.*)
Je fais ici ce que je peux.
C'est d'un pompeux pas très pompeux ;
Même je ne jurerais point
Que le dit crevette pourpoint
N'est pas quelque peu sirupeux !
(*Levant les bras au ciel.*)
Car cette élite suissesse,
D'une bravoure avérée,
A beau s'imbiber sans cesse,
Elle est toujours altérée.
Mais à la Cour il connaîtra d'autres dorures
Et je l'étoufferai dessous les chamarrures.

SYLVIANE

Le marquis aura du succès.

LE ROI

Etonnamment !

SYLVIANE

Il sera premier Grand-Seigneur.

LE CHAT, *à part.*

Et ton amant !

SYLVIANE

Que ne le nommez-vous connétable, mon père ?

LE ROI

Eh ! ma fille, il messied que ton père obtempère.
Un père politique appartient à l'Etat
Et tâche que l'Etat prospère.
Mais je n'oublierai point que je suis potentat.
Ton marquis sera connétable
S'il me paraît dans cet office confortable.
(*A part.*)
Eh ! montrons qu'on a de la pogne
Quoi ! déjà la petite en pince ?
Mince !
Elle va vite en besogne.
(*S'approchant du clan des moissonneurs.*)
Ça, mes enfants, pour qui moissonnez-vous ?

UN MOISSONNEUR

Pour qui ?
Pour le marquis de Carabas !

LE ROI, *épaté.*

Pour le marquis !
(*Allant aux faucheurs.*)
Et vous, mes fils, pour qui fauchez-vous là ?

LES FAUCHEURS

Pour qui ?
Pour le marquis de Carabas !

LE ROI, *médusé.*

Pour le marquis !
Par le Dieu de la Cannebière,
Ceci n'est point petite bière !
Ce marquis me va comme un gant.

SYLVIANE

Que de terres !

LE ROI

Dans que de terres !
Que d'eau ces terres irriguant !

SYLVIANE

On n'est pas plus propriétaire.

LE ROI

C'en doit même être fatigant.
(*A part.*)
Le brigand !
Eh ! je le vois fort bien briguant
La main de mon unique fille.
(*Haut.*)
Et le château ?

LE CHAT

Le château, Sire? une bastille
Formidable, à créneaux insolents,
Non pas un de ces castels branlants
Dans le val s'édentant pierre à pierre,
Bicoque ou taupière,
Mais un manoir tranquille, orgueilleux et vermeil
Dont l'arête hautaine étrangle le soleil.

LE ROI

Je me sens d'humeur parasite ;
Tantôt nous y ferons visite.

LE CHAT

Dès l'instant, s'il vous plaît. Moi, je prends les devants,
Sire, et vous ambassade.
Nous pâtirions que fût maussade
A de si nobles arrivants
Ce château que parfois les vents
Secouent d'une rude embrassade.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS LE CHAT, PLUS LE CHANCELIER

LE ROI

Qu'en pense Sylviane?

SYLVIANE

Elle ne pense rien.

LE ROI

Euh! la mine inquiète et l'œil aérien,
Cela ne me dit rien qui vaille.

SYLVIANE

Qu'exigez-vous donc? que je baille?

LE ROI

Cela serait plus franc, je pense, et moins canaille.

LE CHANCELIER, *accourant.*

Enfin, sire, le protocole a répondu...

LE ROI, *ironique.*

Oui, mais la poule a mangé l'œuf sitôt pondu!
L'aventure vous est ingrate.
Vous vous êtes, grand chancelier, luxé la rate
Pour faire une commission

Plutôt ordinaire,
Que pour vous consoler, nous nommons : mission
Extraordinaire.
Vous vous en tiendrez compte en des jours solennels.
J'autorise votre propre chancellerie
Pour services très exceptionnels
A s'octroyer de la cordonnerie.
(*A part.*)
J'aime assez que s'arc-en-cielle
Ma maison officielle.

LE CHANCELIER

Sire! vous me comblez.

LE ROI

Oui, j'ai l'âme prodigue
Et je décore sans fatigue.
(*A part.*)
D'ailleurs, ce n'est guère onéreux
Au prix qu'est l'aune
Du ruban jaune.
Cela fait des tas d'heureux
Et nous vaut bonnes fortunes;
Encor que certains maris
Aient femmes bien importunes
Qu'il faut couvrir à tout prix
D'un horizontal mépris.
Ah! l'ennui des vieilles lunes!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS

(*Il se jette à genoux.*)

LE ROI

Allons! marquis, relevez-vous.
Vous allez meurtrir vos genoux.
Trêve de toute simagrée!
Je connais votre pédigrée.
Soyez assuré que m'agrée
Cette rencontre et qu'il m'est doux
De vous voir si près de mon trône.
(*A part.*)
Je crois bien que je refleuronne
Ma couronne.

LE MARQUIS

Sire! comment jamais reconnaître?...

LE ROI

Il suffit.
Marquis, si vous n'en faites fi,
Ma cour vous est ouverte où pourrez faire fi-
-gure.
Fréquentez-y souvent; j'augure
Qu'il vous en naîtra du profit.

LE SÉNÉCHAL, *à part, au Sénéchal*

Genre hymen!

LE CHANCELIER, *à part.*

Tu l'as dit, bouffi!

LE MARQUIS, *voyant Sylviane.*

Elle ou sa vive pourtraicture!...
Mais surveillons notre nature.

LE ROI, *présentant.*

Notre fille, marquis.

LE MARQUIS

Oh! Oh! quelle aventure!
Tout ça, c'est du bonheur en herbe.
Elle est de denture
Superbe!

(*Haut.*)

Princesse...

SYLVIANE

Mais, monsieur, vous paraissez surpris?

LE MARQUIS

On le serait à moins.

SYLVIANE

Donnez à vos esprits
L'accalmie.
Sœur éternelle de Cypris,
Pourrais-je vous être ennemie?

LE MARQUIS, *à part.*

Décidément, il avait raison, le matou.

(*Haut.*)

Puis-je espérer?

SYLVIANE

Oui-dà.

LE MARQUIS

Que puis-je espérer?

SYLVIANE

Tout.

LE MARQUIS

Oh! Fortune, tu me souris qui me fus rosse.

LE ROI

Marquis de Carabas, montez dans mon carosse.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

LE SÉNÉCHAL, LE GRAND-CHANCELIER

LE CHANCELIER

Ton ventre, sénéchal!

LE SÉNÉCHAL

Pourquoi?

LE CHANCELIER

Que je le brosse.
On te chipe ta place.

LE SÉNÉCHAL

Eh! tout beau tout nouveau.

LE CHANCELIER

De quoi ce marquis te fait-il l'effet?

LE SÉNÉCHAL

D'un veau.

LE CHANCELIER

Je l'allais dire.

LE SÉNÉCHAL

Ainsi notre crédit se rouille.

LE CHANCELIER

Immanquable, quand on se grouille
A peu près comme une citrouille.
Eh! mon cher, nous nous avachîmes.

LE SÉNÉCHAL

Las! nous devenons cacochymes.

LE CHANCELIER

Pour ma part, le coquebin
M'eût été plus sympathique
S'il fût resté dans son bain.

LE SÉNÉCHAL

Mon cher, nous pensons identique.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

LE FAUCHEUR, LE MOISSONNEUR

LE FAUCHEUR

C'est fait! la farce est jouée.
Ah! les bonnes bêtes!

LE MOISSONNEUR

Oui, mais ma poche est flouée
Et l'on s'est payé nos têtes.

LE FAUCHEUR

Bah! le tour est rigolo!

LE MOISSONNEUR

Oui, mais j'ai le bec dans l'eau.
J'attendais de l'arrosage.

LE FAUCHEUR

Que perds-tu? de la salive.
C'est peu de chose. Le sage
Se satisfait d'une olive
Et se rit des picaillons.

LE MOISSONNEUR

Cependant il faut qu'on vive
Et nous sommes en haillons.

LE FAUCHEUR

Bah! le merle vaut la grive.

LE MOISSONNEUR

On nous traite en galériens,
C'est un honteux guet-apens.
Nom de Dieu! je me repens
D'avoir tant menti pour rien.

LE FAUCHEUR

Pour rien? mais pour le plaisir...
Va! ne t'échauffe point la bile
Et donne-toi quelque loisir!
Quand nos bras seront moins débiles,
Nous prendrons le droit de choisir.
Pour l'instant, si nous pâtissons,
Pâtissons au moins sans plaintes!
Faisons-nous bon sang par pintes
Et dru nous divertissons
Du bon tour qu'à ces andouilles
Ont joué nos deux fripouilles.

LE MOISSONNEUR

Soit. Chantons leur à l'unisson
Pouilles!

LE FAUCHEUR

Et largement les compissons!
(Ils font un geste peu équiv

RIDEAU

(Le troisième et dernier acte au prochain numéro.)

ROMAIN COOLUS

La Conférence de la Paix

(Pages écrites par Léon Tolstoï, en réponse à une lettre que lui avaient adressée quelques membres du Parlement suédois)

Messieurs,

L'idée exprimée par votre admirable lettre — que l'on peut arriver au désarmement général, simplement et sûrement, par le refus *individuel* de toute participation au service militaire — est bien juste. Je crois même que c'est le seul moyen de préserver les hommes des méfaits grandissants du militarisme. Quant à votre souci de discerner quel serait le moyen de remplacer, pour ceux qui ne désirent pas tuer leur prochain, les obligations du service militaire, et à votre désir de voir cette question discutée à la future Conférence de Pétersbourg (1) — ce souci et ce vœu me semblent tout à fait inopportuns. Cette Conférence ne peut être autre chose qu'une de ces institutions hypocrites qui n'ont pas pour but de réaliser la paix et de diminuer le mal du militarisme, mais bien de dissimuler aux hommes ce mal et de détourner leurs yeux du seul moyen efficace de salut.

La Conférence, dit-on, aura pour but — sinon le désarmement — un arrêt dans la croissance de l'armement. On suppose qu'à cette Conférence le gouvernement russe ou ses représentants décideront de ne plus augmenter leur force armée. S'il en est ainsi, se pose la question de savoir ce que feront les gouvernements des pays qui, au moment de la réunion de la Conférence, se trouveront plus faibles que leurs voisins. Il est à douter que ces gouvernements consentent à consacrer leur faiblesse relative. Si, ayant foi dans les décisions de la Conférence, ils y consentaient, pourquoi, dans la même direction, ne consentiraient-ils pas à être plus faibles encore et à renoncer à toutes dépenses militaires? Si le but de cette Conférence consiste, tentative chimérique, à égaliser les forces militaires des gouvernements et à les immobiliser dans cette phase d'égalité, pourquoi les gouvernements doivent-ils donc s'arrêter à l'armement qui existe à présent même, au lieu de convenir d'un autre degré de puissance — inférieur? Pourquoi faut-il que l'Allemagne, la France, la Russie, par exemple, aient chacune un million de soldats et non pas 999 mille, non pas 900 mille, non pas 400 mille, non pas 300 mille, non pas mille soldats? Si l'on peut diminuer, pourquoi ne pas diminuer jusqu'au minimum, et, enfin, pourquoi ne pas mettre en présence, au

(1) Cette lettre fut écrite avant que le lieu où devait se réunir la Conférence fût définitivement fixé.

lieu d'armées, des lutteurs, David et Goliath, et décider des affaires internationales par combat singulier?

Pendant le siège de Sébastopol, un certain prince S. S. Ourousoff, officier, connu pour sa bravoure et l'un des meilleurs joueurs d'échecs de l'Europe, proposait qu'au lieu de continuer à faire décimer certain bataillon pour la possession de telle tranchée, on jouât cette tranchée aux échecs.

Il est évident qu'il eût été préférable de jouer cette tranchée aux échecs que d'y faire tuer des hommes. Mais Saken n'accepta pas la proposition d'Ourousoff, car il savait bien que rien ne pourrait empêcher le commandant anglais, même si son champion était battu aux échecs, d'envoyer des bataillons munis de baïonnettes occuper la tranchée, au cas où les soldats russes ne la défendraient plus.

De même, les puissances ne peuvent consentir à diminuer l'armée, parce qu'elles ne seraient jamais sûres qu'un beau jour quelque nouveau Napoléon ou quelque nouveau Bismarck ne surgît pas, qui, sans prendre en considération n'importe quel traité, s'emparerait de vive force de tout ce qu'il serait en état de prendre.

Tant qu'il y aura des armées, elles auront pour raison d'être : sauvegarder ce qui a été acquis par la force — quand ce ne sera pas : faire de nouvelles acquisitions. Or, ce n'est qu'en vainquant qu'on peut acquérir et garder de force. Et ce sont les gros bataillons qui sont toujours vainqueurs, de sorte que si le gouvernement a une armée, il doit l'avoir le plus forte possible. C'est justement là le devoir de chaque gouvernement et la raison même de son existence.

Un gouvernement peut faire bien des choses dans son administration intérieure : il peut donner au peuple plus de liberté, l'instruire, alléger ses charges, construire des routes, des canaux, coloniser les déserts, exécuter des travaux publics ; mais il est une chose qu'il ne peut pas faire, et c'est justement celle en vue de quoi la Conférence va se réunir, à savoir : diminuer ses forces militaires. Non seulement les gouvernements ne peuvent pas volontairement diminuer les armées, mais ils ne peuvent même pas s'arrêter dans la voie des armements; ils le peuvent d'autant moins qu'actuellement ils ont la manie d'acquérir de nouvelles possessions : l'un en Asie, l'autre en Afrique, le troisième en Europe, et tous ils doivent retenir avec force les parties de leurs possessions dont les habitants aspirent à la liberté.

Si le but de la Conférence consiste à interdire l'usage de tels et tels moyens de destruction qui apparaissent comme particulièrement cruels, cette défense d'employer tels ou tels moyens a la valeur de la défense qu'on pourrait faire à des gens qui se battent, d'atteindre dans la lutte les parties les plus sensibles du corps de l'adversaire. Quelle navrante plaisanterie que cette idée de hiérarchiser les moyens de tuer? Il est vraiment extraordinaire que des hommes d'âge mûr et sains d'esprit puissent s'intéresser à de telles sottises!

Je passe à d'autres considérations. La Conférence ne peut discuter

la question du refus opposé au service militaire par des individus à qui leur conscience ne permet pas le meurtre.

Ceux qui refusent, de par leurs convictions, de faire leur service militaire seront traités par n'importe quel gouvernement de la même façon (quoique peut-être moins rudement) que les doukhobors par le gouvernement russe. En même temps qu'il affichait par tout l'univers ses soi-disant pacifiques intentions, ce gouvernement torturait, ruinait et exilait les hommes les plus sages de la Russie, pour ce seul motif qu'ils refusaient de faire le service militaire.

C'est de cette manière qu'agissent et agiraient tous les gouvernements européens en cas de refus du service militaire, et ils ne peuvent agir autrement. Ils ne peuvent agir autrement, car, gouvernant leurs sujets avec les forces constituées par l'armée disciplinée, ils ne peuvent admettre que la diminution de ces forces, et par conséquent de leur puissance, dépende des dispositions accidentelles des individus, d'autant plus qu'il est probable que, admis ces refus, la plupart des hommes (personne n'aime tuer ni être tué) préféreraient le travail au service militaire. De sorte que, de par la faculté d'une substitution du travail au service militaire, il y aurait immédiatement tant d'ouvriers et si peu de militaires, qu'il n'y aurait plus moyen de forcer les ouvriers à travailler.

Les libéraux, socialistes et autres, ou, si vous voulez, les hommes d'opinions avancées, exaltés par leur flux de paroles, peuvent supposer que leurs discours dans les Parlements, leurs ligues, grèves, brochures sont très importants pour le progrès de l'humanité, et que le refus des individus de se soumettre au service militaire est un fait de répercussion nulle ; mais les gouvernements savent très bien ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Et voilà pourquoi ils autorisent toute espèce de grands discours politiques et de démonstrations socialistes : ils savent bien que tout cela a pour effet de détourner l'attention du peuple du vrai et efficace moyen de se délivrer du gouvernement. Ce qui les effraie le plus, c'est l'éveil de la dignité de l'homme et ce qui résulte de cet éveil — le refus du service militaire (ou bien le refus de payer les impôts affectés aux dépenses militaires) — et ils n'admettront jamais de tels refus : au contraire, ils se débarrasseront sans bruit de ces hommes, ils voudront en purger la société.

Tant que les gouvernements voudront non seulement acquérir de nouvelles possessions (Philippines, Port-Arthur, etc.), mais garder celles qu'ils ont déjà acquises (la Pologne, les Indes, l'Alsace, l'Algérie, l'Egypte, etc.), les armées des gouvernements grandiront, et tant que ces gouvernements voudront gouverner leurs sujets par la force, ils n'admettront jamais que des particuliers puissent refuser d'accomplir le service militaire, de payer les impôts, et toujours, secrètement, en fripons, ils essaieront d'étouffer de tels refus.

Quant à la diminution et à la destruction des armées, elles ne se réaliseront que si les hommes cessent d'être des esclaves inertes, dociles à ce dressage bestial nommé la discipline.

Les gens ne cesseront de se soumettre à ce dressage que lorsque la dignité de l'homme s'éveillera en eux. Et cet éveil se fera seulement lorsque la vraie civilisation se répandra parmi les hommes. Et non pas cette parodie de civilisation qui permettrait à un homme, riche de science et d'intelligence, de disposer des actes d'un autre homme, quitte à en assumer la responsabilité; mais la civilisation qui empêcherait l'homme d'aliéner sa liberté, et qui le ferait se considérer, en toute circonstance, comme responsable de ses propres actions. Alors seulement l'armée sera diminuée et même anéantie. Et cette diminution et cette disparition ne se feront pas par la volonté du gouvernement, mais contre sa volonté.

On a appris récemment qu'un régiment américain refusait d'aller à Ilo-Ilo. Cette nouvelle est annoncée comme une nouvelle étonnante. Et pourtant il faut s'étonner de ce que tous les régiments des Russes, des Allemands, des Français, des Italiens, des Américains, qui guerroyaient ces derniers temps, n'aient pas fait comme ce régiment-là et soient allés, sous l'injonction d'autres individus, tuer des gens contre lesquels ils n'avaient nul grief.

Si, actuellement, des hommes vont à la guerre ou même simplement participent au service militaire, ils le font seulement parce qu'ils sont dans une très grande détresse morale. Et voilà pourquoi, si l'on veut diminuer et faire disparaître les armées et le mal qu'elles produisent, il faut, non pas organiser des conférences sous l'égide des gouvernements, mais répandre la vraie civilisation. Pour que l'armée soit diminuée et anéantie, il faut que la vraie civilisation soit répandue de manière à ce que la nouvelle de la proposition de la Conférence ne soit pas reçue comme elle l'est à présent, par un retentissement de sympathie et d'espérances vagues, mais par le mépris et les moqueries, sinon par une grande indignation; quant aux refus de faire le service militaire, cachés à présent et méconnus, ils devront être exposés devant tout l'univers comme exemples.

L'armée sera détruite quand l'opinion sociale haïra ceux qui, par intérêt ou lâcheté, vendent leur dignité et vont se mettre dans les rangs de bourreaux affublés d'habillements saugrenus; quand les hommes auront honte de porter comme à présent des armes de meurtre et quand le nom de « militaire » sera ce qu'il est au vrai — un nom infâme et injurieux.

Et voilà pourquoi je pense que votre idée, à savoir que les refus de faire le service militaire sont des faits très importants et qu'ils pourront délivrer l'humanité des hideurs du militarisme, est tout à fait juste; quant à votre idée que la Conférence pourrait contribuer à ce système — elle est fausse. Cette Conférence peut seulement cacher aux hommes le moyen unique de salut et de délivrance.

LÉON TOLSTOÏ

(Traduit du russe par M. GOLSCHMANN.)

Vénus Ennemie (1)

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

Le monde est rempli, c'est vrai, de gens qui ne peuvent pas aimer. . et ils s'en consolent, ils semblent supporter presque allègrement cette horreur, ils n'en deviennent pas fous !

Les bals publics en sont remplis. Certains de ces hommes y trouvent l'occasion de se frôler à des femmes, de se saturer, par la vue et le toucher, d'une excitation qu'ils ne pourront satisfaire et de désirs que rien ne comblera.

Ils sont comme des gueux massés devant la grille d'un beau jardin où se donne une fête et qui verraient les couples danser et s'ébattre ; feraient-ils pas mieux de s'écarter, de ne pas donner à leur cœur pâture pour tant de regrets? La contemplation de cette joie luxueuse et chatoyante les enchaîne pourtant là, malgré que dans leurs yeux monte de la colère et de la rancune...

Mais quelques-uns regardent simplement le spectacle, s'en divertissent même un peu, sans jalousie de ceux qui, riches et pimpants, là-bas s'amusent.

Devant l'immense bal que donne l'amour aux êtres, combien d'infortunés restent à la porte... Moi, je m'en désespère.

...D'autres s'installent une vie égoïste et douce : ils songent avec un sourire qu'il y a des bêtises qu'ils ne feront pas et des maladies qu'ils éviteront. « Les pauvres amoureux, chantonnent-ils, qui perdent leur fortune ou leur situation pour une femme, ou qui, anxieux, pénètrent chez les pharmaciens, s'ils ne sont pas cloués en leur lit par quelque arthrite à exaspérations vespérales, ou par quelque affection plus ridicule encore... »

Ce sont les bons impuissants, presque les impuissants réjouis : on leur a bâti de mystérieux belvédères, d'où ils contemplent à loisir les ébats de deux de leurs contemporains trop peu méfiants de la belle glace placée devant leur lit.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis... Les bons impuissants, du haut de leur tour d'ivoire, sourient...

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin et 1er juillet 1899.

Les Insatisfaits de l'amour ! C'est toute l'humanité ! Où sont les cœurs placides que nulle inquiétude n'a jamais tourmentés? Combien de prêtres supportant rigoureusement la chasteté ont dédié à la Vierge un culte plus attendri? Et combien de religieuses ont prosterné au pied de la croix une adoration qui s'ignorait, pour l'homme couronné d'épines?

Et ceux qui ne vivent que pour l'amour, à travers toutes les voluptés, ne sont-ils pas mordus par je ne sais quoi d'inachevé? Les étreintes les plus parfaites ne font que reculer la limite ; mais, au-delà, reste toujours la solitude. On croit se confondre et communier pleinement et s'être fondus en un être inséparable ; mais rien n'y fait, on est toujours seul.

Les filles... lisez les livres qu'elles écrivent ou qu'elles inspirent ; écoutez l'écœurante uniformité de leurs confidences : elles souffrent et quelque chose d'amoureux leur manque, quelque chose de pas bien élevé, sans doute, et qu'elles croient trouver dans un tzigane ou dans un petit jeune homme souffreteux...

A notre époque surtout, enlacé d'images sensuelles, excité par des littératures, le civilisé se forge des besoins dont il souffre. Nos parents n'avaient pas plus de vaillance à se conduire parmi les orages de la passion; peut-être même ils n'étaient pas mieux résignés. Ils connaissaient seulement moins de passions que nous.

Les êtres en général étaient plus candides à l'égard du sentiment, ce qui leur rendait facile une vie humble... La résignation n'est faite que d'ignorance.

Les Insatisfaits sont aussi tous les mal formés, les gens hideux ou repoussants qui doivent garder le mystère de leurs amours sans espoir... Ceux-là, peuvent s'exaspérer de désir et de rêve, s'exalter en admirant des formes de femmes, enrager en surprenant des sourires d'amantes... Peuvent-ils goûter de pleines voluptés, eux qui ne pourront jamais croire qu'on les enlace sans dégoût?

Et, lorsqu'on fut aimé pour soi-même et qu'on se livra sans réserve à l'intrépide joie des amours partagées, quel désespoir doit être de vieillir !

« Mon cher Gabriel,

« Que veux-tu que je te dise ? Il y a des fatalités contre lesquelles on ne peut pas lutter et je ne vois pas comment ma pauvre vie pourra s'arranger.

« Certainement, je ne pense pas à te faire le moindre reproche,

d'autant que tu es à plaindre, toi aussi de ne pas trouver une situation stable. Mais enfin, tu étais mon grand espoir et qui donc me tirera de toutes mes misères, si ce n'est pas toi, sur qui je comptais?

« Ecoute, il me reste bien peu de courage ; si tu savais seulement comme tout est morne autour de moi ! Papa est toujours malade et ne gagne plus rien ; à certaines phrases entendues par hasard, je comprends que nous entamons, pour vivre, nos derniers dix mille francs.

« Après, qu'est-ce qui arrivera ? Oh ! tâche, tâche, mon cher Gabriel, d'avoir un moyen de gagner de l'argent !

« Tu sais bien que je t'aimais avant qu'on pût prévoir tous ces malheurs, et si je te parle ainsi sans honte, c'est que tu m'assures bien — et que je le crois — que tu m'aimes encore.

« Est-ce drôle, quand on y pense ! Nous nous sommes vus pendant quelques semaines et cela a suffi pour nous lier l'un à l'autre, si fort !

« Car je n'aime que toi. Tous les autres sont méchants, mon Gabri. Comme nous serions heureux ! Fais tous les efforts pour arriver ; il nous suffirait de si peu et je pourrais, moi aussi, travailler.

« J'attends, avec une angoisse que tu ne peux imaginer, les nouvelles qui pourraient changer en joie mon désespoir.

« Ta petite Jeanne qui t'aime. »

Pauvre petite qui s'était fiée à moi !

De m'avoir approché, elle s'était fiancée au malheur. Moi, que pouvais-je pour elle ? Sa lettre me communiqua une énergie, vite épuisée.

Et pourtant !... Le Destin m'offrait une chance unique. Une lucarne s'ouvrait dans ma prison par où le soleil eût pénétré peut-être.

Ah ! quand le bonheur a passé près de nous et que nous n'avons pu le saisir au passage, alors, nous pouvons dire notre existence irrémédiablement perdue. Tout homme rencontre une fois sur sa route le passant mystérieux de qui dépend sa destinée.

La petite Jeanne est-elle restée assez longtemps à ma portée! Cela est irréparable, que je n'aie pas seulement tendu la main.

Mais, qui sait ? Si, toute ma vie, je l'aimai si fidèlement, c'est peut-être que, d'elle seule, je n'ai pas eu l'occasion de souffrir. En pleine joie des imprécises tendresses, Jeanne s'en est allée et il ne fut jamais question entre nous des choses qui recèlent pour moi tant d'amertume. Tout ce que l'amour contient de

douceur accessible pour moi, Jeanne me l'a donné ; des tentatives plus complètes, il ne m'est resté au cœur que du fiel.

Pour m'être étourdiment lancé dans une aventure dont je ne prévoyais pas les conséquences, je me suis ménagé l'une des plus profondes humiliations de ma vie.

Quel besoin avais-je aussi d'aller flirter ? penserez-vous.

Je ne sais quel désir de donner le change... et puis, cette femme me plaisait tant!... et d'abord, j'espérais bien que mes avances seraient mal accueillies, et surtout qu'elles ne me mèneraient pas si loin !

Dans un de ces bals au titre pompeux qui visent à la haute élégance, mais où l'on entre moyennant quarante sous de vestiaire, une jeune femme me remplit de je ne sais quel vertige.

Elle se donnait l'air d'une poupée ou plutôt d'une idole insoucieuse : le fard de son visage et de ses lèvres augmentait encore cet aspect factice qui me ravissait. La vision me poursuivit toute une semaine, de ces grands yeux étrangement noirs parmi les cheveux blonds, disposés comme des flammes pâles autour de sa tête.

Huit jours après, je retournais à ce bal pour la revoir ; et justement, comme je passais près d'elle, un de mes camarades, à l'improviste, me présente. Un sourire, la main étroite tendue m'accueillirent, geste aimable mais que nulle expression du visage n'accompagnait. Et la prochaine valse me fut promise qui, parfois, nous précipitait à travers les couples et, par instants, s'immobilisait langoureusement rythmée, lorsque je laissais couler en moi l'extase des yeux noirs.

Elle était disposée au flirt, ma nouvelle amie et, avec la même immobilité de visage, avec ses yeux sans passion, elle me parla tout de suite de son mari morose. Il demeurait volontiers absorbé dans des problèmes de mécanique et ne prenait de distractions qu'avec le piano dont il cassait les cordes à force de fougue. Quant à elle-même, qui aimait sortir, sa mère l'accompagnait au bal ; et puis, elle aurait bien voulu trouver un camarade, afin de se servir un peu de la pauvre bicyclette, remisée, faute d'emploi, parmi des linges, dans une sorte de grenier.

Et moi, monsieur, je fus ravi de m'offrir ; je me félicitai de cette bonne occasion d'entrer en relations plus suivies avec l'idole! Je me promettais déjà un grand bonheur de ces libres équipées au hasard des routes... Je n'étais pas un cycliste fana-

tique. Je passais les jours de pluie à regretter le cyclisme et les semaines de beau temps à n'en pas faire... Pourtant, grâce à cette jeune femme, le rêve m'assaillit de nouveau des alertes promenades en pleine campagne avec tout le bucolique dont on se leurre.

Donc, j'étais l'ami, déjà ! de cette jeune femme. Elle m'accorda une grande partie des danses, et moi, je passais mon temps à lui dire des douceurs, d'un air tendre qui me faisait remarquer. Elle m'y encourageait par ces coquets démentis qui ne sont qu'un appel à des assurances plus passionnées. Si bien que, sans savoir comment, j'en arrivai à lui dire : « Vous le savez bien... je vous aime. »

Elle me serra doucement les doigts, et m'informa que, chaque matin, elle se promenait à pied derrière l'hippodrome d'Auteuil.

Et j'étais heureux. Je me sentais alerte et spirituel ; bien plus, je me croyais amoureux, comme oubliant le mur qui me sépare des vivants.. Amoureux ! Et flirter et faire la cour et trancher du don Juan ? Ah oui, en vérité, ça me va bien !

Mais, mon Dieu, pour une tentative si naturelle, en somme, pour un effort d'oubli, pourquoi faut-il que la fatalité me rappelle si cruellement à la résignation et m'inflige un si dur châtiment ?

J'aimais cette femme !... Facile ou non, décidée d'avance ou cédant à mes prières, qu'importe ? Elle se montrait bienveillante... Tout cela serait heureux pour n'importe qui et, pour moi, devait constituer un malheur.

Cependant, je ne sais quelle anxiété sourde veillait qui m'obscurcissait mon bonheur.

Je savais où retrouver ma nouvelle amie ; elle faisait chaque matin une courte promenade aux environs du champ de courses d'Auteuil.

J'ai noté soigneusement mes émotions les plus ténues, que certes mon souvenir n'aurait pas conservées aussi précises. C'est de la maladie, de s'épier ainsi, je le sais bien et il faut être bien inquiet de soi-même pour s'analyser jusqu'à des détails aussi infimes.

Mais, d'autre part, des généralités imprécises donneraient, à coup sûr, moins de clartés sur soi-même que la transcription exacte d'un détail caractéristique.

Je vous ai entendu dire l'autre jour que, pour distinguer avec certitude deux microbes dont j'ai oublié le nom, une petite réaction spécifique vous est plus utile que des pages de description.

Eh bien, c'est une réaction spécifique de mon individu que vous allez lire : elle vous renseignera, plus exactement que toutes mes phrases désolées, sur la nature de mes souffrances.

Un joli matin, je pars vers Auteuil pour rencontrer — par hasard — ma nouvelle idole.

J'arrive au Bois plus tôt qu'il n'était nécessaire. A mesure que l'heure approche, je commence à trembler ; je surprends en moi un soupir de soulagement à chaque détour lorsque je vois que l'amie n'est point encore dans l'allée où je pénètre ; sa vue trop émouvante me causera certes une souffrance.

Alors, je cherche des prétextes pour interrompre mes recherches. Je veux me justifier, pour ainsi dire, aux yeux d'une portion de moi-même qui, spectatrice ironique, trouverait l'autre partie par trop bête...

« Il serait maladroit de me montrer occupé d'elle aussi exclusivement. Si, par hasard, elle ne pensait pas à moi, je vais lui paraître stupide ou fat, avec mon air troublé... Et puis, je n'ai pas répondu assez tendrement à son amabilité au dernier bal... Il me faudra m'en excuser au moyen de la phrase que j'ai préparée... Ah ! Est-ce que je la sais encore, cette phrase ?... Oui, mais comment la bien dire ? On dit toujours très mal les choses qu'on a si longuement préparées ; la verve s'est épuisée par avance et fait long feu.

« Mais surtout, elle n'attache peut-être pas autant d'importance que moi à tout cela... Elle m'abordera peut-être comme si notre rencontre n'avait rien que de très naturel... Car moi, je suis toujours à me monter la tête... Parvenu au summum de l'émotion, je vais me trouver en face d'une personne bien calme... et cela me fera du mal. »

Je pense ainsi convaincre l'autre moi et je m'éloigne, furtif, me cachant presque.

A quoi bon, d'ailleurs ? Quel dénoûment possible à tout cela ? Une honte... une de ces abominables hontes comme j'en ai souvent éprouvé déjà ?

Cette pensée me poursuit et me prive de tout l'enthousiasme avec lequel je m'étais jeté dans cette aventure...

Quelques jours après, je revoyais cette jeune femme au bal. Je lis dans mes notes de ce soir-là : « Je me suis trouvé lâche devant elle... je me suis bientôt convaincu de la nécessité d'être lâche... Nous avons pris un rendez-vous pour faire ensemble une promenade à bicyclette. Encore ce jour-là !... soit ; mais je ne veux plus la revoir ensuite. »

En somme, une sorte de honte me rendait maintenant insupportable sa présence ; même, en pensant seulement à elle, j'éprouvais une indicible gêne.

Cette gêne, ce reploiement de l'âme qui se recroqueville pour ainsi dire, je l'ai souvent éprouvée à la simple rencontre de femmes que j'aurais aimées...

Mais, aujourd'hui, ce sentiment de trouble, presque imperceptible naguère, voilà que ma réflexion l'analyse et l'apporte dans la pleine lumière de ma conscience et je ne saurai plus m'en délivrer.

Désormais, ma mémoire me rapportera ces décourageantes pensées dès que l'occasion se présentera, et je ne pourrai plus regarder une femme ni penser seulement à l'amour sans qu'une angoisse m'étreigne.

Oh, que l'amour soit, tout ensemble, mon unique désir et ma douleur sans espoir ! Lamentable réveil des belles songeries de mon enfance !

En culotte courte et bas de laine, je me présente, tout ému, à la porte de la maison d'Auteuil. J'avais chargé ma bicyclette, — soigneusement huilée et réglée — d'un attirail aussi complet que pour une expédition lointaine. Je voyais déjà la délicate silhouette de ma bien-aimée en jupe cycliste longuette, d'où sortiront les pieds que ce sera si gentil de voir actionner les engins métalliques.

« Madame a la migraine et prie Monsieur de vouloir bien entrer au salon. »

Me voilà tout attristé déjà de cette migraine malencontreuse.

Après quelques minutes d'attente, la même bonne m'introduit dans un petit boudoir ; mon aimée, étendue négligemment sur un divan large, se soulève sur le coude pour saluer mon entrée.

— Oh cher monsieur, croyez-vous ; quelle malechance ! Je suis malade, malade... j'ai une mine !

Cette dernière affirmation n'était pas superflue ; la mine était invisible sous la couche de fard accoutumée. Je suis même assez flatté d'une aussi grande persistance à paraître séductrice car elle ajoute :

— Je ne reçois personne !

Le fard était-il donc pour moi seul ?

La causerie commence. Le divan tient presque toute la place, de sorte que je suis tout près de l'idole. Quelle singulière traf-

née de dentelles et d'étoffes légères que les mouvements déplacent et relèvent le long des bas noirs...

Je parle, je parle... Elle laisse tomber à tout instant la conversation... Alors, moi, bête, quand je ne sais plus quoi dire, j'exprime la crainte de fatiguer une malade ; je me lève pour prendre congé... « Mais non ! » O quel petit accent d'autorité.

Entre nous, j'avais établi, dès le premier jour un certain ton de galanterie et, perpétuellement, nous étions en flirt.

Cette fois-ci, je ne peux rien trouver d'aimable à dire. La voir si proche, me trouble à ce point que je ne parviens pas à lui faire ma cour.

Quelle coquetterie, même quelles voluptés inconscientes dans ses gestes !

Inconscientes ?... Un soupçon me traverse l'esprit... L'idole n'a point l'air de souffrir. Je commence à regretter amèrement de m'être engagé dans cette aventure. Quelle vanité stupide m'a entraîné là ?

Oh, les yeux noirs, comme ils me regardent, de plus en plus fixes ; dans tous les mouvements il me semble deviner une sorte d'impatience. Je sens mon personnage grotesque... Certainement, elle est résignée à quelque violence... et moi, embarrassé, honteux, embrouillé dans je ne sais quelles phrases, je n'ose même la regarder.

Au bout de je ne sais combien de temps de cette angoisse... je prends congé.

« Décidément ? » dit-elle avec un petit rire sec...

A cette époque de ma vie où ma volonté n'était pas encore réduite à ce découragement qui lui enlève aujourd'hui toute action sur moi, je parvenais à observer la continence que je m'étais imposée comme règle. J'éprouvais ce trouble permanent, cet état sentimental que détermine la sensualité longtemps refrénée (à ce que j'ai souvent entendu dire).

Le jour, à part quelques périodes de crises, je supportais, avec une relative facilité, l'apparition de tous ces fantômes... mais la nuit !... Si je m'éveillais par malheur, les images, d'une invraisemblable perversité, surgissaient : des chairs et des formes nues, des corps de femmes éployées en des seyances d'enlacement que venait compléter un autre corps sous mes yeux... Je sentais encore sur ma peau comme le contact de lèvres impatientes et je me roulais dans mon lit. Oh ! Pourquoi mes

draps n'enfermaient-ils alors que moi ? Je me perdais en d'inutiles désespoirs !

Une fois (c'était encore chez mon oncle à la campagne) mon exaltation physique aiguillonnant ma timidité, je pris la résolution d'aller de tout suite trouver une jeune bonne qui se laissait souvent embrasser par moi et me semblait paisible et douce.

Quelques marches seulement me séparaient de sa chambre, car mon oncle me faisait coucher tout en haut de la maison. Et me voilà dans la nuit froide, marchant à tâtons contre les murs.

Ai-je trop hésité, au lieu de profiter sur le champ de cette frénésie ? Quand j'arrivai à la porte, réveillé, comme dégrisé, je n'avais plus le courage d'entrer, la peur m'ayant repris d'un nouvel échec. »

(*A suivre.*)

JACQUES DE NITTIS

Egidy

Imaginez le pays du monde où la machine militaire fonctionne avec la précision la plus stricte et la plus imperturbable; où la discipline militaire actionne tous les rouages de l'Etat, règne sur la nation, façonne dès l'enfance toutes les âmes. Les enseignements de la défaite, la cruauté des invasions ont développé là, pendant un demi-siècle, cette croyance que la suprématie guerrière est un bien sacré, le premier des biens, dans l'Europe encore barbare. Lentement, ce peuple s'est relevé de ses humiliations lointaines. A son tour, il a fait la guerre, connu la victoire, sacrifié à l'esprit de conquête, pris des territoires, asservi des hommes, perpétué les germes de haine. Et, depuis trente ans, il vit dans la joie d'être fort. Ses représentants officiels fêtent périodiquement la mutilation du peuple voisin, commémorent chaque année les vieilles hécatombes; ses enfants apprennent à l'école une métaphysique insolente et sauvage : la guerre est divine, la force une vertu, l'oppression du plus faible un droit. L'Allemagne de Bismarck vaut la France de Napoléon.

Imaginez à présent que dans cette Allemagne menaçante et dominatrice, pétrie par la Prusse et si différente de la grande Allemagne idéaliste, rêvée par Michelet, par Renan, naisse un homme de cœur pacifique, détestant l'injustice, la violence, la guerre. Cet homme n'est pas un socialiste. Ce n'est pas un irrégulier voué à la révolte, aux chimères... C'est un officier : c'est un hobereau, un féodal. — Autrefois il a fait la guerre, et avec passion : il croyait alors à la guerre. Vingt-cinq ans de son existence: il les a vécus dans la caste la plus fermée et la plus méprisante, la plus réfractaire à ses inquiétudes : l'aristocratie militaire allemande. Il aimait cette vie, il aimait l'armée. C'était « *sa patrie* » : lorsqu'il l'a quittée, ç'a été en lui tout un déchirement...

Quel scandale, le jour où cet homme en rupture avec des habitudes si chères donnera publiquement ce conseil à l'Empereur :

« Qu'on démantelle Metz et Strasbourg, et les Français seront désarmés. Qu'on fasse de l'Alsace-Lorraine un pays indépendant, et les Français seront tranquilles. Si l'Empereur savait comme il est puissant, et s'il faisait agir sa puissance dans la bonne direction, il deviendrait, pour l'Humanité entière, ce qu'il aspire tellement à être : le Bienfaiteur! »

Or, un tel homme s'est rencontré. C'est Egidy, célèbre en Allemagne, inconnu en France, — mort hier (1).

Il était Saxon, de race noble et militaire. Son grand-père, soldat de Napoléon, décoré à Wagram, fut tué en Pologne, après la retraite de Russie. Son père fut capitaine prussien; son frère est encore colonel d'infanterie. — Sa mère était, il est vrai, d'origine française, de famille protestante exilée de France au XVIIe siècle : et, qui sait? par là, Egidy s'affilie peut-être au « parti des traîtres », si répandu, si ténébreux...

Sous-lieutenant à Sadowa, il reçoit en France la croix de fer. En 1875, il est capitaine : en 1889, lieutenant-colonel, à 42 ans. On va le nommer colonel, lorsque, naïvement, il publie un recueil de *Pensées sérieuses* : à quoi songe ce lieutenant-colonel? à réformer le christianisme, faussé par l'Eglise établie. — Christ enseigne à interpréter les dix commandements du maître Moïse; mais il n'est pas le fils de Dieu...

On met Egidy à la retraite :

« Quiconque lisait ma brochure et me connaissait, écrit-il plus tard, — et mes chefs me connaissaient, — savait que, derrière mes paroles, il y avait *tout un homme* : *Egidy*. »

L'homme se montra. Homme énergique et candide, impérieux et dévoué. N'attendez pas de lui des pensées très originales ni des paroles neuves; les vérités qu'il répand sont fortes, généreuses, naturelles : pourquoi seraient elles neuves? — Ce qui est neuf, en Egidy, c'est le caractère; ce qui est surprenant, c'est sa fougue, son audace logique, sa sincérité. L'officier de la veille, contraint au silence, se transforme en prophète, et parcourt l'Allemagne : en Prusse, en Autriche, en Bohême, partout il écrit et il parle, s'adressant aux vieux et aux jeunes, pacifiant une grève à Hambourg, réclamant à Berlin la réhabilitation du forçat innocent Ziethen, victime de Gottschalk, le policier provocateur; il intervient dans chaque conflit où la justice est menacée... Et, dans toutes les villes, des milliers de personnes, ouvriers ou petits bourgeois, emplissent les réunions qu'il donne et, curieusement, viennent entendre ce colonel de cavalerie à la grosse moustache, au regard enfantin. Egidy, lui, martèle ses phrases, comme s'il était à la manœuvre, traite son public militairement... Il parle, on l'acclame, il se fâche : — « Pas d'approbations! taisez-vous! *je ne suis pas un comédien*... » Penauds, quand le discours est fini, les bonnes gens pensent : on peut sortir; le conférencier se jette en avant de l'estrade : — « Halte! nous ne sommes pas ici au théâtre ou au concert; à présent, il faut discuter » Là-dessus, l'auditoire obéit, et se résigne à méditer.

(1) Voir l'*Ère sans violence; revision du traité de Francfort*. Beau livre d'articles et de souvenirs que M. le capitaine Gaston Moch a pu signer en manière de collaboration posthume avec Moritz von Egidy, colonel de l'armée allemande.

Que disait Egidy?
Il disait :

« La guerre n'est qu'un des symptômes de l'imperfection morale où s'attarde le monde civilisé. C'est la violence qui est le mal. Notre but n'est pas seulement d'abolir la guerre, mais de préparer l'*ère sans violence.* »

Oui ; mais que faire?... Contre la « religion de la violence », il est un remède : l'Education.

« Aux yeux d'un grand nombre de nos semblables, la guerre est une nécessité, quelque chose comme une institution de bienfaisance... Un même prêtre bénira des canons et une fête de charité... Aujourd'hui l'enfant est élevé, façonné, exalté exclusivement en vue de la guerre.. Cela commence à l'heure du catéchisme et se poursuit dans les leçons de chant et de gymnastique. Jeux scolaires, fêtes scolaires, tout est exploité en faveur de l'éducation guerrière. Il faut combattre cela. Non qu'on doive enseigner aux enfants le mépris du passé. Mais il faut les élever en vue de l'ère sans violence, par principe, et avec autant de zèle qu'on le fait aujourd'hui en vue de la guerre. »

Déjà, dans le domaine économique, les Coopératives enseignent à la plèbe ouvrière l'esprit de solidarité, donnent « un avant-goût de l'ère sans violence ». Les Sociétés pacifiques doivent agir comme elles dans le domaine international, affirmer, créer l'esprit de désarmement : car les peuples aussi sont solidaires :

« Lorsqu'il arrivera, écrit Egidy, que le commandant de compagnie, au moment de faire prêter serment à ses recrues, se demandera comment s'y prendre pour soulever leur enthousiasme à ce cri de guerre, parce qu'il sera convaincu lui-même que l'Humanité est entrée dans l'ère sans violence ; quand le bouillant colonel de hussards, sur le point de parler du « tranchant affilé de nos sabres », restera coi devant le sourire entendu des petits lieutenants qui chuchoteront : « pas arrivé, tout ça » ; quand le chef suprême de l'armée n'osera plus parler, dans ses toasts de grandes manœuvres, du « jour où la patrie sera menacée », parce qu'il aura compris que ce jour ne viendra pas — alors il sera temps de songer au désarmement. »

Ce fut une joie pour Egidy, quand le tsar envoya sa circulaire : venant de si haut, la parole de paix serait peut-être mieux entendue... Or, par toute l'Europe, la presse amie fut réservée, et la presse adverse fut gouailleuse : ce monarque est-il un rêveur? ou craint-il la guerre? il est bien pressé de finir son transsibérien... Comment supposer que l'Allemagne et surtout la France... Les diplomates n'osaient achever : très vite, du reste, il fut convenu *qu'on ne parlerait pas de l'Alsace-Lorraine.* On élude ainsi les questions qu'on ne peut supprimer. Cette année encore, dix-sept cents jeunes gens du pays d'Empire ont refusé le service militaire à l'Allemagne,— préfèrent l'exil au régiment : trois cents conscrits de Sarreguemines sont traduits, pour l'automne, devant les tribunaux allemands. Tant que l'Allemagne détiendra l'Alsace-Lorraine, élèvera ses enfants pour la violence, la France maintiendra les siens sous les armes, la « paix

armée » écrasera le monde. La France de la Révolution (1) se soucie peu de « la revanche »: mais elle songe à quinze cent mille hommes dont les affections sont déçues, les droits abolis à cause d'elle :

« Je ne crois pas, dit Egidy, au « patriotisme de presse » des Français. Derrière ce vacarme d'une petite minorité se trouve la grande masse des Français de bon sens. Quant à l'Alsace-Lorraine — refuserions-nous d'étendre aux relations internationales la notion de l'indépendance... La Crète aux Crétois; Cuba aux Cubains; pourquoi pas *l'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains ?* »

Le terrible homme lançait cette formule en plein Berlin : il y avait là, dans l'assistance, bien des ouvriers silencieux, mais aussi pas mal de Teutons exaltés, gallophobes. Des journaux insultèrent Egidy. Il se contenta de répondre avec calme :

« Les hommes devraient perdre l'habitude de voir un crime dans toute pensée qui, au premier moment semble étrangère à leur idéal particulier... »

C'était en septembre, il y a un an — Egidy persévéra, quitta Berlin, multipliant les conférences et les tournées. — Au mois de décembre, en voyage, la maladie le prend : il rentre à Berlin, où il meurt.

Son œuvre était arrêtée. Mais, lui mort, des Associations, — les *Associations Egidy*, — continuent sa tâche en Allemagne : son nom est devenu, là-bas, un symbole de justice sociale, internationale, de paix et de fraternité.

ROBERT DREYFUS

(1) Il est à noter qu'en France la presse nationaliste entretient surtout l'opinion du péril anglais : les chocs maritimes inquiètent moins nos territoriaux. Le pathétique M. de Beaurepaire parlait récemment de l' « Alsace désaffectionnée ». — Comparez à cela, dans l'*Action Socialiste*, le langage de Jaurès, si humain, si patriotique, et si élevé, si raisonnable.

Notes

politiques et sociales

LA CRISE ET LE PARTI SOCIALISTE

L'événement le plus important de la récente crise ministérielle est assurément la crise intérieure des partis révolutionnaires, et la journée caractéristique de ces deux crises reste la journée du lundi 26 juin. Puisque la République bourgeoise et en elle l'espérance de la République sociale fut sauvée ce lundi à 26 voix de majorité, il serait vain de récriminer ; mais quelques réflexions s'imposent.

Il est assez peu intéressant que la droite se soit aussi sauvagement et aussi sournoisement élancée à l'assaut des institutions républicaines ; il est assez peu intéressant que M. Méline ait sournoisement conduit cet assaut ; il est peu intéressant aussi que certains radicaux aient tout trahi par basse envie et par dépit, que M. Mirman ait trahi par goût et M. Pelletan par inconsistance débraillée : tout cela n'était pas très intéressant, parce que cela est habituel, parce qu'on pouvait le prévoir, parce que nous n'avons jamais sérieusement compté sur aucun de ces hommes pour préparer la naissance et la vie de la cité socialiste.

Mais ce qui est douloureux et intéressant, c'est la radicale impuissance que les partis soi-disant révolutionnaires ont montrée.

Le groupe socialiste à la Chambre était depuis longtemps travaillé par des dissensions sincères : les députés qui appartenaient aux fractions socialistes organisées n'aimaient pas beaucoup M. Millerand et même, à ce que l'on prétend, M. Viviani : c'était leur droit ; mais il fallait le dire tout haut, il fallait le dire plus tôt ; et surtout il ne fallait pas crier victoire les jours où M. Millerand faisait applaudir par la Chambre des discours purement radicaux, le jour où M. Viviani fit afficher par la Chambre un discours purement républicain bourgeois. Il fallait dès alors déclarer que ces triomphateurs étaient des radicaux ; et il fallait le déclarer au moment même du triomphe. Il est d'une mauvaise tenue de lâcher les gens quand ils prennent des responsabilités redoutables, parfaitement conformes d'ailleurs à toute leur conduite antérieure.

Je sais bien qu'il y avait M. le marquis de Galliffet. Au commencement de cette séance mémorable, plusieurs socialistes se levèrent courageusement et crièrent : « Vive la Commune ! » ; puis ils chantèrent, sur l'air des *Lampions* : « Assassin ! Assassin ! Assassin ! » Qu'ils nous permettent de le leur dire : cette manifestation parut un peu littéraire, un peu faite. Ce qui n'était pas littéraire, c'était de crier « Vive la Commune ! » en 1871 devant M. le marquis de Galliffet,

c'était de l'appeler assassin quand il exerçait ses sauvageries atroces, quand il pouvait vous faire fusiller par le sergent Ernest Roche ; et ce qui ne serait pas ridicule, ce serait d'appeler M. Jules Guérin assassin si le ministère Waldeck-Rousseau avait été mis en minorité. Jusque là ayons du courage civique, mais évitons le courage civil, celui qui s'exerce quand il n'y a pas de danger.

Donc le groupe socialiste de la Chambre s'est morcelé en plusieurs groupes nouveaux : nous aurons le groupe socialiste-révolutionnaire institué par M. Vaillant et, provisoirement, le groupe institué par les disciples de M. Guesde ; et nous garderons les débris de l'ancien groupe socialiste, qui continueront à s'appeler « le groupe socialiste » de la Chambre. Enfin, comme si ce n'était pas assez, les disciples de M. Guesde se sont eux-mêmes partagés au moment du vote, les uns votant pour le ministère et les autres s'abstenant. Cette hâte et ce plaisir évident qu'ils ont tous eu à faire bande à part, à communiquer à la presse des déclarations, des ordres du jour, des procès-verbaux donnerait fâcheusement raison à ceux qui ont pensé que les chefs des écoles socialistes n'avaient pas consenti sincèrement à l'entente socialiste.

Que les chefs d'école prennent garde. Il n'est pas certain du tout que ce soit par les scholarques et par les *scholars* du socialisme que la Révolution sociale sera faite : l'insincérité, qui est dangereuse pour des chefs de bourgeois, serait mortelle pour des chefs de socialistes.

Nous prions tous ceux qui se sont abstenus lundi de vouloir bien considérer ceci, et M. Alexandre Zévaès n'est pas si éloigné de ses études qu'il ait oublié les plus simples notions de l'arithmétique : toutes les fois que, dans un scrutin deux partis sont nettement aux prises, — et tel était le cas, — tout électeur inscrit qui s'abstient émet en fait un vote favorable à celui des deux partis qui triomphera ; si le ministère avait été mis en minorité, M. Alexandre Zévaès et M. Édouard Vaillant et les autres auraient été personnellement responsables de ce qui aurait suivi.

Il ne s'agissait nullement, comme l'a fait M. Hubert Lagardelle dans son *Mouvement socialiste*, d'établir des équilibres savants ou des contrebalancements doctoraux entre « deux tendances unilatérales contraires » : il ne s'agissait nullement « de savoir si l'*action parallèle*... allait se transformer... en une *action combinée* », car il ne s'agissait pas de choisir entre deux métaphores : il ne s'agissait nullement de Catilina, car la République française n'est pas la République romaine : il s'agissait de participer loyalement, sincèrement, humainement à l'action d'aujourd'hui comme elle se présentait en France, parce que nous vivons en France aujourd'hui, parce que nous ne vivons ni à Rome, ni dans l'antiquité, ni dans le domaine des théories, ni dans le royaume des formules, ni dans la république des livres.

Il faut d'abord, et surtout, et toujours que l'on soit sincère ; l'insincérité est beaucoup plus grave que le « confusionnisme » : or il n'est

pas sincère de considérer la motion Vaillant, présentée uniquement pour embêter Millerand, comme une motion sincère et caractéristique ; il n'est pas sincère de souligner cette phrase : Le *premier acte* de M. Millerand *n'a-t-il pas été de différer, au nom du Gouvernement, une mesure de protection ouvrière réclamée par le citoyen Vaillant?* Ce ne sont là que des attitudes. Quelqu'un que M. Lagardelle connaît bien, exagérant encore cette attitude facile, disait le soir même où l'on connut la combinaison ministérielle définitive : « Je voudrais aller à Montceau : je serais heureux d'attraper trois mois de prison de la main de Millerand. » Qu'il me permette de le lui dire : ce sont là les propos d'un ironiste ou d'un chef de secte ; ce n'est pas la parole d'un homme d'action ; pour tout dire, ce sont les propos d'un homme qui n'a jamais crevé la faim dans une grève, et qui n'a pas encore été massacré dans une émeute. Il y a là une insupportable irrévérence de la peine réelle, du travail réel, de la souffrance réelle.

Quand on sera sincère il sera beaucoup plus facile d'être exact ; on ne parlera plus avec un dédain professionnel de « cette foule de petits bourgeois et prolétaires intellectuels douteux, déchets de la classe bourgeoise, qui ne manqueront pas d'affluer plus nombreux encore dans notre mouvement, pour y chercher une compensation à leurs appétits trompés ou à leurs ambitions déçues ». Je ne sais pas bien de qui M. Lagardelle veut ici parler, mais je connais un très grand nombre de prolétaires intellectuels qui ne sont pas douteux : j'en connais quelques-uns parmi les avocats ; j'en connais plusieurs parmi les médecins ; j'en connais beaucoup parmi les universitaires, anciens boursiers de l'État ou de leurs communes, jeunes et pauvres gens qui n'ont pas d'autre ambition que de bien faire leur métier, pauvres gens sans appétit qui, sur un traitement sensiblement inférieur à beaucoup de salaires ouvriers, prélèvent régulièrement les souscriptions socialistes. Ces hommes simples, professeurs, maîtres d'études, instituteurs, s'imaginaient qu'ils travaillaient plus efficacement à la Révolution sociale en formant harmonieusement les âmes des enfants qu'en faisant des palabres ; ils pensaient qu'un manuel d'enseignement primaire bien fait serait beaucoup plus efficace pour la même Révolution sociale bien entendue qu'un article de *leader ;* ils ne soupçonnaient pas qu'ils fussent des déchets.

Outre que cela serait profondément injuste, ce serait sans aucun doute un très grand danger pour le socialisme si un certain nombre de jeunes gens qui n'ont jamais été des ouvriers manuels, qui n'ont jamais bêché la terre ou broché un livre, qui sont intellectuels comme tout le monde, qui n'ont jamais donné au monde en travail que de la copie, comme tout le monde, essayaient de lancer les travailleurs manuels organisés contre les vrais travailleurs intellectuels, contre le professeur qui se tue littéralement à faire sa classe, contre l'instituteur qui a donné sa vie à la République sans savoir tout à fait bien théoriquement ce que c'était. Mieux vaut donner sa vie pour la Répu-

blique et ne pas bien savoir doctoralement ce que l'on fait que d'être un docteur, et de donner la vie des autres.

Quand on sera sincère on sera clairvoyant. M. Lagardelle écrit : « Des socialistes conscients, voulant que notre parti prît sa part de responsabilité dans la défense de la République, ont cru aussi que le concours d'un socialiste était nécessaire pour dénouer la crise. A une *situation exceptionnelle* ils ont voulu faire correspondre une *action exceptionnelle*. Mais ils ont exagéré le péril... » Enfin qu'est-ce qu'il en sait ? Les mieux renseignés ne pouvaient savoir qu'une partie des préparatifs, des préparations : or nous avons éprouvé récemment que les événements ne répondent pas toujours aux préparations, qu'il y a des hasards efficaces à conséquences lointaines : si M. Félix Faure n'était pas mort opportunément en état de péché mortel, nous serions fusillés peut-être, et M. Lagardelle serait sans doute exilé en Allemagne.

Quand on sera sincère on sera intelligent. M. Lagardelle écrit : « Les *sanctions* prises n'ont été que très normales, et n'exigeaient nullement pour être portées, l'entrée d'un socialiste dans un ministère Waldeck-Rousseau-Galliffet. » Or ce sont justement les sanctions normales, en temps de crise, qui sont difficiles à porter, parce que des sanctions normales ne donnent leur effet que si elles sont portées par un gouvernement évidemment fort.

Il est facile de dire après l'événement : « Ils ont exagéré le péril. » On peut toujours ainsi prophétiser le passé. Il est facile aussi de déclarer, comme d'autres l'ont fait, que si le ministère avait été mis en minorité on aurait bien vu, qu'il serait resté le peuple. Nous prions qu'on laisse de côté ces phrases électorales. Le peuple de France n'avait pas, dans l'espèce, le nombre et la force révolutionnaire qu'avait en même temps, pour une cause voisine, le peuple belge ; le peuple de France n'avait la sympathie et l'adhésion partielle d'aucune garde civique. Il ne restait donc que l'action individuelle, l'acte individuel, comme savent le faire les anarchistes : mais les hommes libres qui eussent donné leur vie, corps pour corps, pour la défense de la justice, n'étaient nullement disposés à la donner pour justifier une attitude parlementaire, ni même pour illustrer une argumentation scholastique.

Quand on sera sincère on sera juste. On ne se fera pas accroire que tous ces bourgeois dreyfusards sont devenus socialistes par intérêt personnel ou par intérêt de classe. Il m'a été donné de connaître un assez grand nombre de dreyfusards, en un temps où M. Déroulède ne l'était pas encore devenu. Je puis certifier que ces honnêtes gens n'avaient pas une pensée, je dis la plus lointaine ou la plus involontaire, pour leurs intérêts. C'étaient pour la plupart des universitaires, gens de peu de bien, comme on sait, des étudiants, des élèves ; quelques-uns étaient élèves d'une école où certainement, tout intellectuels que l'on soit, la proportion des parents vraiment très pauvres est

considérable ; du soir au lendemain, suivant pas à pas le maître bourgeois Zola, ils donnèrent leur nom, les premiers, une maigre liste, pour la protestation de *l'Aurore :* ils ne savaient pas ce qu'ils risquaient ; en réalité ils risquaient tout : le pain d'abord, plusieurs le pain de leurs enfants, quelques-uns le pain de leurs parents. C'étaient des hommes de premier bon mouvement. Et en ce temps-là les chefs des écoles socialistes étaient bien heureux de se réfugier derrière M. Millerand pour masquer leur goût d'inaction, comme le conseil municipal s'était réfugié derrière M. Millerand pour faire un accueil officiel au tsar.

Je suis forcé de l'apprendre à M. Lagardelle : la plupart de ces universitaires étaient socialistes avant le commencement de l'affaire Dreyfus ; étant socialistes, non seulement ils n'eurent aucune considération de leur intérêt personnel, aucune considération de leur intérêt de classe, mais ils ne se demandèrent pas même si l'affaire Dreyfus ferait les affaires du socialisme ; n'étant pas des hommes d'affaires, ils ne calculèrent pas combien le sang de l'innocent rapporterait à un parti politique ; ils devinrent dreyfusistes du même mouvement qu'ils étaient devenus socialistes.

Reste la minorité, ceux qui devinrent dreyfusistes et ainsi socialistes ; ceux-ci étaient des hommes habitués, qui, attentifs à leur seul métier et le faisant de leur mieux, avaient passé sans les apercevoir parmi les innombrables mensonges sociaux, parmi les innombrables injustices sociales. Une injustice vint, qui les éveilla de leur sommeil, non point tant, comme on l'a répété un peu complaisamment, parce qu'elle avait été exercée par des bourgeois sur un bourgeois, que parce qu'elle avait indéniablement en elle une singulière vertu d'émotion. Ces hommes qui pratiquaient eux-mêmes la recherche rigoureusement exacte de la vérité scientifique, ces hommes qui avaient des scrupules laborieux pour classer les copies d'une simple composition entrèrent délibérément dans la bataille nouvelle ; ils ne se soucièrent d'aucun intérêt car ils n'étaient pas malins ; ils avaient seulement en eux, avec cette passion de la vérité, avec cette passion de la justice, un certain nombre d'autres sentiments vénérables qui ne sont pas inventés d'aujourd'hui : le courage, la bonté, la simple humanité, sentiments qui ont aidé le monde à vivre assez mal depuis les temps anciens, et qui l'aideront à vivre de moins mal en moins mal ou si l'on veut de mieux en mieux jusqu'à ce que, la Révolution sociale étant faite, ces mêmes sentiments deviennent comme la fleur et la joie vivante de la cité.

Ces hommes simples, dont je parle, bien qu'ils ne fussent pas malins, ne manquaient pas cependant d'une certaine intelligence et n'avaient manqué jusqu'alors que d'un éveil : une fois éveillés, ils s'aperçurent assez tôt qu'en un sens toutes les injustices et toutes les faussetés du monde sont solidaires ; alors, sincèrement et sans calcul aucun, du même mouvement qu'ils étaient devenus dreyfusistes, ils devinrent socialistes.

Ainsi devenus socialistes bonnement, les uns avant le commencement de l'affaire Dreyfus, les autres en conséquence de cette affaire, ces maîtres, sous-maîtres et élèves-maîtres de l'enseignement public n'eurent pas de plus ferme propos que de devenir les maîtres, sous-maîtres et élèves-maîtres d'un enseignement vraiment populaire. Et si en pensée ils se réservaient cette part de travail, l'enseignement du peuple, c'était pour la raison péremptoire pour laquelle, même et surtout dans la cité socialiste, il convient que ce soient les boulangers, comme par hasard, qui fassent le pain.

Je sais que ces maîtres de l'enseignement ne représentaient rien ni personne. « Enfin ! qu'est-ce que vous représentez ? » disait à Jaurès quelqu'un que je connais. C'est entendu : Jaurès ne représente personne ; il pourrait, comme tant d'autres, représenter au moins une circonscription, celle de Carmaux, par exemple. Mais il ne représente rien. Il a proposé à tous les esprits libres un certain nombre de démonstrations. Il ne représentait pas plus alors que le géomètre ne représente. Un certain nombre d'hommes libres, sans le considérer du tout comme un chef de parti, lui ont dit ou lui ont fait savoir pertinemment qu'ils étaient d'accord avec lui sur un certain nombre de questions et de solutions. Il ne représente rien. Pareillement les instituteurs et les professeurs ne représentent personne.

Si l'on était sincère, on ne serait pas autoritaire. On n'instituerait pas de son autorité privée « la morale du parti », car le socialisme est justement en un sens la réalisation de la morale ordinaire et, n'étant pas une Église, n'a pas une morale à soi. On n'émettrait pas des propositions aussi courtes et aussi entières que celles-ci : « On n'amnistie pas ainsi le passé. La morale d'un parti est faite de ses traditions et de ses souvenirs historiques ». Sans que M. Lagardelle paraisse même s'en douter, un très grand nombre de questions non seulement morales mais métaphysiques et psychologiques, privées et publiques, individuelles et sociales sont tranchées un peu hâtivement par de tels aphorismes.

Enfin quand on sera sincère on fera l'union socialiste. Aussi longtemps qu'il sera permis aux chefs d'école de penser d'abord au salut de leur école (1), aussi longtemps que des jeunes gens, au lieu de vivre libres parmi des jeunes gens libres, auront la pensée claire ou obscure de devenir chefs d'école ou disciples, les comités d'entente socialiste ressembleront à la conférence de La Haye : on y votera d'enthousiasme les mesures insignifiantes, et on tirera chacun de son côté aussitôt qu'il s'agira sérieusement d'action.

Quand la Révolution de la sincérité sera faite, on reconnaîtra que l'abstention n'est nullement révolutionnaire et que la plupart des fois elle est simplement lâche ; on ne craindra pas de dire la vérité même à ses amis politiques ; on n'aura pas besoin de compenser des com-

(1) Si l'on veut savoir à quel état d'esprit en arrive un sous-chef d'école, qu'on lise l'article de Paul Lafargue publié dans *Le Socialiste* et reproduit en partie dans la *Petite République* du mardi 11 juillet.

plaisances par des brutalités. Dès à présent, à ceux qui ont vraiment et sincèrement eu comme un sursaut de souffrance à l'annonce que le général de Galliffet allait devenir ministre de la guerre, nous ne dirons pas qu'on a « sorti avec trop de fracas l'appareil un peu démodé des antiques malédictions ». Nous leur dirons :

— « Vous qui êtes irréligieux parce que vous savez tout le mal que les religions mal entendues ont fait à l'humanité, prenez garde que notre culte pour les morts de la semaine sanglante ne devienne encore une religion, qui ensuite serait mal entendue, et ferait du mal à l'humanité. N'aimons pas nos martyrs d'un culte surhumain, comme l'Église romaine a cultivé les siens. Ils étaient des hommes qui vécurent, souffrirent et moururent comme des hommes. Aimons-les donc comme des hommes. N'ayons aussi aucun « bréviaire », aucun « symbole ». Or ce serait justement trahir les hommes d'autrefois que de mettre leur œuvre même en péril pour garder en nos cœurs, intacte comme une relique catholique, un morceau d'ancienne haine. »

CHARLES PÉGUY

LA RÉACTION EUROPÉENNE

Il souffle sur l'Europe, depuis quelques mois, un furieux vent de réaction. Les libertés conquises, à travers le siècle, soit par la lente et constante poussée des démocraties, soit par les révolutions réitérées, se sont trouvées tout à coup menacées, voire même mutilées. Nous ne parlons pas seulement de la crise qui a failli ruiner la République sur le sol de France et y implanter on ne sait quel ignominieux césarisme tout confit de sectarisme démagogique, ou du grave conflit qui avait surgi entre le gouvernement clérical belge et les masses de Wallonie et de Flandre. C'est un peu partout que le passé renaissant essaie d'exercer son action sur le présent, de substituer aux institutions à demi-libérales un retour d'absolutisme et de théocratie. En Allemagne, en Italie, en Espagne, des faits significatifs sont venus marquer ce phénomène quasi-général et qu'au surplus il n'est pas très malaisé d'expliquer.

Guillaume II s'est vite lassé du rôle d'« empereur social », qu'il avait songé à tenir au début de son règne, et qui lui avait donné, à un certain moment, une apparence d'originalité. Les temps de la Conférence de Berlin sont bien loin ; certes, le Kaiser se refuserait à signer, à cette heure, les rescrits fameux qui provoquaient jadis la stupéfaction des conservateurs européens. Après avoir retiré les lois de 1878 contre les socialistes et établi au profit de ce parti un rudiment de liberté, le monarque germanique a fait une volte-face soudaine. Les chefs ont été poursuivis sur son ordre avec une rigueur nouvelle : les accusations de lèse-majesté se sont multipliées, tandis que les associations étaient dissoutes brutalement par l'autorité administrative. Même la législation existante a semblé dépourvue de

vigueur à Guillaume II, et sur les suggestions du baron Stumm, son ami intime, il avait promis, l'an dernier, d'établir contre les meneurs de grèves, des pénalités très sévères. Le discours d'Oenhausen avait fait le tour de l'Allemagne : force a été au gouvernement de Berlin d'exécuter vis-à-vis des grands industriels, et en dépit des réserves des princes confédérés, les engagements impériaux. Le projet qui restreignait le droit de coalition a été déposé en juin sur le bureau du Reichstag. S'il avait été voté, c'en eût été fait d'une liberté qui est, de toute évidence, essentielle et dont la suppression mettrait entièrement l'ouvrier à la merci du patronat. Mais, par bonheur, le texte accepté par Guillaume II a paru si exorbitant que les nationaux-libéraux eux-mêmes, d'ordinaire ministériels à outrance, ont reculé devant un rôle scandaleux. Le projet est bien et dûment enterré dans les cartons d'une commission spéciale.

Le roi d'Italie, dont la couronne est directement menacée, a été beaucoup plus loin encore que Guillaume II. Exploitant l'esprit réactionnaire qui s'est déchaîné dans la bourgeoisie de la Péninsule, au lendemain de l'insurrection milanaise de 1898, il a fait préparer par son président du Conseil, le général Pelloux, tout un faisceau de lois coercitives, dites lois politiques. Elles n'aboutissaient à rien moins qu'à annuler les libertés primordiales garanties par le statut de 1898 et à installer l'état de siège en permanence, car elles touchaient à la fois au droit de réunion, au droit d'association, au droit syndical et aux prérogatives de la presse. Nul doute que si la discussion avait pu s'instituer au sein de la Chambre, les mesures politiques eussent été votées, car cette Assemblée, élue, non par le Peuple, mais par le Roi, n'est pas autre chose qu'un grand Conseil d'enregistrement. Mais l'extrême-gauche a inauguré une obstruction sans précédents, même dans l'histoire d'Angleterre, et elle a tant et si bien manœuvré que les articles n'ont pu être soumis à un scrutin. Le général Pelloux a alors édicté les textes restrictifs par simple décret, puis il en a demandé la ratification au pouvoir législatif. L'obstruction a continué avec plus de vigueur que jamais et finalement, entassant arbitraire sur arbitraire, accroissant son absolutisme au fur et à mesure que s'affirmait plus nettement la résistance, Humbert Ier a tout simplement prorogé la Chambre.

En Espagne, la situation est un peu différente, mais elle n'est pas moins singulière. On pensait qu'au lendemain de ses grands désastres, ce pays éprouverait le besoin de se régénérer, de couper court aux abus qui le rongent, de se plonger dans le grand courant moderne, auquel l'obscurantisme l'avait jusqu'ici soustrait. Or, loin d'introduire dans le royaume le souffle de vie, la pensée libérale, la Reine-Régente s'est empressée d'appeler au pouvoir les ultramontains avec MM. Silvela et Polavieja. Cet extraordinaire régime a produit ses fruits logiques : la première réforme ordonnée par le Cabinet a été le remaniement des programmes universitaires au profit de la théologie et au détriment de la science ; la seconde a été l'augmentation du bud-

get et l'aggravation du régime fiscal. De 750 millions, les dépenses de l'Espagne, d'après le plan du Ministre des Finances, M. Villaverde, passeraient à 940 et toutes les entreprises industrielles seraient surtaxées. Le commerce s'est ému, la population s'est rebellée contre de pareilles exigences, et le sang a coulé dans plusieurs grandes villes.

La réaction qui se manifeste ainsi dans toute l'Europe occidentale n'est que la réponse des classes dirigeantes à la propagande républicaine et socialiste. Le Socialisme est devenu le point de mire en même temps que l'épouvantail de tous les gouvernements, quelle que soit leur forme. Comme jadis les rois espéraient par la violence, par les abus de pouvoir, se prémunir contre la diffusion du libéralisme, ils pensent, à cette heure, enrayer la poussée révolutionnaire par des lois restrictives. Au fond, il n'y a qu'à laisser passer cette bourrasque de tentatives rétrogrades : elle porte en elle-même son germe de désagrégation, et, lorsqu'elle sera dissoute à tous les coins de l'espace, on s'apercevra qu'elle a seulement activé la maturation des idées nouvelles.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

L'EXPOSITION FANTIN-LATOUR

Elle n'est que de lithographies. Des règlements interdisent au Musée du Luxembourg d'exhiber ouvrages autres que ceux-là qu'on lui lègue, ou qu'il acquit, exception tolérée en faveur des estampes. Et pour les estampes, leur accumulation, parallèlement à l'encombrement des galeries — comblées, hélas ! de tant de productions à la médiocrité sinistre — ne permet de les mettre au jour autrement que par séries, par fournées, temporairement (1). — Elle n'est que de lithographies ; les lithographes professionnels n'accordent pas à Fantin-Latour d'être un des leurs, et lui s'en défend. Mais ses lithographies présentent l'expression suprême de son œuvre, l'essence d'elle, quelque chose, oserait-on avancer, comme les quatuors de Beethoven, comme les aquarelles de Rodin. De la sorte, la manifestation est complète ; et définitive : le conservateur eut l'heureuse idée d'adjoindre, pris au fonds du Musée, deux pastels, deux toiles, dont l'une de jeunesse, les *Œillets* (collection Hayem) : et qu'auprès on retrouve l'admirable *Atelier des Batignolles*, aisée est l'appréciation d'ensemble.

Une remarque immédiatement émeut le spectateur, suggérée par la nature des sujets ; de ces soixante et quelques lithographies, à peu près toutes interprètent des situations musicales. Prédilection typique de la direction de cet esprit. Une autre survient : toutes les grandes figures lyriques du XIXe siècle, à travers leurs œuvres topiques, seront évoquées (Wagner et Berlioz, Brahms, Schumann, Weber, et même, un peu surpris sans doute de l'entourage, Rossini, le Rossini de la *Semiramide*), toutes sauf une, la plus formidable : Beethoven manque. Une autre : Les ouvrages dont ne fut pas la musique inspiratrice directe, sont à peu près tous allégoriques apothéotiquement. (*La Liberté*, *La Gloire*, *A Victor Hugo*, *A Eugène Delacroix*...), ou bien légendaires ; d'abord ; ensuite, pour ces derniers, *Ondines*, *Nymphes*, *Baigneuses* et *Chasseresses*, *Elfes*, *Muses*, ou l'*Andromède*, dans le même lumineux et tiède demi-jour harmonieusement se mêlent les ensoleillées mythologies du midi hellénique et latin, aux mythologies noires et glacées du septentrion scandinave et germanique : Mêmes formes sous presque mêmes paysages « de rêve » signifient et

(1) Un renseignement : Les six cents estampes conservées au Luxembourg sont enfermées dans un cabinet de l'entresol où elles peuvent être consultées les lundis, sur autorisation.

les unes et les autres, et les mêmes presque identiquement qui expriment telles scènes d'opéras, tels épisodes symphoniques. Ecarté la surérogatoire circonstance du toquet empanaché de Wolfram, de la cuirasse de Lohengrin, du tumultueux manteau de Manfred, — c'est partout même humanité divinisée, en dehors des temps, des accidents, des lieux, et des littératures. Autre : Observez que de toutes les remarques où l'on est incité, nulle qui ait trait à la facture ? Le procédé, si particulier chez Fantin-Latour, et si caractéristique, on ne vient qu'après coup à le disséquer, au contraire de ce qui s'opérait en présence de la plupart des artistes. On fut dès l'abord, pénétré d'un charme, d'un philtre ; on l'a subi sans songer à se demander la raison, et lorsque, ressaisi, on discute, c'est pour conclure qu'inexplicable fut le charme, indicible la captation. Mais il n'est précisément pas d'art plus intangible, plus mystérieusement prenant, plus indescriptible dans son caractère et dans ses effets : plus « magique », que la Musique, pas d'art. Très nettement on perçoit alors que la prédominance d'évocations musicales chez Fantin-Latour ne résulte pas plus d'une fantaisie de dilettante que du parti-pris de se délimiter par une « manière ». Se reportant aux compositions où l'inspiration autre semblerait : apothéoses, portraits et portraits groupés, fixations mêmes de plus directes réalités apparemment : natures mortes, fleurs, « scènes de genre » (!), partout se retrouve analogue composition, à la fois que persistante ubiquité du « charme » ; c'est construit et développé comme une musique : jusqu'aux regrattages concentriques des pierres lithographiques et les estompages, et les retours du crayon gras, et les frottis, et les taches, sont ordonnancés à la manière d'un contre-point ; cela s'architecture par courbes qui s'enroulent et se déroulent, s'entrecroisent et se superposent, tel que les parties d'un orchestre ; à quiconque sont familières les pratiques musicales, flagrante se manifesta l'identité. Et l'étude des peintures débutantes, dont la galerie de M. Jean Dolent assemble la collection typique, peintures dont est le caractère si dissemblable à celui des subséquentes, viendrait corroborer : que change l'orchestration des couleurs — pardon : des nuances — de la ligne et des plans, il y a toujours orchestration. Puis, cette expérience : ferme les yeux pour brusquement les rouvrir sur un tableau, sur une lithographie, mieux, de Fantin-Latour : l'image imprègne ta rétine, non pas d'un coup, par juxtaposition, mais successivement, par superposition d'ondes, exactement à la façon d'un accord musical ; et ceci est décisif. L'élimination de l'hémoplastique et tonique Beethoven du panthéon de Fantin-Latour, au profit de sensuels, sensitifs et névrosthéniques, exclusivement, quelque respect où le peintre certainement le tienne : élimination donc spontanée, réflexe, étudiée, si loisir y avait, donnant raison de maintes particularités de tempérament, contribuerait à élucider le caractère si particulier des œuvres. Il n'en est absolument besoin ; et l'examen superficiel même des lithographies ici réunies suffit pour résoudre une question que pose M. L. Bénédite le

conservateur du Musée du Luxembourg (1) : à qui, et à quoi rattacher le peintre des Wagnéries, entreprise qui semble malaisée ? Fantin-Latour que le public ignorant, et des institutaires malveillants englobèrent par un même haineux mépris dans le groupe « réaliste » sous le pontificat de Courbet ; qui, dans son *Atelier des Batignolles* assume d'être aux côtés de Manet, Claude Monet, Renoir (profession d'estime, au reste, et rien plus) ; et qui avec fierté ironique revendique le titre de « pompier » en même temps qu'il fixe *l'Apothéose de Delacroix*, — et après avoir copié, recopié dévotement Rubens, Velazquez, Véronèse et Titien aussi bien que Rembrandt et Franz Hals, Pieter de Hooch, Nicolas Maas « et tous les autres lumineux petits Hollandais », et Chardin et Watteau ; Henri Fantin-Latour est d'une école moins que quel peintre que ce soit ; il ne peut être d'une école *picturale* : et s'il relève de Delacroix, c'est de la même façon et avec un proportionnel écart, que relève de Rubens ce Watteau auquel on l'a très justement comparé. Car, l'art de Fantin-Latour présente le phénomène singulier et délicieux d'un être à qui se manifeste l'univers par des chiffres de mélodies, que spontanément un merveilleux tempérament de peintre lui fait picturalement transposer, ou, inversement mais contradictoirement non : qui voit en coloriste et exprime en musicien.

FÉLICIEN FAGUS

(1) « Introduction au Catalogue des Lithographies originales de Fantin-Latour ».

l'ardeur atroce de cette fille blonde et amoureuse. Il la conduit au bagne où les forçats affamés s'arrachent à coups de dents les viandes pourries que leur tend Clara, au bout d'une petite fourche de jade et d'or. Il l'accompagne au Jardin des Supplices, où dans le luxe paradisiaque de fleurs disposées par des jardiniers, qui sont des créateurs et des poètes, se nichent les gibets, les chevalets, les pals; et tous deux, dans des étreintes et des baisers, guettent le spasme dernier des tortures. Il la guide au bateau de fleurs démoniaque où l'ivresse du sang, de la souffrance et de la mort s'achève dans les plus extraordinaires luxures. Je crois qu'après cette dernière leçon le héros de M. Mirbeau a pu sans remords revenir en France; il n'avait pas perdu son temps.

Voilà d'atroces aventures. M. Octave Mirbeau n'a rien fait pour en pallier l'horreur. Il semble au contraire que son ironie dure et sauvage ait trouvé une volupté cruelle à en développer, à en prolonger l'épouvante. Vous le verrez guetter les ardeurs insatiables et sanguinaires de Miss Clara avec la même avide attention qu'elle-même met à surprendre le tressaillement suprême des suppliciés. Peut-être au fond de lui, s'est-il senti de la tendresse pour sa prodigieuse héroïne. Il cache une grande pitié sous ses sarcasmes, comme elle cache sous des baisers et sous des fleurs le trouble féroce de sa joie. Comme Miss Clara, M. Mirbeau aime l'amour, la souffrance et la mort; et il ne sépare guère, dans sa pensée, ces trois formes analogues de la vie.

Peut-être ai-je une préférence pour le prologue et pour la première partie — la vie du héros à Paris, avant son exode — qui sont forts, simples, et où l'outrance énorme et caricaturale de l'ironie ne coûte rien à la vraisemblance, à la vérité. Pour le reste, M. Mirbeau a poussé plus loin encore qu'on aurait pu l'imaginer ses dons de violence, d'éloquence, de richesse et de grossissement. Son imagination de bourreau est prodigieuse, et les supplices du rat, de la cloche, surtout l'inoubliable supplice de la caresse, sont d'une horreur persistante et imprévue. Il a décrit l'adorable jardin avec un amour, une science, une abondance inépuisables. Le bagne ou le bateau de fleurs surpassent tout ce qu'on peut concevoir par l'intensité de la cruauté ou de la luxure. Mais, je ne sais pourquoi, en y songeant, je garde, au fond de moi, une appréhension et une gêne. Est-ce la simplicité du symbole et de la pensée? Est-ce qu'il subsiste, dans ce bel effort d'imagination poétique et d'éloquente colère, quelque chose d'artificiel, de presque mécanique? Je l'ignore. Et peut-être aussi cette dernière réserve n'est-elle qu'une dernière défense de ma sensibilité, plus rancunière que ma raison.

C'est « aux prêtres, aux soldats, aux juges, aux hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes » que M. Mirbeau a dédié « ces pages de meurtre et de sang ». Mais, au fond, ce sont aussi des pages de colère, d'amertume et de souffrance, et même, peut-être malgré lui, des pages de pitié et de bonté. Et quoi qu'il en soit, ce n'est

certes pas ce livre qui m'empêchera de penser que, sous la verve cruelle et rauque de M. Octave Mirbeau, doit vivre une âme tendre, aimante, qui même dans ce fracas de fureur et de carnage étouffe de la tristesse et de l'amour. J'en ai eu l'impression profonde, presque douloureuse, en lisant autrefois des livres que j'ai aimés, *Sébastien Roch*, *le Calvaire*, *l'Abbé Jules*. Je les aurais haïs sans cela. Et ceux qui sont restés dupes doivent exécrer M. Octave Mirbeau. Car ses dons d'écrivain sont si personnels et si outrés qu'ils ne peuvent s'accommoder d'une médiocre estime; il faut aimer ou haïr. Pour moi, devant ce livre qui, de toute l'œuvre de M. Mirbeau, est à coup sûr le plus excessif, le plus brutal, le plus volontaire, j'ai longtemps hésité, et j'hésite, entre deux sentiments extrêmes; mais au fond, je suis presque sûr que j'aime encore.

François de Nion : **L'Amoureuse de Mozart** (Editions de *La revue blanche*).

M. François de Nion publie, sous ce titre charmant, un recueil de nouvelles curieuses. Le moyen de ne pas ouvrir ce livre-là? J'ai pensé à une anecdote qui me ravit et que M. de Nion connaît sans doute. Quand le petit Wolfgang, montré par son père, donnait ses premiers concerts, il ne commençait à jouer qu'après avoir demandé à chaque petite fille présente : « M'aimez-vous? » — Il le demanda, un jour, à une petite archiduchesse qui répondit : « Oh, beaucoup! » et l'embrassa. C'était, je crois, Marie-Antoinette. N'est-ce pas, c'est une histoire charmante.

L'AFFAIRE

Joseph Reinach : **Le Crépuscule des Traîtres** (Stock). — X. : **Histoire des Variations de l'Etat-Major** (Georges Bellais. — Stéphane Arnoulin : **L'Affaire La Roncière** (Ollendorff).

J'ai lu le livre de M. Joseph Reinach : *Le Crépuscule des Traîtres*. Qui m'eût dit que je trouverais du plaisir à louer un livre de M. Reinach? Je l'ai haï. Je n'en veux pas dire les raisons; M. Mirbeau les a trop bien exprimées. Et ce n'est pas nous qui avions tout à fait tort. Bien qu'en ces vingt mois nous ayons vécu plus qu'en vingt années, M. Reinach a changé plus que nous.

Dans ce livre on retrouvera son ampleur, son éloquence, sa force un peu majestueuse, mais précise et nourrie de faits; sa verve aiguë et courageuse. Ce recueil d'articles a le mordant d'un pamphlet, la gravité d'une histoire et l'intérêt d'un roman. Mais c'est surtout le livre d'un historien, ou d'un journaliste politique, à l'anglaise, à la fois essayiste, pamphlétaire et homme d'Etat. M. Reinach a signé longtemps du pseudonyme de Junius, et ce n'est pas par aventure : il y a dans son livre du Junius et du Macaulay. C'étaient de grands hommes.

Je veux rappeler d'un mot, puisque nous en sommes à l'Affaire, le

livre probablement le plus spirituel qu'elle ait inspiré : *l'Histoire des Variations de l'Etat-Major*. C'est un esprit qui ne doit rien à personne, sinon à MM. Gonse, Henry, Pellieux et autres soldats. Leurs déclarations sont simplement, tranquillement confrontées, sans commentaires, dans des tableaux synoptiques, où la contradiction apparaît si claire qu'elle prend un air de gaîté. Ce n'est rien, et c'est charmant. Chemin faisant, pour servir d'épigraphes, les auteurs de ce petit livre ont ramassé dans des documents officiels quelques phrases si belles qu'elles méritaient évidemment l'immortalité. Celle-ci, par exemple, que je ne me lasserai jamais de relire. Elle est, bien entendu, de M. Godefroy Cavaignac : « Ces documents ne contiennent pas d'indications relatives à Dreyfus : on n'a donc aucune raison de supposer qu'ils auraient pu être fabriqués. »

Je signale enfin l'étude que M. Stéphane Arnoulin a consacrée à une erreur judiciaire, jadis notoire, *l'Affaire La Roncière*. C'est un livre passionnant. Je l'ai lu d'un bout à l'autre sans pouvoir m'interrompre.

LÉON BLUM

LA PHILOSOPHIE

GUSTAVE LE BON : **Psychologie du Socialisme** (Alcan).

L'histoire abstraite des doctrines ne donne pas la raison de leur propagation et de leur empire, et somme toute n'est pas fort instructive quand on n'y joint pas la connaissance des forces morales qui les suscitent, les vivifient et les rendent actives. Là est le reproche que l'on pourrait adresser à tous les économistes ou philosophes qui se sont occupés du socialisme. Presque toujours ils se bornent à établir des rapports logiques et à faire éclater aux yeux l'harmonie intérieure des systèmes : cela est bon pour les exigences de la raison pure, mais il reste toujours à dire l'essentiel. L'un des mérites de M. Le Bon est de combler cette lacune; en cela consiste la nouveauté de son travail. A la différence des historiens ordinaires du socialisme, il est au vif de la question. Le socialisme est avant tout une croisade religieuse, et les socialistes sont des croyants d'une espèce particulière : tel est le point de départ de l'auteur et son idée maîtresse, qu'il établit abondamment, après quoi il étudie les effets de la prédication socialiste ; elle atteint son plein succès chez les races latines, mieux préparées que les autres par leurs façons de concevoir l'état, l'éducation, la religion.

H. FIÉRENS-GÉVAERT : **La Tristesse contemporaine. Essai sur les grands courants moraux et intellectuels** (Alcan).

Ce livre est l'examen de conscience touchant et sincère d'une âme née pour la foi et qui, longtemps dévoyée, pressent la rédemption.

L'intérêt de telles confessions naît de la personnalité de leurs auteurs; leur importance est celle d'un document biographique. A cet égard déjà *la Tristesse contemporaine* s'impose à l'attention,

mais il est une autre circonstance qui double son prix. Le cas de M. Fiérens-Gévaert est loin d'être unique, et en nous ouvrant son cœur, il nous dévoile par là même les penchants secrets d'une foule d'esprits, comme le sien altérés de dogmatisme, souffrants et inquiets jusqu'à ce que, rencontrant les croyantes traditionnelles, ils y trouvent enfin le repos.

Il y a par endroits dans cet *Essai* du pêle-mêle, de l'à peu près et de l'insuffisant : un philosophe pourrait en médire, le psychologue n'aurait garde ; il sait que les raisonnements sont les armes et non le pilier de la foi. Encore moins reprochera-t-il à l'auteur les articles ternes et indécis de son *Credo :* ils lui sont une preuve seulement que la Grâce est imparfaite et n'a pas encore produit toute son efficace.

PAUL THÉVENIN : **Conscience et Automatisme. Solution du problème de la Conscience dans la doctrine automatiste** (A la Société d'Edition scientifique).

Le titre est bien long pour une brochure de dix pages. L'auteur a dessein de perfectionner la doctrine de Maudsley pour qui, on le sait, la conscience n'est qu'un simple accompagnement des opérations nerveuses, lesquelles se suffisent à elles-mêmes. Dire que la conscience est un épiphénomène ne nous renseigne pas sur sa nature. M. Thévenin affirme qu'elle est la *sensation* des états et pouvoirs automatiques de l'organisme, cerveau compris, et il en tire un argument qui lui paraît sans réplique contre l' « illusion de la liberté ».

L. BÉLUGOU

THÉODORE WECHNIAKOFF : **Savants, Penseurs et Artistes** (biologie et pathologie comparées), publié par les soins de RAPHAEL PETRUCCI (Alcan).

M. R. Petrucci avait publié dans la Revue Occidentale (quelque chose comme la Semaine Religieuse du Positivisme) une étude très intéressante sur Wechniakoff. Aujourd'hui, il coordonne en un volume les recherches éparses de ce savant ; et il peut ainsi goûter la jouissance d'avoir accompli une louable besogne. C'est que — hâtives notes rédigées par un malade, plus tard exposé touffu de détails avec un vocabulaire et même une syntaxe forgés de toutes pièces, en somme œuvre dédaigneuse un peu de plaire — les travaux de Wechniakoff semblaient se diffuser d'une façon occulte, sans que leur auteur recueillît la gloire que lui méritent trente-cinq ans d'une tâche intéressante et qui fut novatrice.

Quelles sont les caractéristiques spirituelles et physiologiques des savants, penseurs et artistes de différents ordres, quelle organisation intellectuelle prépare tel ou tel genre de production et quelle complexion physique l'accompagne, tel est le sujet des recherches de Wechniakoff.

En arrivant à préciser les conditions de la production artistique ou

scientifique, n'arriverait-on pas à éviter le gaspillage inouï d'intelligence et de sensibilité qui a semblé jusqu'ici indispensable à l'accomplissement de toute innovation en art et de tout progrès en matière de science?

Dr JACQUES DE NITTIS

LES ALBUMS D'ART

CAPPIELLO : **Nos Actrices**. Album in-folio avec préface de Marcel Prévost (Editions de *La revue blanche*).

M. Leonetto Cappiello, dans cet album luxueux, nous révèle le secret de la séduction des plus belles actrices du temps présent. Mais si leur charme artificiel a trouvé en lui un interprète parfait, il n'a pas été dupe de leurs manières et de leurs passions simulées, il en a senti le côté charge. Aussi ses jolis portraits, si agréables avec leur rehaut d'aquarelle, ne sont-ils pas exempts d'ironie, mais d'une ironie discrète toujours gracieuse et élégante.

Les voici, les étoiles, qui défilent toutes devant nous : tragiques ou moqueuses, sémillantes ou hautaines. Rien de caractéristique, par exemple, comme les deux planches consacrées à Sarah Bernhardt : féroce dans « Medée », enjôleuse dans la « Dame aux Camélias ». Est-ce bien la même femme? Certes, car sous le jeu factice des muscles, Cappiello a su discerner les caractères essentiels du type.

Voici encore, Jeanne Granier, la perle de l'album, à notre avis. Mais pour d'autres, Marthe Brandès, dans *Catherine*, Cécile Sorel, dans *Struensée*, Réjane, dans *Georgette Lemeunier*, Simon Girard, dans la *Fille de Madame Angot* et Yahne, en *Reine Fiammette*, avec son jeu de bouche funambulesque, lui disputeront la palme.

Mais nulle description, nulle divagation ne vaut l'examen attentif de l'album. Les gens graves réfléchiront sur les physionomies, les gens frivoles y trouveront des tentations, tandis que les femmes étudieront, en vue des robes futures, la gamme des colorations charmeuses dont Cappiello a su si heureusement rehausser ses curieux portraits.

Bref un album qui est une œuvre d'art. Certains le conserveront précieusement dans la bibliothèque, d'autres en appendront les planches sur les murs près des estampes japonaises aimées. Car certaines sont dignes du voisinage d'Outamaro, cet autre peintre des femmes artificielles.

CHARLES SAUNIER

P.-S. — Dans *La revue blanche* du 1er juillet, rétablir la signature de M. VICTOR BARRUCAND au bas de la page 396, c'est-à-dire après le compte-rendu des Mémoires de Mercier du Rocher et des livres de MM. Clemenceau et Espinas.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Ce que veut l'amour

Imaginons des hommes — un homme et une femme, un époux et une épouse, un frère et une sœur, un père et une fille, une mère et un fils — appartenant à une classe riche et qui aient bien compris ce qu'a de coupable une vie luxueuse et oisive à côté de l'indigence du peuple exploité ; et imaginons que ces hommes quittent la ville après avoir abandonné leur superflu, ne gardant pour tous deux, par exemple, qu'un revenu annuel de cent cinquante roubles ; ou que, n'ayant rien conservé, ils gagnent cette somme en travaillant, par exemple, en peignant sur porcelaine, en traduisant de bons livres. Et ils vivent à la campagne, en pleine campagne russe, dans une petite maisonnette qu'ils ont louée ou achetée ; ils cultivent un jardin potager, élèvent des abeilles, et en même temps viennent en aide aux paysans : en les soignant s'ils savent la médecine, en écrivant leurs lettres, en apprenant à lire aux enfants, etc.

Il semble qu'aucune autre vie ne soit supérieure à celle-là. Mais cette vie est un enfer ou deviendra un enfer si ces hommes ne sont pas des hypocrites, s'ils ne se mentent pas à eux-mêmes, s'ils sont sincères.

Puisque ces hommes renoncent aux joies, au luxe, au bien-être que procurent la ville et l'argent, c'est évidemment parce qu'ils considèrent tous les hommes comme des frères égaux devant un Père, non pas égaux par les facultés, les dignités, mais par le droit à la vie et à tout ce qu'elle peut procurer.

Oui, si ces hommes ont quitté la ville pour vivre ainsi à la campagne, c'est parce qu'ils croient à la fraternité humaine, non pas en paroles, mais en fait, et parce qu'ils veulent qu'elle se réalise, sinon en totalité, du moins dans ce qui dépend d'eux-mêmes. Et cette tentative, s'ils sont sincères, doit les mettre dans une situation effroyable.

Ayant des habitudes d'ordre, de confort et surtout de propreté, habitudes acquises dès l'enfance, ils ont émigré à la campagne, ont loué ou acheté la maisonnette, l'ont débarrassée des insectes ; peut-être en ont-ils recouvert les murs de papier et l'ont-ils munie de quelques meubles sans luxe et nécessaires : un lit en fer, une armoire, une table à écrire.

Et là, ils attendent. Tout d'abord, le peuple les fuit : il croit que, comme tous les riches, ceux-ci vont aussi garder leurs biens par la violence, et c'est pourquoi il ne leur demande rien.

Mais peu à peu les intentions des nouveaux habitants se font jour : on apprend qu'ils sont prêts à rendre service sans aucune rémunération ; les gens les plus hardis et les plus frustes constatent les premiers, par expérience, que les nouveaux venus ne refusent rien : et

alors affluent, chaque jour plus nombreuses, des requêtes de toutes sortes, puis ce n'est plus une prière, mais la demande formelle du partage de leur superflu. Et, en même temps, ces gens, qui se sont installés à la campagne et approchent journellement le peuple, sentent d'eux-mêmes la nécessité inéluctable de donner ce superflu aux misérables. Et non seulement ils sentent la nécessité de donner tout leur superflu, ils ne peuvent s'arrêter, parce que toujours autour d'eux il y a une grande misère près de laquelle ils ont du superflu : on croyait pouvoir se réserver un verre de lait, mais chez Matrena il y a deux enfants à la mamelle qui ne trouvent pas de lait dans le sein de leur mère, ils ont deux ans et commencent à dépérir ; on croyait pouvoir garder un oreiller et une couverture pour dormir comme on en avait l'habitude, après une journée de travail, mais le malade est étendu sur son habit pouilleux, il a froid la nuit n'ayant que quelques loques pour se couvrir ; on croyait pouvoir garder du thé, des aliments, mais il faut les donner aux voyageurs vieux et faibles ; on croyait pouvoir conserver une maison propre, mais des gamins sont venus, on leur a donné un abri pour la nuit, et ils y ont laissé des poux. On ne peut s'arrêter, et où s'arrêter ! Seuls ceux qui ignorent complètement ce sentiment de fraternité humaine qui a fait venir ces hommes à la campagne, ou ceux qui sont si habitués à mentir qu'ils ne voient pas de différence entre le mensonge et la vérité, diront qu'il y a une limite où l'on peut et où l'on doit s'arrêter. Non, cette limite n'existe pas, le sentiment qui conduit à un tel acte est illimité, et s'il a une limite, c'est que ce sentiment fut, non pas sincère, mais hypocrite.

Je continue à m'imaginer ces hommes. Ils ont travaillé toute la journée et sont rentrés à la maison : ils n'ont plus ni lit ni oreiller, ils dorment sur de la paille qu'ils ont trouvée, et s'endorment après avoir mangé un morceau de pain. L'automne, il pleut, ou il y a de la neige, — on frappe chez eux. Peuvent-ils ne pas ouvrir ? Entre un homme mouillé et en sueur : que faire ? le laisser sur de la paille sèche ! mais il n'y a plus de paille sèche ; et ainsi il faut : ou chasser le malade, ou le mettre tout mouillé sur le parquet, ou donner sa propre paillasse, et, comme on doit dormir soi-même, coucher avec lui. Mais ceci est peu. Un homme vient ; vous savez que c'est un ivrogne et une canaille, plusieurs fois déjà vous êtes venu à son secours, et chaque fois il a bu ce que vous lui aviez donné : il est là et, d'une voix tremblante, il vous demande de lui donner trois roubles ; il a volé et dépensé cette somme, et, s'il ne la rend pas, il sera traîné en prison. Vous lui dites que vous n'avez que quatre roubles et qu'ils vous sont nécessaires le lendemain pour un paiement. Alors, le misérable vous dit : « Paroles que tout cela ! Quand il faut agir, vous êtes comme tous les autres : qu'il périsse celui que nous appelons notre frère, peu nous importe ! »

Comment agir ? que faire ? mettre le malade sur le parquet humide et se coucher sur la paille sèche ou bien ne pas dormir ; le mettre sur

sa paillasse, coucher avec lui, et être infesté de poux et contaminé par le typhus ? Donner au solliciteur les trois roubles, c'est rester sans pain pour demain ; les lui refuser, c'est, comme il le dit, renier ce au nom de quoi on vit. Si l'on peut s'arrêter ici, pourquoi ne pas s'arrêter plus tôt ? pourquoi fallait-il venir en aide aux hommes ? pourquoi donner son argent, quitter la ville ? où est la limite ? S'il y a une limite à l'œuvre entreprise, elle n'a pas de raison d'être et n'est qu'une affreuse hypocrisie.

Que faire ici ? que faire ? Ne pas s'arrêter, c'est ruiner sa vie, avoir des poux, dépérir, mourir et inutilement, à ce qu'il semble : s'arrêter, c'est renoncer à tout ce qu'on a fait jusqu'alors, à ce au nom de quoi on a fait quelque chose de bien. Et il est impossible de renoncer à cela, car ce n'est ni moi, ni même Christ qui a inventé que nous sommes frères et obligés de nous aider les uns les autres ; il est impossible d'arracher cette conception du cœur de l'homme quand elle y est née. Que faire ? N'y a-t-il toujours pas de solution ?

Supposons que ces hommes, non effrayés de la situation fatale que leur a faite l'obligation du sacrifice, soient convaincus que cette situation vient de l'insuffisance des moyens dont ils ont pu disposer pour secourir le peuple, et qu'avec beaucoup d'argent ils eussent été plus utiles ; et supposons encore que ces hommes, ayant trouvé le moyen de se procurer des sommes énormes, commencent à aider leurs semblables : après quelques semaines, la situation sera la même, car en peu de temps tout l'argent disparaîtra dans les trous faits par la pauvreté.

Peut-être y a-t-il une autre solution ? Certains disent qu'elle existe et qu'elle consiste à développer l'intelligence des hommes, et à détruire l'inégalité intellectuelle. Mais cette solution est évidemment un leurre : on ne peut pas instruire une population qui à chaque instant est menacée de mourir de faim : et la fausseté des gens qui propagent ce moyen est évidente : qui veut contribuer à établir l'égalité, que ce soit par la science ou autrement, ne peut toute sa vie supporter cette inégalité.

Mais il y a encore une quatrième solution : aider à abolir les causes qui font l'inégalité, aider à abolir la violence qui en est la source. Et cette solution doit se présenter fatalement à ces hommes sincères qui essaient de réaliser dans leur vie la conception qu'ils ont de la fraternité humaine. « Si nous ne pouvons pas vivre ici, parmi ces hommes, dans la campagne — diront ceux que je me représente — si notre situation est telle que nous devions forcément dépérir, être rongés de vermine et mourir d'une lente mort, ou bien renoncer à la seule base morale de notre vie, c'est que les richesses sont accumulées chez les uns, et la misère chez les autres : cette inégalité naît de la violence ; à la base de tout est la violence et c'est contre elle qu'il faut lutter. » Il n'y a que l'abolition de la violence et celle de l'esclavage, son fruit, qui puisse permettre de secourir les hommes, sans pour cela faire le sacrifice de sa vie.

Mais comment [illegible] cette violence ? où est-elle ? Elle est dans le [illegible] dans le gardien, dans le bailli, dans la serrure qui ferme ma porte. Or, et comment puis-je lutter contre eux ?

Il y a des hommes qui vivent de la violence et luttent par la violence, et par la violence combattent la violence. Mais un homme sincère ne peut pas lutter contre la violence par la violence : c'est remplacer un mal par un autre ; travailler à un développement intellectuel basé sur la violence, c'est agir de même ; employer l'argent acquis par la violence au soulagement d'hommes que la violence a fait malheureux, c'est guérir par la violence les blessures qu'elle a faites. Même dans le cas que j'ai cité : ne pas admettre le malade chez soi et dans son lit, ne pas donner les trois roubles parce qu'on a la force pour soi, c'est aussi la violence. C'est pourquoi la lutte contre la violence, dans notre société, entraîne, pour l'homme qui veut vivre fraternellement, la nécessité de sacrifier sa vie.

Combien est dure et difficile la situation de l'homme qui vit de la vie chrétienne, dans un monde où règne la violence ! Il n'a pas d'autre issue que la lutte et le sacrifice, et le sacrifice jusqu'au bout. Il faut voir cet abîme qui sépare des surnourris et des opulents les faméliques et les vermineux. Pour le combler, il faut des sacrifices, et non cette hypocrisie par laquelle nous essayons de nous cacher le fond de cet abîme. On peut ne pas trouver en soi le courage de s'y précipiter : mais le contourner n'est pas possible à l'homme qui cherche la vie. On peut ne pas s'y jeter : mais il faut s'avouer qu'il existe, et non s'ingénier à se tromper soi-même et mentir.

Et cet abîme n'est pas si effrayant : il l'est en tous les cas beaucoup moins que les monstruosités qui sont devant nous sur la route de la vie du monde.

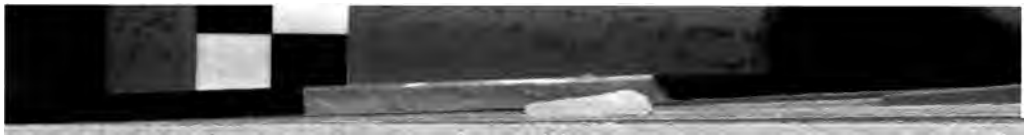
Il y a moins de chances de mourir rongé de vermine, de maladie, de misère, en secourant les hommes et en leur donnant tout ce qu'on a, que de mourir aux manœuvres et à la guerre.

Le pain noir et la misère semblent très effrayants. Pourtant leur horreur n'est pas insondable : et, comme cet enfant qui, avec épouvante, resta toute une nuit suspendu par les mains à la paroi d'un puits dans lequel il était tombé, nous avons peur de la profondeur imaginaire de l'eau : à un demi-mètre au-dessous du garçon, le fond était à sec.

Mais il ne faut pas espérer trouver le fond à sec, il faut consentir à la mort. Cet amour, dont je parle, est le seul amour qui comporte un sacrifice ininterrompu jusqu'à la mort.

(Traduit du russe par W. Bienstock.)

LÉON TOLSTOÏ



Le Marquis de Carabas [1]

ACTE TROISIÈME

Chez l'Ogre.

Une haute salle, sombre et riche.

SCÈNE I

L'OGRE, *assis sur une cathèdre ;* LE MAITRE-QUEUX

L'OGRE

C'est compris, maître-queux ?

LE MAITRE-QUEUX

Si compris, maître, que...

L'OGRE

Il suffit, Monsieur mon maître-queux.
Rendez tous les palais aqueux
A respirer l'odeur de votre illustre broche.
Chevalier des vapeurs, montrez-vous sans reproche :
Soyez tendre avec les saveurs ; courtisez-les.
Attestez-vous artiste de la vieille roche :
Qu'il rôde de l'amour dans les fumets ailés ;
Vous avez des enfants tout frais ; préparez-les.

LE MAITRE-QUEUX

La plupart sont déjà salés.
Leurs chairs étaient tant délicates,
Ils étaient de membres si frêles
Et grêles
Que j'ai confit
Ces sauterelles
Avant que vous me convoquâtes.
J'ai cru bien faire.

L'OGRE

Et bien tu fis.
Fris les bébés en salsifis.
N'épargne pas la chapelure
Sur les doigts que déshonoraient les engelures.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet 1899.

Promus chaudsfroi.
Leurs petits cœurs constitueront morceaux de rois.
Du lot des blondines fillettes
Fais-nous savoureuses rillettes
De qui se lèchent les babines
Mes amis et leurs concubines.
Sois expert. Car j'ai l'estomac
En un dyspeptique péril.
Et mon œsophage est à sac.
Peut-être ai-je abusé du fessier puéril
Ces temps derniers et trop enfourné de marmailles.
Quoi qu'il en soit, comme j'ai maille
A partir avec mes festins
Intestins
Et que malgré tous les sirops.
Qui les devraient rendre placides.
Je ne puis éviter tels rôts
Homicides.
J'en appelle à tes soins lucides.
Tu me plairas plus réservé
Dans le dosage des épices
Par qui j'ai le rein énervé
Devant que je fiente ou pisse.
Si j'étais une vieille brisque
Volontiers je courrais les risques
De tes incandescentes bisques.
Mais je suis jeune et sans soucis
D'amour. Seul l'estomac couci
Couça se comporte ; adoucis.

LE MAITRE-QUEUX

Vous vous pouvez à moi fier.
Je sais aussi lénifier.
Conforter et tonifier
L'estomac et le phallus
Sans en être, pour cela, plus
Fier.

L'OGRE

Songe donc : on m'infligerait l'affreux régime
Des eaux en vogue à Paris.
Evian. Apollinaris
Et autres gaz dignes d'estime
Pour apaiser mes hourvaris
Intimes.
Ce ne serait pas en vain
Qu'on fait du pain sans levain
Sous le nom de pain azyme.

Pour éteindre mes violences stomacales
Je subirais cet émétique
Cher aux peuplades sémitiques
En la période pascale.

LE MAITRE-QUEUX

Horreur !

L'OGRE

Donc, maître-queux, l'œil à mes aliments.
Combine de subtils liements
Congrus à ma psychologie,
Et ménage les condiments,
Que je puisse affronter plus de cinquante orgies
Sans avoir seulement les pommettes rougies
Sinon du reflet des bougies.

LE MAITRE-QUEUX

Votre Seigneurie ogresse
Me devra complimenter.
Je saurai dépimenter
Jusqu'à la graisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

L'OGRE. *puis* LA PETITE FILLE

L'OGRE

C'est vrai ! ce chef est admirable
Et, cheffant bien, fait œuvre pie,
Car en réconfortant mon râble
Il incline vers l'utopie
Mon ogresse misanthropie.
Le cœur et l'estomac se tiennent.
Peut-on valoir dans la torpeur ?
Tel élan de vertu chrétienne
Souvent naquit d'une vapeur.
Ces réflexions digestives
Prouvent que la morale est chose relative !

(*Il va ouvrir une porte secrète, à gauche, dans le mur. Sort une petite fille.*)

L'OGRE, *appelant.*

Petite !

LA PETITE FILLE, *agressive.*

Gros !

L'OGRE

Plaît-il ?

LA PETITE FILLE

Tu ne me fais pas peur
Avec ta barbe de sapeur.

L'OGRE

Vraiment?

LA PETITE FILLE

Vraiment ! Malgré ton ventre
Tu ressembles à Monsieur chantre.

L'OGRE

Cela me flatte.

LA PETITE FILLE

Il a tes crins
Roux ;
Mais ni lui ni toi je ne vous
Crains.

L'OGRE

Pour t'apprendre la révérence
Je vais sur l'heure t'égorger.

LA PETITE FILLE

Cela m'est d'une indifférence
Qui va bien te faire enrager.

L'OGRE, *rogue.*

Qu'une enfant frêle et formose
Ainsi m'ose
Blaguer sur ce ton léger,
Qu'une gosse minuscule
Me bouscule
Et me tourne en ridicule,
Cela passe et stupéfie
Toute ma philosophie !
Suis-je valétudinaire,
Qu'on se gausse et m'apostrophe
Sans craindre la catastrophe
Culinaire ?
Cela, je le dis encor
M'apparaît très extraor-
Dinaire.

(*A la petite fille.*)

Sais-tu bien qui je suis, petite ?

LA PETITE FILLE

Si je sais !
Mais à ta trogne, tous, on est habitués.
Tu es

L'ogre, celui qui fait trembler dans leurs corsets
Par ses intempestifs passages
Les petites filles pas sages;
L'ogre, celui qui fait parmi leurs caleçons
S'oublier les petits garçons
Quand ils n'ont pas su leurs leçons.
Ton nom méchant jaunit le fond gras des culottes.
Pour nous empiler dans tes hottes,
Tu as qui font sept lieues des bottes.
Tu es en un comme en cent mots
Le plus méchant des animaux,
L'ogre qui croque les marmots.

L'OGRE

Saprelotte !
Et cependant tu ne crains pas
Dès demain d'être sur ma table
Quelque puissante gibelotte
Dont s'embaumera mon repas.

LA PETITE FILLE

Ma foi, gros, je ne sais pas.
C'est la faute à mon papa.
A voir ta tête je bosse,
Et me tords à ton aspect.
Je n'ai pas du tout la bosse
Du respect.
Encor qu'elles soient notoires,
Ni toi ni la Carabosse,
Mon vieux, ne m'épouvantez
Avec vos vieilles histoires.
Entre nous vous vous vantez
Et l'on vous trouve éventés.

L'OGRE

Certe
La façon dont tu dissertes
Mon enfant, me déconcerte.

LA PETITE FILLE

Tu peux tirer la langue,
Rouler des yeux ardents,
Siffler des mots stridents,
Fermer tes doigts en cangue
Et montrer ton dedans
Tout éclatant de dents,
Sans que mon âme tangue.

L'OGRE

Oui, dà ! petit vermicel !
Pucelette de missel !
Mais si j'étais susceptible
Ici, sans poivre ni sel,
Ma dent d'ogre universel
Te prouverait comestible.
Tu ris ?

LA PETITE FILLE

C'est irrésistible !
Ces temps-là sont révolus !
On nous claque jusqu'aux cloques.
On nous rosse jusqu'aux loques.
Mais on ne nous mange plus.

L'OGRE

Sacrebleu ! Tu m'interloques !
Il me gratte que je te croque,
Pour cette impudence extrême.
Mais je me volerais moi-même,
Et compromettrais un régal
Futur qui sera sans égal.
Tu dois être exquise à la crème !

LA PETITE FILLE

Je saurai pour me venger
Etre un plat des plus infects
Que tu ne pourras manger
Qu'avec des gens peu select.

L'OGRE

Essaie, amour d'enfant, ange.
Je me plais à ton bagout.

LA PETITE FILLE

Tu me trouveras un goût
Etrange.

L'OGRE

Bon ! demoiselle, à votre aise !

LA PETITE FILLE

Cet innomable ragoût
Te pâmera sur ta chaise.

L'OGRE

Voilà qui m'excite. Opère.

LA PETITE FILLE

Je t'expédierai, gros père,
Dans les environs du Père-
Lachaise.

L'OGRE

Je veux risquer l'aventure.

LA PETITE FILLE

Ma mixture
Sera pâteuse pâture,
Dont tu auras tablature.

L'OGRE

Soit, jeunesse, nous verrons.

LA PETITE FILLE

Donc, rendez-vous aux marrons,
Baron.

L'OGRE

Dès demain. En attendant
Mets-toi ces ronds macarons
Sous la dent.
Fais-toi, petite bougresse,
Pour mon compte, de la graisse
Et regagne le taudis
Où tu niches.

LA PETITE FILLE

Chiche
Qui s'en dédit.

(Elle sort.)

SCÈNE III

L'OGRE

Ainsi nous voici badernes,
Croquemitaines toquarts.
On nous envoie au rancart !
Car les gossettes modernes
Et les actuels garçons
Sont
Revenus de nos façons.
On nous juge ridicules !
On prétend que nous farçons !
On hausse la clavicule !
Notre pouvoir s'émascule.
Voici pour nous
Comme pour tous
Les dieux
Le wagnérien crépuscule.
Ah ! le bon temps, temps radieux
Où nous étions bien odieux !

Soit. Mais jusqu'à nouvel ordre
Tenons-nous pas le bon bout ?
Boutons qui nous pousse à bout,
Et continuons à mordre.

SCÈNE IV

L'OGRE, UN LAQUAIS, *puis* LE CHAT

L'OGRE

Que me veut-on ?

LE LAQUAIS

C'est un seigneur qui se dit comte.
Il est gras et vient de la cour.

L'OGRE

Puisqu'il est gras, voyons toujours
Ce qu'il raconte.

(*Entre le chat.*)

LE CHAT

Seigneur ogre, soyez salué. Ce château
Est l'honneur des voisins coteaux ;
Et que je sois cagneux si, moi-même, tantôt,
Durant quelques heures d'horloge
A notre très bon roi je n'en faisais l'éloge.

L'OGRE

Le début est galant, mais que veut ce phraseur ?

LE CHAT

Noble ogre, ne me prenez point pour un raseur.
Je suis bon gentilhomme et ma quincaillerie
N'a jamais toléré que quiconque s'en rie.
L'azur dont luit ma seigneurie
Est immuable et ne varie.
Les merlettes dont mon blason clair est tremblant
Procèdent d'un vrai merle et non d'un merle blanc.
Qui de moi doute ou fait semblant
Sent lui démanger la rapière,
Brûle de clore sa paupière
Ou de localiser son corps dans les taupières.

L'OGRE

Mais qui doute de vous ?

LE CHAT

Personne, j'en conviens.
C'est au cas où quelqu'un aurait pu... Je préviens.

Et maintenant pardon. De quelques détours qu'use
Mon éloquence, il est pressant que je m'accuse.
De moi vous dussé-je éloigner,
Dût votre âme en être blessée,
Ma visite est intéressée.
Je viens perdre un pari, seigneur, ou le gagner.

L'OGRE

Ignorez-vous, monsieur, que je suis misanthrope.

LE CHAT

Non, seigneur. Mais sachez sans ambage ni trope
Que je suis très parent avec toute l'Europe.
Parent parentissime, on ne peut plus parent.

L'OGRE

Ce discours n'est point transparent.

LE CHAT

Il n'est cour où je n'aie un cousin de haut rang.

L'OGRE

Cela, mon cher monsieur, m'est fort indifférent.

LE CHAT

Seigneur ogre, un brin je m'en doute.
Mais que votre grandeur m'écoute.

L'OGRE

Eh! s'il vous plaît, monsieur, que fais-je?
Chantez l'air. Laissez le solfège.

LE CHAT

Contre moi l'un d'eux se porta garant
D'un merveilleux pouvoir qui vous chut en partage.
L'ogre, dit-il, selon qu'il y trouve avantage,
Selon qu'il lui plaît ou plaira,
Peut être ours, antilope ou rat,
Linot du Danube ou du Tage,
Voire lion du Sahara.

L'OGRE

Et cætera et cætera.

LE CHAT

Moi, je riais du papotage.

L'OGRE

A tort.

LE CHAT

J'en pleurais mon potage.
« Il peut prendre à son gré l'apparence animale,
Continuait le dit cousin,

Etre soi-même ou son voisin,
Etre la femelle ou le mâle,
Il n'a, te dis-je, qu'à vouloir
Pour devenir levrette ou loir. »
Moi, j'admirais son nonchaloir
A débiter ces balivernes
Ridicules
A la Verne
Jules.
Je suis sceptique et voudrais voir
Pour y croire l'hydre de Lerne.
Mais voilà mon homme qui bout.
Et, me fixant tel un hibou,
« Parlons, dit-il. — Soit! — Cent livres trébuchantes.
Il faut, mordieu! que tu déchantes. »
Il allait tomber en syncope.
Moi, le préférant vertical,
Je tope.
« Tant pis, pensais-je, si j'écope! »
Or, n'étant ni tors ni bancal,
J'ai pris le parti radical
De moi-même ici venir
Chercher la réponse.
Voyons! Pouvez-vous honnir
Sur l'instant ou devenir
Once?

L'OGRE

Selon qu'il me semble logique,
Au moment dit psychologique,
Je puis bondir ou ramper,
Surgir tigre et décamper
Matou,
Etre tout
Ce que je veux,
Crins ou cheveux,
Cheveux ou poils
De tout poil.
Délicieux gentilhomme,
Vous pouvez payer la somme.

LE CHAT

Qui le prouve? Vos récits!
Ce sont gages peu précis.
Je requiers un argument
Implacable,
Quelque chose qui m'accable
Et n'étant pas révocable

Me cloue effroyablement,
En un mot un argument.

L'OGRE

Que faut-il? chercher m'altère.

LE CHAT

Devenez panthère,
Chacal ou mulot,
Serpent à grelot
Ou coléoptère.
Cette décisive tactique
Arrêtera net l'ergotique
De ma subtile dialectique.

L'OGRE

J'y consens donc. Pour vous convaincre je serai
Un tigre puissamment tigré.
Aux dents luisantes de fringale,
Mais si royal et si tigré
Que vous le croirez émigré
Des jungles même du Bengale.

LE CHAT (*effrayé*).

Un vrai tigre?

L'OGRE

Parbleu!

LE CHAT

Eh là! n'en faites rien!
Bigre!
A l'égal du saurien,
Je redoute le tigre.
Mon derme à votre cri se cloquerait d'ampoules
Et ma chair deviendrait de poule.
Or il n'est point de panacée
Qui refasse un seigneur d'une gallinacée.
Ne pouvez-vous prendre un aspect
Qui n'exige autant de respect?
D'ailleurs votre corps énorme
Peut, sans être grand héros,
Un instant capter la forme
Du rhinocéros.
Oui, mais ce dont on sourit
C'est qu'il puisse être souris.
C'est là miracle improbable
Et racontar de papas
Et je ne vous en crois pas
Capable.

L'OGRE

Vraiment! Eh bien! souris, sot,
De ta sottise personnelle.
Ecarquille la prunelle!
Je vais devenir souriceau.

LE CHAT

Seigneur ogre, grand merci!
Sur mes entrailles, voici
Une preuve irréfutable.

L'OGRE, *se baissant.*

Là! je me tasse sous la table,
Je me condense et m'amenuise; gris
Mon pelage devient d'une jeune souris
Et l'efficacité de ma vertu sorcière
Fait que je tiendrais tout en une souricière.

LE CHAT, *se précipitant sur lui.*

Ou sous ma dent, ogre imbécile que j'occis
Pour t'apprendre à mûrir de plus nobles soucis.
Voilà les rôles changés!
Par tes cruelles astuces
Que d'enfants furent mangés!
Il était juste qu'un jour
Tu le fusses
A ton tour
Selon l'équitable retour
Des choses dites d'ici-bas.
(*Changeant de ton.*)
Et vous voici chez vous, marquis de Carabas.

SCÈNE V

LE CHAT, LE MAITRE-QUEUX

LE CHAT

Qui cherches-tu?

LE MAITRE-QUEUX

Mon maître.

LE CHAT

Et pourquoi, je te prie?

LE MAITRE-QUEUX

Pour savoir de Sa Seigneurie
L'heure exacte de la frairie.
Monsieur, quel serait mon chagrin,
Mise à part toute raillerie,

Si, les trop cuisant, j'ampoulais
Mes si susceptibles poulets
De grain !
Pour moi mortes seraient les joies
Humaines.
Si ne succulaient les foies
Des oies
Ou des poulardes du Maine.
Mes remords ne sauraient égaler que ma honte
Et ma honte atteindrait les âges reculés
Si mes cuisseaux d'enfant s'attestaient trop salés
Et si n'étaient au point de fonte
Leurs blancs fessiers immaculés.
Je resterais parmi les mémoires salopes,
Même incapables d'escalopes,
Si dans la terrine, onctueux et chauds,
Les pommes de terre et les artichauts
Formaient des couples interlopes.
Je n'aurais plus qu'à me périr avec éclat,
Si j'avais le malheur qu'un plat
Morganatique avec un autre s'accouplât.

LE CHAT

Cuisinier, mon ami, ton maître,
De ce fabuleux repas,
Ne se bidochera pas;
Car il vient de disparaître
Tantôt d'un coup subit féru.
C'était un rustre, un malotru,
Un cynique, un féroce, un traître,
Un épileptique, un bourru.
Tu ne protestes point?

LE MAITRE-QUEUX

Nenni, c'était mon maître.

LE CHAT

Entre nous, ami, tout bas,
Ce château devient demeure
Du Marquis de Carabas.
Ici même, tout à l'heure,
Le roi, ton roi, notre roi
Lui reconnaîtra tous droits.
Pour éviter les algarades,
Va prévenir tes camarades
Et ne nous fais pas dîner froid.
Mais remplace à ce festin
Les fessiers et les cuisseaux

Enfantins
Par divers petits pourceaux
Clandestins.
Nous ne sommes pas gens d'âge
Aux estomacs délicats
Et nous faisons maigre cas
De fricots d'anthropophages.

LE MAITRE-QUEUX

Ainsi mon maître...?

LE CHAT, *terrible.*

Est mort et tu ne lui dois rien
Que la prière du chrétien.
Retourne à tes fourneaux, mon fils, et nous sers bien.

LE MAITRE-QUEUX, *s'en allant.*

Drôle, drôle!
A quoi bon tant s'ébrouer,
S'enrhumer et s'enrouer,
A vouloir ici jouer
Un rôle?
Rejoignons nos casseroles.
Décidément je préfère
A toutes vaines paroles
L'atmosphère
Où la volaille rissole.
Gardons l'âme douce et coite.
Rêvons, les regards rivés
Sur les salmis et civets,
Et rentrons dans notre boîte.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE CHAT, PUIS LA PETITE FILLE

LE CHAT

Eh bien, fastueux marquis,
Je vous ai, sans coup férir,
Ce castel dûment conquis!
Cela point ne vous fait rire?
Eh mais! dans ce mur on cogne!
(Il ouvre l'armoire. Sort la petite.)
Pardine! Il est habité,
Eh! la môme, désenfrogne
Cette trogne
Et cet œil exorbité!

Je suis un sieur très normal
Et point fruste
Contre qui il n'est pas juste
Que l'on grogne.
Je ne te veux aucun mal.

LA PETITE FILLE

Mais l'autre est un animal.

LE CHAT

Qui ça?

LA PETITE FILLE

Votre ami.

LE CHAT

Peux-tu croire?

LA PETITE FILLE

Il m'a fait toute une histoire.

LE CHAT

Et laquelle, je te prie?

LA PETITE FILLE

Il n'importe; en cette armoire
J'attendais le bain-marie.

LE CHAT

Et peut-être la bouilloire!

LA PETITE FILLE

Ah! mais!
J'étais de ses entremets!

LE CHAT

Perspective,
Je l'avoue, assez plaintive!

LA PETITE FILLE

J'avais passé l'examen :
J'étais, paraît-il, friande
Et pleine d'avenir parmi les jeunes viandes.

LE CHAT

Amen!
Mais rassérène tes esprits!
Par mon adresse, l'ogre a pris
Un petit homme de chemin
Qui l'éloigne du genre humain.
J'ai fait, je présume, œuvre pie.
Ses jours ailleurs sont dépêchés.
Il expie
Ses péchés.

LA PETITE FILLE

Il est mort?...

LE CHAT

Et d'enfer passible.
Etant aussi mort que possible.

LA PETITE FILLE

Alors?

LE CHAT

Va-t'en! Suis ton destin!
File vite!
Je t'évite
De choir dans un intestin,
Et d'avoir pour tombe l'antre
D'un ventre;
Aventure peu banale
Mais fâcheuse, en fin finale.
Vu la traversée anale.
Retourne aux vaches, à la bouse
Ou bien aux robes de satin
En attendant que l'on t'épouse
Ou que tu deviennes catin.

LA PETITE FILLE

Grand merci! Mais il me déplaît
De me trotter ainsi sur l'heure.
La vie est un conte plus laid
Que les vieux contes où l'on pleure.
Monsieur, j'aimais mieux mourir
Etre même rissolée
Qu'avoir l'âme désolée
Et souffrir.

LE CHAT

Vous êtes, petite roussotte,
Ma mie,
Une sotte!
S'il vous plaît, que signifie
Cette haine de la vie?
Il faut qu'on vous encourage
A votre âge!
Mais vous vivrez avec rage
Et n'en serez point lassée,
Et quand vieille vous serez
D'une voix toute cassée
Vous en redemanderez.
Va, ma fille, ouvre tes ailes!
Je connais les demoiselles

Leurs désespoirs et leurs zèles.
Je suis bon prince et te rends
A tes chers et révérends
Parents.

LA PETITE FILLE

Je n'en ai pas.

LE CHAT

Qu'en as-tu fait ?

LA PETITE FILLE

Je les déteste
Ainsi que tous les parents...
Sans leur male bougrerie
Et leur méchant cœur, Jésus !
Y aurait-il jamais eu
D'ogrerie.
Ils m'appelaient : « Peste !
Charogne ! » et le reste.
M'ont giflée et talochée
Tant et tant et tant et tant
Que j'en ai l'âme écorchée
Et le fessier dégouttant.
J'aime mieux que l'on m'arrange
Aux petites échalottes.
Que l'on me découpe et mange
Que de subir leurs calottes.
Etant presque désossée,
Bonne à cuire en vérité
A force d'avoir été
Rossée.

LE CHAT

Diavolo ! Ce pessimisme,
Si tôt, n'est pas de ton sexe :
Et je demeure perplexe
Devant cet anachronisme.
A ton âge l'on s'occupe
— Lorsque l'on s'est occupée
De celles de sa poupée —
De ses personnelles jupes.
Sapristi ! Qui m'a fichu
Une petite maîtresse
Qui cause et ne s'intéresse
Pas au pli de son fichu.
Mais puisque tu n'as pas de famille
Ou mieux que tu n'en veux pas avoir.
Ma fille,
C'est donc nous qui ferons son devoir.

Pour qu'un jour l'on te reluque
Nous te munirons d'une âme
Très aguichante de femme
Et saurons t'orner la nuque.
C'est entendu : je t'éduque.

LA PETITE FILLE

Je veux bien.

LE CHAT

Sois de vertu
Intelligemment caduque.
A qui te tendra les bras
D'abord en Joconde tu
Souriras
Et puis choir t'y laisseras.
Tout à l'heure tu verras
Un monarque vénérable
T'honorer d'un regard mettons considérable.
Regard à plusieurs carats
Pour le jour où tu seras
Grande.
Pour le moment son offrande
Sera modeste !
Mais il faut prévoir le reste
Et spéculer sur le geste.

LA PETITE FILLE

Est-ce bien, est-ce mal ?

LE CHAT

Ce n'est ni bien ni mal !
Soucis d'ailleurs superflus.
Et c'est en tous cas normal
Plus
Qu'être rôtie à la broche.
Le monde a peu de reproches
Pour la vertu qui faiblit
Et subit de l'anicroche
Dans les environs du lit,
Quand le museau est joli !
Cependant, je t'anoblis
Et, devant qu'on te courtise,
Cousine de Carabas
Te baptise.
Ainsi répète, tout bas,
« Je suis une Carabas
Qui répond au nom sonore
Et pimpant d'Eléonore. »

(*Elle répète et sort.*)

SCÈNE VII

LE CHAT

Elle est fâcheusement mineure
Et ne saurait être choisie
Comme sultane qu'en Asie
Mineure.
Les attraits de ses douze ans,
Car elle est accorte et gente
Et d'humeur pas exigeante,
Sont agressifs et plaisants.
Attendons qu'elle ait de plus
Quelque quatre ans révolus.
Le roi sera tôt pour elle
D'amitié très paternelle
Et noblement la mariera
Avec quelque bellâtre vieux
Qu'elle vous cocufiera
Si bien qu'on ne saurait mieux.
Et moi, chat très symbolique,
J'aurai fait mon devoir plutôt diabolique.

SCÈNE VIII

LE CHAT, LE MARQUIS, LE ROI, SYLVIANE,
LE GRAND CHANCELIER, LE SÉNÉCHAL

LE CHAT, *au roi*

Dans ce château que ses ancêtres
Ont légué
A l'illustre Marquis mon maître
Sans qu'il eût jamais brigué,
Il m'est doux, Majesté chenue,
De vous donner la bienvenue.

LE MARQUIS

Si quelqu'un pouvait méconnaître,
Majesté, votre royauté,
Elle éprouverait, méconnue,
Tout ce qui dort de loyauté,
De renfort et de réconfort
En cet antique château-fort.

LE ROI

Eh ! sang-Dieu ! je n'en doute guère.
Les murs sont denses : ce n'est point

Très évidemment un appoint
Vulgaire,
Si jamais je subis la guerre.
Mais, selon mes goûts personnels,
Je l'aime sans effervescence
Encor que je sois de naissance
Le doyen de mes colonels.

SYLVIANE, *au marquis*

Vous êtes sûr que ce château est bien le vôtre ?

LE MARQUIS

Très sûr.

SYLVIANE

Pourtant vous en aviez un autre
Quand je vous vis l'autre semaine.

LE MARQUIS

Eh ! princesse, est-il défendu
D'accroître à ses moments perdus
Son domaine ?

SYLVIANE

Non, certe, et j'ai l'âme charmée
Que vous ne soyez pas en peine,
Quoi qu'en ait dit la renommée.

LE MARQUIS

Il faut laisser grogner la haine,
Car il n'est chose envenimée
Qui le soit plus que l'âme humaine.
(*Lui baisant la main.*)
Elle s'assainit, charmante
Sylviane, d'être aimante
Ou mieux encor d'être aimée.

LE ROI, *au marquis.*

Marquis, marquis richissime,
Et, des temps présents marquis
Rothschildsime,
Votre roi vous est acquis
Et vous submerge d'estime,
A ce point qu'il vous intime
D'être tôt de ses intimes.
Pour peu que vous le vouliez
Nous pourrons être alliés.

LE CHAT

Il est des Carabas qu'on cite
Dès la plus haute antiquité.

LE SÉNÉCHAL, *bas*.

Ils avaient don d'ubiquité !
On en signale chez les Scythes.

LE MARQUIS

Comment pourrai-je m'acquitter ?

LE ROI

Jour entre les plus fastes faste !
Je m'emplis l'œil de votre faste.
Dernier vestige d'une caste
Météorique.

LE SÉNÉCHAL

C'est très joli, mais théorique.

LE CHANCELIER

Pour un peu il le ferait oindre.

LE SÉNÉCHAL

De quel emprunt il le va poindre !

LE CHANCELIER

Mieux, mon fils, il le va conjoindre.
Est-il plus congruent caissier
Qu'un gendre à ce point financier ?
Pour un héros dans la purée,
Comme l'Espagne après l'aventure cubaine,
C'est une aubaine
Inespérée.
Et je parie
Ton sénéchalat contre ma chancellerie
Qu'avant deux mois on le marie.

LE SÉNÉCHAL, *philosophique*.

Souvent homme varie,
Femelle s'avarie !

LE CHANCELIER

Un papa bien averti,
Surtout monarque, en vaut deux.
Il a tant et tant converti
Que les demains sont hasardeux.
Le subtil projet qu'il mijote
Atteste incontestablement
Que le vieux bougre a par moment
De la jugeotte !

LE SÉNÉCHAL

Il peut survenir un accroc
Qui demain fasse tout lanlaire.
Et je ne sais pourquoi je flaire
En le Carabas un escroc.

LE CHANCELIER

Oh ! La mine est patibulaire
Et la peau mûre pour le croc.
Ce marquis de Monténégro,
Noblesse illyrique ou d'Istrie,
Aujourd'hui fait le cavalier
Qui, hier, n'était que chevalier
D'industrie.
Mais par bonheur pour ce bâtard,
L'industrie est très en retard.
Puis la cour a peu de colères
Et pousse de rares holàs
Contre gens qui la volèrent.
Et tel se distingue aux galas
Qui juste évita les galères.

(*Ils causent bas.*)

LE ROI, *à Sylviane*

Que te dit ce château, ma fille ?

SYLVIANE

Mon père, qu'il me plaît beaucoup.

LE CHANCELIER, *bas*

C'est ce qu'on appelle le coup
De la famille.

LE ROI, *à la fenêtre*

Le site n'est-il pas charmant ?

SYLVIANE

Il est charmant, mon père.

LE ROI, *montrant le marquis*

Et lui ?

SYLVIANE, *rougissant*

Prince charmant !

LE SÉNÉCHAL

Hein ! l'heureux drille

(*bas.*)

Qu'on estampille !

LE ROI

Cher Marquis, le lui fais-je dire ?
Ce succès est sans précédent.
On ne réussit qu'en s'aidant :
Aidez-vous.

LE MARQUIS

Vous me comblez, Sire.

LE ROI

Parlez-lui. Soyez convaincu!

LE CHANCELIER, *bas*

Entends-tu tinter les écus
Dans la tire-lire ?

LE SÉNÉCHAL, *bas*

C'est ainsi qu'on fait des cocus.

LE ROI, *au marquis*

Il est patent que tu lui plais !
Hardi donc à sa conquête !
Cinq minutes on te la prête.
Rends-la-nous les yeux étoilés
Et l'âme en fête.

(*A sa suite.*)

Messieurs, visitons ce palais
Des ergots jusqu'à la crête.

LE CHANCELIER

En termes précis, laissons-les.
N'avons-nous pas bonnes têtes
De bonnes bêtes ?

LE SÉNÉCHAL

Le hasard veut qu'on l'encourage.
Soyons discrets et proxénètes ;
C'est de notre âge !

(*Ils sortent. — Syleiane est remontée à la fenêtre.*)

SCENE IX

LE MARQUIS, LE CHAT

LE CHAT

Ça va ?

LE MARQUIS

Fort bien. Avec les anges je voisine.

LE CHAT

Ah ! je vous dote en plus d'une exquise cousine.

LE MARQUIS

Eclate, cousine latente !
Morbleu ! je ne me savais point de tante
En gésine.

LE CHAT

Elle fera fort bon effet sur le vieux roi.

LE MARQUIS

Chat divin, tu m'es un père !
La façon dont tu opères
N'encontre nul désarroi.

LE CHAT

Je vous crois.
Des angoras comme moi
On n'en connaît pas la paire.
(Il sort. — Sylviane redescend.)

SCENE X

LE MARQUIS, SYLVIANE

LE MARQUIS

Hélas !

SYLVIANE

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS

Eh ! princesse.
Si je vous dis que je vous aime
D'amour fervent, d'amour extrême
N'allez-vous point penser, princesse
Que je blasphème ?

SYLVIANE

Dites toujours.

LE MARQUIS

Je vous aimais
Avant de vous savoir princesse
Et de votre âme me charmais,
Si bien que je n'ai plus de cesse
Et que plus n'en aurai jamais.

SYLVIANE

Eh ! mais !
Je ne ressens aucun courroux
Contre l'audace d'un langage
Décevant peut-être, mais doux,
Si persuasif et si doux
Que si sans doute il vous engage
Je redoute fort qu'en retour
A mon tour
Il ne m'engage.

LE MARQUIS

Il exprime un sincère amour
Un amour affolant et qui
D'affoler n'est que plus exquis.

SYLVIANE

Je dirais que je le sais.
Si je savais, cher marquis.
Quelque chose.
Je le dirais, mais je n'ose :
Car, en vérité, que sais-je ?
Vous passiez et je passais.
Vous vîntes dans mon cortège.
J'en fus presque heureuse, et c'est
Mon Dieu ! tout ce que je sais.

LE MARQUIS

Que ne savez-vous l'excès
Où mon bonheur me transporte ?

SYLVIANE, *l'arrêtant.*

Là, mon ami, je m'en vais.
Si vous parlez de la sorte.

LE MARQUIS, *interdit.*

Eh ! quoi ! trouvez-vous mauvais...

SYLVIANE

Oui, mon ami, qu'on s'emporte.
Il faut toucher d'une main
Presque morte
Aux plus chers bonheurs humains.
Tout bonheur est du prodige
Apparu dans nos chemins.
Sa délicatesse exige
De n'en approcher que mains
Merveilleusement discrètes.
Mon ami, rappelez-vous
Que les moments les plus doux
Sont ceux où l'âme est secrète.
Où les yeux sont palpitants
Derrière le cil qui tremble...
On nous laisse bien longtemps
Ensemble.

LE MARQUIS

Princesse, il n'est pas d'aveux
Qu'il puisse être plus doux d'entendre.
Je n'en désire ni veux
De plus tendres.

Consentez vers vos cheveux
Que mon cœur féru d'attendre
Laisse ma lèvre vous tendre
L'offrande belle
De mes vœux.

SYLVIANE

Marquis, vous me causez regret
Qui vous montrez ainsi rebelle
A mon gré.
J'aurais voulu votre tendresse
Plus craintive de la caresse.
Je devrais vous garder rigueur
De cette fièvre qui m'outrage.
Mais je n'en ai pas le courage
Et ne puis sévir contre un cœur
Que, sans se condamner lui-même,
Le mien ne saurait condamner.
Puisqu'il est fervent et m'aime
Puis-je mieux que pardonner ?
(*Il se précipite à ses genoux.*)

SCÈNE XI

TOUS

LE ROI

Ça, vous allez vite en besogne,
Seigneur marquis de Carabas !
Vous vous aimiez donc ?

LE MARQUIS

Sans vergogne.

LE ROI

Voilà, par dame Gigogne !
Qui me surprend ! Caramba !
Nous en demeurons babas.

LE CHAT, *sortant la petite.*

Nous avons une cousinette
De qui nous prenons fort souci.
Elle sera de la dînette.
Elle est fort agréable, Sire : la voici.

LE ROI

Quel bizarre démon tourmente
Mon vieux corps patraque et sécot ?

Je la trouve, pardieu ! charmante :
Vous déplairait-il d'un bécot,
Petite, payer votre écot ?

LA PETITE

Non, certes.

LE ROI, *se pourléchant.*

Délicat fricot !

LE SÉNÉCHAL

Pouah ! le nauséeux moricaud !

LA PETITE FILLE, *récitant sa leçon.*

Je réponds au nom sonore
Et pimpant d'Eléonore.

LE ROI

Nom délicat, nom musical et fait exprès
Pour ravir le tympan d'un roi !
J'entends qu'à table tu sois près
De moi.
Car je désire qu'on t'honore.
Petite, si vous n'avez pas l'esprit méchant,
Vous serez reine ou quelque chose d'approchant.

LE CHANCELIER, *à part.*

Dès demain je lui paie des frites
Ou des mûres.
Il faut se mettre bien avec les favorites
Futures.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Je la gave de gâteaux demain
Jusqu'à nécessiter l'émétique.
Car je pressens mûrir un hymen
Merveilleusement morganatique.

LE ROI, *au chat.*

Et toi, l'agent du bonheur
Général,
Veux-tu être grand-veneur
Général,
Commodore ou gouverneur
Général
De notre Royale Nitre ?
Choisis toi-même le titre,
Le brevet et le pupitre,
Les insignes et la mitre.
Etant né pendard et pitre
Tu as aux fonctions les plus décisifs titres.

LE CHAT

Ce sont emplois suborneurs.
Postes aux noms mirifiques.
Moi, je me ris des honneurs
Qui ne sont qu'honorifiques.

LE ROI

Choisis donc toi-même et te nomme ! !

LE CHAT

Soit ! Je me décrète économe
Aulique !
Car ce serait diabolique
Si sur une cour qui boulotte
Je ne faisais une pelote
Hyperbolique.

(*Au marquis.*)

Eh bien ! Que pensez-vous de mes petits talents ?

LE MARQUIS

Ils sont prodigieux, ils sont étincelants.
Ils attestent ta noble essence.
Mais ce n'est pas sur un ingrat que tu tombas.
Vois un marquis de Carabas
Etouffer de reconnaissance.
Je voudrais t'inonder de mes magnificences ?
Comment faire ?

LE CHAT

C'est simple : ne m'étranglez pas.
N'étant rien moins qu'un novice
Je n'attends point récompense
De mes services.
Epargnez-moi tous sévices.
Du reste je vous dispense.
Je me paierai sur vos vices.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE LAQUAIS *de la scène IXe du 1er acte.*

LE MARQUIS

Qu'est ceci ?

LE LAQUAIS

Je suis le valet du premier acte
Et votre serviteur dévotieusement.
C'est moi qui le premier prévis le dénouement
Et décrivis la cataracte
Agréable que feraient les événements.

LE MARQUIS

Mon ami, tu manques de tact
Et choisis bien mal ton moment.
Qu'on le mette hors prestement !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE MAITRE-QUEUX

LE MAITRE-QUEUX

Sa Majesté Royale est servie.

LE ROI, *à la petite fille.*

Eh ! ma mie !
Seyez-vous près de moi.

LA PETITE FILLE

Je n'y manquerai mie.

LE ROI

Vous mangerez la croûte et je prendrai la mie.
Nous boirons dans le même verre.

LE CHAT, *au public.*

Et c'est un monarque sévère
— Pour les autres, bien entendu.
Sans doute, le fruit défendu,
Un cou délicat et dodu
Sont des excuses fort précises.
Mais, s'il n'était monarque, il aurait tâté du
Jury et de la Cour d'assises.
Heureusement tout ça c'est des contes et du
Roman et ça se passe en des époques imprécises.

FIN

ROMAIN COOLUS

Essais de critique

sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français

II

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN ET L'INVASION DES BARBARES

La chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares ont marqué un grand changement dans la condition du monde et, par conséquent, sont des événements qui ont toujours arrêté les historiens. Ils les ont d'autant mieux mis à l'œuvre et tenus en haleine, qu'ils sont restés, pour une part, enveloppés de ténèbres et qu'on ne peut les élucider, qu'avec une peine extrême. Il est des époques de l'histoire plus reculées, mais où les faits, étant moins complexes, se sont cependant trouvés, pour nous, plus faciles à démêler.

La difficulté qu'on éprouve à embrasser avec netteté toutes les parties du sujet a fait qu'il est resté, en quelque sorte, ouvert. L'étude a pu ainsi en être constamment reprise sans s'achever. Outre les travaux d'ensemble, il y a eu comme des divisions et des provinces où se sont cantonnées des générations de chercheurs et d'érudits. Les uns se sont consacrés plus spécialement à étudier l'état de la ville de Rome et de l'Italie latine à la fin de l'empire. D'autres ont recherché, surtout parmi les Français, quelles étaient les conditions de la Gaule pendant l'empire romain, puis au moment où les Barbares viennent s'y superposer aux Gallo-Romains; ils ont alors examiné le caractère spécial que le mélange de conquérants et de conquis donnait à une société nouvelle en formation. Les Allemands se sont surtout appliqués à connaître les peuples germains. Ils ont multiplié les recherches pour établir quelles étaient leurs coutumes, leurs lois et leurs mœurs et de quelle manière ils sont entrés et se sont implantés dans l'empire.

On doit penser, après des travaux si divers, poursuivis par de sûres méthodes, que l'étude des sources a donné à peu près tout ce qu'on pouvait en attendre. Or, on est obligé de reconnaître qu'il subsiste des points très obscurs et que, sur des périodes entières, on reste mal renseigné. Pour obtenir une vue d'ensemble sur la chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares, il ne faudra donc point s'attacher aux seules parties définitivement éclaircies, il faudra aussi porter les regards, en les reconstituant par induction, sur celles que le manque de renseignements laisse douteuses. C'est ce mélange de fragments certains avec d'autres forcément conjecturaux qui rendra toujours l'étude de cette époque, en même temps que difficile, pleine d'attrait, mais qui aussi la tiendra, en partie, à jamais ouverte.

Nous allons essayer de jeter une vue sur la chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares, telle que les résultats de la critique historique jusqu'à ce jour semblent permettre de la diriger.

* * *

La chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares sont des faits connexes et liés l'un à l'autre. Le jugement à porter pourra être d'ailleurs très différent, selon l'opinion que l'on se formera de l'empire romain, lorsqu'il est définitivement envahi. L'empire, à ce moment, constituait-il encore un organisme doué de force vitale, avait-il des éléments de durée et d'énergie en réserve, — alors l'invasion des Barbares a constitué une véritable catastrophe, un accident qui eût pu ne pas se produire, qu'on pourrait déplorer, où une forme de civilisation encore capable de porter des fruits aura été détruite violemment. Au contraire, l'empire finissait-il réellement de vivre, affaissé sur lui-même, après avoir usé les éléments de grandeur que le latinisme antique comportait, — et alors l'invasion des Barbares aura constitué un phénomène lentement préparé, immanquable, que l'esprit doit envisager sans regret, où un organisme jeune se sera superposé à un autre épuisé, pour amener des combinaisons sociales nouvelles.

Je crois que les études accumulées sur la condition du monde romain au moment de l'invasion ne laissent plus de doute sur le fait qu'il était alors arrivé à la décrépitude. Tant qu'il a conservé sa vitalité, il a maintenu ou même attaqué les Barbares qui le touchaient. La possession d'un état de civilisation supérieur et d'un système militaire plus savant lui ont donné, pendant des siècles, l'avantage sur tous les peuples. C'est seulement lorsqu'il a été affaissé sur lui-même, lorsque les éléments de force militaire, financière et morale qu'il possédait se sont trouvés épuisés, que les Barbares ont pu y entrer.

Quand on parle de la chute de l'empire romain, il s'agit de la ruine d'un si vaste ensemble qu'il faut distinguer. L'empire ne s'est pas affaissé tout d'une pièce : la mort n'est pas venue partout de la même manière. L'Orient a eu une survie, pendant que l'Occident périssait. La dislocation de l'ensemble en empire d'Orient et en empire d'Occident, la répartition de l'immense territoire conquis par Rome entre deux capitales, l'une la vieille Rome, l'autre la nouvelle Byzance, a été un des faits précurseurs de la chute.

Ce n'est pas que la séparation ait été dans la pensée de ceux qui ont fondé Byzance. Il n'y a pas eu d'abord, ni même plus tard, idée de partage. L'unité de l'empire a continué à dominer l'esprit, après que les deux empereurs étaient établis. Les deux empereurs, de pouvoir et de prestige égaux, n'étaient que la représentation, à face dualiste, de la puissance souveraine, conçue comme unique. Mais, quoi qu'il en fût de la théorie, la nécessité de s'organiser à part en Orient, qui avait amené la création de Byzance et l'instauration d'un second

empereur, se faisait sentir en permanence et continuait dans ses effets La division devient donc de plus en plus une réalité, jusqu'à ce que, en 395, définitivement accomplie, chaque empereur monopolise les ressources de la moitié qu'il gouverne, sans que l'autre ait rien à y prétendre. Au moment où le dualisme devient définitif, Rome et l'empire de l'Ouest étaient précisément sous le coup de l'invasion des Barbares. Et ainsi, alors qu'ils eussent eu besoin de toutes leurs ressources, la moitié de celles qu'ils avaient autrefois possédées leur était enlevée par l'empereur de Byzance, qui gardait pour lui, sans en rien prêter, les forces dont il disposait.

Cependant cette dislocation de l'empire précédant sa chute, cette création de Byzance, par quelle cause première ont-elles été amenées? Evidemment si le dualisme a fait place à l'unité, il en faut trouver la raison, dans l'impuissance où Rome s'est vue de faire partout sentir, à l'Est comme à l'Ouest et jusqu'aux extrémités, son action dominatrice prépondérante. Tant que l'énergie romaine initiale, que la puissance du peuple romain, en république ou, ensuite, personnifiée dans un empereur, sont restées effectives, elles ont maintenu l'unité et se sont imposées à l'ensemble. Mais lorsqu'elles se sont affaiblies et ont été en voie de périr, cette partie de l'empire en Orient, la plus éloignée et la plus capable de vivre par elle-même, s'est détachée. Elle possédait un élément de culture propre, l'hellénisme, que Rome avait dominé sans l'éteindre, qui, les circonstances aidant, a repris son autonomie. Et, le besoin de se défendre contre les ennemis extérieurs, que Rome, au loin, ne pouvait plus contenir, se faisant sentir, il s'en est suivi la création d'une capitale et d'un empereur, si l'on peut dire, d'abord supplémentaires, puis de plus en plus détachés et enfin complètement séparés.

Lorsque l'empire de Byzance a définitivement sa vie distincte, il ne reste plus à Rome que l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique du nord. C'est cette moitié de l'ancien grand empire, qui constitue maintenant le domaine entier de Rome, dont nous allons considérer la chute. Mais nous allons voir que la force centrale, devenue insuffisante pour s'imposer à la totalité du grand empire, va l'être aussi pour maintenir même l'empire réduit d'Occident. Elle ne pourra pas plus perpétuer sa loi sur le domaine réduit, qu'elle ne l'a pu sur le plus grand domaine. La cause primordiale de ruine et de chute pour l'empire doit ainsi être trouvée dans la disparition de la force romaine dominatrice, qui avait été l'agent premier de la conquête. La puissance mère, qui avait réuni les parties et les tenait ensemble, disparaissant, tout tombe en dissolution et la porte s'ouvre aux Barbares. Quand on étudie, en effet, la condition de la ville de Rome et de l'Italie au IVe siècle, au moment où l'empire périt, on constate que, depuis longtemps, il n'existe plus de peuple romain. Rome a encore ses habitants, elle est même peut-être aussi peuplée que jamais, mais elle ne contient plus véritablement des Romains. La race primitive a disparu. Le vieux peuple a été remplacé par un autre, différent

dans ses éléments. — Il faut voir comment s'était opérée cette transformation.

Rome avait commencé obscurément. Elle était d'abord entrée en guerre avec les petits peuples qui la limitaient. Elle se les était assimilés, après les avoir vaincus. La tâche était d'ailleurs facile, car elle n'en était séparée par aucune différence de race ou de langue. Rome, grossie de ses voisins immédiats, avait étendu en Italie le cercle de la conquête. Elle avait engagé de longues guerres, surtout avec les Samnites, vers le Sud, un peuple belliqueux qu'elle n'avait soumis que difficilement. Elle s'était de nouveau assimilée les vaincus et déjà, pour s'en garantir la dépendance, elle avait planté au milieu d'eux des colonies de citoyens romains. Ce travail de conquête et d'absorption des éléments congénères sur le sol de l'Italie a demandé de longues années et a été, par sa réussite, le fondement de la grandeur romaine. C'est son achèvement qui a permis à Rome de survivre à l'attaque d'Annibal et des Carthaginois. Lorsqu'après la suprême défaite de Cannes, Rome se trouve près de la ruine, le peuple assimilé autour d'elle lui reste fidèle. Annibal victorieux s'avance dans un pays tout entier hostile : les villes, sur sa route, demeurent fermées ; parvenu devant Rome, il la trouve si bien défendue par ses habitants et protégée au loin par les voisins qu'elle a autrefois soumis et qui lui sont maintenant dévoués, qu'il doit se retirer. La force militaire de Rome ne s'était donc pas trouvée concentrée dans ses seuls habitants : elle s'était trouvée reposer aussi dans les provinciaux, les alliés et les colonies répandus autour d'elle.

Les habitants de la vieille Rome et de cette part de l'Italie assimilée ne connaissaient d'autre occupation que l'agriculture et la guerre. C'étaient réellement des soldats laboureurs, et le fait de Cincinnatus investi de la dictature au moment où il tient en main sa charrue indique quelle était alors la vraie condition des hommes. Ils vivaient pauvres ou du moins privés de luxe et de superflu : leur sol leur donnait tout juste la subsistance ; il n'existait point de commerce d'échange avec les pays distants : il n'y avait non plus aucune industrie : les métiers se réduisaient à peu près à la mouture du blé, au tissage de la laine, pour le vêtement, et à la trempe du fer, pour les armes. Ces vieux Italiotes n'avaient, comme but d'ambition et comme emploi de leur activité, que la guerre. C'est cette population rude et primitive qui a formé ces armées romaines, qui ont d'abord conquis l'Italie, puis les terres méditerranéennes. Mais lorsque leurs armes les eurent rendus maîtres des pays les plus riches de l'ancien monde, une extraordinaire transformation s'est accomplie dans la manière de vivre de ces guerriers laboureurs. Ils ont quitté leurs charrues, ils ont abandonné leurs petits champs. Devenus possesseurs d'immenses territoires, ils les ont exploités et en ont tiré la substance, pour en jouir. Rome s'est alors remplie de patriciens vivant dans la splendeur et dans une plénitude de jouissances et de plaisirs.

Rome, devenue la capitale et le centre du monde, a vu accourir

les étrangers, qui s'y sont établis pour exercer toutes sortes d'arts et de professions. En s'y perpétuant, ils ont commencé à altérer le sang primitif. Un autre fait qui a eu une influence encore plus décisive pour métamorphoser la population et faire, d'une ville austère, une ville de luxe, de raffinement et de corruption, a été l'existence de l'esclavage. Les vieux Romains avaient quelques esclaves, qui les aidaient à cultiver leurs champs et qui leur servaient surtout à tourner les meules pour moudre le grain, ce qui semble avoir été le travail le plus pénible de l'antiquité. Mais lorsqu'ils sont devenus conquérants, les esclaves ont afflué parmi eux. Les esclaves constituaient le grand luxe, le signe de la domination patricienne. D'ailleurs, le travail des métiers, étant toujours resté à Rome chose méprisée, indigne de guerriers d'origine, est de plus en plus devenu fonction servile. Les hommes riches ont conséquemment accumulé les esclaves, non seulement pour le service de la domesticité, mais pour l'exercice des industries et des métiers dont ils avaient besoin et dont ils arrivaient, par surcroît, à tirer un gain, en en étendant la location ou la jouissance au public. Rome a donc pris des esclaves, pour tous les usages, à tous les pays. Comme en outre les lois de la guerre à cette époque permettaient d'extirper les vaincus, elle a réduit à son profit des populations entières en esclavage. César a capturé et vendu ainsi un million de Gaulois.

Alors ce n'est plus seulement pour les services urbains que les esclaves ont été recherchés, mais aussi pour la culture des champs et le travail de la glèbe. Lorsque Rome eut conquis les pays lointains, au courant qui a fait affluer chez elle un peuple d'étrangers et d'esclaves un autre s'est ajouté, en sens contraire, amenant les pauvres romains de Rome et de l'Italie romanisée à se répandre au dehors. Ils allaient, à l'état de vainqueurs, se créer, dans les pays conquis, une vie supérieure à celle que le sol natal leur donnait. Rome n'avait que le choix des terres fortunées pour y planter ses colonies. Et comme son habitude était de faire une retraite aux soldats en leur donnant des terres, elle a ainsi longtemps essaimé au loin les soldats que longtemps elle a pris dans son sein et autour d'elle. Elle réalisait ainsi le double avantage de fonder des colonies, qui lui assuraient la domination sur les vaincus, et de donner à la plèbe romaine un meilleur sort. Puis, lorsque l'empire est survenu, que le système de l'administration romaine hiérarchisée a été établi sur l'immensité des pays soumis, des Romains en grand nombre sont encore sortis de l'Italie pour se perdre dans l'empire, fonctionnaires de tout ordre, chefs militaires entraînant avec eux un peuple de légistes, de scribes, de licteurs. Si l'on veut bien penser que ce double courant, d'une part amenant à Rome les étrangers et les esclaves et d'autre part rejetant les Romains pour les répartir au loin, s'est poursuivi pendant quatre siècles, on comprendra que la population de Rome et de l'Italie se soit foncièrement modifiée et qu'à la fin il ne soit presque rien resté du sang latin primitif. Tacite constate

que, déjà du temps de Néron, les fils d'esclaves pénétraient tous les rangs de la société romaine, que la plupart des chevaliers et beaucoup de sénateurs descendaient d'affranchis.

La disparition des vieux Romains allant se perdre dans l'empire s'explique d'autant mieux qu'ils n'étaient pas, après tout, fort nombreux. Rome n'avait point encore une très grande population, lorsqu'elle devient dominatrice et le peuple assimilé ne s'étendait que sur une partie de l'Italie, le centre. Dès qu'on avait dépassé Ravenne et le Rubicon, on tombait sur la plaine du Nord peuplée de Gaulois, et aussitôt qu'on avait touché au Sud le Volturne et la Campanie, on trouvait des populations amollies, d'origine grecque. Autour de Rome, les parties de même sang qu'elle étaient donc en définitive assez restreintes, et il n'est pas étonnant qu'une population, qui comptait à peine quelques millions d'hommes, ayant conquis à peu près tout le monde alors connu et allant le coloniser, l'administrer et l'exploiter, s'y soit fondue et engloutie. Toujours est-il qu'en avançant dans l'histoire de l'empire romain, on constate que la force motrice qui existait à Rome et au centre de l'Italie s'affaiblit sans cesse et enfin disparaît. Il n'y a plus de soldats romains, plus de peuple romain. Rome ne contient plus qu'une plèbe d'origine mélangée, que des esclaves, des affranchis et, au sommet, des hommes riches qui maintiennent encore les classes des chevaliers et des sénateurs, mais étiolées et à l'état superflu. La campagne autour de Rome et au centre de l'Italie, qui avait autrefois porté un peuple de guerriers laboureurs et d'hommes libres, l'a vu disparaître; elle est abandonnée aux esclaves. A la petite propriété a succédé la grande. Ce changement datait de loin, puisqu'il était en opération dès le temps des Gracches. Un fait qui l'a rendu définitif, a été la coutume qu'a prise Rome, maîtresse des plus riches terres de la Méditerranée, d'y puiser sa subsistance. Quand elle s'est appropriée les blés de l'Egypte et de la Sicile pour les distribuer à ses habitants, l'agriculture de l'Italie s'est trouvée ruinée, la concurrence avec les pays plus fertiles, lui est devenue impossible. La petite culture a définitivement cédé le pas à l'exploitation de domaines de plus en plus vastes, abandonnés en partie à la pâture.

On comprend ainsi pourquoi la partie de l'empire rattachée à Byzance a survécu mille ans à celle qui a continué d'obéir à Rome. Rome était une ville mal située pour se défendre par elle-même, et qui ne possédait aucune source de richesse propre. Sa grandeur lui venait exclusivement de ses conquêtes, des terres qu'elle avait soumises et qu'elle exploitait. Et en effet, aussitôt que l'empire sera envahi, qu'il ne pourra plus soutenir sa capitale, elle s'affaissera. Rome, qui, au moment de sa splendeur avait compté environ un demi-million d'habitants, était déjà réduite, selon Gregorovius, à trois cent mille, au moment où elle va subir un premier siège, de la part d'Alaric et des Wisigoths, en 408. Elle se dépeuplera ensuite presque complète-

ment, de chute en chute, si bien qu'à certains moments du moyen âge, elle ne sera plus qu'une ville en ruines.

Si Byzance s'est maintenue, c'est qu'au contraire sa situation sur une mer fermée lui donnait une force défensive que Rome n'avait pas, et qu'en outre elle a pu développer des éléments de richesse que Rome non plus ne possédait pas. Byzance, sous la fiction de continuer l'empire romain et sous un vernis de latinité d'abord persistant, a eu, comme principe de vie, l'hellénisme dont elle est devenue le centre et qui lui a dû un nouvel épanouissement. Les Grecs étaient navigateurs, commerçants, industriels, toutes qualités qui manquaient aux Latins, exclusivement adonnés à la guerre, à l'administration et à la domination par les armes. Les Grecs ont eu vite fait de Byzance le point d'échange entre l'Orient et les contrées de l'Occident. La ville est devenue, sous leur impulsion, le grand centre commercial du moyen âge par ses propres efforts et par les comptoirs que les autres peuples navigateurs y ont établis. En contraste avec le renouveau de vie de Byzance, la Rome impériale au IVe siècle montre un état de civilisation et une forme gouvernementale dont la vitalité s'éteint.

La souveraineté d'un chef militaire, d'un empereur, avait prévalu, par la force des choses, dans l'Etat romain. L'organisme républicain vicié s'était finalement trouvé impropre à régir un empire étendu à d'immenses territoires. Les derniers temps de la république avaient vu l'exploitation éhontée des provinces par les proconsuls; la guerre civile était devenue une maladie chronique; c'était à qui des généraux s'emparerait du pouvoir par la violence. Il est donc certain que l'établissement de l'empire, en amenant la paix civile et en assurant le contrôle d'un chef suprême sur les généraux et les fonctionnaires, a dû d'abord être ressenti comme un changement heureux, surtout par les provinciaux. Mais l'empire, sous le bienfait momentané de l'ordre assuré, entraînait, comme cause de ruine, l'absence totale de vie politique, il privait de toute participation au gouvernement, non seulement le peuple, mais les sénateurs, qui avaient créé la grandeur de Rome. Le despotisme impérial amène par degrés l'engourdissement de toute activité, non seulement politique, mais sociale et intellectuelle; sous son influence disparaissent les grandes idées patriotiques et les mobiles d'action élevés. Et on voit, en effet, qu'à la fin tous les éléments de vie supérieure ont disparu du monde romain. L'atrophie politique s'est faite d'abord, puis la décadence, sous toutes les formes, est apparue.

Rome au IVe siècle était donc devenue une ville, où la population ne rappelait en rien la race guerrière et énergique des origines. Elle ne possédait plus aucune puissance militaire propre, pour continuer à s'imposer au loin. Elle subsistait à l'état purement parasitaire. Son sort ne dépendait donc plus d'elle-même, mais de la puissance que pouvaient conserver, pour la lui prêter, les pays qui formaient encore son empire. Et après avoir vu comment la création de By-

zance lui avait enlevé d'abord la moitié de ses forces, il faut voir comment la ruine de la Gaule, qui avait formé la partie la plus riche de l'empire, devait amener sa perte définitive en la livrant, dans l'état de faiblesse où elle était tombée, à l'invasion certaine des Barbares.

***

César n'était parvenu à réduire la Gaule qu'après dix ans de guerre. Pour lui faire accepter définitivement le joug romain, il avait dû exterminer sur les champs de bataille une partie des hommes valides et en vendre une autre partie comme esclaves. La conquête, poursuivie par de tels moyens, a été irrévocable. Les Gaulois n'ont qu'une seule fois, avec Civilis, tenté une véritable révolte facilement comprimée. La Gaule se repeuplant est devenue de plus en plus semblable à ses conquérants; elle a pris leur langue, leurs mœurs, leur culture, en perdant les siens, et, au IIe siècle de l'ère chrétienne, tout laisse croire que ses hautes classes ressemblaient autant aux Romains de Rome que des provinciaux peuvent ressembler aux habitants d'une capitale.

On a si peu de notions sur le développement qu'avait atteint l'ancienne Gaule, sa condition sociale et économique est restée si obscure, qu'on ne peut que soupçonner la transformation qu'elle a d'abord subie, du fait de la conquête romaine. Cependant il paraît évident que la paix que Rome a fait régner sur des territoires autrefois divisés entre des peuples en guerre les uns contre les autres, que les avantages matériels qu'elle a procurés par la création de routes, de monuments, d'écoles, par l'initiation à une agriculture plus développée, ont dû amener un véritable essor, et élever d'abord, au point de vue de la richesse, la Gaule romaine fort au-dessus de la Gaule gauloise. L'empire, survenant, établit son système d'administration hiérarchisée en Gaule comme ailleurs. L'administration impériale, en assurant une bonne police, une gestion des affaires publiques régulière, une justice rendue selon le droit romain, en maintenant sur les fonctionnaires un contrôle sérieux, n'a pas pu manquer non plus de procurer de réels avantages. Toujours est-il que, pendant les deux premiers siècles de la domination romaine, la Gaule a joui d'une grande prospérité. Elle a été à ce moment une des régions les plus riches de l'empire, et les contributions qu'elle payait fournissaient à Rome la part peut-être la plus considérable de ses revenus.

Cependant l'administration romaine a fini par devenir un mécanisme s'appliquant avant tout à prélever le plus d'impôts possible. Le fonctionnement de ce que l'on pourrait appeler l'exploitation financière romaine, reposait sur les villes. La ville, la cité, était le centre où se concentrait l'action du fisc. Le pays rural était rattaché partout à une ville. Dans les villes, existait une classe supérieure dite des sénateurs, composée de hauts fonctionnaires romains et des membres de ces familles nobles ayant traditionnellement possédé de vastes domaines ou exercé de grandes charges. Ceux-là, du reste peu nombreux, étaient privilégiés, exemptés en partie du paiement des impôts ou du

moins de certains impôts municipaux. Puis venaient, au bas de l'échelle sociale, dans les campagnes, la masse des esclaves et des colons attachés à la glèbe, dans les villes, les esclaves domestiques, les affranchis, les gens adonnés aux métiers et au négoce et les pauvres. Les hommes de ces catégories étaient naturellement de beaucoup les plus nombreux. Entre les sénateurs privilégiés et la plèbe des villes et des campagnes, existait une troisième classe intermédiaire, dont les membres s'appelaient les curiales, qui formaient une sorte de bourgeoisie ou de classe moyenne. Les curiales étaient des propriétaires : était curiale tout homme possédant 25 arpents de terre. A une époque où la richesse demeurait presque exclusivement agricole, où l'exercice de l'agriculture était considéré comme seul digne de l'homme libre, les poursuites commerciales et industrielles demeurant occupations inférieures, les curiales propriétaires formaient dans la cité la classe dirigeante ; à ce titre, ils étaient chargés d'en gérer les affaires et d'en soigner les intérêts. Le conseil de la cité et les magistrats municipaux se recrutaient donc parmi eux. Mais alors l'administration romaine, laissant en dehors la classe des sénateurs privilégiés peu nombreuse, avait posé la main sur les curiales et les avait chargés de la répartition et de la levée des impôts, les rendant responsables de leur rentrée.

Tant que la Gaule s'est trouvée prospère, qu'elle a pu s'acquitter sans effort, le rôle des curiales se réduisait à celui de faciles collecteurs. Mais après la prospérité réelle des deux premiers siècles, est venue, aux IIIe et IVe siècles, une période d'appauvrissement. Le manque de documents ne permet pas de se rendre bien compte des causes de ce changement, mais qu'il se soit produit est certain. Il est vraisemblable que le fisc romain, en prélevant sans cesse pour des dépenses à effectuer au loin, c'est-à-dire en prenant toujours sans rien donner, a graduellement tari les sources de la richesse. Puis l'ordre, que la domination d'un empereur unique avait d'abord fait régner dans le monde romain, a été remplacé au IVe siècle par une nouvelle et véritable anarchie. Pendant cinquante ans, les empereurs se succèdent, se combattent, s'égorgent les uns les autres, chaque armée, chaque région ayant son candidat à l'empire, et les empereurs éphémères, pour se soutenir et s'assurer les soldats, pressurant sans mesure les populations. Une souffrance générale s'en est suivie, et il y a dans les campagnes de la Gaule, au IVe siècle, des insurrections de paysans et d'esclaves que les armées romaines doivent exterminer. Dans ces temps de désordre et de ruine, la condition des curiales est devenue affreuse. Responsables de la rentrée des impôts, ils ont dû prendre sur leur substance, les contributions que le pays ne pouvait plus payer, aussi les voit-on progressivement, pressurés, ruinés, expropriés, disparaître. Ils formaient la classe moyenne, et leur destruction a ôté à la société gauloise ses éléments de force vitale et de renouveau, car, après eux, il n'est plus resté qu'un petit nombre de sénateurs ou de nobles et, par dessous, une populace et des esclaves.

Le fisc romain a donc fini par ruiner la Gaule, par plonger le peuple dans la misère. On pensera qu'un pays ainsi opprimé par un empereur, au loin, s'en est désaffectionné. Il est même supposable que les troubles et les invasions, quelque ruineux qu'ils puissent nous sembler, n'étaient point vus d'un mauvais œil par la masse du peuple, qui se sentait délivrée des exigences du fisc romain. D'ailleurs, si l'on voulait parler de la Gaule à la fin du IVe siècle comme d'un ensemble capable de pensées et de résolutions communes, on ne pourrait être que dans l'erreur. Les quatre siècles de domination romaine avaient éteint chez les Gallo-Romains tout sentiment de patrie propre. Les sénateurs, les nobles, les hommes libres étaient devenus citoyens romains, mais ils restaient perdus dans l'unité de l'empire et ne possédaient point de droits particuliers, en tant qu'habitants de la Gaule. L'administration romaine avait tenu le pays réparti dans ses cadres, sans lui laisser de conscience d'ensemble. La Gaule n'avait eu aucune capitale propre, qui eût pu devenir un foyer de vie nationale ; elle n'avait connu qu'un centre administratif, — pour le meilleur exercice de l'administration romaine, — successivement fixé à Lyon, à Trèves et à Arles. Ensuite le territoire avait été réellement fractionné, chaque cité avait vécu concentrée sur elle-même. Aussi quand les Barbares surviennent, n'y a-t-il aucune conduite uniforme à leur égard, dictée par un sentiment national général. Mais, à mesure que la domination romaine s'amoindrit, que la direction des fonctionnaires romains cesse, voit-on chaque cité prendre conseil d'elle-même et s'accommoder, au mieux des circonstances, avec les envahisseurs.

Un fait qui montre bien le manque de toute vie distincte en Gaule sous les Romains est l'absence de toute littérature propre. Il ne nous est venu de ces temps aucune production originale. La Gaule possédait des écoles, où l'on enseignait la grammaire, où l'on s'exerçait à la rhétorique et à la poésie, mais les modèles étaient à Rome et il ne s'est rien écrit, pendant les quatre siècles de la domination romaine, qui nous ait transmis la manifestation de sentiments nés sur le sol. Pour trouver en Gaule des œuvres littéraires d'éclosion spontanée, il faut descendre jusqu'aux Ve et VIe siècles, alors que les Barbares sont entrés, que l'administration romaine a disparu, que l'initiative locale a repris, et nous avons alors les œuvres de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours.

On arrive ainsi à reconnaître qu'à la fin du IVe siècle la même caducité existait au sein de l'empire romain en Italie et en Gaule. Rome et l'Italie ne disposaient plus de force propre pour maintenir ensemble les différentes parties de l'empire, et la Gaule, pays frontière, ne possédait elle-même aucun élément de résistance qu'elle pût prêter ou s'appliquer pour contenir les Barbares. Les quatre siècles de gouvernement absolu et de léthargie politique de l'empire avaient si bien éteint toutes les sources d'énergie que l'Italie et la Gaule, qui avaient autrefois renfermé les hommes les plus belliqueux de l'ancien

monde, ne contenaient plus maintenant que des populations inertes, incapables de se défendre.

* * *

Nous venons de voir quel était l'état de Rome et de la Gaule au IVe siècle. Voyons maintenant quel était celui des Barbares.

Les Romains donnaient le nom général de Barbares à tous les hommes hors de leur empire. Ils l'appliquaient ainsi à des peuples très divers par la race, la langue, la culture et la religion. Ils considéraient en somme leur empire comme formant le monde même, comme coexistant avec toute dignité et tout ordre policé et ils tenaient indistinctement toutes les formes humaines au-delà pour grossières et rudimentaires.

Les Barbares qui devaient envahir l'empire étaient les Germains. Les Romains restèrent longtemps sans les connaître. Ils en étaient séparés par les Gaulois encore indépendants. Ce n'est que lorsqu'ils eurent englobé les Gaulois du Nord de l'Italie et pris pied dans la Gaule même, en y créant une province, qu'ils se mesurèrent une première fois avec des Germains. En l'an 111 avant J.-C., les Cimbres et les Teutons, ayant franchi le Rhin et traversé la Gaule, sont parvenus au Sud, le long du Rhône, jusque dans la province romaine. Ils ont successivement détruit cinq armées romaines. Ils les avaient remplies d'effroi par leur aspect étrange et leur manière de combattre jusqu'alors inconnue. Ils poussaient, sous les armes, des cris épouvantables: leurs femmes les excitaient, et les frappaient s'ils reculaient: vaincus, ils s'égorgeaient les uns les autres et tuaient les femmes et les enfants pour leur éviter l'esclavage. Même en admettant une certaine exagération de la part des écrivains qui nous les ont dépeints, il faut penser que ces premiers Germains, venus du Jutland, n'ayant encore eu aucun contact avec la civilisation romaine, devaient être effrayants dans leur combativité déchaînée. Marius les extermina.

Les Romains ne retrouvèrent les Germains que lorsque, ayant conquis la Gaule, ils arrivèrent au Rhin. Ils furent naturellement tentés de passer le fleuve, pour soumettre à son tour la Germanie, mais ils devaient échouer dans toutes leurs tentatives. César, le premier, franchit le Rhin; au-delà, il trouve un pays sans villes et dont les habitants lui échappent dans les solitudes; après être resté dix-neuf jours sur le sol de la Germanie, déçu, il rentre en Gaule. Sous Auguste, Varus essaya plus sérieusement de soumettre le pays. Il y pénétra avec trois légions et s'avança jusqu'au Weser. Alors, il fut exterminé, avec son armée, par les Germains. Ce désastre consterna les Romains. Ils reconnurent l'inutilité de leurs entreprises pour conquérir la Germanie. Ils y renoncèrent donc à partir de ce moment et ne tentèrent plus que quelques expéditions de courte durée, au-delà du Rhin, pour poursuivre ou frapper les Barbares les plus rapprochés.

Les Romains établirent à poste fixe leurs légions le long du Rhin, de manière à en défendre le passage. Cet arrangement dura près de quatre siècles. Pendant ce temps, Romains et Germains demeurent en contact, séparés seulement par le fleuve; ils apprennent à se connaître, des rapports s'établissent entre eux, les villes du Rhin deviennent des points d'échange. On voit donc les premiers sentiments d'effroi et de répulsion faire place à d'autres. César ne parle déjà plus des Germains comme d'hommes purement féroces; il leur découvre certaines vertus. Tacite, cent ans plus tard, les juge encore mieux; il leur reconnaît de grandes qualités morales. Du reste, Romains et Germains se rapprochaient. A mesure que l'empire décline, que ses populations étiolées ne peuvent plus le défendre, il en vient à emprunter la force des Barbares et à recruter ses soldats parmi eux. Les Germains deviendront donc de plus en plus nombreux dans les armées romaines. Leurs chefs y tiendront de hauts grades et recevront des titres honorifiques.

Rome s'affaiblit toujours; sa force militaire, même recrutée de Germains, devient insuffisante pour garder le Rhin. Elle fait alors un pas de plus : elle traite avec des Germains pour qu'ils en prennent eux-mêmes la défense. Elle laissera sur le fleuve, à la place de ses légions disparues ou affaiblies, ces tribus ou ces peuplades qui s'y sont avancées, leur demandant seulement d'interdire le passage aux autres Germains plus au loin. Les Francs avaient envahi la Belgique, au nord de la Gaule, et s'étaient établis sur le cours de la Meuse inférieure. Le César Julien marchant contre eux vers 355, les trouva si bien maîtres du pays, qu'au lieu d'essayer de les en chasser, il s'arrangea avec eux, pour leur en remettre la garde.

On peut donc faire remonter au milieu du IVe siècle le commencement de ces invasions, à la faveur desquelles les Germains s'établissent en Gaule d'une manière fixe. La combinaison à laquelle Julien s'était arrêté, d'accepter le long du Rhin une part des Germains, pour qu'ils opposassent une barrière aux autres plus au loin, n'était point, après tout, si mauvaise, car, lorsque, vers 406, la grande invasion, poussée du fond de la Germanie, croit-on, par les Huns, se dispose à passer le Rhin, les Francs alliés des Romains cherchèrent à l'arrêter. Ils livrèrent bataille, d'abord avec succès; mais le flot était réellement trop puissant pour être contenu, et les Suèves, les Vandales, les Alains, puis les Burgondes et les Wisigoths pénétrèrent, de 406 à 413, en Gaule pour s'y établir ou, la dépassant, s'en allèrent jusqu'en Espagne et en Afrique. L'invasion commencée au milieu du IVe siècle, d'abord sous forme d'infiltration et restreinte aux terres de l'extrême frontière, s'étend donc au Ve siècle, à l'intérieur de l'empire. Au même moment, en 408, Rome voit, pour la première fois, les Barbares sous ses murs et est assiégée par Alaric.

Les Barbares sont maintenant dans l'empire. Cependant il n'est pas encore détruit. Il subsiste toujours. Il y aura un empereur d'Occident jusqu'en 476. Même après qu'il n'y aura plus d'empereur, l'idée

de l'empire se maintiendra. Elle restera indéracinable. Elle sera reprise par Charlemagne, qui rétablira l'empire sous une forme modifiée et au fond caduque, mais qui cependant traversera tout le moyen âge et viendra jusqu'à nos jours. C'est que l'empire romain, dans la conception des hommes de l'antiquité et du haut moyen âge, était bien le monde même. Il donnait, avec son empereur au sommet et sa hiérarchie administrative au-dessous, la forme politique qui représentait l'idée d'autorité, de gouvernement régulier, qui correspondait à la notion même de culture et de mœurs policées. On ne voyait hors de lui que des formes barbares, que des puissances rudimentaires ou des éléments désordonnés. La conception de l'omnipotence de l'empire et de la majesté de l'empereur, persistant, malgré la décrépitude interne, il faut bien se représenter que les Barbares ne sont point entrés dans l'empire avec l'idée préconçue de le détruire. Ils n'y ont pas pénétré en dominateurs, ayant la volonté arrêtée de mettre fin à sa primauté et de s'y substituer. Ces prétentions exaltées eussent été trop élevées pour entrer dans le cercle de leur vision. Elles ne pouvaient venir à des réunions de guerriers comme eux, formées pour la simple attaque.

Les Barbares qui ont envahi l'empire étaient le surplus de la population que le sol pauvre et alors à peine cultivé de la Germanie ne pouvait nourrir, ou bien c'étaient des peuples entiers encore nomades, que d'autres, par derrière, plus puissants poussaient en avant. Voyant au-delà du Rhin les terres fortunées de la Gaule et de l'Italie, ils ambitionnaient de s'y établir, et lorsque la pression des autres, plus au loin, se fait sentir, que la barrière que leur opposaient les légions romaines se trouve enfin ouverte, ils franchissent le Rhin et entrent en effet dans l'empire. Mais en voulant y rester et s'y faire une place, ils se contentent d'abord d'une place restreinte, d'une situation subordonnée. Ce n'est que plus tard qu'ils se sentiront maîtres : l'idée de l'autorité souveraine ne leur viendra qu'avec le temps : elle sera développée par les circonstances. Tout ce qu'ils demandent, au premier moment, c'est d'obtenir des terres, de pouvoir jouir d'une part du sol : alors ils se considèrent comme placés dans l'empire sous sa suprématie qui persiste, ils reconnaissent tenir ce qu'ils possèdent de la munificence impériale. C'est ainsi que s'est effectuée la première occupation du Nord de la Gaule par les Francs, d'accord avec Julien : c'est ainsi que s'est effectuée la prise de possession du territoire entre la Saône, le Rhône et le lac Léman par les Burgondes.

Longtemps après que les Barbares y sont entrés, la Gaule demeure dans un état mal défini : une partie du pays est occupée par eux, qui se reconnaissent plus ou moins les obligés des Romains ; l'autre continue à être sous le gouvernement direct de généraux ou d'administrateurs romains. Au milieu du ve siècle, alors que les Francs occupent depuis longtemps déjà le Nord de la Gaule, que les Burgondes et les Wisigoths sont implantés à l'Est et au Sud, les Romains conservent la Provence ; et, au centre, entre la Loire et la Garonne,

Aegidius, un de leurs généraux, tient toujours le pays. Les Goths, en Italie, respectent longtemps la forme impériale : ce n'est qu'en 476 qu'ils donneront au territoire qu'ils occupent le titre de royaume.

Il ne faudrait donc point se représenter l'invasion comme un torrent qui renverserait et détruirait tout sur son passage. L'entrée et l'établissement des Barbares dans l'empire se sont accomplis progressivement, par une succession d'actes gradués, qui ont demandé un long temps et n'ont point eu le caractère de surprise. Les nouveaux venus, en se faisant leur place et en s'imposant aux anciens habitants, se sont certes livrés à des ravages, à des massacres et à des dépossessions, mais en définitive la coutume d'opprimer les vaincus ne leur était pas alors particulière ; les Romains montraient une égale cruauté. Et quand les Barbares survinrent, ils durent paraître n'exercer que les droits et les privilèges de la victoire, tels que les comprenaient alors tous les hommes.

Il convient, d'ailleurs, de distinguer. Si certains peuples sortis immédiatement de la Germanie, les Vandales, les Lombards, ont montré la férocité des primitifs Germains, d'autres, comme les Francs, les Burgondes, longtemps les voisins de l'empire, avaient pris des mœurs plus douces et ils se sont assez paisiblement établis sur leurs terres. Il faut encore se représenter que les Barbares étaient après tout peu nombreux, que si, réunis, ils se trouvaient capables de briser la résistance des derniers soldats romains et de faire tomber les villes, une fois maîtres du pays et devant s'y répandre pour l'occuper, ils se sentaient fort affaiblis et comme noyés au milieu de la vieille population. C'est pourquoi ils paraissent s'être assez vite arrangés pour vivre avec elle, sans trop l'opprimer. Ils ont pris des terres, ils ont dépouillé d'anciens possesseurs ; mais il n'y a pas eu spoliation générale ; on voit des Gallo-Romains rester très riches et très influents sous les Francs.

Les Barbares, d'une culture rudimentaire, ne prétendaient nullement imposer leurs lois et leurs mœurs aux Romains : c'est eux, au contraire, qui ont fini par s'adapter à la civilisation supérieure des envahis. Il n'y a donc pas eu cette oppression terrible du conquérant qui façonne le vaincu à son image, tel que le cas s'était produit lorsque César avait réduit la Gaule. Enfin les Germains s'établirent surtout dans les campagnes et vécurent sur leurs domaines, isolés ou en petits groupes, loin des villes, qu'ils laissèrent se régir selon leurs anciennes coutumes. Par là leur domination n'a pas dû être ressentie comme amenant un changement total et soudain. Toujours est-il que le contact entre la masse du peuple envahi et les envahisseurs a vite amené une forme complexe de société mélangée, où il ne paraît pas que l'ancien peuple ait vraiment regretté le régime antérieur, car on ne voit pas de ces résistances prolongées et de ces révoltes qui accompagnent les conquêtes totales et les substitutions complètes de peuple à peuple.

Il est en outre un fait qui a contribué plus que tout autre à faire

accepter le nouvel état de choses aux anciens habitants, c'est que les Barbares entrés dans l'empire y ont pris la religion établie, le christianisme. Leur conversion leur a rendu favorables les évêques de l'Eglise chrétienne, devenus les réels conducteurs de l'ancienne population après la disparition de la hiérarchie administrative romaine. Les Barbares, en se faisant chrétiens, ont trouvé dans les évêques des dispositions bienveillantes et il s'est vite établi, entre les chefs barbares et les évêques, un accord qui leur a servi à tous pour s'agrandir.

***

Le christianisme s'était implanté dans l'empire romain comme un antagoniste. Les primitifs chrétiens, il est vrai, recrutés parmi les derniers du peuple, vivant dans une sorte d'illuminisme, à l'écart de toute action pratique, semblaient les hommes les plus inoffensifs du monde. Mais ce sont précisément leurs idées de renoncement aux choses terrestres qui, à mesure qu'ils s'accrurent, les rendirent si pernicieux pour le vieil ordre romain. Ils se refusaient à toute participation aux actes de l'ancien culte polythéiste, qui formaient comme le fondement de la vie antique et auxquels tous les citoyens devaient leur présence. Ils avaient horreur de la guerre, ils réprouvaient les châtiments sanglants, les jeux du cirque et sapaient les idées de hiérarchie et de distinctions de rang sur lesquelles reposait la société romaine. Les empereurs, sentant les chrétiens se développer d'une manière funeste pour eux, voulurent les extirper par la persécution et les supplices. Les chrétiens résistèrent et ne firent que s'accroître. Enfin, après trois siècles de propagande, ils devinrent tellement nombreux, en face du vieux culte réduit, que le gouvernement et l'empereur passèrent de leur côté. Les Barbares qui entrèrent dans l'empire y trouvèrent donc le christianisme reconnu comme religion d'Etat et étendant déjà son influence à l'ordre civil.

Lorsque les empereurs eurent concédé, aux villes de la Gaule pressurées, l'élection d'un défenseur, qui eut pour mission légalement reconnue de soutenir leurs droits auprès des fonctionnaires romains, les villes choisirent presque partout l'évêque chrétien établi dans leur sein pour tenir le poste. Les chrétiens, devenus les plus nombreux et maîtres des villes, lorsqu'on leur accordait certains privilèges, trouvaient que la meilleure manière de les faire valoir était d'en remettre la garde à ceux qui avaient été leurs guides au jour de la faiblesse et des persécutions. Mais si les évêques exerçaient déjà une action publique dans l'empire alors que l'administration romaine était intacte, leur rôle s'agrandit tout à coup lorsqu'elle eut été détruite, après l'entrée des Barbares. Les évêques, à la tête de la hiérarchie chrétienne, représentèrent le seul organisme subsistant de la vieille société. Ils devinrent donc à la fois précieux pour l'ancien peuple et les Barbares. Dans le système nouveau qui suit l'invasion, où les envahis et les envahisseurs mènent côte à côte une vie séparée,

les évêques devinrent de plus en plus les chefs des chrétiens, et furent reconnus comme tels par les Barbares, qui avaient besoin d'intermédiaires pour régir l'ancien peuple, dont ils ne partageaient ni la langue ni les lois.

Cependant la plupart des Barbares entrés dans l'empire, les Vandales, les Burgondes, les Goths, étaient arrivés chrétiens, mais apportant avec eux l'hérésie d'Arius, qui s'était développée et avait pensé dominer dans l'empire d'Orient. Les chrétiens d'Occident, à Rome et en Gaule, s'étaient au contraire montrés rebelles à l'arianisme pour rester catholiques. Le fait que la plupart des Germains et les Gallo-Romains étaient de sectes chrétiennes différentes semble, pour un temps, mettre entre eux une aussi grande barrière, que si les premiers fussent restés fidèles à leur vieux culte polythéiste. Mais telle était l'influence que possédait déjà le clergé catholique, que dans la lutte sourde ou déclarée qui s'engagea partout entre les évêques et les prêtres catholiques et les envahisseurs ariens, ce furent ceux-ci qui succombèrent. L'arianisme devint pour eux une cause d'irrémédiable faiblesse. Ils finirent par l'abandonner volontairement pour entrer dans le giron catholique; ceux qui persistèrent dans l'hérésie, demeurèrent vaincus.

Ce furent les Francs qui, dans la guerre engagée entre l'arianisme et le catholicisme, se portèrent vers ce dernier et décidèrent de son triomphe. Ils étaient restés établis sur le territoire le long du Rhin et de la Meuse, qu'ils avaient d'abord occupé, pendant que le flot de l'invasion les dépassait pour se répandre dans le sud de la Gaule et en Espagne. Ils avaient continué à s'étendre. Leurs progrès avaient malgré tout été assez lents, car, au moment où Clovis va s'élever, leur domination en Gaule ne dépassait guère la ville de Tournay. Ils se répartissaient entre différentes tribus, ayant chacune son chef. En 481, Clovis, devenu le chef des Francs Saliens, se mit en marche vers le Sud et vainquit complètement le général romain Syagrius. Il étendit alors la domination des Francs jusqu'à la ville de Soissons. Clovis se maria avec Clotilde, une catholique, nièce du roi des Burgondes. Les Francs et Clovis étaient demeurés païens, attachés à l'ancien culte germanique d'Odin, mais Clovis devenu l'époux d'une catholique fut bientôt sollicité de se convertir par sa femme et les évêques. A la bataille de Tolbiac, qu'il livra aux Allemands, voyant le succès indécis, il invoqua le dieu des chrétiens et promit de le reconnaître s'il le faisait triompher. Victorieux, il tint sa promesse; il se convertit au christianisme et les Francs presque tous après lui. Il fut baptisé et oint par l'évêque Rémi, à Reims.

Cet événement, d'une importance décisive, changeait le caractère que la domination des Francs avait eu jusqu'alors en Gaule. Il établissait sur une base nouvelle l'autorité de leur chef et transformait les relations entre Germains et Gallo-Romains. La barrière qu'avait pu mettre entre eux la diversité de religion tombait par le fait que

tous devenaient chrétiens catholiques. A partir de ce moment, ils pouvaient continuer à être régis par des lois différentes, mais ils avaient les mêmes prêtres, le même Dieu, et l'unité spirituelle, à une époque où toute vie morale et intellectuelle était concentrée dans la foi religieuse, établissait entre eux le meilleur des liens. L'idée de conquérants et de conquis, de vainqueurs et de vaincus disparaissait. Le chef chrétien des Francs, oint par l'Eglise, devenait le souverain légitime, reconnu et obéi, au même titre, par tous les habitants chrétiens, quelle que fût leur diversité d'origine. Pour la première fois depuis l'invasion, les évêques et les prêtres catholiques avaient un chef et un peuple dominateurs, qui fussent pleinement de leur foi et, comme tels, soumis à leur direction spirituelle. Aussi la sensation d'un triomphe immense remporté par le baptême de Clovis a-t-elle été si profonde qu'elle a traversé les siècles. L'Eglise de France n'a cessé de célébrer l'événement comme son grand triomphe, comme l'époque où s'effectue l'union, qui a duré si longtemps, de l'Eglise et de la Monarchie, du trône et de l'autel. Le roi et l'Eglise commençaient, en effet, chacun dans sa sphère, une carrière d'ascension et de grandeur.

L'évêque Rémi, lorsqu'il avait oint Clovis, lui avait conféré une majesté toute nouvelle. Les chefs francs jusqu'alors, quoique pris dans certaines familles privilégiées, de rang supérieur, étaient toujours soumis à l'élection, leur prestige venait surtout de la vaillance qu'on leur reconnaissait, leur autorité, qui était celle de chefs de guerre, n'était complète que sur les champs de bataille, leur droit ne se reliait à aucune conception surnaturelle transcendante. Mais Rémi sacrant Clovis lui conféra la qualité mystique de roi chrétien, relié à Dieu, tenant de lui son droit par l'intermédiaire de l'Eglise, et par conséquent investi de la souveraineté de telle manière que lui seul et ses descendants pussent en être les légitimes dépositaires. Toute cette conception de l'autorité royale était demeurée inconnue des Barbares, et Clovis, sacré par l'Eglise, fut un tout autre personnage que n'avait été le simple chef des Francs.

La nouvelle source de force que les Francs venaient d'acquérir par leur conversion les porta tout de suite à attaquer leurs voisins ariens, les Burgondes et les Wisigoths. Ils les vainquirent et les rendirent dépendants, grâce à l'appui plus ou moins ouvert que leur prêtèrent les évêques et le peuple catholique des territoires attaqués. Clovis étendit donc sa domination à toute la Gaule, sauf à la Septimanie, au sud-est.

Clovis et ses successeurs, ainsi agrandis, récompensèrent la hiérarchie catholique par l'importance accrue qu'ils lui concédèrent et les avantages d'ordre spirituel et temporel qu'ils lui laissèrent prendre. Grégoire de Tours nous fait connaître le grand rôle qu'ont joué les évêques sous les rois francs. Les évêques, qui se rappelaient les temps encore proches où, sous l'empire, leurs ouailles ne s'étaient d'abord recrutées que parmi les habitants les plus humbles des villes,

qui longtemps ensuite avaient dû subir la persécution cruelle des fonctionnaires romains, devaient regarder avec complaisance la situation nouvelle où ils se trouvaient sous les Francs, entrés dans les conseils des rois. Et au lieu d'avoir comme autrefois, dans certaines catégories de Romains endurcis par la philosophie ou le culte des dieux antiques, des hommes rebelles à leurs enseignements, ils possédaient, dans les rois et les guerriers germains, des esprits simples, des âmes naïves, qui embrassaient les dogmes chrétiens avec une entière soumission. Alors l'Eglise se développe au temporel, elle s'établit au milieu de la société comme un corps vivant, avec une règle, une forme et des droits indépendants. Elle commence cette acquisition, par dons et par legs, d'immenses biens dévolus aux basiliques et aux monastères, qui assureront sa richesse et sa grandeur pour de longs siècles.

On reconnait ainsi que les Barbares entrés dans l'empire romain décrépit y trouvaient cependant un élément très vivant et en croissance, le christianisme, et que le christianisme et sa hiérarchie, loin de leur présenter des forces hostiles, se sont d'abord offerts à eux comme possédant un principe religieux supérieur, et, après les avoir convertis, se sont alliés avec empressement et sans réserve. Et de la combinaison de la puissance spirituelle, venue du monde romain, avec la puissance temporelle guerrière qu'apportaient les Barbares sont graduellement sorties les monarchies de droit divin, qui traverseront le moyen âge.

***

En considérant le chemin que nous venons de parcourir, nous voyons que la chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares sont des événements qui n'ont rien présenté d'accidentel. On peut dire, au contraire, qu'aucune période de l'histoire n'a montré de faits mieux enchaînés. Pour exprimer, par des termes du sens le plus propre, le caractère exact de cette phase de l'histoire, on pourrait, au lieu des mots consacrés de chute de l'empire et d'invasion des Barbares, dire la fin de l'empire et la pénétration des Barbares.

Il faut, en effet, se représenter que, pendant quatre siècles, l'empire romain et le monde germain ont vécu côte à côte. Que, pendant les deux derniers siècles, l'empire a souffert d'un affaiblissement qui progresse d'une manière ininterrompue. Il va bien ainsi par lui-même à une fin naturelle. Alors que le monde romain s'affaisse, le monde germain s'étend. Au simple contact, d'abord établi sur la frontière, entre Romains et Germains, succèdent bientôt des rapports plus étroits, qui donnent lieu à une infiltration des Barbares dans l'empire. Les Barbares entrent d'abord en qualité de colons ou de serviteurs, puis ils sont appelés comme auxiliaires militaires. Puis, par un nouveau pas, aux soldats recrutés individuellement succèdent des peuples entiers, d'abord les Francs, qu'on laisse s'établir sur le territoire même de l'empire et auxquels on remet la défense de la

frontière. La pression des peuples au loin devient de plus en plus forte, et alors l'entrée des Barbares dans l'empire s'accentue. De 406 à 413, a lieu le grand mouvement en avant auquel on peut plus spécialement appliquer le nom d'invasion. Les Barbares, qui n'étaient encore implantés que sur la frontière, sont maintenant partout dans l'empire. Mais il n'est pas encore détruit, il subsiste toujours. Les Barbares reconnaissent longtemps, dans une certaine mesure, l'autorité supérieure de l'empereur, ils n'occupent guère encore leurs territoires qu'à des titres vagues. Cependant leur domination s'étend sans discontinuer au détriment des Romains, qui finissent par perdre leurs dernières possessions et leurs derniers vestiges d'autorité. Alors, en 476, il n'y a plus d'empereur. Les Barbares sont maintenant tout à fait maîtres, ils agissent les uns vis-à-vis des autres comme des souverains n'ayant plus de supérieur au-dessus d'eux. Leurs chefs sont devenus des rois chrétiens, ils s'appuient sur les évêques qui, par la consécration religieuse, fortifient leur autorité et exaltent en eux la majesté royale, conçue comme venant de Dieu. Et par là se trouve inauguré, sur les ruines de l'empire romain, le système nouveau qui, en se développant, deviendra le régime féodal.

THÉODORE DURET

Vénus Ennemie[1]

IV

La Solitude.

NOTICE

A vingt-deux ou vingt-trois ans, renvoyé définitivement de la maison de banque où il rendait si peu de services, Gabriel Montreano se trouva sans situation.

Alors, grâce à de petites sommes qu'il obtint encore de sa famille, commença pour lui une vie bizarre, tout entière consumée en interminables courses de placier, en vaines tentatives pour vendre d'invendables objets.

Déjà ses idées deviennent confuses. Son intelligence est pour ainsi dire douloureuse et il lui faut un effort presque pénible pour suivre un raisonnement. Faible et irritable, il s'aliène sa famille et surtout son oncle. Aussi, lorsque son père est mort et que sa mère est retournée à Salonique, à son isolement moral s'ajoute une solitude matérielle absolue.

On a peine à s'imaginer ce que pouvait être sa vie, — sans amis, sans parents et toujours dominé par une obsession douloureuse. Son esprit, peu capable d'acquisitions nouvelles, en est réduit à deux ou trois idées principales qui accaparent toute son activité et s'appellent cycliquement l'une, l'autre.

Il est curieux de voir le développement progressif d'une de ces préoccupations, comme celle de l'hypnotisme : Gabriel Montreano souffre d'une sensation de vide dans le cerveau, ce qu'il s'explique à lui-même par des tentatives hypnotiques auxquelles on s'est livré sur lui à son insu. (Car ce besoin d'explication rend compte d'un grand nombre de phénomènes psychiques : c'est lui qui nous fait rêver d'un voyage dans la neige, par exemple, si nous avons accidentellement froid aux pieds pendant le sommeil.)

Une fois établie, cette idée fixe s'enrichit d'une foule de constatations : d'abord redouté de la malveillance de quelques individus, l'hypnotisme est ensuite admis comme l'un des grands moteurs de sa vie et, à chaque instant, il en perçoit l'influence.

Du reste, tout lui devient sujet d'inquiétude et il se préoccupe fort de sa santé ; ses notes minutieuses révèlent une frayeur extraordinaire des moindres symptômes. Il a lu des livres de médecine ; pas

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin, 1er et 15 juillet 1899.

une fonction organique qu'il ne soumette à la thérapeutique. Il possède un répertoire de formules contre les douleurs musculaires, des recettes pour se procurer une « virilité immédiate » *(d'un effet bien douteux), remèdes contre l'insomnie (en réalité, dans le but de se procurer des spermatorrhées voluptueuses). Contre la sclérose des artères, contre les palpitations, il emploie des médications attentives et compliquées.*

Les années d'une existence aussi absurde favorisent l'évolution de sa maladie noire.

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

« Ma mère était partie et voilà le plus triste de son départ : que nulle tristesse n'y fut présente. Maintenant, cela me paraît lamentable et horrible.

Parmi l'étonnement désorienté de me trouver seul, j'éprouvais du soulagement, tant une gêne insurmontable avait pesé sur nos adieux... Ma mère sentait quelques remords de m'abandonner ; moi, je souffrais en ce moment de ne l'avoir jamais aimée. Chacun de nous avait honte.

Et voilà quelle fut notre séparation.

C'est maintenant que je regrette de n'avoir su, peut-être, éveiller une âme maternelle chez ma mère.

Les douces causeries en commun — il paraît — sous « la lueur étroite de la lampe », les ennuis mêmes et les doutes et les angoisses confiés aux siens pour s'en décharger l'âme et goûter le plaisir d'être consolé ; les peines supportées par les uns comme par les autres ; les bébés criards et, parfois, si graves !... (à parler de ces choses, je m'attendrirais jusqu'à la puérilité) qu'il me paraît triste de n'avoir jamais connu tous ces bonheurs-là, de penser que je serai toujours seul !

Une femme, des enfants, tout cela qui est si simple... Oui, cela est simple, c'est la vie de tous et moi, je ne le connaîtrai pas.

Je suis seul, d'une solitude désespérée, avec la crainte et la haine des autres. Ma pauvreté m'interdit jusqu'à ces camaraderies de café que je préfère à des amitiés plus profondes ; car les amis vous devinent, à la longue !

Oh, cette peur constante d'être deviné ! Elle m'écarte de tous ceux qui peuvent avoir des lumières sur moi ; elle me fait éviter

les regards des enfants en qui je soupçonne des clairvoyances méconnues. Elle me fait baisser les yeux et pâlir devant des femmes rencontrées; dans un coup d'œil, je crois deviner le mépris. Un quolibet, jeté au passage, me laissa tout un jour persuadé que mon secret se lit clairement dans mes yeux.

Mes yeux, je les tiens baissés ; cela m'étonne, cela m'effraye surtout ! de les trouver vides. Je ne sais pas ce que les autres peuvent y voir !

Je restais des journées entières à somnoler ; je n'avais pas la force de m'attacher à une besogne quelconque et, faute d'une occupation forcée, je demeurais étendu dans un fauteuil, les yeux fermés, écoutant parler tout bas ma pensée vagabonde.

J'essayais quelquefois de lire ; mais mon attention avait, pour ainsi dire, perdu l'habitude de se fixer sur quelque chose ; elle s'émiettait, elle échappait aux objurgations de ma volonté. Aux mots que je lisais, venaient bientôt se mêler des paroles étrangères, et la voix intérieure m'emportait loin de la lecture que mes yeux seuls poursuivaient automatiquement. Si bien que tout à coup je rejetais le livre découragé.

« Si j'avais l'occasion de causer, je sentais une sorte de lassitude ; les idées m'étaient pénibles et je ne pouvais que répondre aux questions simples. Suivre un raisonnement, je ne le pouvais pas ; et, malgré mes efforts, je ne parvenais à écouter mon interlocuteur que s'il possédait une voix forte et variée.

Sortir ? Où ? Pourquoi ? Je reculais devant l'ennui seul de revêtir une toilette décente.

Et puis, à quoi bon voir des gens qui marchent, qui font des courses ; à quoi bon regarder des filles qui passent, quand on est, soi-même, sans but immédiat ni lointain, quand on a renoncé à tout espoir d'amour !

C'est si fatigant, tout ce monde qui s'agite. Et surtout, parmi la foule affairée qui court à ses besognes ou à ses plaisirs, je me sens plus seul et plus inutile. Mon logis, au retour me semble encore plus triste parce que je ne rencontre personne qui s'intéresse à moi. Et je me plonge dans ma rêverie vide avec une sorte de désir rageur de m'y abîmer, d'y anéantir ma conscience.

Vous avez été surpris, monsieur le docteur, de ces mots : « pseudo-hypnotisme féminin » griffonnés sur la marge d'une note que je vous ai remise. Je m'explique :

Le pseudo-hypnotisme de la femme s'exerce sur moi à la faveur de mon hypocondrie sexuelle ; je suis, en quelque sorte, hypnotisé parce que je n'hypnotise pas.

Il me semble que mon fluide vital ne s'échappe pas de moi avec assez de force pour neutraliser les effluves étrangers ; aussi je suis pénétré, pour ainsi dire, par l'atmosphère morale de ceux qui m'approchent et mon propre fluide, impuissant à rayonner, m'engourdit moi-même.

L'effet, soi-disant hypnotique, de la femme sur moi est d'autant plus intense et plus rapide, qu'elle est jeune, jolie et coquette ; il est proportionné à l'énergie, chez elle, de la fonction sexuée, à la prédominance de cette fonction sur le moral et l'intelligence. Ainsi, la pâleur du visage, jointe à une grande animation des yeux, la lourdeur de certains regards produisent sur moi une hypnotisation étourdissante. Dans quelques cas, alors que je ne pense pas à cette action, et que, par conséquent, je ne l'appréhende pas, elle agit sur moi comme une décharge.

Alors, mon sang se réfugie dans l'intimité de mon corps ; lentement ou brusquement, ma peau devient froide et pâle, mon cerveau se décongestionne et je reste, des heures, affaibli d'âme et de corps, dans un état de torpeur triste.

A certains jours de dépression nerveuse, je suis plus sensible à l'influence de l'hypnotisme féminin : quelques mois avant d'entrer à l'Hôpital Herold, une belle voix de femme me cassa les reins et je rentrai chez moi comme estropié et tout fébrile.

Voilà bien de l'hypocondrie, j'en conviens. Mais qu'y faire ? Elle est incurable dans le vide où je me trouve.

Vers ce temps-là, j'avais échafaudé une hypothèse qui me paraît aujourd'hui bien vaine et fragile ; il me cause pourtant quelque peine d'en sourire, par tendresse pour l'être plus intelligent que je fus naguère.

Les songes de la nuit nous présentent, en une durée infiniment courte, une série d'événements très étendue. Certaines de ces

hallucinations sont même si vives que le souvenir ne les distingue plus ensuite des impressions réelles.

D'autre part, en quoi les images perçues par nos sens peuvent-elles nous convaincre de leur existence effective et seulement nous persuader que quelque réalité leur serve de substratum ? Un son, une couleur n'existent qu'autant qu'ils sont perçus par un être; autrement, ce n'est qu'une agitation de l'espace. Et qui saura jamais si deux hommes l'interprètent de même?

Le monde extérieur, le monde des phénomènes est un prolongement de notre subjectivité. Existe-t-il, en dehors de l'intelligence qui le conçoit ? Mon Univers est une « hallucination » que rien ne me garantit « vraie ».

Et je pensais que la vie n'est aussi que le rêve d'une âme.

Hors du nombre nouménal où elle vit en sa plénitude, mon âme imparfaite, mon âme inassouvie s'attriste, à délaisser la douceur de l'existence; d'un regret, d'un désir, surgissent immédiatement la fantasmagorie d'un décor et une série d'états de conscience. Moi-même, je suis en ce monde comme un ambassadeur oublieux de son maître, inconscient de son rôle.

L'apparente durée de mon existence tient tout entière dans une pensée de mon âme comme de multiples événements trouvent place dans la brièveté d'un rêve d'homme : une vie est la projection d'un état d'âme (d'où son unité) et le monde, autour de moi, un irréel symbole.

Si, du moins, remontant jusqu'à mon âme par des efforts de conscience et de méditation, je pouvais me délivrer des apparences.

J'y ai longtemps tâché... Mystique, fiévreux et passionné, je tentais de m'affranchir du monde extérieur. Arrière ces frêles joies et leur douceur menteuse ! J'avais, moi, comme une soif de souffrir. Lentement, avec un minutieux acharnement de tortionnaire, j'évoquais, pour moi seul, des scènes de luxure où ma rancœur jalouse pouvait s'exacerber.

Bientôt, je me voulus, pour règle de vie, ces tortures volontaires.

Ma chasteté douloureuse donnait à mes sensations une acuité

folle ; elle revêtait pour moi l'univers de je ne sais quelle ironique et enrageante luxure. Images entrevues, hallucinations de chairs ou de formes... mon cœur défaillait sous la hantise d'impossibles caresses.

L'aversion haineuse de la femme, mais aussi la préoccupation constante de l'amour entretenait en moi une sorte d'exaltation passionnée.

Combien avidement je saluai comme des frères les fiévreux montanistes et leur chaste dépravation. En eux je retrouvais mes deux enthousiasmes, la chasteté, le martyre. Qu'ils mêlaient de rigorisme à leurs brûlantes ardeurs! Passionnés pour la souffrance, au point qu'ils forçaient des gens à les martyriser, ils trouvaient coupables les plus légers artifices de toilette, ils détestaient les femmes parce qu'elles savent plaire.

Avec quelles austères délices je lisais les traités de Tertullien ! Que je goûtais la naïve légende des amants d'Auvergne et, dans Saint Ambroise, l'épisode de la Vierge d'Antioche au lupanar !

Ce mysticisme plein de sensualité inclinait ma tendresse vers les êtres sans souillures. Et tous, frêles adolescents qu'un subtil rêve enlace, enfants qui se disent tout bas des paroles mystérieuses, jeunes hommes qu'affole un espoir tout proche — je les voyais s'acheminer vers la Luxure !

Moi qui ne connaîtrai jamais la douceur des baisers ni la plénitude des étreintes, j'aurais voulu les retenir, tous les êtres jeunes, dans la puérilité ; j'aurais voulu les enfermer dans un jardin de rêve où nul désir ne pénétrât.

Mais la Vie passait, riant de mes désespoirs, se jouant de mes efforts. Chaque invitation sentimentale me mordait le cœur comme un abandon.

Je haïssais alors la beauté, je détestais ces appels au plaisir, ces offres de stupre à chaque pas. Photographies de filles, illustrations équivoques de journaux étalés, brochures aux titres inconvenants, reproductions de scènes indécentes, dessins de femmes demi-nues, prospectus ignobles distribués aux carrefours, cartes transparentes, médailles portant l'adresse d'établissements de voyeurs, affiches où s'étale l'impudence de titres égrillards, nudités entrevues, jupons retroussés, évocations scabreuses d'alcôve ou de lupanar, partout et triomphalement la Sexualité déborde et le Phallus est déifié !

Et je n'avais pourtant pas le mépris de ces images ; elles agissaient sur moi violemment. Je croyais les détester parce qu'elles parent de voiles séduisants des ébats méprisables, parce qu'elles font le racolage du vice et troublent des âmes neuves... En réalité, je souffrais horriblement de voir autour de moi, de toutes parts, cet étalage superbe...

Chaque initiation sentimentale me mordait le cœur comme un abandon... Elle m'a obsédé tout le jour, cette phrase bête et prétentieuse, sous laquelle est obscurcie une impression si violente.

« *Chaque initiation sentimentale...* » Mais comment pourrais-je dire autrement ? J'emploie à dessein des termes vagues, des mots ouatés, et qui n'évoquent pas les choses... car j'ai peur des images qui surgiraient et me feraient souffrir. « *Chaque initiation sentimentale...* », ce sont les bouches qui se heurtent...

Et la fausse énergie de : « *me mordait le cœur...* » C'est que je suis jaloux et haineux de tout ce bonheur animal. Comment exprimer par des mots cette sensation atrocement poignante ?

Tenez, imaginez un homme qu'on aurait solidement garotté ; et sous ses yeux des soudards ivres se rueraient sur sa bien-aimée ; et lui assisterait, impuissant, à... O mon Dieu !

« *Comme un abandon...* » Mais furent-ils jamais à mes côtés ? Un abandon, cela suppose une entente auparavant... et les jeunes hommes s'élancent vers la vie sans un regard en arrière, sans un regret.

C'est que la destinée universelle les emporte, et moi je suis l'être stagnant dont la destinée ne se soucie point, je suis l'être en dehors de l'amour, celui qui ne participe nullement à la durée, puisqu'il n'a nul espoir de graver son âme dans une autre âme, ni de léguer quoi que ce soit de lui dans un autre qui lui survive...

« *Comme un abandon...* » Ne suis-je pas l'abandonné de tout au monde ?...

Un enfant de quatorze ans que je connus parmi de jeunes littérateurs. Il était ravissant, ce petit, et portait de longues boucles de cheveux noirs sous un béret montmartrois. Jamais je n'ai

vu de regards aussi lourds de volupté, et de grands yeux violets... Certaines femmes présentes le comblaient de caresses.

— Que cet enfant lui-même me sembla mystérieux ! Certains des jeunes littérateurs présents parlaient de lui comme ils eussent fait d'un instrument de plaisir. Lui considérait les femmes sans embarras et parlait d'une voix qui mue, où perçait un peu de gouaille faubourienne.

Il me paraissait à la fois désirable et odieux ; déjà deux ou trois femmes l'avaient emmené chez elles.

Parmi les longues boucles brunes enveloppant de mystère l'énigme de ses grands yeux, le chérubin trônait parmi ces convoitises.

Je ne sais quel sentiment de crainte s'ajoutait à mon trouble : cet être me semblait la séduisante idole, la plus perverse incarnation de la jouissance. Je luttais contre cet attrait malsain ; il me semblait me débattre sous l'empire d'une puissance infinie.

Et peu à peu, tant m'oppressaient dans ce voisinage mes hantises familières, je me sentais triste à pleurer.

De l'*Hypneratomachie* du frère Francesco Colonna, — traduction Popelin :

Nous vîmes paraître en notre présence une dame insigne dont le nom était Philtronia. Ses regards enjoués et animés, son aspect dénotant la gaîté, dès la première impression, m'incitèrent violemment à l'aimer. Le lieu de son séjour était voluptueux. Le sol était revêtu de plantes embaumées et de fleurs odorantes. C'était un endroit plein de gracieux et plaisants loisirs; il abondait en cascades de très limpides fontaines, de ruisseaux qui, s'échappant avec un bruit sonore, couraient en arrosant de leurs eaux toutes fraîches, sous les froides ombres des feuilles, les champs ensoleillés. Cette dame avait pareillement avec elle six très belles jeunes filles de maison, toutes du même âge, aux regards charmants, aux luxueuses parures faites pour l'amour et portant des colliers d'une excessive beauté. La première demoiselle s'appelait Rastonelia, la seconde Chortasina, la troisième Idonésia, la quatrième Tryphelia, la cinquième Etiana, la sixième Adia.

La présence de ces personnes devant mes regards attentifs me fut on ne peut plus agréable et plaisante. Aussi la sincère Logistique, me voyant tellement disposé, tellement enclin à les aimer d'un amour servile, me dit d'une voix triste :

« O Polyphile! La beauté de ces dames est fardée, simulée, mensongère, insipide et vaine! Si tu voulais bien les regarder à l'envers, tu en aurais du dégoût. Tu comprendrais peut-être ce qu'il y a là d'indécence, combien c'est méprisable, infect, répugnant, abominable, pire qu'un monceau d'ordures; c'est une volupté sans consistance, qui fuit sans cesse, qui passe en ne vous laissant que repentir; c'est un vain espoir, une courte ardeur, suivis de pleurs perpétuels, de soupirs angoissés qui rendent le reste de la vie à tout jamais misérable. O douceur frelatée par le malheur, n'ayant qu'une amertume semblable à celle du miel

distillé par la feuille du colchique! O mort la pire de toutes! mort honteuse! Comment se fait-il que tu sois douée de délices empoisonnées et que tu procures tant de périls mortels, tant de soucis aux amants aveuglés! Tu te tiens là, en leur présence, devant leurs yeux, et ils ne te voient pas! Sais-tu de combien de douleurs, de chagrins amers, de tortures tu es cause! O appétit dépravé et impie! O folie exécrable! O égarement des sens! qui ruinez les pauvres mortels avec le lubrifique plaisir bestial! O sordide amour! O absurde fureur! O concupiscence désordonnée et vaine, qui servez d'asile aux cœurs frappés de tant d'erreurs et de tourments, et qui les harcelez! O monstre inhumain, es-tu assez habile, assez rusé pour couvrir d'un nuage les yeux de tes misérables amants! O tristes cœurs maudits qui vous engluez en tant de maux, qui vous laissez prendre à un plaisir si mince et empoisonné, à un bonheur factice! »

Logistique violemment agitée, la rougeur au front, indignée, jeta sa lyre à terre en proférant ces paroles et la brisa; mais Thélemia, fort alerte, sans se laisser épouvanter par cette apostrophe, me fit signe en riant de ne point écouter Logistique.

L'état de l'atmosphère exerçait sur mon organisme une répercussion presque douloureuse ; une journée sombre me rendait triste, et le froid me paralysait. La bonne chaleur de l'été et le plein soleil que j'aime tant aujourd'hui, je les haïssais alors, pour des raisons dérivées de ma honte physiologique.

Vers les faubourgs pleins de caboulots et de tonnelles et de tirs à l'arc et de balançoires ; vers les forêts, plus mystérieuses de Meudon et de Saint-Germain ; vers les rives de la Seine, partout des gens, à deux, les bras autour de la taille ou la main dans la main ! Ils criaient des chansons, l'homme agitant son chapeau au bout de sa canne ; ou bien, ils s'en allaient en silence comme s'ils suivaient un rêve dans l'intimité de leur âme. Banales aventures et stupides esclaves.

De la mollesse des prairies, de l'ombre humide et chaude des bois, du lourd parfum des floraisons, proxénète, la Nature attisait leur flamme. Les êtres, obscurément, s'accouplaient sous le vaste ciel, immoralement bleu.

Moi-même, de nouveau me tourmentait tout l'irréalisable. Plus intensément se dressaient devant moi dans leur toute-puissance, la Luxure et l'odieuse Volupté. J'étais ramené avec plus de violence à mes réflexions coutumières, et le Soleil me paraissait un aphrodisiaque vénéneux. »

(*A suivre*). JACQUES DE NITTIS

La Villa Harpalyce

M. d'Avalanche avait loué une villa au bord de la mer, pour la saison, entre Trouville et Cabourg. Geneviève avait invité Barbette et Georges Caprice à la rejoindre.

A mi-hauteur de la côte, dominant la vue au-dessus des toits de la petite plage sous-jacente, blanche, avec une terrasse à l'italienne, entourée de colonnes corinthiennes qui ménageaient une promenade abritée, dallée en griotte, la villa Harpalyce émergeait d'un fouillis de verdure, bleu et orangé dans l'éblouissement des après-midi.

La mer, glauque, rayée de traits d'écume, pointillée de voiles et noircie de steamers, s'étendait en un immense éventail de l'estuaire de la Seine jusqu'à Courseulles vers la gauche et Etretat en face. La ligne courbe, qui la barrait à l'horizon, indistincte du ciel, prolongeait à l'infini l'illusion d'une surface unie.

Des trompes de mails, des grelots et des crieurs de journaux déchiraient la poussière des routes. Des processions de bicyclettes et d'automobiles sillonnaient toute la contrée. Ce va-et-vient perpétuel, cette excitation industrieuse embellissaient l'indifférence de la mer dont les vagues déferlaient avec une sage lenteur. Georges Caprice s'était rendu à la villa Harpalyce, en se faisant tirer l'oreille. Il souffrait à se trouver dans une situation inférieure vis-à-vis de ses hôtes. Les dehors brillants de l'existence ne l'attiraient pas. Le luxe, les toilettes, le grand train de vie ne lui imposaient pas. Le bonheur, correspondance entre la tendresse idéale et la grâce de l'action, ne se rencontre pas dans l'énervement de la société mondaine. A quoi bon s'user le tempérament dans un concours de frivolités mesquines ? Pourquoi se dépenser uniquement dans l'admiration des imbéciles ? De quel profit, perdre son temps en accessoires ? Le cœur et l'esprit ne se satisfont pas de coquetteries...

Barbette avait dû se joindre à Geneviève pour le décider. Elle lui avait représenté qu'il était sinistre de les abandonner, que deux jeunes filles seules sont condamnées à ne pas se communiquer leurs réflexions. Il s'était résigné. Il eût préféré se retirer auprès de ses grands parents chez lesquels, déjà, après la mort de Germaine Nonette, il avait été rechercher l'amitié paisible de son village natal.

Germaine et Barbette ne respectaient pas les usages. Avec elles il était défendu d'être emprunté. Leur esclavage envers leurs contemporains consistait à se libérer des charges, qui les retenaient, non de

leur beauté, mais de leur agrément. Elles ne souffraient rien qui ternît l'éclat de leurs yeux, qui ridât le songe de leur front, qui desséchât leur charité. Georges Caprice était assuré de ne pas sacrifier à la banalité en leur compagnie.

Harpalyce mourut de douleur de se voir mépriser par Iphiclus, jeune argonaute qu'elle aimait. On institua en mémoire de cet événement des jeux où les jeunes filles chantaient la célèbre chanson amoureuse, Harpalyce.

La villa Harpalyce était une villa amoureuse. L'année précédente elle avait été louée à une jeune femme, Valentine Hésitation, qui y était décédée du désespoir de ne pas posséder, entièrement, un de ses amis, Pierre Cendre, que sa mère tendrement aimée se refusait à lui abandonner. Divisé entre l'amour maternel, invincible et accablant, et l'amour charnel, si sentimental et flatteur, Pierre Cendre ne s'était pas résolu. Madame Hélène Cendre, douée d'une sensibilité sûre et charmante, avait façonné son fils de manière à ce qu'il lui demeurât. Elle lui avait permis d'aimer, afin qu'il ne fût pas empêché dans ses relations par une gêne ridicule ; elle n'avait pas consenti à ce qu'il nourrît en dehors d'elle, même pour Valentine Hésitation, dont elle appréciait la beauté d'androgyne, des sentiments durables. Valentine Hésitation était morte, en s'asphyxiant avec des fumées d'oliban.

Sur une table en marbre brocatelle d'Espagne, dans le boudoir qui avait été le théâtre de ce suicide, Valentine Hésitation avait écrit à l'encre sa devise : *Tout ou rien*, avec cette phrase de Voltaire comme autorité : *La crainte de déplaire est l'éteignoir de la raison.*

Georges Caprice oublia, entre les catalpas et les tulipiers, les aunes à feuilles en cœur de la villa Harpalyce, en présence de la mer, compagne de désœuvrement et de doute, la torture du souvenir de Germaine Nonette. Il conservait une mèche de ses cheveux, roulée autour de quelques fleurs de muguet desséchées, couleur de tabac. Il la sortait de son écrin de peluche et la promenait sur ses lèvres. Le frottement impalpable lui restituait la personne entière de la chère défunte, si aimable de ressembler à ce qu'il aimait en lui de préférence.

Il redevint amoureux, amoureux de personne et de rien, enclin à se plaire dans le murmure plaintif et berçant du monde, attentif à la réticence des regards surpris, décidé à se railler d'inutiles et futiles enthousiasmes.

Geneviève l'aida dans ce changement. Gaie et prévenante, petite folle très réfléchie, délurée et compatissante, franche, lumineuse, intime, elle déteignait en vivacité sur ses amis.

Elle lui disait : « Votre tristesse est méchante. Vous vous enfermez dans votre raideur philosophique. Cela est nigaud. Le prince de Ligne, qui s'y connaissait (il a dit que l'amour était une distraction incomparable), prétendait que rien ne résiste à un esprit bon et lucide. La vérité court toujours. Courez après. Elle ne vous laissera pas le

temps de vous contempler avec indulgence et vanité. Tous les malheurs viennent par égoïsme. » Elle élevait son coude afin qu'il le baisât.

Sur la plage l'assistance était mêlée. Les tentes et les parasols, alignés sur le sable, guérites de rêverie, cabinets de lecture, écrans de coquetterie et de jalousie, découpaient les rayons solaires de leurs damiers blancs et bleus, blancs et jaunes. Les enfants nu-pieds, creusaient des forteresses, pataugeaient, criaient et battaient des mains, trépignaient de bravoure La mer bombait à peine avant de mourir sur le rivage en lames incurvées, qui déferlaient successivement. Des marsouins folâtraient auprès des embarcations de plaisance, yawls et yachts à voile, qui cajolaient, se mirant dans l'argent azuré de l'eau.

Le matin, Barbette et Geneviève se baignaient. Georges Caprice avait d'abord refusé de suivre leur exemple ; il alléguait des rhumatismes. Libertines et moqueuses, elles l'entraînèrent. Leur prétexte était de se montrer aussi jolies qu'elles savaient être avec toute la licence permise et acceptée. Elles ne le cachaient pas. Les jambes et les bras nus, serrées dans leur costume appliqué, elles n'étaient pas contraintes d'être regardées. Au contraire, elles rivalisaient de paradoxes et d'espièglerie, voulant ne pas être moins déshabillées au moral qu'au physique, moins dégagées de pensées que de mouvements.

Elles nageaient avec paresse et en frissonnant de plaisir. Hors de l'eau ou dans l'eau, elles agissaient en mesure, de peur de se blesser dans leurs sensations. De côté, sur le dos, elles se laissaient porter par la mer, sans autre initiative que celle de s'offrir par le plus grand nombre de points au courant. Lorsque Georges Caprice se baigna, elles le provoquèrent à des audaces rapides, furtives, subreptices, volontairement ignorées. Geneviève, qui s'était abstenue des perversions réelles, qui avait résisté aux tentations douteuses, à la faveur de l'excitation du bain osa quelques familiarités risquées, avec l'intention de ne pas s'attrister de leur importance vaine. Elle ne s'en souvenait pas, une demi-heure après, lorsqu'elle dévorait des sablés de Trouville.

Barbette abandonnait Georges Caprice aux menées de Geneviève. Celle-ci lui avait défendu de chercher à le débaucher ; elle se réservait de l'étudier et de le connaître.

Il les conquit au lieu que ce fussent elles qui lui en imposassent. L'amitié à laquelle il les soumit lui permit de leur parler gravement des sujets qui intéresseront toujours les êtres de prédilection.

La villa Harpalyce, temple d'une sagesse terrestre, idéalisée et sensuelle, desservi par trois jeunes gens exercés de corps et d'esprit aux sports les plus artificiels, fut le berceau d'un mode d'intelligence, doux et puissant.

Les principes en furent posés, tantôt au jardin, dans le balancement du hamac, à l'ombre de deux mélèzes, tantôt, le soir, après dîner, les fenêtres ouvertes sur la mer noire et impénétrable, auprès des cassolettes en vieux laque du salon.

« — La vie, disait Georges Caprice, est une école de grâce et d'endurance. Les événements, les malheurs, où nous sommes plongés, tendent à nous affiner sans cesse. De la naissance à la mort nous sommes harcelés, afin que nous nous décidions à nous plaire dans nos souffrances en vue de notre qualification. Quoi de plus consolant et de mieux réglé ! Le bonheur en quelque sorte commandé, malgré les désillusions et les scandales du dehors ! L'obligation de la volupté, d'une volupté aiguë et déchirante, l'éducation des sens vers la tendresse et la ruse, la nécessité du romanesque dans les sciences et dans les travaux. La part du rêve ironique et charmant assurée dans chaque condition, ne voilà-t-il pas un programme alléchant, réalisable, l'impératif catégorique de l'avenir, l'univers ne devant pas se terminer en massacres et sauvageries !

« Ce progrès serait atteint depuis longtemps si l'humanité n'avait pas été faussée par des idées dénaturées, le paganisme sans miséricorde et sans laideur, le christianisme sans impudeur et sans liberté. »

Il percevait le contraste d'entretenir des jeunes filles de questions spécieuses. Il eût voulu déposer le fardeau de sa pensée entre des mains plus expérimentées. Cependant Barbette possédait les éléments de la physiologie avec une profusion de détails ; elle avait pesé la valeur des arguments masculins et son front s'était appuyé sur le velu des anatomies.

A défaut d'auditeurs, ayant renié leurs goûts, leurs désirs personnels au profit de leur mérite, de leur intérêt, de leur attrait, Georges Caprice trouvait en ses deux amies, encore attachées à leur petite volonté, trop gaies et frondeuses, pénétrées de leur importance, des boute-en-train.

Avec une femme, parvenue à la limite de son expérience, pâlie et meurtrie à travers des joies rares et des tristesses sans nombre, adorable de noblesse, de bonté et d'esprit, il eût, dans le décor anacréontique de la villa Harpalyce, abandonné les conseils, froids et gauches, qui sentent toujours la trivialité ; il l'aurait vénérée en ces termes : « Il ne reste rien dans votre cœur de vos imaginations de jeunesse. Vous avez cédé peu à peu aux hommes et au temps le songe de votre amour. Feu qui brûle et dont on ne retrouve pas les cendres ! Quel décombre, votre conscience ! Que chéririez-vous maintenant ? Vous n'oseriez formuler un seul vœu, sachant que le plaisir d'une pensée l'a condamné !

« Vous n'enviez personne, vous ne regrettez aucune chose. Vous êtes prête à mourir avec ou sans acquiescement. Combien vous êtes

respectable de conserver votre bienveillance et votre séduction dans ce désarroi, quel joli instinct cela suppose! Je compatirais à votre détresse, si elle ne représentait la dernière métamorphose de l'amour, la dernière convulsion de la volupté, la plus ardente! »

Geneviève n'avait pas prévu ce tour d'intelligence de Georges Caprice. Elle s'était attachée à lui, par hasard, ne devinant pas en quoi il la touchait, attendant qu'il se révélât par un témoignage sympathique. Dès lors, la preuve était faite : il comprenait la vérité avec la même révérence dont elle se préservait de ses admirations. Elle s'attrista. Il ne l'aimerait pas. Le bonheur est trop simple pour les âmes sensibles. Leur excitabilité ne souffre aucun vêtement.

Le phare de Ste-Adresse tournait sa bande lumineuse et rapide sur le gouffre nocturne du ciel et de la mer. Le crépitement du sable de la berge emplissait l'espace d'une rumeur continue et vague.

EUGÈNE VERNON

Notes

politiques et sociales

LA CRISE BELGE

La crise qui s'est déchaînée en Belgique et qui a failli dégénérer en révolution sanglante, suscite quelques réflexions et vaut d'être commentée.

I. — Le peuple de ce petit royaume a donné au suprême degré l'impression d'une démocratie maîtresse d'elle-même, consciente de sa force, pourvue de volonté. Il y a là un phénomène assez rare. L'Italie ne s'est pas cabrée sous la dictature du général Pelloux; l'Espagne, prête à l'émeute d'une heure, a reculé devant l'insurrection générale. La Belgique s'est dressée d'un seul jet pour protester contre le projet électoral du gouvernement, pour sauvegarder son égalité civile et son progrès politique et social attaqués à la base. Il n'est point douteux que si M. Vandenpeereboom n'avait pas, au dernier moment, à l'instant critique, abandonné sa formule de représentation proportionnelle, la fameuse zone neutre de Bruxelles eût été violée et la royauté renversée après une effroyable lutte civile. Où trouverait-on ailleurs, aujourd'hui, une nation capable de prendre les armes, de son propre mouvement?

Ce qui a valu à la démocratie flamande et wallonne ce remarquable succès, ç'a été la parfaite harmonie de ses mouvements. Son action, sa menace se sont exercées à la fois en trois champs divers. Tandis que les députés socialistes, radicaux, libéraux organisaient l'obstruction à la Chambre et invectivaient furieusement le Cabinet catholique, les masses se portaient aux meetings, sur les places, dans la rue, et les syndicats ouvriers préparaient la grève unanime. Le gouvernement savait que les manifestes du prolétariat ne seraient pas un vain mot et que, le chômage une fois proclamé, les feux s'éteindraient instantanément dans les hauts-fourneaux et partout. Le passé servait de garantie au présent. Comme cinq ans plus tôt, il a suffi de montrer la révolution en puissance pour arracher une capitulation aux ministres : plus sage que Polignac et que Guizot, le « père » Boom s'est frappé la poitrine et a sonné la retraite.

II. — Sous le couvert des événements de juillet, le socialisme belge a parcouru le même chemin que le socialisme français à la faveur de l'Affaire. Il s'est imposé comme le réduit central, comme le corps de bataille de la défense libérale; toutes les fractions de gauche, celles qui l'excommuniaient jadis avec le plus de hauteur,

comme celles qui le répudiaient du bout des lèvres, ont été heureuses de se serrer autour de lui. Avec ses ressources propres, son admirable discipline, le talent prestigieux de ses leaders, la solidité de ses convictions, il a mené la stratégie de l'opposition. Aux finesses parlementaires, aux arguties de rhétorique, il a substitué la franchise brutale, la netteté de formes des jeunes bouches sociales. Nul n'ignorait où il allait, ni comment il répondrait à de plus longues provocations de la droite. En communiant avec lui en une même pensée, en une même résistance, les libéraux et les radicaux ont rendu implicitement hommage à sa valeur et abdiqué une part de leur personnalité morale. La lutte est aujourd'hui, en Belgique, entre le socialisme et le cléricalisme : le groupe Janson et, d'autre part, les héritiers stupéfaits de Frère-Orban ne sont plus que l'appoint du parti révolutionnaire qui leur a épargné l'étranglement, et ils lui sont rivés au point de ne pouvoir s'en détacher désormais sans déshonneur et sans reniement.

III. — Pour la première fois, la monarchie s'est trouvée réellement menacée, ébranlée. Jusqu'ici, par un accord tacite, les partis avaient tenu la maison royale en dehors de leurs discussions et de leurs assauts. Comme Léopold s'interdisait toute ingérence ou du moins dissimulait ses suggestions, il avait eu la fortune d'échapper aux polémiques. La république restait pour la démocratie belge comme un idéal lointain, comme une étape à laquelle on aurait toujours le temps d'atteindre et dont l'échéance arriverait, pour ainsi dire, mécaniquement. Le roi a été conspué, la république acclamée, même dans l'enceinte du Parlement. Ce sont symptômes notables que ces sifflets et ces cris. Ils ne se produisent jamais sans effet. En s'affirmant résolument républicaine, la démocratie avancée de Belgique a du même coup signifié son congé à la dynastie étrangère, car nos voisins sont gens pratiques et qui ne se paient pas de phrases vides. Ce qu'ils disent, ils le pensent, et ce qu'ils pensent, ils le veulent avec force, ils ne tardent pas à l'exécuter. Le trône de Léopold a craqué : ses assises chancellent : à la prochaine erreur, il se brisera, déchiqueté par les griffes du lion de Flandre.

IV. — La discipline militaire a fléchi devant le soulèvement, autre fait caractéristique qui présage les grands cataclysmes politiques. Comme les gardes-françaises de 1789, comme les gardes nationaux de 1848, la garde civique belge — bourgeoisie en armes — a levé la crosse et refusé de marcher. On a retenu des paroles étranges de ces soldats improvisés — paroles que nul n'a osé critiquer et qui dénoncent une révolution déjà virtuellement accomplie : « J'ai huit balles, s'écria l'un d'eux, c'est une de trop, puisqu'il n'y a que sept ministres. » Ce mot qui est vrai, qui a été officiellement constaté, est plus grave en lui-même, par son énorme portée que tous les bris de vitres et que toutes les collisions de rues. Pour que la classe moyenne en vienne à trahir le conservatisme, le régime établi,

pour qu'elle passe à l'ennemi, c'est-à-dire au socialisme farouche et menaçant, il faut qu'elle pense les institutions bien compromises.

V. — Le cléricalisme a été écrasé en Belgique comme il va l'être en France. Pour avoir trop longtemps gouverné, pour avoir défendu son pouvoir avec trop de dureté et trop peu de scrupules, il est contraint de passer la main. Ses chefs demeurent au ministère, ses créatures occupent les fonctions, ses représentants siègent toujours en majorité aux Représentants et au Sénat, et pourtant il se sent frappé à mort. Miné depuis quatre ans par le socialisme, il s'est porté lui-même le coup suprême pour avoir voulu sauver toute son illégitime influence. Il reste debout, mais à l'image de ces grands arbres que la vie a désertés et qui donnent encore le spectacle de leur splendeur passée. Comme la moindre rafale fauche ceux-ci, il croulera demain devant le plus minime incident. Il n'importe plus de savoir combien de jours son règne subsistera, mais comment, par-dessus le libéralisme affaissé, anémié, la Belgique passera de l'obscurantisme catholique à la floraison socialiste.

PAUL LOUIS

LA SITUATION EN FINLANDE

Deux ukases, signés cette année par l'empereur Nicolas II, ont entamé la Constitution de la Finlande : par le premier, les troupes finlandaises sont désormais confondues avec les troupes russes; par le second, le droit de présenter et de discuter des lois est enlevé au Parlement finlandais dans tous les cas où ces lois auront la moindre relation avec les intérêts de l'Empire russe, — c'est dire que le Parlement finlandais ne pourra faire usage de son pouvoir législatif qu'autant que cela plaira à l'empereur.

L'émotion produite par ces ukases a été grande en Finlande; 563.000 personnes ont signé une supplique à l'empereur, le priant de revenir sur ses décisions, et 550 Finlandais sont venus en députation à Pétersbourg la lui remettre. Le texte de cette pétition est tel :

Votre Majesté a signé un manifeste qui a plongé dans l'inquiétude et la douleur toute la Finlande. Le droit sacré du peuple finlandais de pouvoir participer à la législation de son pays par ses représentants de tous ordres a été reconnu pour toujours par l'empereur Alexandre Ier, dont la mémoire est bénie. Fortifié par le temps, ce droit a été élargi et affermi sous les empereurs Alexandre II et Alexandre III. Et voici que, d'après les « stipulations principales » jointes à votre manifeste, les ordres ne seront plus admis à participer à la législation, n'auront plus voix décisive dans les questions qui semblent se rattacher aux intérêts de tout l'Empire : — ce droit, pourtant, est garanti par les lois constitutionnelles de la Finlande.

Sire, ce manifeste ébranle notre Constitution sociale jusque dans ses fondements. Nous, soussignés, citoyens de la Finlande de tous ordres, demandons respectueusement que Votre Majesté veuille nous permettre de lui exprimer quelle inquiétude nous inspirent les destinées de notre patrie, si la base de ses lois essentielles est atteinte.

Sous le sceptre des nobles monarques et sous la protection de ses lois, la Finlande a augmenté de jour en jour son bien-être matériel, accru son développement moral et le peuple finlandais a, de bonne foi, rempli tous ses devoirs envers ses souverains et envers l'Empire russe.

Notre patrie a depuis quelque temps, nous le savons, beaucoup d'ennemis, qui ont essayé par la calomnie d'exciter la méfiance en la loyauté et la fidélité du peuple finlandais; mais nous affirmons que ces accusations sont fausses. Il n'est nul pays où le respect du pouvoir impérial et de la loi ait de plus profondes racines qu'en Finlande; pendant 90 années d'alliance avec la Russie, l'ordre social en Finlande n'a pas été troublé une seule fois, les idées révolutionnaires n'y ont jamais trouvé de terrain. Les sentiments de confiance et de sécurité ont fortifié de plus en plus les liens qui ont fait de la Finlande une part indissoluble de l'Empire russe, tout en lui permettant de développer ses caractères nationaux, attributs qu'elle tient de Dieu et qu'aucune force extérieure ne peut changer.

Nous ne pouvons croire que Votre Majesté ait voulu troubler par son manifeste l'ordre loyal et la tranquillité intérieure de la Finlande, et nous croyons que Votre Majesté prendra à cœur l'impression produite sur nous par son manifeste et qu'Elle sauvegardera les lois fondamentales de la Finlande. Nos cœurs, ont foi en la sûreté de la parole impériale; nous connaissons tous les paroles prononcées par le Noble Monarque devant toute l'Humanité : « La force doit céder au droit. Le droit du petit peuple est aussi saint que celui de la plus grande nation Nous savons que son patriotisme est une vertu à laquelle il ne faillira pas. »

Sous prétexte que les députés n'avaient pas demandé au général-gouverneur la permission de se présenter, l'empereur n'a pas reçu la députation, et la situation politique de la Finlande reste compromise par les deux ukases précités.

Qu'on soit libéral ou non, on est forcé de reconnaître la légitimité des revendications des Finlandais. En effet, les droits dont ils réclament le maintien ont été consacrés par tous les empereurs de Russie, d'Alexandre Ier à Nicolas II lui-même.

Alexandre Ier, en invitant les représentants du peuple finlandais à la diète de Borgo, promit solennellement « le maintien des anciens établissements et statuts qui conviennent à la Finlande », et à la diète même, il s'exprimait ainsi :

J'ai promis de maintenir votre constitution et vos lois fondamentales; votre présence ici est la première marque de l'exécution de ces promesses. Cette assemblée fera époque dans votre existence politique; son but est de fortifier les liens qui vous attachent à un nouvel ordre de choses, de remplacer les droits que m'ont donnés les chances de la guerre par des droits plus chers à mon cœur, plus conformes à mes principes : à savoir ceux que donnent les sentiments d'amour et de dévouement.

La diète de Borgo se termina par l'établissement d'une Constitution qui faisait de la Finlande un gouvernement autonome. Dans le discours qui clôtura la diète, l'empereur, encore une fois, fit la promesse solennelle de respecter scrupuleusement la Constitution et les lois fondamentales de la Finlande, et chaque empereur de Russie, en montant au trône, répéta le même serment.

Grâce à sa Constitution libérale, la Finlande pauvre et triste est

devenue un pays heureux et prospère ; en dépit de l'aridité du sol, de la rigueur du climat, les Finlandais, heureux de se sentir libres, ont par des efforts inouïs transformé, pour ainsi dire, le sol de leur pays et remplacé les champs de granit par les champs de blé.

La cause principale des attaques contre la Finlande semble être la jalousie. Il y a quelques années, Pétersbourg a été relié à la Finlande par un chemin de fer, et les Russes ont commencé à connaître ce pays et à envier en même temps le bien-être matériel et moral de ses habitants. Les organes nationalistes (la Russie a aussi des feuilles qui monopolisent le patriotisme) dirigèrent des attaques systématiques contre la Finlande ; puis, comme toujours, il s'est trouvé des savants qui ont donné des prétextes scientifiques à ces attaques, des hommes politiques qui se sont agités, jugeant la Finlande un excellent tremplin pour sauter aux hautes places qu'ils envient : la situation actuelle est le résultat des menées de chacun ; et déjà l'on calcule l'effectif des troupes qui seront nécessaires pour réprimer le soulèvement des Finlandais.

W. B.

Les Livres

LES ROMANS

JEAN PSICHARI : **La Croyante** (Stock). — LOUIS BERTRAND : **Le Sang des Races** (Ollendorff). — CHARLES-HENRY HIRSCH : **La Possession** (Mercure de France). — MAXIME FORMENT : **Voluptés** (Lemerre).

Le roman de M. Jean Psichari, *la Croyante*, touche aux plus graves sujets de la pensée moderne, aux plus difficiles problèmes de l'action. Il met franchement, courageusement en présence, non pas l'incrédulité et la religion — on goûtait, au siècle dernier, ce jeu trop aisé, bien qu'utile —, mais les deux formes éternelles de la religion humaine. Il oppose à la piété catholique, docile, peureuse des sanctions, inquiète des récompenses promises, ennemie de la vie terrestre dont elle ne peut rien espérer, la libre religion de la personne humaine, de l'humanité vivante, de la vie universelle. Qui triomphera du fanatisme ou de l'amour, de la superstition ou de la raison, de l'automatisme ou de la vie? La lutte, depuis plus de vingt siècles, est ouverte.

Il ne s'agit point d'étouffer l'élan religieux dans la pensée humaine. M. Psichari la croit pieuse; son livre même est pieux. Mais je me souviens que M. Renan, dans l'admirable préface de *l'Avenir de la Science*, rend grâces à l'Eglise qui lui enseigna qu'une foi est nécessaire, et lui apprit ainsi à croire en la science comme en un dogme révélé. Nous ne voulons point de révélation; mais ne servirons-nous pas comme un Dieu le Droit, la Raison et la Justice, n'adorerons-nous pas mieux qu'un Dieu caché l'Homme et l'Univers vivant? M. Psichari le croit, M. Psichari le sait, et avec lui ses héros, Pierre Eyli, Louise et l'admirable Clotilde, la femme du dévot et faible Albert de Mane. Et entre Clotilde et Albert, qui s'aiment cependant, qui sont tous deux probes et bons, qui se sont livrés leur âme et leur être sans réserve, reprendra la lutte éternelle. Car c'est là une séparation essentielle et que peuvent seuls recouvrir l'habitude, l'indifférence ou le mensonge. Après bien des souffrances et bien des deuils, Clotilde triomphera. Songez que *la Croyante* est un roman, et qu'ainsi il fallait bien que la vérité fût plus la forte.

Je l'ai dit, M. Psichari a traité ce grand sujet avec une force extrême d'impétuosité et de franchise. Il n'a rien dissimulé, rien redouté; il a mis dans tout leur jour les théories et les personnes. Les principes, dans ce roman, ne se font point de niches ni d'embuscades; ils luttent droit et largement. C'est avec beaucoup d'esprit et de malice que M. Psichari a peint des figures intermédiaires, des types de modérés, d'indifférents, d'habiles et il a montré avec un heureux tact l'effet des

mêmes idées sur des êtres différents. Ajouterai-je que, dans le récit ténébreux d'une intrigue cléricale, il a courageusement dévoilé un certain nombre de procédés, connus, mais qu'on ne divulguera jamais trop? On l'a traité sans doute, on le traitera de M. Homais, et je crois avoir déjà relu les plaisanteries habituelles sur le Rodin d'Eugène Suë. Mais peu importe. M. Homais était un brave homme, plein de sens et d'esprit, que des snobs complaisants ont fâcheusement déconsidéré. Et il ne faut pas avoir peur des railleries supérieures et bien parisiennes de Jules Lemaître qui, dans l'anti-cléricalisme, voit surtout un manque d'élégance. Il est vrai qu'en fait d'élégance, M. Jules Lemaître n'a plus rien à perdre.

En tout cas, M. Jean Psichari peut garder une âme tranquille. Il a défendu des idées qui sont la gloire des siens et que lui-même a courageusement servies, avec ardeur, avec enthousiasme, parfois avec une véritable poésie. Mais nul ne pourra, sans mauvaise foi, l'accuser d'animosité basse ou mesquine. Pour sentir à quelle hauteur il a porté ce débat vieux comme les hommes, relisez *Julia de Trécœur* et *Mademoiselle de la Quintinie*. Ou plutôt, gardez-vous de les relire. Ce sont des livres très ennuyeux. Ils ont pourtant divisé la France, voici quarante ans.

Le Sang des Races. Pourquoi *des Races?* Je n'en ai guère trouvé qu'une, dans ce roman : les Valenciens à demi-acclimatés en Algérie. Sans doute des Piémontais, des Juifs, des Arabes, une Française, apparaissent à l'arrière-plan; mais ce sont des comparses inutiles et d'ailleurs à peine dessinés. Je m'excuse d'ailleurs de chercher à M. Bertrand cette querelle inutile.

Le héros, Ramon, est charretier. A travers les *gandoles* et les bancs de sable il mène ses vingt mulets sur la route du sud, vers Bougzoul et Laghouat. Il porte la courte blouse brodée. Il est têtu, voluptueux, cruel et simple. Toutes les femmes l'aiment : l'espagnole Carmen, la champenoise Thérèse, la juive Rebecca et la petite couturière Alphonsine. Mais lui n'aime que la route ardente, qu'il aspire et conquiert avec une fureur guerrière. Les accidents de la vie feront de lui un bourrelier ou un camionneur du port, l'arrêteront à Médéa ou à Valence; il se mariera même; et pourtant il reviendra toujours, frémissant, aux dures voluptés de « la route ». C'est un vagabond sensuel et conquérant. La puissance de ce sentiment rudimentaire devient, en lui, presque lyrique.

Tout cela, sans doute, M. Bertrand l'a fortement exprimé, les milieux sont observés et décrits avec une étude extrême; presque tout est neuf, intéressant, et certainement exact. C'est un très bon roman. Que lui manque-t-il donc pour donner l'impression rassurante d'une œuvre d'art? Je ne sais : ce livre paraît fait avec des procédés et des méthodes, plutôt qu'avec des impressions. On y sent une application trop violente au sujet; les descriptions ou les développements ont une apparence trop volontaire. Les paysages, qui sont minutieux

et puissants, rappellent la manière de Flaubert ; à d'autres moments, j'ai cru retrouver l'influence de M. Paul Adam. Mais, partout, il y a plus d'exacte vérité que de puissance évocatrice. C'est un livre qui doit fortement rappeler leurs souvenirs à ceux qui ont observé les mêmes tableaux ; mais il ne les laisse pas aisément imaginer aux autres. C'est le livre d'un homme d'un talent certain, mais qui aura trop voulu prévoir et diriger son œuvre. On ne fait pas les œuvres qu'on veut. Je souhaite qu'une autre fois M. Bertrand se laisse plus de liberté à lui-même.

Le roman de M. Charles-Henry Hirsch, *la Possession*, est une œuvre quelque peu étrange. Il m'a séduit et déconcerté. Il est consacré à un cas anormal, mais singulièrement monotone, et que même M. Hirsch ne s'est pas efforcé d'étendre, de sorte que la lecture laisse une impression de répétition et presque de fatigue. Je crois que l'histoire de Pierre Servain, amoureux de Salomé, et dont les élans d'amour ressemblent si péniblement à des crises d'épilepsie, ne valait pas ces quatre cents pages. Il me semble aussi que ce roman trop vaste n'a pas été traité dans toutes ses parties avec un soin égal, et j'y ai relevé, avec étonnement, des pages lâches ou négligées. Ce n'est donc pas le livre que nous pouvions attendre de M. Charles-Henry Hirsch, et la sympathie même que m'inspire son effort passé m'oblige à marquer ces réserves avec force et presque avec exagération. Mais, cela dit, j'ai plaisir à reconnaître et à louer les qualités charmantes ou vigoureuses de *la Possession :* des paysages larges et simples, des tableaux de mœurs détaillés et puissants dans leur exactitude, une rare curiosité psychologique que l'étude d'êtres ou d'états primitifs ne déconcerte nullement, l'art d'une figure de femme presque achevée. C'était de quoi faire un très bon livre. Voilà pourquoi je me fâche contre M. Hirsch, qui ne l'a point encore fait.

M. Maxime Formont, auteur de deux volumes de vers, publie un volume de nouvelles, *Voluptés*. Elles sont en effet voluptueuses, d'une volupté brève, compliquée et délicate. M. Formont connaît bien Maupassant dont il n'a pas la précision, le relief et la vigueur. Mais ces nouvelles ingénieuses, expressives, un peu bavardes, d'une forme trop ornée parfois et même gâtée par de la recherche, parfois au contraire traînante et molle, sont d'un homme de mérite.

LES VOYAGES

JEAN SCHOPFER : Voyage idéal en Italie (Perrin).

M. Jean Schopfer est psychologue, voyageur et érudit. Il adore Stendhal, exècre les pédagogues, et fut un des plus chers élèves de l'admirable Louis Courajod. Avec le goût d'un écrivain, la malice libre d'un critique, et la sûreté discrète d'un savant, il a composé pour nous ce *Voyage idéal en Italie*.

C'est un livre plein d'agrément et d'esprit que je conseille, pour un voyage réel, d'avoir toujours près de sa main, car on ne l'ouvrira jamais sans plaisir et il dispense presque de tous les autres. Il est aisé, mais complet. J'y ai retrouvé l'Italie entière, et toutes les villes que j'aimai, et les charmes différents de chacune. J'ai compris mieux, après l'avoir lu, la raison de mes préférences et même de quelques-uns de mes dégoûts. M. Schopfer, étant philosophe, a fait un effort puissant d'explication et de synthèse; mais aucune de mes émotions n'a souffert de s'être trouvée ainsi justifiée. Il a, en disciple aimé de Courajod, durement frappé sur quelques théories séculaires de l'Ecole, et j'imagine que les chapitres de M. Schopfer sur l'architecture et la sculpture du XVIe siècle causeront quelque indignation à M. Lafenestre, quelque surprise au bon M. Larroumet; mais ces discussions ne coûtent jamais rien à l'agrément et à la facilité du récit. C'est un livre qui donnera un plaisir et un profit bien rares : celui de la science, de l'érudition, de la critique, bien mise au point par un homme intelligent, et bien exprimée par un homme d'esprit.

PAUL HAMELLE : **Hommes et Choses d'Outre-Mer** (Fischbacher).

Je signale enfin un livre qui doit être le plus attachant de tous les romans, puisque c'est un livre d'histoire. Il s'intitule *Hommes et Choses d'Outre Mer*, et son auteur est M. Paul Hamelle. Il est probable que peu d'hommes en France connaissent les affaires anglaises aussi complètement que M. Hamelle : Angleterre d'hier, d'aujourd'hui ou de demain; Gladstone, Chamberlain ou Cecil Rhodes. L'étude que M. Hamelle a consacrée à Gladstone est la plus approfondie et la plus intéressante. Choquerai-je M. Hamelle si j'insinue qu'en l'écrivant il a paru songer quelquefois à la plus contemporaine des Affaires? Il m'a semblé qu'à mainte reprise, ses jugements avaient la saveur d'une allusion. Si je dois choquer M. Hamelle, je n'insiste pas. Il y a des refrains persistants dans la chanson de l'Histoire.

Les Minutes parisiennes (Ollendorff).

Les Minutes parisiennes, les heures parisiennes, plus exactement. Il y en aura, je crois, douze; mais il y en aura douze, je crois bien. Nous n'en sommes qu'à trois heures. M. Georges Montorgueil, idyllique et bien parisien, a fait *Midi* ou le Déjeuner des Petites Ouvrières. M. Gabriel Mourey, ironique, documenté et presque lyrique, a fait *Une Heure* ou la Bourse. M. Gustave Geffroy, marcheur savant, mélancolique et solitaire, attentif aux pierres noires des vieux hôtels où la vie passée a laissé son âme, vous mènera pour la promenade de *Deux Heures*, par les rues herbeuses et sur les quais solitaires de l'Ile Saint-Louis. A *Trois Heures*, M. Léon Millot, sportsman expert et gouailleur, fera revivre, pour le lecteur attentif, l'émotion concentrée et dramatique d'une arrivée de Grand-Prix. Voilà une journée bien remplie.

LÉON BLUM

ALBERT ROBIN : **Deux Croisières sur les Côtes de Dalmatie.** (Dreger, imp. à Paris.) — Hors commerce.

Un cahier de papier glacé enveloppe de luxe les impressions que rapporte d'un voyage aux côtes de Dalmatie l'illustre docteur Robin. Les gravures jolies où dure la précision des instantanés présentent à mesure du récit les arêtes des paysages, des monuments, des silhouettes de villes, les lointains menus, des passants, un bout de rue, une ruine et beaucoup d'aspects sur les flots du yacht somptueux dont ce livret est le journal de bord.

Selon l'heure et l'horizon, l'agréable clarté de la langue transcrit des observations de savant, des émotions de poète; note nombre de réflexions fines, des raccourcis d'histoire qui vont à l'infini; s'arrête à une description colorée, en précisant le degré de la température, relate les désillusions où l'ardeur du soleil eut sa part, comme les souvenirs délicieux de fraîcheur des matins; s'oublie le soir à rêver et trouve quand il faut des images et les phrases parfaites.

Aquilée, Grado, Miramar; Trieste, qui inexplicablement lui déplut. Parenzo et son antique cathédrale, Pola et son Colisée, Zara, le délicieux Sebenico; Spalato, Raguse pleine d'histoire et le couvent de Lacroma; une Corfou puante où grouille la pourriture colorée, et toujours le souvenir de Venise dont le lion maintient sur tant de bords l'image au moins de la puissance; les crépuscules de l'Adriatique qu'il sait nuancer et varier. et la diversité des couchers de soleil dont il ne se lasse ni ne lasse : l'admirable décor mouvant que l'auteur propose aux loisirs des heureux qu'il guidera utilement. Mais quelle matière encore il fournit à l'imagination des autres, forcés de s'en tenir à l'ambigu bonheur des projets qu'on sait irréalisables!

T. N.

LES POÈMES

ALBERT FLEURY : **Poèmes** (Mercure de France).

M. Albert Fleury réunit ses vers ; en tenant en main en un seul volume toute cette production, on se rendra compte du progrès lent mais sûr qu'effectue ce jeune artiste. Il lui manque encore une certaine intensité dans le rendu, qui oblige le lecteur à se mieux souvenir des vers où il resserrait le plus l'essence même de sa sensation. C'est encore diffus, pas assez appuyé, mais bien des poèmes sont déjà caractéristiques, et si, pour parler en termes d'argot de théâtre, ils ne dépassent pas la rampe, ils donnent, à ceux qui les écoutent de tout près, l'assurance que l'auteur d'*Impressions grises* et de *Pierrot* est tout près du but.

EUGÈNE GRANGER : **Les Miséreux** (A. Charles).

On pouvait espérer de ce livre une saveur plus spéciale. L'auteur a déjà été célébré sous le titre de Poète déménageur. Il semblait que des

notations serrées de misère se trouveraient sous sa plume, et que son passage à travers les gens du populaire contribuerait à leur donner une certaine rudesse d'expression amusante ou tragique. Le livre sur ce point déçoit. Sans être mauvais, il manque de relief; si l'on doit être reconnaissant à M. Granger de nous avoir le plus souvent épargné ce faux argot bellevillo-montmartrois qu'on nous a ressassé et qui est si facile à manier depuis la *Chanson des Gueux* de Richepin, modèle du genre avec des qualités que les imitateurs ne possèdent point, M. Granger n'a pas su trouver une langue adéquate à ses sujets. Néanmoins, par-ci par-là, à travers le vocabulaire pauvre la tristesse perce et donne un poème, sans grand caractère, mais agréable.

ALFRED BERGERET-JEANNET : **Heures poétiques** (Vanier).

Une de ces petites notices auxquelles les auteurs ne sont pas toujours étrangers nous apprend que ces vers « expriment sincèrement, naïvement une vie profonde de contemplatif montagnard. Aussi l'on songe en le lisant à Villon, à Brizeu (*sic*), à Th. Gauthier (*sic*) et cela sans que le rapprochement l'écrase ». Ce n'est pas mal, et que vient faire Villon dans cette montagne ? pour ne point s'occuper des deux autres. M. Alfred Bergeret-Jeannet écrit d'un mode un peu ancien des sensations peu nouvelles. A titre de curiosité, donnons cette strophe d'une chanson Sélika :

Vous qu'enivrent la sérénade
Et la chanson et la ballade
Et le boléro tournoyant,
De Selika la madrilène
Dont la suivante est ma marraine,
Apprenez que je suis l'amant...

Je regrette de ne pouvoir citer toute cette pièce. Elle ressemble fort aux parodies romantiques qui se trouvent dans *la Muse du département* et conséquemment à bien d'autres choses.

PAUL BRIQUEL : **Les Joies Humaines** (Mercure de France).

Que de sonnets! Faut-il en conclure que le sonnet participe pour sa bonne part aux joies de l'humanité? Ce serait peut-être excessif. D'être exclusivement composé de sonnets, le livre prend tout de suite un caractère monotone. Parmi ces sonnets, quelques-uns sont bons, mais toujours un peu flous, avec trop de mots, d'épithètes, de vers trop faits et de traits trop vagues. Les inversions bizarres et contournées et des idées délicates, car il y en a, se perdent en cet enlizement grisâtre dont M. Briquel devra tenter de s'évader.

POL LEVENGARD : **Les Pourpres mystiques** (Mercure de France). — LOUIS RAYMOND : **Sur les Chemins du crépuscule** (Mercure de France).

M. Pol Levengard et M. Louis Raymond font partie, avec M. Louis

Payen, Léopold Sélim, Marc Brisac, de la rédaction d'une vaillante petite revue d'art, *Germinal*, qui dispense à Lyon la bonne parole de l'art poétique nouveau. Les deux volumes émanés de MM. Lovengard et Raymond sont loin d'être sans intérêt ; si les originalités de fond ne s'établissent pas encore d'une façon impérieuse, il faut louer en M. Raymond, une belle tenue de langue poétique, et chez M. Pol Lavengard, encore un peu trop vassal, pour sa direction littéraire, de Charles Baudelaire, les prémices d'une très réelle habileté rythmique, et une sûre cadence du vers que possèdent à ce degré peu de débutants.

GUSTAVE KAHN

L'ART, LES ALBUMS

HENRY HARRISSE : **Louis Boilly** (Société de Propagation des Livres d'Art).

De tous les petits maîtres du XVIIIe siècle pour qui se passionnent avec tant de raison les amateurs du temps présent, Louis Boilly a été le plus fécond et aussi l'un des plus parfaits. Vogue légitime, car bien peu retracent avec autant de précision et d'esprit les mœurs de leur temps. Ses œuvres ne sont pas seulement agréables, elles sont un document peu négligeable pour l'historien. Il y revoit vivante, passionnée, la société dont il décrit les actes. Et les mœurs, les costumes n'expliquent-ils pas les faits mieux que bien des documents officiels ? Comme tant d'autres, Boilly n'avait pas été gâté par les biographes. Homme simple, laborieux, il avait accumulé œuvre sur œuvre. On s'était intéressé, mais, le peintre mort, une biographie fantaisiste parue, l'oubli était venu. Avec une constance, un soin dignes de tout éloge, M. Henry Harrisse s'est attaché à faire revivre cette curieuse figure d'artiste, à détruire les légendes sans fondement racontées naguère par Dinaux, biographe et ami de Boilly, enfin à dresser un catalogue aussi complet que possible de son œuvre. On comprendra la difficulté d'une telle entreprise lorsqu'on saura que M. Harrisse a pu arriver à 1.364 numéros. Les documents biographiques, M. Henry Harrisse les a été chercher dans les archives et dans les registres des paroisses et de l'état-civil ; le catalogue a été dressé à l'aide des catalogues des expositions organisées pendant la longue vie de l'artiste, soit quatre-vingt-neuf ans, en compulsant aussi la formidable masse des catalogues des ventes qui ont eu lieu depuis cent dix ans. Non seulement l'œuvre est décrite, mais ses dimensions sont consignées, ses possesseurs successifs énumérés et les appréciations contemporaines soigneusement signalées ou reproduites. Ce livre devient donc un document indispensable pour le collectionneur, l'amateur d'estampes — on sait si les estampes d'après Boilly sont nombreuses — en même temps que pour le bibliophile.

EDMOND ROCHER : **Efflorescences** (Ollendorff).

La mode est aux albums. On aime à feuilleter des images pim-

pantes, soulignées de légendes souvent rosses. Tel n'est pas le cas du recueil, tout gracieux, tout poétique, que vient de publier M. Edmond Rocher. Il n'a eu d'autre souci que de plaire aux yeux dans de gracieuses compositions où la femme et la flore se prêtent leur mutuelle beauté. A travers coquelicots, pavots, roses, anémones, iris, plantes d'eau, ce sont des attitudes et des sourires qui varient au gré des invocations des poèmes dont les dix-huit lithographies de l'album sont le commentaire. M. Edmond Rocher appartint longtemps à cette école décorative habile, mais figée, née de Grasset. Il a senti depuis la nécessité de revenir à la nature et il l'a étudiée avec ardeur, cherchant, trouvant la beauté dans les manifestations de la vie : c'est ce qui se constate dans l'œuvre présente.

ROGER MARX : **Les Maîtres du Dessin** (Chaix).

Sous ce titre et avec le concours de M. Roger Marx, la maison Chaix vient d'entreprendre une publication qui manquait en France. Il s'agit de reproduire par l'héliogravure, procédé qui permet la fidélité absolue, les plus beaux dessins de maîtres conservés dans les musées et les collections particulières. Sur l'utilité d'une pareille publication, M. Roger Marx, dans la préface qui accompagne la première livraison, a dit des choses excellentes que tous les curieux d'art doivent connaître. La première année sera consacrée aux modernes et déjà sont parues des reproductions de dessins de Degas, Bracquemond, Meissonier, Puvis de Chavannes, etc.

CHARLES SAUNIER

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Yves Le Febvre : *Contes celtiques*, Morlaix, Mme A. Chevalier, 2 fr. — Jean Bertheroy : *Le Journal de Marguerite Plantin*, Colin, 3 fr. 50. — John Labusquière : *L'Autrefois, récits de Gascogne et d'Ailleurs*, Maisonneuve, 4 fr. — Paul Lévy : *Fleurs d'oppression*, avec une préface par Ernest La Jeunesse, Bibliothèque d'art de la Critique, 3 fr. 50. — André Fontainas : *L'Ornement de la Solitude*, Mercure de France, 2 fr. — Marcel Rouff : *Les Pèlerins*, Ollendorff 3 fr. 50. — Félicien Champsaur : *La Faute des roses*, Fasquelle. — *L'Histoire de Jean de Paris, roi de France*, texte rajeuni par Jean Moréas, Bibliothèque artistique et littéraire, 3 fr. 50. — Pierre de Saxel : *Georges et moi*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Stéfane-Pol : *Double-Vierge*, Société libre d'édition des Gens de lettres. — Octave Mirbeau : *Le Jardin des Supplices*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Armand Silvestre : *Les Fleurs amoureuses* Ollendorff, 2 fr.

POÈMES. — Albert Fleury : *Poèmes*, 1895-1899 (*Paroles vers Elle, Sur la Route, Impressions grises, Pierrot*), Mercure de France, 3 fr. 50. — Alfred Baccelli : *Victimes et Rebelles*, traduit en prose de l'italien par Saint-Signy, avec un avant-propos de René Ponthière, Bibliothèque d'art de la Critique, 2 fr. — Edouard Ducoté : *Le Chemin des Ombres heureuses*, Mercure de France. — Jean d'Hoc : *L'Aventure sentimentale*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Jean Moréas : *Poèmes, Le Pèlerin passionné, Sylves, etc.*), Bibliothèque artistique et littéraire, 3 fr. 50. — Fursy : *Chansons rosses*, Ollendorff, 3 fr. 50.

THÉATRE. — Fernand Vandérem : *Le Calice*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Lucien Wahl : *Charité*, Librairie du Théâtre du Peuple, 0 fr. 60.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Gabriel Bonvalot : *Sommes-nous en*

décadence? Flammarion, 3 fr. 50. — Charles Albert : *L'Amour libre*, Stock, 3 fr. 50. — Georges Clemenceau : *Vers la Réparation*, Stock, 3 fr. 50. — Joseph Reinach : *Le Crépuscule des Traîtres*, Stock, 3 fr. 50. — Capitaine Paul Marin : *Le général de la Girennerie et le colonel Allaire*, Stock, 1 fr. — Le colonel G. Humbert : *Au commandant Marchand*, Stock, 0 fr. 25. — Jean Jaurès : *Action socialiste*, Georges Bellais, 3 fr. 50. — B. Jacob : *Pour l'Ecole laïque*, conférences populaires avec une préface de Ferdinand Buisson, Cornély, 1 fr. — Michel Bakounine : *La Commune de Paris et la Notion de l'Etat*, Bureaux des Temps Nouveaux, 0 fr. 10. — Elisée Reclus : *A mon frère le Paysan*, Bureaux des Temps Nouveaux, 0 fr. 10.— *Histoire des variations de l'Etat-Major, I. Dreyfus*, avec une reproduction du bordereau en héliogravure, Georges Bellais, 1 fr. — American Chamber of commerce, Paris : *The Year Book for 1899*. — Joseph Reinach : *Essais de Politique et d'Histoire*, Stock, 3 fr. 50. — Joleaud-Barral : *La Colonisation en Annam et au Tonkin*, Plon, 3 fr. 50. — Stéphane Arnoulin : *L'Affaire La Roncière (Une Erreur judiciaire en 1835)*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Felipe Senillosa : *Evolution de l'Ame et de la Société* (traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot), Chamuel, 3 fr. 50. — Borius Borio : *La Confession selon le Rite catholique et la Maladie des Confesseurs au point de vue religieux, moral, physiologique et légal, considérées dans leurs rapports avec les articles du Code pénal sur les attentats aux mœurs et l'excitation à la débauche*, Urbi et orbi, Stellæ polaris. — Madame Ratazzi : *Emilio Castelar, sa vie, son œuvre, son rôle historique*, Nouvelle Revue Internationale, 3 fr. — Désy Elias : *Justice*, Bruxelles, Severyns. — Colonel Moritz von Egidy, de la Cavalerie allemande, et capitaine Gaston Moch, de l'Artillerie française : *L'Ere sans violence*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Yves Guyot : *Analyse de l'Enquête*, Stock, 3 fr. 50. — Gaston Deschamps : *Le Malaise de la Démocratie*, Colin, 3 fr. 50. — Capitaine Paul Marin : *Rochefort*, Stock, 3 fr. 50. — Léon Bollak : *La Langue Bleue (Bolak), langue internationale pratique*, Editions de la Langue Bleue, 147, avenue Malakoff, Paris, 10 fr. — Alfred Forest : *Histoire d'un Jubilé*, Giard et Brière 2 fr. 50. — *L'Expansion coloniale;* Première partie : *Afrique et Amérique;* Encyclopédie populaire illustrée du XIXe siècle, L.-Henry May, 1 fr — Albert Trachsel : *Le Parlement international d'arbitrage édifié par le « sou » universel*, Berne, A. Bentali. — Comte Colonna de Cesari Rocca : *La Vérité sur les Bonaparte avant Napoléon, d'après des documents inédits*, Charles. — Adrien Veber : *La Suppression des octrois*, avec une préface d'A. Millerand, V. Giard et Brière, 5 fr.

Critique. — Edmond Barthélemy : *Thomas Carlyle*, Essais biographique et critique, avec un portrait de Thomas Carlyle d'après Samuel Lawrence, Mercure de France, 3 fr. 50 — Georges Rodenbach : *L'Élite (Ecrivains, Orateurs sacrés, Peintres, Sculpteurs)*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Georges Denoinville : *Sensations d'art* (deuxième série), avec deux gravures d'après Jules Valadon, Girard et Villerelle, 3 fr. 50. — Ed. Grimard : *Une Echappée sur l'Infini (Vivre, Mourir, Renaître)*, Leymarie, 3 fr. 50. — Emile Faguet : *Flaubert*, Hachette, 2 fr. — Désy Elias : *L'Artsite et la Vie morale*, Bruxelles, Polleunis et Ceuterick. — Henri Frantz : *Notes sur les Salons de 1899*, Bibliothèque de la Critique. — *L'Affaire Wilder-Wagner-Schott, plaidoirie de Me Waldeck-Rousseau, Lettres et Documents*, Châteauroux, Millottée, imprimeur. — Stéfane-Pol : *Trois grandes figures (G. Sand, Flaubert, Michelet)*, Flammarion, 3 fr. 50.

Albums. — L. Cappiello : *Nos Actrices*, avec préface de Marcel Prévost, Editions de La revue blanche, 7 fr. — Henri Varennes et Edgard Troimaux : *Le Musée criminel (Crimes et Peines d'autrefois)*, L. H. May, 10 livraisons de reproductions d'estampes, 0 fr. 60 la livraison.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

La Libération

I

Une population singulière, ayant des allures et un langage bizarres, une origine suspecte et de mornes destinées, habite la Nouvelle-Calédonie, sans se mélanger aux colons : c'est la *Libération*. — des êtres issus du bagne et jetés dans la circulation générale, comme un ferment putride.

On peut évaluer à plus de cinq mille le nombre actuel d'individus libérés des travaux forcés qui parcourent en tous sens la brousse calédonienne, déambulant, le *barda* (1) sur le dos, inquiets et alcooliques, vivant au hasard à travers un pays dont ils sont la plaie redoutée et constante.

C'est sur cette bohème pénale que nous essaierons d'attirer l'attention du sociologue, de l'économiste et du législateur.

La loi du 30 mai 1854 sur la transportation n'avait pas seulement pour objectif d'éloigner les criminels encombrant les bagnes de France : — ayant exigé le châtiment, elle montrait pour la première fois à l'homme frappé d'une peine infamante et définitivement déchu, des lueurs d'espérance dans une existence à refaire.

En théorie, elle amendait le condamné afin qu'il pût un jour se reprendre à la vie, s'essayer librement sur une terre nouvelle. Elle l'y conduisait pour y diriger ses premiers pas, pour qu'il sût, en tirant du sol sa subsistance, reconquérir sa propre estime, en attendant d'être utilement absorbé et confondu dans le flot d'une colonisation saine et libre.

En pratique, cette généreuse expérience ne fut pas poursuivie. Mal préparés, retombant aux pires instincts, les quelques libérés que l'on nantit d'une concession de terre durent la vendre à la prime occasion et même, à défaut d'acquéreur, l'abandonner; parce que, pas libres de fait sur les *réserves* (2) pénitentiaires, ils s'y sentirent un pied encore dans le bagne. Ils se trouvèrent, en effet, et d'emblée, dans une fausse situation ; — trop près du Code pour consentir à demeurer les auxiliaires d'une colonisation pénale ou agricole, qui n'utilisait que des condamnés en cours de peine (3); — trop loin de la Loi pour être des ouvriers de colonisation libre.

(1) Hardes serrées dans une couverture. Cette expression d'argot nous paraît avoir été introduite d'Algérie par des condamnés militaires.

(2) Le décret du 16 août 1884 accorde 100.000 hectares à l'administration pénitentiaire.

(3) Sur 7.000 condamnés, le ministre constate lui-même, en 1884, que 350 seulement sont aux travaux de routes.

L'administration pénitentiaire envahissait le pays, englobait par cent mille les hectares disponibles, les meilleurs, près des fleuves, des débouchés, de la mer. Elle dressait de tous côtés ses immeubles, ses fermes, ses usines, ses camps d'exploitation générale, son dépotoir officiel. Dans sa marche, elle écrasait tout sur son passage. Les colons, des intrus! — les libérés, des parias!

Et pendant que l'émigrant honnête protestait vainement contre l'envahissement, qu'on se figure ce que put tenter le libéré, montré du doigt, astreint quand même à la résidence obligatoire dans une colonie qui n'avait pas le moyen d'occuper ses forces. Renié par sa tutrice naturelle, chancre de la colonisation libre, objet de la réprobation publique, sa destinée s'accomplit. Et c'est en vain qu'après avoir abrogé la peine de la surveillance de la haute police, on l'atténue sous une autre forme, la résidence. — la marque rouge et brûlante d'une terrible origine ne cesse de stigmatiser la face blême du libéré. Il resta le gibier de potence, parfois chasseur, toujours traqué, voué à la vie de hasard, même par les arrêtés successifs qui essayèrent de la limiter.

Par l'interdiction de séjour, il eut l'ordre de camper dans la brousse et d'éviter la société. Il ne devait se montrer ni sur les îles désertes (Huon, Belep, des Pins, etc.) ni à proximité des agglomérations naissantes (presqu'île de Nouméa).

Peut-être se fût-il amendé au chef-lieu ou, au moins, y eût-il vécu en travaillant. Il ne le put pas. Ainsi les lois de suspects qui veulent empêcher le crime y poussent.

Dès que le libéré apparaissait dans certaines communes, la gendarmerie veillait, l'accostait, le prenait au collet, examinait ses papiers et le repoussait avec dégoût dans la brousse. Il y retrouvait les évadés du bagne, leur servant d'indicateur pour les mauvais coups à tenter de connivence. Ou bien, échoué dans les tribus retirées, installé au milieu des Canaques, il les contaminait et en rapportait la lèpre.

Les libérés devinrent ainsi des batteurs d'estrade, d'incorrigibles chemineaux, — rebut du bagne, coupables d'en sortir.

II

Il serait inopportun de disserter ici longuement sur la loi du 30 mai 1854 : tous les jurisconsultes l'ont commentée dans le silence du cabinet. Retenons simplement qu'ayant à concilier l'intérêt pénal et l'intérêt colonisateur, elle entendit qu'ils se succédassent normalement : « la peine d'abord, la colonisation ensuite. »

Il fallut une interprétation ambiguë pour violer ce grand principe, pour transformer un condamné ayant encore quelque ressort en un être définitivement déchu. L'administration pénitentiaire se chargea de la mission. Elle tira d'un forçat vulgaire un vagabond quelconque

et, au prix d'abus et d'expériences coupables, elle lança rapidement dans la circulation un type hybride, désormais facteur d'une contamination grouillante et active.

Plus de deux cents millions furent dépensés pour ce beau résultat. La Nouvelle-Calédonie fut mise en coupe réglée; le domaine public chaviré, morcelé, vendu, repris, loué, devint le champ d'essais agricoles extravagants. L'administration pénitentiaire fut l'Etat dans l'Etat. Elle eut son budget particulier, son personnel à part, l'un et l'autre extraordinaires et coûteux. On vit arriver les plus étranges fonctionnaires, une nuée de commis, d'agents des cultures, des géomètres, des piqueurs, des commandants supérieurs, des caissiers, des magasiniers : un pêle-mêle d'employés ne sachant que faire, mais tous, n'importe le grade, rapaces à la solde et de notoire incapacité. Ce fut un débordement. Le ministère distribuait des places. Un ancien égoutier de Paris, un sieur B... fut bombardé conducteur des travaux, en attendant d'être promu à la dignité d'inspecteur général des cultures.

L'œuvre généreuse de rédemption se borna à des créations superflues, sans que les routes fussent entreprises. Le condamné ne sortait de sa case que pour « le débrouille » pour la camelote universelle, tantôt comptable, c'est-à-dire « bête à plume », tantôt « garçon de famille » c'est-à-dire bonne à tout faire, larbin.

Auprès de chaque budgétivore, il y eut des condamnés, rognant sur la ration d'autrui pour engraisser les pores de la chiourme, du commandant, du directeur, tous avilis dans la domesticité courante. Et, dans cette école d'application où l'on voyait le fonctionnaire exploiter l'Etat, vivre grassement, rouler carrosse dans le bagne même, pendant que les forçats se volaient entre eux, le libéré prit des leçons de paresse et l'invincible dégoût de la société tripotante.

Pas un qui ne sorte de là sans haut le cœur, sans résumer son impression par ce cri de soulagement : *Marré du collège!* « Assez du bagne! » Il lui tarde à son tour de prendre son élan, de jeter sa défroque, d'aller toucher son *pécule*, de rencontrer des camarades libres et renseignés; et, de verre en verre, d'assommoir en assommoir, tombé ivre-mort dans quelque caboulot, le lendemain il partira, la bourse allégée, pour son perpétuel voyage à travers le pays.

Personne pour s'occuper de lui. L'administration lui a remis son livret en lui enjoignant de le faire viser. C'est tout : et alors, il va, il circule.

S'il n'a subi qu'une petite peine, c'est un libéré de deuxième section et il pourra habiter Nouméa. Au-dessus de huit années de travaux forcés, il tombe sous la loi du « doublage »: il est de première section. Le chef-lieu lui est défendu et la route s'ouvre devant lui, route interminable et sans but. La faim peut l'y guetter et la désespérance le suit. Les libérés se suicident, les forçats jamais.

Il regarde « son pays », le ciel intense, la brousse profonde. Tout le long, devant lui, des montagnes. La masse imposante, bleuie dans

le fond, paraît s'allégir, s'élever derrière des pics déchiquetés, saillants et sauvages : des arêtes se brisent, se coupent, reprennent, se fondent, se heurtent à des dômes dénudés aux flancs ouverts d'éboulis grisâtres, ocreux, magnésiens : et encore des contreforts descendent tachés d'une masse d'arbres ou blanchis du miroitement d'une chute. Une végétation courte et serrée glisse des sommets, dégringole les pentes et les mamelons roux, s'élargit dans les ravins, gagne la plaine, les joncs, les gaïacs, se bute aux niaoulis (1) lugubres et aux inévitables barrières qui contiennent le bétail sauvage.

Voilà son théâtre d'action, le décor de sa nouvelle existence.

« Cette terre, elle est à lui. » Le libéré bêtement la revendique, en phrases lâches, car il n'a pu ni la saisir ni s'y tailler une part. N'importe ! L'État ne s'en est emparé que pour lui ; elle lui appartient plus qu'à qui que ce soit. Il a pour elle un amour platonique et étrange, car il est sorti du « collège » avec des idées toutes faites sur la propriété. Quelques beaux parleurs lui ont ressassé telles doctrines extra-légales dont le premier axiome est que le colon n'est qu'un intrus. La « Nouvelle » est donc son bien ; on l'en dépouille chaque jour. Ça le dégoûte ! Aussi, c'est d'un pas trébuchant qu'il parcourt son territoire, qu'il en foule le sol en friche jusqu'au jour où, à la suite d'une chicane, le couteau d'un camarade l'enverra définitivement dans la fosse en prendre possession.

Cependant un vague ennui oppresse l'homme, le premier jour.

Au-dessus du blanc ruban de route qui serpente, tourne les crêtes, passe les cols, une buée de vapeur poudroie et frémit dans l'air. Le soleil est d'aplomb et le paysage a des tristesses infinies.

La seule idée fixe du libéré, pour le moment, est de s'éloigner du chef-lieu. Déjà, au sortir de la presqu'île de Nouméa, deux fois on lui a demandé ses papiers. Il a montré son livret et la gendarmerie a disparu dans la solitude. Puis il a rencontré des maraîchers se rendant à la ville voisine, des voiturées de charbon de bois, des Canaques dépenaillés ornés de scapulaires, allant à la mission de Saint-Louis, un troupeau de bœufs escortés de bruyants « stockmen » (2), criant, galopant, frappant les bêtes harassées de leur long fouet retentissant comme un coup de fusil : et, dans les tourbillons de poussière, blanchissant les haies des lantanas et les mimosas épineux, la route allait sans fin.

III

Au bagne, où il a « tiré » dix ans, vingt ans peut-être, dans la promiscuité infâme des réprouvés, des forçats rasés, gouailleurs et lâches, qu'un seul argousin mène le revolver au côté et l'ombrelle à la main, sa nature ne s'est pas amendée. Mais elle a subi l'action lente du régime de la peur.

(1) Arbres très répandus en Nouvelle-Calédonie : (*melaleuca viridiflora*).
(2) Cavaliers chargés de la conduite du bétail.

Lui, le libéré calédonien, c'est un mollasse. Toute son énergie, il l'a dépensée autrefois pour entrer au bagne, et maintenant il n'en a plus. Le séjour des pénitenciers a dompté, non pas ses mauvais instincts, mais ses forces. Il a passé des années dans l'horrible géhenne et, chaque jour, il eut faim.

Avec la nouvelle vie qui commence, la misère matérielle disparaît; il ne travaillera qu'afin de manger son saoul, qu'afin de boire « jusqu'à plus soif » pour chasser l'angoisse d'un exil perpétuel.

Sous le doux climat de la « Nouvelle » les besoins naturels n'exigent qu'une faible dépense, qu'une insignifiante prévoyance. Il ne faut au libéré qu'un coin pour dormir, qu'un peu d'ombre sous un arbre, qu'une hutte par la nuit claire. Pour vêtements : un pantalon bon marché de moleskine ou une cotte bleue, dite chemin de fer; jamais de chemise blanche, mais un tricot; parfois une camisole de moresque en indienne à carreaux ou à fleurs. Il aura une ceinture rouge ou bien une courroie munie d'une petite sacoche de cuir contenant les allumettes, l'argent, les papiers d'identité et parfois une montre. Celle-ci occupe quelquefois dans un boîtier de celluloïd une autre petite sacoche distincte à côté d'un couteau à gaîne. Il est rare que le libéré dans la brousse s'embarrasse d'un paletot. Un feutre le garantit du soleil et, sur son *barda*, il accroche ses souliers à talons ferrés, préférant marcher pieds nus.

En route, il a vite trouvé des copains; au premier village, il en rencontre; il sait où aller taper et casser la croûte.

Il existe entre libérés une confraternité réelle et durable : ils se reconnaissent à leur équipement, à leur manière d'être, à leur type spécial et, ne s'étant jamais vus, ils s'abordent, causent, s'attablent, s'entr'aident. Le libéré, qui est casé, refuse rarement un morceau de pain, des vivres, du tabac à celui qui passe et n'a rien. Souvent entre eux des collectes ont lieu, s'il s'agit d'« assister » un pauvre diable allant à l'hôpital ou à la prison. Le mutualisme est franc et sincère : celui qui, sans raison, s'y abonnerait ne réussirait pas longtemps, les non-valeurs sont à l'index. Ce sont des trimardeurs consciencieux qui savent, entre camarades, les égards que l'on se doit.

Quelquefois dans leurs rangs se glissent des évadés qui, depuis longtemps, ont laissé pousser leur barbe et sont munis de faux papiers. Il est rare que l'homme ainsi irrégulièrement libre s'ouvre à ses compagnons de rencontre. Il craint d'être vendu par eux, ce qui ne se produit pas souvent, quoique une prime de vingt francs soit offerte par l'administration. Au contraire, le libéré préviendra l'évadé, si la police est sur ses traces. Celui-ci, quand il a réussi à s'embaucher, est plus stable; car, s'il se présente de nouveau ailleurs, les risques se renouvellent.

Le libéré est quelquefois ferblantier, ébéniste, charpentier, mécanicien, maçon, etc., et il trouve assez facilement à s'employer. La journée est, en moyenne, de 8 heures et les salaires varient entre 4 et 8 francs. Malheureusement les trois quarts de ces ouvriers sont

ce qu'en terme de métier on appelle des « massacres », des bricoleurs qui connaissent tout un peu et ne savent rien à fond.

La Libération n'est fixe nulle part, la bienveillance ou la rigueur lui sont indifférentes. Il faut attribuer cet esprit de déplacement continuel à la fatalité du bagne et à l'obligation de demeurer jusqu'à la mort dans un pays dont ils ne peuvent sortir, qui leur pèse et qu'ils habitent sans espoir : travailler ou ne rien faire ne les amenant à aucun résultat. Ils se savent une classe à part et suspecte, dans une étroite société.

Dans l'intérieur, comme à Nouméa, on remarque quelques libérés établis, payant patente, ayant boutique de commerçant, atelier de forgeron, magasin d'épicerie ou échoppe de cordonnier. Peu travaillent la terre.

On en trouve cependant quelques-uns dans les *concessions* ou centres agricoles de l'administration pénitentiaire, et il arrive que cet homme, qui a reconquis sa liberté, soit le valet de ferme d'un forçat encore en cours de peine (1).

D'autres sont nomades par métier, font la navette des mines aux tribus canaques, de Nouméa à la côte : ils se livrent surtout au trafic de la dynamite, à la vente des alcools, à la coupe clandestine du bois à brûler. Certains exercent la profession plus normale de pêcheurs et fournissent le marché de poisson. D'autres passent six mois de l'année sur les grands récifs du large, ramassant et préparant la *biche-de-mer* (2), condiment très apprécié des Chinois et ayant une certaine valeur. Connaissant les moindres recoins du littoral, les baies et les passes, ils ont signalé d'importants gisements d'huîtres perlières, industrie nouvelle qui occupe un certain nombre d'entre eux.

Quelques éleveurs utilisent également des libérés, dans les stations isolées, pour la surveillance du bétail sauvage et la conduite des troupeaux. La profession de stockman exige des connaissances spéciales, une grande habitude du cheval et des localités, une endurance soutenue, un tour de main particulier pour la marque et la castration des animaux ; aussi les stockmen libérés sont rares. Ils proviennent toujours des condamnés mis au service de colons.

J'ai vu à Pana, dans une station importante, un libéré chef de nombreux condamnés en cours de peine, forçats plus ou moins célèbres dont le jeune et fameux Abadie était l'ornement et le perruquier, — chanteur comique et artiste capillaire.

IV

Le courant ordinaire de la libération aboutit presque toujours aux mines : le premier terrassier venu peut y gagner sa vie. Mais il n'y a

(1) « Le concessionnaire peut se faire aider dans son exploitation par des personnes étrangères à sa famille, sans que le nombre de ses ouvriers soit déterminé. » Dépêche ministérielle du 28 septembre 1882.

(2) Holothurie ou trépang ; la *blackfish* des Anglais.

pas toujours d'occupation pour tout le monde. Une main-d'œuvre concurrente y est surtout en faveur, tant à cause de son prix de revient que de sa fixité obligatoire. Sur les grandes exploitations, sur les vastes accaparements miniers des sociétés générales et anonymes, on trouve la main d'œuvre pénale, celle même que l'Etat n'a pas su utiliser aux grands et urgents travaux publics des routes et de la colonisation, mais qu'il a consentie à certains spéculateurs.

Il n'est pas de notre cadre actuel de retracer l'histoire singulière des cessions de condamnés notées d'infamie et stigmatisées, en Nouvelle-Calédonie, du nom de « contrats de chair humaine ». Toutes les raisons pour les faire accepter du public indigné ont été invoquées contre la Libération; c'est elle qu'on accuse de leur naissance; c'est parce qu'elle ne peut fournir qu'une main-d'œuvre aléatoire que la main-d'œuvre pénale a prévalu et a été consentie aux sociétés minières et à des personnalités influentes.

Ce raisonnement est aussi immoral que le fait lui-même. La première cession de la main-d'œuvre pénale date de vingt-deux ans; il existait peu de libérés quand elle a été imaginée et, si nous examinons au surplus les motifs invoqués à l'appui de ce système, nous relevons qu'elle devait préparer, — selon l'esprit de la loi du 30 mai 1854, — les condamnés à une libération future et leur mettre un métier utile dans les mains.

Le particulier, le gouverneur, le sous-secrétaire d'Etat qui s'abouchent ensemble, exempts de responsabilités immédiates, dans la complicité d'une mauvaise action, nous paraissent autrement coupables que le négrier qui s'en va, à ses risques et périls, à travers les dangereux archipels des Hébrides et des Salomon, recruter des indigènes pour les vendre dans les plantations du Queensland ou des Fidji.

Toute sentimentalité à part, on conçoit l'immense avantage d'une main-d'œuvre sans cesse renouvelée, ne s'usant pas et que l'on paie peu, assurée et choisie, triée, *examinée par les docteurs*. C'est le triomphe de l'exploitation humaine. Elle est tenue au chantier par la loi elle-même, par la chiourme et par le revolver tout-puissant.

Mais à côté de celle-là, la Libération rencontre une autre main-d'œuvre : les Tonkinois. Elle est d'introduction plus récente et n'a rien à envier à la précédente : c'est un résidu spécial de notre expansion coloniale. Chaque Annamite coûte la bagatelle de 300 francs.

Si l'opération fut fâcheuse pour la Nouvelle-Calédonie, elle fut excellente pour l'introducteur : il s'est enrichi.

Les Annamites, ceux venus en 1891, furent directement choisis à Poulo-Condor, une des prisons de l'Indo-Chine. Les autorités coloniales de l'Extrême-Orient, vite complaisantes, avaient trouvé tout simple, pour se débarrasser de cette racaille, de livrer à la Nouvelle-Calédonie en quête de main-d'œuvre, un joli contingent de 800 forçats ornés de *béribéri* (1) et de vices asiatiques.

(1) Maladie de peau; genre de lèpre.

Ainsi, pendant que la Libération quémandait son pain à proximité des mines déjà infestées de galériens, le pouvoir sollicitait une invasion de pirates, de voleurs et d'assassins et la lâchait, en liberté, sur le sol calédonien. Il organisa le placement de ces criminels de droit commun, prit des arrêtés et leur donna la qualification de travailleurs libres, spécifiant jusqu'aux termes du contrat à intervenir entre eux et les engagistes. L'honnête bénéfice dû à l'introducteur fut garanti par des prélèvements à opérer sur la caisse de l'Immigration.

Doux pays! On vend un peu de tout aux colonies sous l'estampille de l'Etat, des forçats, des nègres, des asiatiques, voire même des Javanais. Les traitants sont fort bien considérés, ce sont des notables.

Les malheureux libérés astreints à la résidence et ne pouvant s'offrir ailleurs, sont bien obligés de s'incliner devant le fait accompli. D'abord pourraient-ils travailler à raison de 10, 15 ou 20 francs par mois? Les Annamites qui vivent d'une poignée de riz se précipitent, au contraire, sur un tel salaire.

C'est le péril jaune.

On ignora quelque temps à Nouméa que les petits Tonkinois ne valaient pas cher du tout; mais il fallut bien ouvrir les yeux quand, fatigués de se massacrer entre eux, ils s'en prirent aux colons et commirent d'épouvantables assassinats. On remonta à leur origine, et la vérité fut découverte.

Il faut se figurer à cette nouvelle la stupeur de la population. C'est que malheureusement tous les Annamites n'étaient pas sur les mines, un grand nombre circulaient dans les rues, dans les maisons, dans les familles, étant de la domesticité courante, et ce gibier de potence avait coûté la forte somme.

Les engagistes se fâchèrent, réclamèrent leur argent et voulurent remettre leurs esclaves à l'administration, laquelle arguait bellement de sa bonne foi et ne voulait ni reprendre ses pirates, ni surtout rembourser les sommes perçues. Pour éviter les procès, les colons préférèrent abandonner leurs *engagés* au service de l'Immigration.

Mais ce qui ne semble plus croyable, c'est qu'après cette expérience, l'administration locale fit venir d'autres convois d'Annamites!

Le prétexte toujours invoqué est invariable : il faut sauver coûte que coûte l'agriculture menacée de périr. En réalité, les mines dévorent la main-d'œuvre. L'exploitant ne passe de contrats et ne peut opérer de livraisons qu'à la condition que la main-d'œuvre lui soit assurée à bon marché. Il n'y a pas d'autre spéculation; le véritable consommateur n'est pas toujours le planteur, mais le mineur.

Pendant que les condamnés en cours de peine sont généralement placés à l'extraction des minerais, les indigènes ou asiatiques sont utilisés aux opérations de triage, d'ensachage, de transport. Ces travaux sont enlevés à la libération juste sur les exploitations qui pourraient occuper un grand nombre de libérés : ils se rabattent, en conséquence, sur les chantiers du « petit mineur ».

Celui-ci ne détient une surface minière que pour lui arracher directement sa richesse ; il utilise la main-d'œuvre qu'il trouve dans le pays, travaille et vit de sa mine, tandis que le « grand mineur » est le spéculateur qui exploite pour accaparer, ne produisant qu'en vue d'un monopole lentement établi, achetant les minerais riches du premier pour augmenter la teneur souvent faible des siens.

Cette constatation démontre qu'avec beaucoup de capitaux, une compagnie, ayant un nombreux personnel et des frais considérables, produit quantité et non pas qualité et, qu'en conséquence, la main-d'œuvre employée est défectueuse, puisqu'elle ne donne pas les résultats qu'obtient le mineur de second ordre, nullement favorisé, obligé à l'économie et à une ardeur soutenue.

Il est certain que le travail des condamnés, même excités par l'appât de récompenses et de gratifications, ne peut être comparé à celui plus effectif d'ouvriers libres ou libérés, se nourrissant à leur guise et vivant dans de meilleures conditions.

Nous avons dirigé plusieurs exploitations minières et pouvons estimer qu'il faut au moins trois forçats pour le rendement d'un libéré, et nous sommes certainement au-dessous de la vérité.

Le grand avantage de la main-d'œuvre pénale, malgré de coûteuses dépenses d'installation, d'organisation et de surveillance est sa fixité garantie et son renouvellement assuré. Elle seule peut autoriser des transactions considérables, des fournitures de longue durée. Elle est l'auxiliaire fatal du monopole et le succès des contrats. L'agio, la baisse ou la hausse des minerais s'établissent donc sur elle.

Ce système d'économie industrielle porte en soi des germes de ruine ; il ne repose sur rien de moral. La Nouvelle-Calédonie passe ainsi par des phases périodiques de splendeur et de misère ; la spéculation tue l'exploitation ; elle est le trouble à l'état permanent, une des causes profondes du discrédit de cette riche colonie sur le marché étranger.

Cette observation ne s'adapte pas seulement à l'industrie minière, mais aussi à la fabrication des conserves alimentaires destinées à l'armée, qui sont aussi préparées par la main-d'œuvre pénale.

En résumé, on voit que partout où se crée une grande entreprise, la Libération se trouve d'avance sacrifiée. Elle a, nous l'avons dit et le répétons, des torts indiscutables ; les reproches qu'on lui adresse sont fondés, mais il faut convenir qu'ils devraient remonter à qui n'a pas su la diriger et la plier au travail, à l'administration elle-même.

V

La Libération n'est pas armée pour présenter la moindre résistance aux exigences de la vie. Suivons-la dans son développement à l'air libre.

Nous connaissons son caractère instable, sa démangeaison perpé-

tuelle de déplacement et nous n'ignorons plus quelles en sont les causes et même les effets. Dépréciée avec raison, sorte de bouc émissaire que la colonisation libre charge volontiers de tous les péchés, la Libération ne se présente que sous un jour défavorable. La conscience publique s'écœure de ses défauts et l'autorité de son vagabondage. Tout ce que l'on tente contre elle, toutes les mesures prises, toujours tardives et parfois ridicules, rien ne la change. Elle demeure la forte pestilence évacuée du bagne, et elle ne peut être autre chose. C'est au régime que l'administration supérieure lui a appliqué qu'il faudrait s'en prendre : car l'homme est resté ce qu'il fut, mauvais ; le loup n'a pu se convertir en agneau ; mais, à présent, c'est un loup égaré, démuselé, édenté et sournois que la faim accule dans son bois. Il grogne, et c'est tout.

Les bois, la brousse, les grands chemins sont de son domaine. Le libéré en connaît les détours, les montagnes et la plaine, les *creeks* (1) et les plateaux. Il est condamné à les parcourir du sud au nord, de l'orient à l'occident. Dans les ravins boisés, on voit le libéré installé au bord d'un ruisseau, sous la haute futaie des chênes-gomme, des acacias et des tamanous, abattant les arbres, — scieur de long : — ou remontant les creeks et fouillant le sol d'un pic aigu, — prospecteur.

Ce dernier est l'agent subalterne et inconnu de la spéculation minière ; c'est lui qui renseigne le déclarant de mines et fournit, en échange de quelques avances de vivres et de quelques sacrifices d'argent, les éléments d'une fortune problématique.

Le prospecteur vit des indications qu'il donne, des découvertes qu'il fait. Il aime escalader les montagnes, coucher sur la dure, vivre au hasard, se perdre dans la brousse. Il opère presque toujours seul, très méfiant, ayant la crainte d'être devancé par un rival ; au surplus, sans cesse trompé et exploité par les gens qui profitent de ses trouvailles.

Le prospecteur a connu de grands jours, l'époque mémorable de la fièvre des mines ; alors ce modeste auxiliaire des grandes opérations d'agiotage roulait sur l'or.

Autour du moindre caillou qu'il présentait à l'avidité des financiers venaient se grouper, ainsi que sur un noyau central, maintes mines nouvelles, les unes bonnes, d'autres passables, un grand nombre qui n'existaient même pas. Des titres les représentaient toutes, fabuleuses, inépuisables. Le Nord venait de mettre à découvert ses filons de cuivre oxydé et ses dépôts de plomb argentifère à côté de la Fern-Hill, veine d'or ! Et tout d'un coup se révélaient des amas inépuisables de nickel, aux districts de Thio, de Canala, d'Houaïlou et de Koua, partout sur la côte orientale, abrupte et roide.

Les premiers prospecteurs furent surtout des colons, des gens venus d'Australie, car le bagne n'entrebâillait qu'à demi sa porte

(1) Terme anglais très usité en Nouvelle-Calédonie pour désigner des ravins profonds et humides.

sur le pays ; mais bientôt la Libération en sortit à flots pressés. Elle signala à son tour le cobalt, le chrôme, le manganèse et se buta aux chaînes inexplorées de la côte ouest, depuis les Lacs en Huit de la baie du Sud jusqu'aux plateaux de Tiébaghi.

Mais les temps changèrent et les capitaux, devenus circonspects à la suite des désastres et des banqueroutes, ne se hasardaient plus en de coûteuses recherches. La Libération vécut des mines comme un chien d'un os. Elle n'avait, du reste, pas le choix. Ses prospecteurs restèrent toujours une minorité indépendante, tandis que le gros de la troupe, composé de manœuvres et de terrassiers, se dirigea sur les exploitations minières pour y gagner l'existence quotidienne.

Les libérés qui travaillent sur les mines sont les hommes les plus vigoureux d'une population spéciale ; ils ont un type qui les fait remarquer et ne ressemblent nullement aux libérés domestiqués qui vont de place en place et ne sont intéressants que par excès de fainéantise. Ceux des mines sont capables d'un effort, d'une énergie momentanée ; mais il n'y a pas d'hommes plus ivrognes, plus joueurs et plus débauchés qu'eux.

Sur les chantiers, s'ils sont payés à la journée, une surveillance constante est nécessaire ; — par contre, s'ils ont un contrat, un forfait avantageux, ils ne perdent pas une minute ; malheureusement il n'est pas toujours possible de les employer au contrat, la conduite technique de certains travaux s'y opposant.

Ils demeurent généralement deux ou trois mois sur une exploitation : parfois plus longtemps, mais c'est rare. Ni la rigueur ni le bien-être ne les fixent ; une simple lubie les déplace.

Pendant qu'ils sont embauchés, ils vivent parcimonieusement. Le fond de leur nourriture consiste en viande salée, en riz, lentilles, pommes de terre, haricots secs et conserves. Ils font des ragoûts avec du hareng saur. Le matin, ils prennent du café qu'ils passent à travers un morceau de tricot ; certains y ajoutent du lait concentré ; à midi, ils boivent un demi-litre de vin en mangeant, car on ne leur délivre de liquides en abondance que les jours de paye ou de fête.

Les mineurs se construisent des paillotes à proximité des chantiers et se réunissent pour vivre en commun, en *popote* par groupes de quatre ou cinq. Les lits sont autour de la case et se composent de cadres de bois sur lesquels des toiles de sac sont simplement tendues. Une planche, suspendue à l'aide d'un fil de fer garni de goulots de bouteilles enduits de pétrole, sert à mettre le pain, la cassonade et la graisse à l'abri des fourmis, des cancrelats et des rats qui pullulent. Une lampe se compose d'une fiole à *pickles*, garnie d'une bobèche de fer blanc retenant une mèche ; elle suffit à l'éclairage. Le soir, le plus instruit fait la lecture de quelque feuilleton de Xavier de Montépin ou de Jules Mary.

Un immense triangle d'acier, le *tringueballe* (1) annonce l'heure du travail ou sa cessation. Le libéré se rend au chantier ou se hâte de

(1) Par corruption de l'anglais *Ring the bell :* sonner la cloche.

le quitter. Il a été ordinairement embauché à raison de quatre francs par jour avec promesse d'une augmentation au bout de quelque temps. Ceux qui prennent la qualification d'ouvriers d'art, charpentiers, forgerons, boiseurs, etc., peuvent gagner de cinq à six francs, parfois plus. Les hommes chargés du pesage, des charrois, de la surveillance des câbles à roulettes, à tracteurs, « à va-et-vient », du trafic, en général, sont souvent payés au mois.

Tous les ouvriers se nourrissent et prennent leurs denrées au *store* (magasin) de la mine. Quand ils vivent en nombre, « en gamelle », ils paient ou entretiennent un autre libéré, quelque vieux, qui prépare la « tambouille », tient la case propre, va au bois, s'occupe du ménage. En tous cas, quelle que soit l'économie du mineur, qui se prive de tout pendant un mois, son argent reste un beau jour à la mine. Nous allons dire comment.

Une exploitation minière est toujours accompagnée de l'exploitation d'un fonds de commerce. Le libéré est obligé de passer par là, ou par la porte, s'il cherche à s'émanciper de cette sujétion. Il lui faudrait, pour cela, des espèces qu'il n'a pas sous la main et une indépendance qu'on se garde bien de lui accorder.

A Thio, à Kouaoua, à Monéo et à Népoui, les ouvriers ne sont pas payés en espèces sonnantes et trébuchantes ; on leur délivre, après retenue préalable des avances courantes en marchandises, un simple chèque représentant la somme restée due.

Cet usage à peu près général (1) est fort commode pour l'exploitant qui n'est pas ainsi obligé de se pourvoir de numéraire ou de sommes parfois considérables qu'il serait difficile de tenir en sûreté dans la brousse ; c'est du moins la raison invoquée. Mais il en est une autre qui apparaît, car l'exploitant pousse le système jusqu'à établir des chèques minimes de trois à cinq francs, et remplit ainsi, auprès des commerçants étrangers de la région, une fonction analogue à celle d'une banque d'émission à cours forcé. Les chèques ne sont payables qu'après un délai de quelques jours, à Nouméa. L'intérêt profite donc à l'exploitant dans l'intervalle, et il se crée illicitement des ressources fiduciaires avec un papier qui n'a qu'une valeur de convention. S'il vient à faire de mauvaises affaires, le minerai qui est sur le carreau de la mine n'est qu'un gage aléatoire, car on saisira facilement qu'un libéré n'a guère de recours et que sa fausse position sociale l'empêche de se prévaloir de ses droits auprès des tribunaux. Il faut qu'il consente à être exploité ; du reste, il ne s'y refuse aucunement.

Au pied de la mine sont installés les magasins. Il arrive donc ceci : quand la paye est faite, le libéré se rend au store, fait ses achats et présente son chèque en paiement ; on le lui escompte, il touche quelque menu reliquat, mais on ne lui délivre plus rien sur nouveau crédit, même s'il a des journées acquises depuis l'établissement du chèque, qui ne comprend que les salaires échus du mois précédent.

(1) Nous ne connaissons qu'un propriétaire de mines qui paie en espèces, M. Emile Picot.

Puisqu'il a des espèces et qu'on le sait, il faut qu'il paie *cash* (comptant). L'argent lui brûle les doigts : les privations ne comptent plus ; avec les camarades, il se met à boire. Rien de trop bon pour les mineurs ! » dit-il.

Et l'art de l'exploitant consiste à pousser à la consommation pour que les chèques distribués le matin réintègrent le comptoir. Il offre sa tournée générale, « le verre du chèque ». C'est un bon garçon : malheureusement il se sert d'une « plume à trois becs ». Mais personne ne réclame.

C'est un grouillement d'individus à l'assaut du store, qui exigent des liquides, du vin, de l'absinthe, de la *Ruche* (1) : et ce sont des chants larmoyants (ils ont le vin triste), des refrains anciens : « O montagnards ! » des propos orduriers, des hoquets, des nausées, le débraillé du bagne, la crapule en liesse.

Impassible, le mercanti ne « perd pas le nord » débite ses marchandises. Puis submergé, envahi, ayant râflé le numéraire, refoule les récalcitrants d'une poussée vigoureuse et ne veut plus rien donner. Mais on trouve encore de l'argent ; on le poursuit, on le guette. Et la vente recommence.

Toute la nuit, des allées et venues, des grognements, des pleurs, des rires, des chansons. Des lueurs vacillent, des ombres passent, roulent dans la boue ; d'autres grimpent à la mine, le long des ravins noirs, dans les ténèbres épaisses.

Les Canaques nus se faufilent dans les cases, trinquent et participent à l'orgie.

Dans une paillote, à l'écart, la *vendôme* (2) tient éveillés des mineurs. Une lampe fume. Les dollars disparaissent, se fondent sur les cartes. Pas de bruit. Un tripot silencieux. Le jeu et ses sourdes émotions. Le vol et l'adresse sont admis, à condition d'être subtils.

En dehors des limites des concessions minières, à l'écart du chemin ou du tramway, il est parfois quelque débit interlope qu'une flamme tricolore, hissée à l'extrémité d'un bambou, indique au passant. L'argent qui échappe au mercanti de la mine aboutit là. Les libérés y paient les marchandises encore plus cher, mais qu'importe ? L'établissement se recommande, en effet, de quelque *barmaid* ou du voisinage exceptionnel de personnes aux mœurs peu farouches, dont les plus connues sont la Gitane, la Villageoise, la Bordelaise, la Mite-à-l'œil.

De tels débits sont considérés comme le fléau de la mine par l'exploitant qui y perd non seulement une source de bénéfices, mais aussi bonne partie de sa main-d'œuvre ; car, une fois que les ouvriers sont « en bordée », les instincts nomades les reprennent et on ne les revoit plus.

D'autres causes occasionnent aussi le départ subit des libérés ; une

(1) Marque de cognac.

(2) Jeu ayant quelque analogie avec le baccarat et le lansquenet. On mise sur deux tableaux dont l'un se nomme *A la joie !* et l'autre : *Plaisir d'anges !*

dispute suffit ; un nouveau venu, redouté pour une raison quelconque, parce qu'on le soupçonne d'être un mouchard ou de voler sans vergogne les camarades, fait partir les autres.

Ceux qui vivent à part, par deux, en couples distincts, sont également une cause de désordre et de trouble, parfois même de rixes sanglantes. Des jalousies éclatent, les couteaux sont tirés...

Enfin, c'est parfois le propriétaire de la mine qui renvoie les travailleurs, dès qu'il s'aperçoit qu'ils thésaurisent.

VI

Un grand nombre de moyens ont été essayés afin de refréner la Libération et de la soumettre à la loi commune : arrêtés, appels et amendes, jours de prison, application de la loi sur le vagabondage spécial, rien ne la retient, rien n'y fait. Elle poursuit sa route insane, exhibant ses papiers étape par étape.

Si l'on reconnaît à la société le droit, dans sa colère, de punir, de frapper, qu'elle en use! Qu'elle proportionne le châtiment au délit : mais qu'une fois la peine expiée, l'homme puisse reprendre sa dignité et son libre arbitre, la faculté de se mouvoir ailleurs que sur un point déterminé, perdu au-delà des mers.

Il est inique de dire à la Libération : Va, marche, maudite, mais ne sors jamais de ce pays. Promène tes vices, montre ta face coupable, ton ignominie et ton opprobre. Sois l'horreur et l'indignité sociales ; tu ne saurais échapper à ton sort. Meurs sans repentir sur ton rocher!

Vingt fois le Conseil général de la Nouvelle-Calédonie s'est ému des dangers que court la colonisation libre au contact de la Libération : il a formulé des vœux pour que ce qui sort du bagne puisse s'écouler au dehors. L'annexion des Nouvelles-Hébrides a été demandée dans ce sens. Qui s'en occupe? Personne. Les Australiens s'y opposent ; cela suffit.

Pour nous, nous pensons qu'on ne peut sacrifier plus longtemps ni les colons honnêtes, ni même les libérés. Ces deux populations si diamétralement opposées ne peuvent subsister ensemble. Le problème à résoudre consiste donc à faciliter le peuplement sain par l'éloignement des germes de corruption qui l'étouffent. Il convient, en conséquence, d'accorder aux libérés toute latitude pour quitter un pays qui ne leur offre ni ressources suffisantes ni la possibilité de se réhabiliter : leur nombre diminuera, les mauvais pourront être assouplis, corrigés, et les bons se fondront définitivement dans la colonisation libre.

JULES DURAND

Magisclou

I

Adhémar Magisclou trottinait allègre, son chapeau bords plats rejeté un peu en arrière, son paletot chamois largement ouvert, son cornouiller inséré dans sa poche et pointant derrière son épaule ; il trottinait allègre dans ses bottines ressemelées fraîchement. Son cigare donnait lieu à de petites nuées cotonneuses, ondoyantes, diverses : il était très fier d'avoir vu cette fumée réussir à tracer devant lui une petite couronne, légère, il est vrai, passagère, il est vrai, mais prophétique, peut-être. Etait-ce un avertissement des destins, que son livre, *le Dieu nouveau*, serait couronné par l'Académie française ? Etait-ce un rappel fatidique ? Etaient-ce ses aïeux se penchant vers sa marche alacre, ses aïeux devenus cendre, le précédant d'une couronne de fumée ? car ses papiers de famille prouvaient, outre mesure, qu'il descendait de Richard le Spatulé, roi de Tancarville et d'Yvetot. Etait-ce le reflet de la couronne que Dieu lui réservait dans les cieux, pour quand il serait un mort et une statue, et que le Dieu nouveau (un Dieu élu par un suffrage à deux degrés, vote des héros et demi-dieux de la section empyréenne, langue et sociologie françaises) dirait en le voyant : « Voici un Chateaubriand sans défaillance, un Lamennais vulgarisateur, un Michelet romancier ! Comment ça va-t-il, ombre chère de Magisclou ? » Il choisissait la couleur de sa toge, le poids et la dimension de sa palme archangélesque, et de quelles pierreries s'ocellerait la mître qu'il comptait obtenir, en lieu et place de la trop simple couronne royale, lorsqu'un net et frais éclat de rire coupa net son conte de merveilles, fusa dans le cristal clair de son incarnation, et mit une note vivante dans les Champs-Elysées virgiliens où trottinait allègre monsieur Magisclou, et le ramena terre à terre en cette curieuse partie des Champs-Elysées authentiques qui s'écoule entre la rue du cher Balzac et celle, non moins précieuse historiquement, qui est la même et se continue sous les noms philosophiques de la Boëtie et de Pierre Charron. Pourquoi les peintres morts hantent-ils les écriteaux d'Auteuil, et les musiciens, ceux de Passy ? Pourquoi les philosophes du XVIe siècle conduisent-ils du commandant Rivière à Henri Martin ? A quoi répondent ces noms de secteurs ? Certes pas à l'aménagement des omnibus, ni à l'érudition des cochers de fiacre. A quoi, à quoi ? Sans doute, quelque raison profonde qu'une évocation rationnelle de tous les conseils municipaux, passés et présents, pourrait seule nous donner de façon satisfaisante !

Et Magisclou regarda l'Eclat de rire.

L'Eclat de rire ressemblait fort à une rose mousseuse, à cause d'un tortillement de frisons autour d'une frimousse claire, très Greuze, avec une drôle de petite ride, au coin du nez, et une robe couleur de bardane avec des agréments rose turc, et un petit marquis de Saxe, dans la main, qui surmontait une petite colonne de soie bien serrée ; et les lèvres de ce jour joufflu et blond, de ce jour de printemps, lui embrassaient la taille.

Il y avait sur la tête de cet Eclat de rire trois ou quatre impertinents colibris, le ventre en feu et le bec en l'air ; quant aux yeux de la jeune personne, Magisclou n'en discernait que les paupières, de très élégantes paupières tombantes, un peu rondes, des paupières très Greuze, mais qui cachaient les yeux de l'Eclat de rire ; non pas que la jeune personne fût aveugle, mais uniquement parce que ses saphirs visuels étaient absolument fixés sur les chevilles de Magisclou.

Magisclou allait parler. Qu'eût-il dit? une parole éternelle, ou bien une joliette parole en Sèvres? Il n'en eut pas le temps, car la jeune déité retourna le marquis de Saxe, et dressa l'aiguille de son fourreau de soie, et une voiture s'arrêta, et l'Eclat de rire y monta, tandis que Magisclou, pétrifié, regardait s'enfuir l'ombre de la rieuse apparition.

Magisclou inspecta ses pieds ; ils étaient larges, solides et d'un cuir assez bien ciré ; il y avait vaqué cinq minutes, alors que l'aube avait posé l'ovale pâle de sa ressemblance sur son pot à eau, polychrome et ébréché. De plus, il avait mémoire exacte de s'être arrêté la veille à une boutique de ressemelage américain, et d'avoir confié ses deux calepins de marche au négociant y inclus. Fortifié sur sa semelle, certifié en son empeigne, Magisclou ne craignait rien. N'importe ! cet Eclat de rire défrisait ses pattes de lapin imitées d'un portrait d'aïeul, qui avait imité lui-même les cuirassiers énormes de Géricault. Il n'était plus question de couronne, de mître, de tête laurée ; il était ramené à quatre centimètres au-dessus du sol, tel Appelle forgeant son rêve, par le critique savetier. Il repartit néanmoins, il passa près de l'hôtel vide aux arborescences de freux, il vit l'avenue d'Antin, et se garait pour laisser passer trois piétons ardemment refoulés par un automobile, lorsqu'un frais, net, distinct éclat de rire parsema le rond-point de tourterelles.

Etait-ce un rêve ! Une petite mousmé d'Yeddo enganguée dans une robe nette de laine blanche, appuyée sur un samouraï gigantesque de cent quarante centimètres amoncelés, lui regardaient les jambes, avec une sympathie joviale chez le samouraï, avec une compassion perlée chez la mousmé. Magisclou allait incanter, il élevait sa main gantée, sans doute pour annoter le samouraï ; il ne fit que corroborer d'une claque sur la haridelle, le « hue, cocotte » d'un automédon vineux, et la route poudroya, car il y avait là un tas de sable.

Puis, il vit se fendre la bouche d'une nourrice, et que dire ? car elle-

même disait « faites risette, poupon » ; il vit quatre gamins, râlant de joie, il vit...

Il vit son pantalon.

Eros, c'est Tanatos ; le dieu charmant, c'est le dieu malin ; l'archer terrible cache la pointe des flèches amazoniennes parmi des roses Maréchal-Niel ; le carquois bat ses épaules avec un bruit d'argent sans alliage, et la corde de l'arc vibre comme la lyre du berger d'Admète, le transgresseur d'Erèbe et le boucher des fantômes de l'Ombre. L'écolier des dieux sourit, se penche, détend l'arc et c'est Hercule se roulant dans la braise des chênes, et les barrissements couvrent les hennissements dans la lande de Phrygie. Eros sourit, Ilion flambe ; Eros rêve, et le rêve d'Hélène incendie les granits des pylones d'Egypte. Eros tire Anacréon par l'oreille, et jette un ordre pour qu'on fourbisse la hache de Klytaimnestra. Eros est perfide, comme Bacchus, comme la femme, et cette pierre affranchie, l'eau. La densité légère d'Eros écrase le monde ; les servantes d'Eros sont folles ; elles ont déchiré Orphée, préoccupé Molière, fini Millevoye et rétréci par le pantalon, Magisclou.

Car Magisclou s'aperçut que *son pantalon était un collant*, il ne lui manquait qu'une couleur pour être mi-parti. Si Magisclou était synthétiseur — rationaliste xxe siècle et nuance sociologie prophétique, son phalzar était Charles IX, Raoul, Comminges, etc...

Pourquoi eut-elle coutume de passer par la cour bien dallée, tenant une dame-jeanne appuyée à son flanc, comme une amphore ? Pourquoi avait-elle appris, de l'instinct, ou d'un peintre un peu bric-à-brac, les grandes lignes de l'antique, si surprenantes en leur alliage avec un grain de modernisme ? Et pourquoi Magisclou, sûr de l'avoir blessée la veille, car au lieu de grimper la mansarde, il avait vaqué à d'autres instincts ; lui avait-il confié, ce matin même, le soin de modeler sur ses jambes jeunes, ses houseaux fatigués. Pourquoi ? Pourquoi ? Mais Hercule filant aux pieds d'Omphale s'apercevait-il qu'Omphale lui disposait des réserves de mie de pain dans les cheveux ? Eros est un Dieu charmant, terrible et ironique.

Alors Magisclou vaticina un instant d'un verbe tant soit peu argotitique, puis se calma et réfléchit. Lenouvel-Bistrot, son créditeur intellectuel, allait-il, lui aussi, être pris à sa vue d'hilarité, ce qui atténuerait la portée des raisonnements concluants avec lesquels Magisclou espérait lui crocheter, ce jour même, une deuxième avance de cent francs sur son chef-d'œuvre, *le Dieu nouveau* ?

Magisclou consulta un gousset (son frêle maniement de capitaux négligeait les fermoirs du porte-monnaie) ; il en tira quelques portraits de Napoléon III sous l'espèce accessitaire du bronze ou billon, et, désespéré, par ce clair matin, il évoqua la *fée verte*.

En retour, la fée lui réveilla les anciennes splendeurs du royaume de Tancarville et d'Yvetot. Un élégant liseré d'or maintenait sur le front de Richard le Spatulé un bonnet de soie blanche, à l'extrémité

tombante, avec un gland de soie multicolore, tribut des rois de Singapour, vassaux ; une blouse toujours neuve, aux plis héroïques de cuirasse, coupée sur le modèle de celle de Humphroy qui fut patrice à Aréthuse, entourait son torse, et se laçait dans l'hermine d'une écharpe blanche florée des meilleures garances du Gâtinais, tribut de Philippe, roi d'Orléans, Artenay et Beaugency, vassal ; des jambières de cuir d'auroch, don du tzar Fedor Iwanowitch de Séménoffskoié, terminaient le pantalon bleu, tissé sous le ciel de Gand, par Gottferdom au lourd martel, allié du puissant roi Richard le Spatulé.

Les parures de ses doigts, c'étaient les premiers cuivres de l'année, et les plus printaniers étains que lui envoyait le prince des blondes Cassitérides en échange de ses fromages sans pairs. La toison de cailloux du Rhin qui parait sa poitrine, était le remboursement de célestes poulardes envoyées un jour à Fosco, baron du bois, du mont et de la plaine, et son sceptre était fait d'un morceau de la vraie croix que tailla un jour, de ses propres mains, Eustache Proutatoire, maître ès-arts à Quillebœuf, pour la placer sur le calvaire de cette ville, et la main de justice provenait directement, sans intermédiaires ni ambages, du puissant sire de Beaurepaire, lequel lassé de ses iniquités, s'en était allé en Terre-Sainte et avait distribué à ses amis et voisins les ors de sa dextre et les bibelots de sa senestre, sauf son admirable collection de mains d'oiseaux de proie, qu'on peut voir encore, à l'heure qu'il est, toute réunie au greffe de la Sainte-Chapelle.

Et puis c'étaient Hermengarde, et Soëve, et Blanchefleur, et Mirabilis, les épouses exquises des fils de Richard le Spatulé, et Bérengère, qui pleura toute sa vie pour une parole vive qu'on lui rapporta qu'avait adressé le sultan Mahommendès à sa sœur Palmérine qu'il tenait captive, en ses geôles de Couscoussiba, dans les Afriques ; et la belle Corysande, un verre de lait avec deux mouches et une cerise, qui abandonna cour et jardin, trône et tabouret, couronne et chapeaux de fleurs pour suivre l'aventure d'un beau cavalier, Giselou de Magiselou, qui possédait pour tout potage un œil droit, une botte gauche, un chien borgne de l'œil gauche, et une tour qui penchait du côté droit, à deux mètres de l'endroit où le syndicat des tanneurs gâte de ses opérations maléfiques le cours, auparavant fleuri, de la Childeberte, affluent considérable de la Bièvre ; de la Childeberte, fameuse pour avoir autrefois, après des kermesses, grossi et débordé et qui maintenant s'ensable, ah ! s'ensable.

Ah ! si Corysande, la parfaite, n'avait suivi ce cottereau, ce brabançon, cet écorcheur de Magiselou, sans doute elle eût apporté aux domaines de Tancarville et d'Yvetot l'appoint de châtellenies sans nombre, des fermes grasses comme la femme colosse de la foire de Neuilly, des granges hautes comme des églises, où les poules pondent, du haut des solives fuligineuses, des œufs d'Amérique et des lingots d'or, des forêts, où le faisan dit : « frappe, chasseur, mais écoute », des guérets où la perdrix rouge susurre à son vainqueur : « ô beau

chasseur, je deviens pourpre », et des forteresses, et des péages, et des villes. Elle avait craché sur le chef d'orchestre du théâtre de Falaise, un artiste, et écarté d'un mot la candidature de Félice d'Antalvan, ce personnage qui vit rêveur et sombre, souvent accoudé au parapet du pont d'Asnières, et, de là, rançonne, hypnotise et entasse chez les libraires la beauté vermoulue de Venise et la beauté aux jambes agiles de Tolède.

Ah ! que fût devenu, grâce à sa ligne maternelle, M. Adhémar Magisclou, homme de lettres et de besogne, *vates* et compilateur, si Corysande s'était casée un peu proprement?

Enfin les illustrations ne manquaient point à cette ligne cadette et contrefaite, son ascendance. C'était un Magisclou de Magisclou, conseiller au Parlement, qui avait dit au jeune Louis XIV, entrant botté et le fouet à la main en l'enceinte respectable : « Votre Majesté chasse l'Hermine. »

C'était un Magisclou de Magisclou qui avait dit à Saint-Simon : « La disgrâce et la rage de dents sont de sérieux facteurs du génie. » C'était un Magisclou de Montemayor qui avait dit, un été, à Philippe II : « Sire, les Grands d'Espagne ont le droit de rester couverts devant le roy ; permettez que ce soit désormais en chapeaux de paille. » C'était un Magisclou de Kartoffelstomatensthurm qui avait dit au roi Auguste, lorsqu'il était conseiller aulique à la justice de paix de Blasewitz : « Sire, la Pologne a assez bu, la Saxe en va appeler l'apothicaire. » C'était un Magisclou de Bibliopolie qui avait eu l'idée de suivre la marche d'hirondelle des trains du chant d'alouette de la pensée de MM. About, Calemard de Lafayette, Marmier et François Coppée. C'était un Magisclou, vieux capitaine, troué par les balles et le simoun d'Afrique, qui avait tenu sous l'empire le café de la Corse rouge, à Saint-Cucufa et c'était un Magisclou épatant qui sirotait son absinthe, assis et tranquille, tandis que Paris, se prodiguait pour lui en élégances devant ce petit café où il était assis, en pleins Champs-Elysées, un petit café, qui avait l'air d'un grand buen-retiro.

Revenu à son identité, l'héritier des Magisclou de Magisclou, Alfred-Adhémar Magisclou, simplement (qu'est-ce qu'un titre depuis la noblesse d'Empire et la noblesse juive?) paya, se leva, sortit, regarda des enfants qui jetaient des palets dans une grenouille, ce qui le fit penser à Mirabeau, et lestement remonta. Son but était de traverser, pour quelque souci qu'il avait du côté du Cours-la-Reine. Il ne vit pas assez vite une voiture d'où jaillit un éclat de rire frais, jovial ; il ne la vit pas, parce qu'il lui avait paru que les regards d'une belle dame d'or jaune et de camélias blancs et rouges le baignaient, et la voiture lui passa sur les jambes qui furent tranchées du coup, et tandis qu'hypnotisé, il regardait encore les yeux pitoyables de la très belle dame, un laquais et un homme en frac se précipitaient.

« Voici vos jambes, monsieur de Magisclou de Tancarville et d'Yvetot ; une petite couture, on n'y verra plus rien, » et le diable

d'homme assura M. Magisclou sur ses jambes, tapa sur le tibia, coupa le fil avec ses dents, et lui affirma qu'il pouvait marcher, ce que fit cotonneusement M. Alfred-Adhémar Magisclou. Mais, quelle drôle de chose que la fée verte et le printemps, il lui sembla que la belle dame se retournait et mettait dans la capote de sa voiture, deux jambes strictement moulées, à qui il ne manquait qu'une couleur pour être mi-parti, ou un peu d'ampleur dans l'étoffe du pantalon pour être des jambes strictement modernes.

II

Sans élargir son faire habituel jusqu'à la magnificence, la munificence, la générosité ou même la correction, M. Lenouvel-Bistrot avait quelque peu doré le gousset coffre-fort d'Alfred-Adhémar Magisclou, son édité. Deux pièces de dix francs y reposaient. Leur jumelle influence enfla le cœur de Magisclou d'un profond dégoût pour la gargote à cochers, habituelle le plus souvent possible à son estomac. La beauté carrossière des rues et les chapeaux fleuris lui parurent plus doux à contempler, et le requirent dans l'opulent quartier Cléry; ce fut à une correcte brasserie qu'Adhémar alla demander le verre de bière, le plat du jour, le café et un cigare plus long qu'à l'ordinaire. Il s'y alanguit; mais enfin les cloches conventuelles de l'heure du travail sonnèrent en son esprit et, non sans morbidesse, il reprit le chemin de la vie intellectuelle.

Non sans langueur, non sans difficulté! Le chemin était long jusqu'à sa cellule, et plus long ce jour-là que jamais, car ses jambes lui paraissaient avoir contracté de particulières habitudes. Elles le poussaient, le maintenaient collé et distrait à la vitre des magasins d'orthopédie, elles l'oscillaient contre des vitrines de tailleur; il semblait que ces jambes eussent des yeux pour considérer les pantalons tendus, comme des formes insolites. Ajoutez, à ces mouvements, le petit cran d'arrêt habituel qui immobilisait Adhémar devant toutes les librairies, une hésitation devant les terrasses offertes des cafés, et vous comprendrez qu'Adhémar n'allait pas vite. En sus, il se diagnostiqua quelque fatigue bizarre, peu explicable, et une lourdeur dans les jarrets. Etait-il malade?

En ce cas, d'une façon générale, les grossiers mortels vont consulter d'épais médecins. Magisclou, indice, en ce sens, du futur, allait interroger le *nabi*.

Son nabi habituel était son ami Paul Delaume-Briton, plus connu du public sous le pseudonyme d'Altaïr, dont il signe dans les feuilles spéciales ses solides chroniques psycho-physio-météorologiques et ses coquets reportages de mondanité sidérale.

Altaïr écouta, remonta aux sources, se fit conter la matinée, et dit :

— Je vois à peu près; tu voudras bien me permettre de te regarder le genou à la loupe.

Mais, ô surprise ! le pantalon adhérait fortement à la taille de Magisclou ; le mot impossible devenait français dans sa bouche, quand il tentait d'enlever ces houseaux de Nessus.

— Je vois mieux, dit Altaïr ; mon ami, tu es la victime d'un ou d'une elfe.

— Ah bah !

— D'un elfe de premier rang ; car même ceux de seconde catégorie peuvent bien allonger les vestes, rétrécir les pantalons, cabosser les chapeaux, glisser la ciguë rose, qui fait divaguer, dans un verre de bière, ou même d'eau, mais, si ton vêtement n'est qu'artistement collé, ça peut être le fait d'un elfe ordinaire; ah ! si c'est ce que je pense, l'affaire est grave.

— Qu'allons-nous faire ?

— Opérer, fit modestement Altaïr. Tu vois cette bouteille (une grosse fiole de cristal blanc remplie d'un liquide blanc) et cette brosse? Viens sur le linoléum, et brosse-toi les jambes avec énergie.

— Qu'est-ce que c'est?

— Naphte de Tolède; avant, pour te remettre, bois-moi ça.

— Qu'est-ce que c'est ? dit le patient.

— De la menthe de Ninive ; il y en a un dépôt à Montpellier. Très bon, ça te donnera la force de supporter la petite incision que je vais être obligé de te faire. Là. c'est frotté ? Bien, attends une minute.

Altaïr saisit dans sa bibliothèque le *Recueil des Idées sorcières* republié et mis à jour par Doumic et Deschamps et agita comme un dictionnaire. Son doigt se fixa sur quelques lignes, puis il referma le livre, prit sur un rayon l'*Anthologie des Incantations* et lut à haute voix « Fragment de *Justice* — Sully Prudhomme ».

— Ecoute de toute ta force.

Bientôt Alfred-Adhémar, la bouche ouverte, les yeux vitreux, le regardait fantômatiquement.

— Ça y est, dit Altaïr.

Muni d'un ciseau, il fit sauter des coutures, l'étoffe s'en alla en quatre bandes ; des laines, des toiles se roulèrent sous ses doigts agiles. Il arrivait au corps même ; il le piqua du bistouri, il y avait là une résistance élastique très sérieuse; la scie, c'est bien grave, se dit Altaïr ; il agrippa une sébile, la nettifia, et armé d'un grattoir fit tomber quelques brins d'épiderme, puis, d'une passe sur les yeux, fit se réveiller et éternuer Adhémar.

— C'est fini ? dit celui-ci.

— Je vais d'abord te prêter un pantalon... voici... ménage-le, je n'en ai que deux.

— Bien.

— Nous allons brûler ça; une lampe, un miroir magique...

La poudre grisâtre brûla avec un parfum défini, caractéristique.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon pauvre ami, un elfe puissant t'a pris tes jambes ;

tu as désormais des jambes en gomme élastique, fort bien faites d'ailleurs.

Mais déjà Adhémar était évanoui.

— La, la, la, modulait Altaïr en lui tapant dans les mains et en manipulant de l'ammoniaque.

Alfred-Adhémar revint à lui, et, par renversement verbal de l'expression de ses sentiments, il dit à Altaïr :

— Mon pauvre ami.

— Ta, ta, ta, reprit Altaïr, ne te désole pas, sois homme. Te crois-tu le seul dans ton cas ?

— Fermement, oui !

— Détrompe-toi. Tu es, Adhémar, un des nôtres, en ce sens que tu es un poète, un de nos lecteurs, un de nos croyants ; si tu étais dans le nabisme, non plus un dilettante, mais un pratiquant, un opérateur, tu saurais ce qu'il y a sur le pavé de Paris, de jambes de bois, de gomme élastique, de jambes de nègre, de jambes de stéarine durcie, et je ne te dirai pas les ventres d'argent, les poumons d'éponge, les yeux de lapin, ni les oreilles de forme animale, ni les cerveaux de varech, toutes traces visibles et certaines du jeu capricieux des grands elfes dans les affaires humaines. Tu ne souffriras pas de tes jambes nouvelles, tu en seras même plus infatigable.

— Ça m'est égal, je veux mes jambes.

— Mon pauvre ami, tu ne me les a pas données à garder.

— Tu railles un malheureux. Y a-t-il un moyen de recouvrer mes jambes ?

— Il y en a ; la prière.

— A qui ?

— Aux elfes et à Dieu !

— C'est efficace ?

— Heu ! heu !

— Et puis ?

— La recherche.

— Comment l'entends-tu ?

— Il faut rechercher tes jambes ; tâche de te rappeler ton elfe. C'était un elfe d'Angleterre ou de Norvège ?

— Ah ! tu m'en demandes trop.

— Adhémar, tu penses bien que ce n'est point pure curiosité.

— Non, je te sais amical et dévoué ; je veux rechercher mes jambes ; m'aideras-tu ?

— Oui, je t'aiderai. As-tu de l'argent ?

— Pas beaucoup.

— Eh bien ! j'en ai aussi un peu, étends-toi sur ce sopha, repose-toi, et, ce soir, je tâcherai de t'avoir quelques nouvelles.

III

Vers six heures, les deux amis se trouvèrent sur le boulevard.

— Magisclou, dit Altaïr, nous allons prendre l'absinthe !

— Tu m'étonnes, Altaïr, ne devrions-nous point procéder par le jeûne et la prière ?

— Ecoute et comprends, jeune adepte, malheureuse victime ! Si tu n'avais plus de jambes du tout, s'il s'agissait de te remplacer des jambes brutalement tranchées, s'il valait mieux tâcher de s'en procurer de neuves que de rechercher les anciennes, emportées dans je ne sais quelle ombre, il faudrait, en effet, commencer par la méditation et la privation de nourriture. Au bout du temps congru, ton corps astral, muni d'une lettre de recommandation du mien, s'en irait, par l'espace, vers les coupoles abstraites des temples thibétains, et là, un mahatma entendrait ta requête. Mais, au cas présent, il s'agit d'une simple transmutation ; à te dire vrai, à mon sens, il s'agit d'une farce qu'on t'a faite. Peut-être, demain, te retrouveras-tu, tout surnaturellement, rentré en possession de tes flûtes.

— Et si la plaisanterie dure plus longtemps ?

— C'est pour éviter cela que j'en voudrais retrouver les auteurs.

— Ah ! si je les pince ! dit rageusement Adhémar.

— Si tu les pinces, tu me feras le plaisir d'être avec eux d'une grâce charmante, et que ce soit bien convenu ! Je tiens à mes jambes personnelles, moi ; je veux te rendre service, mais je ne veux pas être englobé dans une série de sévices qui ne manqueraient pas de me persécuter, si tu faisais du foin.

— Bien, bien, cher ami !

— Eh bien, tuons une heure, jusqu'au dîner.

— Dîner, soupira Adhémar ; tu parles de rosbif à un homme qui a des jambes de gomme élastique.

— Patience, mon ami. Garçon, deux absinthes.

— J'eusse préféré un vermouth.

— Non, le vermouth, en l'espèce, peut avoir été fabriqué par tel sorcier italien, un Fogazzaro, un d'Annunzio... Prends de l'absinthe : ici, c'est de l'excellente badiane ; mûrie sous le soleil caoutchouteux du Tonkin, elle convient à ton cas spécial ; en thèse générale, cette absinthe, charriant en ses opacités laiteuses le songe statique des bonzes, colore les idées d'un ton de perle Extrême-Orient. De plus, sa couleur rappelant celle des fjords de Norvège et des criques des Orcades, séjour des elfes, leur serait, s'ils passent, un signe de reconnaissance peu banal : et pour que cette absinthe nous soit, en ce but, profitable, fais-y fondre ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

Altaïr dépaqueta deux morceaux de sucre.

— Prends celui-ci.

— Mais c'est du sucre.

— Oui, du sucre, du simple sucre, mais endiamanté de toutes les

germinations du prodige par un de nos savants maîtres, le Mage de la rue Nollet, qui subit sa passion en ce monde, en purgeant parfois de barbares condamnations pour exercice illégal de la médecine.

— Bien, fit Adhémar subjugué. Vois-tu des elfes, ajouta-t-il après quelques gorgées.

— Es-tu impatient! crois-tu donc qu'ils foisonnent? Les elfes n'habitent pas généralement Paris; il leur arrive d'y venir passer quelques jours, et mon projet, en déambulant avec toi, est de tâcher d'en voir ; regarde aussi ; si quelque chose d'insolite te frappe, tu me le diras.

— Tiens, par ici!

— Oui, on dirait des ailes ; non, c'est un mac-farlane.

Ils virent des gens et des gens, des bossus, des bombés, des sécots et des potironnants ; ils virent des gens de bourse, de sac et de corde ; ils virent des bookmakers et des négociants, des ambassadeurs et des gérants; ils virent des amoureux, ils virent des anglomanes, des omnibus, des voitures, des cabs et des chiens, des gardiens de la paix, et des camelots, des hommes sandwiches et des mannequins de grandes couturières; ils virent des Valaques, des Hispano-Américains, des Perpignanais et des Poperinghois, des esthètes et des rastas; ils virent Déroulède, ils perçurent Millevoye; mais pas un elfe ne passa.

— Chou-blanc, dit Altaïr.

— Chou-vert plutôt, dit Adhémar en montrant son reste d'absinthe.

Altaïr daigna sourire faiblement.

— Partons.

— Où allons-nous ?

— Dîner. Je ne t'emmènerai pas dans un très grand restaurant, quoique ce soit plutôt dans un établissement de ce genre que nous puissions espérer trouver une indication, mais ni ta bourse, ni la mienne, ne pourraient, sans déchet, payer ce luxe d'une heure. Nous allons donc, modestement, au Duval, je t'invite; mais, après un bref repas, nous irons prendre le café au restaurant Guyanais. J'ai un de mes vieux amis qui dîne toujours parmi le faste des lumières et dans les meilleures conditions.

— Il est elfe ?

— Ah que non pas! il est seulement très parisien, et il y a toujours du monde où il est; c'est-à-dire, qu'il a le grand sens d'aller toujours où il y a du monde; certainement s'il y a, à Paris, un Elfe de grande mondanité, il sera par là...

— Ou ailleurs !

— Ou ailleurs, mais c'est une chance.

Au restaurant Guyanais, dans la haute salle rouge et blanche de lumière cassante, il y avait des poètes, des éditeurs, un graveur, des auteurs dramatiques, des musiciens, des avocats, des étoiles, des

banquiers, mais pas d'Elfes, car, au bout d'un quart d'heure, dit à son compagnon :

— Viens, nous perdons notre temps.

— Alors, où aller ?

— Au Bois.

La voiture les roula parmi les lumières précises et vers ver-dures confuses; ils entendirent des tziganes, burent des cok Très souvent Altaïr murmurait : « Tiens, on dirait », puis ce n'est pas cela ». Tout à coup, au détour d'une allée, de de rire, frais net, strident ; ils regardèrent assez vite pour s'envoler dans les airs, un automobile hélicoptère, apercu comme une troupe de clowns, puis quelque chose comme jambes, en l'air, s'agitant frénétiquement en rhythme de da bachique. Calme. Altaïr avait saisi son miroir magique et le qua, un instant, à temps pour y apercevoir une radieuse pe ne blonde qui lui faisait un joli pied de nez.

— Ça, c'est un résul

— Tu trouves ? dit-il, en frappant sur l'épaule de son ami.

— Comment donc

des jambes de gom nous savons d'abord, depuis ce matin, que tu as une farce, que ce e élastique, que ce sont des elfes qui t'ont fait étaient, car mai elfes et tes jambes sont à Paris... du moins, y

— Alors ? enant, du diable si je sais où ils sont allés.

— Alors, 1

— Mais ous sommes maintenant sur un terrain solide.

— Je ne x ? dit Adhémar, en désignant de l'index le firmament, les choses plaisante pas, et te serais obligé d'être également sérieux : quitté le sont assez compliquées... je veux dire que nous avons recherch errain vague de l'hypothèse ; la première partie de notre la seco e, soit l'enquête sur la cause, est terminée ; il reste à assurer C'est ude partie, celle que j'appellerai les voies et moyens. Ecoute, c'est une elfe qui t'a fait faire une farce ; le bonhomme qui t'a reficelé, est ri quelque mandragore qui fait fonction de majordome. Cette elfe où c euse, spirituelle certes, amusante et aimant à s'amuser. Eh bien ! Bois-tu qu'après un bon dîner, sans doute, une promenade au elfes, ensuite, où crois-tu que logiquement puisse aller se distraire une princesse et spirituelle ?

— Peut-être bien à l'Odéon.

— Cocher, aux Folies-Pigalle, dit simplement Altaïr.

IV

Ils arrivèrent au concert et se placèrent dans une loge assez tôt pour apercevoir en face d'eux, à travers une épaisse fumée, une personne rieuse et brune, un monsieur correct et noir.

— Les voilà, dit Adhémar.

— Je vais leur parler, et poliment, tu sais. Viens.

— Aïe, je ne peux pas, je ne peux pas me lever ; ça devient grave. Les misérables ! Ils rient dans leur loge !

Enragé, Adhémar esquissa un geste de menace. Une vive douleur le força à se rasseoir tout-à-fait.

— Attends-moi, je vais leur présenter tes excuses, diable mon cher, tu gâtes tes affaires.

Mais, à ce moment, la toile tomba ; un écriteau proclama le los de l'entr'acte, et tandis qu'Adhémar, résigné, voyait partir ses ennemis, Altaïr, empêché par la foule, ne put les rejoindre.

Il se précipita hors de l'immeuble assez à temps pour voir s'enfuir un mail, surmonté d'un homme armé d'une trompette, et, comme Altaïr suivait le mail, courant s'essoufflant, le chapeau à la main, criant : « Si Sa Seigneurie daignait daigner m'attendre », la trompette de l'homme grandit, fulgura, devint longue de dix mètres ; son entonnoir s'élargit et vint directement encapuchonner la figure d'Altaïr et quand ses yeux perçurent à nouveau le faste électrique des boulevards extérieurs, aucune trace, même sonore, ne perdurait du mail enchanté.

Altaïr remontait, mélancolique, les marches du music-hall. Il fut violemment heurté, presque projeté en arrière ; c'était Adhémar qui accourait.

— Bigre, fais attention : en un instant, avec ton malheureux geste, tu attires sur moi les farces des elfes : en sus, tu me démolis. Il faut de l'amitié, pour te servir, du pyladisme même.

— Altaïr, Altaïr, je suis fou, je suis perdu, mes jambes veulent marcher !

— Excellent, excellent !

— Altaïr, retiens-moi.

— Au contraire, heureux homme, je te suis, je te suis. Ah l'excellent symptôme ! Je te suis, je te suis, courons, courons : eh ! pas si fort !

— Je fais ce que je peux.

— Donne-moi le bras, ne danse pas comme ça ; donne l'impulsion seulement.

Ils passèrent par des rues extraordinaires montantes, muettes, avec des escaliers, des terrasses, des cordes de blanchisseuses que le vent secouait éoliennement. Ils virent des places désertes, où des omnibus vides attendaient à leurs têtes de ligne, seuls, solitaires, mammouths, les échoués dans une brume ; ils virent, sous des disques rouges, de sombres béhémots des trains de marchandises hurler vers la gueule sombre des tunnels ; ils virent des piles de charbon, hautes et fantastiques ; ils entendirent des cris de femmes battues et des piaillements de mansardes ; ils virent des voitures de légumes, avec des maraîchers endormis, qui venaient lentement et pesamment de la campagne, et puis ils obliquèrent, retrouvèrent des rues plates, froides, incolores, des squares dégazonnés, des statues noires, et le fronton étincelant des Folies-Pigalle qui, à leur vue, s'éteignit brusquement, car leur arrivée avait coïncidé avec la fin du spectacle.

— Nous sommes joués, murmura Altaïr.

— Nous sommes frais, ajouta Adhémar.

— J'ai encore une idée, dit Altaïr.

— Ah, tiens, il me semble que mes jambes me picotent.

— Tes jambes sont sujettes à l'erreur, dit Altaïr ; tu peux encore marcher ? Oui, eh bien ! suis-moi.

Altaïr emmena son ami ; ils marchèrent, ils marchèrent ; les platanes fuyaient à côté de leur allure exaspérée. En une rue sombre, Altaïr entra chez un marchand de vins ; quelques lads, la casquette écrasée sur la nuque. Altaïr s'avança vers le comptoir ; un tricot marron s'interrompit de rincer un verre.

— Deux rhums Paracelse, patron.

— Montez, c'est en haut.

Ils grimpèrent l'escalier en colimaçon et se trouvèrent dans une petite salle sombre ; le tricot marron les avait suivis, et allumait le gaz.

— Vous avez dit : deux rhums Paracelse ; dans quelle maison les voulez-vous ?

— Dans celle du Hanap et de l'Espoir.

— Elle est sortie, dit le tricot.

Adhémar béait. « Le mot de passe est changé » ; lui glissa Altaïr.

— Désolé, monsieur, dit le tricot.

— Attendez, dit Altaïr, veuillez leur dire que l'adepte Altaïr s'adresse avec angoisse !

— Pourquoi faire ?

— Pour rétrouver des objets perdus.

— C'est chez Saint Antoine de Padoue alors... dit le tricot, en riant ; attendez, je vais voir ; qui annoncerai-je ?

— L'adepte Altaïr et le croyant Magisclou.

— Bien.

Le tricot fondit dans la brume, puis rouvrit une porte et dit :

— Entrez.

C'était un corridor lumineux.

— Allez jusqu'au fond ; la porte en glaces.

Il s'en fut ; et, timides, les deux hommes longeaient le corridor ; il s'agrandissait, s'agrandissait ; le quinquet unique qui l'éclairait s'éteignit.

— Nous sommes propres ! dit Altaïr. As-tu des allumettes ?

— Non, elles sont dans *mon* pantalon qui est avec mes vraies jambes. Et toi, tu n'en a pas ?

— Non ; je ne fume pas, et je connais mon escalier, je n'en ai jamais. Tâtonnons, dit Altaïr, allons vers le seuil ; tiens le mur, et marche. Tu le sens, de tes doigts.

Ils allèrent et sentirent un obstacle. Altaïr mit le nez dessus.

— C'est frais, dit-il, c'est la porte en glaces, recule-toi.

Il l'ouvrit ; une résistance hirsute leur brossa le visage. Un rais de

lumière, parti on ne sait d'où, les éclaira ; ils étaient devant une armoire à balais.

— J'aime mieux ça, dit Altaïr.

— Et pourquoi ?

— Le diable prend parfois l'aspect d'un hérisson.

Un éclat de rire frais, net, saccadé, un rais de lumière filtra sous une porte.

Altaïr se jeta sur cette porte qui s'ouvrit.

Dans une petite rotonde, tout ornée de glaces, un vieux monsieur était en train de danser ; il s'arrêta net.

— Que voulez-vous ?

— Adeptes !

— Asseyez-vous.

— Ah ! s'écria Adhémar ; là, dans la glace une face rieuse, une face brune, une face blonde.

Il s'élança et tomba.

— C'est ciré, dit le vieux.

— Non, ce sont mes jambes de gomme élastique qui me trahissent. Monsieur, vieux monsieur, princesses...

La vision avait disparu.

— Vieillard, vieillard, supplia, les mains jointes et ses genoux élastiques pliés, l'infortuné Adhémar, rendez-moi mes jambes ! Que voulez-vous faire de mes jambes ?

— Il est fou, dit le vieillard.

— Il est fou, répétèrent un tas de petites voix cristallines.

— Monsieur, dit poliment Altaïr, comment vous nomme-t-on ?

— Adamastor Durand, pour vous servir.

— Pour vous servir, poussèrent un tas de petites voix cristallines.

— Ecoutez, monsieur Adamastor Durand, dit Adhémar, écoutez-moi, je suis à genoux, et ce n'est pas facile d'être à genoux avec des jarrets en gomme élastique ; ce n'est point mes jambes que je regretterai, mais c'est la vision de la charmante princesse des elfes ; j'en suis amoureux.

— Quelle princesse, quelles Elfes ?

— Mais celles que j'ai vues dans la glace !

— Ah ! je vous en donnerais une bien volontiers, mais elles sont inséparables.

— Inséparables, chuchottèrent mille voix rieuses.

Et M. Durand harpa, sur une glace, un calendrier illustré et polychrome, qui avait été inséré entre cette glace et une petite colonnette de verre.

— C'en est trop, c'en est trop ; et cette voix qu'on entend, la voix des princesses, est-ce une voix illustrée ?

— Je suis ventriloque, dit simplement M. Adamastor Durand.

— Vous n'êtes pas un ventriloque, monsieur, dit sévèrement Altaïr, vous êtes simplement une sale larve.

A ce mot, d'une gifle et d'un coup de pied M. Durand envoya rouler à droite et à gauche, séparément, mais rythmiquement, ses deux visiteurs et disparut en gambadant.

Altaïr se releva le premier.

— Fichue affaire ! Viens.

Ils retraversèrent le corridor, l'escalier.

— Ça a été comme vous vouliez ? demanda le tricot.

— A peu près, répondit Altaïr ; merci monsieur.

Et quand ils furent dans la rue :

— Nous sommes frais, dit Altaïr.

— Nous sommes propres, dit Adhémar.

— Messieurs, dit une voix à côté d'eux ; vous siérait-il de monter en hippogriffe ? C'est vingt sous.

— Soit, dit Altaïr, voici l'aide inespérée du ciel.

La bête en baudruche s'éleva, plana assez à temps pour que ses cavaliers vissent filer en sens inverse, avec une rapidité de comète, un automobile hélicoptère, plein de faces rieuses, d'où jaillissaient des pieds de nez, tandis qu'en bas, dans la rue, un « bon voyage » sarcastique retentissait, escorté en refrain du « bon voyage » de mille petites voix sarcastiques, et l'on reconnaissait la voix, les voix de M. Adamastor Durand.

— Sale larve, mandragore de rien du tout ! s'écria Altaïr.

Mais d'un bond géant, l'hippogriffe avait atteint les frais ombrages des Champs-Élysées, et là, ô surprise, il se mit à tourner en cercle, précédé, suivi, accentué, cerné, par d'autres hippogriffes, et une fanfare impitoyable hurlait de cent cratères enflammés, *le Père la Victoire ;* et au dessus d'Altaïr et d'Adhémar, c'était un tas de mails enchantés avec des diablotines rieuses et sournoises, brunes, blondes, rousses et poudrées, et des pieds de nez, et des confetti, et des jambes où Adhémar hésitait, entre tant de collants stricts, à reconnaître son bien, gymnastiquaient talons en l'air, et la vitesse s'accentuait sans cesse, vitesse formidable, délirante et circulaire. Un maelstrom de gaîté paillonnante montait, comme un immense chapeau floré de Pierrette, tournant et tournant.

Adhémar regarda éperdu : à côté de lui, Altaïr pâle, les dents serrées, chevauchait un autre hippogriffe. La vitesse s'accentuait encore. Les hippogriffes viraient, se cabraient, tâchaient d'atteindre les mails en gaieté et en chansons. Adhémar peu habitué, et sentant que tout en courant circulairement, on n'en montait pas moins vite, aspiré vers quelque ciel énorme, aux clartés périlleuses, se cramponnait, verdissait, défaillait.

— Je vais tomber ! A moi, Altaïr, à moi...

Une main vigoureuse le saisit, il rouvrit les yeux.

— Eh bien ! quoi, cher ami, que signifie ? Savez-vous que si je ne m'étais pas assis à côté de vous, il y a quelques minutes, vous piquiez

une tête ; un écrivain de talent eût roulé dans la poussière des Champs-Elysées.

— Altaïr, Altaïr, mes jambes, où sont mes jambes? s'écria, mal réveillé encore, M. Alfred-Adhémar Magisclou.

— Mais à leur place ordinaire, vous avez tort de prendre de l'absinthe d'aussi bonne heure, à jeun, sans doute, affirma à son ami, M. Paul Delaume-Briton, plus connu des lettrés sous son pseudonyme d'Altaïr ; vous avez bien tort, avant déjeuner. A propos de déjeuner, je vous invite... mais, cher, vraiment, vous êtes hagard.

— J'ai rêvé, dit le mélancolique Magisclou.

Car alors! la largesse de Lenouvel-Bistrot appartenait aussi à son rêve ; il s'en convainquit trop vite.

— Je vous quitte, Altaïr ; il faut que j'aille sonner notre éditeur, M. Lenouvel-Bistrot.

— Epargnez-vous cette course, cher ami, j'y suis passé, il ne fera pas deux avances le même jour ; je vous ai fauché la moisson sous le pied ; raison de plus pour que je vous invite à déjeuner.

— Allons, soupira Magisclou.

GUSTAVE KAHN

L'Europe latine

Pour utiliser un vocable fort inexact, mais communément employé, nous réunissons ici, sous le nom d'Europe Latine, trois puissances du Midi : l'Espagne, le Portugal et l'Italie.

Envisagées au point de vue économique, ces trois contrées offrent un contraste marqué avec les pays germains, slaves et anglo-saxons. L'évolution industrielle des dernières années les a à peine effleurées, se heurtant à un indéracinable parti pris d'indolence et de stagnation. Alors qu'au Nord et au Centre du continent, les communautés grandes et petites s'efforcent d'accroître leur production, recherchent les débouchés, perfectionnent leur outillage, poussent leurs échanges, les deux Péninsules apparaissent comme dormantes et paralysées. Leurs exportations, prises en 1897 et comparées aux sorties de 1888-1889, accusent ou l'immobilité, ou un recul, ou un insignifiant progrès. Par rapport à l'expansion des autres nations, l'Italie, l'Espagne et le Portugal atténuent sans relâche leur rôle dans le monde ; leur contingent respectif dans l'ensemble de la circulation s'est amoindri, et ces trois puissances, dont les populations se totalisent à 52 ou 54 millions d'habitants, n'atteignent pas, groupées, le chiffre d'affaires des Pays-Bas.

A vrai dire, cette impuissance d'action économique, cette persistance d'arrêt ne s'affirment pas également et uniformément sur toute la surface des deux Péninsules. En Italie, comme en Espagne, certaines zônes, d'étendues diverses, et plus spécialement favorisées, soit par la richesse naturelle, soit par le climat, soit par le tempérament des classes possédantes et non possédantes, rompent le sommeil ambiant et présentent à l'œil égayé la physionomie de secteurs industriels pleins de vigueur. Les districts Lombards d'un côté, la Catalogne et la Biscaye de l'autre s'essaient à rivaliser avec les grandes régions productrices de France, de Belgique et d'Allemagne. Mais ces disparates, ces antagonismes mêmes de tendances, qui éclatent brusquement en des pays assoupis, ne sont pas sans entraîner des conséquences assez graves dans l'ordre politique.

Les régimes gouvernementaux qui pèsent sur l'Italie, l'Espagne, le Portugal, et qui y ont si bien atrophié les volontés et diminué les énergies natives se ressemblent par plusieurs côtés. Il est certain que la dynastie de Savoie, toujours menacée d'un retour offensif des cléricaux inféodés au Saint-Siège, a conservé, au regard de la religion, un caractère révolutionnaire et antipapal, tandis que les Bourbons de Madrid se sont livrés pieds et poings liés à Léon XIII et au clergé ré-

gulier, tout pétri encore de l'esprit d'inquisition : mais il n'est pas moins évident que le militarisme, dans les deux Péninsules, suce le meilleur de la sève nationale, et draine une très grosse part de la fortune et du revenu publics. Le soldat règne en souverain maître dans les Castilles qui ont vu déjà tant de pronunciamientos; il domine toute la politique du Quirinal depuis que l'avènement des gauches au pouvoir y a érigé la mégalomanie à la hauteur d'un principe traditionnel.

A Madrid, comme à Lisbonne, comme à Rome, même gaspillage du Trésor, mêmes bonds rapides des budgets, mêmes accroissements vertigineux de la dette, mêmes déficits annuels. Les avaries du régime financier, les exigences des chapitres improductifs, des dépenses de pure magnificence ou des engagements stériles du passé, ont détérioré les conditions économiques normales et suspendu les grands travaux d'intérêt collectif. Rayées de routes trop rares, inaptes à exploiter les richesses de leur sol et de leur sous-sol, les deux Péninsules ont substitué à leur opulence d'antan une misère qui atteste leur déchéance morale et matérielle. Leur imprévoyance, accusée par deux faits significatifs, — la rupture hispano-américaine d'une part, la campagne plusieurs fois renouvelée d'Erythrée de l'autre, — constitue la condamnation accablante du mode de gouvernement qu'elles continuent à subir.

Parallèlement à leur rôle économique, leur prestige politique n'a cessé de décroître en Europe et dans le monde. Dès les premiers assauts de l'Amérique, l'Espagne s'est effondrée comme ces grands arbres minés par le travail intérieur et qu'un fort vent d'automne couche soudain sur la terre. Privée de son empire exotique, amputée de ses derniers vestiges de gloire ancienne, elle n'est plus qu'une petite puissance d'où toute vie s'est momentanément retirée. — Vaincue par un prince à demi barbare, frappée, humiliée dans cette armée qui était son orgueil, chassée de cette Afrique où elle convoitait un établissement profitable, l'Italie a essuyé la défaite la plus cruelle qui puisse atteindre une nation militarisée. Ses alliés du Nord lui ont diminué leur confiance ; ses folles chimères de conquête se sont envolées comme une brillante poussière. Son roi a dû subir la désagréable aventure d'un rapprochement avec la France, et assumer l'initiative d'un désaveu partiel de tout un long programme diplomatique.

La situation intérieure des pays latins, est incertaine, menaçante, grosse de complications proches ou lointaines. Le fédéralisme et la révolution sociale s'y sont dressés sur la misère publique, sur les désastres extérieurs, sur les extraordinaires antagonismes des provinces. La Catalogne et la Biscaye en Espagne, la Lombardie en Italie, façonnées par une organisation économique supérieure, par une activité plus intense, n'aspirent qu'à se séparer de l'ensemble de pays arriérés, asservis au cléricalisme ou insoucieux de tout travail. Elles rejettent la responsabilité des événements du dehors, guerres malheureuses ou campagnes coloniales avortées, qui sont venues troubler leurs tâches et accroître leurs charges. D'autre part, sous l'atonie,

sous la parfaite immobilité de la bourgeoisie moyenne des Péninsules, qui tolère tous les errements passés et qui accepte les chassés croisés d'hommes également néfastes au pouvoir central, perce peu à peu l'indignation du prolétariat, curieux de renouveau. C'est en Italie surtout que pointent les revendications de la classe ouvrière, plus violente en ses procédés, plus capable de soulèvement spontané que les foules de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Dans les pays latins, soit effet du caractère, soit résultat de l'histoire immédiate, le socialisme a pris un tour particulier, un aspect purement insurrectionnel qui le rapproche de l'anarchie et l'éloigne du programme plus politique et à demi parlementaire des contrées germaines et anglo-saxonnes, ou même des pays à population mêlée, mais moins pénétrés de souffrance et de misère.

Ainsi la condition économique des deux Péninsules, issue de l'incurie des gouvernements monarchiques et quasi absolutistes, provoquera forcément, à une échéance qu'on ne saurait prévoir, des transformations brusques et révolutionnaires. La substitution de l'organisation sociale en gestation ne s'y opèrera pas pacifiquement, comme ailleurs, par une lente conquête de l'esprit public, par la diffusion et la discussion d'idées et de systèmes, mais par un coup de force ou de désespoir qu'engendreront l'extrême détresse et la colère aveugle de populations affamées.

L'Italie.

Les échanges globaux de l'Italie ont passé de 1.523 millions en 1865 à 2.048 en 1871 : c'est là la première statistique de la Péninsule unifiée, après l'incorporation de sa capitale naturelle et historique, Rome. La poussée continue, active et presque fiévreuse, jusqu'à cette date 1876 qui est vraiment un point culminant dans l'évolution économique de la Péninsule et qui enregistre : 2.543 millions. Mais du coup, le royaume a presque épuisé ses forces de croissance : de 1877 à 1899, il reste sur une sorte de palier, touchant 2.709 millions en 1885, descendant à 2.445 en 1889. Alors viennent les mauvaises années qui se sont étendues sur toute une décade : 2.129 millions en 1891, 2.292 en 1893, 2.284 en 1897 ; puis soudain en 1898, le total a bondi jusqu'au delà de deux milliards et demi, exactement 2.517 millions. Mais en réalité, si hâtive qu'ait été la dernière reprise, l'Italie se retrouve aujourd'hui au même point qu'en 1875, avec quelques illusions en moins, avec quelques souffrances et quelques expériences en plus. Elle est, elle se sent condamnée à vivre de l'existence anémique des puissances industrielles de troisième ordre, distancée de plus en plus rapidement soit par de grands états naissants à la production moderne, Autriche, Russie, soit par de petits états comme la Hollande, qui conquièrent les premiers rôles. Et elle compte plus de 30 millions d'âmes, et sa population, de par la loi même de la misère, se multiplie sans cesse, jetant inconsciemment, sur la terre dénudée par les erreurs des gouvernements, de nouveaux déshérités.

Dans les dernières années, le commerce de l'Italie s'est élevé par

tête d'habitant à 78 francs environ. Que nous voilà loin des quote-parts de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de l'Union, de la Belgique, de la Suisse, et de ce petit Danemark dont chaque citoyen vend ou achète au dehors pour près de 440 francs !

Le rapport des entrées et des sorties de la Péninsule est resté à peu près immuable, depuis 25 ans. L'inertie de sa production s'affirme encore ici ; elle ne connaît ni les accumulations grandissantes de matières premières qui caractérisent les jeunes nations à la première période de leur développement, ni les subites conquêtes de débouchés qui sanctionnent les situations bien assises. Ses importations montaient à 1.192 en 1897, à 1.336 en 1898 : certes elles accusent des fluctuations assez notables puisque le maximum l'emporte de 260 millions sur le minimum, mais les oscillations enregistrées aux exportations sont corrélatives : 1.226 millions en 1876, 939 en 1891, 1.092 en 1897, 1.181 en 1898. En somme entre les deux colonnes de l'échange, il y a toujours eu une différence de 100 à 150 millions au profit des entrées. Peu de pays, en Europe, constatent une stabilité égale dans l'équilibre de leurs relations.

Même invariabilité dans la classification des denrées expédiées au dehors par la Péninsule. Les vins représentent toujours un dixième environ de ses exportations : les soies, un bon tiers ; les céréales, un neuvième ; les animaux, un huitième. On conçoit, si l'on tient compte encore des autres matières premières que l'Italie produit en abondance, qu'il reste peu de place, très peu de place, pour les objets fabriqués. Pourtant l'industrie, par certains côtés a pris quelque extension, mais elle s'efforce d'abord de suffire à la consommation intérieure.

Il ne faut pas, au surplus, être dupe de ces premières constatations : si le Quirinal n'avait pas, sous l'influence de Crispi, orienté la politique dans une fausse direction et rompu gratuitement avec la France, si les relations entre les deux pays n'avaient pas été soudain modifiées en 1886-1887, la Péninsule, sans se hausser au rang des grandes puissances d'échanges, aurait toutefois enregistré une progression normale. En dernière analyse, on peut affirmer sans exagération que la détresse actuelle de l'Italie est due, en une large part, à la dénonciation des traités de commerce qui l'avaient liée, pour son avantage, au gouvernement de la République.

Les importations françaises en Italie avaient atteint, en 1876, 411 millions ; leur décroissance a coïncidé, d'une part, avec la tension sans cesse plus affirmée entre Rome et Paris, de l'autre, avec la décadence même des importations italiennes en France. Nous ne vendions plus à nos voisins, en 1887, que pour 327 millions, et leurs propres expéditions à notre adresse étaient tombées de même, à cette date, à 307 millions après avoir dépassé 415 en 1876. Les chiffres respectivement notés par les deux pays n'étaient plus que 123 et 139 millions en 1893, 160 et 116 en 1897. Si l'on additionne les deux séries, on obtient le total de 826 millions en 1876, 634 en 1887, 262 en 1893 et 276 en 1897.

En somme, d'une extrémité à l'autre de cette période de 21 ans, la perte a été de 550 millions, et dans la phase de rupture douanière officielle, elle n'a pas été inférieure à 350 ou 370 millions, représentant très exactement la septième partie des échanges globaux de la Péninsule. Son exportation elle-même a été affectée par ce ralentissement de rapports dans la mesure d'un sixième : c'est là une bien grosse fissure qu'on évaluerait très justement en attribuant à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne des baisses hypothétiques aux sorties qui se chiffreraient par 600 millions, 900 millions et 750 millions : ces pays crieraient à la ruine s'ils subissaient pareilles déconfitures ; le gouvernement italien, durant sept ou huit ans, ne s'est pourtant pas inquiété outre mesure de ce rétrécissement considérable du plus opulent de ses débouchés et il a fallu que l'industrie et l'agriculture italiennes attendissent jusqu'au printemps 1898 pour obtenir une amélioration des relations douanières avec la France. Il était grand temps de signer le traité, et dès 1897 il eût été bien accueilli dans la Péninsule, car elle n'écoulait plus chez nous que 20.000 hectolitres de vins, deux millions 700.000 de moins qu'en 1887.

Si en dépit de cette énorme décroissance de ses échanges avec la République, l'Italie a pourtant réussi à regagner les totaux de 1876 et 1881, c'est que, d'un côté, elle a développé ses ventes dans l'Europe centrale et méridionale, et que, de l'autre, son émigration lui a conquis une place notablement élargie dans les deux Amériques. L'Autriche qui lui achetait pour 95 millions en 1889, lui demandait pour 137 millions en 1897 : même succès en Allemagne où les chiffres afférents à ces deux exercices sont 95 et 179, en Turquie, où la part de nos voisins a passé de 11 à 25 millions, en Espagne, où elle est montée de 11 à 30. Dans l'Union Américaine elle a grandi de 75 à 91, au Brésil de 5 à 14, en Argentine, de 29 à 57. Il est vrai que par contre, la Belgique, l'Angleterre, la Scandinavie et surtout la Suisse, ou bien ont restreint leurs acquisitions ou les ont maintenues stationnaires. Mais tout compte fait — et ceci est un premier point et non négligeable de cette étude, c'est à l'incurie de la dynastie de Savoie — à l'erreur de la politique étrangère, à la dénonciation du traité franco-italien, qu'il convient d'imputer l'immobilité des échanges d'un peuple en voie de perpétuel accroissement.

Le mouvement maritime de l'Italie atteignait 57 millions de tonnes en 1897 ; la navigation internationale chiffrait, effectif total, à 14.500.000, et le nombre des tonnes réellement transportées n'excédait guère 8 millions et demi : c'était à la vérité une statistique en progrès sur celle de 1887 qui ne comportait que 7.800.000, mais tout l'excédent du dernier exercice se résolvait en une importation très considérable de houille par le port de Gênes. Dans l'ensemble, l'examen de la circulation sur les côtes de la Péninsule ne contredit en rien nos investigations sur ses échanges.

Il faut ajouter que le pavillon italien ne couvre pas une très large

part du tonnage maritime et que cette part, évaluée aujourd'hui à 47 o/o, cabotage et commerce international réunis, et à 22 o/o pour cette dernière rubrique, a été sans cesse en s'atténuant depuis six ans.

L'étude du mouvement des ports pourrait fournir, à coup sûr, des conclusions plus satisfaisantes, si Gênes absorbait toute l'attention, car ce grand entrepôt maritime, pourvu d'un excellent outillage, s'est sensiblement développé dans les derniers exercices. Il est l'orgueil légitime de la Péninsule, et nos voisins ne négligent rien pour faciliter et hâter ses succès. Son tonnage chiffré par 3.100.000 unités en 1887, a sauté à 4.300.000 en 1895, à 4.550.000 en 1897; ses relations, sinon avec l'Orient, du moins avec l'Amérique du Sud, ont pris une extension vraiment remarquable, et qui rappelle par sa rapidité les progrès exceptionnels des grands marchés de la mer du Nord. Mais pourtant il est une ombre à ce tableau : l'émigration qui se poursuit sans relâche et qui se précipite précisément vers les Etats Américains du versant de l'Atlantique, le Brésil, l'Uruguay, l'Argentine, procure à cette augmentation d'activité un contingent essentiel, si bien que la richesse relative de Gênes est faite pour partie de la détresse, du dénuement même du pays. Les statistiques simplement enregistrées donnent des illusions, dissimulent souvent sous une apparente victoire, les plus tristes défaites, et les déchéances les plus profondes.

Gênes, au surplus, est le seul port ou peu s'en faut du royaume, qui ait présenté des majorations de tonnages sensibles. Venise et Naples sont à peu près en stagnation. Livourne est totalement immobile, et Savone en recul.

Si la circulation maritime de l'Italie accusait réellement des progrès satisfaisants, comme les chiffres nus — et non interprétés — le laissent entendre, son effectif de bâtiments se serait accru dans les dix dernières années. Forcément, pour parer à des besoins nouveaux, nos voisins eussent mis des navires sur chantiers. Or nos derniers rapports consulaires nous apprennent que la flotte italienne qui montait à 1.221.000 tonnes en 1887 est restée à 1.240.000 en 1896. On avouera qu'une différence de 19.000 tonnes sur un pareil ensemble ne saurait être sérieusement considérée comme un indice de prospérité. Prenez les navires des puissances en état de croissance économique, le Danemark, la Hollande, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, et vous obtiendrez de tout autres résultats.

L'industrie italienne est demeurée, dans l'ensemble, rudimentaire et anémique. Faute de communications et surtout faute d'impulsion collective, la Péninsule n'a développé que peu de branches de sa production. Admirablement pourvue par la nature de diverses matières premières et de conditions locales appropriées, elle n'a exercé son activité que dans des domaines très restreints, et là même où quelque progrès apparaît chez elle depuis une ou deux décades, elle est loin d'a-

voir atteint la plénitude d'énergie dont certaines nations moins favorisées sont en droit de se targuer.

A coup sûr la production cotonnière a pris au delà des Alpes une certaine ampleur. Ses statistiques nous permettront d'apprécier fort exactement la situation. Le nombre des métiers dans cette industrie était de 27.000 en 1876; vingt ans après, il s'est élevé au double 54.000. Dans la seule Lombardie, il a passé de 8.200 à 26.000 : en Piémont de 5.000 à 14.200, en Ligurie de 2.500 à 4.400. Le chiffre des quintaux de filés importés : 21.000 en 1860 et 76.000 en 1885, tombait en 1896 à 9.000, alors que l'exportation montait de 3.000 en 1890, à 78.000 en 1898. Pour le tissage, même poussée, l'importation de tissus descendant de 69.000 quintaux en 1890 à 15.000 en 1898, tandis que les sorties sautaient de 9.000 à plus de 100.000. La valeur des divers produits cotonniers se multipliait six fois, ou peu s'en faut, de 1876 à 1896. 51 millions de francs à la première date, 300 à la seconde.

L'Italie a donc développé son activité dans cette catégorie spéciale, dont l'importance est de tout premier ordre. Mais l'on ne peut s'empêcher de remarquer d'abord que, pour une aussi vaste contrée, une production de 300 millions est relativement faible et ensuite que seul le Nord, la région circonscrite entre les Alpes, la mer Méditerranée et la ligne de l'Adige a bénéficié de cette poussée économique ; tandis que la Lombardie, le Piémont et la Ligurie accroissaient le nombre de leurs métiers, le Centre et le Midi, toute cette longue bande de terrain qui va de l'Apennin à la pointe de Sicile ne gagnait pas une unité ou plutôt restreignait son outillage. Le royaume de Naples et la Romagne sont presque dans le même état qu'avant l'unification. Sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés, l'industrie est aussi rare, aussi élémentaire que trente ans plus tôt. Il en est de toutes les branches de la production comme de la filature et du tissage du coton. Les énergies réduites qu'elles ont mises en œuvre se sont toutes condensées, cristallisées autour de Milan, de Turin et de Gênes. La Lombardie est même comme une sorte de réduit central, de Lancashire perdu au milieu d'une contrée aussi inerte que la Russie d'Alexandre II ou l'Autriche de Metternich. C'est là une considération qui ne manque pas d'intérêt et qui donne la clé de tout le mouvement politique et social de la Péninsule, envisagée dans ses différentes zônes.

Les causes de la détresse économique de l'Italie sont si connues, apparaissent si nettement, ont défrayé tant d'articles intéressants des deux côtés des Alpes qu'on a quelque scrupule à les énumérer une fois de plus. Elles se ramènent à la politique insensée de la dynastie de Savoie ou plus exactement aux folles chimères de Humbert Ier et du parti gallophobe ou crispinien.

Cette politique qui consistait surtout dans la rupture avec la France et qui aboutissait, par une irrésistible fatalité, à une accablante adaptation du militarisme germanique, a produit, dans le domaine pur des échanges, des conséquences ruineuses et déjà signalées. La mégaloma-

nie, en restreignant d'une part les débouchés, aggravait de l'autre les charges qui pesaient sur la nation et qui paralysaient son élan. Cette extraordinaire folie n'est pas encore tout entière dissipée, puisqu'en dépit de la chute de Crispi, la Triplice reste debout, au moins pour un temps, et que le premier ministère Pelloux a voulu substituer à l'aventure d'Erythrée, l'aventure chinoise et l'occupation de San-Moun.

Mais le désastre de Baratieri à Adoua a dessillé des yeux et porté un coup terrible au système essayé depuis 1873 et adopté en 1882. Il est peu probable, dans l'avenir, que la monarchie tente de demander une nouvelle contribution à un peuple déjà arrivé à l'extrême limite des sacrifices possibles. La Péninsule est à un tournant : ce n'est pas une raison pour esquiver un bref exposé de ses souffrances fiscales et de la détresse de ses classes petite-bourgeoise et ouvrière.

Mesurons, par les résultats statistiques, les fautes et les crimes du crispinisme. Le budget qui, à l'avènement de la gauche en 1876, montait à 1.133 millions était de 1.263 en moyenne de 1878 à 1882, et de 1.626, de 1888 à 1892. Il avait grossi en seize ans de près de 500 millions ou 30 o/o. Pour 1896 il a atteint 1.839, et notons que tous les chiffres produits sont exclusifs des dépenses extraordinaires qui sont venues accroître les déficits annuels dans les plus larges proportions.

La richesse privée pendant la période considérée 1876 1892, a crû de 42 milliards à 54, soit de 17 o/o : c'est un coefficient presque inférieur de moitié à celui de l'augmentation du revenu public annuel.

D'après l'éminent sociologue Colajanni, l'impôt prend en Italie 1/32 de la fortune, alors qu'il n'absorbe en France que 1/68, en Suisse 1/70, en Angleterre 1/77, et en Belgique 1/98. La Péninsule est en somme grevée comme le seraient la France, si elle payait 7.450 millions par an, et l'Angleterre, si elle payait 8.939 millions.

Poursuivons ces investigations qui sont suffisamment éloquentes par elles-mêmes. Les impositions italiennes sont parmi les plus mal assises du globe, car c'est surtout aux taxes indirectes et de consommation que le gouvernement a demandé, depuis l'unification intégrale, le surplus de ses ressources. Celles-ci ont passé de 514 millions en 1871, à 882 en 1896, tandis que les taxes directes, grandissant infiniment moins vite, s'élevaient de 321 à 480. Il en est résulté pour le prolétariat une charge écrasante, si forte que, d'après certains économistes, un ouvrier de la Péninsule serait redevable au fisc d'au moins 0 fr. 50 par jour.

Les frais auxquels subvient cet étrange système de fiscalité se décomposent en trois catégories bien tranchées : les dépenses civiles sont restées immuables depuis trente-cinq ans, baissant même sensiblement de 1875 à 1896 ; entre ces deux dates, la dette a porté ses exigences annuelles de 380 à 685 millions, et le militarisme terrestre et naval, son coût, de 214 à 443.

Ces statistiques déterminent toute la méthode politique qui a triomphé dans la Péninsule depuis l'avènement de Humbert Ier. En même

temps elles la jugent et nous expliquent pourquoi l'Italie, en dépit de ses richesses naturelles, s'est peu à peu reléguée au rang des puissances économiques de troisième ordre.

Le prélèvement du Trésor, d'une part, l'absence d'industrie dans la majeure portion du territoire, de l'autre : il n'est point besoin de chercher d'autres raisons à la détresse de certaines provinces, à l'exiguité des salaires un peu partout. A Rome même, le nombre des faillites a décuplé de 1871 à 1885 et doublé encore de 1885 à 1895. La situation de la Calabre, de la Sicile, de la Sardaigne prêterait, si nous en avions le loisir, aux plus douloureux développements.

La Sicile, dont la superficie égale le dixième de la surface totale du royaume, a enregistré de 1892 à 1895 14,218 ventes judiciaires d'immeubles, alors que toute l'Italie en comptait 71.039. Le chiffre des exécutions forcées y atteint annuellement 22 o/ooo, bien que pour le reste des départements, il n'excède pas 2 o/ooo. Le sol y est grevé d'hypothèques deux ou trois fois plus lourdes qu'en Lombardie, en Toscane ou en Vénétie.

Plus dure encore, si possible, est la condition de la Sardaigne. Depuis 1878, l'activité y accuse une régression continue : les échanges ont baissé ; la navigation s'est réduite de près de moitié. La proportion des ventes judiciaires, autrement forte qu'en Sicile même, excédait, en 1896, 57 o/ooo. La criminalité s'accroissait dans la mesure de 50 o/o. Voilà des faits et des chiffres puisés aux sources officielles et qui jaugent tout un régime gouvernemental.

Nos conclusions seront brèves. L'Italie appauvrie, épuisée par la monarchie, est menacée de deux crises qui interviendront peut-être de concert : crise du fédéralisme et crise révolutionnaire.

Les revues italiennes même conservatrices sont remplies d'études sur le mouvement fédéraliste qui a survécu à l'unification et qui depuis cinq ou six ans, a pris une extraordinaire acuité. Un peu partout on signale avec un pessimisme justifié les revendications du Centre contre le Nord, du Midi contre le Centre. Chacune des trois grandes régions de la Péninsule tend à s'isoler, à se doter d'un système politique propre et conforme à ses tendances. Chacune d'elles accuse les deux autres de sucer ses ressources et de l'acculer aux pires souffrances. La Lombardie républicaine et socialiste n'a plus rien de commun avec la Vénétie royaliste, ou avec Naples cléricale. La royauté disqualifiée par ses erreurs prolongées n'a point le prestige nécessaire pour refaire l'unité morale, plus difficile à consommer aujourd'hui qu'en 1860.

Mais à travers les dissidences mêmes des régions, un grand souffle révolutionnaire perce, d'intensité croissante. Prolétariat urbain et prolétariat agricole, socialisme conscient et socialisme ou anarchisme instinctifs s'associent par dessus monts et vallées, pour ébranler l'ordre existant. Les *fasci* de Sicile tendent la main aux ouvriers de Toscane, aux journaliers de Calabre, aux mineurs de Sardaigne, aux syndicats milanais. De l'alliance de ces éléments, peut-être hétéro-

gènes d'origine et de tempérament, naîtra quelque chose de vigoureux et de redoutable, une puissance nouvelle dont les conseillers de Humbert pressentent eux-mêmes l'avenir. Sur les villes toscanes où l'art fut si souriant à l'homme, une vertigineuse nuée passera un jour ou l'autre, brisant tout, mais portant en ses flancs la semence des temps futurs. Ce sera la grande émeute de la misère et de la faim, destructrice du passé, mais régénératrice des peuples : émeute spontanée, brutale et peut-être sanglante.

Le Portugal. Point n'est besoin de s'arrêter longuement au Portugal. Ce pays, dont les ressources naturelles étaient multiples, compte maintenant parmi les plus déshérités du continent. Quelle que soit sa production de vin — sa principale richesse — la viticulture ne saurait nourrir un peuple, pourvoir à toutes les nécessités de sa vie. Or, la moderne Lusitanie, livrée au plus incapable des gouvernements, n'a rien fait pour se doter d'une industrie. L'Angleterre qui, depuis le début du XVIIIe siècle, tient le royaume en tutelle et qui figure pour plus d'un quart dans ses échanges, s'est efforcée d'entraver en ses provinces toute tentative de régénération. A peine trouve-t-on, sur une population de 5 millions d'habitants, 48.000 ouvriers, dont 12.000 dans les tissages et filatures de coton. C'est un des contingents les plus faibles qu'on puisse noter dans les Etats européens.

Le commerce portugais, qui montait à 406 millions en 1887, à 646 en 1891, était retombé à 416 en 1896. Les importations consistaient en produits fabriqués et en machines; les exportations, en vins, lièges, fruits.

L'Angleterre compte dans les ventes et sorties réunies pour 120 ou 130 millions; le Brésil achète encore à son ancienne métropole pour 35 ou 40 millions.

Avec ce faible mouvement d'échanges qui, aux statistiques spéciales, ne représente guère que 73 francs par tête, contrastent par leur énormité le budget et la dette publique. Le budget a atteint jusqu'à 300 millions, c'est-à-dire aux trois quarts du chiffre des importations et exportations; la dette égale pour le moins trois milliards, c'est-à-dire que, toutes proportions gardées, elle est plus écrasante encore que celle de l'Italie. Aussi le Portugal est-il le type même des pays à finances avariées, le plus anémié de ces Etats de souche latine, si puissants autrefois et si pleins de vie, et qui semblent aujourd'hui frappés d'on ne sait quelle irrémédiable décadence. Sa population reste inerte et comme indifférente à ses souffrances, sauf dans le grand centre de Porto, où, par instants, fermente l'agitation révolutionnaire.

L'Espagne. L'Espagne offre le même spectacle d'affaiblissement général, les mêmes disparates aussi que l'Italie. Son agriculture n'a fait aucun effort pour se doter d'un outillage moderne, ni pour défricher les vastes terres incultes qui couvrent les Castilles; son industrie, dans

l'ensemble, est à peine naissante : ses échanges, qui, dans les dix dernières années, n'ont pas accusé le moindre progrès, semblent aujourd'hui, après la perte des colonies, destinés à péricliter rapidement. La guerre hispano-américaine, les dépenses qu'elle a entraînées, ont contribué à aggraver une condition déjà très détériorée ; le rôle politique de l'Espagne, toujours décroissant depuis deux siècles, est aujourd'hui terminé.

Les relations commerciales de la Péninsule avec l'extérieur montaient à 1.533 millions en 1887, 1.743 en 1889, 1.311 en 1893, 1.645 en 1896, 1.454 en 1898. Ce sont là de très larges fluctuations, qui s'expliquent, d'une part, par l'adhésion de l'Espagne au protectionnisme dans le milieu de la période, de l'autre, par l'impuissance de presque toutes ses industries à soutenir la concurrence étrangère. Cette extraordinaire instabilité, qui se traduit par des différences de 25 o/o du maximum au minimum, et dans l'espace de quatre années, n'est, pas plus que la stabilité des échanges italiens, l'indice d'un tempérament économique robuste.

Les importations se totalisaient à 811 millions en 1887, 866 en 1889, 684 en 1893, 750 en 1896, 595 en 1898. Il y a donc sur elles une baisse sensible, mais en aucun cas il ne conviendrait de l'attribuer à un développement de la production intérieure. Les exportations montaient à 722 millions en 1887, 896 en 1889, 626 en 1893, 895 en 1896, 859 en 1898. Ici encore, toute conclusion optimiste serait peu de mise.

L'Espagne fait entrer beaucoup de machines, de produits chimiques, d'étoffes de laine et de coton. Elle expédie surtout des matières minérales, des métaux et des substances alimentaires (ces trois articles réunis donnaient une somme de 627 millions pour 1898). Une nomenclature de ses débouchés ne laisse pas d'offrir quelque intérêt, si l'on veut risquer quelques prévisions sur l'avenir économique, même immédiat, de la Péninsule.

L'Espagne avait jusqu'ici deux grandes catégories de clients : la France et l'Angleterre, d'un côté, qui représentaient la moitié de son marché extérieur ; ses colonies, de l'autre, Cuba, Porto-Rico et les Philippines, qui figuraient dans ses tableaux de sorties pour plus de 200 millions ou un quart environ. Un autre quart de ses exportations se répartissait dans le reste du monde, la Belgique et le Portugal tenant le premier rang parmi ses petits acheteurs d'Europe.

Il est très remarquable que nos voisins d'au-delà des Pyrénées n'aient plus que des demandes très restreintes dans les Etats de l'Amérique latine, jadis créés par leurs conquistadores, puis durant de longs siècles asservis à la couronne de Madrid. Quelques courtes statistiques ne seront point sans valeur ici, car elles nous permettront tout de suite de prévoir quelle décadence énorme la perte des dépendances des Antilles et d'Océanie infligera au commerce espagnol. Au Chili, la part d'importation de la Péninsule n'est que de 2 millions 1/2 et la classe après l'Inde et l'Italie ; en Argentine, elle est de 16 millions, c'est-à-dire inférieure à celle de la Belgique même ; au Mexique,

elle n'excède pas 9; il n'existe pas d'autre exemple dans le monde, hors celui du Portugal, d'un pays qui, après avoir, en somme, fondé, organisé et assujetti des sociétés exotiques, ait perdu ainsi presque absolument le contact avec elles. On ne saurait trouver meilleur témoignage de la déchéance qui a atteint et qui continue à meurtrir l'Espagne depuis deux cents ans.

La marine marchande du royaume, autrefois si florissante et maîtresse des mers, n'est plus qu'une flotte de huitième ordre, son tonnage n'atteignant pas 500.000 tonnes. Le mouvement des ports ibériques est peu considérable et, seules, Barcelone et Bilbao accusent quelque progrès. Ces deux entrepôts suivent au surplus l'évolution même des régions dont ils sont les centres et qui, comme la Lombardie ou la Ligurie en Italie, font un contraste saisissant avec l'ensemble.

La Catalogne et la Biscaye sont les deux seules contrées de la Péninsule où les dernières années aient eu à noter un développement d'activité, une poussée industrielle. Les Catalans, qui ont tant lutté pour obtenir du Cabinet de Madrid des tarifs protectionnistes et qui les ont enfin arrachés, malgré de vives résistances, ont prospéré à l'ombre du nouveau régime. Barcelone, qui achetait autrefois, en 1891, 104 millions de produits fabriqués à l'étranger, avait réduit ses acquisitions à 48 en 1896; pour la différence, elle avait elle-même paré à ses besoins, créant rapidement autour d'elle des usines et groupant une nombreuse population ouvrière. On a compté que, l'an dernier, elle n'avait pas moins de 1.850.000 broches dans sa banlieue ou dans le district dont elle est le foyer. Le tonnage de son port avait presque doublé de 1892 à 1897.

Même phénomène en Biscaye. Bilbao s'est pourvue des moyens de communication qui font défaut presque partout ailleurs dans les provinces. Elle a exploité avec une activité croissante les gigantesques gisements miniers que recèlent ses montagnes et des établissements métallurgiques importants se sont édifiés dans ses faubourgs. Ses chantiers de constructions navales occupent de 7 à 8.000 ouvriers, agglomération jusqu'ici sans précédent dans le royaume. Mais Bilbao, comme Barcelone, n'est qu'une exception, et l'Espagne ne peut tirer gloire de l'énergie de ces deux cités. La véritable Espagne, celle qu'a faite l'histoire des derniers siècles, est tout entière sur les plateaux stériles des Castilles ou dans les villes mortes qui pleurent les splendeurs du passé. Bilbao et Barcelone sont là simplement pour lui attester quelle prospérité elle eût pu reconquérir, si elle eût voulu s'arracher à son oisiveté contemplative.

La déchéance de l'Espagne est due dans tous les ordres d'idées à l'impéritie de ses gouvernants, à la pression d'une formidable organisation cléricale, à la domination d'une camarilla parlementaire sans scrupules. Ce malheureux pays, pour subvenir aux besoins dévorants de sa caste dirigeante, s'est épuisé d'année en année, donnant à un budget de 800 à 900 millions la meilleure part de son

revenu, et comme le militarisme, les services civils où se réfugient les protégés des grandes familles, les frais du culte et enfin le service d'une dette grandissante absorbaient toute cette somme, la Péninsule s'est trouvée impuissante à développer ses routes, ses voies ferrées, à consacrer aux entreprises industrielles les capitaux nécessaires. Par indolence, du reste, ce peuple, qui a eu et qui a toujours le régime le plus routinier et le plus rétrograde de l'Europe occidentale et centrale, a persisté dans ses habitudes d'antan. Insoucieux des changements intervenus ailleurs, il ne s'est pas aperçu que des classements nouveaux s'étaient opérés dans le monde et qu'à vivre dans le passé il risquait la mort. Cette ignorance des phénomènes ambiants lui a valu les défaites récentes de la guerre d'Amérique. Lorsque M. Sagasta, poussé aussi bien par les conservateurs que par les libéraux, a accepté la rupture avec l'Union, il ne s'est pas imaginé que les Etats, puissance relativement jeune et sans armée permanente, dont l'histoire ne faisait pas mention au temps de Charles-Quint et de Philippe II, pourraient résister à ces bandes espagnoles dont Bossuet célébrait la vigueur. Les catastrophes de Cavite et de Santiago ont causé moins de douleur que d'étonnement, tant il semblait étrange à Madrid que l'Amérique triomphât finalement. Et voilà pourquoi, à l'heure où sur toutes les mers se jouait la destinée de la Péninsule, les courses de taureaux et les fêtes se poursuivaient de Séville à Saragosse. L'Espagne, vaincue et dépouillée, n'a même pas commencé à comprendre. M. Silvela gouverne comme ses prédécesseurs, avec un cléricalisme bien plus accusé même, et son premier soin a été de relever l'enseignement de la théologie dans les Universités, son second acte d'augmenter les budgets militaires.

Le rôle politique de l'Espagne est nul désormais; sa condition économique va s'aggraver encore. A l'heure même où ses dépenses grossissent jusqu'au milliard, la perte de Porto-Rico, des Philippines et de Cuba frappe ses exportations d'un déchet éventuel et à peu près certain de 200 ou tout au moins de 150 millions. C'était par contrainte, en vertu d'édits draconiens, que la mère-patrie écoulait jusqu'ici dans ces diverses possessions le quart ou davantage de ses exportations; il en sera d'elles demain comme de toute l'Amérique latine, qui a arraché sa clientèle à son ancienne métropole pour la reporter sur les fabricants anglo-saxons ou allemands.

Mais cette restriction du marché exotique ne peut qu'accroître les difficultés de la situation intérieure de l'Espagne. La Catalogne et la Biscaye, contrées à industries actives, prennent déjà une attitude antagoniste à celle des autres provinces. Privées de leurs débouchés nécessaires, elles vont s'ouvrir sans réserves aux suggestions fédéralistes. Déjà la première de ces divisions territoriales a offert au Cabinet de Madrid de lui acheter son autonomie, et, comme celui-ci, sans doute, opposera un refus, un soulèvement d'abord moral des Catalans n'aurait rien d'invraisemblable. La Biscaye, travaillée plus directement encore par le mouvement socialiste, suivra l'exemple de Barce-

lonc. Comment la Reine-Régente réussira-t-elle à sauvegarder la couronne de son fils entre la propagande carliste, la poussée régionaliste et la lente infiltration révolutionnaire, visible en Espagne comme en Italie et qui peut un jour ou l'autre, dans ce pays d'affaissement et de vie politique sommeillante, découvrir de formidables réserves de haine et de colère accumulées?

Ainsi les trois pays de l'Europe méridionale nous frappent par des caractères communs : la décadence des échanges, l'impuissance générale de l'industrie, la concentration de populations ouvrières autour de rares foyers, les tendances rétrogrades des gouvernements, une misère universalisée, et, stimulés par tant de causes, des acheminements très nets vers la dislocation partielle et vers les régénérations violentes.

PAUL LOUIS

Le Ménétrier

LÉGENDE FLAMANDE

Au coin du cimetière
Où les anciens sont enterrés.
Un bout de croix, un plant de lierre,
Avec un nom : Miserere.

Miserere ! Miserere !
Etait un vieux ménétrier
Avec un grand violon rouge.
Miserere ! Miserere !
Qui trimballait sa vie et son métier
De ferme en ferme, de bouge en bouge,
Et qui faisait virer
— Miserere ! —
Les gars et les bouviers carrés
Avec les gouges rondes et rouges.

Son archet clair mordait les cordes
Comme les dents des amants mordent :
Son violon où s'acharnaient ses doigts
Etait pour lui, quand on sautait, la nuit,
Celle dont son cœur avait fait choix
Parmi les hordes
Des couples gras et macérés,
Dans la sueur de leur bonheur :
Miserere !

Il enlevait du sol la danse
Par blocs entiers de danseurs lourds ;
Il la berçait de son amour,
Il la roulait dans sa démence.

Il haletait, ainsi qu'un chien lié,
Ainsi qu'un chien jappant, au centre
Du branle ardent et orageux des ventres ;
Il remuait des reins, il tapageait des pieds ;

C'était un maître : et les villages
Au temps d'été, où les fêtes font rage,
Le long du vieil Escaut flamand,
Se disputaient son art rouge et gourmand
De liesse immense et de fureur balourde.

Les commères l'aimaient :
Ses bourdes lourdes
D'un rire énorme les pâmaient :
Ses mots salés les fondaient en délices :
Elles criaient de joie et se tapaient les cuisses.
A l'entendre narrer les antiques fredaines
Du légendaire capitaine
Qui cultivait des fleurs aux plis de sa bedaine.

Miserere ! Miserere !
Tant qu'il vécut, l'authentique levure
De paillardise et de male aventure
Enfla les seins et bossua les bras
De l'un à l'autre bout des pays gras :
Il allumait les tragiques kermesses,
Avec le feu des ruts, avec l'huile des graisses.
Et l'on riait de ceux
Qui le jugeaient au fond morose et malchanceux
Et pauvre et triste
Et miséreux, comme un Saint-Jean-Baptiste.

Il trépassa, tel soir de fête,
Quand s'ameutaient au loin la danse et ses tempêtes.

On enfouit profondément son corps.
Mais chaque année, au jour des morts,
Miserere sortait de la terre bénite,
Pour célébrer le deuil suivant son rite.
Un échevin rentrant fort tard chez soi
L'avait surpris livide et froid,
Dans les chemins du cimetière.
Il réveillait les trépassés au fond des bières :
Judoca Vet au cœur de braise, Ursula Knolle,
Massive en seins, leste en paroles :
Et Wanne, et Mie, et le Sonneur
Et Sus Terbanck, la grande trogne,
Et Sas Puelinckx, le doux ivrogne,
Et Lamme et Jan et Pieter Nol le ramoneur
Dont la voix sourde et bruinée
Chantait, là haut, au bord des vieilles cheminées.

Voici : comme des rats et des souris
Les morts trottent en linceuls gris
Autour des tombes remuées :
Les belles chairs en charognes muées.
Les seins flasques, les ventres lourds
Se démènent encor, autour
Du vieux ménétrier dont s'allument les rages.
Ses dents blanches illuminent tout son visage.
Pour violon, il empoigne sa croix.
Il la torture avec un os. Sa voix
Comme autrefois proclame aux filles et aux drilles :
« Brûlez vos corps, au feu de mon quadrille,
Chauffez, léchez et mordez-vous :
Les fous sont rois, les morts sont fous ! »

Ils sont là tous, carillons d'os,
Qui se cognent du ventre et se poussent du dos.
Miserere les bat, avec la trique
Formidable de sa musique ;
La neige étant venue à choir,
Loques blanches sur le sol noir.
Leur sauterie est comme un sacrilège
Bondi hors de la terre et de la neige :
Le bourg sommeille au loin et n'ose pas
Les surveiller dans leur sabbat.
Le rut gagne de proche en proche.
Les dents mordent et les côtes s'accrochent.
Des guenilles de nerfs et de muscles crispés
Pendent rompus, pendent coupés.
Au long des couples fous, qui piétinent leurs tombes.
Bloc par bloc, les coups de minuit tombent ;
Mais rien ne ralentit l'assaut rageur
De Jan Terbanck, ni du Sonneur ;
Ils sont les brigands noirs, lâchés parmi la fête
Grimaçante de ces tempêtes :
Ils n'ont aucun dégoût, aucun remords.
La vie étant mangée, ils entament la mort :
Mie et Wanne, comme autrefois, au fond des bouges
Sont leur butin étant leurs gouges :
Judoca Vet tient au vieux Nol
Comme les racines tiennent au sol :
Ils se bourrent de coups pour se distraire
D'avoir dormi si mornes sous la terre.
Tandis que dans un coin, Lamme, le tors,
Tente Ursula pour qu'elle se donne
A sa luxure âpre et bouffonne.
Avec les trous de tout son corps.

Miserere sous la neige qui pleure
Fouette ainsi, pendant des heures,
Sa propre rage en la rage de tous.
Sa peine et son chagrin se sont dissous,
A voir ces ruts et ces gaîtés posthumes,
Que sa tristesse exhume,
Rire de désespoir et savourer la mort.
Les flocons blancs tombent si fort
Que leur danse fourmillante dans les ténèbres
Propage à l'infini la kermesse funèbre ;
Danse de neige, branle des morts, le gros vent lourd
En accable les bourgs
Et les projette, par poignées,
Contre les portes renfrognées,
Si bien, qu'à tel instant hurlant,
Tout le pays en est tremblant,

Enfin, quand paraît l'aube
Et que l'exact et probe
Bénédictus le Sacristain
Ouvre l'église, le matin,
Les morts, à la hâte, reviennent
Vers leurs tombes quotidiennes.
Les uns en bandes, et d'autres seuls,
Avec un pâle et frais linceul
De neige, autour des côtes.
Et le ménétrier est comme un hôte
Qui mène à leur couche, chacun
De ses pâles et vieux amis défunts.

Au coin du cimetière
Où les anciens sont enterrés,
Un bout de croix, un plant de lierre,
Avec un nom : Miserere !

EMILE VERHAEREN

Dialogues d'Eleuthère

I. — L'« ESPÈCE » MILITAIRE

ÉLEUTHÈRE

Avez-vous songé, docteur, que le recueil de ces dépositions va constituer une chose unique parmi les matériaux de la critique historique et sociale? Nous allons voir là une infinité de documents relatifs à la recherche d'un problème particulier, à la détermination de l'esprit militaire, et ces documents, au lieu d'être éparpillés dans l'histoire d'une vingtaine d'actions humaines distinctes l'une de l'autre, d'où il faudrait péniblement les extraire, vont se trouver réunis dans l'histoire d'une seule action. Croyez-vous qu'ils ne sont pas enviables, nos neveux? Alors qu'il nous aura fallu, à nous autres, pour tracer une ligne approximative et incertaine de l'esprit militaire, poser dans les bibliothèques publiques, compulser un tas de mémoires, de monographies plus ou moins véridiques, il leur suffira à eux, pour tracer une ligne exacte, de parcourir les rayons de leur bibliothèque privé et d'en tirer l'Enquête de la Cour.

LE DOCTEUR

Le fait est que voilà une mine de documents, la plus pure, la plus riche et la plus homogène que nous ayons sur l'état d'esprit qui préside aux jugements militaires. (*S'adressant à l'abbé.*) Car je suppose que, cette fois-ci, en présence de cette *identité de propriétés mentales* relevées chez MM. Roget, Billot, Mercier, Zurlinden, etc..., nos adversaires seront bien forcés de reconnaître qu'il y a là, non pas un écrin de cas psychologiques individuels, semblables entre eux par pur hasard ou en vertu d'une mystérieuse raison d'Etat, mais bien une « espèce » psychologique, dont ces généraux ne sont que les révélateurs fortuits et involontaires. Si l'on se refuse à admettre l'existence de cette « espèce », il faut alors pousser cette obstination jusqu'au bout de son développement logique, et, après avoir marqué sur le papier cinq cents points d'une même circonférence, s'obstiner à ne voir là que des points isolés et refuser d'admettre qu'il existe une courbe à laquelle ils appartiennent.

L'ABBÉ

Ce refus est toujours en notre pouvoir. Je vais même plus loin : il est commandé par le sage scepticisme, dont vous vous réclamez tant. Car, enfin, ce qui existe, ce sont les points, ce sont les individus; ces « courbes » par lesquelles il vous plaît de relier les points, ces « espèces » sous lesquelles il vous convient de grouper les individus, toutes ces notions ne correspondent, en somme, qu'à des entités fic-

tives et dénotent chez ceux qui en font usage une interprétation métaphysique des faits qui, permettez-moi de vous le dire, m'étonne chez de prétendus disciples de la méthode positive.

LE DOCTEUR

Rassurez-vous, l'abbé, ce ne sont là pour nous que des commodités de langage, des signes abréviatifs; croyez bien que, chaque fois que nous les prononçons ou les écrivons, nous avons présentes à l'esprit les réalités qu'ils désignent.

ÉLEUTHÈRE

Hum! en êtes-vous bien sûr?

LE DOCTEUR *(feignant de n'avoir pas entendu).*

Quoi qu'il en soit, l'abbé, vous acceptez la considération de ces groupements, en matière d'histoire naturelle : eh bien, je vous prie seulement de les accepter, au même titre de notations commodes, en matière d'histoire sociale.

L'ABBÉ

C'est précisément à quoi je me refuse : car, si, d'une part, en matière biologique, je puis trouver une communauté de caractères assez évidente pour justifier une désignation d' « espèce », je prétends que, d'autre part, en matière psychologique, les caractères sont toujours beaucoup trop individuels pour se prêter à la moindre classification.

LE DOCTEUR

Cependant, l'abbé, vous savez, quand cela vous semble avantageux, dompter cette répugnance à la classification : ainsi, je sais une collection d'êtres humains, chez lesquels pourtant le coefficient individuel est autrement accusé que chez les militaires et dont la mentalité spécifique est de plus en plus difficile à préciser; ce qui ne vous empêche pas, vous et vos pareils, de leur assigner journellement, dans vos paroles et dans vos écrits, une couleur psychologique caractérique.

L'ABBÉ

Quels sont ces êtres humains?

LE DOCTEUR

Les Juifs.

. . . . . .

II. — *LE JOURNALISME DE DEMAIN*

LE DOCTEUR

... J'admets la vérité de votre proposition : le véritable pouvoir moderne, c'est l'écrivain. Eh bien, cela admis, je n'en demeure que plus pessimiste, parce que, ce pouvoir, je prétends qu'il ne peut être que malfaisant. — En effet, pour qu'un pouvoir soit bienfaisant, quelle est la première condition qu'il doit remplir? C'est d'être d'une

nature saine. Pour que le penseur soit bienfaisant, la première condition nécessaire, c'est qu'il pense sainement, c'est-à-dire qu'il interprète positivement les faits, qu'il procède à des intégrations méthodiques, etc.; disons tout d'un seul mot, qu'il soit doué de l'esprit scientifique. Quelle est la seconde condition nécessaire? C'est que la nature saine de cet esprit exerce une action réelle, qu'elle entre en contact avec une surface humaine présentant une certaine étendue; c'est dire — puisque, d'une part, le livre et la revue ne sont lus que par une infime aristie, d'ailleurs le plus souvent convertie d'avance, et que, d'autre part, les harangues publiques ou les promenades sous le Portique ne sont plus de notre temps — c'est dire que la pensée, pour qu'elle exerce une influence réelle, devra adopter comme mode d'expression *le journal*. Ainsi, pour être efficacement bienfaisante, la forme que devra nécessairement revêtir l'action du penseur est celle-ci : articles de journaux inspirés par l'esprit scientifique. Eh bien, je dis que cela est impossible : le journalisme positiviste, auquel nous faisons allusion, non seulement il n'existe pas, mais je prétends que, dans l'état actuel des choses, il ne peut pas exister. En effet, considérons le journal : quelles sont les conditions intimes qui président nécessairement à la naissance d'un journal? Les voici, dans l'ordre de leur apparition : 1° un certain sentiment, une certaine idée, un certain faisceau de croyances morales ou politiques est adopté en commun par un certain nombre d'hommes; 2° un ou plusieurs individus discernent au sein de la foule ce groupe d'hommes et, poussés par la notion de l'échange, par l'instinct commercial, ils se mettent en devoir de satisfaire un des besoins de ce groupe d'hommes, en se chargeant d'exprimer ou de faire exprimer la pensée du groupe et en lui servant quotidiennement cette expression sous la forme la plus flatteuse et la plus digestible. Remarquons donc que, là encore, en vertu du principe fondamental de l'institution, celui qui paraît commander est en réalité celui qui obéit; le journaliste est, non pas le directeur, mais le prisonnier de son lecteur (1). Maintenant, examinons le journal en train de vivre : si le journal réussit à vivre, c'est qu'il a une nombreuse clientèle ; c'est donc que le faisceau de croyances morales ou politiques, qui a suscité sa fondation, est adopté en commun par un nombre considérable d'hommes; dès lors, on peut affirmer sans crainte que ces croyances sont toutes des erreurs, et alors nous pouvons poser cette formule : « *Tout journal qui prospère est nécessairement un véhicule d'erreurs.* » Inutile, n'est-ce pas, de vous faire remarquer combien cette formule à laquelle j'aboutis par le raisonnement est vérifiée par l'expérience? — Cela posé, revenons à notre rationaliste : supposons qu'il ait composé un écrit dans lequel il établit, au moyen de la méthode, une vérité; bien entendu, je suppose aussi qu'il aura su effacer les aspérités du style scientifique, écrire une page à la fois brève et homogène,

(1) « Nos lecteurs sont nos collaborateurs et nos juges. » (*Temps*, 3 mars 1899.)

introduire ça et là quelques exemples, quelques traits, en un mot qu'il aura fait réellement un article de journal. Là-dessus, il part en campagne pour faire insérer son manuscrit. Ici, nous faisons abstraction, n'est-ce pas? des questions de passe-droit, des réponses évasives faites à un inconnu, etc., toutes choses qui, d'ailleurs, deviennent de plus en plus étrangères aux mœurs des grands journaux. Suivons notre homme : il s'adressera d'abord à la presse bien élevée (*Temps*, *Débats*, *Figaro*, etc.); ici, l'on est aux ordres d'une clientèle plus ou moins conservatrice, qui veut ignorer les vérités dont les conséquences menaceraient les prérogatives et la sécurité de la classe bourgeoise; on y pratique donc l'erreur, en tant qu'on se refuse à avancer jusqu'à la vérité; on y cultive ce que j'appellerai, si vous le voulez bien, l'erreur par défaut; l'on répondra donc à notre auteur : « Votre forme conviendrait à nos lecteurs, mais vos conclusions sont de nature à les effrayer. » Alors, et non sans dompter quelque répugnance, il va s'adresser à la presse violente; ici, le programme est de méconnaître la vérité, en la dépassant; on y cultive l'erreur par excès; on lui dira donc : « L'article nous plaît en ce qu'il attaque certains préjugés bourgeois, mais il nous déplaît en ce qu'il attaque aussi certains dogmes révolutionnaires chers à nos lecteurs; en outre, votre forme est beaucoup trop aristocratique pour être goûtée d'eux et vos déductions méthodiques leur seraient lettre morte. » Notez que, la plupart du temps, le directeur, tout en tendant à notre auteur son manuscrit, lui avouera que, personnellement, il reconnaît l'exactitude de ses conclusions, et, ce disant, le plus souvent il sera sincère; car il est à peu près impossible que le directeur d'un grand journal, l'homme qui sait définir et exploiter l'état psychologique d'une grande collection d'individus soit un esprit grossier; mais, précisément en raison de sa perspicacité et parce qu'il connaît les hommes, il sait que, dès qu'on leur sert des vérités qui blessent leurs chères illusions, on constate leur désertion; dès lors, pourquoi compromettrait-il son entreprise, en publiant de saines doctrines? Pour améliorer le sort de l'humanité? Mais les directeurs de journaux ne sont pas des héros Ce sont des hommes, et surtout des hommes d'affaires... Ainsi, vous le voyez, le rationalisme, non seulement est absent du journalisme, mais il en est nécessairement exclu; et, les causes premières de cette exclusion tenant au mécanisme même du journalisme et plus intimement encore aux données de la nature humaine, cette exclusion est irrévocable... Et, pendant ce temps, le journalisme poursuit son œuvre nécessairement et exclusivement intoxicante : chaque nuit, l'ensemble des journalistes travaillent consciencieusement à ce que, le lendemain matin, tout citoyen français, en prenant sa tasse de café, savoure pleinement l'erreur spéciale qui lui plaît; pour les uns, on écrit que tous les hommes naissent égaux; pour les autres, que l'indépendance de la conscience est compatible avec l'esprit militaire (1), etc.; quelle que soit la cause à défendre,

(1) Article de M. J. Cornély : « La Discipline ». (*Matin* du 14 mai 99.)

toujours les procédés sont les mêmes : respecter l'attrait des ignorants pour les propositions symétriques, employer les termes généraux qui favorisent l'équivoque. Quant au lecteur, il puise dans son journal une terminologie, un semblant de coordination et d'argumentation, qu'il n'eût pas trouvés seul et dont il se sert dorénavant pour défendre son erreur; en sorte que le journalisme a pour effet, non seulement d'entretenir chaudement l'erreur, mais de la fortifier... Si enfin je reconnais que cet agent de malfaisance sociale est aujourd'hui l'unique ou du moins le seul puissant des instruments d'éducation, j'ai la douleur de constater que mon pessimisme est mathématiquement justifié.

ÉLEUTHÈRE

Votre pessimisme, il y a vingt mois, eût été justifié; aujourd'hui, après l'Affaire, il ne l'est plus. Je commence par reconnaître la justesse de votre constatation : la sociologie méthodique et positive n'apparaît point dans les journaux actuels, et n'y saurait trouver place : en admettant que le chef d'une des grandes entreprises journalistiques comprît l'à-propos d'une transformation dans le sens rationaliste, je ne vois pas pourquoi il renoncerait, en vue d'une clientèle éventuelle, à une clientèle assurée. Mais il y a pour le journalisme positiviste un autre mode d'apparition, auquel vous ne paraissez pas songer : c'est de naître de lui-même. Ne peut-on pas considérer le cas où le rationaliste, au lieu de demander l'hospitalité à une feuille antérieurement fondée, créerait de lui-même un journal viable? Pour que ce cas se réalise, que faut-il? Je réponds, en appliquant les principes généraux que vous énonciez tout à l'heure : il faut que le goût de la méthode, la conception scientifique de la morale et de la politique soient le patrimoine commun d'un nombre d'hommes suffisant pour alimenter un journal; il faut, de plus, que ces hommes forment un groupe assez cohérent pour que le besoin qu'ils ont de voir leurs aspirations concrétées par le verbe soit un besoin perceptible. Or, il y a deux ans, ces conditions n'existaient pas. Mais, depuis, l'Affaire a surgi, et je n'hésite pas à affirmer qu'elle a créé du coup ces deux conditions : d'abord, elle a considérablement augmenté le nombre des hommes sensibles à la méthode, ou, plus exactement, elle a augmenté le nombre des hommes *qui se savent* aujourd'hui sensibles à la méthode, attendu que, chez beaucoup d'hommes contenant jusqu'à ce jour cette sensibilité à l'état latent et communiant cependant avec d'autres d'une sensibilité tout opposée, elle aura été la grâce qui leur aura révélé à eux-mêmes leur réelle nature uniquement assoiffée de vérité et les aura orientés exclusivement désormais vers les promesses de la science; — de plus, l'Affaire, loin de laisser ces hommes à l'état d'individus isolés et vaguement discernables, en aura fortement intégré le groupe, lui donnant, comme le fait toute opération évolutive, un caractère à la fois cohérent et défini. On peut affirmer qu'il existe aujourd'hui un conglomérat de plusieurs milliers d'hommes, qui, également ennemis

de la timidité dite progressiste et de la violence révolutionnaire, n'ont pas de mandataires dans la presse : ces réformateurs méthodistes et de bonne compagnie aspirent à être représentés; or, que le besoin d'une institution soit clairement et assez généralement senti, cela suffit pour qu'on puisse déclarer que cette institution est virtuellement née; ajoutez à cela qu'il y a, par le monde, des hommes doués du sentiment industriel, lesquels reconnaissent que, s'il est vrai qu'il y a deux ans la fondation d'une feuille rationaliste les eût ruinés, elle peut aujourd'hui les enrichir ou du moins les faire vivre, et vous pouvez prédire sans crainte qu'un de ces matins le journal positiviste va paraître. Quant à son action, dès lors, n'est-ce pas? elle sera réelle, car, enfin, l'efficacité n'est pas la propriété exclusive de l'erreur; la vérité est une force douée des mêmes propriétés en sens contraire, et, lorsqu'elle consent à quitter sa tour d'ivoire pour descendre dans la mêlée sociale, elle y produit, elle aussi, ses effets spécifiques...

JULIEN BENDA

Vénus Ennemie (1)

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

IV *(suite)*.

« Oh! pourquoi sont-ils tous hypnotisés par le sexe d'une femme? Ils sont à la merci de la plus vulgaire et leur conscupiscence s'allume... Ils ne savent pas combien une seule minute de passion est supérieure à tous leurs ébats de brutes... Dire qu'on ne pourra jamais leur faire entendre ça! Avec une garce qui riait et poussait de tels cris, cet adolescent radieux!... Ah! je ne veux plus y penser. En cet instant, qui sait si...?

Pourquoi n'ai-je pas cet unique souci comme eux tous? comme tous ces gens dont la joie n'est faite que de stupre sans mystère? J'en ai si peu, de joie!

Est-il arrivé déjà, monsieur le docteur, qu'une voiture écrase un homme devant vous? Avez-vous éprouvé cette fascination qui vous empêche de détourner les yeux?

On voit venir le cheval, roidi trop tard dans un mouvement d'arrêt... on voudrait crier, prévenir... on reste figé. L'homme est renversé; il est piétiné; le cocher est debout et hurle... la roue avance — si lentement, tant les secondes semblent longues! — oh, voilà!... la jante, avec un ressaut, creuse son lourd sillon dans la chair... c'est horrible, on ne veut pas voir, on détourne la tête; mais une force invincible ramène vos regards sur la chair saignante que des passants accourus commencent à dégager... on ne veut pas voir et on ne peut pas ne pas voir?

C'est une sorte d'angoisse analogue que j'éprouve devant les spectacles sensuels; ils font naître en mon âme une colère qui se dissimule, une détresse haineuse, et pourtant je suis troublé par eux d'une voluptueuse détresse...

Ainsi, je passe des soirées éperdues dans ces marchés à la volaille nommés *music-halls*, cafés-concerts ou beuglants...

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin, 1er et 15 juillet et 1er août 1899.

Les affiches polissonnes apposées sur tous les murs pour répandre l'annonce d'un ballet à grand spectacle à l'Olympia, au Casino de Paris, aux Folies-Bergère obsèdent mon imagination tant, qu'un soir, je me trouve comme par hasard — hypocrisie vis-à-vis de moi-même — devant la porte de l'établissement où se donne le spectacle nouveau.

Longtemps, j'hésite; je tâte dans ma poche la pièce qui paierait mon entrée; je m'éloigne avec mépris. Et puis, je me ravise. Brusquement, j'entre et je demande, d'une voix basse et presque honteuse, un coupon d'entrée.

Quel soulagement! Sur la scène, il n'y a que des clowns et des chiens savants.

Mais voici que la toile se lève pour une pantomime intitulée : « Chez le Peintre. » On éteint l'électricité dans la salle. Voici un rapin, avec sa chevelure artiste et ses pantalons à la hussarde. Il fume une cigarette devant son chevalet et semble rêver.

Une jeune femme entre, un modèle, à qui le peintre indique par ses gestes qu'elle doit poser l'ensemble. Mouvements de refus; d'autre part, gestes qui insistent. Enfin, l'inévitable déshabillage commence.

C'est d'abord le corsage ôté; puis la jupe et le jupon. La femme est en corset et en pantalon. Elle feint quelque gêne de ce déshabillé; elle hésite à poursuivre. C'est avec des lenteurs savamment calculées qu'elle défait le pantalon de dentelle et dégrafe le corset.

Le cœur battant, je regarde avec une angoisse éperdue cette femme qui émoustille toute une salle du spectacle de son impudeur. Sur cette foule plongée dans l'ombre pèse un silence lourd, remué de temps en temps par un rire aigu avec de petits cris; c'est pour cela qu'on a baissé les lumières, pour que chacun puisse s'abandonner à l'obscène contemplation sans la honte de laisser voir ses yeux humides et sa bouche contractée. Voilà, certes, la fornication des chastes et des impuissants; ils viennent ici jouir par les yeux, se repaître d'excitations à bon marché, d'une sorte d'onanisme intellectuel.

Maintenant, la fille, assise, retire ses bas; et les jambes repliées laissent les regards sonder la pénombre dans le demi-relèvement de la chemise; enfin, avec une hésitation dernière, elle se dresse dans sa chemise légère que ses mains, d'un geste

pudique, serrent contre son corps. On devine la courbe des hanches et des cuisses; les seins, déjà, se sont échappés et débordent.

Les hommes, pressés dans le vaste hall, sont haletants; moi, avec une sorte de peur, je ferme instinctivement les yeux comme devant un coup de massue inévitable.

C'est fait! L'étoffe légère glisse et tombe.

Elle apparaît, les reins cambrés et la poitrine dardée vers le désir des mâles, toute nue!... elle reste ainsi. Mais, quand elle s'avance, une frénésie âcre parcourt le troupeau humain, à la voir vivante et charnelle, cette beauté qui semblait d'une statue. Et puis, le peintre bondit, l'enlace, l'emporte et la toile tombe vite.

Une gosse se dressait sur la table, serrant contre sa taille une sorte de sarrau noir.

— Elle va se f... à poil... », et les costumes et les habits noirs se bousculaient, foule grouillante et tumultueuse.

— Vous êtes trop près!... F...-moi le camp! Ah! Et puis, non, je ne veux pas de femmes. »

Et, le bras gesticulant, la môme hurlait :

— Ecartez-vous; vous êtes trop près.

Le vide s'élargit autour d'elle, comme si la volonté défaillante des gens, à moitié ivres, cédait à sa volonté.

Lentement, avec un rire figé, elle écarta l'étoffe, et la vue, brutalement offerte de ses seins dont la pesanteur marquait un sillon profond, de son ventre qui pointait et plus bas s'effaçait vers une lourde tache d'ombre.

Enfin, au milieu de l'attention anxieuse, ses bras minces, d'un geste contourné, dégagèrent du peignoir la saillie des épaules et elle se dressa toute nue.

Alors, on se rua. Des mains fiévreuses s'emparèrent d'elle, dont la blancheur disparut un instant parmi la houle — avec des cris perçants que couvraient les hourras — enfin, reparut, hissée sur des épaules, brandie comme un trophée au bout de bras brutaux. Au passage, sa tête heurta le lustre avec un bruit sourd; de douleur, elle poussa un cri et ses bras, rassemblés vers sa tête, découvrirent les poils des aisselles.

On la traîna ainsi à travers le bal, dont les rondes l'entourèrent.

Soudain, sur l'estrade, au fond de la salle, se dressa un homme, nu comme elle, hiératiquement immobile avec l'emphase de ses bras tendus.

Elle l'aperçut et commença à hurler parce qu'on la portait vers lui avec des clameurs enthousiastes.

Les jours de fête, le mardi-gras et la mi-carême surtout, se montre la lubricité la plus basse; dans la foule massée sur les grands boulevards, c'est un pelotage grossier avec des rires aigus et des cris rauques. Aux fenêtres des restaurants apparaissent, en compagnie de jeunes gommeux, des filles décoiffées, démaquillées, la toilette salie et chiffonnée à force d'agitation.

Elles gouaillent avec les voyous; elles leur jettent des sous et des cigares. C'est, pendant quelques minutes, une mêlée brutale, une ruée de mâles dont elles s'excitent.

Par-dessus la masse grouillante du peuple, à peine tachée, ça et là, de quelques déguisements, voici le cortège qui, lentement, se fraye un passage; voitures allégoriques, avec des filles vulgaires enduites de farine, vêtues d'oripeaux et jetant des baisers, à moins qu'elles ne se tiennent guindées et toutes fières de leur maillot de déesse; chars du Moulin-Rouge avec la Goulue, les jupons de dentelle éparpillés par des cabrioles frénétiques. Mascarades, aussi, à prétentions d'art et dont toute l'esthétique consiste à épouvanter le bourgeois par un étalage de modèles en maillot, non plus immobiles comme des statues, mais qui marchent, précisant du spectacle de leur mouvement, leur nudité.

Toute une glorification de volupté vulgaire, sans aucune vision de beauté, s'avance. Aussi, dans la foule frénétique de commis allumés et d'apprenties excitables, le confetti n'est-il plus qu'un prétexte à s'aborder; on se heurte, on se frôle dans les bousculades subites; on se presse contre les femmes chatouillées.

— Dans cette atmosphère bassement excitante vient s'ébattre tout ce qui est en recherche d'amour, l'instinct perverti des potaches confiants en leur charme et pourtant timides, toujours dans l'attente qu'une femme s'éprenne d'eux, rien qu'à les voir passer, et les emporte; la curiosité des petites ouvrières, éblouies

par la magique élégance des calicots, conquises par le bel esprit des commis-voyageurs et le désir, qui rôde et se dissimule, des vieux messieurs à la voix caressante et dont les yeux, tout à coup, s'injectent de sang, lorsque passent, travestis louches, des semblants de femmes...

C'est le vice bas et bête et sans passion qui s'infiltre sûrement dans les âmes; c'est l'avachissement et la veulerie morale, mêlés à l'air qu'on respire, l'image de la joie immédiate, à peine dissimulée dans le spectacle d'une réjouissance.

— Les Anglais favorisent le commerce de l'opium dans leurs colonies, parce que les indigènes, engourdis de songes, y perdront l'énergie qu'il faut pour la révolte... Mais, pour un peuple libre et souverain, il faut bien abîmer son intelligence dans la luxure et détourner sa volonté vers la jouissance.

Les femmes représentent dans le monde l'élément bestial. Elles sont élevées, dès leur plus jeune âge, en vue d'exciter les passions des hommes et l'ensemble des coutumes sociales les y encourage; aussi, en sont-elles arrivées à un degré inouï d'abaissement moral. Tout leur soin ne va qu'à s'habiller d'une façon qui provoque la sensualité.

Quand on y songe, n'est-il pas honteux de montrer effrontément à tous sa gorge et ses épaules nues? Quand les épaules les plus chastes ne rougissent pas de paraître ainsi en public, comment ne pas trouver naturels les déshabillages, à peine accentués, des filles sur la scène? Où tracer exactement sur le corps des femmes les limites que ne doit pas dépasser une exhibition convenable?

Ce qui est honteux, c'est de montrer sa chair pour allumer la concupiscence. Une jeune fille dans un bal, une catin dans un beuglant sont envisagées du même point de vue brutal quand on dit, de l'une, qu'elle a des épaules charmantes et que, de l'autre, on vante les cuisses.

Toutes les femmes se résignent à ne vivre que de la bestialité de l'homme. Aussi, toutes les ressources de leur intelligence ne tendent-elles qu'aux moyens de le captiver; elles appellent à leur aide une foule d'artifices ridicules et hypocrites : les jupes qui semblent envelopper les jambes de mystère, les corsets qui

font mieux ressortir les hanches et saillir la poitrine, les coiffures laborieuses qui encadrent et font mieux valoir le visage.

Elles s'exercent encore aux jeux de physionomie, aux attitudes, aux regards, aux petites mines; cela devient chez elles un art profond.

Ainsi, par des moyens analogues, les jeunes filles qui n'ont pas encore de fiancé, les épouses prêtes à l'adultère et les filles en quête d'amant s'ingénient à faire naître les idées voluptueuses.

On parle d'émancipation féminine! Les femmes ont-elles la moindre conscience de leur dignité, elles qui, de la plus humble à la plus hautaine, ne pensent qu'à trafiquer de leur corps en vue d'obtenir le plus d'avantages possible?

Et comment ne se plairaient-elles pas à cet esclavage puisqu'elles sont parvenues à imprégner tout l'état social de leur fange, puisque les intelligences viriles consentent à s'abaisser jusqu'à la vulgarité de leurs âmes.

La littérature et les arts plastiques ont reçu pour mission de magnifier les étreintes et le corps de la femme. Le luxe des étoffes, des objets d'art, des fleurs, de l'ameublement est le résultat des exigences féminines.

Singulier retour! Les êtres faits pour la servitude ont subjugué leurs maîtres et règnent tout-puissants. Les hommes, asservis, s'exténuent, seuls chargés de la tâche commune, tandis que leur compagne se réserve le plaisir et n'admet pas d'obstacle à ses vouloirs frivoles. Ils meurent à la peine! Voyez combien de veuves!

Cependant, au-dessus de la foule vilaine qui barbote, affairée, dans les rues sombres, traîne insolemment, provocante en la chatoyance des affiches, quelque catin qui danse, enveloppant sa nudité brune d'un tourbillon de gazes roses...

Seuls les esprits incapables d'énergie — ceux qui sont emportés dans le tourbillon comme un batelet d'enfant que broierait la tempête — peuvent supporter l'immoralité de notre époque.

Comment oser dire que tout cela n'est que la manifestation légitime du besoin de s'ébattre? Les imbéciles, les veules de toute espèce, non seulement excusent, mais admirent presque. Et ceux qui tentent de réagir sont traités (comme si c'était une

injure) de protestants et les petits théâtres les ont accablés de blagues faciles.

En vérité, jamais la jouissance ne fut plus brutale et plus basse. C'est que la vie est dure et sans merci, qu'elle ne supporte pas une heure d'oubli, qu'elle exige une tension perpétuelle, une volonté sans défaillance. On devient morose et cruel. Aussi faut-il des jouissances immédiates et forcément incomplètes, des actes et des spectacles qui fassent oublier la sensibilité. Et la foule, qui n'a point de joie et qui peine lourdement, et qui s'ennuie, la foule se rue aux déshabillages : le corps de la femme lui est offert comme un simple objet d'ornementation, aussi bien sur les affiches que sur la couverture des livres et les étiquettes de parfumerie.

Ah! les radieux résultats, et le divin avenir!

La soif de bonheur — qui persiste sous les simagrées — oppresse les hommes insatisfaits. Les deux sexes se heurtent hâtivement, mais en vain, sans que la joie profonde, sans que la genèse en résultent.

L'orgueil des strupres triomphants et de l'infamie? Allons donc! la société n'a que des appétits... et pas d'estomac. »

« Monsieur le Docteur,

« Puisque je me suis résigné à découvrir devant vous les plaies de mon âme, je serais illogique en n'étant pas sincère : en effet, j'ai consenti à ces humiliantes confidences pour qu'un traitement convenable remédie à chacun des symptômes que je vous décris copieusement ; il importe donc, dans l'intérêt de ma guérison, de ne laisser subsister aucune inexactitude dans les notes que je vous remets.

« Or, je me souviens que, dans les premiers jours, j'ai eu la bêtise, la fatuité de vous parler de ma « maîtresse ». L'existence de ce personnage doit vous paraître invraisemblable après tout ce que vous savez maintenant de moi. Je cédais alors à la honte, mais je vais vous dire la vérité.

« Celle que j'appelais ma maîtresse et qui passait, en effet, ses nuits dans ma chambre, sans plus, était une pauvre fille de Montmartre à qui un physique peu engageant rendait assez difficile et peu productif le haïssable métier de livrer son corps.

« Un soir de novembre dernier, elle se trouvait à une table

près de la mienne au café du Rat-Mort où je dégustais une absinthe pour combattre ma langueur intellectuelle. Me voyant seul, elle s'approcha de moi et, sans parvenir à mettre de l'aplomb dans sa voix, me demanda : « Es-tu miché? »

« Si elle avait été jolie ou pleine d'assurance, j'aurais certes été troublé et n'aurais su que répondre... Elle était au contraire humblement laide et je l'invitai à prendre quelque chose.

« Dès qu'elle fut auprès de moi, elle commença, sans entrain, à vouloir m'aguicher. D'un mot, je lui fis comprendre que je n'avais aucun projet galant. Elle parut comme soulagée de pouvoir renoncer à la petite comédie qu'elle jouait si mal.

« — Alors, donne-moi quarante sous, veux-tu? Si tu savais ce que je suis embêtée en ce moment! Il y a ma cousine qui est demoiselle de compagnie chez une comtesse... la comtesse de Brandeuil, rue des Belles-Ecluses, tu ne connais pas?... Enfin, ça ne fait rien, elle devait me renvoyer quarante francs que je lui ai prêtés... Et puis, la peau! Alors, ça m'embête, tu comprends, rapport à mon dîner. »

« Bref, nous avons dîné ensemble, à la Vache-Enragée qui était vraiment un petit restaurant plein de pittoresque, avec des jeunes littérateurs, des cyclistes qui arrivaient par bandes de la porte Maillot avec des femmes très voyantes, et surtout il y avait là Emilienne, vous savez, qui eut tant de succès dans un bal public, lorsqu'il y parut et qu'il y dansa, en femme.

« La fille que j'avais amenée là me racontait sa vie avec pas mal de mensonges sans doute, et il me semble bien qu'elle m'a parlé presque tout le temps du gentil petit brun de seize ans à qui elle avait donné son pucelage de quinze ans. Et puis elle recommençait à gémir, laissant déborder la veulerie bête et triste de son âme.

« Jamais je n'aurais cru qu'un être humain put présenter aussi peu d'activité intellectuelle : elle me parla des étudiants comme de gens à qui on donne congé le dimanche quand ils ont bien travaillé la semaine; des théâtres parisiens, elle ne connaissait que le Châtelet.

« Elle parlait peu, en dehors de sa litanie monotone, et répondait presque invariablement à tout : « Je ne sais pas. » Y avait-il des gens avec lesquels l'exercice de sa profession lui fût plus agréable? Ma foi, elle ne savait pas, et même le petit brun frisé,

son premier, ne lui laissait qu'un souvenir sans émotion, plus précis seulement que la foule confuse de ceux qui avaient suivi.

« Et c'est de là que vint entre nous la possibilité d'une obscure entente : la volupté n'existait pas pour cette malheureuse, et l'amour ne présentait pour elle qu'une chose ennuyeuse, pénible, une inévitable corvée. C'était un cœur fermé à tout espoir, à toute joie; sa vie se bornait à passer des jours que rien ne pouvait plus différencier l'un de l'autre : jamais je ne l'ai vue joyeuse et jamais plus triste.

« Je pourrais vous dire que je l'ai recueillie par pitié; la vérité est que ma nonchalance a permis à cette compagne peu gênante de côtoyer ma vie sans s'y mêler en somme. Quand elle n'avait levé personne, elle arrivait tout naturellement passer la nuit chez moi; je l'accueillais sans dégoût parce que son aspect sans grâce n'évoquait nullement la volupté, que je hais. De son côté, elle se contentait de mon installation sommaire, sans chercher à s'expliquer la bizarrerie d'un hôte qui l'hébergeait sans rien lui demander en échange.

« Sans rien lui demander... épargnez-moi le récit de nouvelles tentatives : je n'y ai pas mis trop d'insistance; d'autre part je n'ai pas ressenti trop de honte devant une personne aussi incapable de me plaisanter ou simplement de s'étonner. Et puis, comment être humilié devant un être aussi humilié lui-même et amoindri?

« Cette question bientôt réglée entre nous d'une façon définitive, nous avons cohabité, elle et moi, pendant près d'un an, sans nous manifester le moindre sentiment affectif. Cette singulière maîtresse a disparu un beau jour sans briser quoi que ce soit de mes habitudes. Quant à un regret quelconque, à un souvenir un peu amical, il ne fallait point en attendre d'elle.

« Voilà quelle fut cette singulière « maîtresse » dont je vous parlais! Liaison pitoyable entre deux êtres au rancart de toute joie, et — par des voies différentes — semblablement humiliés par l'amour. — G. Montreano. »

Lettre de Jeanne Critzner a Gabriel Montreano

« Mon pauvre ami,

« Le moment que je redoutais est arrivé : ma mère et moi. il nous faut travailler pour gagner notre vie.

« Ce serait encore supportable pour moi, mais ma pauvre mère ne cesse de pleurer et de maudire la destinée. Presque jamais elle n'a le cœur à la besogne et, quand je rentre du magasin où je tiens les comptes, je la trouve étendue sur son lit. Elle y passe des journées entières, tellement ses malheurs lui ont enlevé le courage.

« Nous vivons donc, presque uniquement, des cent marks que je gagne par mois. Où sont-ils, mes rêves de jadis? Je sens bien que je ne m'habituerai jamais à tout cela et, si ridicules que soient ces préjugés dans ma situation, je crois que je ne pourrai jamais épouser un ouvrier ou un commis de magasin. C'est une vie bien triste que je commence; pense donc, mon cher ami, se dire qu'il faudra toujours faire une besogne ennuyeuse et facile, sans pouvoir espérer seulement quelque chose d'heureux ou d'imprévu!

« Puisque tu trouves que ça n'est pas possible de vivre tous ensemble à Paris, ma mère, moi et toi, je vois bien qu'il me faut renoncer pour toujours à être heureuse et à aimer et à être aimée. L'amour — qui remplit le monde, à ce qu'on dit — je ne l'aurai connu que trois semaines et si vaguement!...

« J'avais pourtant confiance en lui, je m'étais toujours persuadée qu'il embaumerait un jour ma pauvre existence. Il paraît que je me suis trompée et... et qu'il ne veut pas de moi.

« Allons!... Je te demande pardon de ces dernières phrases qui sont trop amères et ressemblent à des reproches.

« Considère-moi toujours comme ton amie.

« JEANNE CRITZNER. »

Je fus effrayé de lire dans cette lettre des regrets qui semblaient échappés de mon propre cœur et je répétais : « L'amour! Il paraît qu'il ne veut pas de moi. »

Aurait-elle deviné? Mais non, et je vis clairement alors à quel point la tendresse avait, à notre insu, donné une même impulsion à nos existences.

Jeanne et moi, nous devions partager, si loin l'un de l'autre, une infortune semblable comme si, à défaut de l'union plus précise qu'elle nous rendait impossible, la vie avait voulu apparier nos destins.

Et nous étions irrémédiablement perdus, nous deux qui aurions pu être sauvés l'un par l'autre.

C'est, je crois, mon regret le plus cuisant, de penser combien il aurait fallu peu de chose peut-être pour me préserver de mon malheur, quel hasard futile m'a fait défaut, qui m'eût rattaché à la vie.

Puisque ma détresse ne relève d'aucune malformation physique, mais seulement d'un trouble de l'âme, nul doute qu'une éducation perspicace ne m'eût sauvé. Mais on enseigne un peu de tout aux jeunes gens, on les prépare longuement à des examens scolastiques, on se préoccupe d'en faire des avocats, des médecins, des bouchers, des bureaucrates, des agriculteurs; mais on trouvererait obscène et ridicule de les préparer aux épreuves les plus redoutables de la vie sexuelle et personne ne songe seulement à en faire des hommes.

Sur ces sujets-là, notre société, qui pourtant n'est pas bégueule d'ordinaire, pousse des cris de vieille catin devenue dévote.

Et pourtant, que de vices, que de douleurs, épargnerait la surveillance attentive des enfants!

Pour les très petits, voici des histoires de loup-garou et de Père Fouettard, aussi la vertu récompensée et cent balivernes; leur développement sexuel, la bonne éducation répugne à s'en occuper; c'est l'hypocrisie imposée, pour beaucoup, des hontes ou des désespoirs secrets. Dans l'abandon, loin de tout conseil, se consomme la perte d'une âme, non banale, l'écroulement d'une intelligence et le vice futur ou le déséquilibre d'une sensibilité. Et cette chose, la plus importante, celle qui décide de tout, l'Amour, seule est abandonnée au hasard, seule est voilée et rendue confuse à dessein dans toute la pédagogie. »

(A suivre.) JACQUES DE NITTIS

Notes

politiques et sociales

LA CRISE DU PARTI SOCIALISTE ET L'AFFAIRE DREYFUS

L'affaire Dreyfus, qui a pris une telle place dans l'histoire du monde, qui aura, dans l'histoire de l'humanité, au moins la valeur morale d'une guerre et sans doute la valeur morale d'une révolution même, a déterminé parmi les socialistes français une crise intérieure très grave, à conséquences lointaines.

Il ne devait pas en être ainsi, car, pour tout homme sincère, les principes, les idées, les sentiments et les intérêts socialistes dictaient si exactement leur conduite aux socialistes français qu'il ne devait pas se produire entre eux même le plus léger dissentiment. Or il y a eu menace de scission. Comment cela s'est-il fait ? Nous le comprendrons mieux si nous commençons par étudier l'attitude des dissidents.

Puisqu'un certain nombre de ceux qui sont traditionnellement classés parmi les socialistes ont, comme les gouvernements bourgeois, un double langage, un langage officiel et un langage officieux, sans compter leur pensée vraie, nous leur ferons l'honneur de les traiter comme un gouvernement bourgeois, c'est-à-dire que nous chercherons leur pensée surtout dans les documents officieux, présumant qu'elle y est moins déguisée.

A cet égard, l'article que M. Paul Lafargue avait publié dans *le Socialiste* et que *la Petite République* avait bénévolement reproduit en partie dans son numéro du mardi 11 juillet est devenu soudain une précieuse référence. Relisons-le :

Les dreyfusards bourgeois, qui nous ont tant embêtés avec leur Justice imprescriptible, s'imaginent que, Picquart et Dreyfus proclamés innocents et réintégrés dans leur grade, la Justice en marche s'asseoira pour se reposer de ses fatigues. L'affaire de ces deux fils de la bourgeoisie terminée, ce sera au contraire le moment de commencer à dégager les conséquences sociales des multiples et divers événements qu'elle a engendrés.

Les socialistes ont été stupéfiés de voir des bourgeois, coupables d'injustices sans nombre contre les ouvriers, s'indigner si chaleureusement d'une injustice contre un des leurs; la République est compromise et la France déshonorée, si on ne la répare pas, clamaient-ils. Je suis un de ceux qui ont admiré les professeurs et les hommes de science et de cabinet qui se sont jetés à corps perdu dans la bagarre, sacrifiant leur repos, risquant leur situation et bravant les injures et les coups : c'est la première fois que, depuis la Révolution, l'élite intellectuelle de la bourgeoisie donnait un spectacle aussi réconfortant : les socialistes en ont l'âme réjouie pour l'honneur de l'humanité.

Nous avons encore d'autres raisons de nous réjouir : en effet, rien n'était plus amusant que d'entendre les dreyfusards et les anti-dreyfusards se lancer avec conviction l'épithète de vendus ; nous n'eussions jamais cru que les bourgeois avaient une idée aussi juste de leur honnêteté. Rien non plus n'était

plus encourageant que de voir les dreyfusards sous le feu des épithètes de « sans-patrie », d' « internationalistes », réservées jusqu'alors exclusivement aux socialistes, monter à l'assaut de l'Etat-Major et dénoncer les grands chefs, espoir de la revanche, comme des menteurs, des faussaires, des mouchards, des escrocs, des souteneurs qui, sans vergogne, foulaient aux pieds le pharamineux honneur de l'armée, tandis que les anti-dreyfusards traînaient dans la boue l'immaculée Justice dans la personne de ses représentants les plus respectables et les plus fourrés d'hermine, les juges de la Cour suprême. Le prolétariat n'avait pas encore assisté à une pareille lessive de linge sale de la classe régnante.

Les dreyfusards et les antidreyfusards ayant si consciencieusement travaillé à démanteler les deux forteresses du Capital, l'armée et la magistrature, croient que l'heure de se reposer va sonner pour eux, comme pour la Justice en marche. Non, mes braves compagnons, votre œuvre n'est pas terminée; les socialistes vont vous réclamer la morale de l'affaire.

Les dreyfusards ont fait appel à la pitié et à la justice ouvrières; ils ont demandé aux prolétaires de sacrifier leurs intérêts de classe et d'oublier leurs fils, que par milliers la barbare discipline militaire écrase et que, tous les ans, par centaines, les conseils de guerre condamnent aux compagnies de discipline, au bagne et au peloton d'exécution, pour ne songer et ne se dévouer qu'au salut de ce fils de la bourgeoisie injustement et illégalement condamné. Ils ont demandé aux socialistes de mobiliser les masses ouvrières pour conquérir la rue et la débarrasser des anti-dreyfusards et de leurs jésuites, cercleux et camelots.

. . . . . .

Nous avons des comptes à vous demander, messieurs les dreyfusards, qui croyez que, pour avoir des Droits d'homme et de citoyen, il faut être capitaliste, et qui ne consentez à mettre en ébullition votre bile justiciarde que pour des officiers dorés sur toutes les coutures et ornés de plumes d'autruche.

Les socialistes n'ont pas mis obstacle à votre campagne dreyfusarde, plusieurs d'entre eux vous ont prêté le concours de leur talent et de leur activité; c'est cette neutralité et ce concours qui vous ont permis de gagner les ouvriers, que vous n'eussiez jamais pu passionner pour une injustice faite à l'un des vôtres, eux qui pour pain quotidien ont l'injustice et l'exploitation.

... Nous réclamons que vous complétiez l'œuvre de vos pères de 1789, que vous abolissiez les conseils de guerre, qui sont des tribunaux d'État, et que vous enleviez du code militaire les monstruosités qui sont en complète contradiction avec votre propre légalité. Si vous ne prêtez pas votre concours aux socialistes pour obtenir ces réformes, vous serez des pitres, plus éhontés que les patriotards et les militaristes, et vous porterez la responsabilité du sang ouvrier et paysan que continuent à verser les conseils de guerre.

Comme les meilleurs passages du *Tartuffe*, un tel morceau se passe de commentaires. Mais il nous donne des indications précieuses. Et tout d'abord il éclaire singulièrement le manifeste adressé presque aussitôt après « à la France ouvrière et socialiste ».

On connaît l'histoire de ce manifeste. Les socialistes qui ne sont pas dans le secret des royaumes le trouvèrent inopinément dans leur journal un matin, le matin du 14 juillet; ils ne lurent pas sans étonnement des phrases comme celles-ci :

Il s'agissait d'en finir avec une politique prétendue socialiste, faite de compromissions et de déviations, que depuis longtemps on s'efforçait de substituer à la politique de classe, et par suite révolutionnaire, du prolétariat militant et du parti socialiste.

. . . . . .

Et nous comptons sur les travailleurs de France pour répondre à notre appel, en signifiant à ceux qui tenteraient encore de les détourner de leurs intérêts et de leur devoir de classe, que l'heure des dupes est passée...

Ce manifeste était signé, pour le Parti ouvrier français, par les membres du Conseil national, pour le Parti socialiste révolutionnaire, par la Commission administrative, pour l'Alliance communiste révolutionnaire, par les secrétaires et les élus. Qui lisait innocemment les signatures pouvait ne pas remarquer, modestement rangés à leur place alphabétique, les noms de Jules Guesde et de Paul Lafargue parmi celles du Conseil national du Parti ouvrier français, le nom d'Édouard Vaillant, député de la Seine, parmi celles de la Commission administrative du Parti socialiste révolutionnaire. Il n'en était pas moins vrai que c'étaient ces trois hommes, à peu près seuls, qui avaient tout fait.

L'éclat était inattendu. Mais le ressentiment secret datait de loin. Dès le commencement de l'affaire Dreyfus, le Conseil national du Parti ouvrier français avait décidé que les vrais socialistes ne s'en occuperaient pas; selon une comparaison agréablement empruntée à l'ancien combat judiciaire, on décida que l'on marquerait les coups: quelques personnes, tout de même, ayant poliment demandé des explications, le Congrès national annuel du Parti ouvrier français, réuni à Montluçon, après une discussion où la majorité se montra d'une intolérance révoltante, décida que le Conseil national avait bien décidé.

Cette encyclique et ce décret n'empêchèrent nullement l'immense majorité de l'armée guesdiste, aussitôt qu'elle eut échappé au regard de son chef, d'accompagner dans la bataille de tous les jours les camarades socialistes si rudement engagés. Longtemps le vieux maître se consola en laissant paraître dans son *Socialiste* hebdomadaire les chroniques aigres, insanes, mauvaises, de M. Charles Bonnier.

Pareillement M. Vaillant, dès le grand meeting du Tivoli-Vaux-Hall, où il parla pour l'union socialiste, comme on pense, avait, dans le privé, fait défense expresse à Jaurès de réunir les délégués de tous les groupes socialistes pour leur exposer l'affaire Dreyfus ; il avait menacé Jaurès d'un manifeste. On voit que le manifeste récent n'est pas le résultat d'une improvisation. Inutile d'ajouter que les blanquistes ne lâchèrent pas plus les camarades en danger que les guesdistes ne les avaient lâchés. Donc le chef des blanquistes, vieillissant, ne se consolait pas, quand l'incident Galliffet lui fournit le prétexte attendu. On sait le reste.

Le manifeste eut dans cette France ouvrière et socialiste à laquelle il était adressé un pénible retentissement. Les personnes renseignées le nommèrent immédiatement du nom qui lui restera : le manifeste Guesde-Vaillant. Tout le monde comprit qu'il était personnellement

dirigé contre Jaurès. Guesde et Vaillant, disait-on, pour se débarrasser de Jaurès, l'excommunient.

Cette populaire interprétation du manifeste, simple comme elle était, n'en était pas moins la seule exacte, la seule sincère. Oui, simplement, Guesde et Vaillant avaient voulu excommunier Jaurès.

Vaillant s'est acquis de solides, longues et respectueuses fidélités politiques. Guesde est une figure extraordinaire ; fait tout à fait caractéristique, on le connaît, sans l'avoir vu, parce qu'on le reconnaît dressé tout vivant dans la mémoire de tous ceux qui l'ont une fois vu : ceux qui l'ont approché deviennent presque tous ou ses adorateurs ou ses blasphémateurs, mais tous vous peignent avec la même passion, avec la même fidélité, qui fait preuve, la profondeur à la fois douloureuse et dure de son regard. Cet homme fut, pour un grand nombre d'hommes, qui se croyaient républicains et libre-penseurs, un prophète, un martyr, un roi, un prêtre. Des hommes voyaient Guesde, et lui appartenaient pour leur vie. Guesde mit son empreinte sur des régions entières. Et il posséda des âmes.

De l'autre part, on connaît Jaurès ; on sait comme il est, on sait ce qu'il vaut, on sait ce qu'il peut. Aussi, quand on le vit si âprement, si sourdement, si décidément excommunié, plusieurs, dominés par les souvenirs classiques de la Révolution bourgeoise, et plus ou moins obscurément persuadés que la Révolution sociale sera le recommencement, mais en tout à fait grand, de la Révolution française, eurent-ils comme un frisson. Ils comprirent soudain les duels sanglants des anciens partis révolutionnaires : ils pressentirent confusément quelque prochain duel de géants révolutionnaires. Ils avaient raison de comprendre le passé par l'attaque de Guesde et de Vaillant. Mais sans doute ils avaient tort de s'imaginer quelque avenir analogue à ce passé. Jamais Guesde ne pourra se mesurer avec Jaurès, parce que Jaurès ne voudra jamais se mesurer avec Guesde.

L'histoire de Guesde est lamentablement commune : en vieillissant il est devenu jaloux ; comme le prestige allait diminuant, Guesde, justement parce qu'il était un prophète et un pontife, et non pas simplement un homme, devint jaloux, ou, à ce que l'on dit, plus jaloux. Trop intelligent pour ne pas voir les tares de quelques-uns de ses flatteurs, trop peu compréhensif pour comprendre les formes nouvelles de l'action, il s'imagina que Jaurès était un chef d'école naissant. Inintelligence des mystiques. Et il devint jaloux de Jaurès. Vaillant aussi devint jaloux. De là le manifeste.

Ce manifeste fut fraîchement accueilli. Plusieurs signataires protestèrent qu'on y avait mis leur nom sans même leur demander leur avis, ce qui peut se faire commodément quand il s'agit d'envoyer des félicitations à un conseil municipal, mais ce qui est un procédé un peu vif quand il s'agit de ratifier un tel acte. A d'autres on avait négligemment montré le document. A d'autres on avait plus ou moins déclaré qu'on n'attaquait nullement Jaurès. On apprit ainsi qu'il y

avait eu trois rédacteurs : Guesde, Lafargue, Vaillant, deux du premier groupement, un du deuxième, aucun du troisième. On se demanda ce que chacun des trois y avait mis. On y reconnaissait beaucoup moins la maladresse un peu étroite et hautaine de Vaillant, la sécheresse âpre et formulaire de Guesde, que la fausseté jésuite et petite spéciale à M. Lafargue. Il fallut bientôt que les auteurs expliquassent leur texte. M. Lafargue écrivit dès le 15 une lettre à Jaurès, à demi personnelle, à demi politique, où il démentait le sens incontestable du manifeste. On trouvera cette lettre, balbutiante et fausse, dans *la Petite République* du 18.

On ne pouvait pas faire accroire aux militants de Paris et surtout de province, à tous ceux qui avaient combattu dans le détail, que Jaurès avait dupé les socialistes français, que le danger clérical et militaire était vain. Aussi les groupes se hâtèrent-ils d'envoyer à *la Petite République* leurs protestations motivées contre le manifeste. Il faut lire comme un document précieux ces protestations franches, parfois rudes, souvent avisées, toujours sensées.

Enfin, par un étrange et pourtant simple retour que n'avaient pas prévu les autoritaires, leur manifeste a donné l'impulsion décisive à l'idée, que Jaurès avait lancée, de réaliser l'unité socialiste. Il faut, avait dit Jaurès, que nous réalisions l'unité socialiste, pour que le parti départage les individus. Or le manifeste a rendu indispensable que Guesde et Jaurès fussent départagés. A plus forte raison et plus que jamais il faut donc que nous réalisions l'unité socialiste. C'est pour cela que tant de groupes ont demandé la réunion d'un grand Congrès national qui fût comme les États-Généraux du socialisme français : c'est pour cela que la Fédération des Travailleurs socialistes de France en fit la proposition officielle, proposition accueillie sous toutes réserves et avec beaucoup de restrictions, mais enfin accueillie par les fonctionnaires des trois organisations dissidentes. Avant peu le Comité d'entente aura reçu les propositions fermes de toutes les organisations. Nous pourrons alors étudier la préparation pour ainsi dire constitutionnelle de ces États-Généraux. Jusque là nous ne pouvons que jeter un regard sur leur préparation morale.

***

On peut dire que si l'affaire Dreyfus n'avait pas éclaté le socialisme français pouvait continuer à traîner une existence invertébrée. Un assez grand nombre d'hommes, qui avaient et qui ont sur la vie des idées à peu près opposées, auraient continué à voisiner ensemble sous la commodité des mêmes formules. Mais l'affaire Dreyfus mit les hommes de toutes les formules, et même ceux qui n'avaient aucune formule, en face d'une réalité critique.

Nous avons connu peu à peu que l'affaire Dreyfus était capitale, ou du moins qu'elle devenait capitale. Non pas que M. Alfred Dreyfus, capitaine d'artillerie breveté de l'École de guerre et attaché comme stagiaire à l'Etat-Major général de l'armée, nous intéressât

comme tel ; non pas que M. Alfred Dreyfus nous intéressât comme bourgeois : ceux qui se sont imaginé cela n'ont pas été clairvoyants, et ceux qui ont fait semblant de le croire sont, répétons-le bien, des Tartuffes. Non seulement il ne s'agit pas de ces raisons fausses, mais il ne s'agit pas même encore des raisons vraies pour lesquelles nous nous sommes passionnés, pour lesquelles le monde entier s'est passionné. Il ne s'agit pas encore de savoir pourquoi l'affaire Dreyfus est devenue ainsi universelle. Avant de chercher les causes des faits, on doit constater exactement les faits eux-mêmes. Constatons, et nous prions que l'on constate loyalement avec nous, que l'affaire Dreyfus est vraiment une affaire universelle.

Assurément elle n'est pas totalement, absolument universelle : notre société bourgeoise est si fragmentaire, si partagée en affaires diverses, privées et publiques, si tiraillée entre des compétitions diverses, qu'aucune affaire n'y peut être absolument universelle, préoccuper absolument tous les hommes de notre civilisation. Et puis il y a l'ignorance. Il est bien évident que des foules entières dans le monde et que des individus, d'ailleurs assez peu nombreux, en France, ignorent jusqu'au nom de Dreyfus. Reste à savoir si ces foules et ces individus n'ignorent pas à peu près tout le reste et ne connaissent pas mal et incomplètement leurs propres affaires. Autant que la société bourgeoise permet à l'humanité d'être une, l'affaire Dreyfus est devenue l'affaire de l'humanité. Tous les hommes cultivés ou simplement renseignés de tous les pays civilisés y ont pris part ; quelques-uns sans doute l'ont suivie par curiosité ; la plupart y ont mis leur pensée, leurs sentiments, leurs vœux. En ce sens l'affaire Dreyfus a singulièrement contribué à la future unité de la race humaine. Comme cette unité de la race humaine, comme cette universelle solidarité ne sera jamais réalisée que dans la cité socialiste, l'affaire Dreyfus a, de ce chef, singulièrement contribué à préparer la naissance et la vie de la cité socialiste. L'unité dont elle a donné comme un exemple anticipé n'est pas en effet de ces unités un tant soit peu artificielles et stériles que l'on proclame officiellement dans les conférences des souverains ou dans les congrès internationaux : c'est une unité improvisée, spontanée, vivante, agissante.

Si l'on voulait, à présent, rechercher toutes les raisons de ce fait constaté, de la place que l'affaire Dreyfus a prise dans les préoccupations de l'humanité pensante, il faudrait sans doute une assez longue analyse ; mais plusieurs de ces raisons apparaissent d'elles-mêmes.

Il est certain que l'affaire Dreyfus n'aurait pas eu ce retentissement universel si la France n'avait pas reçu depuis longtemps dans le monde et n'avait pas gardé auprès des peuples une audience singulièrement attentive. Cette audience est la meilleure part de son héritage. Les nationalistes ont tout fait depuis deux ans pour la lui faire perdre. Les dreyfusistes ont réussi à la lui assurer plus large encore.

De plus le monde s'intéresse à nos luttes religieuses, politiques, sociales justement parce que la situation de la France, à tous les

égards, est à peu près moyenne, intermédiaire. Pendant les anciennes guerres de religion les catholiques impériaux et les protestants d'Allemagne et d'Angleterre s'y donnèrent souvent rendez-vous. Dans les nouvelles guerres de religion, il est devenu assez vite évident que, au moins pour un temps, les batailles principales seraient données en France.

En elle-même l'affaire Dreyfus a eu, depuis le commencement, une singulière valeur dramatique, une extraordinaire puissance d'art dramatique. Il est certain qu'elle a, aussi, réussi dans le monde comme un beau drame humain, à la fois réel et bien conduit. Par les attaques féroces, puériles, sournoises des uns elle avait l'intérêt compliqué des drames barbares, et par la ferme défense des citoyens elle avait la simple beauté harmonieuse de la tragédie antique.

Enfin il faut avouer que les antidreyfusistes ont fait tout ce qu'ils ont pu pour donner à l'affaire Dreyfus un éclat exceptionnel, et comme ils sont puissants ils y ont puissamment contribué. Ce sont eux qui ont fait de l'accusation une accusation exceptionnelle, de la condamnation une condamnation exceptionnelle, de la sanction une sanction exceptionnelle : cela seul conduisait à ce que la réhabilitation fût exceptionnelle. Ces bandits jetèrent tant de boue qu'ils appelèrent pour ainsi dire les balayeurs; ils firent tant de mal qu'ils appelèrent les médecins.

Pour ces raisons qui se présentent les premières et pour des raisons nombreuses qui seraient à chercher, l'affaire Dreyfus devint universelle, et la première conséquence de cette extension fut, nous le verrons, l'épouvantable extension des responsabilités.

CHARLES PÉGUY

LA CLOTURE DE LA CONFÉRENCE

Nous avons déjà plusieurs fois commenté et discuté les actes de la Conférence de La Haye. Il faut y revenir maintenant, puisqu'aussi bien le discours de clôture a été prononcé par M. de Staal le 30 juillet dernier.

Il s'est trouvé, en somme, assez peu d'organes, même du côté conservateur, pour célébrer sur le mode lyrique l'œuvre de ce Congrès si impatiemment attendu et, à l'origine, enveloppé de tant de sympathies. Il y a eu plutôt dessein de pallier la défaite, de masquer l'avortement sous un voile de phrases habilement pompeuses.

Lorsqu'on s'en réfère — même sans la plus légère ironie — aux trois articles fondamentaux du programme que les diplomates s'étaient proposé : la codification des lois de la guerre, la restriction des armements, la rédaction d'une convention d'arbitrage, l'on est bien forcé de convenir que le résultat est plutôt modeste et piteux.

Sur le premier point, la Conférence s'est bornée à recenser les usages admis, sans trop les coordonner, et à émettre quelques vœux platoniques; sur le second, elle s'est heurtée dès le premier jour à un inébranlable obstacle : l'opposition unanime des généraux et amiraux; sur le troisième, elle a bien arrêté les termes d'un traité, mais comme il n'aura rien d'obligatoire et par suite restera exclusif de toute sanction, la question se pose tout naturellement : comment tant de gens distingués ont-ils accepté pareil labeur juridique pour n'aboutir à rien?

Ce qui enlève même aux aspirations simplement exprimées leur minime valeur, c'est l'abstention voulue, concertée d'un certain nombre de grandes puissances : l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, n'ont rien signé, et il convient de leur adjoindre le Japon, le seul Etat militaire de l'Extrême-Orient.

En outre, les Etats-Unis et la Turquie ont refusé d'adhérer à plusieurs propositions, et non des moindres, si bien qu'à part la Russie et la France, déférente et humanitaire, le protocole n'a guère recueilli que les paraphes des petites nationalités. Et l'on ne pourrait trop insister sur ce trait caractéristique. Dans l'espèce, seule l'attitude de tel ou tel pays de premier ordre mérite d'être prise au sérieux. Qu'importe, au point de vue du désarmement général, le sentiment pacifique de la Suède, de la Bulgarie et de la Grèce, alors que l'opposition de l'Allemagne suffit à tout empêcher? Le problème en suspens avait à coup sûr un côté idéaliste dont il n'est point permis de se désintéresser, mais il évoque surtout des chiffres, masses d'hommes ou flots d'or, et cinq principautés ou grands-duchés ou royaumes minuscules possédant chacun une armée de trente mille hommes ne sauraient être mis en balance même avec le Japon qui fit ses preuves, comme on se le rappelle, dans sa guerre avec la Chine.

Donc, tous les éléments se combinent pour grossir l'échec du tzar Nicolas II. Lorsque ce jeune monarque, en son rescrit d'août 1898, prit l'initiative de la réunion du Congrès, il s'éleva en son honneur un bruit universel d'applaudissements. Il n'y eut guère de sceptiques ou de grincheux que dans les milieux très avancés. Ces sceptiques et ces grincheux — les deux attributs se confondaient parfois dans la même personne — se crurent autorisés à dresser un dilemne : ou bien la Conférence réussira et alors son protocole constituera un hommage à la démocratie sociale, en même temps qu'on triomphe pour ses idées de fraternité internationale; ou bien la Conférence se séparera sans avoir rien tranché, et alors son insuccès sera une prime aux théories révolutionnaires, démontrant par lui-même et irréfutablement l'impuissance des monarchies constitutionnelles, des dictatures impériales et des républiques bourgeoises à résoudre l'un des plus graves et des plus passionnants problèmes du temps présent. Les grincheux et les sceptiques ont eu raison. Les gouvernements établis ont attesté qu'ils demeuraient incapables

de toucher au militarisme, de pacifier le monde, de lui donner un code d'harmonie obligatoire et stable.

Ils n'ont même pas abouti à s'entendre sur l'emploi de certains projectiles ou de certains engins de lutte, et pourtant ici les mobiles qui les déterminaient en tel ou tel sens n'étaient pas très complexes, ni très irrésistibles. Il est évident que sans trop compromettre leur défense, les Etats-Unis auraient pu s'interdire l'usage de gaz asphyxiants. Il est non moins évident que les Etats-Unis n'étaient pas forcés de revendiquer la liberté de la balle dum-dum. Comment veut-on que des nationalités divisées en de pareils débats puissent vibrer à l'unisson pour une très grande cause, pour une idée commune, et s'élever au-dessus de détail jusqu'à la source première et toujours vivace des conflits internationaux ? En résumé, les discussions qui ont préoccupé les commissions, les sous-commissions et la Conférence elle-même, n'étaient que jeux, que parades pour amuser la galerie. On ne s'est pas soucié de savoir si tant de sollicitude pour une forme particulière de balle ou pour telle arme spéciale de combat sur terre ou sur mer était compatible avec le ferme propos de ne modifier en rien l'organisation militaire. Des notes illisibles et confuses pleuvaient dans les correspondances des agences, et allaient, de là, s'entasser dans les colonnes des journaux. Au fond, on n'a trompé personne, et la démocratie européenne et américaine, tout en sachant gré aux diplomates des belles paroles prononcées, s'est aperçu une fois de plus qu'il valait mieux faire ses affaires soi-même.

La conférence aura beau ouvrir de nouvelles sessions : le plan de Nicolas II est désormais brûlé. Le fameux rescrit d'août n'aura servi que la propagande socialiste, en lui fournissant un aliment, un argument nouveau.

PAUL LOUIS

Les Livres

Anatole France : **Pierre Nozière** (Lemerre). — Jean de Tinan : **Aimienne** (Mercure de France). — Paul et Victor Margueritte : **Femmes Nouvelles** (Plon). — Rachilde : **La Tour d'Amour** (Mercure de France). — Paul Flat : **Les Premiers Vénitiens** (Laurens).

M. Anatole France, interrompant la série de ses incomparables *Histoires contemporaines*, nous a donné, avec *Pierre Nozière*, un livre tendre, naïf et exquis. Ce fut sans doute pour lui comme un repos et un passe-temps ; c'est pour nous un nouveau charme.

Pierre Nozière, remontant les années, se relie visiblement aux premiers livres de M. France, à ses deux premiers chefs-d'œuvre, *le Crime de Sylvestre Bonnard* et *le Livre de mon ami*. On y goûtera le même ton familier et persuasif, la même tendresse un peu railleuse, la même tendresse bienveillante, la même émotion sacrée. C'est un recueil d'impressions puériles, de contes anciens qui font songer à la fois aux romans de chevalerie et à la Légende Dorée, de réflexions morales, des impressions de voyage. On n'y trouvera que des enfants, des humbles, des saints, de vieux symboles et d'antiques pierres. M. France y a déposé avec toute sa tendre délicatesse, son respect presque amoureux des formes simples de la vie, son amour presque religieux du passé.

« La raison, la superbe raison est capricieuse et cruelle. La sainte ingénuité de l'instinct ne trompe jamais. » Telle est la phrase que Pierre Nozière écrivit sur les marges de son gros Plutarque. Il y aurait bien à disputer là-dessus ; et qui le ferait mieux, qui l'a mieux fait que M. Anatole France lui-même ? Mais ce livre, tel qu'il est, n'eût pu recevoir une plus juste épigraphe. C'est qu'il n'est point un livre de philosophie, mais un livre d'art. Et chacun conviendra que M. France ne s'est point trompé en invoquant l'instinct ingénu des enfants, des vieux quais, des vieilles cités ou des vieux contes. Pierre Nozière errant sur les quais, le long du charmant hôtel de Chimay ou devant la Monnaie majestueuse avec la bonne Mme Mathias ; la vieille Nanette, le bouquiniste Degas et M. Hamoche, marchand de lunettes ; la cosmogonie méticuleuse d'un enfant naïf, ou les contes d'un fabuliste ingénu pour les petits garçons bien sages : voilà des êtres ou des pensées qu'un libre instinct seul a fait vivre, et l'art exquis de M. France n'en a pas contrarié l'élan naïf.

Mais, dans le volume entier, les pages que je préfère sont celles que M. France a rapportées de quelques villes anciennes, qu'il a, comme il le dit lui-même si finement, « feuilletées comme des livres ». On sentira avec quel art incomparable M. France a exprimé et confondu, dans ces pages délicieuses, les charmes de la nature, de la lé-

gende et de l'histoire. Il a retenu la saveur singulière et persistante des provinces anciennes, du Vexin, du Valois, de la Picardie, de la Bretagne, comme, je crois, depuis Gérard de Nerval et Renan, personne ne l'avait su faire. Aucune harmonie ne lui échappe. Sa raison, son imagination, ses sens et jusqu'à sa mémoire sont doués presque également pour produire de la beauté. Quelle nature admirable! Nous admirons, nous aimons M. France de tout notre cœur; mais peut-être ne le mettons-nous pas encore à sa véritable place. L'histoire égalera son œuvre aux plus durables, et c'est vraiment trop peu de dire qu'il est le plus grand homme de lettres de ce temps.

M. Pierre Louys a présenté aux lecteurs, avec une tristesse infinie, le roman posthume de Jean de Tinan. Je puis attester que je l'ai lu dans le sentiment d'une tristesse égale : il rend plus amers encore les regrets où nous jeta la mort déplorable de cet enfant. Pourtant je ne puis dire qu'*Aimienne* soit encore le livre où Jean de Tinan eût donné sa mesure entière. « Il s'y révèle tout entier, dit M. Louys, avec son originalité intense, ses dons d'observation exacte et de style scrupuleusement dépouillé. On ne saurait mieux dire ; et je crois cependant que Jean de Tinan nous gardait autre chose encore qui ne s'était point révélé. L'espoir que j'avais de lui, l'image que je garderai de lui resteront plus étendus et plus riches. Mais, en vérité, que de dons charmants, quelle sûreté d'art précoce, quelle franchise, quelle saveur dans ces pages inachevées ! Ce n'est pas tant « les théories », comme dit M. Pierre Louys, que j'y goûte, bien qu'exposées avec un accent vif et ardent ; mais cette délicatesse libre et aisée de psychologie, le charme d'un libertinage tendre, sincère et nuancé. Oui, certes, Jean de Tinan avait reçu les dons les plus précieux de l'écrivain : la nouveauté et la vie. Les personnages qu'il a conçus furent toujours particuliers et piquants ; il sut toujours les mouvoir dans une action vive et naturelle. Le caractère d'Aimienne, qui est exquis dans son entier, et presque achevé, restera en ce sens sa création la plus parfaite. Qui sait ? Après vingt ans de travail et d'expérience, il fût peut-être devenu notre Stendhal. Sa mort est une perte déplorable.

Le dernier roman de MM. Margueritte : *Femmes Nouvelles* a été fait bien vite ; c'est fâcheux. MM. Margueritte ont, je ne veux pas dire seulement trop de réputation, mais trop de talent, pour n'avoir pas aussi des devoirs stricts envers la littérature. Pour des raisons que j'ignore, et qui, quelles qu'elles soient, sont mauvaises, leurs derniers romans sentimentaux sont cependant rapides et négligés à l'excès. Des livres comme *le Carnaval de Nice*, ou comme les *Femmes Nouvelles* surprennent et chagrinent ceux de leurs lecteurs qui les aiment, qui les jugent à leur prix, qui savent leur délicatesse, leur talent, leur art. Les dons que des écrivains comme eux ont reçus ne sont pas purement gratuits ; ils comportent une dette envers les lettres, envers la société. Il est bien clair, assurément, qu'on trouvera dans

Femmes Nouvelles des pages bonnes ou très bonnes ; mais on en trouvera aussi de médiocres ou de mauvaises, et le livre entier témoigne d'un impardonnable manque d'effort. Je suis évidemment mal placé pour faire entendre à MM. Margueritte ces vérités sévères et légèrement pédantesques : mais ils sentiront, j'en suis sûr, dans quelle intention je les énonce ; et, puisque je les pensais, sans doute valait-il mieux les exprimer.

Madame Rachilde a beaucoup de talent, et j'admire la vigueur poétique et créatrice de son imagination. Il est rare que, dans un roman d'elle, la conception première ne soit pas, au plus haut point, neuve, puissante et frappante. Elle a conçu d'admirables sujets. Celui de *la Tour d'Amour* est incomparable. La vie d'un gardien de phare, sur un récif breton, la solitude de cette prison où il vit éternellement confronté avec un compagnon hostile, ce qu'on pense là-dedans, comment on y vit, comment on y mange, comment on y aime, n'est-ce pas affolant et merveilleux ? Madame Rachilde a exprimé avec une étrange vigueur cette poignante et inquiétante tragédie. Son procédé est purement lyrique. Elle décompose les situations et les caractères en états schématiques ou généraux, mais qu'elle reprend et poursuit inlassablement jusqu'à l'intensité la plus grande. Ce procédé peut sembler superficiel aux psychologues, monotone aux observateurs, qui ont peut-être raison les uns et les autres. Mais il rend les effets que cherche madame Rachilde et que nous goûtons dans ses livres : de sorte qu'il me paraît fort bon.

Je demande la permission de sortir — pour quelques lignes — de ma spécialité et de signaler le volume de M. Paul Flat sur *les Premiers Vénitiens*. M. Paul Flat est un délicat écrivain et un fin critique. Il a consacré aux primitifs de Murano, à Giovanni Bellini et à Vittore Carpaccio, des pages dont on ne saurait aisément surpasser la souplesse savante et aiguisée. L'éditeur Laurens a prêté à ces belles études le cadre sûr et somptueux qui leur convenait (tout au plus pourrais-je avoir un mot de regret à l'égard de quelques reproductions photographiques qui ne m'ont point semblé parfaitement nettes). Enfin M. Maurice Barrès, que Venise a toujours si magnifiquement inspiré, a décoré ce beau volume d'une préface intense et pénétrante. Nul, mieux que M. Barrès, n'a respiré et exprimé la volupté de Venise, cette volupté de fièvre, d'amour et de mort, cruelle, décorative et décomposée. J'ai lu dans cette préface deux pages sur la Lagune, sur Burano et Torcello, que j'ai goûtées à l'égal de ses plus belles. C'est beaucoup dire. C'est aussi beaucoup louer chez M. Flat qu'une telle préface ne fasse qu'achever son livre.

LÉON BLUM

CHRISTIAN SCHEFER : **Bernadotte, roi** (Alcan).

« Le républicanisme de Bernadotte, a écrit Barras, avait l'air de se croire la mission spéciale de combattre l'ambition des autres. »

La définition est exacte. Le Béarnais souple, hardi et bien fait (ses camarades de régiment l'avaient surnommé *Belle-Jambe*), ce bas-officier de l'ancien régime dont la Révolution avait fait un général, n'écrivait-il pas pendant la campagne d'Italie : « Je viens de voir un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut en paraître cinquante. *Cela ne présage rien de bon pour la République.* Il s'appelle Buonaparte. »

Déjà, à ce moment, le futur Empereur apparaissait à Bernadotte comme un rival dangereux. Plus tard, Napoléon a dit : « J'aurais dû faire fusiller le prince de Ponte-Corvo ; je me repens de ne l'avoir pas fait » ; et il a rappelé la conduite équivoque du maréchal à Iéna, ses retards systématiques à Eylau. Toutefois, il est à croire que l'Empereur avait une arrière-pensée quand il s'exprimait ainsi. Il n'avait, en effet, jamais pardonné à Bernadotte la mystérieuse conspiration ourdie par ce dernier à Rennes, en 1801 ; il lui en voulait surtout, peut-être, d'avoir tâché d'être le général de la garde des Cinq-Cents, comme Bonaparte était le général de la garde des Anciens. De fait, le 18 brumaire aurait-il réussi, si Bernadotte avait occupé ces fonctions ?...

M. Christian Schefer constate que ce soldat de fortune procura aux peuples dont il était devenu le souverain par un étonnant caprice du sort, l'inappréciable bienfait d'une longue paix, qu'il leur assura l'amitié de la Russie et des autres puissances, et qu'il restaura les finances, le commerce et l'agriculture de ses royaumes.

Henri Houssaye : **1815** (Perrin).

Que de fois déjà des historiens nous ont montré l'*iron duke*, « invoquant Blücher ou la nuit », pendant que les lourds cuirassiers de Milhaud se lancent désespérément sur les habits rouges ! Napoléon l'attendait, ce vieil adversaire qu'il traitait de « hussard ivrogne », mais dont il connaissait l'énergie et la haine. L'apparition de Blücher n'eut point le caractère tragique et fatal qu'on lui a attribué jusqu'ici. L'Empereur savait qu'il allait l'avoir sur les bras et c'est ce que M. Henry Houssaye explique fort bien. En revanche, Napoléon comptait sur Grouchy. Le plan conçu par l'Empereur était admirable. Il avait réussi à concentrer sur la frontière plus de 120.000 hommes — sans que ses adversaires s'en doutassent. Mais si le grand dramaturge avait dressé son scénario avec l'habileté géniale dont il avait fait preuve à Austerlitz et à Iéna, il ne possédait plus l'audace d'autrefois. Le 17 juin, l'Empereur, vainqueur des Prussiens, pouvait exterminer l'armée britannique — M. H. Houssaye le démontre — et il perdit près de cinq heures en hésitations. Wellington profita de ce répit. Il se déroba.

L'auteur de *1815* ne dissimule point les fautes commises par l'état-major français, mais il ne juge pas moins sévèrement Wellington qui fut un homme heureux et non un grand stratège en dépit de la réclame effrénée faite autour de son nom par ses compatriotes.

Jean Guétary